ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Le Coq rouge, tome 2 (n°1-11), Bruxelles, Mai 1896 – Mars 1897.

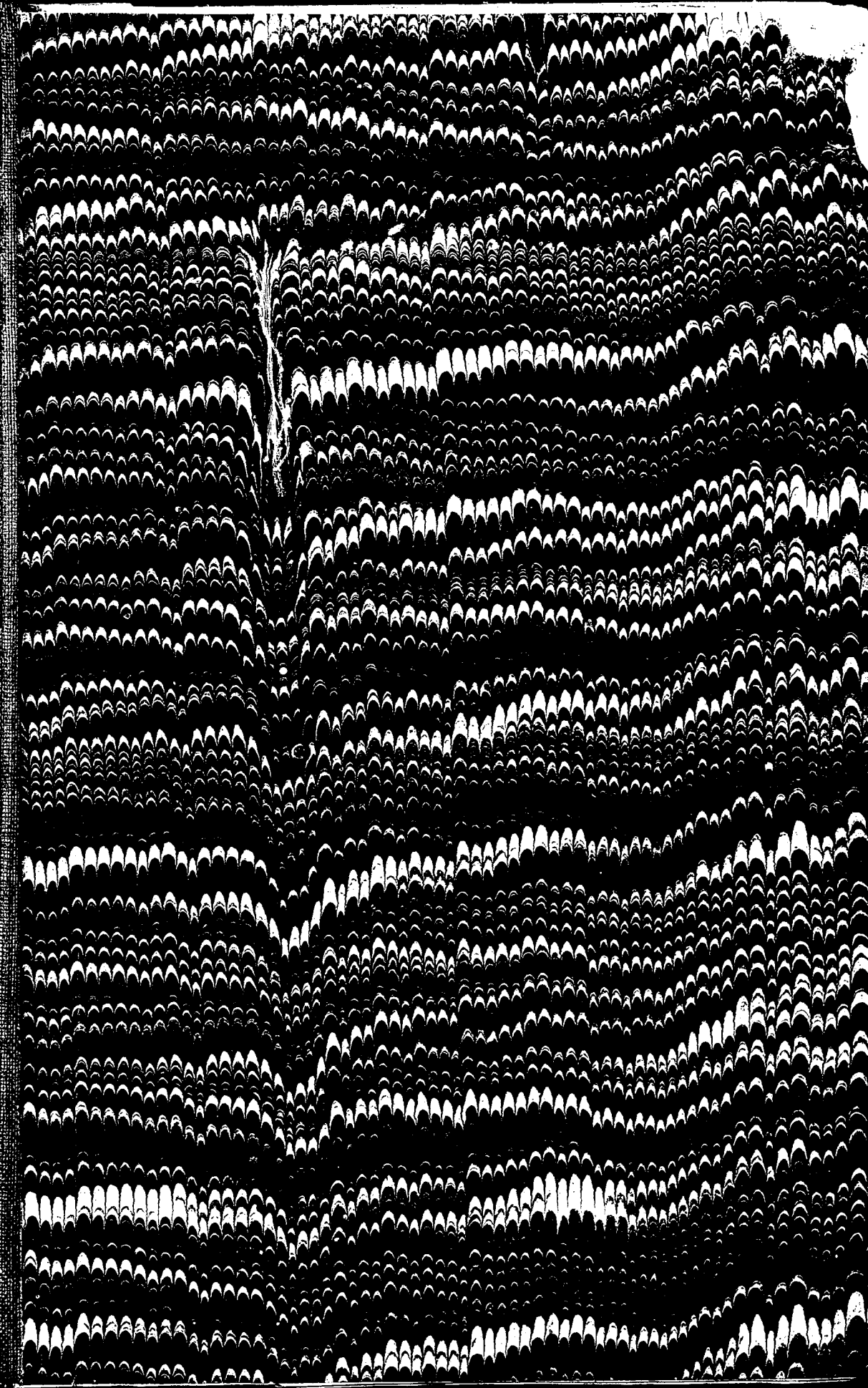
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/



Le Coq rouge

n° 1 — tome II. mai 1896

le coq rouge

REVUE LITTÉRAIRE



SOMMAIRE :

Une Cause littéraire	MAURICE DES OMBIAUX.
Le Déclin	J. H. ROSNY.
Fragment de poème	HENRI DE REGNIER.
Épisode	LOUIS DELATTRE.
La Fièvre.	ANDRÉ FONTAINAS.
La Vierge au Rouet.	HUBERT STIERNET.
Un Simple	FERNAND SEVERIN.
L'Éveilleur	BLANCHE ROUSSEAU.
Vers	FERNAND ROUSSEL.
Isaac et le Pasteur de Brönö.	GEO KHNOPFF.
Philaster	HUBERT STIERNET.
H. de Régnier et F. Viélé-Griffin	EMILE VERHAEREN.
Chronique littéraire	GEORGES EEKHOUD.
Affaire Ensor-Stevens	AUG. BIERNAUX.
Picorées	PÉRINET.

le numéro fr. 0.80

le coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE	8 FRANCS.
ÉTRANGER.	10 »
Édition sur papier de Hollande Van Gelder (BELGIQUE	20 »
Édition sur papier de Hollande Van Gelder (ÉTRANGER	25 »

Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS — EMILE VERHAEREN — HUBERT STIERNET.

Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, s'adresser

à M. Maurice des Ombiaux, 6, rue de Bériot.

Secrétaires de la rédaction { **Auguste Biernaux,** **Sander Pierron,**

La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du numéro, soit le 1er de chaque mois,

Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser

à M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

le coq rouge

Deuxième Année

MAI 1896 — AVRIL 1897





IXELLES-BRUXELLES
IMPRIMERIE ÉCONOMIQUE, NICOLAS VANDERSYPEN
38, rue de Trèves

UNE CAUSE LITTÉRAIRE

M. Firmin Van den Bosch s'occupe, sous ce titre, durant trois numéros du *Magasin Littéraire*, des démêlés que le *Coq Rouge* a eus avec une autre revue. Certes M. Van den Bosch peut, et c'est son droit, en penser ce qu'il veut et l'exprimer comme il lui convient, mais c'est également notre droit de constater qu'il parle de choses qu'il ne semble connaître que très imparfaitement. S'il avait lu notre revue comme il a lu celle qu'il oppose à la nôtre, il n'aurait pas écrit que nous nous étions constitués les champions de l'Art social opposé à l'Art pour l'Art, pas plus que du vers libre opposé au vers régulier.

Tous les fascicules du *Coq Rouge* s'insurgent contre une pareille assertion. Depuis l'article de tête jusqu'à la fin des picorées, nous défions M. Van den Bosch de trouver une seule ligne établissant ce qu'il avance. Nous nous sommes toujours efforcés, au contraire, de défendre la liberté absolue de l'artiste, contre les formules que l'on veut lui imposer, que ces formules nous viennent d'une tradition mal comprise ou du snobisme qui en invente chaque jour de nouvelles. Nous avons revendiqué, pour l'écrivain, le droit de créer l'expression la plus adéquate à son tempérament et à ses aspirations. Nous avons conspué les maîtres d'école, aussi bien ceux de l'Art pour l'Art que de l'Art social. Nous pouvons donc prétendre que ce n'est pas en nous lisant que M. Van den Bosch s'est fait une opinion sur notre compte, mais bien en nous regardant à travers le tissus de perfidies, de mauvaise foi et de malpropretés, que nos adversaires ont jeté sur

nous pour travestir l'attitude que nous avons prise en fondant le *Coq Rouge* et que nous n'avons cessé de garder depuis lors.

Notre intention manifestée catégoriquement dès la première page du *Coq* était de rester en dehors de toute dispute, de toute querelle, qui ne profitent à personne d'autre qu'aux Pecuchets et aux Bonhommets ayant pour chefs de file quelques mauvais petits journalistes qui ne manquent pas de se frotter les mains en comptant les coups. Mais le caractère extra-littéraire des attaques auxquelles on s'est livré envers nous, les insinuations que l'on faisait pénétrer dans les cabinets directoriaux des journaux quotidiens et les couloirs de ministères pour nous susciter des désagréments dans notre vie privée, nous ont forcé à remettre les choses au point. Cela fait, nous nous sommes remis à travailler.

Vraiment, ce n'est qu'en lisant nos détracteurs et non pas le *Coq Rouge*, que M. Van den Bosch a pu écrire ces lignes « malheureusement la discussion entre Parnassiens et Verslibristes ne se maintient point longtemps aux calmes et sereines hauteurs de la théorie ; elle descend bientôt au terre à terre des exagérations, des gros mots et des personnalités. »

La seule théorie que nous ayons faite, a été de proclamer l'inanité de toute théorie. Les œuvres seules valent. Quant aux personnalités, elles nous sont fort indifférentes. Nous n'avons pas, nous, modifié du tout au tout notre appréciation sur le talent de tels ou tels écrivains parce que nous avions cessé de nous entendre avec eux au sujet de l'aménité que nous croyions due à un artiste tel que Verhaeren, dans la chronique littéraire d'une revue à laquelle nous, ses amis, collaborions.

M. Van den Bosch pour remplir convenablement le rôle de Salomon de lettres qu'il s'attribue aurait dû ne pas écouter qu'une cloche, car il n'a entendu qu'un son et ce son est aigre et faux.

Nous le regrettons, car son article est, à d'autres points de vue, loin d'être dépourvu de bon sens et de justesse; ainsi nous sommes parfaitement d'accord avec lui lorsqu'il dit à propos de Verhaeren :

« La critique est indigne de son nom et de sa mission quand, par une incroyable aberration de parti-pris, elle prend prétexte des quelques lacunes d'une œuvre pour lui dénier toute valeur et exagère les défauts d'un artiste pour pouvoir d'autant mieux se dispenser de reconnaître ses mérites; ne cherchons pas les poux dans la crinière du lion ! »

Nous ne pouvons également que rendre hommage à la clarté et à

l'impartialité qu'il a apportées dans l'étude des deux modes rythmiques d'expression qui se disputent le domaine poëtique au lieu de se le partager et approuver, sans réserves, les considérations suivantes qu'il déduit de son rapide aperçu des transformations et de l'évolution de la Poësie française. Les adversaires les plus acharnés du vers libre n'ont pas encore trouvé à en détruire la logique et à y répondre d'une manière présentable.

1° C'est dans le sens de la liberté que le vers français a perpétuellement évolué; dès lors donc qu'une atteinte fut portée à son intégrité classique, les ultimes innovations d'aujourd'hui étaient à prévoir; et, si sacrilège il y a, les révolutionnaires d'aujourd'hui en partagent la responsabilité avec les révolutionnaires de jadis; la méconnaissance actuelle du nombre homosyllabique et de la rime fait suite logique au rejet ancien de l'hémistiche et à la réhabilitation de l'enjambement; ceci appelait cela.

2° Qu'on consulte les plus anciens traités de versification ou les plus contemporains, tous donnent au vers une origine et une destinée musicales et en font comme l'appropriation de la mélodie à l'expression verbale de la pensée et du sentiment; si donc les ariettes cadencées et régulières d'autrefois ont cessé de plaire, pourquoi ne pourrait-on leur substituer un ensemble rythmique moins précis de contour, plus savamment orchestré et, osons le mot, plus Wagnérien?

3° Toute question de principe étant hors de propos, ce n'est point sur des théories, mais par les œuvres qu'il faut juger.

Cette dernière conclusion, que nous avons indiquée tout au long d'une année dans le *Coq Rouge*, montre que M. Van den Bosch est complètement d'accord avec nous sur l'inanité des discussions littéraires, c'est ce que nous voulons retenir de son article.

Plus que jamais nous sommes décidés à ne pas nous écarter de la voie que nous nous sommes tracée au début de la revue.

Si cette voie qui avait été suivie chez nous depuis 1880 n'avait pas été abandonnée par d'autres, si la loyauté la plus élémentaire n'avait pas été indignement violée, les jeunes écrivains belges seraient encore groupés en un faisceau solide et brillant. Il n'est pas inutile, ne fut-ce que pour éclairer sur nos intentions les gens de bonne volonté qui nous ont peu lus, comme M. Van den Bosch, de rappeler la règle que nous nous sommes imposée: « Permettre à des écrivains de talent variés et d'orientation esthétique ou philosophique différente, mais qui éprouvent l'un pour l'autre une sincère et loyale estime, de se

rencontrer sur un terrain commun et d'y faire œuvre d'art et de beauté, chacun en toute indépendance en toute spontanéité, sans préoccupation de forme, de canon et de dogme, sans souci des petites chapelles et des courtes échelles qui s'érigent et se dressent autour d'eux. »

MAURICE DES OMBIAUX.

DÉCLIN

à EMILE VERHAEREN.

.... Et la fin du jour s'épand divine. Tout est jardins, jardins célestes, jardins d'eau, jardins d'herbe. L'heure est lucide, mais avec les premières traces d'indécision. Chaque pensée étonne, comme chaque foliole, et la gravité de l'âme, vaste, est aussi ramenée à l'enfance.

Peu, infiniment peu, importent malice, ruse, finesse. Les sensations tombent, au grand hasard, sur le champ du cœur, extrêmement vivant et mort aussi — dans une Immanence où l'Ephémère atteint en même temps son maximum. Tout point du paysage symbolise cette ténuité agglomérée dans la vastitude. On se sent vivre, *une fois*, et mourir pour *jamais*. L'essentiel de la destinée est tristement intense et, toutefois, le contingent très clair. Les mille nostalgies accourent, de tant de patries inconnues ! C'est une grande logique sans effort de raison, un grand amour sans lutte. Chaque fibre est orientée vers le crépuscule, comme les pauvres fleurs transies, chaque fragment de pensée s'incline dans autant de passé que d'avenir. A chaque effort de joie, la respiration de l'âme s'arrête, et la joie n'est pourtant pas absente. Il l'éprouvait ; Paule était à son côté comme une entité, et plus abstraite, plus immatérielle, à mesure que le jour diminuait. Ils s'arrêtèrent près d'une anse. Elle s'y assit, ils se mirent sous un saule. Ils représentèrent le grand tableau de la plus

grande aventure humaine. L'eau, mère de vie, leur parlait en douceur. Avril arrimait ses cargaisons fécondes. La tente immense de l'éternité s'enveloppait de silence... Muet, il demeura dans le soir, regardant les petites flèches noires des hirondelles et des martinets, sous le bain des nuages. Dans la demi-fraîcheur, après le jour si chaud, le spectacle lui est suffisant pour vivre ; il semble qu'il y vivrait éternellement, désintéressé de toutes les cuissons de ses efforts, rien qu'à contempler ces hirondelles, trois virgules, qui flottent, girent et sombrent. Qu'est donc cette noblesse du soir qui approche : « le noble soir approche ! » Les hirondelles, vies qui ne gênent pas les nôtres, alliées et bienvenues, il partage leur surcroît de force, leurs derniers bonds allègres dans le lac léger de l'air.

De plus en plus, à mesure que le contre-crépuscule s'efface sur l'Est pâle, elles s'assemblent, elles jouent, à la fin du jour, un jeu de solidarité qui symbolise la vaste entente de la fin de saison. Elles passent devant le saule à grand vol, avec une sifflerie retentissante, ne chassant plus, n'ayant plus l'unique préoccupation du bec dévorant et silencieux...

Il épie les nuages comme firent Thalès ou Ptolémée : son ciel est une plus vaste réalité. Mais le frais du soir n'a point varié, depuis Thalès.

Ah ! frais du soir, bonne respiration, régal des nuages ! Et presque soudain, voici les hirondelles rentrées. Il les imagine au gîte, près de cette famille à qui tout le jour elles donnèrent la becquée, dans leurs petites cabanes de boue, leurs petits *home* confortable — fermant ces yeux nerveux, qui voient si bien et si vite, fermant ces terribles ailes qui coupèrent l'air toute la journée, ces ailes invincibles — reposant ces nerfs subtils et si violents, cette belle machine d'orientation et d'induction. Petites cabanes de boue suspendues à l'angle du toit, au rebord du clocher... minuscules familles !...

Le vide un instant, puis un hanneton en retard, puis un papillon crépusculaire, puis enfin la silencieuse chasseresse sur ses ailes taciturnes et tremblotantes : la chauve-souris.

C'est son amie, il l'a aimée déjà quand ses camarades enfants lui jetaient des pierres. Elle le frappe d'une délicieuse impression de mystère, bête de pénombre, essai du monde vivipare vers le domaine de l'air, pauvre être à mamelles presqu'humaines, qui vole en emportant son petit à sa poitrine ! Son vol tremblote et pourtant il est léger, il sombre, mais il s'enlève aussi — il *croche* dans l'espace. Va, crépusculaire, prends ta minute de joie, goûte ta courte pâture

dans ton viandis de l'air, dans les prairies du clair-obscur !... Et le jour est tombé tout entier ; les hommes allument lentement. L'étoile qui vient au fond du ciel, n'est plus l'étoile d'Egypte ou de Babel : c'est une plus grande étoile. Mais il demeure en elle, de l'étoile d'Egypte, le prisme adorable des ancêtres, le poème des simples qui la chantèrent !

(*L'Isle Adam, Avril 1890*)

J.-H. ROSNY.

FRAGMENT D'UN POÈME

DEBOUT.
Parmi les cyprès durs et les ifs noirs, debout
Dans l'aube morne où vous passez vers d'autres soirs,
O vous
Qui allez à ce que j'ai fui,
Passants en marche vers la nuit,
Moi qui viens de la nuit et qui verrai l'aurore,
Je vous offre debout parmi les cyprès noirs
L'épi d'or qu'a mûri mon passé.

J'AI *manié la rame et j'ai porté le glaive ;*
Le bec de ma galère a mordu la grève ;
Le vent courbait au loin les fleurs des écumes
Et ce furent des soirs tragiques sur la mer
Avec les aubes, une à une !
La tempête emporta nos rames et nos voiles
Et nous nous hélions en des buccins de fer
De barque en barque, sur la mer,
Mais nous n'allions pas vers les mêmes étoiles
Et seuls d'entre eux nous abordâmes.

Il y avait toutes les fleurs dans l'île
Et des lyres chantaient au seuil des palais graves ;
Des cors sonnaient à la porte des villes
Où nous entrâmes
Car nous portions à nos mains hautaines
Des fleurs et des épées ;
Nous nous assîmes près des fontaines,
Tristes hélas ! malgré nos fleurs et nos épées;
Et nos mains, rouges des roses coupées,
Honteuses de leurs bagues d'or,
Car malgré les flûtes et les cors
Et nos grâces hautaines
Les fleurs se fanaient vite en nos mains viles,
Et seul j'ai quitté l'île.

Depuis, j'ai tant marché vers tant de soirs
Qu'après des nuits, à l'aube,
Ne sachant plus d'où j'étais venu
Je me vis nu,
Debout parmi les cyprès durs et les ifs noirs,
Et dans mes mains, saignantes encor,
Avait mûri un épi d'or.

Décembre 1893.

HENRI DE RÉGNIER.

EPISODE DE LA RENTRÉE DU COMTE ET DE LA COMTESSE D'YPERDAMME

DEPUIS quelque temps, il se passe ici des choses merveilleuses. On a revu la Vierge Marie portant dans ses bras le divin Bambin. Elle vint assise sur un âne qui avait une grosse tête et un ventre gris de philosophe, je veux dire très ample. Saint Joseph marchait devant, à petits pas, la tête penchée, avec une scie sur l'épaule et le sac de tapisserie des menuisiers à la main. Un autre jour, Saint Pierre fit ici aborder sa barque ce jour d'hiver qu'il avait pêché, près de Knocke, sa pêche miraculeuse à l injonction de l'Homme Vêtu de lin descendu des dunes, une main sur le cœur... Et Ephraïma! Ephraïma! Seize ans! et si douce, si fluette! Un petit oiseau dans la paume, seigneur Zacharius! Des grâces de pervenches, bleues dans les feuilles vertes. Seigneur Zacharius, elle était morte, morte la fille de Jaïr l'orfèvre... Ah! la moisson pénible, la moisson cruelle, malheureuse Ephraïma!.. Alors Jésus marcha vers la morte ; et Ephraïma, comme le soleil qui se lève splendide quand toute la nuit on a désespéré, Ephraïma reconquit sa radieuse jeunesse! Nous entendîmes longtemps son âme qui chantait en hésitant comme des flûtes à l'aurore.

C'est ici que ce sont passées ces choses surnaturelles et excellentes. Et voilà qu'on dirait que l'univers entier veut contempler leur théâtre. Des étrangers aux cheveux noirs, aux lèvres rouges, aux yeux brillants y arrivent de leurs lointains pays en suivant des étoiles qui sillonnent les cieux ; et ils marchent en riant.

La cour de l'auberge du *Cygne*, où les derniers arbres de la route entrent dans la ville, est pleine de voitures. De poudreuses carrioles peintes en bleu, pareilles à celles sur lesquelles on se promène aux champs au trot d'un petit cheval, en buvant aux guinguettes à toits de tuiles roses; des charrettes munies de bâches en toile blanche et

liées derrière comme une bourse. Des chars énormes et cubiques peints en jaune brillant et bariolés de dessins représentant un éléphant, ou deux éléphants, ou trois éléphants, munis de trompes en gomme pour le crayon et de broches d'ivoire courbées comme des ferrures de traîneaux. Ces voitures blindées et ventrues enserreraient les trésors de plusieurs familles et n'en seraient pas incommodées ; elles portent en travers, en bandouillère, des mots écrits en couleurs vives qui indiquent leur capacité, et leur confortable : « Je suis capitonnée » dit l'une. « Je suis légère » dit l'autre. Une flamande rebondie et qui paraît rire : « Ik ben dik en zoet » dit-elle. Et derrière des chariots hanséatiques bâtis solidement assez pour rouler autour du monde, des chevaux, à même des bottelées de foin suspendues, mangent un morceau sur le pouce.

Des poules trottinent ; elles vont, elles viennent dans la cour. Elles sont chez elles et habituées à toutes ces choses. Elles ferment un œil, puis l'autre. On ne saurait pas dire à quoi elles pensent. Et quand les coqs les surprennent, elles font l'étonnée. Puis elles repartent ; Jules Renard assure qu'elles marchent pieds nus.

Dans un coin, une haute pompe aux garnitures de cuivre à l'air revêche d'une fille dont on ne veut pas. Elle grince et crie comme un paon dès qu'on la touche. Aux côtés de la grande porte, contre les gonds, sont dressées deux pierres ; et sur l'une une petite fille est assise et sur l'autre un petit garçon balance les jambes. Ces enfants ont la peau luisante encore du savon dont on vient de les frotter et les cheveux mouillés des dents du peigne. Ils tiennent dans les bras une gerbe de marguerites qu'il cueillirent aux champs, entre deux étangs, dans le retrait d'un mur délabré qui clôture le parc du château. Le vieux jardinier à barbe en collier, les avisant là, les appela et à chacun donna une rose, une rose qui simule à présent des lèvres ardentes dans le printemps doux et rieur des fleurettes blanches. Les petits attendent ils ne savent quoi, qui doit venir par la route. Voilà, voilà la voiture ! Tra... tra... Elle vient de loin ; elle a l'air animé de quelqu'un qui aime les routes grises, le soleil brûlant et la poussière qui roule en tourbillon ; ses ferrailles sonnent et disent : « C'est moi ! »

Elle n'est pas encore arrêtée, qu'une jeune femme en est sautée : Tout de suite on remarque son costume gracieux et simple qui n'est orné que des couleurs discrètes du plumage des oiseaux chanteurs. D'ailleurs sa physionomie fine et mutine rappelle la fauvette.

La fillette qui attendait avec des fleurs se précipite, semblant

reconnaître celle qu'elle n'a jamais vue, mais dont l'air amène la tire de tout embarras.

— Petite madame, qu'elle lui dit à peu près, n'est-ce pas, tu arrives de Paris ? C'est toi ! Voici les marguerites cueillies entre les étangs ; le jardinier du château a donné la rose rouge... Comme tu ris ! Et que tes yeux sont brillants, tes joues blanches, et que tu sens bon ! Ils pousse donc tant de violettes en ta ville, qu'elles te parfument encore d'ici ? Tu ris, tu ris comme une qui, de joie de vivre, ne se sent plus vivre. Dis-moi, toutes les dames sont comme toi, là-bas ? Et est-il vrai qu'elles portent de beaux chapeaux à plumes tous les jours, et qu'elles inventent la mode ? Tu allais jouer sur l'Esplanade quand tu étais encore petite ? Et sais-tu encore danser ? Veux-tu sauter à la corde avec moi ?

La belle jeune femme a déposé son ombrelle et le bouquet en disant que oui. Elles sautent ensemble à la corde en criant vinaigre quand la danse est plus rapide ; elles mordent sur leurs lèvres et tendent un peu le cou pour ne pas s'essouffler.

Cependant un côté de la voiture a penché, les ressorts ont gémi et un seigneur à la taille plutôt corpulente a sauté de la voiture avec une agilité inattendue. Ses joues sont enluminées ; il porte un large feutre gris et un pourpoint de velours bleu ceint d'une écharpe orange. Le petit garçon de la pierre du porche a couru vers lui.

— Monsieur je viens te dire bonjour. Comme tu es gros ! Tu as l'air plus réjoui que l'aubergiste qui rit toujours et tu es rouge comme le receveur qui n'a plus de cheveux et qui va à la chasse avec des guêtres jaunes. On nous a dit que tu aimes les enfants et que tu viens ici pour raconter beaucoup d'histoires. L'autre samedi, au soir j'avais pu accompagner mon papa qui allait faire sa barbe près du Rempart et j'étais resté au cabaret avec lui pendant la soirée. Il jouait aux cartes contre le Bailly sur une petite table carrée couverte d'un bout de tapisserie.

« J'étais avec la cabaretière et son chat sous le manteau de la cheminée. Quoique bien attentive à servir mon père et son ami, Thalie me raconta alors que deux nouveaux Saints avaient paru sur la plage, de ces jours-ci ; l'un tout rond, trapu et de visage rose et riant ; l'autre long maigre et jaune d'une gaîté silencieuse ; il jouait de la flûte et le petit, en relevant son manteau, dansait. Et dans les cabarets, ils racontaient qu'ils étaient les meilleurs amis de Saint Nicolas ; qu'ensemble même, ils avaient eu toutes sortes d'aventures et fait de grands voyages. A deux, ils passaient ici parce que le pays était beau. Ils y

reviendraient jouer de la flûte et danser quand certain couple y serait établi. Ne les as-tu pas vus? Quand vont-ils venir? Oh que je voudrais les voir! »

Le gros seigneur à l'opulente écharpe orange riait. Il ne savait que faire du bouquet de marguerites piqué de la rose du jardinier. Il se baissait autant qu'il pouvait pour rire le plus près du visage de l'enfant. Je ne sais pourquoi il ne lui dit pas : « Tu viens prendre un verre? »

Mais alors l'aubergiste arriva sur le seuil, les servantes et d'autres femmes. Et la mère des deux petits leur cria: «Voulez-vous bien finir? et ne pas ennuyer les voyageurs ! Ah excusez, Monsieur et Madame ! D'habitude ils sont les plus sages du monde; c'est toujours quand il y a des étrangers, qu'ils sont désobéissants ! »

LOUIS DELATTRE.

LA FIÈVRE

A ÉMILE VERHAEREN.

La fièvre n'a pas quitté ta prunelle élargie
Je te vois de souffrance, rire.
O Toi de volupté jadis, quel est ce rire
Qui sanglote et scintille à ta lèvre rougie
Comme un mauvais rêve d'agonie?

Pleure plutôt pleure l'antique mort de palmes
Au désert implacable sous les cieux calmes:
Là bas l'espoir de vivre enivre d'un vrai rire
Le visage de ceux qui se mirent
Au foisonnement las de fleurs chaudes en palmes.

O vis! vivre est la seule sagesse.
Vis Celle que tu fus, l'Insoucieuse, et laisse

Tes cheveux au vent mol de parfums que dispersent,
O Toi, tous mes désirs vers Toi ! la fièvre folle
De Toi ! mes doigts crispés en des caresses
O Folle !
Sois folle encore, et blonde et, tes baisers ! frivole
En jeux sans fin vers les lèvres de mes caresses.

La fièvre ne te laisse pas.
Voici que tes yeux se closent aussi las
Qu'en ce jour d'un autre hiver,
Souviens-toi, lorsqu'après l'orage sur la mer
Nous fûmes à travers la lande longue et le silence
Nous asseoir aux portes d'un parc
Dont la neige assoupit les feuillages vers des sépulcres,
Et où tu t'endormis
O si froide dans le site glacial.
Ce fut au nord d'ici après les mers et les falaises
Par les landes glaciaires d'un si lointain pays
Qu'il me souvient à peine des feuillages de ce parc
Et des sépulcres dans la neige:
Mais seulement tes yeux fiévreux sous leurs paupières
Je les sens qui souffrent comme au soir de cet hiver
Là bas, quand nous avions marché dans la neige.

Tes yeux ne s'ouvriront-ils plus ?
O je t'aime plus belle et plus pâle
Que la neige par les sites du parc
O ce soupir en tes dents froides est-ce un râle
Tes yeux ne s'ouvriront-ils plus ?

Soulève-toi. Ta tête sépulcrale en mes bras
La fièvre la mange de baisers moites et longs
Et tes cheveux étaient-ils si blonds,
O qu'ils sont longs, et sans odeur, et qu'ils sont las,
Qu'ils sont longs !
La fièvre persiste, et toi-même ! Mes bras
Te retiennent impérieux, ne t'en va pas.
Je t'aime bien-aimée et je t'aime ! mes bras
Te retiennent, ne t'en va pas.
Je t'aime.

La fièvre...
Tes yeux se sont-ils entr'ouverts? Non. La même
Atroce douleur de fièvre
Te tord et te contracte et te brûle les lèvres;
Tes pauvres membres tombent si maigres et si las
Et s'enfoncent de souffrance dans tes rigides draps
D'un tel poids de vie angoissée
Que je sens éperdu qu'elle n'est point passée
Et qu'elle ne passera pas
L'atroce douloureuse ardeur de ta fièvre.

Ta tête sur l'oreiller repose. Dors.
Je suis bien las.
Mais pourquoi ce sanglot? ne te réveille pas,
Dors.
Je suis si las.
Quoi! ce sanglot encore
Et puis, rien.
O silence, ténèbre, la nuit, ce sanglot et puis rien,
J'ai peur:
La mort!..

ANDRÉ FONTAINAS

LA VIERGE AU ROUET

(LÉGENDE CHINOISE.)

LORSQUE les vieux mandarins ont vainement demandé au divin Confusius le secret ultime des choses, ils relèvent leur tête glabre, lourde des abîmes entrevus et vont relire la douce histoire sous les tonnelles étoilées de clématites.

Ils sentent tout à coup leurs yeux endoloris et brûlants se rafraîchir comme au contact des ondes d'un Léthé généreux et repoussent sur

leur front leurs solennelles besicles : pourquoi, en effet cette aide inutile ? Les voiles de l'âge ne se sont-ils pas subitement dissipés, la lumière n'est-elle pas devenue plus claire ?

Mais, c'est une illusion, car les pauvres, qui croient lire, répètent de mémoire ces mots qui coulent au ruisseau murmurant dans la solitude de lave de leur cœur.

L'étoile que ses sœurs appelaient la Vierge au Rouet fut envoyée sur la terre pour recueillir on ne sait quelle précieuse essence, et prit la forme d'une radieuse jeune fille. Elle s'égara, la première nuit dans de grandes plaines couvertes d'une herbe fine et molle qui formait le plus délicieux des tapis, et s'oublia à voir folâtrer les moutons blancs de la lune entre lesquels les autres étoiles lui jetaient leurs froids baiser d'or.

Les caresses ambiguës de la solitude commençaient à amollir son cœur et à l'imprégner du philtre subtil du regret, lorsqu'elle abaissa les yeux et vit, sur la tendre roseur du ciel lointain, dans le flou d'un rêve lumineux, un pâtre conduire vers elle son troupeau de silence.

Il s'arrêta pendant que ses prunelles s'emplissaient d'admiration et, dédaignant le soleil qui déployait derrière lui l'éventail de ses magies, ce fut à la Vierge au Rouet qu'il chanta ce jour l'hymne matinal. Ivresse de la fleur, qui éclôt sous le baiser tiède des jours d'avril, de l'oiselet qui égrène pour lui seul le chapelet de cristal de ses premières notes dans les frisselis des jeunes feuillages, somptueuses et captives lueurs des germes enfouies, qui célébrera l'intimité suave et défaillante de vos poèmes, qui redira les amours de l'Etoile et du Berger dans la maison roulante des vastes étendues !

Mais la Vierge au Rouet qui avait oublié sa mission et perdu, dans les cantilènes de volupté, le souvenir même des monotones délices du ciel, ne tarda pas à expier durement son bonheur, car, le septième jour de la septième lune, avant que la poudre eût épuisé la coupe charmeresse, elle dut délaisser son ami et reprendre sa place parmi les étoiles. Les larmes des deux amants inondèrent le monde et l'eau ruisselle en pluie sur toute la terre chaque fois que revient le jour mémorable de la cruelle séparation.

Le pâtre erra désespéré à travers monts et vallées ; lui, dont le cœur se gonflait ardemment de la sereine poésie des nuits, qui écoutait indéfiniment la musique des brises parfumées, marcha comme un corps sans âme, indifférent même à son troupeau, et les nouveau-nés moururent dans les ornières ou se noyèrent dans les mares son-

geuses des bruyères. Les yeux fixaient constamment le ciel qui n'était plus qu'une immense soie bleue dérobant l'aimée. Il traversait avec hâte les pâtis les plus tendres et les plus aromatiques, aiguillonné par la récurrence de joies troublantes, puis, s'arrêtait enfièvré et restait immobile durant de longues heures : les agnelles bêlaient tristement autour de lui; il ramenait alors les regards en bas et se voyait au milieu d'un sol rocailleux et nu, sur lequel ses bêtes affamées et malades se couchaient. La paisible maison suspendue, la douce maison de ses rêveries d'autrefois ne lui procurait aucun repos; il en sortait pour s'appuyer sur sa houlette et interroger une à une les lumières de la voûte nocturne, pour leur crier les sanglots de ses songes disparus :

Laquelle d'entre vous est mienne? Laquelle est ma Vierge adorée, ma Vierge au Rouet?...

Mais les fallacieuses étoiles semblaient se rire de ses désespérances; voilà qu'à la lueur fuyante et triste de l'une d'elles, il a senti son cœur se contracter effrayamment parce qu'il a cru retrouver un regard de l'Amante... ; mais aussitôt l'étoile se met à papilloter ironiquement. Vous rappelez-vous la cruauté de cet éclat de rire dont la jeune fille soudain a rompu le charme et dissipé l'effet d'une minute exquise d'abandon, volée à son apparente indifférence?

Et les brebis étant mortes au cours des périgrinations de famine, il ne fut plus que le berger d'un troupeau illusoire, plus sûrement encore le berger du troupeau des souffrances et des angoisses homicides qui accomplirent bientôt leur œuvre.

A sa mort, les dieux émus voulurent récompenser cette inouïe et pitoyable fidélité, et transformèrent aussi le pâtre en une étoile qu'ils placèrent au firmament. Mais ils firent couler entre les deux astres sympathiques la Voie lactée, le grand fleuve aux profondeurs moelleuses et insondables, dont les flots sont de fin brouillard de nacre pulvérisée.

Cependant, chaque année, le septième jour de la septième lune, vous n'entendrez jamais plus caqueter dans les pommiers ; et vous ne verrez pas s'élever, le long des peupliers en aigrette, le vol lent et cahoté des oiseaux blancs et noirs à la queue trop lourde; parce que ce jour, les pies charitables prennent leur essor vers les hautes régions et vont construire, ouvriers innombrables et habiles, un pont au-dessus de la Voie lactée. Puis, quand vient la grande nuit, quoique

le ciel, en cet instant soit de pure améthiste, toutes les étoiles baissent discrètement leurs paupières et, dans l'immuable silencc cérulcen, aux deux bouts opposés de la passerelle merveilleuse, le patre fidèle et la Vierge au Rouet s'avancent l'un vers l'autre, ravis comme au jour de la première rencontre, et répètent frémissants l'ineffable duo d'amour du Pâtre et de l'Etoile.

HUBERT STIERNET.

UN SIMPLE

A EUGÈNE DEMOLDER.

IL est celui qui va regardant et rêvant.
Bien qu'il semble à l'entendre un tout petit enfant,
Des anges quelquefois conversent avec lui.

Certes, le siècle est rude, et tout espoir est vain;
Mais, si tard que ce fût il a suffit qu'il vînt,
Et les cœurs, depuis lors, sentent moins leur ennui.

Et son humilité pourtant nous confond tous !
A le voir tel qu'il est, doux entre les plus doux,
La colombe et l'agneau pressentent un des leurs.

Il est parlé de lui dans les Fioretti :
C'est lui qui, s'inclinant vers l'humble et le petit,
Sut évangeliser les bêtes et les fleurs.

Amour, à qui tout cède, a placé dans sa voix
Cet ascendant si fort et si simple à la fois :
Les plus tendres dit-on, sont les mieux obéis...

Tel il vit parmi nous, pauvre innocent, joyeux
Mais quand il pense au ciel on voit dans ses grands yeux
Les pleurs de l'exilé qui rêve du pays...

FERNAND SEVERIN.

L'EVEILLEUR

A CAMILLE LEMONNIER.

Au haut d'une colline, dans un gentil village, un petit homme, un jour, vint jouer de la flûte.

C'était un drôle de petit bonhomme tout jeune encore et beau malgré ses membres grêles et ses joues creuses ; pâle, avec de grands yeux pleins de tristesse, un front où les veines traçaient un enchevêtrement de fils bleus. Il était vêtu bizarrement de culottes de velours noir, d'une blouse blanche et d'un grand col à pointes ; sur sa tête, un chapeau rond avec une longue plume de paon, et, à ses pieds, des souliers rouges comme ceux des enfants de chœur.

Le village où il vint était, lui aussi, un singulier village ; l'herbe des prés était d'un vert tout pâle, les arbres à sommets très ronds ou pointus, l'eau des ruisseaux d'un bleu d'azur... Chaque maison était blanche avec un toit rose tendre et des volets roses ; chacune était petite et propre, tout étincelante au soleil. — Les habitants eux-mêmes étaient des êtres simples et naïf ; les femmes portaient des bonnets, des tabliers blancs à bavette courte qui les faisaient ressembler à de petites filles jouant à la grand'mère ; elles se divertissaient en écoutant chanter l'eau d'une source ou le vent dans les arbres, et les hommes aimaient à danser avec elles, au clair de lune, dans les soirs de printemps : Tous étaient bons, et pleuraient et riaient facilement.

A la fin d'un après-midi de Mai, le petit joueur de flûte entra dans le village. Il monta silencieusement la colline, et quand il fut en haut il s'assit sur un tronc d'arbre renversé et commença doucement à jouer de sa flûte. Les premiers qui l'entendirent, furent deux petits garçons qui pêchaient à la ligne derrière le mur d'un moulin, et dans leur étonnement ils manquèrent choir dans l'eau, — puis une bande de fillettes occupées à jouer au volant, et qui accoururent, la

raquette en l'air; enfin vinrent une maman, son bébé sur l'épaule... trois gamins à chapeaux énormes, se tenant par la main... Un homme qui venait du champ avec sa charrue et ses bœufs; et tous s'alignaient au bas de la colline sans oser s'approcher trop.

Les yeux levés au ciel, le petit bonhomme jouait comme s'il eut été seul; les sons de sa flûte étaient doux et perlés, tour à tour tendres et plaintifs, semblables à la voix d'un rossignol chantant au fond d'un bois ou au vent soufflant dans les épis — : « Ecoutez ! disait cette voix, je viens de loin vous parler de choses mystérieuses.

« ... Le clair de lune brille, la nuit, sur l'eau qui reflète des visages étranges.

« ... Un petit pâtre est sorti et erre silencieusement avec ses moutons... Mais riez ! c'est printemps et les pommiers fleurissent eux aussi; — l'aile du moulin tourne au vent... les papillons volent en se disant d'étranges choses.

« Ecoutez bien ce que je vous révèle du pays de là-bas... »

Tous écoutaient, les yeux en l'air, dans une grande émotion. Des enfants lâchèrent leurs gerbes de fleurs... Une femme se mit à pleurer tout à coup... Et la flûte du petit homme disait :

« Au bas de la colline, le village, avec ses maisons roses et ses arbres vert pâle et ses prairies aux fleurs d'étoiles... cueillez les étoiles des prairies !... Mais dans la prairie un long chemin blanc coule vers un fleuve vers là-bas ! l'or pleut dans la plaine... le soleil est rouge sur le bois; les oiseaux de lumière s'envolent... le pays merveilleux s'éveille à la voix de ma flûte... »

Peu à peu d'autres personnes s'étaient jointes aux premières ; les femmes sortaient de leurs maisons, les hommes abandonnaient leur travail... Enfin, le village entier fut au bas de la colline, immobile, retenant son souffle, tandis que le petit bonhomme jouait, les yeux au ciel. Il ne resta plus qu'une vieille, la plus vieille du village ; elle avait cent ans et ne voyait plus bien clair... Elle demeura assise dans un coin de la cabane; vers la nuit, elle regarda par la fenêtre et, apercevant vaguement la foule au bas de la colline songea : « De grands oiseaux se sont abattus sur le village. » Et elle eut peur.

Le petit homme joua jusqu'au soir. Quand la nuit commença à devenir épaisse il déposa sa flûte dans l'herbe et regarda à ses pieds. Tous tenaient les yeux fixés sur lui dans un étrange silence mais devant son regard, ils se dispersèrent lentement, sans rien se dire. Les enfants s'égrenèrent dans les chemins, s'attardant à regarder l'eau couler et frémissant au moindre bruit; les femmes et les hommes

se serraient la main sans parler. Le petit homme sourit mélancoliquement et s'endormit, le visage vers le ciel.

Le lendemain et les jours suivants, le petit homme ne quitta pas la colline.

Il regardait le ciel et la prairie en murmurant des paroles douces dans une langue inconnue... parfois il regardait très loin, là où personne ne voit. Quand le soleil se mettait à baisser au ciel, il prenait sa flûte et jouait, et tout le village entourait le mont. Les abeilles et les papillons arrivaient par nuées, voltiger autour de lui ; quelques-uns se posaient sur son front et ses épaules... Il jouait sans rien regarder, les yeux au ciel. Chaque matin un grand oiseau blanc s'abattait sur la colline et déposait sur ses genoux un fruit étrange qui était sa seule nourriture ; personne n'osait l'approcher, jamais on ne parlait de lui :

Tous en avaient crainte et respect.

Un soir la flûte eut des sons si divins que toutes les âmes en tremblèrent :

— « Ecoutez, disait-elle, les colombes reviennent de voyage et s'envolent vers là-bas... Le chemin est long et doux, les colombes voltigent dans les branches des arbres... Des chants mystérieux font défaillir les cœurs ; les têtes se courbent l'une vers l'autre... Là-bas les épis d'or sont hauts, le temps de la moisson est venu, les filles aiguisent leur faulx d'argent. Les roses du rosier seront bientôt fanées et leur parfum se perd dans l'herbe.»

Quand il déposa sa flûte, un sanglot sortit de la foule : Il l'entendit et croisa les bras sur son cœur.

Ce soir-là, le petit homme ne se coucha pas pour dormir. Il demeura debout, les yeux au ciel, les bras croisés sur son cœur. On entendait des pompes grincer, le bruit des sabots sur la route, et des portes claquer à distance... Les abeilles et les papillons s'étaient abattus en cercles, autour de lui... Les fenêtres des cabanes s'allumèrent puis s'éteignirent : la nuit profonde était venue ; la lune se leva... Alors une femme se glissa d'une chaumière et se mit à monter lentement la colline.

Le petit homme l'entendait monter en gémissant, et son cœur battait sous ses bras en croix. Quand elle fut en haut, elle s'arrêta à quelques pas de lui, toute frissonnante et jolie, dans un rayon de lune. Elle avait joint aussi les bras sur sa poitrine et la tête baissée doucement attendait. Il alla vers elle, il lui prit la main...

Alors elle leva les yeux, et pendant un moment, tous deux se

regardèrent en silence, — Mais la femme, tout à coup, tomba sur ses genoux et se mit à pleurer...

« Petit joueur de flûte, je ne sais ce que tu m'as fait : j'aime et je souffre de bonheur... Veux-tu jouer de ta flûte pour moi seule, cette nuit, et je danserai sur la colline ? »

Sans répondre, le petit homme prit sa flute et joua. La femme aussitôt se mit à danser dans l'herbe; elle tourbillonnait, puis se balançait comme un épi au vent, les cheveux envolés, semblable à une grande fleur vivante : elle tenait son tablier blanc des deux bouts, et la lune y versait des rayons.

... Elle tomba, roula dans l'herbe, se releva et dansa encore... ses yeux étincelaient ; enfin, épuisée, elle se laissa glisser aux genoux du petit homme implorant : « Petit joueur de flûte, laisse cela, je t'en prie ; mon cœur est amoureux. Veux-tu me garder près de toi ? Je serai ta femme et je danserai, la nuit, au clair de lune. » Et elle lui baisait les genoux et pleurait dans ses mains ouvertes.

Le petit homme sourit mélancoliquement.

Au point du jour, la femme descendit et retourna chez elle, pendant toute la journée elle s'occupa comme à l'ordinaire, mais la nuit elle revint et dansa sur le mont... Chaque jour elle était paysanne dans sa chaumière, et chaque nuit elle dansait au son de la flûte, des rayons de la lune dans son tablier comme la fée des lumières blanches. Quand elle était épuisée de fatigue, elle se couchait aux pieds de son maître et lui baisait les mains : Mais lui la regardait tristement, sans rien dire.

Elle fit ainsi des nuits et des nuits, puis, soudain, elle devint inquiète... Elle semblait toujours attendre quelque chose et interrompait sa danse pour agiter son mouchoir vers le long chemin blanc qui traversait la prairie et se perdait au loin. Une fois, elle dit au joueur de flûte : « Petit homme de mon âme, je ne sais ce que j'ai ; mon cœur est comme un veilleur qui regarde vers la mer ; quelque chose m'attire que je ne vois pas encore... « Danse ! » dit le petit homme. Il jouait de sa flûte, les yeux au ciel, et elle dansa... Son corps se tordait gracieusement, son cou ployait; elle était comme un grand lys dont les pétales se baisent en frissonnant ; ses longs cheveux flottaient autour d'elle avec des caresses brûlantes... Le petit homme la regardait et jouait de plus en plus vite, sa flûte éperdue avait des accents de détresse et de pitié, mêlés à une joie divine et la femme sanglotait. Elle dansa jusqu'à l'aube, pleurant et riant, les bras en croix sur son cœur.

La nuit suivante, pour la seconde fois quelqu'un monta lentement la colline. Le petit joueur de flûte attendait immobile, et la femme attendait aussi. . C'était un homme du village ; il se laissa tomber à genoux devant le charmeur et, lui baisant les mains, lui parla avec des sanglots : « Petit joueur de flûte, je ne sais ce que tu m'as fait : mon cœur a faim et soif ; laisse moi danser ici, je te prie, au son de ta flûte ; je serai ton frère et ne te quitterai plus. »

Le petit homme sourit tristement, et, prenant sa flûte, il joua.

La femme regarda l'homme, et l'homme s'avança vers elle et lui prit la main, et ils dansèrent ensemble. Ils étaient beaux et gracieux, leurs pieds ne touchaient pas le sol... Tout à coup, l'homme tira son mouchoir et l'agita vers le chemin. « Pourquoi agites-tu ton mouchoir ? » demanda la femme. L'homme répondit : « J'ai vu, là-bas, un petit clocher... Mais toi-même tu agites le tien ? – « J'ai vu une flèche d'argent sur le clocher, » dit la femme.

Leurs mouchoirs battaient l'air comme des ailes de papillons blancs... Ils dansaient, enlacés, la lune les baisait au visage ; toujours dansant ils descendirent la colline... Le petit joueur de flûte, maintenant, ne voyait plus que leurs têtes.. puis leurs mains croisées au-dessus de leur têtes... Enfin ils disparurent dans le chemin blanc.

Alors le petit homme jeta sa flûte et se coucha dans l'herbe, le visage vers le ciel.

L'un après l'autre tous les habitants du village montèrent la colline et vinrent danser au son de la flûte. Il y avait des mamans qui arrivaient en tenant leur bébé dans les bras... L'une avait un tout petit accroché à sa robe, et qui traînait un cheval de bois; une autre une fillette qui, se croyant partie pour un long voyage, avait voulu emporter sa poupée; une autre un angelet rose, les bras noués autour de son cou. Les hommes vinrent aussi, invinciblement attirés par la flûte merveilleuse. Chacun disait en arrivant :

« Petit homme de mon âme laisse-moi rester avec toi,.. Je serai ta femme... *ou* ton frère, *ou* ton amie ; je ne te quitterai plus. » Mais chacun finissait par descendre le mont en dansant et on ne le revoyait plus... Quelques-uns partirent seuls, mais le plus souvent ils s'en allaient à deux, les bras entrelacés, le regard perdu...

Un soir, on n'entendit aucun bruit dans le village.

Le petit joueur de flûte monta sur le tronc d'un arbre et regarda en bas : Tout était immobile ; les petites maisons roses semblaient assoupies dans le soleil couchant... Çà-et-là un volet battait doucement contre un mur, aucune fumée ne montait des cheminées. Dans les

chemins déserts des troupeaux de brebis abandonnés erraient en bêlant. Alors, voyant cela, le petit homme prit sa flûte et joua pour la dernière fois...

« Adieu, adieu! » disait-il, « voilà que vous montez le long chemin fleuri, jusqu'à là-bas, dans le pays enchanté où les étoiles parlent à ceux qui écoutent..

« Allez ! les brebis bêlent, ce soir, dans les chemins, mais, là-bas, des brebis plus blanches vous attendent... L'amour a fleuri dans vos cœurs... l'amour a semé des violettes sur la route... Aimez-vous ! Aimez-vous !... »

Il joua longtemps, les yeux attachés au ciel, et si doucement que les arbres frissonnaient à l'entendre. Les abeilles et les papillons, en cercles autour de lui, agitaient leurs ailes frémissantes : Quand il eut fini, il se tourna vers eux, leur soufflant un baiser :

— Adieu, dit-il, vous aussi mes petits amis, et puissiez-vous longtemps voler libres dans la lumière...

Eux se mirent à pleurer leurs petites larmes d'insectes, et l'un dit :

— Ne nous quitte pas, nous sommes plus fidèles que les hommes... Et si tu pars, reviendras-tu ?

Le petit homme sourit mélancoliquement et descendit la colline.

Comme il sortait du village, il vit la vieille femme, la plus vieille, celle qui avait cent ans, et la seule qui ne fût pas venue à lui. Jusqu'à elle aussi, pourtant, les sons de la flûte merveilleuse étaient arrivés, mais elle était si vieille, si vieille, qu'elle les entendait comme d'un autre monde. Quand le petit homme fut tout près d'elle, elle lui mit une main sur le bras :

— Belle âme, dit-elle, ils t'ont laissé seul, toi qui a fait leur joie, et que t'ont-ils donné en récompense ?

Le petit joueur de flûte s'arrêta et, tirant de son sein un splendide collier de perles dont chacune reflétait le ciel entier, il le montra à la vieille et dit :

— Ils m'ont donné leurs premières larmes d'amour... Je les ai recueillies dans mes deux mains ouvertes; j'en ai fait un collier que je porte sur mon cœur, plus beau que tous les rêves. Je suis l'éveilleur, l'éternellement seul ; j'éveille les cœurs et je dis le chemin des pays merveilleux... »

— Et moi, rêva la vieille, ils m'ont abandonnée ; qui me conduira dans ces pays ? »

— La Mort, dit le petit homme.

Et il partit sans se retourner.

BLANCHE ROUSSEAU.

FRAGMENT

Allons, ô mon amie, à l'ombre des grands bois
Raffraîchir nos deux cœurs de leurs longues pensées.
Le silence, en chantant nos âmes fiancées
Fera dire à l'écho, de sa confuse voix,
L'aveu que nous n'osons pas cueillir de nos lèvres
Et nos mains s'enlaçant s'avoüront dans la nuit,
Sans craindre le tourment d'un lancinant ennui,
Le doux émoi donné par les heures de fièvres.

Chère, voici mon cœur et voici ta douleur.
Elle vient près de toi vivace et solitaire
Pour s'enivrer un peu, loin de sa peine amère,
D'amour, ce cher secret qu'on dit plein de douceur.
Tu me vois ignorant de ces humaines choses :
Jardinier convulsif, je n'ai jamais connu
Que les fleurs du néant et de mon être nu
Et je voudrais savoir le bon parfum des roses.
Me voici devant toi, divine créature;
Femme, bel ange humain, produit mystérieux
Adorable et maudit par l'enfer et les cieux,
Voici mon cœur, prends-le — et fais en ta pâture !

Le silence promène au-dessus de la nuit
Son doux et fol archet sur les feuilles bruissantes
Et chante en palpitant en ses notes glissantes
De tout puissant regret de ce bonheur enfui.
O femme fais sentir à mon âme ignorante
Le pouvoir tant vanté de ta féminité,
Car je me livre à toi dans mon intensité
Grisé divinement en ma chair délirante.

Mes mains avec amour implorent ta bonté.
Exauce encor les vœux d'une folle ignorance
Qui réclame un amer baiser de ta science,
Et peut-être qu'alors mon cœur plein de santé

Rayonnant et joyeux saura chanter ta gloire
D'une voix parfumée aux longs baisers du soir !
Ah ! me voilà conquis ! ma chair est défaillante
D'avoir tant respiré ton âme bienveillante
Et je me crois revivre en l'aube de l'espoir !

. . . . . .

Mon rêve est doux et bon, joli comme un sourire :
Pouvoir un peu mourir à l'ombre de ta chair,
Pouvoir un peu chanter sous un beau regard clair
Et nu, savoir le seul que ton cœur puisse élire,
Alors que le silence, amoureux et discret
Serait le confident de nos plaintes heureuses !
Tes lèvres fleuriront à mes strophes berceuses,
Tes mains caresseront l'aveu de mon secret
Et je serai pour toi le bel enfant timide
Dont tu voudras sans doute amuser ton savoir
Nonchalemment grisé par l'ombre d'un beau soir !

. . . . . .

LA PETITE ENFANT LASSE

A AUGUSTE BIERNAUX.

CE soir dans la clarté mourante d'un beau soir,
Mon âme t'a chantée, ô ma belle enfant lasse !
J'ai chanté ton symbole et mes mots longs d'espoir
Ont conté sans faiblir la douceur de ta race !

C'est toujours près de toi, ma chère enfant de songe
Que mon âme revient, heureuse en sa détresse,
Car mon cœur altéré de sa route s'allonge
A l'ombre de tes yeux, si frais de ta tendresse.

Nous avons la fierté de nos seules bontés.
Tes gestes d'avenir — lumière en ma souffrance ! —
Consolent mon orgueil des larmes du passé
Et tu me vois sourire alors dans mon silence !

O ma petite enfant, ô ma mélancolie,
Tu berces mon savoir de toute ta jeunesse
Et je sens que mon cœur tulmutueux oublie
Auprès de ta candeur sa trop jeune vieillesse ?

SOUFFRANCE

A LOUIS DELATTRE.

Je souffre la douleur de ne plus me comprendre,
D'avoir une âme neuve en un corps maladif
Et d'aller dans la nuit d'un pas souple et furtif
Chercher en criminel ce qui doit me surprendre.

La chair me semble triste et bien lourde à porter,
Car je la sens vieillir en ses desseins étranges
Et je me sens maudit alors qu'un rêve d'anges
S'efforce encore en moi — Vainement ! — de chanter.

Mon cœur martyrisé cultive son martyre,
Pleurant sa solitude en son triste délire,
Sans qu'à sa voix ne vienne un doux et bon docteur.

Et le voici marchant au travers de la vie
— Belle ombre que la mort n'a pas encore ravie. —
Habile seulement a rythmer sa douleur !

APPARITION

A GUSTAVE RAHLENBEEK.

*L'*AURORE *opalisait un timide matin.*
Etirant sa langueur parmi de jeunes roses
Mon cœur, dans le réveil du silence des choses,
Vit une ombre grandir au détour du chemin.

Cette ombre lui parut étrangement semblable
A l'âme qui connut sa peine et sa douleur,
Qui partagea l'amer souci de son bonheur
Et qui, pour lui toujours, eut la main secourable.

Alors très tendrement, dans la vague romance
Que chantait dans les fleurs à mi-voix le silence,
Pour consoler un peu cette ombre solitaire,

Mon cœur sut retrouver de ses divins mensonges.
Et s'arrêtant alors mon âme de naguère
Pleura dans la splendeur ancienne de ses songes.

CONFESSION

A MAURICE DES OMBIAUX.

AH ! la longue douleur d'être seul à pleurer
Un rêve qu'on voulait un avenir de gloire,
Et de songer encor qu'une éternité noire
Est l'unique horizon que l'on puisse espérer.

J'enfonce avec rage en un tombeau de doutes
Loin de tout ce qui fut le doux et bon orgueil ;
Entendre enfin l'oubli sonner sur le cercueil
Alors que l'on voudrait chanter le long des routes!...

Etre seul et vouloir d'exquises cruautés,
Savourer longuement sur de jeunes beautés ;
Etre seul à penser dans l'ombre du silence...

Ah ! la lente douleur de ces heures d'effroi
Où l'on sent que son cœur s'étiole et prend froid
Aux sons graves et lourds des cloches de souffrance...

FERNAND ROUSSEL.

ISAAC ET LE PASTEUR DE BRÖNÖ

DANS le Helgeland (1), vivait autrefois un pêcheur nommé Isaac.

Un jour qu'il était occupé à pêcher au flétan, il sentit quelque chose de lourd à ses lignes. Il tira et, voyez ! c'etait une botte de marin.

« Voilà un drôle de poisson » dit-il; et il restait là à regarder sa prise.

Cette botte semblait si bien être celle de son frère qui avait disparu dans la grande tempête de l'hiver dernier tandis qu'il revenait au rivage.

Il y avait encore quelque chose à *l'intérieur* de la botte, mais Isaac n'osait pas regarder ce que c'était et il ne savait que faire de la botte non plus.

La rapporter à la maison ce serait effrayer sa mère ; il ne fallait pas la rejeter à la mer ; il décida, conséquemment, d'aller trouver le pasteur de Brönö et d'obtenir de lui qu'il l'enterrât chrétiennement.

« Mais je ne puis faire cela pour une botte ! objecta le curé.

Le pêcheur se gratta la tête. « Na, na » dit-il.

Et il s'imagina de demander combien il faudrait d'un être humain pour que les prières de l'Eglise puissent être dites sur ses restes.

« Cela je ne puis vous le dire au juste » — répliqua le curé - « une dent, un doigt, quelques bribes de cheveux ne suffisent pas. En tous cas, les restes doivent être assez importants pour donner l'assurance qu'ils ont contenu une âme. Mais lire la Sainte Ecriture sur un doigt de pied ou deux dans une botte, oh ! non, jamais de la vie ! »

Mais Isaac attendit le moment propice et, à la dérobée, enterra néanmoins la botte dans le cimetière.

Et il rentra.

Il lui parut qu'il avait, le mieux possible, rempli son devoir. Il était préférable, après tout, que *quelque chose* de son frère se trouvât

(1) District de la Norwège septentrionale.

si près de la maison de Dieu plutôt que d'être, de nouveau, dans sa botte, au fond de la mer.

Mais, vers l'automne, il arriva que, se trouvant dehors parmi les récifs à la chasse aux phoques, parmi les herbes marines rejetées en masses par le reflux il pêcha un ceinturon et un fourreau vide.

Il les reconnut aussitôt comme ayant appartenu à son frère.

Le fil de fer goudronné qui recouvrait le fourreau avait été détendu et blanchi par l'eau de mer; et Isaac se rappelait très-bien comment son frère, tandis qu'il travaillait à ce fourreau, avait discuté avec lui au sujet du cuir pour le ceinturon pris à la peau d'un vieux cheval tué récemment.

La boucle de ce ceinturon ils l'avaient achetée ensemble chez un marchand, le samedi ; la mère avait vendu des myrtilles, des coqs de bruyère et trois livres de laine. Ils étaient revenus un peu « gais » et ils avaient beaucoup ri, de la vieille femme du cap qui avait employé un paillasson en guise de voile.

Isaac prit donc le ceinturon et n'en parla pas. Il n'était pas bon de causer de la peine inutilement, se dit-il.

Mais plus on s'éloignait dans l'hiver plus il se tracassait de ce que le pasteur lui avait répondu. Et il se demandait ce qu'il ferait si d'aventure il trouvait autre chose encore, soit l'autre botte, soit quelque reste entamé par un poulpe, un poisson, un crabe ou un requin du Groenland. Il avait peur, maintenant, de se risquer en bateau là, parmi les récifs.

Et pourtant, précisément, il se sentait comme attiré de ce côté par l'espoir de trouver, peut-être, des restes en assez grande quantité pour pouvoir montrer au pasteur qu'ils avaient contenu une âme et le persuader ainsi de leur donner une sépulture chrétienne.

Il tomba dans de sombres rêveries.

Et il eut des songes terribles.

Sa porte s'ouvrait avec fracas au milieu de la nuit, laissant pénétrer le vent froid de la mer : son frère — lui semblait-il — sautillait, en boitant, dans la chambre ; il criait pour redemander son pied manquant et les Draugs (1) l'entouraient, le poussant.

Des heures et des heures durant Isaac restait inoccupé, regardant vaguement vers le cinquième mur (2).

(1) Les « Draugs » sont des démons particuliers à la Norwege du Nord ; ils parcourent les mers sur des moitiés de bâteaux.

(2) C'est-à-dire ne songeant à rien — une maison ayant d'habitude quatre murs.

A la fin, il crut qu'il en perdrait l'esprit : avoir enterré cette botte au cimetière, de lui-même, c'était trop de responsabilités !

Il ne voulait point la rejeter à la mer et pourtant elle ne pouvait rester où il l'avait mise.

Il était si fortement convaincu que son frère ne pouvait être parmi les bienheureux et il ne cessait de vaguer çà et là et de songer à ce qui flottait encore de lui, sans doute, parmi les récifs.

Et il prit le parti de draguer là-bas ; et il s'en alla avec des cordes et tout l'attirail nécessaire. Mais il ne retira que du varech, des mauvaises herbes, des étoiles de mer, du rebut.

Un soir qu'il était assis dehors près des rochers, essayant si la pêche lui réussirait, sa ligne avec la pierre et tous les hameçons plongea brusquement par dessus bord et le dernier des hameçons accrocha l'un de ses yeux : l'œil s'en alla droit au fond de la mer.

Inutile de draguer pour *cela* et il pouvait s'en passer très bien pour ramener de la pêche son bâteau.

La nuit, tandis qu'il était au lit avec un bandeau sur sa paupière vides, la douleur le tenant éveillé, il pensa et pensa tellement que les choses lui apparurent toutes noires, aussi noires qu'elles pouvaient l'être pour lui. Y avait-il sur la terre quelqu'un d'aussi embarrassé ?

Et tout à coup voici qu'une chose singulière lui advint :

Il regardait autour de lui — pensait-il — tout au fond de la mer et il voyait les poissons évoluer : ils cherchaient leur proie parmi le varech et les algues, près des hameçons de la ligne. Ils mordaient à l'appât, se tortillaient, tâchaient de filer. D'abord ce fut une morue, puis un cabillaud, puis un chien de mer. Enfin arriva une merluche : elle restait immobile, là, et semblait mâcher l'eau, un peu, avant d'avaler.

Et Isaac vit quelque chose dont il ne pouvait détacher son regard : c'était comme le dos d'un homme en veste de cuir, avec une manche prise sous le grappin d'un *Femb ö ring* (1).

Puis survint un grand flétan blanc qui avala le hameçon : tout devint noir comme de la poix.

« Il faut laisser le gros flétan entraîner l'amorce, encore, quand tu pêcheras demain — *quelque chose* dit — le hameçon déchire ma bouche ainsi. Inutile de chercher, hormis le soir, quand la mer se retire ».

(1) Un grand bâteau, à 5 rameurs de chaque côté, dont on se sert pour la pêche d'hiver dans la Norwège septentrionale.

Le lendemain, Isaac partit pour la pêche : il avait pris au cimetière un fragment de pierre tombale pour draguer le fond de l'eau ; et le soir, quand la mer commença de se retirer, il était dans le « Sund », de nouveau et cherchait.

Tout de suite il retira le grappin d'un *Fœmb ö ring*, auquel était accrochée une veste en cuir de marin : il y avait dans cette veste, encore, les restes d'un bras.

Les poissons en avaient détaché autant qu'ils avaient pu.

Isaac s'en alla tout droit chez le pasteur.

« Quoi ! Lire les prières de l'Eglise sur une vieille veste en cuir tout abîmée par l'eau de mer ! » s'écria-t-il.

« Je mettrai la botte par dessus le marché », répondit le pêcheur.

« Annoncez donc toutes vos épaves au porche de l'Eglise ; c'est là la vraie place ! » tonna le pasteur.

Et alors Isaac le regarda fixement dans les yeux.

« Cette botte a pesé de toute sa lourdeur sur ma conscience — dit-il — et assurément je ne veux point porter en surplus le poids de cette veste de cuir ».

« Je vous répète que je ne veux pas jeter au vent la terre consacrée» répliqua le pasteur. Il allait se fâcher pour tout de bon.

Isaac se grattait la tête. « Na, na » dit-il.

Et avec cela il devait se satisfaire et rentrer chez lui.

Mais il n'y avait plus de repos ni pour son corps ni pour son esprit ; un si oppressant fardeau pesait sur lui.

Pendant la nuit il revit le grand flétan blanc. Il tournait, tournait toujours au fond de la mer, si lentement, si tristement. On eût dit qu'une sorte de filet imperceptible l'entourait et qu'il s'efforçait, en vain, de glisser par les mailles.

Isaac regardait, regardait : sa paupière vide lui faisait mal.

Il avait à peine jeté ses cordes pour draguer, le lendemain, qu'un horrible poulpe monta : il lança un jet noir droit devant lui.

Mais un soir Isaac laissa aller le bâteau à la dérive, hors des récifs, mais en deçà des îles. Finalement l'embarcation s'arrêta comme retenue par une forte amarre : il faisait terriblement silencieux ; dans le ciel par un oiseau ; nul signe de vie sur la mer.

Et, tout à coup, juste devant le foc il y eut de gros bouillons et quand ces bouillons crevèrent, Isaac entendit comme un lourd et profond soupir.

Le pêcheur avait son opinion à lui sur ce qu'il avait vu.

« Le pasteur de Brönö veillera aux funérailles ou il aura de mes nouvelles » dit-il.

A partir de ce moment se répandit le bruit qu'il possédait le don de seconde vue : bien des choses lui apparaissaient qui pour les autres restaient cachées.

Il pouvait dire exactement où l'on trouverait le poisson en grands bancs serrés près du rivage et chaque fois qu'on le questionnait il répondait :

« Si moi je ne le sais pas, mon frère le sait. »

Mais voici qu'un jour le pasteur de Brönö dut s'en aller par mer à un endroit de la côte pour exercer son saint ministère ; et Isaac se trouvait parmi les marins qui conduisaient le bâteau.

On partit avec une bonne brise.

Le pasteur arriva très vite à destination et ne fut pas long pour ce qu'il devait faire, car le lendemain il lui fallait célébrer le service divin dans l'église de sa paroisse.

« La mer me paraît un peu dure et le soir tombe » — dit-il — mais comme nous sommes arrivés jusqu'ici, je pense que nous pouvons rentrer également. »

On n'avait pas quitté la côte de longtemps qu'un vent de tempête se leva, sifflant et gémissant : il fallut diminuer la voilure.

L'on continua : l'embrun de la mer et les flocons de neige tourbillonnaient autour des oreilles des passagers ; les vagues étaient hautes comme des maisons.

Jamais le pasteur de Brönö n'avait vu temps pareil. Le bâteau coupait les vagues, une à une.

Bientôt il fit complètement noir.

La mer brillait comme un champ de neige dans les montagnes ; la tempête augmentait.

Isaac venait de carguer les voiles lorsque l'une des planches par le travers céda : l'eau pénétrait en écumant. Et le pasteur, avec tous les gens de l'équipage se précipitèrent sur le pont ; le bâteau sombrait — hurlaient-ils.

« Je ne pense pas que ce soit pour cette fois-ci » dit Isaac ; et il resta comme il était, au gouvernail.

Mais comme la lune perçait de ses rayons la grêle, on vit qu'un étrange marin était installé dans les dalots, vidant avec une escope l'eau au fur et à mesure qu'elle pénétrait.

« Je ne me rappelle pas avoir engagé celui-là » fit le pasteur de Brönö « on dirait qu'il enlève l'eau avec une botte et il me paraît

qu'il n'a ni culotte ni peau sur ses jambes, et que son corps n'est ni plus ni moins qu'une veste de cuir flottante et vide. »

« Le pasteur l'a déjà vu, je pense » intervint Isaac.

Alors le pasteur de Brönö s'irrita.

« Par la vertu de mon saint ministère — dit-il — je t'adjure de quitter le bâteau. »

« Na, na » répliqua Isaac « est-ce que le pasteur répondra aussi pour la planche qui a cédé? »

Et le pasteur se rendit compte de la mauvaise passe dans laquelle il se trouvait.

« L'homme me paraît mortellement fort et nous avons grand besoin de lui ; et ce n'est pas un grand péché sans doute, d'assister un serviteur de Dieu sur la mer. Mais je voudrais savoir ce qu'il demande en retour. »

Les vagues se brisaient et la tempête hurlait autour de lui.

« Rien que deux ou trois pelletés de terre sur une botte pourrie et sur une veste de cuir moisi » dit Isaac.

« Si tu peux venir rôder encore ici-bas, je suppose que rien ne t'empêchera de rentrer au séjour des bienheureux, autant que je sache » cria le pasteur de Brönö — « et tu auras tes pelletées de terre par dessus le marché ! »

Il avait à peine dit cela que la mer parmi les récifs, soudain s'apaisait, et que le bâteau touchait le rivage : le mât craqua.

Traduit du norwègien de Jonas Lie

par GEO KHNOPFF.

PHILASTER

UNE tragédie de Beaumont et Fletcher, deux contemporains de Shakespeare, voilà certes un spectacle qui ne nous est point offert tous les jours!

L'artiste d'ailleurs qui a conçu l'idée de cette représentation et qui l'a rendue possible, est M. Georges Eekhoud, et il faut son érudition, sa constance de laborieux, toutes les hautes et très spéciales qualités de son esprit compréhensif et subtil pour mener à bien une telle entreprise.

Les affinités d'instinct qui ont naguère poussé le robuste écrivain à s'évader du siècle où son grand cœur se cogne et se meurtrit à toutes les anguleuses petitesses, pour aller s'attabler avec les vagabonds de génie du règne d'Elisabeth, l'émotion qu'il a ressentie à boire à leur broc, à partager leur intégrale liberté de vivre et d'aimer, l'aisance et la joie qu'il a manifestées en leur compagnie, nous font deviner combien a dû être puissante la tentation de voir s'incarner encore des personnages créés par eux.

Lors de l'apparition de la vivante étude intitulée : *Au Siècle de Shakespeare* qui servit d'introduction aux belles conférences données depuis à l'Université nouvelle, M. Hubert Krains a fait ressortir la chaîne esthétique et psychologique qui rattache l'auteur de *Cycle patibulaire* et de *Mes Communions* à la luxuriante époque de la renaissance anglaise. (1) La conférence qui a précédé la tragédie a été une attestation de cette parenté. En phrases substantielles et sans détours, écoutées avec autant d'attention et de plaisir que dites avec conviction, M. Georges Eeckhoud, a évoqué rapidement cette période où les éclairs de la passion la plus pure et la plus vibrante magnifiaient l'existence des nobles gredins et des admirables libertaires artistes qui, simplement, créaient des chefs-d'œuvre, parce qu'ils étaient sincères et aimants. Les paroles, affirmant avec audace la priorité de

(1) Voir *Société nouvelle* — mars 1893.

la sympathie sur tout ce que l'hypocrisie moderne a baptisé et catalogué « sentiments nécessaires » ont sonné comme une fanfare rouge.

Après avoir rappelé que quiconque ne voit la Renaissance anglaise qu'à travers Shakespeare, s'en forge une idée peu exacte, le Maître a parlé de ceux qui entouraient le grand poète et qui sont moins connus, mais qui, unissant à de grosses maladresses de métier, des choses non moins exquises que celles qui émerveillent dans les œuvres du génie qui les domine tous, reflètent peut-être leur temps avec plus de vérité. De ce nombre sont les deux auteurs de *Philaster*.

Les trois personnages principaux que la pièce met en scène apparaissent resplendissants de beauté psychique, les héros d'un amour débarrassé des ordinaires soucis de la chair et qui vous agenouille d'admiration et de confusion, tant il reste cependant humain en s'exaspérant. Le touchant et noble attachement de Bellario pour le Prince, cet amour devant lequel ne comptent ni la vie, ni le parjure, qui ne fait aspirer qu'à vivre en la présence de l'aimé, mais qui rend cette présence indispensable, trouve son pendant dans la grandeur d'âme d'Aréthuse, et les dernières paroles du drame nous semblent en synthétiser la portée. La princesse épouse Philaster et dit à Bellario qui a repris ses habits de femme :

— Eh bien, viens, vis avec moi, vis aussi librement que moi-même. Celle qui aime mon Seigneur, maudite soit l'épouse qui voudrait le haïr ! —

L'absence de mièvreries sentimentales, la simplicité des scènes essentielles prouvent la vérité de pareilles œuvres et la riche santé de la sève qui les anime.

Nous regrettons vraiment de ne pouvoir analyser la tragédie et surtout de ne pouvoir mettre en évidence comme il le conviendrait la justesse d'adaptation, la connaissance du milieu et la science de langage et de nuances que M. Georges Eekhoud a employées à nous rendre ce curieux et admirable spécimen d'un art, par certains côtés et non des moins importants, encore bien au-dessus des productions que ce temps-ci considère comme belles.

La pièce fut jouée sur la scène du Théâtre communal, le cinq mai dernier par les acteurs amateurs du cercle l'*Avenir*. Ne faisons point de jaloux ; tous ont certainement mérité les applaudissements qu'une salle comble ne leur a d'ailleurs pas plus ménagés qu'à M. Georges Eekhoud dont je soupçonne le cœur d'avoir été plus ému par la très réelle gratitude de tous les artistes qui, ce soir, se pressèrent autour de lui.

HUBERT STIERNET.

HENRY DE RÉGNIER — FRANCIS VIÉLÉ GRIFFIN

Il est rare qu'on parle de l'un sans discourir sur l'œuvre de l'autre. Les attaques subies, leurs débuts contemporains leur collaboration aux mêmes revues, on ne sait quelle habitude prise de prononcer leurs noms l'un à la suite de l'autre, comme si les syllabes s'appelaient entre elles, surtout leur talent également fier, haut, quoique différent, les impose ensemble à l'admiration. Si quelque grave critique personnifie la littérature de cette heure par le mot Symbolisme, aussitôt il nous le présente, flanqué à droite de Henry de Régnier, à gauche de Francis Vielé Griffin. Il le mène à l'autel, lui donnant pour évangile un sonnet de Mallarmé et pour credo un texte tronqué de Rimbaud. Il promulgue inévitablement que le nouveau culte est incompréhensible et que son latin date de la décadence. Il n'oublie ni de citer une rime fausse d'*Aréthuse*, ni une strophe en demi-jour des *Cygnes*. Puis il s'en va, non sans faire un boniment sur l'école à laquelle il appartient ou appartenait jadis, et qui fut inévitablement la dernière des écoles françaises, encore soucieuse de mesure, de tradition et de goût.

Après elle, plus rien n'existe. Depuis qu'il y a une critique, les critiques posés et pesants tiennent le même inoffensif raisonnement avec une telle sérénité qu'on s'étonne de rencontrer encore des hommes assez calés dans la bêtise pour accepter un rôle aussi humiliant. La plupart des critiques sont des poètes ratés, comme la plupart des magistrats sont des avocats sans clients. C'est quand on est incapable d'être quelqu'un qu'on met le plus d'audace et d'acharnement à nier les autres. C'est quand on ne parvient point à voir clair en soi-même et à proférer sa lumière en un livre, qu'on juge avec le plus de ténacité et le plus d'insolence l'effort lumineux d'autrui.

En littérature, les critiques sont ceux que l'art a exilés. Ils vaguent à ses confins. Ils n'entrent point, sinon pour en être rejetés, dans le pays de clarté et de feu. Ce sont des restes, des scories.

MM. Henry de Regnier et Francis Vielé Griffin apparaissent

donc régulièrement maltraités, dès que le bureau de la critique officielle rédige ses circulaires, ayant servi au cours des âges, contre tous les novateurs.

De grandes fresques mélancoliques d'or, des personnages graves, comme des siècles, des sceptres et couronnes héraldiques ou légendaires, des antithèses continuelles et poursuivies au long des vers entre les significations des emblèmes évoqués, une lenteur et une calme beauté se mouvant dans les paroles et les rythmes, une couleur de soir enveloppant les ensembles, quelque chose d'éternel prolongeant les gestes humains au-delà de l'heure qui passe, une tristesse fière et, pour tout dire, une solennelle lassitude personnalisent le talent de Henry de Regnier. Quoiqu'il écrive, soit vers, soit prose, ces dons d'écrivain fastueux et grave s'accusent aussitôt : on n'a qu'à lire les dix premières lignes de ses poèmes pour en deviner le signataire. Ses personnages, qu'ils soient le Destin, la Chimère, le Chevalier, la Fée; ses décors, qu'ils soient des terrasses, des étangs, des grèves ou des jardins anoblis de fleurs; ses emblèmes, qu'ils soient la lance, le bouclier, la lyre, le thyrse, le glaive, vivent et s'éclairent d'une beauté nouvelle qui est son rêve à lui. On suggère avec trop de complaisance qu'il est tributaire du génie de M. Mallarmé et du haut talent de M. de Heredia. On exagère de parti pris leur influence, pour diminuer méchamment un poète qui arrive. La seule ressemblance qui unit ces trois grands écrivains, c'est leur commune manière de sentir plastiquement la beauté.

M. Vielé Griffin est avant tout un rythmeur.

Aucun poète français ne l'est autant et aussi spontanément que lui. L'architecture des syllabes, les lignes de la vision, la couleur des mots ne le séduisent qu'autant que rien ne heurte son oreille. On sent chez ce poëte combien la mesure syllabique et régulière des vers est différente du rythme variable, flexible, ductile, profond et universel. Celui-ci, que l'on pourrait définir la vie même de l'émotion ou de l'idée, son extériorisation verbale, son mouvement sonore, règne, quasi-seul, en toute son œuvre. En ces premiers poèmes il se fait jour, dès que le débutant se révèle celui qui fera la *Chevauchée d'Yeldis* et le *Rire de Mélissa*. Et dans *Joies*, il se surprend déjà à chaque page.

La phrase de Vielé Griffin, très librement versifiée avec tantôt des assonances, tantôt des rimes par grappes, tantôt des omissions voulues est sinueuse et abondante ; elle s'épand flexible ; elle est adéquate à l'idée, miraculeusement.

L'amour et la mort se côtoient ou plutôt s'unissent dans son œuvre; la vie et la mort n'y semblent point en contradiction, mais en accord. Il n'est guère de poème où cette large pensée n'intervienne, caractérisant de sa tragédie mentale les moindres poèmes dédiés aux mois ou aux circonstances. La personnalité de Vielé Griffin est encore plus accusée que celle de Henry de Regnier, et rien n'est plus juste que d'affirmer, comme on l'a fait, que son œuvre supprimée, il manquerait une émotion et une vision à la somme de beautés que la péosie française réunit en un prodigieux faisceau.

Les œuvres quasi-complètes des deux beaux poètes dont nous venons de parler, ont été réunies par le Mercure de France, récemment. Le livre de Henry de Regnier s'intitule *Poèmes* et comprend les *Poèmes anciens et Romanesques* et *Tel qu'en Songe ;* celui de Vielé Griffin rassemble *les Cygnes, la Chevauchée d'Yeldis, Joies.* Et les pages sont nombreuses en ces deux receuils où l'incontestable chef-d'œuvre apparaît et s'éclaire.

EMILE VERHAEREN.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Six Chansons de Pauvre Homme par M. MAX ELSKAMP (Paul Lacomblez, Bruxelles). — *La Pluie et le Beau Temps* par M. GUSTAVE KAHN (Léon Vanier, Paris). — *Le Roi Fou* par le même auteur (Havard, Paris). — *Ballades* par M. PAUL FORT (Edition du *Mercure de France*). — *Le Trésor des Humbles* par M. MAURICE MAETERLINCK (idem). — *Pages Posthumes* de PAUL JANSSENS (A. Godenne, Malines). — *La Forêt Bruissante* par M. ADOLPHE RETTÉ (Bibliothèque artistique et littéraire, Paris). — *Les Impossibles Noces* par M. ADRIEN MITHOUARD (Edition du « Mercure de France »). — *Berthille d'Haegeleere* par SANDER PIERRON (Edition du « Coq Rouge »).

La moisson littéraire est si abondante que force m'est de ne consacrer que quelques lignes à nombre de beaux livres, quitte à publier plus tard des études d'ensemble sur les auteurs de ces livres à l'occasion de la parution de prochaines œuvres :

Six Chansons de Pauvre Homme de M. Max Elskamp ajoutent une exquise plaquette aux précédents volumes de vers, du simple et naïf poëte anversois. C'est d'un art parfait et impressionnant qui n'a rien d'affecté ou de voulu dans sa grâce ingénue. On dirait des choses écrites par un de ces illuminés et de ces extatiques d'autrefois et il s'en dégage le charme de pureté et de candeur du François d'Assise des *Fioretti*. Par ce temps de carnaval ésotérique où les gourgandines se coiffent à la vierge et où les pîtres roulent des yeux de pigeon pâmé et d'agneau sans macule en parlant de Botticelli et de Fra Angelico, l'art de Max Elskamp est un phénomène rare et vengeur.

Des mystiques de sa sincérité nous empêcheront de confondre une orientation morale, une tendance d'esprit et une esthétique respectable quoique à notre avis atrocement déprimante et inopportune en ce temps où on aurait tant besoin d'énergie et d'intrépidité — avec le snobisme des drôles et drôlesses de tout étage, qui y trouvent l'excuse de leur aveulissement et nous la font à la chasteté et à la continence.

Gustave Kahn, encore un vrai poëte, et, avec Jules Laforgue un des novateurs de la métrique et de la prosodie, nous donne *La Pluie et le Beau Temps*. Comme le titre l'indique ce petit livre dit les alternatives de tristesse et de bonheur que nous apporte la vie. Le poëte assimile les états variés de nos âmes aux paysages de la nature et aux contrastes des saisons. Et en quelles images toujours neuves et suggestives jusqu'à vous obséder longtemps après la lecture, il opère ces magiques transpositions !

Le même auteur nous envoie un roman *Le Roi Fou*. Œuvre curieuse, d'un observateur ironiste jusqu'à la cruauté, mais à laquelle le poëte ajoute l'attrait d'une conception fantastique et l'impeccable élégance d'un style métallique et comme damasquiné.

De Paul Fort des *Ballades* qu'il a appelées très justement lui-même des proses libres. Mélange étourdissant de sentimentalisme passif et de gaminerie fringante. Art chatoyant comme il n'en peut naître que dans cette ville capiteuse et éperonnante de Paris. M. Fort est un petit-fils de Henri Heine et un fils de Laforgue. Mais il est parvenu encore à exaspérer les contrastes de rire et de larmes ; son rire est âpre comme un sifflet de titi et ses larmes tombent semblables à des gouttes de plomb fondu. Un des curieux bouquins publiés cet hiver. L'auteur nous promet une nouvelle série de ces *Ballades* que n'eût pas rêvé le plus fantasque des Allemands.

Le Trésor des Humbles de M. Maurice Maeterlinck est un beau

livre d'essais philosophiques où le dramaturge se repose, en contemplatif et en penseur, des fatalités tragiques et des mystérieux effrois de son théâtre. Ce livre se recommande par une langue délicieuse, simple et comme attendrie, insinuante et caressante comme les consolations. Il porte dignement son titre : *Le Trésor des Humbles*. C'est bien un cours de bonté et d'élévation morale.

C'est avec un sentiment de poignante tristesse que j'ai lu les *Pages Posthumes* de Paul Janssens, un jeune instituteur qui s'exila au Congo, paraît-il pour en finir plus tôt avec cette vie d'indigence et de détresse. En ces proses testamentaires, nombre de pages attestent un écrivain de race. J'ai retenu surtout plusieurs sinistres et affolants paysages du continent noir. Voici ce qu'il écrivit de Mongalla à son ami M. J. Laenen, celui qui a réuni pieusement les pages en question :

« La Mongalla, rivière d'une solitude effroyable, coule entre deux rives boisées éternellement. J'y sens une oppression, un étouffement, la sensation atroce d'une étroitesse d'espace. Ce qui fait que, souvent, la folie sous le crâne, *luttant* contre la Mort, j'ai le besoin invincible de faire des courses énormes.

« La forêt est impénétrable, les pirogues ne sont pas à ma disposition, et de plaines, il n'y en a pas ; il n'y a qu'envasement d'âme, que désespoir... »

Un des livres récents auquel nous serions désireux de dédier une étude au lieu d'une simple annonce bibliographique, est la *Forêt Bruissante* de M. Adolphe Retté, le poète dont on n'a pas oublié un autre beau livre l'*Archipel en fleurs*. Cette fois il s'agit d'un noble et large poème symbolique, comme qui dirait d'une épopée humanitaire. Jacques Simple le berger, aidé de Madeleine et de Pierre le Barbare, marchent à travers la forêt des tyrannies, des sacrilèges et des embûches, complice des mages et des Rois, vers l'Arcadie, la nouvelle terre promise. Poème de toute beauté dont ces quelques vers exciteront la curiosité des lecteurs :

Je n'ai commis que le crime de naître
Et si je suis mauvais les rois m'ont rendu tel...
Si tu savais ! dès les vieux âges
Les miens furent élus pour des labeurs mortels.
Ils furent le bétail qu'on frappe et qu'on outrage,
Ceux qu'on traque et qu'on pressure,
Les serfs voués aux morsures
Des hyènes royales....

De droit j'ai faim, de droit j'ai froid, de droit je hais.
Et dès toujours je suis la chair dont se régalent
Les maîtres de la Forêt.

Et cette sublime parole du Christ que le poëte imagine délivré par Jacques Simple, des derniers marchands du Temple qui exploitaient son martyre en entretenant ses plaies et en prolongeant son agonie :

« Laisse », dit-il à Jacques qui veut le retenir en Arcadie :

Laisse : je ne suis plus de ceux de cette terre
Car à l'aube du jour qui ne doit pas finir
Le dernier des dieux peut mourir
Pour se sacrifier au salut d'autres mondes.

Cette idée n'est elle pas d'un beau poëte ?

Un livre remarquable aussi, œuvre d'un esprit philosophique, c'est *Les Impossibles Noces*, trois petits poèmes de M. Adrien Mithouard. Les impossibles noces autrement dit l'union tragique mais éternelle des deux époux incompatibles : le Rire et la Douleur.

Oyez cette présentation des mariés antithétiques :

Vers le premier pillier, l'époux
Rêva des ciels purs et légers, des climats doux,
Des cigales chantant midi, des clartés sèches
Au fil de l'horizon à vif ouvrant des brèches,
Des grands aloès dont au bout d'un siècle éclôt
La fleur, explosion vivante du sol chaud,
Et de bois d'olivers au bord de la mer bleue.
Deux petits culs de jatte en pleurs portaient la queue
De l'épouse lamentable, qui, l'air dolent,
Pour voile des fils de la vierge s'envolant
D'un feuillage frileux dont elle était coiffée,
Songeait à la gracile et glaciale fée
Des fiords et des sapins, qu'auréole un halo
Qui va, blonde le long de l'azur noir de l'eau.
Faire paître la neige et le vent de la dune
A des troupeaux d'ours blancs qui gueulent à la lune.

M. Sander Pierron, un jeune auteur déjà connu par des *Pages de Charité*, vient de publier chez les éditeurs du « Coq Rouge », *Berthille d'Haegeleere* un grand roman de mœurs patriales où se rencontrent en des scènes vivantes et observées la gent des campagnes brabançonnes, les ouvriers d'industries plus ou moins artistiques, l'engeance à peine moins écœurante des bohêmes à la Murger; et enfin

une poignée — et encore — de vrais artistes. Une touchante intrigue d'amour et surtout l'amitié virile de deux frères, héros du livre, sert de base et de motif conducteur à cette œuvre représentant certes, un des efforts les plus sérieux dus aux « jeunes » de la nouvelle pousse.

Les personnages de *Berthille d'Haegeleere* sont tous campés et analysés avec beaucoup de souci plastique et de spontanéité morale. Mes prédilections iront aux deux frères Demane, à leur ami Royvèle, au personnage si touchant de Cholle, le chemineau, puis à quelques pittoresques et savoureuses figures d'arrière plan. Une inquiétante silhouette de sorcière, la *Touvraise*, dramatise ce livre d'exubérance naïve ou de mélancolie sereine.

Le roman, très développé, mais sans longueurs « naturalistes » ne comporte pas moins de trois parties : La Forge des Raisins, l'Exil du Cœur et la Touvraise. Au nombre des chapitres les plus réussis je citerai ceux relatifs à l'enfance butineuse et indisciplinée des Demane au hameau natal, avec leurs paysages et leurs intérieurs bellement flamands ; l'arrivée de Cholle le vagabond recueilli dans une ferme et aussi l'éclipse douloureuse du désespéré ; puis, l'apprentissage du jeune lithographe Jean Demane, les brimades et l'atmosphère triviale de l'atelier, un atelier bien bruxellois; des réunions non moins authentiques de rapins à la *Mandragore* ; l'hôpital militaire et l'agonie du peintre Baltus, ces dernières peut être les plus hautes pages du livre.

La troisième partie contient une amusante pendaison de crémaillère.

Les épisodes idylliques de la fin, peut-être un peu précipités, ont de la poésie, du sentiment et même du pathétisme. La figure de l'héroïne est traitée avec une ferveur exquise. Je le répète, *Berthille d'Haegeleere* constitue l'œuvre d'un écrivain de tempérament, d'un artiste sincère et solidement trempé, qui ne s'attarde pas en poussives subtilités narcissiennes ou en ingénieuses mais creuses gageures de styliste.

WILLEM ULRIC.

Accusés de réception : *L'Eau du Soir* par M. Aimé L. Pfinder ; le *Heures de Mystère* par M. Maurice Leblanc ; *Moussorgski* par Pierre d'Alheim ; *Sans Horizon* par M. Franz Mahutte; *Mai* par M. Arthur Toisoul ; *Le Maustichi* par M. Jean du Ry-Ternel ; *Jules Laforgue* par M. Camille Mauclair ; *Le Pèlerin du Silence* par M. Remy de Gourmont; *Ballades* (nouvelle série) par M. Paul Fort.

AFFAIRE ENSOR-STEVENS

A la suite de l'article sur les frères Stevens paru dans le *Coq Rouge*, M. Paul Stevens envoya deux amis demander des explications à M. James Ensor, auteur de l'article. Celui-ci ne donna pas signe de vie.

Devant ce silence, M. Paul Stevens nous demanda d'intervenir. Il nous prie, pour terminer cette affaire, de donner connaissance, à nos lecteurs, de la lettre que nous lui avons adressée :

A la suite de l'entretien que nous avons eu lundi dernier, j'ai écrit à M. James Ensor.

Voici le paragraphe de sa réponse qui nous paraît indiquer le sens qu'il attache à son article :

« Au reste je n'ai pas attaqué les frères Stevens dans leur honneur, « j'ai simplement montré, en termes un peu piquants, M. Alfred « Stevens attaquant les jeunes artistes; cela c'est son droit et M. Arthur « Stevens favorisant les artistes français, c'est encore son droit. C'est « aussi mon droit de dire ce que j'en pense. »

Il est d'usage dans la presse, et particulièrement dans les revues littéraires, que les articles signés engagent personnellement leurs auteurs. Le comité du *CoqRouge* ne croit donc pas devoir assumer la responsabilité de cet article.

Nous ne pouvons toutefois que regretter l'attitude de M. Ensor à votre égard.

Veuillez agréer, etc.

Pour le *Coq Rouge*,

AUG. BIERNAUX.

PICORÉE

Ceux qui s'abonneront pour la deuxième année au *Coq rouge*, pourront se procurer, au prix de 5 francs seulement, la première année de la revue, sans toutefois avoir droit à l'eau-forte qu'elle contient.

Nous rappelons qu'un comité composé de MM. Eekhoud, Verhaeren, Brouez, Maubel et des Ombiaux s'est formé pour élever à Francis Nautet un monument funéraire.

MM. André Fontainas et Hubert Krains nous ont fait parvenir leur souscription.

Prière aux amis de Francis Nautet d'adresser leur souscription au secrétaire du comité M. Maurice des Ombiaux, 6, rue Bériot.

Le Moniteur nous annonce que notre ami Emile Verhaeren vient d'être décoré de notre ordre national.

Cette décoration honore grandement le ministre qui l'a faite, aussi nous lui adressons nos félicitations.

A la suite de l'articulet paru dans nos picorées de mars-avril relativement à la collaboration de M. Henri de Régnier à la *Revue des Deux Mondes*, nous avons reçu de l'intéressé des remerciements « pour la note du *Coq rouge* qui rectifie et fixe désormais un point d'opinion et dissipe une équivoque volontaire. »

Avis à ceux qui de bonne ou de mauvaise foi, de mauvaise plutôt, insinuaient que le poète de *Tel qu'en songe* avait renié son passé.

L'Art à la rue a été traité comme il convient, pendant ces derniers temps. *La ligue artistique* a publié une série de lettres où l'on malmène assez vigoureusement les industriels organisateurs de ce badigeonnage infect qui déshonore quelques façades de nos rues principales. Inutile de dire que nous sommes de l'avis de ceux qui se sont montrés les plus sévères à l'égard de cette entreprise équivoque. Aux débuts de l'œuvre nous avons été les premiers à manifester l'opinion qui s'affirme bruyamment aujourd'hui, en décernant le premier prix à la très vieille enseigne intitulée : *de drie gezellen*.

Les conducteurs de l'art à la rue, conspués à Bruxelles, se rabattent sur la province. C'est Charleroi qu'ils ont choisi pour y exercer leur négoce. Nous avons trouvé, dans un journal de cette ville, un compte rendu extraordinaire d'une séance non moins extraordinaire où, dans un décor d'affiches, un vaudevilliste a réédité tous les calembours de la *revue*, et

l'impressario bien connu des célébrités nationales, fait marcher la lanterne magique qu'il n'oublie jamais d'allumer.

« Nous y vîmes, dit le journal et nous ne voulons déflorer ce compte rendu suave par aucun commentaire), nous y vîmes la Société des accordéons symphoniques de Lodelinsart sous la direction de M. Rayon. Cette société, on le sait, faisait ses débuts à Charleroi. Elle a fort bien réussi et ça été un étonnement que ces larges sonorités d'accordéons imitant parfois l'orgue et aussi toutes les nuances et les finesses des intruments à corde. »

Pauvres carolorégiens! ! !

Léon Bazalgette, le distingué directeur du *Magazine international*, a donné le 7 avril, à la Section d'Art et d'Enseignement de la Maison du Peuple, une fort intéressante conférence sur l'*Internationale des Poètes*.

Il a flétri notamment l'insanité du chauvinisme bourgeois en matière d'art, comme dans le domaine militaire, ce dernier refuge de la barbarie; l'Art ne se détermine pas par des frontières politiques; il faut l'admirer d'où qu'il vienne; la fraternité des artistes, quel que soit leur lieu d'origine, doit se développer parallèlement à la fraternité des prolétaires, des travailleurs manuels.

Il a également exposé des idées empreintes d'une forte originalité sur l'esthétique moderne, en affirmant la nécessité pour elle d'être de plus en plus l'expression adéquate de la Réalité et de la Vie.

La diction nette et vibrante du conférencier, mise au service d'une pensée toujours claire dans l'abstraction et poétiquement colorée, la chaude sympathie qui s'établit bien vite entre l'écrivain parisien et son public bruxellois, ont valu à Léon Bazalgette un réel succès que nous sommes heureux de ratifier.

Un procès qui ne manquera pas d'intéresser les écrivains que les éditeurs tondent et retondent à plaisir, est actuellement pendant entre MM. Paul Bourget et Lemerre,

M. Paul Bourget se promenant en Amérique y découvrit une édition de *Cosmopolis* qui lui était inconnue. Ami intime jusque là du célèbre éditeur des Parnassiens, il avait toujours eu la plus entière confiance en ce négociant aux allures de Mécène. Mais ayant ouvert les yeux et perdu la foi, il réclama des comptes. Le bonhomme après s'être fait tirer l'oreille s'avoua débiteur d'un arriéré de 40,000 fr. M Bourget ne s'en contenta pas, il réclama la vérification complète des comptes et la production des livres de l'éditeur. M. Lemerre refuse, ce qui lui valut une raclée du psycologue et une assignation devant le tribunal de commerce.

A ce propos M. Henri Bauer, rappelle dans l'*Echo de Paris* cette petite histoire savoureuse :

« Un écrivain de grand talent — pourquoi ne le nommerions-nous pas? Mme Judith Gautier — avait fait éditer chez Lemerre le *Dragon impérial*. Quelque temps après, plusieurs personnes ayant voulu se procurer l'ouvrage, il leur fut répondu que l'édition était épuisée. Lors l'auteur se rendit chez l'éditeur et lui demanda son dû. « Mais je ne vous dois rien, répondit notre homme sans être déconcerté; l'édition est épuisée, mais elle n'a pas été vendue; j'avais placé vos

volumes dans la réserve d'une de mes boutiques, et les rats les ont dévorés.»

« Un rat, — un rat! » s'écrie Hamlet entendant un bruit équivoque, et d'un coup d'épée dans la tapisserie il cloue Polonius embusqué. »

L'Art Flamand par Jules Du Jardin ouvrage illustré de 1500 dessins choisis par Josef Middeleer et de 288 photogravures, tirées hors-texte, en couleurs. Arthur Boitte, éditeur, 11, rue du Magistrat, à Bruxelles.

Les trois livraisons de cet important ouvrage qui nous parviennent aujourd'hui ont trait aux romanistes : Bernard Van Orley, Jean Schorul, les Mastaert, les Coninxlao et les Floris.

Comme de coutume ces livraisons renferment d'admirables dessins et de fort belles planches hors-texte qui accompagnent les dissertations de l'auteur sur la vie et l'œuvre des maîtres étudiés.

La superbe publication de M. Arthur Boitte augmente d'attrait à mesure qu'elle se complète et sa tentative mérite les encouragements des passionnés d'art.

Une nouvelle revue illustrée « *l'Aube* », a paru le 15 avril. Cette publication donnera des œuvres inédites françaises et étrangères et des illustrations de peintres de tous pays. Elle organisera des conférences, auditions et expositions. Parmi ses collaborateurs citons : MM. Paul Adam, d'Annunzio, Bang, Beaubourg, Tristan Bernard, Bjornson, Jacques St-Cère, Emerson, Echegarray, Barrès, Fogazzara, de Goncourt. K. Hamsun, Ibsen, Jacobsen, J. Jullien, Bernard Lazare, Maeterlinck, Mourey, Schwob, Jonas et Eric Lic, Strindberg, de Régnier, Rodenbach, W. Witmann, etc , etc., parmi ses dessinateurs : Anquetin, de Toulouse Lautrec, Luce, Launay, Munch, etc , etc.

Les communications doivent être adressées à MM Pierre Guédy, directeur et Ad. Van Bever, secrétaire, aux bureaux de la revue, 69, rue Blanche, Paris.

La nouvelle de M. Paul Arden, publiée dans le numéro mars-avril du *Coq rouge* devait se terminer par les deux paragraphes ci-après qui ont été omis :

A cette vie, Silvère s'affola, près de perdre la raison : pris de rage, il eut un jour la pensée de faire chavirer le canot, d'engloutir Elienne et lui-même au plus profond de ces flots qui lui mettaient en l'âme un tourment d'enfer; il eut la vision de cette définitive possession qui donnerait pour jamais Elienne à la mer victorieuse — et la jalousie fut plus forte que le désespoir...

Et ce fut dès lors entre lui et la mer grandiose une haine implacable, durant les jours qui achevèrent la saison.

Puis, un soir, alors que Silvère, de sa fenêtre, contemplait l'immensité

mouvante qui lui avait définitivement ravi le cœur d'Elienne, un paquebot, grondant, bavant de la fumée noire, mugissant, passa, gagnant le large; sur le pont, des passagers faisaient aux amis restés encore sur la plage des signes d'adieu.

Silvère reconnut Elienne; il attendit un geste d'amitié, qui eût été un dernier souvenir d'elle ..

Mais hélas! la mer — triomphante! — enlevait Elienne ; lui et son pauvre amour étaient vaincus : le beau rêve à tire d'ailes s'était à jamais envolé.

Et Silvère regardait s'enfoncer dans l'or fauve du couchant la tache noire du navire, — cependant que deux larmes descendaient le long de ses joues.

D'Adolphe Retté :

« Ayant en tête la *Forêt bruissante* où s'alternent les descriptions posant le décor et le dialogue, je fus naturellement conduit à employer le vers libre. Ce moyen d'art me permettait d'éviter la monotonie qui eût résulté de l'emploi exclusif de l'alexandrin. Il me permettait aussi de fixer le plus exactement possible les phrases lyriques de mes personnages selon le rythme adéquat aux mouvements de leur âme. C'est là, soit dit en passant, une des vertus les plus méconnues du vers libre : la faculté qu'il confère au poète d'assouplir l'appareil par trop rigide que nous léguèrent ceux du Parnasse. Nulle restriction ne tient contre l'opportunité de cette évolution. D'ailleurs toute latitude n'est-elle pas laissée à qui tente les différents modes d'expression poétique! Le principe, admis, je pense, par tous les écrivains nouveaux, est celui-ci : les vers sont bons quelle que soit la règle à laquelle ils s'astreignent, pourvu qu'ils signifient *sincèrement* la personnalité du poète. Tel rimera richement, se conformera aux alternances bi-sexuelles, comptera les syllabes; tel autre usera de l'assonance, n'aura cure d'alterner les sexes, suivra son rythme sans tenir compte du nombre de syllabes. Tous deux auront raison s'ils parviennent à nous toucher. Le vers libre bien manié, offre des ressources innombrables; il permet *l'imprévu*, mais n'importe qu'elle autre forme d'art, fût-elle opposée, reste légitime. »

Nous avons reçu quatre numéros de la *Revista literaria;* elle paraît tous les dix jours, en fascicules de seize pages grand in-8°, à Bucarest, sous la direction de Th. M. Stoenescu, auquel prêtent leur aide un grand nombre de collaborateurs dont les noms se terminent de la même indécente façon. A côté d'œuvres originales (nous voulons simplement dire non traduites), légendes, poésies sentimentales, nouvelles à la Coppée, chaque numéro contient des traductions de fantaisies d'Alphonse Allais et une tranche d'un roman de Gaboriau !

Pauvres Roumains !

A lire dans le *Mercure de France* de ce mois l'introduction à un Essai sur Jules Laforgue par M. Maurice Maeterlinck, la suite de la traduction

par M Barthelémy du *Sartor Resartus* de Carlyle, les mordaces et cinglants *Epilogues* de Remy de Gourmont; la suite de *Pauline*, le roman de M. Louis Dumur, des vues de MM. Albert Samain, Pierre Quillard, des traductions, de très curieux contes hongrois et arméniens, enfin, dans la revue du mois, les critiques littéraires de MM. Vielé Griffin et Robert de Souza, et la chronique d'art de M. Camille Mauclair.

Dans la *Revue Blanche* : (fascicule du 1er mai) *Des Mères futures* par Paul Adam. *Le Patriotisme ou la Paix* par Léon Tolstoï, la *Vie mentale* par M. Gustave Kahn et des croquis belges par Métin.

Dans la *Société nouvelle* le très curieux article d'Edouard Carpentier sur le *Mariage dans une Société libre*, de nombreuses traductions et adaptations du russe, de beaux vers de Charles Vanlerberghe et une étude très logique du professeur Ernest Nys sur le *Droit de la Vieille Irlande*. Comme toujours un numéro d'une belle tenue littéraire et d'une haute sélection de pensée.

La *Revue des Revues* a publié ce mois un article excellent, d'une étonnante compréhension, de M. Remy de Gourmont sur Georges Eekhoud.

Cette étude fait partie de la série des *Nouveaux Venus* que M. de Gourmont réunira prochainement en volume.

Du *Journal des Goncourt* :

— Voir, sentir, exprimer — tout l'art est là !

— Ce serait un grand débarras de la bêtise *chic* et de l'imbécillité élégante, qu'une machine infernale qui, par un beau jour, tuerait tout le Paris faisant de 4 à 6 heures, le tour du lac du Bois de Boulogne !

— Il y a des envieux qui paraissent tellement accablés de votre bonheur, qu'ils vous inspirent presque la velléité de les plaindre.

— La description matérielle des choses et des lieux n'est pas dans le roman, telle que nous la comprenons, la description pour la description. Elle est le moyen de transporter le lecteur dans un certain milieu favorable à l'émotion morale qui doit jaillir de ces choses et de ces lieux !

— Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau de musée.

— On rencontre des hommes si bassement attachés à une mémoire célèbre qu'ils vous font l'effet de laquais d'une immortalité.

— Il y a un Beau, un beau ennuyeux, qui ressemble à un pensum du Beau.

— L'épithète *rare*, voilà la marque de l'écrivain.

— Les Académies ont été uniquement instituées pour préférer Bonnassieux à Barye, Flourens à Hugo et tout le monde à Balzac.

— Autrefois la province ne lisait pas, et n'avait nulle opinion sur les faiseurs de livres.

Aujourd'hui elle en lit le plus, mais elle a des opinions littéraires, prises dans le bas des petits journaux. Un déplorable progrès.

— On ne saura jamais combien les marchands de la pensée et de l'écriture des autres sont bêtes.

— La science du romancier n'est pas de tout écrire mais de tout choisir.

— Ce gouvernement-ci hait encore

plus l'homme de lettres, que le républicain ou le socialiste ! (C'est vrai partout !)

— Il est rare que les faiseurs de l'opinion en art ou en littérature ne subissent pas la tyrannie des imbéciles ! les guides du gros public en sont généralement les domestiques.

— Jamais un auteur ne s'avoue que, plus sa célébrité grossit, plus son talent compte d'admirateurs incapables de l'apprécier.

— De l'observation spontanée et presque faite au dépit de soi : Bon ! je le veux bien, mais de l'observation comme on va au ministère, merci ! (Attrape Zola et les naturalistes !)

— Le mérite de mes livres, disait sérieusement un bibliophile, qui vient de vendre sa bibliothèque, — très cher : le mérite de mes livres c'est qu'ils n'ont jamais été ouverts.

— Un mot caractéristique de ce temps.

Le président Grévy demandant au directeur des Beaux-Arts, comment il trouvait le Salon de cette année ? (1888)

— Pas d'œuvre supérieure, mais une bonne moyenne.

— Très bien, répondit Grévy, c'est ce qu'il faut dans une république.

Nous avons reçu : *Une Squaw*, par I. Will, *A travers passions et caprices* par Emile Greyson, le *Sermon sur la Montagne* par Edmond Picard, et, du Mercure de France, la réédition, en un bel et fort volume, du *Cycle Patibulaire*, ce livre prodigieux de notre ami Georges Eekhoud, augmenté de plusieurs nouvelles : Aux bords de la Durme, Le tribunal au chauffoir, Le Tatouage, La bonne leçon et le Suicide par amour.

Nous en rendrons compte prochainement.

PÉRINET.

Des presses de Xavier HAVERMANS Galerie du Commerce, Bruxelles.

LES LIVRES

Delattre (**Louis**). Contes de mon village . . . 3 50
— Les Miroirs de jeunesse 3 50
— Une Rose à la Bouche. 3 50

Demolder (**E.**) Contes d'Yperdamme . . . . . 3 »
— Impression d'Art . . 3 »
— James Ensor . . . . 3 »
— Récits de Nazareth. . 3 »

des Ombiaux (**M.**) Vers de l'espoir . . . . . 2 »
— Chants des jours lointains (*épuisé*) . . .
— Les amants de Taillemark (*drame*) . . . 2 »
— La Ronde du Trouvère 2 »

Eekhoud (**Georges**) Kees Doorik 3 50
— Kermesses . . . . 5 »
— Nouvelles Kermesses . 3 50
— Les milices de Saint François . . . .
— La Nouvelle Carthage. 4 »
— Les Fusillés de Malines 3 50
— Au siècle de Shakespaere . . . . . 3 »
— Mes Communions . . 5 »
— Le Cycle Patibulaire 3 50
— Philaster (*tragédie de Beaumont et Fletcher*) 2 »

Elskamp (**Max.**) Dominical . 2 »
— Salutations, dont d'angéliques 3 50
— En Symbole vers l'Apostolat. 3 50

Kahn (**Gustave**). Chansons d'amant. 3 50
— Les Palais nomades . 3 50

Krains (**H.**) Histoires lunatiques . . . . . 3 »
— Les bons Parents . . 3 »

Maeterlinck (**Maurice**). Les Aveugles (L'Intruse, Les Aveugles). . . 3 »
— La Princesse Maleine . 3 50
— Serres chaudes . . . 3 »
— L'Ornement des noces spirituelles. . . . 4 »

Maeterlinck (**Maurice**). Les Sept Princesses . . 2 »
— Pelléas et Mélisande . 3 50
— Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis. . . . . 4 »

Marlow (**G.**) L'Ame en Exil. 3 »

Mauclair (**Camille**) Couronne de Clarté 3 50

Nautet (**Francis**). Notes sur la Littérature, 2 volumes *Vve Monnom*. 3 50
— Histoire des Lettres Belges d'expression française, *Ch. Rozez*.

Pierron (**Sander**). Pages de Charité. 3 50
— Berthille d'Haegeleere 5 »

Severin (**Fernand**). Le Lys . 2 »
— Le Don d'enfance . . 2 »
— Un chant dans l'ombre 3 »

Stiernet (**H.**). Histoires du Chat, etc. (dessins de Lynen. *Office de Publicité*) 1 50
— Contes au Perron (Vos, Bruxelles) . . . . 2 »

De Régnier (**H.**). Le Bosquet de Psyché . . . . 2 »
— Contes à soi-même. . 3 »
— Episodes Sites et Sonnets . . . . . 3 »
— Poèmes 1895. Lemerre. 3 50
— Tel qu'en Songe . . 3 50

Van Lerberghe (**Ch.**). Les Flaireurs . . . . 1 »

Verhaeren (**E.**) Les Apparus dans mes chemins . 2 »
— Les Moines . . . . 3 »
— Les Campagnes hallucinées 3 50
— Les Villages Illusoires. 3 50

Vielé-Griffin. Les Cygnes . 3 »
— Chevauchée d'Yeldis . 3 »
— Poésies complètes . . 3 50


Le
Coq Rouge
Revue
Littéraire

n° 2 — tome II. juin 1896

le coq rouge

REVUE LITTÉRAIRE



SOMMAIRE :

Larmes en fleurs.	MAURICE DES OMBIAUX
Vers	A. FERDINAND HÉROLD
Musique fantaisiste.	EUGÈNE DE MOLDER
Vision	I.WILL
Une Mort.	GEORGES RENCY
Cantilènes pour Régine . .	EMILE BOISSIER
A propos d'« *Aphrodite* ». . . .	EM.BOISACQ
Térence : Phormion, *traduction littérale*	EM.BOISACQ
Picorée	Périnet

le numéro fr. 0.80

le coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE . . . . . 8 FRANCS.

ÉTRANGER. . . . . 10 »

Édition sur papier de Hollande Van Gelder { BELGIQUE 20 » / ÉTRANGER 25 »

Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS — EMILE VERHAEREN — HUBERT STIERNET.

Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, s'adresser

à M. Maurice des Ombiaux, 6, rue de Bériot.

Secrétaires de la rédaction { Auguste Biernaux, / Sander Pierron,

La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du numéro, soit le 1er de chaque mois,

Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser

à M. Longfis, 6, Montagne-aux-herbes potagères.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

LARMES EN FLEURS

A la Terre Maternelle.

Je jouais sur le gazon pelé des anciens remparts qui avoisinaient la demeure de mes parents, à barrer le cours d'un ruisselet avec des cailloux et des mottes de terre que mes petits amis et moi, portions à grand' peine dans nos bras de quatre ou cinq ans.

Lorsque nous avions arrêté l'eau et qu'en débordant elle menaçait de contourner notre muraille improvisée, nous lui ménagions un écoulement en lui créant un petit tunnel dans lequel elle se précipitait avec vivacité, semblable à un orvet qui glisse dans l'herbe maigre des bois, poursuivi par des enfants curieux et tapageurs.

J'étais heureux ce jour là de jouir d'une liberté inaccoutumée. Les autres jours j'aurais déjà vu surgir ma bonne qui m'aurait interdit de barbotter dans l'eau, de salir mes vêtements et de me mouiller des pieds à la tête et m'aurait contraint de réintégrer la maison paternelle à l'heure du goûter.

Ce jour-là mon bonheur n'était pas interrompu par l'arrivée de la fille alerte et vive, chargée de réprimer mes nombreux écarts et de mettre des bornes à ma turbulence.

Aussi profitais-je jusqu'à la licence de la trève qui m'était accordée et dont je m'étonnais un peu parfois, quand le jeu absorbant auquel je me livrais avec ardeur, me laissait un instant de répit.

J'entendis cependant sa voix, qui la précédait assez pour que je pusse prendre la fuite avec quelqu'espoir de n'être pas aperçu d'elle ou de prolonger, de quelques minutes, le plaisir d'être au dehors, dans ces terrains vagues, accidentés, ravinés, où il y avait de petites vallées, de petites chaînes de montagnes et un îlot dans lequel je rêvais de vivre comme un petit Robinson.

Voyant que j'étais découvert, je me réfugiais au sommet d'un ancien bastion où il était assez incommode à une femme, embarrassée par ses jupes, de venir m'appréhender ; elle devait le contourner pour arriver à moi par une montée douce, mais alors je me laissais glisser par la pente roide jusque dans l'ancien fossé et la forçais à me poursuivre pendant quelque temps encore.

Elle arriva tout essoufflée au pied du talus.

— Je viens te chercher, me dit-elle ; on va te conduire chez ta bonne maman.

Comme elle avait souvent employé la ruse pour me faire rentrer à la maison, bien que sa promesse fût alléchante, elle suscita le doute en mon esprit.

— C'est encore pour m'attraper, n'est-ce pas? lui répondis-je tranquillement du sommet de mon bastion.

— Non, non, cette fois c'est bien vrai, dépêche-toi, il n'y a plus beaucoup de temps avant le départ du train.

— Je lui répondis par un « tutûte » accompagné d'un pied de nez.

Elle s'impatienta.

— Si tu ne viens pas immédiatement, je pars le dire à ton père.

Cette menace diminua mon impertinence et je me remis à parlementer.

— Prouve-moi que c'est vrai ce que tu me dis.

— Comment veux-tu que je te le prouve? je t'assure que c'est la pure vérité.

— Tu le jures ?

— Oui.

— Dis que tu le jures.

— Allons, je te le jure, dit-elle en trépignant.

Je me laissai glisser le long du talus, elle me prit par la main et me fit galoper.

— C'est bien vrai ? dis-je, doutant encore.

— Oui, c'est vrai, et il faut nous dépêcher, le train part dans une heure.

J'étais dans une joie folle, mais je ne savais à quoi attribuer cette aubaine de partir d'une manière aussi inattendue chez ma bonne maman.

J'interrogeai mon père qui, trop occupé sans doute pour voir l'état de mon tablier, de ma culotte et de mes bottines, couverts de terre et de boue, me répondit :

— Ta grand-mère m'a écrit; son petit doigt lui a dit que tu as été sage et elle demande que je te laisse aller la voir pour ta récompense.

Je fus fort satisfait de cette réponse, tout en pensant, à part moi, que le petit doigt de ma bonne maman devait avoir un meilleur caractère que je ne lui avais supposé, car j'avais commis une série de méfaits depuis quelques temps et il ne paraissait guère s'en douter. Mais voilà, me dis-je, comme il y a loin d'ici chez ma bonne maman, il faut peut-être plusieurs jours à son petit doigt pour être mis au courant de ce que j'ai fait avant-hier, hier et aujourd'hui. On ne peut pas aller par le chemin de fer tous les jours, raconter au petit doigt de ma bonne maman tout ce que je fais, parce que cela coûterait trop cher; alors il faut aller à pied, d'après ce que mon papa m'a raconté.

J'aimais d'aller chez ma bonne maman, où il y avait des vaches, une chèvre, une brebis, un baudet et un chat, dont les aventures avaient une grande importance dans mon imagination.

J'arrivai à ce pays de vacances qui a toujours été pour moi la terre de rêve où se passèrent les contes de Perrault, car n'est-ce pas notamment dans le château, dont j'apercevais de la fenêtre de ma chambre la grosse tour, qu'avait reposé la belle au bois dormant ? à ce pays aux montagnes ornées de légendes, aux rochers gris dont les anfractuosités étaient pour moi le seuil du royaume des Nûtons ?

Je jouais dans l'herbe haute du verger avec mes petits cousins, lorsqu'on m'appela de la maison. Nous courûmes tous vers le jardin. Une de mes grandes cousines arrivait vers nous. Elle me souleva de terre, me prit dans ses bras en s'écriant joyeusement : « Tu as une petite sœur, il vient de t'arriver une petite sœur ! Tu es content, dis? »

Nous étions parmi les rosiers fleuris et, porté par cette grande fille aux joues roses, je voyais par dessus les haies vertes, dans les jardins voisins, s'épanouir les roses blanches et rouges. Un soleil d'été répandait ses nappes d'or sur les murs blancs et les toits d'ardoise et incendiait les vitres des maisons. On entendait bourdonner les abeilles. Des cris de joie m'entouraient, une vie intense emplissait l'alentour; je me sentis pour la première fois pénétré par la grande vie qui s'épanouissait autour de moi, dont, pour la première fois, j'eus la conscience comme en un éclair.

J'avais une petite sœur ! Il me sembla qu'elle venait de naître là parmi les roses.

Il y avait quelque chose de nouveau pour moi dans la nature. En commençant à la voir, en y pensant pour la première fois, je commençai aussi d'être pénétré par son mystère.

Ce moment reste dans le fond de mes souvenirs comme une tache de lumière; les heures et de nombreux jours qui le suivirent sont perdus dans la nuit de ma mémoire.

Mais les moindres détails de tout ce que je vis quand cette grande fille me prit dans ses bras et m'annonça la naissance d'une petite sœur, me sont restés ineffaçablement présents à l'esprit, jusqu'aux regards avec des lueurs de feu du vieux fournil où les servantes cuisaient le pain.

*
* *

La maison eut un singulier aspect quelque jour. Il lui vint tout à coup une physionomie bizarre. La brusquerie du changement accompli en elle me le fit remarquer avec acuité. Un silence inaccoutumé venait d'entrer dans les chambres. Je n'entendais plus que des chuchotements où, d'ordinaire, retentissaient des voix claires et joyeuses.

La vie habituelle avait déserté la demeure. Une atmosphère inconnue de moi l'avait envahie. Il me semblait que je n'étais plus chez moi. J'en ressentais un malaise étrange, une oppression vague, une angoisse indicible.

Comme le poussin s'en va, au moindre froid, au moindre vent, se blottir et disparaître sous l'aile de la couveuse qui veille sur lui, j'aurais voulu blottir mon affolement et ma terreur sous l'égide maternelle où mes craintes auraient été tôt dissipées par quelques mots, par un sourire, par un baiser. Mais je ne le pouvais pas : ce tutélaire abri me manquait. Pour la première fois, je connus la sensation de l'abandon. Je me sentais aussi comme abandonné par une partie de moi-même et je m'étonnais que je ne fusse plus le même que la veille.

J'étais sous l'influence de pensées auxquelles j'obéissais sans les connaître. Elles m'enlaçaient, m'enveloppaient, mais mon esprit d'enfant ne parvenait pas à les saisir ; leur sens ne se faisait pas familier et cela augmentait le sentiment que j'éprouvais de ma faiblesse et de mon découragement.

Était-ce d'avoir vu le matin ma mère verser des larmes en passant près de moi, après m'avoir jeté à la hâte une caresse ?

— Ta petite sœur est malade, m'avait dit la bonne.

Mais un sentiment de révolte me venait contre cette atmosphère tyrannique qui pesait lourdement sur moi ; j'éprouvai le besoin de l'objectiver aussitôt, de lui donner un corps, de lutter contre elle, et déjà je songeai à m'armer de mon sabre en fer blanc, de mon petit fusil et de mon arc, pour empêcher l'ennemi d'entrer plus avant dans notre demeure. Je voulais faire du bruit, je voulais chanter, crier, pour le forcer à s'éloigner. Mais on ne comprenait pas mes desseins et on me recommanda de me taire de peur d'éveiller ma petite sœur malade.

— Cet enfant est fiévreux aujourd'hui, entendis-je; il est sans doute énervé. Il faudra qu'on le promène.

Ma petite sœur était malade, mais c'était la défendre que je voulais, la défendre contre quelqu'un de méchant qui était la cause de la tristesse dont souffrait la maison !

Avais-je la pensée qu'en faisant du bruit, qu'en affirmant une volonté de vie, j'empêcherais une influence contraire de se manifester davantage et parviendrais à la chasser loin de nous? Mais le sentiment de mon impuissance me rendit mon angoisse première qui se résolut en des pleurs.

Oui, ce fut un gros chagrin que cette phrase suscita en moi : « Ta petite sœur est malade. »

Ce fut la seconde fois que s'entr'ouvrit pour moi la conscience de la vie.

*
* *

Ainsi les premières impressions qui marquèrent sur mon âme à son aube, l'une de la joie, l'autre de la tristesse, se rapportent à cette enfant par qui la vie commença de se révéler à ma compréhension.

Je me souviens de la joie que j'eus lorsqu'on la mit dans mes bras et que, toute riante, elle posa ses petites mains sur mon visage et m'embrassa. Je la tenais maintenant, gracieuse, babilleuse et toute rose de santé, tandis que j'avais ressenti une telle folie d'angoisse, une telle étreinte du cœur, une telle terreur, lorsque, penchée sur son petit lit, ma mère anxieuse épiait les restes de vie sur ses lèvres et dans ses yeux. Je la tenais vivante maintenant, je la brandissais, au bout de mes bras raidis, comme un drapeau d'allégresse !

*
* *

Je n'ai pas souvenance d'événement qui ait marqué sur son âme et qui puisse expliquer son développement, mais une telle puissance de vie se manifesta chez elle que nous en fûmes tous éblouis.

Elle incarna bientôt pour moi toute la joie de la terre.

Elle était toujours gaie, et à la voir rire on se sentait pénétré de bonheur, on oubliait tout pour se laisser envahir par son plaisir.

Quand on entrait dans son atmosphère, dans le rayonnement de son âme joyeuse, on se sentait comme caressé par la fraîcheur balsamique d'un vent du soir après une chaude journée d'été.

Tout enfant qu'elle était, elle charmait les rudes hommes qu'il y a dans ma famille. Pour jouer avec elle, l'amuser et la choyer, ils

trouvaient des délicatesses d'une gaucherie délicieuse, redevenaient tout jeunes, se laissaient guider par elle dans des jeux enfantins. Et tous se disputaient la petite idole, heureuse des caresses qui lui étaient prodiguées, mais qu'elle faisait rejaillir sur les autres dans la pluie d'or de ses rires. Mes grandes cousines la dorlotaient comme leur poupée, la revêtaient de leurs plus belles soies et de rubans multicolores. Elles en faisaient tour à tour une princesse ou une madone. Elles l'enguirlandaient de roses, et, dans les roses rouges et la verdure des feuilles, son visage apparaissait comme une rose plus pâle, une rose de la Malmaison.

Ah ! quelle fête c'était de l'avoir auprès de soi !

Bien qu'elle grandît et devînt jeune-fille, elle resta toujours l'enfant riante et gaie dont les élans de joie vous emportaient malgré vos soucis, dans un tourbillon de rires. Elle resta l'enfant aimante, aimable, insouciante des choses compliquées de la vie. C'était l'enfant de la nature belle et grande, de la nature exubérante et riche, un rayon de soleil incarné, une fleur devenue jeune fille.

De même que la nature reparaît toujours jeune au printemps qui gonfle de sève les bourgeons et déploie ses étendards, sa joie, son âme apparaissaient toujours fraîches et nouvelles. Elle donnait aux choses un aspect riant et les choses lui étaient douces et lui souriaient. Cette inaltérable gaîté était mystérieuse, son charme se renouvelait constamment, pareil à l'eau claire d'une source chantante. Elle prenait les aspects les plus divers et les plus inattendus, si bien qu'il n'était pas possible de s'en lasser.

Combien de fois ramena-t-elle le soleil sur les paysages brumeux et endeuillis de notre âme, par ce je ne sais quoi d'irrésistiblement frais et jeune qui l'environnait.

Elle transformait la vie, la fleurissait, la parait, l'enluminait, cette enfant de la nature libre et vivante, magnifique et sereine comme elle !

Ah ! que je l'aimais et quel dictame son souvenir est encore pour moi quand le présent se fait amer et mauvais !

Je me la rappelle alors, parlant aux oiseaux perchés sur ses épaules, sur ses doigts levés, ou sautillant parmi ses cheveux, riant et babillant avec eux.

Je la vois comme une fée de notre pays, parée d'une robe blanche, une feuille de houx garnie d'une baie rouge dans son chignon, une touffe de bruyère à son corsage, se promenant dans les genêts en fleurs, en laissant glisser sa traîne sur la mousse moirée.

Elle était aussi adorée des humbles et des pauvres. La joie de la

voir sourire, de l'entendre parler, cette joie qui émanait d'elle ainsi qu'un parfum, la leur rendait chère.

Elle évoquait les fleurs, ils lui apportaient des gerbes des champs ou quelques giroflées qui ornaient leurs petits jardins.

Elle charmait de même les enfants qu'une de ses caresses enchantait, parce qu'elle venait d'une âme simple comme la leur et délicieusement fraternelle.

Sa seule présence à mon côté dans les campagnes et les forêts de notre pays me faisait goûter davantage leur splendeur. Sa présence seule m'expliquait leur puissance et leur charme. Il y avait entre eux et elle des affinités mystérieuses, car leur beauté me paraissait s'épanouir sous ses regards et elle-même se parait de leur beauté.

Les esprits des bois se faisaient plus familiers et plus tendres alors. Je ne les craignais plus comme en mes instants de solitude; ils devenaient plus doux et plus folâtres pour moi.

Je jouais à les chercher, à les poursuivre dans le creux des vallons, dans l'épaisseur des fourrés, aux détours des sentiers d'ombre; j'épiais des nymphes couronnées de fleurs et de verdure dans le cristal des fontaines bordées de mousse.

Clochettes des campanules mauves, des muguets et des jasmins sauvages, quels jolis airs carillonniez-vous à ses oreilles ravies, lorsqu'avec sa faucille étincelante elle coupait des genêts pour en faire des balais, ma petite sœur blonde, si jolie avec son bonnet blanc, son corsage d'azur et son jupon de mousseline parsemé de fleurs?

Quelles ariettes légères et subtiles chantaient par vous dans le silence de la verte clairière entourée de ciel bleu, coupée par les troncs gris des bouleaux et par les chênes ridés et faisaient entr'ouvrir ses lèvres souriantes, couleur du jus des mûres et voir le jeune ivoire de ses dents brillantes.

Quels rêves faisiez-vous passer en ses yeux, vitraux d'idéal, ses yeux où l'on voyait des fées folâtres coiffées de lys et de glaïeuls danser autour des sources d'eau vive et le nain vert Obéron sonnant du cor avec les échos d'alentour.

O bois, son souvenir est mêlé au vôtre dans ma mémoire, et c'est ce qui fait que je vous aime plus tendrement encore quand le soleil répand ses fleuves de lumière sur vos feuillages verts et vos gazons fleuris.

Votre splendeur était incarnée en elle. Elle était pour moi la vie heureuse et exubérante, la joie de vivre, le bonheur d'être.

Pour elle, j'étais le grand frère qui se prêtait à tous ses caprices, le jeune homme qui, pour tout enfant, est presqu'un héros de légendes

entouré d'une auréole d'aventures. La plus parfaite harmonie régnait entre nous. Nous rapportions l'un à l'autre nos pensées, nos enthousiasmes, nos espérances. Ensemble, sur la chimère ailée, nous nous laissions emporter dans les espaces infinis de la fantaisie.

*
* *

Mais la vie nous sépara bientôt: je m'en fus au nord, dans une ville de rêve emplie de cathédrales, d'églises et de chapelles gothiques, de tours crénelées, de beffrois noirs, de pignons en escaliers dégringolant vers l'eau stagnante de canaux verts. Là-bas, je fus saisi, accaparé, par le souvenir intense et la ferveur des siècles morts.

Le rayonnement des yeux enflammés par leurs âmes ardentes me pénétra.

D'anciens regards que le temps n'avait pas encore éteints se posèrent sur moi, que je me trouvasse sous les arceaux séculaires des nefs grandioses, dans les rues silencieuses bordées par les dentelles des pignons, ou devant les saintes auréolées d'or des primitifs.

Attiré par la foi de ces temps, je me prosternais, dans la lumière de pourpre, d'émeraude, de topaze et d'améthyste, qui se glissait sous les voûtes sombres des chapelles, à travers les vitraux historiés de légendes pieuses et glorieuses, et se jouant sur les dalles en dessins bizarres.

J'étais envahi par la mysticité de toutes ces choses anciennes patinées de prières de foi, d'espérance et d'amour. Les vieilles pierres me remplissaient de vénération, m'incitaient au rêve, toutes noircies par les oraisons dont l'ardeur paraissait les avoir brûlées.

La nostalgie des montagnes et des bois de mon pays me mordit le cœur, au début, et me força à retourner précipitamment chez nous. Mais je me trouvais, en arrivant, tellement calme, que je pus bientôt repartir.

Alors je m'absorbai complètement dans la contemplation divine. Je m'efforçai de partager l'extase des humbles que je voyais agenouillés devant un crucifix ou une madone, les bras déployés, la tête rejetée en arrière et la bouche entr'ouverte, attendant l'étreinte du Sauveur ou la caresse maternelle de la Sainte Vierge.

Je m'isolai en des époques antérieures, après m'être efforcé d'en abstraire tout ce qu'elles avaient de commun avec la nôtre, et n'en avoir conservé qu'une épuration précieuse et magnifique, un mensonge charmant; et je parvenais à me faire croire à moi-même que mon plus grand plaisir n'était pas de me regarder vivre ainsi dans ce décor de rêve.

Elle me vint visiter dans ce séjour où mon jeune enthousiasme s'échauffait au charme de choses nouvelles.

Elle arriva par une rayonnante journée d'été. En sa robe claire, nimbée de soleil, elle semblait être une fée de clarté se promenant parmi les rues aux murs gris, sur lesquels l'eau tombée des gouttières avait laissé de longues lignes noirâtres.

Ces vieilles choses s'égayaient de la voir. Son rire éclipsait le babil des oiselets du carillon dont le chant chevrotant me paraissait plus mélancolique que d'habitude.

Sa présence, son regard étaient pour moi comme un rayon de soleil dans une cave.

Tout ce qui m'entourait me semblait triste maintenant, triste et mort, tandis qu'elle était toute joie et toute vie

C'était comme le souffle de la brise un jour d'été torride. Au soleil de son regard s'épanouissaient les roses de mon âme. Ma poitrine se dilatait et je respirais plus librement.

Avec quel intérêt, quel plaisir regarda-t-elle la vieille cité glorieuse, avec ses complications de tours, de toits pointus, de clochers ajourés, de pignons en escaliers et de girouettes d'or !

Je vis son visage gracieux me sourire dans le miroir des canaux encadrés de verdure.

La nature l'emportait ce jour-là en moi sur les œuvres des hommes.

Elle anima la ville morte, car j'y vis la vie s'agiter davantage après qu'elle fut venue la visiter.

Vers elle convergeaient les rayons infinis de la vie immense; l'harmonie de notre grande mère la nature avait en elle un écho d'une infinie séduction.

Ce jour-là, elle concentra le paysage qui se refléta dans le saphir de ses yeux. Du canal se déroulant comme un ruban d'argent jusqu'à l'horizon, bordé de gazon et de peupliers inclinés dans le même sens par le vent du large, pélerins d'éternité, des forêts lointaines aux cîmes moutonnées par les brises, des champs de moissons jaunes tachés çà et là par les haies vertes et les toits des tuiles où paraissait figée une lave de soleil écarlate et or. Au loin, la ville, dont on apercevait les clochers multiples, bulbeux ou pointus, semblait toute petite et sur le point d'être envahie, submergée par la verdure conquérante qui l'environnait et montait vers elle et commençait déjà à couvrir ses murs.

Je me sentais plus fort. Un sang plus frais et plus vif s'insinuait dans mes veines. Des énergies nouvelles m'énorgueillissaient et m'incitaient à des combats, me faisant secouer la résignation et la passi-

vité, dans lesquellesm'avait plongé l'ambiance d'humilité et de renoncement, que j'avais trouvée dans ces églises où prient des vieilles en manteaux noirs, au seuil desquelles croupissent des infirmes et dans les rues où des femmes souffreteuses et chlorotiques font sauter les fuseaux de leurs doigts effilés et amaigris

*
* *

Jusque là, mon instinct avait souffert des lois et des principes que mon esprit avait acceptés des autres sans contrôle. Et mon esprit, ainsi dirigé, était sans cesse torturé par mon instinct.

Je me sentais irrésistiblement poussé vers la liberté, mais il m'était impossible de suivre les impulsions spontanées qui se manifestent chez tout être plein de santé, sans que mon esprit n'intervînt pour me reprocher, au nom des règles d'une morale séculaire, les actions qu'elles m'imposaient. Les murailles et les digues qui ont, pendant tout une ère, empêché les hommes d'aimer la vie, retenaient le torrent de mes aspirations et de mes désirs.

Ainsi deux êtres distincts vivaient en moi, sans cesse en désaccord, mais sa présence les concilia, car chez elle, ils s'identifiaient en une constante et totale harmonie.

C'est ainsi qu'elle révéla ma conscience du monde.

J'avais besoin de susciter l'âme des choses passées autour de moi en émotions sentimentales. Les vieilles tapisseries, les meubles anciens, les vitraux, les tableaux glorieux créaient une atmosphère tiède et douce à ma conscience. Je me plaisais parmi ces beautés finies que ma jeune énergie vivifiait et qui me composaient une âme chimérique.

Elle, c'était l'âme des choses passées, présentes et futures, l'âme forte et éternelle de la nature. Seul un art joyeux parlait à son esprit, une pitié seule se manifestait en elle pour les choses tristes et mélancoliques. Toute manifestation de force suscitait son admiration. Elle était toute d'instinct et comme chez tous les forts, son instinct était merveilleusement organisé, il ne la trompait jamais et empêchait tout asservissement.

Pallas Athéné, protectrice de l'errant Odysseus que je fus pendant des années, elle me guida parmi les contrées inconnues vers lesquelles me poussèrent la destinée et les forces adverses. Elle me garda des Sirènes charméresses, me détourna de Carybde et de Scylla, elle m'arracha encore aux délices que je goûtais dans l'Ile des Nymphes, engourdi par un dangereux Népenthès. Elle me tira du sombre Hadès où j'étais descendu et où je m'attardais à m'entretenir avec les morts,

les laissant m'imposer leurs idées et leurs sentiments ; à travers mille embûches, mille précipices et mille dangers, elle me reconduisit dans ma patrie, dans l'Itakè de mon enfance où mon vieux père, pareil au divin Laertès,couvert de vêtements sordides,garde ses troupeaux, bêche son jardin, taille ses arbres fruitiers et ses vignes.

*
* *

Te souvient-il, chère âme, des séjours immortels et bienheureux où tu rayonnes maintenant, te souvient-il de la dernière fois que nous nous vîmes et de notre adieu ?

J'étais revenu pour quelques jours à la bonne maison de notre enfance. L'heure sonna de partir. Tu m'accompagnas jusqu'à la porte et après nous être embrassés encore une fois, je m'éloignais, lorsque me retournant pour voir ton cher visage, je te vis qui me suivais des yeux avec quelle jolie et charmante expression de tendresse ! Oh ! le geste que tu me fis encore avec les mains, avec la tête, le geste dans lequel tu mettais toute ton âme heureuse de la pensée que j'avais eue de t'envoyer encore un baiser ! Quelle bonne impression d'affection il me mit dans le cœur, comme j'en fus dorloté ! Ce fut une joie douce et un bien-être exquis qui m'accompagnèrent durant toute ma route.

Je retournai dans ce petit village de la Campine où je devais passer l'été.

Je vivais là dans les bois verdoyants, les prés fleuris et les champs où se doraient les moissons. J'allais quelquefois jusqu'à de vieilles villes pour y rêver dans les rues aux maisons anciennes tout imprégnées de passé, et dans les églises gothiques où je sentais une paix descendre dans mon cœur sans cesse enveloppé d'une anxiété vague, dont il m'était impossible de pénétrer la cause.

Une atmosphère d'inquiétude m'environnait et seul le recueillement et la prière apportaient quelque adoucissement à ces appréhensions indéterminées qui m'obsédaient.

Une fois, je voulus m'enfoncer pour deux jours dans les landes où de loin en loin, on voit quelques villages tranquilles mettre le rire de leurs toits rouges dans l'immensité de la plaine aride et sablonneuse, où poussent seulement les bruyères et les sapins. Mais au fur et à mesure que je m'éloignais de ma demeure, une angoisse grandissante m'envahissait et, despotique, me forçait bientôt à revenir sur mes pas.

Je rentrais chez moi avec la peur d'y trouver de mauvaises nouvelles, mais je ne voyais jamais que les bonnes lettres de la chère

enfant, fleurant le réséda et la lavande, comme le linge de chez nous, et la bonne maison familiale où l'alouette tirelire en réponse à la fauvette qui lance ses roulades dans la cage, sur la fenêtre ornée de géraniums en fleurs.

Je me souviens du charmant bavardage qu'elle m'envoya du beau pays de Lesse et de Meuse et de notre chère Ardennes où elle s'en fût, pour la dernière fois, hélas, mirer dans le cristal des fontaines et l'eau limpide des ruisseaux, ses yeux de violette et son âme radieuse, et répandre dans les bois le timbre d'or de sa folle chanson.

Mon doux pays! tu m'es plus cher encore depuis que tu entendis, le dernier, les suaves harmonies de sa jeunesse triomphale et le chant de ce cher cygne qui ne vogue plus maintenant que sur les lacs bleus et mélancoliques du souvenir!

A la lettre que je lui adressais à son retour, il me fut répondu : Notre chère petite est malade... et cela me tomba comme un coup de marteau sur la tête.

Je ne pouvais courir vers elle!

Pendant trois semaines, ce fut une perpétuelle alternative d'espérance et de crainte, une véritable agonie, jusqu'au jour où je reçus cette lettre d'allégresse : elle est sauvée!

O bois, ô paysages monotones, ô plaines immenses de la Campine, vous entendîtes mes sanglots, vous m'entendîtes pleurer, crier, hurler de joie. Combien ce jour-là, je vous parai de magnificences! Ne fûtes-vous pas pour moi les plus beaux de la terre? Je courus comme un fou pendant des heures et des heures, vous parlant, vous manifestant, vous communiquant ma tendresse. Mais ô soir désolé, tu répandis ta tristesse sur la splendeur dont je les avais revêtu et le doute et l'inquiétude tombèrent sur mon allégresse et rongèrent mon cœur comme une lèpre mortelle.

Ma raison ne pouvait lutter contre ma folie. Je rentrai morne et abattu et plus sombre que les vapeurs d'encres venues de l'horizon couvrir la campagne silencieuse.

Au lit, j'étais dans un état d'inconscience, voisin du sommeil, où quelques idées continuent à flotter dans notre esprit, confuses et enchevêtrées les unes dans les autres, où il reste encore quelques matières en fermentation dans le creuset de la pensée humaine.

J'ouvris les yeux ; dans le cadre de ma fenêtre, je vis quelques nuages qui passaient sur la lune auprès du clocher pointu, recouvert d'ardoises, de la petite église aux murs gris, dormant paisiblement au milieu du cimetière rempli d'une verdure florissante qui montait haut sur les tombeaux et les croix, menaçant de les recouvrir.

Lorsque tout à coup je vis s'entrouvrir un nuage éclairé par la lune et sur un rayon vint vers moi la chère enfant, ma petite sœur aimée. Son visage était doux et grave, ses cheveux flottaient sur ses épaules. Elle était vêtue d'une tunique de drap blanc et or qui se confondait avec le nuage dont elle était sortie. Ses bras étaient tendus vers moi. Ses yeux me regardaient tendrement, ses lèvres me firent le plus beau sourire et sa voix fut d'une câlinerie exquise pour me consoler déjà de ce dont elle allait me faire part :

— Mon frère chéri, je viens te dire au revoir, je viens t'apporter mon dernier baiser.

— Comment, tu me quittes, c'est donc vrai, je ne te reverrai plus ?

— Oui je m'en vais, mais ne te désoles pas, ne te plains pas, nous ne serons pas si loin l'un de l'autre.

— Tu m'abandonnes, tu pars, je ne te reverrai plus ?

— Si, je serai souvent avec toi, tu me respireras dans le parfum des fleurs, tu m'embrasseras dans les corolles des roses. Je serai partout sur ton passage, dans le vent qui passe, le chant des oiseaux et le murmure des brises dans les arbres au bord des fontaines. Tu trouveras mon âme éparse dans nos grands bois, aux bords fleuris des ruisseaux gazouilleurs et des sources chantantes. Mon souvenir te sera doux et suave comme une rosée de miel. Pour toi maintenant, notre terre sera enchantée. A chaque blessure de la vie, tu y trouveras des forces nouvelles. Elle te consolera et te dorlotera parce que je serai en elle, continuant à t'aimer et veillant sur toi. Par moi les choses te seront propices et secourables, tu les trouveras en tes moments de tristesse fraternelles et bienfaisantes. Je serai l'air que tu respires, la fleur que tu cueilles, le nuage qui suscitera ton rêve et l'élèvera dans l'azur, jusqu'au moment où tu viendras te confondre avec moi dans la terre maternelle.

Et comme j étendais les bras pour l'étreindre, elle m'envoya un grand baiser d'adieu et disparut dans un gros nuage qui voila la lune un instant.

Je me trouvai inondé de larmes.

Le lendemain, j'étais réveillé en sursaut, on m'apportait une missive que je n'osais pas ouvrir. On me rappelait précipitamment.

Je ne fus pas, à ce moment, la dupe du peu d'espoir qu'on me laissait ; c'est fini, me dis-je.

Oh ! les heures que durèrent ce retour, ma tête en feu, comme si j'avais eu du plomb fondu ou une lave ardente dans le crâne. Et l'espoir qui me revenait au fur et à mesure que j'approchais de la demeure ! Un miracle s'était produit et j'allais la retrouver vivante

encore, sauvée. Puis le désespoir me reprenait. Ah ! si du moins, je pouvais encore la revoir vivante, ne fût-ce que quelques minutes et pouvoir la serrer dans mes bras !

Mais hélas ! la pire des choses conjecturées m'attendait à mon arrivée.

La nouvelle lugubre me tomba comme un soufflet sur la face. Un sentiment de révolte insensée m'envahit. J'aurais voulu battre, j'aurais voulu mordre, j'éclatais en imprécations, je me répandis en reproches contre ceux qui, craignant pour moi la maladie contagieuse dont l'enfant était atteinte, avaient usé de subterfuges pour m'empêcher d'accourir vers elle. Puis je tombai dans un accablement morne, n'osant aller dans la chambre où elle dormait son dernier sommeil.

Je m'y résolus enfin.

Un parfum suave de roses, que je respirai sur le seuil, fut un anesthésique à ma douleur.

Tout de blanc vêtue, elle reposait sur un lit jonché de roses blanches. Il y en avait tellement qu'elles la couvraient presque, mais malgré la pâleur répandue sur ses joues, son front et ses lèvres, la plus belle des roses était encore son pur visage qui souriait jusque dans la mort.

Elle était née aux roses ; elle était morte aux roses, son souvenir me reste comme celui d'une rose blanche dans ma vie.

Comment, me disais-je, revêtir des vêtements noirs, des vêtements de deuil ; n'est-ce pas d'habits blancs dont je devrais être paré en souvenir de toi ? Mais je te ferai dans mon cœur un autel, une chapelle où éclateront les couleurs vives et riantes, afin de t'associer à tout ce qu'il y a de radieux au monde, même en cet instant cruel. Non, je ne puis croire que tu sois morte, car tu revis déjà ardemment dans mon âme.

J'appris alors les détails de sa fin.

La nuit de sa mort, quelques heures avant qu'elle ne s'en retournât parmi les fleurs, elle s'était relevée malgré son extrême faiblesse, et comme celles qui la veillaient lui demandaient, étonnées, où elle voulait aller :

— Dire au revoir à mon frère, répondit-elle.

A deux reprises différentes, il fallut faire comprendre à cette enfant qui n'était déjà plus qu'à moitié de ce monde, qu'il n'était pas possible de me voir et qu'elle devait se reposer.

Mais tant était grand et puissant son pur amour, qu'elle était venue vers moi en esprit, car c'est à ce moment ou à peu près, que je vis s'entr'ouvrir un nuage éclairé par la lune, à côté du clocher noir d'une

petite église de Campine, qu'elle m'apparut grave et souriante, me fit d'inoubliables adieux et m'adressa des consolations suprêmes.

Elle aimait les choses et les choses l'aimaient, car elles portèrent jusqu'à moi sa pensée dernière en un hymne triomphal à la vie, qui me fut une révélation. Elle était leur sœur vivante, leur âme incarnée et maintenant elle est retournée en elles

*
* *

Quand les prêtres eurent donné la bénédiction dernière et semé l'eau bénite, nous partîmes pour la mettre là-bas dans la terre patriale.

C'était une claire journée de juin. Le soleil ruisselait du haut des collines dans les gorges profondes, sur la cîme des bois, sur les feuilles des arbres agitées par les frissons de la brise, le long de la route blanche.

La roue du moulin éparpillait l'eau de la rivière en pluie de feu.

Dans les prés, des troupeaux de vaches paissaient. A notre passage elles levaient la tête, étonnées, et leurs gros yeux ronds nous regardaient longuement.

Le char funèbre disparaissait sous les couronnes, les bouquets de roses et les gerbes de fleurs.

Sans la croix qui émergeait d'une touffe de roses-thé et les chevaux caparaçonnés de noir, on eût dit un cortège triomphal. Les enfants que nous croisions, hésitaient un moment à s'agenouiller et à réciter leurs prières, tant ce spectacle suscitait peu la tristesse. Son âme radieuse était là, près de nous, dans le parfum des fleurs qui recouvraient son corps et il n'y avait place que pour des idées riantes et fleuries. Mais les regrets qui nous rendaient, malgré tout, pensifs et désolés, ne venaient que de notre égoïsme, car lorsque nous pensions à elle en précisant quelque souvenir, le sourire nous venait aux lèvres et, pendant quelques instants, nous perdions la notion de l'événement qui nous avait flagellés, pour laisser notre cœur s'épanouir. Un moment même, un de nous raconta quelqu' anecdote, répéta des paroles qu'elle avait prononcées, et il nous parut qu'elle se retrouvait parmi nous. Ce fut une sensation délicieuse.

Le paysage se déroulait, nous traversions les bois, puis un hameau. Les paysans interrompaient leurs travaux pour se découvrir et se signer. Le soleil tombait sur les murs blancs des métairies et sur les fumiers aux pailles dorées et brunes, au-dessus desquels bourdonnaient des essaims de mouches d'or. Puis une grande plaine nous apparut avec l'immensité des moissons qui ondulaient comme une

mer, tachées çà et là, au loin, par quelques touffes d'arbres entre lesquels on apercevait les toits rouges et bleus de petits villages, et une longue ligne de peupliers fermant l'horizon.

Le toit bulbeux du beffroi se montra dans le feuillage tout frissonnant de lumière. Nous traversions les moissons parsemées de bluets et de coquelicots et bientôt nous passâmes dans la drève qui mène à la ville, sous un dôme de verdure, sous l'imposante nef de feuillage d'une cathédrale dont les troncs des arbres étaient les piliers.

La ville tranquille, avec ses volets clos contre l'ardeur du soleil, la ville perchée au sommet de la colline au bas de laquelle se joignent les deux vallées du ruisseau et de la rivière, avait le même aspect clair et gai que je lui connaissais depuis mon enfance. Elle avait pour moi son même bon sourire. Elle se faisait toujours maternelle et douce, avec ces vieux murs d'un brun rougeâtre.

L'ayant traversée, nous arrivâmes au cimetière.

Après que le corps de l'enfant aimée fut descendu dans la fosse aux parois de terre jaune, avec nos sanglots, j'écoutais l'admirable lithurgie chrétienne, les hautaines paroles d'éternité et d'espérance que l'église, fontaine d'amour, verse sur les tombes ouvertes et les cœurs en plaie.

La ville apparaissait avec une ceinture de feuillages. Des terrasses de ses jardins la verdure s'élançait et descendait jusque dans la vallée, pour se mirer dans le ruisseau, pareille à une troupe d'amadryades folâtres, puis elle reprenait sa course, escaladait la colline opposée, et courait sur son faîte où elle fermait l'horizon.

De l'autre côté, la rivière sinuait, tranquille et argentée, le long des bois et des rochers couleur de rouille, de la montagne éventrée.

Ailleurs on voyait l'herbe presque bleue et les moissons d'or. Au sommet de la montagne qui fermait le cirque, noir sur le ciel de feu, un laboureur conduisait un cheval qui traînait une charrue.

Dans cette exubérance de vie, le clocher de l'église romane d'un village proche, au haut de sa colline, et le vieux beffroi de la ville, qui se regardaient, paraissaient mélancoliques et si esseulés! Car malgré toute la gloire et la foi qu'ils évoquaient, les siècles de fer et d'amour, n'étaient-ils pas des souvenirs d'entreprises avortées, de croyances déchues quoique grandes, nobles et belles N'étaient-ils pas la pensée caduque, égarée en nos temps, d'âges morts, le mémorial qu'en avaient dressé des générations antérieures, la croyant impérissable.

Maintenant ils évoquaient le sépulcre plus que ce cimetière où je me trouvais, car les croix, dont il était peuplé, étaient du moins enva-

hies par les herbes hautes et les plantes grimpantes, et les roses et les fleurs de toutes sortes lui donnaient un air de fête.

Ils étaient ridés et décrépis, tandis que les collines verdoyantes, la rivière aux eaux argentées, le ciel d'un azur immaculé, déployaient une jeunesse immuable, la même fraîcheur qu'au jour de la création.

Le même printemps leur versait la même sève, faisait couler sur eux la vivifiante source de Jouvence.

Devant leur puissance calme, leur majesté, leur force, une paix ineffable descendait dans mon cœur.

Je sentais que s'accomplissait déjà la promesse que m'avait faite ma petite sœur aimée, quand, sortant d'un nuage éclairé par la lune, elle était venue me faire d'inoubliables adieux.

A travers les magnificences qui se révélaient à moi, se faisait entendre l'harmonie des choses en leur variété et leurs métamorphoses, l'âme de notre mère la terre dont rien ne peut troubler la sérénité ineffable et hors de qui rien n'existe.

L'alouette élevait dans l'air limpide son clair tirelire, la fauvette gazouillait perchée sur un rameau, les moineaux pépiaient dans les buissons et quand tombèrent ces paroles de consolation suprême : *Ego sum resurrectio et vita* — je suis la résurrection et la vie — ce n'était pas l'église qui les proférait par la bouche du prêtre en surplis blanc, c'étaient les arbres, les collines d'émeraude, les fleurs, les oiseaux qui me les adressaient pour notre mère la terre, dans une mélodie d'une douceur et d'une force infinies.

MAURICE DES OMBIAUX.

VERS

I

Vois tu là bas, dans la prairie,
Danser les filles au front clair?
Elles ont vu que ce matin joyeux
Çà et là ranime la vie;
Elles ont vu que s'est enfuie
La saison où la neige attristait les yeux;
Elles ont vu que ce n'est plus l'hiver.

Les folâtres, comme elles rient,
Comme elles chantent!
« Nous irons aux bois,
Les lilas sont fleuris;
Nous irons aux bois
Qu'égaient les jeunes voix. »
Comme elles chantent, comme elles chantent!

« Nous irons aux bois,
Les bois frais nous plaisent.
Nous irons aux bois
Où, parmi les mousses reverdies,
Rougissent déjà les fraises.
Nous irons aux bois pleins de mélodies.
Nous irons aux bois,
Les bois frais nous plaisent. »

Regarde les belles danseuses:
De soleil nouveau se dorent
Leurs grands cheveux;
Et elles sont tout heureuses
De voir le ciel doucement bleu;
Et, oiselle pure et folle,
La chanson de leur ronde vole
Vers la lumière tendre encore.

II

C'est le grand silence du ciel,
C'est le lumineux silence,
C'est le silence immortel,
C'est le silence ami des étoiles, au ciel :
La nuit est pleine de clémence.

Le parfum épanoui des fleurs
Monte vers le ciel fleuri d'or :
La terre heureuse s'endort
Sous le jeune regard des étoiles en fleurs.

Des prairies joyeuses s'envolent
Par la nuit chaude où les vents se sont apaisés
Des bruits glorieux de baisers :
Et parmi le sourire embaumé des corolles,
Ce sont des rires vers le silence ému du ciel.

C'est le sourire ému des étoiles, au ciel.

III

Voilà longtemps déjà,
Semble-t-il,
Que le soleil n'a pas souri,
Et vous songez, pauvre errante,
Au temps joyeux d'avril,
Aux jours fleuris
Où sur les prairies renaissantes,
La lumière jeune brilla.

Alors nous partions avant le matin,
Dès que le ciel s'argentait d'aube,
Et vous cueilliez aux chemins
Les anémones et les mauves ;
Et vous écoutiez venir des collines lointaines
Des voix (nous les croyions ailées) de cloches :
Elles disaient que c'est fini des peines,
Qu'il faut sourire...
Et vous pensez que voici le retour des peines,
Vous pensez aux jours proches
Où toute l'année va mourir...

Pauvre amie aux yeux de douleur,
Comme sanglote l'automne qui meurt.

A. FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE FANTAISISTE

FRAGMENT.

Oh ! les musiciens supérieurs !

Jamais, sur terre, les armées victorieuses n'avaient entamé des cadences aussi entraînantes, n'avaient lancé des rythmes aussi conquérants. Cette musique, c'était une apothéose qui marchait : on eût dit qu'elle attachait à l'horizon des trophées d'or. Elle eût fait, à son souffle, s'avancer sans attelage des chars de triomphe.

Aussi les tours se dressaient avec plus d'orgueil dans la plaine et les trompettes stimulaient, comme à coups de lances rouges, l'azur du ciel à resplendir. Les tambours sourdement rythmaient ces ardentes folies de cuivres, où les phrases les plus fougueuses se cabraient comme des chevaux aux crinières de feu.

Tout sonnait, tout résonnait, tout frémissait. On se fût cru devant une armée qui allait livrer bataille. Le sol tremblait.

Mais parfois ces tonitruantes ardeurs se taisaient. Leurs derniers éclats voltigeaient au large comme des morceaux d'obus. Et sur les débris silencieux de ces fanfares s'élevaient lentement les douces banderolles des chants des violoncelles. Après les belliqueux appels des cornets, des clairons, des trompes et des cors, ces mélodieuses harmonies, auxquelles le hautbois mêlait les plaintes de son gosier d'ivoire, faisaient songer aux nuits d'été sur terre. Voilées, caressantes et rêveuses, elles ressuscitaient les humaines mélancolies cachées au fond du cœur de ceux qui n'ont pas une origine purement céleste. Elles apportaient, dans l'incendie triomphal des fanfares, une tendresse de paix câline et de langoureuse inquiétude où la lune semblait avoir laissé un peu de sa lumière et où chacun promenait, au fil d'une chanterelle saturée d'élégie, la tristesse lancinante de son passé... Mais dans cet orchestre fantaisiste sifflaient aussi des fifres et nasillaient des mirlitons. On y entendait même des accordéons qui ne s'essoufflent

d'habitude, aux crépuscules d'été, que pour faire danser les bateliers du beau canal bordé de hêtres clairs....

Cependant les trompettes recommençaient leur règne, et l'orchestre, repris par les cuivres qui crachaient des flammes par leur pavillon, semblait vouloir, lançant des bombes d'or, participer à quelque assaut phénoménal du zénith.

Bientôt on put distinguer les musiciens.

Ils étaient nombreux. Jamais un empereur n'en avait engagé la millième partie dans sa garde.

Et chacun d'eux était habillé d'après le son de l'instrument dont il jouait.

EUGÈNE DEMOLDER.

VISION

NOUS nous préoccupons du surnaturel, de l'occulte, nous haussons nos âmes jusqu'à des degrés presque surhumains d'héroïsme, nos esprits jusqu'aux champs les plus lointains et les plus dangereux de l'exaltation, nos êtres tout entiers vers les déséquilibres les plus audacieux, et il n'est pas d'espèce de martyre qui n'ait été un jour pour l'homme une intense volupté, tant nous avons le désir de sentir, vibrant en nous-mêmes de la totalité de ce que nous sommes, la vibration suprême d'une grande chose qui nous contient et que nous ne pouvons pas contenir.

Est-ce notre instinct qui nous avertit en ce désir si naïvement formulé par tous les fanatismes et par nos plus admirables folies, de la possibilité d'une transformation, d'une transfiguration de notre race en une autre plus haute aussi supérieure à ce que nous sommes que notre espèce est supérieure à celle du chien ?

Et les anges que nous avons évoqués, nommés, vêtus, qualifiés en notre imagination, ne sont-ils que des avant-coureurs en nos esprits passionnés, ou des pressentiments de ce que la nature humaine peut devenir ?

Il y a des jours où l'on est bien près de le croire et de se dire que nous touchons au seull d'une période où nous ne nous dissèquerons plus les uns les autres, où nous n'introduirons plus le scalpel en nos propres corps, où nous ne raisonnerons plus par comparaisons, approximations, déductions, où nous ne tâtonnerons plus de vérité, mais où nous verrons clairement devant nous les transcendantes lois des choses.

Je veux dire comment il advint que ce que je crois être un espoir latent, tout-à-coup prit pour moi une forme plus nette, s'empara de ma pensée et resta, comme la marque des plus fortes marées au coin le plus hautain de moi-même, d'où je puis voir désormais à la fois et la suprême beauté et l'insignifiance des choses.

Je crois que l'amour sera le messager des plus belles révélations de l'âme universelle. Et ce fut certainement lui qui prépara et mûrit celle qui creusa en moi un sillon aussi profond. Mais j'eus la douleur de voir éclore cette sensation neuve et forte à une heure où aucun amour ne pouvait venir s'y mirer ; aussi est-ce en tenant mon cœur à deux mains, en vous regardant durement, gravement, jusqu'au fond des yeux, vous qui me lisez, que je vous jette cette chose que j'ai vue. Si j'en avais vécu toute l'intensité je ne pourrais pas vous la dire ; et si je puis la vivre ainsi, elle rayonnera mieux à travers mon silence et mes yeux religieusement agrandis que par tous les poèmes et tous les écrits.

Ce n'est donc qu'un morceau d'être, que je vous donne — comme tout ce qu'on donne à tous. Ceux qui pour la patrie, pour le ciel, pour une tribu ou une famille se vouèrent à la mort ne donnèrent que des morceaux d'eux-mêmes. L'amour seul peut faire que nous « exprimions l'être humain en sa totalité », et que nous réalisions un don unique qui enseigne plus de sagesse que tous les livres connus.

— Une jeune femme que je ne connaissais point, ou que je connaissais à peine vint me voir. Sa vie avait une certaine analogie avec la mienne ; nous causions très paisiblement en un confortable parallélisme d'impressions qui emboitait les unes dans les autres nos demandes et nos réponses, ou nos affirmations successives et de plus en plus générales, comme on emboîte les anneaux d'une chaîne.

Le niveau de notre conversation montait, mais nous ne nous en apercevions pas ; aucune exaltation n'animait cet échange très calme de pensées.

Nous parlions de ce qui était notre œuvre, notre plus grande tentation, notre plus personnel désir, et de plusieurs choses excellentes que nous aurions pu faire *à côté* de celle-là et que nous négligions

sans remords. Elle eut un haussement d'épaules qui signifiait, je pense: « tout cela est négligeable ; vivre sa vie est la seule sagesse. »

Il arrive dans toute existence consciente une heure où l'on découvre cette vérité et l'extraordinaire n'est pas que cette découverte nous ait frappé, c'est ce qui suivit. Nous nous étions tues, tout simplement, comme des gens qui sont arrivés à une conclusion, à un point final, et, la tête perdue et roulante au dossier de nos fauteuils, nous oubliions que nous étions l'une devant l'autre. Était-ce la conversation que nous venions d'avoir et l'activité qu'elle avait mise dans nos cerveaux? Nous continuions chacune de notre côté avec une force et une pénétration toutes particulières à suivre la pensée émise; et nous savions toutes les deux qu'elle se gonflait peu à peu en nous jusqu'à l'intensité d'une sensation. Nous avions devant nous un des aspects du monde; nous sentions que les Fatalités qui le régissent étaient les mêmes que celles qui nous avaient fait parler, puis nous taire. Nous voyions distinctement qu'en nous laissant tomber de tout notre poids jusqu'au fond jamais atteint de notre plus grand désir, nous étions dans le courant d'une loi universelle; et, de la sentir ainsi ensemble, au même moment nous donnait le sentiment que cette loi elle-même nous traversait comme un courant électrique, — que nous n'étions que de petites perles enfilées sur le fil unique la Vie.

Deux misérables petites perles, assez inconnues l'une à l'autre, presque indifférentes même, mais conscientes à la même minute de l'impérieux, de la toute puissante, de l'éblouissante présence d'une Loi, d'une Clarté qui se réalisait en tout, et que nous sentions fortement parce que nous venions de voir qu'elle était aussi la Loi de notre vie, le Bien pour tous, et le bien pour nous.

« Je vous prie de croire que je ne suis ni folle ni exaltée, mais une personne très positive, dit ma compagne en quittant son fauteuil. Mais ce que *nous* venons d'éprouver est surprenant ».

Je pensais que c'était peut-être ce qu'on eût appelé au moyen-âge « s'approcher de Dieu ».

Je n'avais jamais senti la fraternité humaine aussi clairement. Dans l'amour et même dans l'amitié, une certaine réciprocité étouffe le plus souvent la fraternité. Ici, nous n'avions été que deux êtres quelconques, inondés un moment d'une lueur vive, convaincus de l'universalité de cette lumière parce que nous en voyions l'impersonnalité : elle rayonnait sur nous, aucune de nous ne l'avait formulée ou allumée. Nous nous étions seulement, par un hasard heureux, trouvées dans l'angle où nous pouvions la voir.

Ce qu'il y eut aussi de bien curieux, c'est que cette lumière éclai-

rait en dedans de nous des choses qui paraissaient étrangères à ce que nous pensions. Ainsi, pendant que nous nous étions tues nous avions toutes les deux évoqué d'autres êtres. Elle s'était vue dans un milieu assez éloigné ; moi j'avais laissé retourner ma pensée où elle va d'elle-même quand je ne sens plus la présence de ceux qui m'entourent, et mon âme interrogeait un être lointain.

Et toutes deux nous savions où nous étions allées, nous savions au moins le chemin affectueux qu'avait fait notre vision, nous savions que nous n'étions pas restées seules en face d'une impression presque trop forte pour nous. Et cependant rien de personnel ou de sentimental ne s'était mêlé à la seule conversation que nous ayons jamais eue. Nous n'avions du reste à ce moment qu'une attirance assez insensible l'une pour l'autre et nous nous sommes avoué que nous ne savions pas si nous nous reverrions plus tard.

Nous étions plutôt un peu effrayées l'une de l'autre.

Pour moi, qui ne rêve de vivre aux heures où cette lumière peut me frapper en même temps qu'un être que j'aime, je me renfermai instinctivement en moi-même.

Je ne sais si mon Destin comme mon désir, est de n'échanger que des dons complets, entiers en une réciprocité toujours plus absolue, mais le sentiment de fraternité qui est contraire à celui-là en son inféconde et pourtant parfois reposante juxtaposition, m'a toujours semblé contenir une menace. On eût dit qu'il arrêtait, qu'il entravait mon Destin. J'ai peur des êtres parallèles. — On dirait que ce parallélisme qui peut rarement être absolu et indépendant, entraîne une petite partie de moi vers un courant différent de celui qui me fait vivre le plus fortement, et que je blasphème un peu contre moi-même chaque fois que je sors un peu de ma vraie vie.

Tout en nous sentant si proches nous nous étions senties bien séparées, cette jeune femme et moi, et notre volonté est de rester séparées, sachant le danger qu'il y aurait à nous mêler puisque nos vies n'ont pas d'intérêt où d'attrait à se confondre. Mais elle a été la cause qui m'a permis de formuler mon plus bel espoir, celui de partager un jour une lumière aussi forte avec quelqu'un qui la prendrait de moi comme je la prendrais de lui.

I. WILL.

UNE MORT

SUPPLIANTE, une voix vibra dans le silence et les ténèbres. L'endormie souleva la tête, eut un rictus d'indicible souffrance : la voix persistait, disant son nom, très bas. Elle ouvrit les yeux tout grands, regarda l'ombre épaisse, longtemps, avec une peur immense qui la paralysait. La voix la nommait toujours, éperdument suppliante. Et soudain l'endormie s'assit dans son lit, s'attachant des deux mains aux draps et au matelas; la bouche ouverte et la lèvre pendante, sa salive se gelant d'effroi, les yeux écarquillés, elle écouta. La voix, oh! elle la reconnaissait bien! La voix, elle pleurait son nom comme à travers un océan de larmes. Inlassable, le nom se murmurait, s'arrachait d'une bouche qui semblait très proche et à la fois très lointaine, et qui, sans doute, n'appartenait déjà plus à la vie. L'appel en était grave et doux, décisif et pressant, ensemblément priant et commandant. Il fallait qu'elle comprît, l'endormie, ce qu'il voulait d'elle et il se répétait à intervalles égaux. Elle écoutait son nom avec une attention exaspérée; après chaque fois qu'il tintait, aspirait l'air avec effort; puis attendait qu'elle l'entendît de nouveau, ainsi qu'on attend chaque coup de l'heure qui sonne.... Mais la voix de plus en plus pleurait vers elle. Tout-à-coup, elle s'éloigna du lit et fut derrière la porte, sur le palier. Affolée, la femme se leva, vint sur le seuil. L'escalier s'ouvrit devant elle, béant et froid comme le trou d'une tombe. La voix descendait les marches, s'arrêta au bas, devint désespérée, si pitoyablement désespérée! La femme sentait son cœur devenir lourd, des sanglots lui montaient à la gorge. Quelque chose en elle se révélait qui était plus que de la souffrance. Elle rentra dans la chambre, se vêtit à la hâte et revint se pencher sur la rampe. Dans l'ombre épouvantable, la voix pleurait toujours. Oh! elle n'y tint plus et descendit. Mais la descente fut étrange, semblant plutôt une montée. L'escalier montait vers la rue, et quand elle s'y trouva, sous la lueur pâle des réverbères, la rue elle-même se transforma en montagne. Sanglotante maintenant

à grands sanglots d'entrailles, la femme croyait gravir un interminable calvaire.

Les maisons mortes montaient avec elle, inflexiblement vers l'horizon. Les flammes des réverbères étaient rouges comme du sang et vascillaient en un rythme immuable et terrible. Et la voix, oh! la voix, elle se faisait lointaine, lointaine, et triste minablement, et toujours appelante et pleurante. Et la montée était ardue; la misérable tombait parfois avec des chocs horribles de ses genoux sur le pavé. Ses sanglots se râlaient comme ceux d'une bête qui crève. Ses cheveux dénoués pendaient d'un poids insupportable. La sueur se glaçant sur elle, l'habillait d'une robe de glace. Ah! donc, quelle croix, soudain flamboyante, allait surgir là-bas, suppliciant son cœur! Elle marchait, marchait, les mains tendues, les yeux saignants, les lèvres sèches comme les braises. Un cri sortait d'elle, perpétuel, en une torture de tout son être, ainsi qu'un accouchement qui n'aurait pas voulu finir, et s'en allait, se déployait vers les étoiles infinies. Elle marchait, marchait, et la nuit, au-dessus de sa marche, vibrait sans pitié, d'étoiles et de sourires. Et subitement, la voix tomba, comme si un gouffre s'était creusé pour l'engloutir.

La femme se trouvait devant une maison, une maison bien connue dont une fenêtre, une seule, était encore éclairée. Elle s'arrêta, tomba assise sur le trottoir, et attendit, sachant désormais ce qui arrivait là. Et tout à coup, deux bras se dessinèrent sur le store baissé, deux bras qui se levaient, effrayamment, et dont les mains se tordaient, convulsives, au-dessus d'une tête affaissée. Les doigts se crispaient puis s'écartaient, se tendaient dans le vide et puis se reprenaient, et dans leur pression, les mains tremblaient éperdûment. Les deux bras retombèrent, et, après un temps, reparurent et les mains s'étreignirent encore. Et ainsi longtemps, longtemps, l'épouvante recommença de ces étreintes d'ombres. Et dans la rue, assise toujours, la femme aux yeux saignants regardait se transposer infiniment sur le store baissé le geste immense de sa douleur.

GEORGES RENCY.

CANTILÈNES POUR RÉGINE

VII

Cette nuit de Noël, contemplons les images
Qui fleurissent l'album où dort ma rêverie.
Voici la crèche de Jésus et les rois mages,
Les bergers, Saint-Joseph et la Vierge-Marie.

* * *

Une devise d'or flotte au bec des colombes
En la mysticité d'un paysage agreste.
. . . . . .
. . . . . .
Entends siffler le vent ! Vois la neige qui tombe !
Minuit n'a pas sonné, chère; il faut que tu restes.

* * *

L'arôme du thé meurt dans les tasses de Sèvres.
Notre songe est épars aux replis des tentures,
Et pour symboliser les ivresses futures,
Un sourire attendri se fane sur tes lèvres.

VIII

Je contemple souvent dans son cadre d'ivoire
Un pastel d'autrefois que dut peindre Lancret
Une femme y sourit de ce regard discret
Dont mon âme a gardé la confuse mémoire.

* * *

Nul ne déchiffre plus l'énigme du portrait
Où la rose se fane au corsage de moire.
Relégué vers l'oubli d'un trépas illusoire,
Pour moi seul le visage abdique son secret.

*
* *

Au siècle évanoui, pour couronner la gloire
De la dame aux chers yeux limpides et distraits,
Un coquet madrigal dénombra ses attraits
En des vers musicaux difficiles à croire. —

IX

O toi, petite, toi toujours et ta jeunesse !
Tes pas silencieux dans la grande avenue,
Et ton geste sauvage et tes yeux de faunesse
Et ta voix amicale à jamais revenue !

*
* *

Rappelle-toi la sieste à l'ombre des tilleuls.
Tes cheveux d'or cendré fleuris par le soleil
Voltigeaient sous ma lèvre, et nous étions bien seuls
Et, penché vers ton front, je veillais ton sommeil. —

*
* *

Tu reviens ! — Mais ton âme est-elle encore la même ?
L'absence a-t-elle su me conserver ton cœur ?
Et malgré ton esprit espiègle et si moqueur
Es-tu toujours l'enfant, la chère enfant que j'aime ?

ÉMILE BOISSIER.

A PROPOS D' « APHRODITE, » DE PIERRE LOUYS.

PIERRE LOUYS. *Aphrodite. — Mœurs antiques.*

(PARIS, Société du *Mercure de France).*

ON m'assure que les journaux ont beaucoup parlé de ce livre et en termes flatteurs; la dixième édition déjà s'étale aux vitrines, ce qui fait croire à un assez joli succès de librairie; pourtant, ce n'est ni l'un ni l'autre fait qui m'a décidé à me procurer l'ouvrage; c'est un pur hasard qui m'en a fait rencontrer un exemplaire. Que les journaux en aient parlé, on le comprend : l'auteur a noirci assez de papier déjà, pour qu'un quotidien puisse louer sa dernière œuvre sans craindre de se compromettre et de sembler concourir ainsi au lancement d'un trop jeune. Mais, si le livre s'enlève, je doute que ce soit la forme très pure, l'harmonieuse cadence des phrases amoureusement caressées, qui provoque à ce point la curiosité de l'acheteur.

La préface est de l'auteur du livre, ce qui est aujourd'hui une originalité presque. M. Louys nous apprend que le protagoniste du roman est une courtisane, « mais que le lecteur se rassure, elle ne se convertira pas. Elle ne sera aimée ni par un moine, ni par un prophète, ni par un dieu. » La pointe est finement aiguisée, mais peut-être n'était-il pas très prudent à M. Louys de rappeler *Thaïs*.

C'est une courtisane par vocation, je dirais volontiers une courtisane de carrière; c'est la prostitution que ce livre glorifie; il paraît que les Grecs n'ont jamais su ce que c'était que l'impudicité; si Lacédémone, qui fut une exception, a péri, ç'a été par excès de vertu! Pourtant, n'est-ce pas Pindare qui a dit : « Secrètes, ô Phoibos, sont les clefs de l'habile persuasion aux saintes tendresses, et chez les dieux comme chez les hommes, on rougit de goûter au grand

jour les premiers et doux enlacements. » Le paradoxe est joliment présenté, habilement défendu, et M. Louys parle en convaincu; il regrette les jours d'Éphèse et de Cyrène, il a froid dans nos brumes, dans notre boue; son idéal, à lui, c'est le passé; il semblerait plutôt que ce dût être l'avenir; les civilisations septentrionales l'effraient; il veut revivre la vie antique et exalter l'amour sensuel.

Le livre vient à son heure, juste au moment où l'on commençait à souhaiter que bientôt passe de mode ce snobisme hellénisant qui s'est affirmé dans notre littérature, depuis que Flaubert a fait un chef-d'œuvre, et plus encore depuis que France a manqué (oh! de bien peu) d'y réussir. Si pour certains *Aphrodite* plaide les circonstances atténuantes, je crains que chez d'autres, esprits chagrins, je le veux bien, l'œuvre n'accentue le désir qu'enfin on renonce une bonne fois au décalque, au pastiche d'où qu'il vienne, et qu'on se décide à faire neuf, dût-on moins produire.

Sarah, fille accidentelle d'une prostituée galiléenne, *professe* à Alexandrie, sous le nom de Chrysis, que lui vaut sa chevelure d'or. Nous assistons à la toilette du soir que lui fait une esclave hindoue; ici se place un duo passionné, inspiré par les poètes érotiques de l'Inde et célébrant les diverses beautés de la femme. Chrysis sort; les courtisanes, arrêtées au mur du Céramique où les amants inscrivent leurs offres, voient passer Démétrios, le sculpteur de l'Aphrodite du temple, l'amant de la reine Bérénice, et toutes le désirent; pour lui, des femmes se sont tuées. Lui s'ennuie; l'amour de la reine lui est fastidieux. Elle a posé pour la statue, et Démétrios n'adore plus que son propre chef-d'œuvre.

Chrysis se promène sur la jetée; elle feint de ne pas le voir; étonné de cette insouciance affectée, il attend qu'elle revienne vers lui; elle l'affole en se dérobant. Elle ne sera à lui que s'il lui apporte trois choses : un miroir d'argent, un peigne d'ivoire, un collier de perles. Démétrios jure par Aphrodite de les lui donner. Mais ce miroir appartient à Bacchis, et Sapphô s'y est mirée; mais ce peigne est dans les cheveux de la femme du grand-prêtre; mais ce collier est au cou de l'Aphrodite!

Démétrios résiste, mais il volera le miroir, et, conformément à la prédiction d'une vieille juive, amante d'un bouc, une esclave innocente sera mise en croix; il volera le peigne, et, pour l'avoir, tuera la prêtresse Touni, et il dépouillera aussi l'Aphrodite.

Chrysis est toute à son rêve de domination: pourquoi Démétrios ne tuerait-il pas la reine? Alors Chrysis serait reine et l'Égypte serait « le royaume, le domaine, la propriété » de la courtisane.

Mais le sculpteur étant rentré chez lui, en possession des trois bijoux, un songe le visite : Chrysis chante le Cantique des Cantiques et Démétrios la possède en rêve, et ce rêve est si beau que la réalité ne saurait égaler ce rêve...

Le lendemain, la ville est en émoi : le vol du miroir, le meurtre de Touni plongent la foule dans la stupeur, quand pour comble on annonce que les perles de l'Anadyomène ont été ravies.

Chrysis s'offre à Démétrios, qui maintenant la repousse. Désespérée, pour l'aimer au moins une nuit, elle jure par Jahveh de se montrer aux murs de la ville, le miroir à la main, le peigne dans les cheveux, les perles au cou. C'est sa perte, elle le sait, mais elle s'exécute, et, dans la gloire d'un coucher de soleil, apparaît nue aux terrasses du Phare...

Chrysis est en prison ; des versets de la Bible, prophéties sinistres, obsèdent son souvenir. Démétrios vient la voir, mais elle n'aura pas même, au seuil de la mort, la joie suprême de le posséder ; elle boit la cigüe, et le sculpteur se sert de son cadavre comme d'un modèle : le marbre immortalisera sa beauté.

Nous l'avons dit : le style de l'œuvre est très pur ; ce sont d'horribles choses dites en une très belle langue. La scène de la séduction doit être mise hors de pair : elle n'a pas une tare, et le suprême baiser que Timon donne à l'esclave crucifiée est aussi une bien délicate trouvaille. Mais pourquoi faut-il que trop souvent on trébuche sur du grec ? M. Louys adore le grec, on n'en saurait douter ; pourtant, le besoin de manifester cette adoration a je ne sais quoi de puéril ; il me rappelle les collégiens de quinze ans, qui rêvent aux yeux moqueurs de leur petite cousine et qui couvrent de ses initiales leurs cahiers et leurs livres. Il peut être très neuf de citer en grec les vers *722-727* du XXIV[e] chant de l'*Iliade*, mais la traduction n'eût pas déplu : « Et ceux-ci gémissaient un chant lamentable, auquel succédaient les plaintes des femmes. Et parmi elles, Andromaque aux bras blancs commençait la funèbre lamentation, tenant dans ses mains la tête d'Hector, tueur d'hommes : « O mon époux ! tu es mort jeune, et tu me laisses veuve dans nos demeures ; et justement il est encore impubère, l'enfant que toi et moi avons engendré, malheureux que nous sommes... ». Est-il bien vrai que Séso ait ri aux larmes du jeu de mots de Philodème sur *khoiros* ? Courtisane, elle connaissait ses auteurs, et, quoique grise, devait se rappeler que quatre siècles plus tôt Aristophane avait usé de la plaisanterie dans une scène fameuse des *Acharniens*. Mélitta n'a certes pas écrit : Χρυσὶς λ. Μελίττην, mais Μέλιτταν, et le τοιόνδε πέρας ἔσχε τὸ σύνταγμα τῶν περὶ Χρυσίδα καὶ Δημήτριον

qui clôt le volume, est-il plus élégant qu'un « Ainsi finit le livre des amours de Chrysis et de Démétrios. » ?

M. Louys pense-t-il donc que seuls les hellénistes liront son œuvre ? Je ne saurais croire à pareille modestie; j'imagine même que les hellénistes seront les derniers à la lire, blasés qu'ils sont sur la peinture des mœurs qu'elle nous présente, et qui à vrai dire est assez complète : onanisme, saphisme, pédérastie, emploi de l'*olisbos*, bestialité, toutes les déviations du sens génésique s'étalent dans ce volume, qui semble dès lors une sorte de Kâma-soutra hellénique, et qui par cela même est assuré du succès.

Mais je voudrais quitter un instant M Louys, qui tranche par la sûreté de ses connaissances sur la masse moutonnière des littérateurs épris de l'Hellade ; nous sera-t-il permis de dire que vraiment les procédés d'exécution de ce vieux neuf sont par trop à la portée de tous : l'Anthologie palatine, déjà mise en coupe réglée par de Hérédia, fournit les matériaux de ces sortes de reconstructions ; joignez-y un manuel d'histoire de la philosophie grecque à l'époque choisie, puis un traité d'antiquités ; lisez les romans grecs, *Théagène et Chariclée, Leucippe et Clitophon, Daphnis et Chloé,* les *Dialogues des courtisanes* de Lucien, les *Lettres* d'Aristénète, les *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, par Publicola Chaussard, jetez à foison chiton, diplôrs, himation, cyclas, chlamyde, strophion, pour le vêtement; kynê, pilos, pétasos, pour la coiffure; sandales, pédiles, blauties, embades et crépides pour la chaussure ; mettez aux oreilles des femmes des hélictères, à leurs chevilles des périskélides ; qu'un skiadeion les protège du soleil ; ne dites plus miroir, mais catoptron, ni coupe, mais kylix ou kyathos, ni vase à parfums, mais lécythe ou alabastron ; que les récipients soient des aryballes, des rhytons, des canthares, des oinochoés, des hydries, des kélébés; payez en tétradrachmes, en mines, en statères, en dariques, en trioboles ; prodiguez Zeus, Athéna, Dionysos, Artémis, Perséphonê, Héra, Poseidôn, et vous aurez déjà produit quelque chose de très présentable, qui sans doute ne vaudra pas l'*Aphrodite* de M. Pierre Louys, mais qui sera prisé haut, parce que cela cessera d'être écrit en français et semblera traduit littéralement du grec, au point de rappeler une Sapphô ou un Méléagre que le *Mercure de France* connaît bien ; et vous serez sur le pinacle, si Paul Margueritte daigne dire encore qu'il n'a pas perdu son année, puisqu'il a lu votre « chef-d'œuvre. »

Abrégeons. Ce livre sert mal la cause qu'il veut défendre ; il y eut autre chose dans le monde grec, même à Alexandrie, même sous le règne des derniers Ptolémées, que des courtisanes hystériques, des

philosophes pour soupers fins, des interverties et des sculpteurs émotionnels. M. Louys dira-t-il qu'une Chrysis moderne, eût-elle sa statue au Salon, synthétise Paris, et qu'un érotomane comme l'Arsénius du *Vice filial* de Paul Adam symbolise toute notre époque artistique?

Libre à M. Louys d'être païen; nous préférons même de beaucoup son paganisme aux aspirations vers l'au-delà de catholiques ralliés, qui croient, par genre, aux miracles et qui furent matérialistes quand il était de bon ton de se donner pour tel, mais sincèrement, nous pensons que son livre, pour n'être pas banal, même aux yeux de ceux qui ont une vague notion de l'antiquité, n'est pas le chef-d'œuvre que de certains myopes nous ont claironné. Et nous nous permettons de le lui dire, en regrettant franchement qu'il n'ait vu que des reins dans un monde où il y avait aussi des cervelles.

10 Mai. EM. BOISACQ.

TÉRENCE : PHORMION

TRADUCTION LITTÉRALE

Didascalie (1). — Ici commence le Phormion de Térence, pièce jouée aux jeux romains, sous l'édilité curule de L. Postumius Albinus et de L. Cornélius Mérula (en septembre de l'an 161 av. J.-C.); mise en représentation par L. Ambivius Turpio; Flaccus, esclave de Claudius, en a composé la musique. Pièce jouée en entier avec flûtes inégales (2). Pièce grecque d'Apollodore, (intitulée) l'Epidicazomenos. Quatrième œuvre de l'auteur, composée sous le consulat de C. Fannius et de M. Valérius.

(1) Nom donné aux indications historiques relatives à la représentation des divers drames,

(2) Les flûtes accompagnaient les parties lyriques, sortes de récitatifs ou de monodies, distinctes du dialogue ou *diverbium*. La musique se faisait aussi entendre avant le prologue, en manière d'ouverture, et pendant les entr'actes.

Les flûtes inégales avaient un diapason et des sons différents; l'une était basse et l'autre haute; la droite commençait et développait le thème; la gauche reprenait et continuait le chant commencé par la basse.

Personnages: *Davus*, esclave. *Géta*, esclave. *Antiphon*, jeune homme. *Phédria*, jeune homme. *Démiphon*, vieillard. *Phormion*, parasite. *Hégion*, *Cratinus*, *Criton*, conseils de Démiphon. *Dorion*, marchand de femmes. *Chrémès*, vieillard. *Sophrona*, nourrice. *Nausistrata*, femme de Chrémès.

Sommaire : « Démiphon, frère de Chrémès, était absent, en pays étranger, ayant laissé dans Athènes son fils Antiphon. Chrémès avait en secret, à Lemnos une épouse et une fille, dans Athènes une autre épouse et un fils, lequel aime par dessus tout une joueuse de cithare. La mère arrive de Lemnos à Athènes; elle meurt; la jeune fille, restée seule (Chrémès était absent), veille aux funérailles. Comme Antiphon qui l'a vue en ce moment, en est amoureux, il la prend pour femme, grâce à la manœuvre d'un parasite. Le père (Démiphon) et Chrémès, une fois de retour, s'indignent. Puis ils donnent trente mines au parasite, pour qu'il la prenne lui-même pour femme; cet argent sert à racheter la joueuse de cithare. Antiphon garde sa femme, que son oncle a reconnue .» *(C. Sulpicius Apollinaris).*

LE PROLOGUE (1)

Comme le vieux poète (2) ne peut détourner l'auteur de son art et le rendre au repos, c'est par des calomnies qu'il travaille à l'empêcher d'écrire; lui qui va répétant que les pièces que celui-ci (Térence) a données jusqu'ici sont pauvres d'exécution et banales de style : parce que nulle part il (Térence) n'a écrit qu'un jeune fou voit fuir une biche, et des chiens la poursuivre, et la biche pleurer, supplier que le jeune homme lui vienne en aide (3). Si ce poète comprenait que le succès de sa pièce, à la première représentation, il l'a dû au talent de l'acteur plutôt qu'au sien propre, il mettrait beaucoup moins d'ardeur à nous insulter qu'il ne le fait à présent

Maintenant, s'il est quelqu'un qui dise ou qui pense : « Si le vieux poète n'avait pas été le premier attaquant, le nouveau ne pourrait trouver de prologue [à débiter, n'ayant pas de qui médire], (4) »

---

(1) Le mot désignait à la fois le préambule et l'acteur qui le débitait.

(2) Il s'agit d'un Luscius Lanuvinus, rival de Térence. Peu de temps avant le Phormion, Térence avait fait jouer avec succès l'*Eunuque*; dans l'intervalle qui sépara les deux représentations, Luscius avait cherché à créer un courant d'opinion défavorable au jeune auteur.

(3) Allusions à une comédie où Luscius aurait introduit mal à propos des éléments tragiques.

(4) Suivant l'usage, nous mettons entre crochets les vers interpolés ou simplement suspects.

qu'il tienne ceci pour réponse, que la palme est publiquement offerte à (l'émulation de) tous ceux qui cultivent l'art dramatique. Lui, s'est étudié à repousser de cette étude (1) notre poète, pour le réduire à la misère ; on a voulu lui répondre, et non l'attaquer. S'il eût rivalisé de paroles bienveillantes, on n'eût parlé de lui qu'avec bienveillance : qu'il considère qu'on l'a payé en sa propre monnaie. Je vais à présent cesser de parler de lui, bien que lui, de son côté, ne cesse pas ses attaques.

Ecoutez maintenant ce que je désire : je vous apporte une comédie nouvelle, que les Grecs intitulent l'*Epidicazomenos* et dont le nom latin est *Phormio*, parce que celui qui tiendra le principal rôle sera le parasite Phormion, par qui l'action sera surtout menée, si votre bon vouloir est acquis au poète. Prêtez-nous votre attention, écoutez sans parti pris, en silence, pourque nous ne subissions pas un sort semblable à celui que nous avons éprouvé, quand notre troupe en désordre a dû quitter la place (2), place que nous ont rendue (3) le talent de l'acteur, votre bienveillance secourable et votre obligeante attention.

Acte premier

(Athènes. Une place où quatre rues se rencontrent Les maisons de Démiphon et de Chrémès s'ouvrent sur la scène, et la maison de Dorion est supposée en vue. La scène est la même pour les cinq actes.)

SCÈNE I. (35-50).

DAVUS, *revenant du Forum, et tenant à la main une bourse de cuir. Il s'adresse au public.*

Mon plus intime ami et compatriote Géta est venu hier me voir. Il lui revenait sur un petit compte, depuis longtemps déjà, une somme insignifiante restée entre mes mains; (il m'a demandé) de la parfaire. Je l'ai complétée : je la lui apporte. J'apprends en effet que le fils de son maître a pris femme;c'est en vue d'un cadeau à la mariée,

(1) Allitération dans le texte.

(2) Allusion à la première représentation de l'*Hécyre*, que l'annonce de jeux populaires fit échouer dès le premier acte. Térence eut du reste une mésaventure analogue à la seconde représentation. Sa troisième tentative fut plus heureuse.

(3) Allusion aux représentations de l'*Heauton Timorumenos* et de l'*Eunuque*, qui furent menées à bien.

je suppose, qu'il ramasse son argent... Quel injuste arrangement des choses, que ceux qui ont moins doivent toujours porter à de plus riches ! Ce que ce malheureux a pu à grand'peine épargner, denier par denier, sur sa ration mensuelle, en se refusant tout plaisir, voilà que cette femme va le rafler d'un seul coup, sans réfléchir au prix de quels efforts il l'avait acquis. Et après cela, Géta sera frappé d'un autre cadeau, quand sa maîtresse fera ses couches; et puis d'un autre, quand ce sera l'anniversaire de l'enfant, d'un autre encore aux initiations. C'est la mère qui mettra la main sur tout cela ; l'enfant sera un prétexte à cadeaux... Mais n'est-ce pas Géta que je vois ?

SCÈNE II. (51-152).

GÉTA — DAVUS

GÉTA, *sortant de la maison de Démiphon et s'adressant à quelqu'un de l'intérieur.* — Si quelqu'un de roux me demande...

DAVUS. Voici ton homme; n'en dis pas davantage.

GÉTA. Tiens ! Mais j'allais à ta recherche, Davus.

DAVUS. Prends; hein ! c'est de bonne monnaie ; tu y trouveras le montant de ma dette au complet.

GÉTA. Bien obligé ; et je te sais gré de ne m'avoir pas oublié.

DAVUS. Étant données surtout les mœurs de notre époque. Les choses en sont venues à ce point, que si quelqu'un vous rembourse, il faut lui en savoir bon gré. Mais pourquoi si grise mine ?

GÉTA. Moi ? Tu ne sais donc pas dans quelles transes, dans quel danger nous sommes ?

DAVUS. Que me dis-tu là ?

GÉTA. Tu le sauras, pourvu que tu saches te taire.

DAVUS. Allons donc, nigaud ! A un homme dont tu as éprouvé la probité en matière d'argent, tu crains de confier des paroles ? Quel profit aurais-je ici à te tromper ?

GÉTA. Alors, écoute.

DAVUS. Je suis tout oreilles.

GÉTA. Davus, connais-tu Chrémès, le frère aîné de notre vieux maître ?

DAVUS. Naturellement.

GÉTA. Eh bien ! son fils Phédria aussi ?

DAVUS. Autant que je te connais.

GÉTA. Il est arrivé aux deux vieillards, en même temps, à l'un de s'embarquer pour Lemnos, et au nôtre pour la Cilicie, où il allait voir

un ancien hôte à lui : celui-ci avait séduit notre vieillard par des lettres, lui promettant presque des monts d'or.

DAVUS. A lui, qui avait déjà tant et tant de richesses ?

GÉTA. Tais-toi, il est ainsi fait.

DAVUS. Oh ! c'est moi qui aurais dû être roi (1) !

GÉTA. En s'en allant, les deux vieillards me laissent alors ici en manière de tuteur de leur fils.

DAVUS. Oh ! Géta, tu as assumé là une tâche bien rude.

GÉTA. J'en ai fait l'expérience, je le sais bien ; je suis sûr que c'est mon dieu, irrité contre moi, qui me laisse (pour les garder). (2) J'ai tout d'abord commencé à leur tenir tête ; faut-il le dire ? Tant que j'ai été fidèle au vieillard, ce sont mes épaules qui ont souffert.

DAVUS. J'y pensais aussi, car c'est folie que de regimber contre l'aiguillon.

GÉTA. Je me suis mis à faire tout pour eux, à leur obéir en tout ce qu'ils voulaient.

DAVUS. Tu as su profiter du marché. (3)

GÉTA. Notre jeune homme ne fit d'abord rien de mal. Mais ce Phédria tout aussitôt fit la rencontre d'une certaine fillette, une joueuse de cithare ; il se prend à l'aimer follement. Elle était aux mains d'un infâme trafiquant, et pas une drachme à donner ! Les pères y avaient tenu la main. Il ne restait à Phédria qu'à repaître ses yeux, la suivre, la conduire à l'école de musique et l'en ramener. Nous, étant de loisir, nous nous consacrions à Phédria. Juste en face de l'école où elle étudiait, il y avait une échoppe de barbier ; c'est là que nous avions pris l'habitude d'attendre presque chaque jour, qu'elle sortît pour retourner chez elle. Comme un jour nous y étions assis, arrive un jeune homme tout en larmes. Nous, de nous étonner ; nous demandons ce qu'il y a : « Jamais, dit-il, la pauvreté ne m'a paru, autant que tout à l'heure, un fardeau si pénible, si cruel. Tantôt, ici tout proche, j'ai vu une malheureuse jeune fille pleurer sa mère défunte ; le corps était exposé en face (de la porte), et sauf une seule pauvre vieille, il n'y avait de présent ni protecteur, ni connaissance, ni

(1) L'idée impliquée est celle-ci : « J'aurais fait un meilleur emploi de ma fortune. » Le mot *rex* désignait le patron puissant et opulent par rapport à ses clients et à ses subordonnés.

(2) Tout individu avait une divinité spéciale, sous la protection de laquelle il se croyait placé. Nous pourrions interpréter plus librement : « Je suis sûr que cette corvée est un tour de mon mouvais génie. »

(3) Expression proverbiale : en parlant du vendeur, profiter des avantages que présente le marché pour l'évaluation des denrées ; de là, s'inspirer des circonstances, en tirer le meilleur parti.

parent, pour l'assister dans les funérailles. Cela m'a fait mal. Et c'est que la jeune fille est d'une figure charmante. » Que te dirai-je ? Il nous avait tous émus. Là-dessus, aussitôt Antiphon : « Voulez-vous que nous allions la voir ? » Un autre : « C'est mon avis ; allons-y ; conduis-nous, si tu veux bien. » Nous allons, nous voici arrivés, nous voyons une belle fille, et l'on pouvait le dire avec d'autant plus de raison que rien ne mettait en valeur sa beauté : chevelure éparse, un pied nu, le négligé du deuil, des larmes, un vêtement râpé ; si sa beauté n'avait pas résidé dans sa personne même, tout ce désordre l'aurait effacée. L'autre (Phédria), amoureux de sa joueuse de cithare, dit simplement : « Elle est assez gentille », mais le nôtre...

DAVUS. Je le vois d'ici : il en devient amoureux.

GÉTA. Mais sais-tu à quel point ? Vois la suite. Le lendemain, il va droit à la vieille ; il la conjure de lui donner accès auprès de la jeune fille ; elle déclare qu'elle n'en fera rien et dit qu'il n'agit pas en honnête homme : qu'elle est citoyenne d'Athènes, vertueuse, née de parents respectables ; que, s'il désire la prendre pour femme, il lui est loisible de le faire par les voies légales ; mais si c'est autrement, elle s'y refuse. Notre garçon, de ne savoir que faire : l'épouser, il le voulait bien, mais il craignait son père en voyage.

DAVUS. Est-ce qu'une fois de retour, le père ne lui aurait pas donné son consentement ?

GÉTA. Lui, donner à son fils une fille sans dot, et d'obscure naissance ? Jamais de la vie.

DAVUS. Qu'arrive-t-il enfin ?

GÉTA. Ce qui arrive ? Il se trouve un certain parasite, appelé Phormion, un impudent coquin : que tous les dieux le confondent !

DAVUS. Qu'a-t-il fait ?

GÉTA. Il a donné ce conseil que je vais te dire : « Il existe une loi qui ordonne aux orphelines de prendre pour époux ceux qui sont leurs plus proches parents, et cette même loi exige que ces plus proches parents les épousent. Je dirai que tu es son parent, et je t'assignerai ; je me donnerai pour un ami du père de la jeune fille ; nous arriverons devant les juges ; qui était le père, qui la mère, et comment elle est ta parente, j'inventerai tout cela, en tant que j'y trouve mon avantage et mon profit. Comme tu ne démentiras rien de tout cela, je l'emporterai, cela va de soi. Ton père arrivera ; j'en serai pour une scène ; que m'importe ? Elle sera toujours à nous. »

DAVUS. Amusante effronterie !

GÉTA. Le jeune homme s'est laissé convaincre ; le coup a été monté ; on est allé en jugement ; nous perdons ; il est marié.

DAVUS. Qu'est-ce que tu me racontes?

GÈTA. Ce que tu entends.

DAVUS. Oh! Géta, que vas-tu devenir?

GÉTA. Par Hercule, je l'ignore; je ne sais qu'une chose: quoi que le sort nous apporte, nous le supporterons (1) avec résignation.

DAVUS. Bien dit; voilà le devoir d'un homme.

GÉTA. Tout mon espoir est en moi.

DAVUS. Je t'en félicite.

GÉTA. J'irais, je suppose, trouver un intercesseur, (2) qui plaiderait ainsi pour moi: «Laisse-le, je t'en prie, cette fois-ci; mais s'il commet « de nouveau quelque faute, je n'intercède plus»; pourvu même qu'il n'ajoute: « Dès que je serai parti d'ici, tue-le, si tu veux.»

DAVUS. Et notre pédagogue qui (accompagnait) la musicienne? Comment vont ses affaires?

GÉTA. Comme ci, comme-ça; assez mal, cependant.

DAVUS. Il n'a pas grand'chose à donner, peut-être?

GÉTA. Mais rien, si ce n'est de pures espérances.

DAVUS. Son père est-il de retour, ou non?

GÉTA. Pas encore.

DAVUS. Mais...., quand l'attendez-vous, votre vieux?

GÉTA. Je ne sais au juste, mais j'ai appris tout à l'heure qu'une lettre de lui avait été apportée et qu'elle avait été remise aux douaniers (3): je vais la réclamer.

DAVUS. As-tu besoin de moi pour autre chose, Géta?

GÉTA. Bien le bonjonr.

(Exit Davus, qui se rend au Forum. Géta se dirige vers la maison de Démiphon et appelle)

Holà, garçon !.... Personne n'arrive ! *(Un petit esclave sort, à qui Géta tend la bourse)*. Tiens, donne ceci à Dorcium *(Exit Géta vers le port)*.

---

(1) Allitération dans le texte.

(2) Des esclaves employaient souvent de ces médiateurs, qui tendaient à leur épargner les conséquences de leurs fautes ; mais la fréquence de leur intervention devait diminuer leur efficacité et les faire tomber dans le discrédit.

(3) Il semble que toutes les lettres arrivant par voie de mer aient été soumises à la censure de la douane.

Acte II

SCÈNE I. (153-178).

ANTIPHON — PHÉDRIA

ANTIPHON. Penser que les choses en sont arrivées là, Phédria, que je doive redouter mon père, dont le désir est pourtant que mes intérêts soient gardés au mieux, dès que l'idée de son retour me vient à l'esprit! Si je n'avais pas été un imprudent, je l'aurais attendu comme il convenait.

PHÉDRIA. Que veux-tu dire par là ?

ANTIPHON. Tu le demandes ? Toi qui es dans le secret de mon équipée ? Plût au ciel qu'il ne fût pas venu à l'esprit de Phormion de me persuader cela, ni que, me voyant si épris, il m'eût poussé à ce mariage, source de mon malheur ! Suppose que je ne l'eusse pas obtenue ; j'aurais souffert pendant les quelques premiers jours, mais je ne connaîtrais pas cette anxiété constante qui m'étreint le cœur.

PHÉDRIA (*ironique*). Je comprends.

ANTIPHON. Alors que j'attends d'un moment à l'autre le retour de celui qui va briser cette union.

PHÉDRIA. Il est pénible à d'autres de n'avoir pas l'objet qu'ils aiment ; c'est un chagrin pour toi de le posséder trop : tu abondes en amour, Antiphon ; par Hercule ! mais ta vie, oui, ta vie est à coup sûr souhaitable et désirable. Les dieux me pardonnent ! A supposer qu'il me fût permis de jouir aussi longtemps de l'objet que j'aime, je suis prêt sur l'heure à conclure le marché au prix de ma vie. Compare les autres points: vois ce que j'éprouve maintenant de cette privation, et ce que toi (tu dois éprouver) de cette abondance ; pour ne pas rappeler que, sans frais, tu as trouvé une femme bien née et de bonne éducation, que tu as, ainsi que tu le souhaitais, une épouse de renommée intacte, au grand jour ; heureux, si une chose ne te manquait : une âme qui s'y résigne. Si tu te trouvais aux prises avec ce trafiquant auquel j'ai affaire, moi, alors tu comprendrais ! Voilà bien notre caractère à tous presque : nous sommes mécontents de notre sort.

ANTIPHON. Mais toi, Phédria, tu me parais au contraire l'homme heureux, toi qui as encore et pleinement le pouvoir de décider ce que tu veux : garder (l'objet de) ton amour, ou le quitter ; moi je me

suis malheureusement mis dans cette position, que je n'ai le pouvoir ni de me séparer d'elle ni de la garder.

Mais qu'est-ce que ceci ? Ne vois je pas Géta arriver en courant de notre côté ? C'est bien lui. Hélas ! je redoute, infortuné, ce qu'il va maintenant m'apprendre.

SCÈNE II (179-230).

GÉTA — ANTIPHON — PHÉDRIA.

Géta parle seul, sans remarquer les deux jeunes gens ; ceux-ci se parlent l'un à l'autre en prêtant attention aux paroles de l'esclave.

GÉTA (*troublé*). Tu es perdu, Géta, à moins que tu ne trouves au plus tôt quelque expédient qui te sauve, tant sont grands à cette heure les malheurs qui tout à coup te menacent, sans que tu y sois préparé ; et je ne sais comment les éviter ni comment me tirer de là, car notre équipée ne peut plus être cachée plus longtemps.

ANTIPHON Pourquoi arrive-t-il ainsi troublé ?

GÉTA. Alors, je n'ai qu'un moment de temps pour (songer à) cette affaire : mon maître est là.

ANTIPHON. Quel est ce malheur ?

GÉTA. Quand il apprendra ceci, quel remède trouverai-je à sa colère ? Parler ? ce serait le mettre en feu ; me taire ? ce serait l'irriter ; m'excuser ? autant vaudrait laver une brique. Hélas ! malheureux que je suis ; non seulement je crains pour moi-même, mais Antiphon me torture l'esprit. J'ai pitié de lui ; c'est pour lui que je crains à présent, c'est lui maintenant qui me retient ici ; car, sans lui, j'aurais soigneusement pourvu à mon propre salut, et puni l'humeur bourrue du vieillard : j'aurais empaqueté l'une ou l'autre chose et filé à l'instant d'ici.

ANTIPHON. Quelle fuite et quel vol prépare-t-il ?

GÉTA. Mais où trouver Antiphon ? par quelle route me mettre à sa recherche ?

PHÉDRIA. Il prononce ton nom.

ANTIPHON. J'attends de ce messager un grand malheur, je ne sais lequel.

PHÉDRIA. Allons ! as-tu tout ton esprit ?

GÉTA. Je vais rentrer au logis ; c'est là qu'il est d'ordinaire.

PHÉDRIA. Rappelons le gaillard.

ANTIPHON (*d'un ton impérieux, à Géta*). Arrête, tout de suite.

GÉTA (*sans se retourner*). Hé ! qui que tu sois, tu as le ton assez impérieux.

ANTIPHON. Géta.

GÉTA (*se retournant*). C'est celui-là même que je voulais, qui s'offre à moi.

ANTIPHON. Voyons, quelle nouvelle apportes-tu, je t'en prie ? et si tu peux, dis-le moi d'un mot.

GÉTA. C'est ce que je vais faire.

ANTIPHON. Parle.

GÉTA. Tout à l'heure, au port...

ANTIPHON. Tu as vu mon p...

GÉTA. Tu as compris.

ANTIPHON. Je suis perdu.

PHÉDRIA (*surpris*). Hein ?

ANTIPHON. Que faire ?

PHÉDRIA (*à Géta*). Que dis-tu ?

GETA. Que j'ai vu son père, ton oncle.

ANTIPHON. Quel remède, malheureux que je suis, trouver maintenant à cette calamité soudaine ? Si ma destinée, Phanium, est qu'on m'arrache à toi, la vie n'a plus de prix pour moi.

GÉTA. Alors, puisque les choses vont ainsi, Antiphon, d'autant plus convient-il que tu veilles ; la fortune secourt les courageux.

ANTIPHON. Je n'ai plus la tête à moi.

GÉTA. Mais c'est maintenant plus que jamais qu'il faut l'avoir, Antiphon ; car si ton père s'aperçoit que tu as peur, il croira que tu as commis une faute,

PHÉDRIA. C'est vrai.

ANTIPHON. Je ne puis pas changer ma nature.

GÉTA. Qu'aurais-tu fait, si tu avais eu maintenant à faire quelque chose de plus difficile ?

ANTIPHON. Puisque je suis incapable de ceci, j'aurais été encore moins capable de cela.

GÉTA. C'est de la sottise ; allons-nous en. Pourquoi perdons-nous ici en vain nos peines ? Que ne m'en vais-je ?

PHÉDRIA. Et moi donc ?

ANTIPHON. Je vous en prie. Si je me donne un air d'assurance ? Est-ce bien ainsi ?

GÉTA. Tu plaisantes.

ANTIPHON. Voyez mon visage ; tenez, est-ce suffisant comme cela ?

GÉTA. Non.

ANTIPHON. Et ainsi?

GÉTA. C'est bien. Tiens, garde cet air-là, et prends soin de lui répondre mot pour mot, ton pour ton, de peur que dans sa colère il ne te mette en déroute par ses sorties menaçantes.

ANTIPHON. Je comprends.

GÉTA (Tu diras) que tu as été contraint par la force, malgré toi.

PHÉDRIA. Par la loi, par un jugement.

GÉTA. Comprends-tu? Mais quel est ce vieillard que je vois à l'autre bout de la place? C'est lui-même.

ANTIPHON. Je ne puis rester.

GÉTA. Eh bien, que fais-tu? Où vas-tu, Antiphon? Reste, te dis-je.

ANTIPHON. Je me connais, et je connais ma faute; je vous confie Phanium et ma vie. (*Il se sauve par la droite*).

PHÉDRIA. Géta, que va t-il arriver, maintenant?

GÉTA. Toi, tu vas en entendre de belles; moi, on va me suspendre et me fouetter, à moins que je ne me trompe. Mais ce que tantôt nous conseillions ici même à Antiphon, il faut que nous le fassions nous-mêmes, Phédria.

PHÉDRIA. Ote-moi ton « il faut »; commande-moi donc, toi, ce que je dois faire.

GÉTA. Te rappelles-tu que naguère, au début de la chose, vos propres paroles, pour excuser la faute, étaient que leur cause était juste, d'un succès assuré, excellente?

PHÉDRIA. Je me le rappelle.

GÉTA. Eh bien, c'est le moment d'user de ce discours, ou, s'il se peut, d'un meilleur encore et d'un plus habile.

PHÉDRIA. On s'y emploiera, et de tout cœur.

GÉTA. Maintenant, approche le premier, toi; moi, je serai ici en embuscade comme renfort, si tu viens à faiblir.

PHÉDRIA. C'est cela.

(*A suivre*).

EM. BOISACQ.

PICORÉE

Ceux qui s'abonneront au *Coq Rouge* à partir de la deuxième année, pourront se procurer, au prix de 5 francs seulement la première année de la revue, sans toutefois avoir droit à l'eau-forte qu'elle contient.

L'*Étoile Belge*, si digne de ce nom, a reproché vivement au Ministre des Beaux-Arts, d'avoir décoré un rimeur anarchiste.

Inutile de dire le nom du rimeur parnassien, chargé de distribuer à tous les pipelets du royaume leur tranche de politique quotidienne, qui assouvit de la sorte sa haine et son envie contre Verhaeren.

On le reconnaît à l'odeur.

Le procès entre MM. Bourget et Lemerre vient de se terminer. L'éditeur a été condamné à soumettre ses livres de commerce au contrôle de l'auteur, sous peine d'une amende de 100 francs par jour de retard.

L'exemple de M. Bourget est contagieux au point de nous inspirer quelqu'inquiétude. Le plus amène et le plus rond de nos prosateurs parle, depuis lors, d'exercer des représailles sur un éditeur, en faisant bégayer celui-ci par tous ses trous.

Le nommé Rodrigue de Busscher, qui n'a, malheureusement pour lui, emprunté au grand Campéador que son prénom, a éprouvé le besoin d'exercer sa mauvaise foi contre nous, dans une publication annuelle qui s'intitule l'almanach de l'Université de Gand.

Il apprend aux étudiants de la dite université que notre revue n'a été fondée que pour permettre à MM. Eekhoud et De Molder de diriger quelque chose. Le *Coq Rouge*, c'est toujours cette jeune Bûche qui parle, s'occupe de socialisme, d'anarchie, etc., et ne doit pas tarder à disparaître.

On s'étonne, tout d'abord, d'allégations aussi mensongères de la part d'un individu qu'on a vu naguère mendiant aux portes de MM. Eekhoud, De Molder, Verhaeren, etc., qu'il paraît vouloir attaquer aujourd'hui.

Mais l'exécution du *Coq Rouge* et d'autres revues belges, ne lui sert qu'à mettre en relief sa propre revue, qui ne trouve, sans doute, plus d'autre moyen d'attirer l'attention sur elle, qu'en se livrant à des contorsions du genre de celle qui vient d'être signalée.

Question de boutique !

M. Rodrigue de Busscher nous cherche une querelle de boutiquier et tous les moyens lui sont bons.

Tout récemment nous avons répondu à un article de M. Van den Bosch, parce que l'auteur avait commis certaines inexactitudes tout en étant de bonne foi, mais nous n'aurons pas la naïveté de discuter notre attitude avec ceux qui ne savent nous attaquer que par des mensonges..

S'ils recommencent nous leur réservons quelque chose d'autre.

Avis à la côterie de Busscher et Cie

Après l'art à la rue, l'art aux chemins de fer, ces rues du Progrès !

C'est notre excellent ami Jules Destrée qui s'est chargé d'en entretenir le gouvernement représenté par M. Van den Peereboom, Ministre des chemins de fer.

Puisque l'on a parlé d'une architecture moins veule pour nos gares, nous nous permettrons de rappeler que la question a déjà été traitée de façon magistrale par Alphonse Allais, dont les pires ennemis ne peuvent contester le grand sens pratique. Il avait proposé de ne plus construire les gares, de la même façon uniforme le long du railway. On les aurait disséminées dans le paysage L'une aurait fait un gentil cottage couvert de lierre au fond d'une vallée, l'autre un élégant chalet suisse à mi côte, une autre, perchée au sommet d'un rocher, aurait emprunté ses formes à un moyen-âgeux château fort.

On a oublié de parler, nous semble-t-il, et nous tenons à combler cette lacune pour que l'on ne se contente pas encore une fois de demi-mesure, de la desespérante monotonie des rails. Ils s'en vont éternellement deux par deux dans un parallèlisme totalement dépourvu d'esthétique. Pourquoi ne pas les disposer en élégantes arabesques, en dessins appariés au paysage. Dans un bois elles pourraient figurer des nymphes se cherchant, s'enlaçant, fuyant, courant les unes après les autres, et que sais-je? mille autres choses encore inspirées par les circonstances.

Ne pourrait-on pas aussi remplacer le sifflet strident, ce langage incongru des locomotives, qui vous déchire le tympan et qui déjà pousse tant de gens vers la folie, par des musiques appropriées aux endroits que l'on traverserait et dont la signification serait beaucoup plus claire pour les machinistes et les gardes-barrières ?

Et ces derniers pourquoi n'auraient-ils pas, au lieu de ces insipides cornets d'une euphonie contestable, des accordéons symphoniques au moyen desquels ils feraient prendre patience aux gens qui attendent devant les passages à niveau ?

Nous livrons ces réflexions aux autorités qui, pendant la paix de leur vacances, pourront examiner des projets bien dignes cette fois de leur sollicitude.

Les pions de notre littérature ont dû trouver récemment M. Vurgey bien ennuyeux et de très mauvais goût sans doute. Celui-ci, dans la *Fédération artistique*, détruit la réputation de puristes dont se paraient ces G.

On se rappelle les articles dans lesquels ils s'efforçaient de démontrer que de beaux poèmes de Vielé Griffin,

de Régnier et de Verhaeren, ne sont que de la prose découpée en petites tranches.

M. Vurgey trouve, et les exemples qu'il donne sont, ma foi assez péremptoires, que les vers de ces artistarques valent moins que de la prose En prose, on ne saurait se contenter de l'imprécision des termes qu'ils emploient, on n'oserait point se permettre les cinquante cinq répétitions remarquées dans un poème long de... deux pages, une pareille pauvreté d'expression et une telle monotonie de rythme. On exige de la prose d'autres qualités que la piètre satisfaction que procure le balancier de cette vieille pendule à l'ombre de laquelle a croupi notre jeunesse classique. Mais nos réactionnaires,qui prennent volontiers des airs ventrus et doctoraux, préfèrent tenir un autre langage : « Au tic-tac qui broie l'idée, garde-toi, jeune homme, de préférer la course d'Appolon qui varie chaque jour à chaque heure, défiant la prosodie de nos observatoires par ses flirtages avec l'horizon, la lune et les nuages. »

M.Vurguey dans cet article copieux, d'une forte expression, éclaire le débat que renouvellent sans cesse ceux qui prétendent détenir seuls le monopole du Beau. Écoutez-le :

« M.Sully-Prud'homme prétend que le vers est un manteau royal dans lequel il faut s'exercer à se draper. Au temps où la royauté absorbait tout, on pouvait passer sa vie et penser toujours dans pareil vêtement; mais aujourd'hui, cette vieille traîne embarrasse notre démarche plus fiévreuse, et le costume humain n'a plus vraiment grand'chose de la fameuse, « pourpre » qui est allée rejoindre les « sceptres » et les « barrières du Louvre », réservés désormais aux archéologues Des ailes, oui des ailes ! voilà ce qui fait le poète. Et vous lui montrez une cage ciselée, où, à heures fixes, on lui servira le plat du jour ! Toutes les infusions du beau, toutes les tisanes du Verbe sont de votre officine, et vous vous complaisez dans votre rétrospectomanie. Le vin jeune des illusions prochaines, le feu des vignes nouvelles n'échauffe pas vos cervelles embaumées. Vous gardez les chefs-d'œuvre avec la prétention d'huissiers ou la témérité de copistes, au lieu de les respecter de tout le temps qui vous en sépare. Allez donc refondre aux moules usés la poussière des dieux abolis, allez, pendant que, sans mesure, nous épuiserons notre part d'avenir, gaspillant la lumière et fécondant de notre audace les cœurs mâles qui chantent sans porte-voix et aiment sans césure.Allez scander sur les enclumes fêlées vos joies méthodiques, allez forger vos panoplies. Nous, confiants dans cette seule règle que la forme n'est belle que si elle est l'éclosion particulière de chaque fond,nous ferons, pour chaque idée, une harmonie et un rythme spéciaux, sans préjuger de nos pensées, sans préméditer, sans anticiper, sans rien imposer *à priori*.

Allez vous aligner pour la parade, allez savourer les prix-fixes des tables d'hôte prometteurs de réguliers hoquets, allez avec plus de rime que de raison placer *orteil* au-dessus de *soleil*. D'un geste bien réglé, votre éloquence d'automate fera alterner vos méditations dans les sages limites d'un composteur, au son d'un métronome. Allez, écrivains à la ligne ! A vous, les polkas et les pas redoublés des madrigaux et des épigrammes ! Allez plaisanter la vie par ses petits côtés, soyez piquants et vains, spirituels et fades, gommeux de lettres qui portez la livrée classique

avec la servilité pompeuse de larbins prétentieux, sans voir qu'elle vous déforme l'allure et comprime votre âme. Votre nature sera toujours bornée par une rampe, des herses et des portants, et vous n'agiterez jamais que la ferblanterie du passé et du lointain. Vos héros prévenus, vos bergères précieuses et vos fleurettes du mal peuvent remplir votre existence de reclus, dans les geôles où vous parquez votre idéal. Votre anémie n'a peut-être pas d'autre cause que l'étroitesse de votre habitacle. Si, renversant les murailles de vos cellules, vous vous laissiez inonder d'air et de lumière, votre santé réclamerait bientôt la jouissance de tout l'horizon et la liberté de respirer au delà de douze syllabes sans devoir en répéter une seule Le présent requiert toute votre ingéniosité; modelez l'avenir de votre volonté, rendez-compte de votre initiative, de votre originalité, créez-vous votre style : voilà le vers personnel de chacun. Il s'écrit d'une phrase, en une ou plusieurs lignes selon la largeur de l'écriture ou de la justification typographique. La phrase ! Voilà bien le type de l'élément musical dont on parle tant. Et l'alinéa vaut la strophe. Au lieu d'enrégimenter les esprits dans des formules intempestives, poussez-les, bien au contraire, à trouver le mode d'expression qui est propre à l'idiosyncrasie de chacun d'eux. Alors vous nous parlerez d'art, d'individualité et d'éternelle jeunesse. »

Un petit canard, qui s'intitule: *l'Étudiant socialiste,* vaticine sur quelques écrivains :

« Mirbeau, Verlaine, Tailhade, Adam et Cie, détraqués, dégénérés, pour qui nous sommes pris d'une invincible pitié. »

« Ces poètes sont des fleurs de bourgeoisie. »

Nous, c'est pour l'habitant des Marolles qui a écrit ces phrases que nous nous sentons pris d'une invincible pitié.

Voyez l'aune avec laquelle ce jeune politicailleur mesure les chef-d'œuvres:

« Comme Verlaine est bien le chef de ces fanfares d'artistes qui forment aux funérailles de la bourgeoisie l'escorte qu'il fallait !

» On sait que dans les salons mondains, la poésie la plus lue est celle de Verlaine. Verlaine est le poète chéri des satisfaits. Pas une fainéante de la haute qui n'en soit toquée ! »

!?!

On se demande quelles déformations un cerveau a dû subir pour en arriver à jargonner des opinions aussi veules et aussi extravagantes, et quelle âme utilitaire d'épicier socialiste se cache sous des apparences de démagogie exaspérée, pour reproduire les propos des bourgeois au sujet de grands artistes qui vécurent leurs rêves, avec une indépendance qui les fit mettre au ban de notre société hypocrite et les jeta dans les rangs des parias.

Il n'y a rien d'aussi terrible qu'un bourgeois déguisé en démagogue.

Le *North British Advertiser and Ladies Journal,* un grand journal d'Edimbourg, publie une excellente traduction du *Coq Rouge*, la nouvelle

de Georges Eekhoud, par Mme Mina C. Martin.

Revue des revues de Juin :

A lire dans la *Société Nouvelle* : des articles d'Edouard Carpenter, Elie et Elisée Reclus Gustave Kahn, Charles Henry, Marie Stromberg et une étonnante nouvelle de Zangwill, *Incurable*, extraite des *Ghetto Tragedies*.

Dans le *Mercure de France :* Une caustique et élégante boutade de M. Viélé-Griffin intitulée *Jules Ferry, père du Symbolisme,* l'*Errante*, le poème dramatique de Pierre Quillard récemment représenté au Parc par le théâtre de l'*Œuvre*, la suite de *Sartor Resartus* de Carlyle, très bien traduit par Barthélémy ; la suite d'un roman curieux de M. Louis Dumur : *Pauline ou la liberté de l'Amour ;* les toujours si personnels et dégagés *Epilogues* de M. Remy de Gourmont, enfin des chroniques et des critiques signées Viélé-Griffin, Rachilde, Remy de Gourmont, Dumur, de Tinan, etc.. etc.

Dans le *Magazine International* : le *Mariage* d'Edouard Carpenter accompagné d'un superbe portrait de l'auteur, des *Poèmes* d'Ada Negri avec un non moins intéressant portrait de la « poétesse » italienne, d'autres traductions encore toutes d'un intérêt capital, enfin un *Bulletin critique*, le plus complet qu'on puisse imaginer, véritable résumé de tout ce que le nord a offert de publications intéressantes dans l'univers entier.

Dans la *Revue Blanche* des deux derniers numéros (15 Mai et 1er Juin) de beaux poèmes de Lord Alfred Douglas et une introduction aux dits poèmes, ainsi que de très crânes et très hautaines considérations sur l'affaire Oscar Wilde ; un alléchant extrait de la *Lépreuse,* la pièce nouvelle de M. Henry Bataille ; une fantaisie très amusante de Laurent Tailhade ; un bel article de M. Paul Adam : les *Energies;* des proses de Robert Scheffer, Pierre Choudieu, la *Vie mentale* par Gustave Kahn.

Avec le *Mercure de France,* la *Revue Blanche* est à la tête des revues mensuelles de France. Ainsi que le *Magazine International*, elles se recommandent par un « internationalisme » artistique des plus louables et s'affranchissent de tous préjugés politiques ou confessionnels.

PÉRINET.

Des presses de Xavier HAVERMANS, Galerie du Commerce, Bruxelles.

LES LIVRES

Delattre (**Louis**). Contes de mon village . . . 3 50
— Les Miroirs de jeunesse 3 50
— Une Rose à la Bouche. 3 50

Demolder (**E.**) Contes d'Yperdamme . . . . . 3 »
— Impression d'Art . . 3 »
— James Ensor . . . . 3 »
— Récits de Nazareth. . 3 »

des Ombiaux (**M.**) Vers de l'espoir . . . . . 2 »
— Chants des jours lointains (*épuisé*) . . .
— Les amants de Taillemark (*drame*) . . . 2 »
— La Ronde du Trouvère 2 »

Eekhoud (**Georges**) Kees Doorik 3 50
— Kermesses . . . . 5 »
— Nouvelles Kermesses . 3 50
— Les milices de Saint François . . . .
— La Nouvelle Carthage. 4 »
— Les Fusillés de Malines 3 50
— Au siècle de Shakespaere . . . . . 3 »
— Mes Communions . . 5 »
— Le Cycle Patibulaire 3 50
— Philaster (*tragédie de Beaumont et Fletcher*) 2 »

Elskamp (**Max.**) Dominical . 2 »
— Salutations, dont d'angéliques 3 50
— En Symbole vers l'Apostolat. 3 50

Kahn (**Gustave**). Chansons d'amant. 3 50
— Les Palais nomades . 3 50

Krains (**H.**) Histoires lunatiques . . . . . 3 »
— Les bons Parents . . 3 »

Maeterlinck (**Maurice**). Les Aveugles (L'Intruse, Les Aveugles). . . 3 »
— La Princesse Maleine . 3 50
— Serres chaudes . . . 3 »
— L'Ornement des noces spirituelles. . . . 4 »

Maeterlinck (**Maurice**). Les Sept Princesses . . 2 »
— Pelléas et Mélisande . 3 50
— Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis. . . . . 4 »

Marlow (**G.**) L'Ame en Exil . 3 »

Mauclair (**Camille**) Couronne de Clarté 3 50

Nautet (**Francis**). Notes sur la Littérature, 2 volumes *Vve Monnom*. 3 50
— Histoire des Lettres Belges d'expression française, *Ch. Rozet*.

Pierron (**Sander**). Pages de Charité. 3 50
— Berthille d'Haegeleere 5 »

Severin (**Fernand**). Le Lys . 2 »
— Le Don d'enfance . . 2 »
— Un chant dans l'ombre 3 »

Stiernet (**H.**). Histoires du Chat, etc. (dessins de Lynen. *Office de Publicité*) 1 50
— Contes au Perron (Vos, Bruxelles) . . . . 2 »

De Régnier (**H.**). Le Bosquet de Psyché . . . . 2 »
— Contes à soi-même. . 3 »
— Episodes Sites et Sonnets . . . . . 3 »
— Poèmes 1895. Lemerre. 3 50
— Tel qu'en Songe . . 3 50

Van Lerberghe (**Ch.**). Les Flaireurs . . . . 1 »

Verhaeren (**E.**) Les Apparus dans mes chemins . 2 »
— Les Moines . . . . 3 »
— Les Campagnes hallucinées 3 50
— Les Villages Illusoires. 3 50

Vielé-Griffin. Les Cygnes . 3 »
— Chevauchée d'Yeldis . 3 »
— Poésies complètes . . 3 50


Le
Coq Rouge
Revue
Littéraire

n° 3 — tome II. juillet 1896

le coq rouge

REVUE LITTÉRAIRE



SOMMAIRE :

La petite école. . . . . LOUIS DELATTRE.
Yvelaine . . . . . CH. HENRY HIRSCH.
Ballades de l'Eté . . . . . PAUL FORT.
Les Briquetiers . . . . . EMILE CAMMAERTS.
Térence : Phormion (*suite*) . . . EM. BOISACQ.
La Damoiselle Maleen . . . . L. ALLARD et L. DELATTRE.
Chronique littéraire . . . . . MAURICE DES OMBIAUX et W. ULRIC.
Picorée . . . . . PÉRINET.

le numéro fr. 0.80

le coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE		8 FRANCS.
ÉTRANGER.		10 »
Édition sur papier de Hollande Van Gelder	BELGIQUE	20 »
	ÉTRANGER	25 »

Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS — HUBERT STIERNET — EMILE VERHAEREN.

Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, s'adresser

à M. Maurice des Ombiaux, 6, rue de Bériot.

Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser

à M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.

LA PETITE ÉCOLE

Le lilas de ma cour est fleuri et balance ses thyrses lourds de parfum et de joie, semblables à des cœurs aimants. Le soleil luit un peu dans le bruissant feuillage tendre et verdelet encore. Au faîte du toit voisin de tuiles rouges et usées, la cheminée enfumée et rousse comme un jambon, profile sa fruste dentelle de briques sur l'azur, aussi riante que je l'ai toujours vue depuis que je suis né.

C'est dimanche, Louise. Les troglodytes eux-mêmes ont déserté leur gîte. Dans le silence de l'environ tout gonflé de printemps, il n'y a que mon cœur qui batte. Et à cette heure, la gloire de la création heureuse converge à ma poitrine avec la force des traits du Saint-Sébastien lié au poteau.

Cependant que parfois, de très loin, sur un galop de furie, arrive en croissant le tonnerre des cris de joueurs de balle qui joutent sur le Trieu, au milieu du village rassemblé. Mais ce vacarme se perd ainsi qu'un bruit de torrent en fuite et comme si le ciel l'évaporait. Et à nouveau, j'entends mon cœur.

Ah! le joli cœur, Louzet! Pour l'inutile, sereine et éternelle beauté du ciel bleu que jamais nous ne vaincrons et pour ce blond dimanche qui passe, mon cœur veut chanter, figure-toi, tes lèvres, tes yeux, et ton front! Le souvenir des plus vieilles choses de ma besace, qu'il refleurisse par ce jour de printemps, et luise à la lumière radieuse, à la façon des cerises berliquotant à tes oreilles sur tes rondes joues pâles, le souvenir du temps de verveine où je jouais dans la rue au jeu de la Chaîne d'or, et que les filles chantaient en serrant les garçons contre les murs :

Haï ! haï ! mayor,
Vos solés sont iords,
Vos chausses toutes crottées?
De où veneŗ? De où veneŗ donc?
— Avec mon amourée,
Du long des bos et dins les prées.
A què le voyeŗ donc ? (*)

(*) En français : « Ah ! ah ! Bourgmestre, tes souliers sont sâles, tes bas tout crottés. D'où viens-tu, d'où viens-tu donc? — Du long des bois et des prés, avec ma bonne amie, tiens !... A quoi le voyez-vous ? »

Temps passé d'un bonheur presque aussi doux que le présent de notre amour...

* * *

Je la revois étincelante et claire comme un rire d'enfant, la fenêtre de la petite école proche laquelle était mon banc. Les arbres en espaliers qui la bordent viennent gratter ses vitres. Des feuilles mortes suspendues à des fils d'araignée, un peu plus bas, y tournent lentement et se balancent comme des nacelles; quelquefois le vent dérange les branches et découvre un fruit mûrissant dans son nid de soleil.

Tout au loin, les masses vertes des jardins qui se suivent semblent bondir jusqu'aux cours des maisons de l'autre rue.

A l'aide d'un clou, j'agrandis les trous des noisettes creuses pour en faire des sifflets.

Je suis tout à ma tâche particulière au sein même de la petite école en travail.

Qui dit que la vie conduit à la mort? Je sens encore, à cette minute-ci, la joie de mon occupation de ce moment passé; mon attention tendue, l'effort de mes doigts qui s'essaient sur un obstacle; et j'entends le cri triomphant de toutes les choses ensoleillées qui, par la fenêtre, entrent en moi. Je suis là sous les flots ondoyants d'une rivière vive; et ma tête est penchée offrant ma nuque à ces passants qui ne reviendront plus, mais dont le seul baiser, pour toujours, suffit.

Avec moi, entourant la fenêtre, d'autres enfant en silence travaillent à leurs jeux; maintes languettes luisantes et roses passent sur les lèvres entrouvertes par l'application et le plaisir.

De l'autre côté de la classe, debout sur l'estrade et devant les tableaux, la maîtresse brandit sa baguette jaune. Elle a une grosse tête garnie de cheveux étagés en rouleaux et une voix qui glapit. Elle indique sur une toile des lettres peintes que les filles prononcent à l'unisson d'une voix chantante: **a**, c'est un monsieur avec un gilet blanc, une chaîne d'or et un gros ventre, et qui dit: «Ah! Ah! Ah!» en riant; **h**, c'est une locomotive qui part justement de la station en faisant : Che... che... che...

Quand je viens à relever les yeux de mes belles noisettes creuses qui siffleront si finement à la récréation, je reconnais ces fillettes. Elles me donnèrent à boire souventes fois à leurs bouteilles, une eau qui me semble délicieuse parce qu'elle n'est pas l'eau de chez nous et qu'elle a un goût nouveau. Ah! quand j'étais petit, je me souviens

bien que l'eau de chaque source avait la saveur de l'air des champs!

Une grande aux larges joues pourpres me porte, quand je le veux, au long du Préau sur son dos, puis elle m'embrasse. Elle vient du hameau des Metz et, à la bonne saison, son panier est plein de fruits. Pendant que je mange ses pommes, alors, aux œillets de mes bottines, elle attache des fleurs de marguerite. Dans cet atour, je marche glorieux et brave comme Riquet à la Houppe allant à sa princesse et je tiens les yeux fixés sur mes pieds; mais seulement durant un petit temps, car mon plaisir est court à cela et je préfère tôt tout rejeter et m'encourir librement.

Les filles, quand elles entrent dans la classe, déposent leurs paniers et leur tricot de laine sur le dessus de l'armoire. C'est là que la maîtresse tient serré le papier multicolore dont on recouvre cahiers et livres de lecture. Le plus beau en est glacé, de couleur orange et parsemé de fleurettes brunes; et si beau, que nous en collons, avec de la salive, sur nos joues et sur nos fronts, de petits morceaux découpés en étoiles.

Comme ces chosettes sentent encore le buis et le thym!

Mais je dois dire aussi que les portes étaient peintes d'une couleur brune qui se soulevait à la chaleur du soleil en bulles rondes et inégales que nous faisions peter sous nos poings. Quand la plus grande de l'école, pour la récréation, ouvrait ces portes sur la rue, le ciel tombait dans nos yeux, avec une telle force que c'était nous qui semblions nous y précipiter.

Car la vieille demoiselle dont la maison n'avait pas de cour nous laissait courir au préau. L'école y allait à la façon d'une nichée de poussins sortant d'un fournil : voici un petiot tout seul, puis deux ensemble, puis un groupe qui se bouscule, puis un tout petit longtemps après, et enfin la mère.

Et, ne sachant où, nous allions avec du plaisir toujours. Comment faire sentir notre joie de ces jours-là, dont mon cœur cependant veut parler?... Telle la fontaine de la ruelle Romain Capit ne coule non plus qu'un grêle filet d'eau, et un petit vent suffit à le jeter de travers; mais aucune étreinte, pourtant jamais, jamais, ne saurait le retenir de fluer. Ah! laissons donc aller nos cœurs comme les fontaines fraîches aux pieds des murs des vieux jardins.

Le Préau, il regorgeait de choses aussi gaies que nous. Aujourd'hui encore, dans cette place où l'herbe trace une bordure régulière aux pavés usés et arrondis, chaque objet a des lèvres qui me baisent.

C'est le mur effrité où venait tomber, à la facon des mèches de cheveux sur les joues, les pousses des vignes d'un jardin dont on

voyait aussi les gloriettes coquettes et les poiriers taillés en pyramides. Les vrilles de cette vigne avaient, au mois de juin, un goût amer et doux. Alors aussi les filles nous enguirlandaient de sarments façonnés en couronnes et en écharpes et nous marchions à leur main semblables à de petits Saint-Jean.

Deux pierres plates et luisantes gardaient l'escalier d'une cave dont les marches étaient constamment humides et fraîches. A la porte basse garnie de clous à têtes carrées, était pratiqué un judas grillagé d'où nous nous essayions à plonger, l'un aidant l'autre, dans le réduit de l'au-delà plein de silence et d'ombre. A celui qui riait alors, le bruit de sa voix revenait comme de très loin, pâli et chargé d'une expression de tristesse qui nous mettait en fuite.

Dans la maisonnette sans fenêtre, habitait le garde-chasse, personnage mystérieux et terrible que personne de nous n'avait jamais vu pousser sa porte. Mais nous savions tous qu'il portait, nuit et jour, son fusil chargé d'un gros sel piquant terriblement au derrière ceux qu'il trouvait à la maraude. Toute proche se dressait la grille du château, d'un fer glacé toujours pour nos mains brûlantes, dans la pénombre des premiers ormes de l'allée. Que le murmure de ces vieux arbres était doux ! Nous venions à leur musique, immobiles contre la grille fermée, fixer chacun l'espérance de notre destinée qui galopait au long de ce beau chemin désert et pourtant tout peuplé de nos rêves. Que nous étions longtemps fiers d'avoir pu, par la porte entrouvetre à la dérobée, fouler durant quelques pas le blanc gravier sonore menant aux arceaux de pierres où commençait la cour de la belle maison rouge et blanche !

Je pense aussi à certain cuveau qui, sous la gouttière des chéneaux d'une maison, recevait l'eau tiède des pluies d'orage. Après l'averse, quand le soleil séchait les pavés, les grosses gouttes d'eau tombaient des feuilles vernisées, à la façon de larmes dans le rire. Nous étions penchés autour de la cuvelle ainsi que sur un miroir où se voyaient le ciel avec les jolis nuages, nos yeux luisants et nos dents. Puis l'eau caressait notre visage tout entier et son baiser pénétrant semblait percer nos oreilles. Ruisselant nous nous enfuyions avec, à nos trousses, la ménagère dont nous gâtions la belle eau de lessive.

C'était, cela, tout près de la ruelle étroite qui descend puis se relève un petit devant la porte moussue et vermoulue d'un jardin que nous dominions du Préau, ainsi que d'une terrasse. Comme nos pas y sonnaient sur les cailloux pointus ; comme ils résonnent en mon cœur encore !.. Cette porte de jardin bâillait le plus souvent de telle sorte qu'un peu de soleil y éclatait comme un morceau d'étoffe brodée de tous les

verts. Dès qu'il nous entendait, venait à nous un chien de chasse brun et blanc, perclus par l'âge et les rhumatismes. Par l'ouverture de la porte, nous passions la main pour le caresser. Il balançait la queue pour nous répondre, nous accompagnait quelques pas et s'en retournait en silence, le vieux chien de chasse fatigué, au fond de la ruelle sombre.

Mais saurions-nous dire tout ce qui fit notre plaisir; saurions-nous dire tout ce qui nous fait vivre, si nous ne laissons fleurer notre âme à l'aise ?

Autour de l'église, pendant combien de récréations de la petite école grattâmes-nous, de nos mains, la terre aux places où les pavés manquaient? Elle avait là une odeur à la fois douce et moisie, et nous en tirions, pour un peu profond que nous la creusions, des os jaunes et spongieux, sans forme et ne pesant plus rien. C'était la terre d'un ancien cimetière; et c'étaient les os des vieux morts que nous flairions dans nos mains.

*
* *

Mais la poussière des ossements jaunis, la ruelle humide et sonore, le jeu de nos visages se mirant dans l'eau des cuves, furent, à certain moment, délaissés aux récréations pour l'étalage de madame Boulomme.

Madame Boulomme habitait au coin du Préau où commence la Grand'rue. Elle vendait des assiettes bleues et jaunes et des plats de toutes les dimensions; des pots de grès brun à passer le café, des doubles litres bleus pour la bière et des pots à tabac portant écrits dans une guirlande les mots : « Fabac de Paris », ou « Fabac de Saint-Omer »; des globes de verre soufflé hauts et fins, enserrant des fleurs de papier doré qui balançaient longtemps au moindre contact; des tasses blanches à filet d'un rouge aussi vif que la trace de lèvres ensanglantées, pour boire le café, le dimanche après-midi, « quand il vient quelqu'un », et qui reposent renversées sur le dessus de la commode, les autres jours.

Dès le matin, madame Boulomme étalait beaucoup de ces belles choses sur le trottoir de sa maison, à la montre de ceux qui arrivaient par la route de Binche ou par la route de Trazegnies. Quand on croyait qu'elle avait mis sa maison entière dans la rue, elle apportait encore des petits châteaux en terre vernie — c'étaient des fontaines pour les cages à tourterelles — puis deux bottes de sabots en bois roussi au feu reliés en grappes par des branches d'osiers et qui se

dressaient aux côtés de la porte comme pour garder la boutique ; et tous les chiens se détournaient pour les flairer un moment en passant et y déposer leur message.

A dix heures, nous arrivions de la petite école et doucement, tout doucement, nous nous installions sur le pavé, entre ces objets fragiles. Madame Boulomme survenait bientôt. Dès l'abord, son visage ratatiné dans le cadre du bonnet noir à brides et à ruchet, témoignait de son inquiétude pour sa marchandise ; ses yeux imploraient nos bras d'être prudents quand nous brandissions ses plus beaux pots; elle suivait nos mouvements avec une attention si vive que quelquefois elle mimait nos postures ; ou bien elle ouvrait la bouche pour crier. Mais elle ne criait pas ; sa voix jamais ne nous rudoya, et si fort que son instinct de vieille marchande eût été aux abois, avec la même patience elle recommençait, à tout coup, de ranger l'étalage que nous avions pillé.

Cependant monsieur Boulomme venait s'installer près de la porte. Les jours qu'il tardait, madame Boulomme allait crier au fond de la boutique : « Papa ! Papa Boulomme ! Ils sont là ! »

« Ils » c'étaient nous, les écoliers de la petite école. Vite monsieur Boulomme arrivait alors, à menus pas de vieux. Son visage large et rose était entouré de plis profonds encerclant le menton et les joues. Il avait un gros nez et des yeux clair, l'air doux et serein d'un tout petit enfant. Il ne passait pas de jaquette et l'on voyait ses bretelles courir et se croiser sur son large dos rond, comme deux sentiers sur le pont d'un ruisseau. Ses sabots traînaient sur les dalles et il arrivait.

Nous étions alors tous bien heureux au Préau. Les écoliers jouaient à vider, du pot dans la soupière, de la soupière dans les assiettes, ce qu'il y restait d'eau de la dernière pluie. L'herbe follette verdoyait entre les pavés de l'environ. Tout là-haut, les auvents ardoisés du clocher éclataient dans le ciel comme la soie d'un drapeau bleu hissé pour publier notre doux bonheur. Les hirondelles couraient d'un bout à l'autre de la rue aussi folles de jeunesse que nous, et poussaient, en nous touchant les petits, cris de la joie de nos cœurs.

Si la saison des fruits était venue, sur une feuille de choux où la rosée roulait en gros joyaux, monsieur Boulomme nous apportait des fraises de son jardin des Remparts ; des groseilles en grappes enchevêtrées ; des framboises pourpres, molles et douces comme l'été ; des cornouilles qui ont le rose de la chair vivante et dont on ne se lasse pas plus que des lèvres. Assis sur le seuil, il tenait la large feuille en guise de plat dans ses paumes, et nous allions à la picorée

manger entre ses genoux. Le vieux et la vieille nous regardaient en se souriant; puis, là-bas, la maîtresse claquait des mains; nous nous encourions à l'école: et eux rentraïent dans leur maison.

Et à présent, en mon souvenir, se mêle ici, à celle des deux vieillards, l'image de Florimond. C'était leur fils; à cause de sa soutane, nous l'appelions monsieur le vicaire. Il entre en mon cœur d'une façon discrète, car, au commencement, nous ne le voyions qu'un peu de jours à la fois, quand c'était vacance au Séminaire. Ensuite il se mêle tout à fait, dans notre coin de soleil léger, à ma vie d'enfant, et puis il retombe à jamais où l'on ne voit plus, comme une tendre fleur de pervenche bleue et simple qui se fane et pâlit entre ses feuilles luisantes et toujours belles, au pied des chênes.

Son visage n'était pas plus large que la main, fort pâle et taché seulement de rose aux pommettes et aux lèvres. Son chapeau rond à bords étroits, sa soutane flottant autour de lui ausssi gracieusement que la robe de nos sœurs, étaient d'allure bien douce aussi. Il tenait continuellement un livre sous le bras, et ses mains croisées sur sa ceinture de ruban, dans une pose dont je me souviens bien. Oui; entre son père et sa mère, au seuil de la boutique, il n'était jamais assis sur sa chaise qu'ainsi que s'il dût s'en aller d'ici tout de suite; et aux deux vieillards, il ne souriait qu'en baissant les yeux. Ainsi toutes ses actions exprimaient : « C'est pour si peu de temps ! »

Sans doute, Florimond est très malade, car tout à coup, en mon souvenir, plus personne d'eux trois ne sourit; et nous sommes cependant en un matin frais des Rogations de mai.

Le cortège religieux s'en revient des champs où le prêtre a été, avec la croix, prier aux petites chapelles : à la Briqueterie d'où l'on ne voit du village que les tours et les clochers sortant d'un bouquet d'arbres; aux Affligés, où les toits et les cours des maisons, au fond des jardins clôturés de pierres noires et de plants vifs, disent aux yeux des choses nouvelles que les rues tenaient cachées; à Saint-Bernard, entre des maisonnettes aux fenêtres garnies de cinéraires bleus et d'arums à cornet blanc et où la vie est minutieuse et jolie.

Le cortège en revient et retourne à l'église. Monsieur le curé qui a un gros ventre, a relevé un peu sa soutane; ses souliers sont crottés, et l'air du matin lui donne une allure gaillarde. Son surplis flotte et bombe à son dos comme la blouse d'un fermier. Pour sûr, il fera un copieux déjeuner tout à l'heure.

En passant devant leurs maisons, les fidèles se détachent du cortège; au Préau, il n'y a plus que les enfants qui préparent leurs Pâques et quelques dévotes habillées de noir avec un chapelet noué

en bracelet, qui prétendent chacune dire le dernier mot au bon Dieu.

La famille Boulomme est à genoux sur l'escalier. Florimond est pâle, pâle, et ses mains jointes touchent la terre. Le magister chante d'une grosse voix éclatante dans le matin. Florimond se relève. A présent, il rêve ; dans nos chevelures sa main, par instants, s'arrête de nous caresser.

Il pensait peut-être aux champs qu'on aperçoit du haut des bois de la Sambre, ces champs qu'il allait voir quand il était enfant. A cette saison, l'herbe bleue des blés ondulant y semble couler dans la vallée comme une eau vive, sous le vent et le soleil; et cette vue enivre si bien qu'il semble, d'ici, qu'on tienne toute la vie dans les mains... Il rêvait peut-être à la promenade d'une heure, hors la ville flamande du Séminaire, pendant laquelle ses compagnons, les jeunes hommes glabres et endeuillis de soutanes, arrachaient en passant aux talus des chemins, des touffes de fleurs et des poignées d'herbe pour les couvrir de baisers...

Florimond devient plus maigre chaque jour, et chaque jour monsieur et madame Boulomme se ratatinent. Ils attendent notre arrivée comme si notre présence leur était précieuse au point qu'il n'en veulent perdre aucun instant. Leur impatience est bien tendre aussi; elle va jusqu'à leur faire ajouter, dans les pots de grès et les fontaines des tourterelles qui nous servent de jouets, un peu d'eau à celle qui y reste de la pluie, afin que nous ayons plus de plaisir encore. Et notre amour pour eux est toujours le plus joyeux. Vers eux, notre groupe joueur attire les hirondelles qui volent toujours et qu'on ne voit jamais mortes.

Madame Boulomme qui avait disparu une minute revient au seuil en portant avec précaution une tasse fumante. Florimond y boit à petites gorgées et sa mère lui essuie la sueur du front avec son tablier. Quand le jeune homme s'adosse à son siège et laisse retomber ses bras, que ses mains sont longues et blanches sur sa soutane ! — Que nous avons du plaisir !

La maîtresse sort de la petite école subitement et toute d'un coup, à la façon d'une marionnette d'horloge. Elle agite vers nous ses manches à gigot, puis fait claquer, l'une sur l'autre, ses mains que nous voyons se mouvoir aussi vigoureusement que si elles étaient attachées à ses poignets par des charnières bien huilées.

*
* *

Au parfum du mois de mai, me revient la dernière image de Flori-

mond. C'est toujours au mois de mai que mes souvenirs volent leurs guirlandes !

C'est déjà le temps qu'on s'assied, après souper, sur le banc de la cour pour regarder, au travers des feuilles clairsemées des arbres, s'ouvrir comme une fleur d'or pâle la première étoile de la nuit.

Dans ces premiers beaux soirs, l'âme retrouve de nouvelles violettes. Tout ce qu'elle n'ose crier d'amour, goutte à goutte retombe en elle. Elle est ivre d'espoir, et elle s'endort dans des pensées d'une tristesse glorieuse. Doucement, dans le velours bleu des demi-ténèbres, les cloches sonnent le « Salut », par un tintement continu où les battements se soulèvent comme des vagues qui se poursuivent.

Les garçons et les filles des hameaux voisins sont en route déjà, entre les haies. Au long des sentiers étroits, leurs coudes frôlent les branches et secouent des hannetons qui, s'éveillant, se lèvent en bourdonnant. Le vent des ailes souffle aux figures. Près des cours des métairies, un peu de jour s'attarde au fond des prairies. La verdure de l'herbe neuve y est si délicate et les fleurs de beurre si nombreuses, que cette pointe de lumière fait longtemps transparaître, dans la nuit presque noire, une ligne d'or pâle à reflet d'absinthe.

Florimond vient au Salut, soutenu sous les bras par ses parents ; c'est un groupe noir qui marche lentement. Les jeunes hommes qui le rencontrent sur le Préau ou au seuil de l'Eglise, lui parlent en français avec des voix nouvelles et des accents d'une douceur extraordinaire. Il semble, à les voir, qu'ils se retiennent de dire devant lui ce qu'ils pensent, et que quelque chose les arrête. Ils se penchent en avant pour le dévisager; s'écrasent les mains l'une dans l'autre en faisant craquer leurs phalanges ; et leurs fronts se couvrent de rides. Peut-être voudraient-ils embrasser le jeune prêtre qui va mourir, on le voit bien, on le voit bien ! Peut-être ces jeunes hommes heureux d'amour et qu'attendent les filles en cette nuit de printemps, voudraient-ils baiser Florimond sur les joues, en pleurant !... Quand ils quittent le groupe noir, ils font un détour pour retrouver leur bonne amie.

La nef est parée pour le mois de Marie. Des jeunes filles chantent au jubé : de plus jeunes chaque année, fraîches comme des boutons de rose; et plus belles, chaque printemps, de tout leur espoir nouveau. Elles sont douces et mystérieuses comme des fleurs closes encore. D'où viennent-elles? Je ne les avais encore ni vues, ni devinées. De quelles petites maisons des Remparts sont-elles sorties?

Elle allait à l'école des Sœurs, celle-ci?... Eh voisine, quoi, c'est déjà la petite du hameau d'Henrichamps?... Certes, on entend bien

que c'est d'une âme neuve qu'elles chantent dans l'encens des autels et le parfum des bouquets! — Il en était ainsi sans doute alors déjà, quand je lâchais, avec les autres enfants, les hannetons qui s'élançaient vers le chœur étincelant de lumières et de couleurs vives ; et quand je tirais la corde de la petite cloche qui commençait à tinter d'une manière toujours si inattendue qu'elle mettait notre troupe en fuite.

Le salut est fini. Le ciel est encore éclairé au-dessus des toits du couchant, et pourtant la nuit est toute venue. Les arbres, aux murs de clôtures, passent leurs grosses têtes noires et chuchotent des paroles que la brise — on l'entend — va répéter au plus profond des jardins.

Monsieur et madame Boulomme semblent à présent porter Florirmond qui défaille dans le beau soir du mois de Marie.

* * *

C'est tout de lui, bientôt. L'heure de la récréation du matin est venue une fois encore pour la petite école, mais la boutique de madame Boulomme demeure close malgré l'heure et garnie de ses volets. Une foule habillée de noir stationne devant la porte où la maîtresse d'école et les grandes filles nous ont suivis.

La boutique est fermée et on n'y jouera pas aujourd'hui parce que Florimond est mort ; et toutes ces femmes dans leurs châles noirs à pointe, c'est pour l'enterrement, nous dit la « demoiselle ».

Qu'il fait doux et tendre à cette minute de mon âme d'enfant! C'est qu'elle aura chanté alors pour son ami mort la plus belle chanson que mes cinq ans pussent chanter. Et ce dont je n'ai même plus le souvenir m'aura ainsi parfumé pour toujours.

Je revois pourtant les alouettes de monsieur Prévert, le voisin. Nous sommes arrêtés justement sous ses cages. Les oiseaux trottent, sautent sur les mottes de gazon, tendent le cou, gonflent leurs ailes et tirelirent leur chant harmonieux et monotone comme la ligne onduleuse des blés.

Des femmes, près de nous, se disent à l'oreille que « papa et maman Boulomme » pleurent, les coudes sur la table, depuis trois jours. Ils se sont assis devant la fenêtre du jardin et ne se sont plus levés. Et sans se dire un mot, ils pleurent, et sans se regarder. Ils savent bien ce que l'autre éprouve et chacun souffre pour deux.

Le cortège des funérailles monte vers l'église. Le cercueil est recouvert du drap bleu à croix blanche, des jeunes filles, de jeunes

prêtres habillés de surplis blancs l'entourent en chantant d'une voix aiguë et rauque. Pour les laisser passer, au coin de la rue s'est arrêtée une charrette à bâche blanche, couverte de poussière. Une marchande de fleurs empotées s'est agenouillée sur les pavés en tenant par ses deux bras relevés en anse, son panier fleuri sur la tête. Son visage est rouge tant le fardeau pèse sur sa nuque.

*
* *

Tout de suite après Florimond, les deux vieillards moururent à peu de jours d'intervalle. Pourquoi continuer de vivre quand plus rien ne goûte?

On vendit la boutique aux enchères, dans la rue, un mercredi qui est le jour de marché. Sur une table, Bertrand était monté, le commissaire-priseur trapu comme un pot à tabac et qui ébahissait les spectateurs par des plaisanteries si audacieuses que les femmes se cachaient le visage et ne manquaient pas une de ses ventes. Ainsi, il faisait les meilleures affaires en riant et les notaires se l'arrachaient et lui payaient beaucoup à boire.

Ma mère, ce jour-là, acheta les deux chandeliers de verre argenté et ornés de dessins en couleur blanche qui gardent la cheminée de notre belle chambre. Ils trompent tous ceux qui viennent les voir et qui, les saisissant à deux mains, les trouvent si légers.

Environ ce temps, je quittais la petite école pour celle des garçons du Trieu des Bois, où il y avait des bancs américains à deux pupitres et en sapin rouge.

Ici, mille nouvelles images éclatent en moi, comme les bluettes sous le soufflet du forgeron. Mais j'ai fini mon conte des récréations de la petite école près du doux Florimond à la robe noire, qui mourut au temps où les roses ne sont encore que de frêles boutons...

*
* *

D'ailleurs la nuit tiède et bleue est entrée en ma chambre; je n'avais pas entendu ses pieds nus.

L'Arcture, la fleur des astres, brille pendue au Char de David. La brise m'apporterait-elle son haleine, ou l'odeur de foins fauchés déjà aux prés de Beaulieusart?

A cette heure, sous le pommier, la place des andains brille d'un vert mêlé de jaune. Un rossignol chante éperdu d'amour à l'abri d'un buisson, mon cœur l'entend ; et la terre ne sait pas s'endormir parce que sa jeunesse l'étouffe.

LOUIS DELATTRE.

YVELAINE

FRAGMENT

O douce dont les yeux riaient à ma venue,
Pleures-tu d'anciens pleurs de t'être souvenue
Du soir où nous suivions en nous cherchant de loin,
Toi, le chemin qui mène aux portes de la ville,
Et moi, la route qui descend vers la forêt?
Je sais la belle Vie et que la Mort est près,
Entre les fleurs, et que l'Espoir aux yeux tranquilles
M'a regardé passer sans me tendre la main.

— L'eau s'éveille en chanson nouvelle à la fontaine,
Et le vent devient brise en caressant les chênes;
L'écho dit aux roseaux la chanson qu'il a prise
Aux lèvres de l'espoir, et mon âme est éprise
De l'heure exquise où nous voici devant nous-mêmes.
Regarde avec des yeux d'enfant qui ne sait pas,
O chercheur! tu sauras la vie, et tu verras,
En retrouvant ton jeune cœur, qu'il faut qu'on aime!

Aime! et le bel Espoir éclairera ta voie
De son rire de source et de son regard clair!
Voici, prêtes pour te guider, mes mains de joie
Que devina ton rêve auprès de l'âtre éteint,
Où déjà tu songeais, dans le jeune matin,
Que viendrait, de lumière transie, à travers
Une aube heureuse éclose en roses sous ses pas,
Celle de qui les mains, douces à ton front las,
Auraient fleuri de myrte ta triste couronne
Et de qui la voix fraîche à ton âme eût chanté!

— Toi qui parles d'amour et doucement t'étonnes
De mes larmes, malgré ta sereine beauté
Et l'heureuse bonté des mains que tu me tends,
O demeure! et pardonne à mon âme surprise
D'avoir songé, devant l'éclat de ton printemps,
De ses rêves éteints parmi la cendre grise.
Tu descends en mon cœur du fond de ma mémoire
Où l'ombre, à ton côté, de mon passé sans gloire

Semblait atténuée à presque disparaître,
Dans la délicate clarté qui, de ton être,
Emanait caressante autour de ma pauvre âme
Qui se sentait partir pour un site plus calme.
. . . . . .

Tu descends en mon cœur lumineuse et parée
De parfums, et ta couronne je l'ai tressée
Rêve à rêve, depuis l'instant où rayonna
Ton image rieuse au devant de mes larmes.

Tu es la même adolescente, et je suis vieux!

Voici levée enfin, sur le jour pluvieux
Et gris que fut ma vie à désirer tes charmes,
Leur aube épanouie ! et devant toi je pleure,
Car l'ombre du Passé vient d'atteindre cette heure
Que je rêvais hélas! éternellement claire !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

BALLADES DE L'ÉTÉ

à Mme Elisabeth Kahn.

I

L'AUBE a roulé ses roues de glace dans l'horizon. La terre se découvre en gammes de jour pâle. Un mont reflète, humide, les dernières étoiles, et les animaux bleus boivent l'herbe d'argent.

La rosée de l'Aurore vient s'étoiler sur l'herbe et courir dans les sillons comme un jeune sang. Ardente, elle se mêle aux roses du Levant et roule, des coteaux, en rubis et en perles.

L'air tremble frais et bleu. Le vent passe si doux, quand ses bras de velours leur coulent au cou, que les arbres, charmés aux caresses de l'air, émeuvent leur feuillage en frissons de lumière.

Lumière des matins, ô naissance des jours, renaissance des êtres, vous égalez l'amour! — Un de ces matins clairs, j'ai vécu dans ce rêve de monter vers le ciel en gravissant le jour. Les drapeaux de l'Aurore flottaient sur mes épaules, et les fleurs de la terre embaumaient mon effort.

Les papillons, les fleurs, les oiseaux, les moulins, me semblaient un cortège tout vibrant de parfums, de vols et de lumière. Leurs ailes, dans le jour, passaient et repassaient en caresses d'amour.

Une cloche invisible au delà des portiques, étagés vers le ciel, d'une forêt antique, semblaient rythmer l'essor d'un rayon de l'Aurore, qui berçait dans son vol mille clochettes d'or.

La lumière tombait, en arpèges dorés, des rayons de l'Aurore qui se chantaient dans l'or. Aux creux dorés des monts, aux vagues d'or des prés, aux plis d'or des forêts, la lumière chantait!

Ainsi j'allais songeant à cette loi première : nul n'aime la Beauté sans aimer la lumière. Le grand jour pénétra mon front rose de fièvre, et détournant son cours vint rafraîchir mon sang, et je croyais, fermant les yeux dans mon bien-être, tant le jour était doux, la lumière parfaite, que mon esprit voyait, au travers de mon front, le ciel dans la prairie et le ciel sur les monts!

II

Le vent d'été n'est plus le vent. C'est le soleil qui respire. Qu'il brise des vitres, c'est possible... Le soleil est un fort garçon.

Le soleil joue à plus de vent, et dans le ciel il fait le vide. Le ciel aspire les jupons. C'est le soleil qui respire.

Le soleil est un fort garçon. Il boit l'orage à même l'outre, et boire coupe la respiration. Le vent d'été n'est plus le vent.

III

La mer, de vague en vague, descend de l'horizon, et tandis que le vent descend de dune en dune, tantôt sur la mer et tantôt sur les dunes Phœbé glisse sa traîne et monte et redescend.

Ecoute sans causer la musique si frêle qu'égrène sur les dunes la lune avec sa traîne, et comprends sans causer la musique des dunes, dont se berce la mer et se berce la lune.

Si dans cette harmonie l'emprise forte et douce du silence ne gagne ton cœur, et s'il pense que les dunes et la mer sont de vagues boum-boum, aux prochaines kermesses engage-le comme clown !

IV

Sous la mer odorante aux vagues de blés tendres, un doux bercé Coxcomb cuve un soir de vin vieux... — Midi, cloches, appétit ! Coxcomb dresse la tête et se frotte les yeux.

Bon ! — lui semble un reflet, sur la mer de blés tendres, le clair village en fleurs, et si lointain, qu'il pense : c'est bien sûr un reflet de la Cité de Dieu... Il reluque les cieux. C'est trop fort, il fait : Oh !

Bon ! — lui semble un écho le doux chant des pasteurs, et si doux et si loin de la mer odorante, qu'il pense : C'est un écho des Hymnes de là-haut. Il scrute alors les cieux... C'est trop fort, il fait : Oh ! sanglons cet appétit.

Puis se recouche et dit : Au lieu de voir aux cieux ce qui brille ou qui chante, faut-il que je sois gris pour n'y voir que du bleu !

V

C'est la coupe, o gué; la coupe! — L'épouvantail sur les blés mûrs fait de grands bras comme en nageant, tandis qu'un gueux, comme en nageant, coule ses bras à travers champs. Voici la coupe, o gué, la coupe! — en attendant que par les champs, coupant blés mûrs et gueux coupant, passe une rude lame d'argent à deux bras rudes comme en nageant. — Et c'est la coupe, o gué, la coupe !

VI

La ville sue dans ses faubourgs, la ville sèche dans son cœur, et l'onde qui l'arrose monte arroser ailleurs.

Dans ses faubourgs atteints d'orphéonie aigüe, les joures gonflées au col éclatent dans leur jus.

Dans son cœur déserté trois anglais pâles sèchent, si roides que sur grêve sèchent des os de seiches.

Le peuple sue dans ses faubourgs, trois anglais sèchent dans son cœur. C'est tout... Les têtes de cire fondent chez les coiffeurs.

VII

Nous allons chanter sur un mode gaillard :

— Gai, gai, Robinson, l'été l'a tenté. Comme c'est un poète, il a tout quitté, — toutes ses chères études pour la belle nature.

Moins que le nécessaire va lui suffire assez. « Un toit de racines, une pierre creuse pour chaudière, et le nid de bruyère où s'en venir lassé, suivre, le jour mourant, la flore d'un feu de branches, activer doucement d'une haleine légère l'effeuillement en brumes de branches enlacées... » — Traduisez : Villa au bord de la mer.

Alors, faut chanter sur un mode léger :

— Gai, gai, Robinson, l'été l'a tenté, oh, oh, le pauvre homme a peur de l'automne, l'hiver l'a rendu à l'étude des vers.

Exemples : (moins que le nécessaire pour dire qu'il va songer).

FRAGMENT I

Je suis comme le ciel, moi, lorsque je dors,
Et qu'un rêve effeuille mes pensées enlacées,
Ce sont des batailles de fleurs dans l'étier,
— On m'a souvent causé de rêves étoilés,

Et, hors de l'étude
De l'étude des vers,
Vive le bon dormir !
Car pour mieux rêver
(*Prononcez rêverre*)
Vive la Solitude !

Messieurs, traduisez. Quand ce n'est pas très clair, il y a de la pensée. Toutefois, ça ne rime guère.

Alors, faut chanter sur un mode sévère !

— Gai, gai, Robinson, le rêve l'a tenté, oh, oh, le pauvre homme avait peur des hommes, c'est ce qui l'a voué à l'étude des vers.

Mais que d'autres étés puissent lui naître encore :

« Vive la belle nature, on vivra son rêve ! » — Moins que le nécessaire va lui suffire assez. « Un toit de racines, une pierre creuse pour chaudière, la force, l'arc et la flèche, et l'art de bien viser, et la main pour cueillir et la main pour tuer ! » — Traduire toutefois : Sans bouger de sa fenêtre, décapiter des roses et fusiller des mouettes.

Alors, faut chanter sur un mode guerrier :

— Gai, gai, Robinson, l'été l'a tenté... Encore ! — quel poète. Il a tout quitté, toutes ses chères études pour la belle nature.

Mais qu'il s'attarde un soir, poète comme il est, à dénombrer le ciel du coin de sa croisée, que le prenne à la gorge l'automne querelleur et que, pour des raisons, *cela* descende au cœur, alors, apothéose ! alors voici rêver ! (Moins que le nécessaire va lui suffire assez. Des pierres, de la boue, n'importe, où reposer. — Traduire : un lit moëlleux, de douillets oreillers...) Ah ! maigre apothéose ! vraiment, c'est là rêver ? Le voici comme un ciel d'hiver lorsqu'il est mort, voilant d'un lourd sommeil tout son rêve étoilé.

Alors, s'il faut chanter, nous chanterons en chœur :

— Gai, gai, Robinson, la mort l'a tenté ! — Il était trop poète, et c'est ce qui l'a tué. Il a voué son corps à l étude des vers.

Et nous ajouterons sur un mode mineur :

— Gai, gai, Robinson aimait la solitude...

VIII

De l'heure blême à l'heure rouge, n'est-ce pas là mon destin tout entier, de blasphémer ;

Je crois en moi. Ce ne sont plus les ombres de mes bras qui bougent, Seigneur, je berce terre et ciel entre mes bras !

de blasphémer : Je crois en moi. Et me croire l'ombre frêle de ton doigt qui bouge, Seigneur, c'est un jeu trop frêle pour moi !

Et n'est-ce pas là mon destin tout entier, de me hausser aux branches pour mieux voir, au travers du gel clair de la lune aux ramures, tout l'or saignant à flots de toutes les blessures que font au ciel les flèches de mes blasphèmes ;

de me hausser aux branches pour mieux voir tout l'or saignant du front de Dieu au fond du soir ?

Mais n'est-ce pas là mon destin tout entier, ce jeu altier d'opposer aux étoiles, à ce grand ciel pliant sous les étoiles, mon grand front maigre serré trois fois dans les pans mordorés de mon foulard à pois?

Et de m'étendre, face à face avec le ciel... n'est-ce pas là mon destin tout entier !

IX

Au bruit de nos sabots et au bruit de nos mains, oserons-nous franchir la porte du jardin où, dans la nuit profonde, les sylphes et les fées ne semblent que du clair de l'âme s'éclairer, après avoir foulé dans nos rondes superbes, aux rayons de la lune, les étoiles de l'herbe ?

... Plus jeune encore de naître, où meurent nos chemins, d'un couchant qui ceignait l'horizon de carmin, la lune s'est levée, ce soir joyeuse et rose ! Et nous avons levé vers elle nos yeux pâles... Avant la nuit profonde, la lune s'est déclose à ne laisser, d'or pur, que son cœur aux étoiles, pour donner à nos yeux étoilant nos visages, la jeunesse et l'éclat de ses rayons de rose...

Et nos yeux éclairant nos âmes de leur feu, — sans un bruit de sabots et sans un bruit de mains, nous avons pu franchir la porte du jardin où, dans la nuit profonde, les sylphes et les fées ne savent que du clair de l'âme s'éclairer, et nous avons foulé d'une ronde superbe, aux rayons de nos âmes, les étoiles de l'herbe !

PAUL FORT.

LES BRIQUETIERS

C'EST *la lune rouge*
sur un fusain horriblement
morne, triste et louche,
qui baigne d'un atroce sang
les toits des vieux bouges...

...C'est la pauvre estompe
d'un site de banlieue amer,
qui constamment pompe
l'angoisse d'une ambiance d'air
où toujours tout trompe...

...Puis, c'est l'indécis
du vaste champ des briqueteries,
dans le vague crépuscule assis,
engainant d'un brouillard ses terres pétries,
qui, là, vaste, ténébreux, farouche, s'embrunit...

*
* *

Et sur ces terres ternes
que je surplombe,
sur ce champ que le noir cerne
où la nuit tombe,

ce dimanche soir, on travaille:
une table *peine encore...*
et l'on dirait que la mort
tisse là-dessus de fines mailles...

Dans le sombre on voit du nu
bouger très rapide: un torse...un coude...
hideuses maigreurs d'angle que soude
le feu de fatigue du mal cru!

Ils suent d'ahan, ils s'agitent
dans une buée...
et la gloire humaine s'effritte
dans cette ruée
de la faim
au pain!..

Lors gémirent leur plainte
des résignations saintes :
d'en bas ces cris montèrent
très nets en phrases claires :

« Nos mains saignent, nos pieds aussi,
» nos os font des trous à la peau
» et nos pauvres torses durcis
» s'efflanquent... Oh! grâce, bourreau!
» Ah! la géhenne est dure!
» Ah! c'est la torture
» du pauvre!
...Mais la nuit les couvre
d'une oppression sure...

Alors je regardai la lune rouge
sur un fusain horriblement
morne, triste et louche,
qui baigne d'un atroce sang
les toits des vieux bouges...

et il me sembla qu'elle souriait
en sa glauque image,
et que son sourire disait
sa soif de carnage!

EMILE CAMMAERTS

TÉRENCE :

PHORMION

TRADUCTION LITTÉRALE (Suite).

SCÈNE III (231-314).

DÉMIPHON — PHÉDRIA — GÉTA

Démiphon, en habits de voyage, vient du Pirée ; il est dans un état de vive excitation.

DÉMIPHON. Est-il donc possible qu'Antiphon ait pris femme sans mon consentement ? N'avoir d'égards ni pour mon autorité — mais je laisse mon autorité — ni tout au moins pour mon ressentiment ! N'éprouver aucune honte ! O le trait d'audace ! O Géta, le donneur de conseils !

GÉTA. *(à part)*. C'est à peine (s'il parle de moi) pour finir.

DÉMIPHON. Que me diront-ils, et quelle excuse trouveront-ils ? Je me le demande.

GÉTA (*à part*) Mais oui, j'en trouverai une; occupe-toi d'autre chose.

DÉMIPHON. Est-ce qu'il me dira : « c'est malgré moi que je l'ai fait; la loi m'y a contraint. » ? Je l'entends, et je le reconnais.

GÉTA (*à part*). Bien dit.

DÉMIPHON. Mais,sciemment et sans dire mot,donner cause gagnée à ses adversaires, est-ce que la loi l'exige aussi ?

PHÉDRIA. Voilà qui est dur.

GÉTA. J'arrangerai la chose; laisse-moi faire.

DÉMIPHON. Je ne sais à quoi me résoudre, tant cela m'arrive contre mon attente et contre toute croyance. Je suis si fort en colère, que je ne puis disposer mon esprit pour y réfléchir. Aussi est-ce alors surtout que les affaires sont le plus prospères, que tous doivent méditer en leur esprit le moyen d'endurer une peine qui les afflige. [Que celui qui revient de voyage s'attende toujours à des dangers, à des pertes, à des exils], escapade du fils, mort de la femme, maladie de la fille. (Qu'ils songent) que ce sont choses journalières, qu'elles peuvent leur arriver,

de façon qu'aucune d'elles ne les surprenne; tout ce qui arrive contre leur attente, qu'ils le tiennent pour autant de gagné.

GÉTA. Phédria, on ne saurait croire combien je surpasse mon maître en sagesse. J'ai calculé tous les désagréments qui me menacent, au retour de mon maître : il me faudra tourner la roue au moulin, être battu, avoir les entraves, travailler à la campagne. Rien de tout cela ne me surprendra. Tout ce qui arrivera contre mon attente, je le tiendrai pour autant de gagné. Mais qu'hésites-tu à aborder le bonhomme et à lui parler tout d'abord courtoisement ? *(Phédria s'avance)*.

DÉMIPHON. C'est Phédria, le fils de mon frère, que je vois venir à ma rencontre.

PHÉDRIA. Mon oncle, je te salue.

DÉMIPHON. Salut ; mais où est Antiphon ?

PHÉDRIA. Je me réjouis de ton heureux retour.

DÉMIPHON (*impatiente*). D'accord ; réponds à ma question.

PHÉDRIA. Il se porte bien ; il est ici proche ; mais tout va-t-il suivant ton désir ?

DÉMIPHON (*bourru*). Je le voudrais du moins.

PHÉDRIA (*innocemment*). Que me dis-tu là?

DÉMIPHON (*éclatant*). Tu le demandes, Phédria? Vous avez bâclé ici un beau mariage, en mon absence !

PHÉDRIA (*feignant l'étonnement*). Hé! Est-ce cela maintenant qui t'indispose contre lui?

GÉTA (*à part, et d'un ton admiratif*) L'excellent comédien !

DÉMIPHON. Pourrais-je ne pas lui en vouloir ? Je me fais une fête de le voir paraître devant moi, pour qu'il sache maintenant que moi, autrefois l'excellent père, je suis devenu, par sa faute, de tous le plus sévère.

PHÉDRIA. Mais vraiment, mon oncle, il n'a rien fait qui doive vous fâcher.

DÉMIPHON. Ah ! voilà bien toujours la même histoire ! Tous se ressemblent! Qui en connaît un, les connaît tous.

PHÉDRIA. Ce n'est pas cela du tout.

DÉMIPHON. Celui-ci est en faute, celui-là se fait son avocat; est-ce l'autre, celui-ci se trouve juste à point ; ils se prêtent mutuellement assistance.

GÉTA (*à part*). Sans le savoir, le vieux a bien dépeint leur conduite.

DÉMIPHON. Car s'il n'en était pas ainsi, tu ne te mettrais pas de son côté, Phédria.

PHÉDRIA (*très calme et d'un ton de remontrance polie*). Mon oncle, si le fait est réel, qu'Antiphon ait commis une faute, par un acte qui aurait compromis son patrimoine ou sa réputation, je ne plaide pas pour qu'il échappe au châtiment mérité. Mais si quelqu'un, par hasard, fort de son astuce, a tendu un piège à notre jeunesse, et a réussi, est-ce notre faute ou celle des juges, qui souvent, par envie, ôtent au riche ou, par pitié, donnent au pauvre?

GÉTA (*à part*). Si je ne connaissais pas l'affaire, je croirais qu'il dit vrai.

DÉMIPHON. Est-ce qu'il y a un juge qui puisse reconnaître vos droits, quand vous-même ne répondez pas un mot (pour les défendre), ainsi que lui l'a fait?

PHÉDRIA. Il s'est acquitté du devoir d'un jeune homme bien élevé : quand on fut arrivé devant les juges, il n'a pas pu articuler ce qu'il avait projeté de dire, tant sa modestie avait alors paralysé ce garçon timide.

GÉTA (*à part*). Je félicite Phédria ; mais pourquoi hésiter à aborder tout de suite le vieillard? (*Il s'approche*) Maître, bonjour; je me réjouis de ton heureux retour.

DÉMIPHON (*le menaçant*). Ah! salut, l'excellent gardien, le vrai soutien de ma famille, à qui j'ai confié mon fils lors de mon départ!

GÉTA (*du ton de l'innocence méconnue*). Depuis un bon moment, je t'entends nous accuser tous, injustement, et moi plus injustement encore : car qu'aurais-tu voulu que je fisse pour toi dans cette affaire? Les lois ne permettent pas à l'esclave de plaider, et il n'a pas droit de témoignage.

DÉMIPHON. Je laisse tout cela. Je veux bien que le jeune homme, inaccoutumé aux tribunaux, ait eu peur; je t'accorde que tu es esclave; pourtant, fût-elle tout ce qu'il y a de plus parente, il n'était pas indispensable qu'il l'épousât ; mais, ainsi que la loi l'ordonne, vous lui auriez fourni une dot; elle aurait cherché un mari ailleurs. Comment a-t-il manqué de raison jusqu'à épouser de préférence une pauvresse?

GÉTA. Ce n'est pas la raison qui lui a manqué, c'est l'argent.

DÉMIPHON. Il n'avait qu'à emprunter.

GÉTA. Emprunter ? rien de plus facile à dire.

DÉMIPHON. Enfin, si aucun autre moyen ne lui réussissait, il n'avait qu'à s'adresser à un usurier.

GÉTA (*sarcastique*). Hé quoi! tu as bien parlé ! Comme si on lui aurait fait crédit de ton vivant.

DÉMIPHON (*avec colère*). Non, il n'en sera pas ainsi; c'est impossi-

ble. Moi, souffrir un seul jour le mariage de cette femme avec mon fils? Ils n'ont mérité aucune indulgence. Je veux qu'on me montre cet homme, ou qu'on m'indique où il demeure.

GÉTA. Tu veux dire Phormion?

DÉMIPHON Le patron de cette femme.

GÉTA. Je vais le faire venir.

DÉMIPHON. Et Antiphon, où est-il maintenant?

GÉTA. Sorti.

DÉMIPHON. Va, Phédria, me le chercher et amène-le moi.

PHÉDRIA. J'y vais, et tout droit encore. (*Exit.*)

GÉTA (*à part*). Oui, tout droit chez Pamphila. (*Exit Géta.*)

DÉMIPHON. Moi, je m'en vais chez moi, saluer mes dieux pénates; de là, j'irai au forum et j'appellerai à mon aide quelques amis, qui puissent me secourir dans cette affaire, pour que je ne sois pas pris au dépourvu quand viendra Phormion. (*Exit.*)

Acte III.

SCÈNE PREMIÈRE (215-347).

PHORMION — GÉTA.

(*Ils reviennent ensemble du forum ; Phormion est pris de vin*).

PHORMION. Tu dis bien qu'il est parti d'ici, redoutant l'arrivée de son père?

GÉTA. Parfaitement.

PHORMION. Qu'il a laissé là Phanium?

GÉTA. Oui.

PHORMION, Et que le vieillard enrage?

GÉTA. Absolument.

PHORMION (*se détournant de Géta, à part*). C'est à toi seul, Phormion à mener toute cette affaire. C'est toi qui a broyé la drogue, il te faut l'avaler toute : apprête-toi.

GÉTA. Je te prie...

PHORMION (*poursuivant son monologue*). S'il demande...

GÉTA. C'est en toi qu'est notre espoir.

PHORMION (*même jeu*). Voilà. Qu'y aura-t-il, s'il la renvoie?

GÉTA. C'est toi qui nous as poussés...

PHORMION (*d'un ton de satisfaction*). Voici le moyen, je crois.

GÉTA. Tire-nous d'affaire.

PHORMION (*à Géta*). Amène le vieux : tous mes plans sont maintenant dressés dans ma tête.

GÉTA. Que vas-tu faire?

PHORMION. Que veux-tu, sinon que Phanium demeure, que je mette Antiphon à l'abri du reproche, et que je fasse dériver sur moi toute la colère du vieillard?

GÉTA. O le vaillant homme, l'excellent ami que tu fais! Mais, Phormion, je crains souvent que ce courage, en fin de compte, n'aboutisse à la prison.

PHORMION. Oh! que non ; l'épreuve en est faite; je sais dès longtemps où poser le pied. Combien supposes-tu que j'aie déjà battu de gens, les amenant à deux doigts de leur perte, [étrangers comme citoyens? mieux je connais la voie, plus souvent la chose m'arrive-t-elle]. Dis donc, as-tu jamais ouï dire qu'on m'ait intenté une action en dommages?

GÉTA. Et comment cela?

PHORMION. Parce qu'on ne tend pas le filet à l'épervier ou au milan, qui nous font du tort; c'est à ceux qui ne nous font rien qu'on le tend ; c'est qu'il y a profit à prendre ceux-ci ; dans le cas des premiers, nous gaspillons nos peines. Le péril est pour d'autres, pour ceux que l'on peut écorcher. Moi, on sait que je n'ai rien. Tu me diras : « Ils t'emmèneront chez eux, après t'avoir condamné (1) ». Mais ils ne veulent pas nourrir un gaillard vorace, et m'est avis qu'ils ont raison de se refuser à rendre le plus grand des bienfaits en échange d'un méfait (2).

GÉTA. Jamais Antiphon ne pourra te témoigner assez de reconnaissance pour tes bons offices.

PHORMION. Sans doute, mais c'est au patron qu'on ne saurait témoigner assez de reconnaissance pour ses bons offices. Venir à table, sans payer son écot, parfumé, sortant du bain, l'esprit en repos, alors que lui est dévoré à la fois par les soucis et la dépense! Tandis que tout s'accomplit qui peut t'être agréable, lui enrage : toi, tu peux rire, boire le premier, occuper le haut bout de la table ; on te sert un dîner embarrassant...

GÉTA. Que veut dire ce mot?

PHORMION. Un dîner où tu ne sais pour quel plat te décider.

(1) A défaut de paiement d'une amende légalement prononcée, les lois athénienne et romaine autorisaient le créancier à se saisir de la personne de son débiteur, et à le traiter en esclave.

(2) Allitération dans le texte.

Quand tu te mets à calculer combien ces choses sont délicieuses et combien elles sont chères, franchement, est-ce que tu ne prendrais pas pour un dieu propice celui qui te les fournit?

GÉTA. Le veillard arrive ; vois ce que tu vas faire ; c'est le premier choc qui est le plus rude. Si tu le supportes, après cela tu pourras jouer le jeu que tu voudras.

SCÈNE II (348-440).

DÉMIPHON — HÉGION, CRATINUS, CRITON, ses conseils,

PHORMION — GÉTA.

DÉMIPHON (*à ses conseils*). Avez-vous jamais entendu parler d'une injure faite à quelqu'un avec autant d'insolence que celle-ci? Assistez-moi, je vous en prie.

GÉTA (*à part, à Phormion*). Il est furieux!

PHORMION (*à part, à Géta*). Toi, fais attention à ceci. Moi, je m'en vais le secouer. (*Parlant haut et d'un ton indigné, de façon à être entendu de Démiphon.*) Par les dieux immortels ! Il dit, ce Démiphon, que notre Phanium n'est pas sa parente ? Démiphon nie qu'elle soit sa parente ?

GÉTA. Il le nie.

DÉMIPHON (*à mi-voix, à ses amis*). Je crois que voilà justement celui dont je parlais ; suivez-moi. (*Ils s'approchent avec précaution.*)

PHORMION. Et il nie avoir jamais su quel en était le père.

GÉTA. Il le nie.

PHORMION. Parce que la pauvre créature a été laissée dans la misère, on désavoue son père, et elle-même on l'abandonne ; vois ce que fait l'avarice!

GÉTA (*avec une indignation jouée*). Si tu accuses mon maître d'avoir voulu nuire, tu vas en entendre!

DÉMIPHON (*à part*). O l'effronterie! C'est lui maintenant qui va me poursuivre !

PHORMION. A vrai dire, je n'ai pas de raison d'en vouloir au jeune homme, de n'avoir pas connu le père : le bonhomme, âgé, pauvre, vivant de son travail, se confinait presque à la campagne ; c'est de mon père qu'il tenait le champ qu'il y cultivait. Souvent, en ce temps-là, le vieillard me racontait que son parent le négligeait ; mais quel homme! le meilleur peut-être que j'aie vu de ma vie!

GÉTA (*ricanant*). Quel contraste entre cet excellent homme et le coquin que tu fais!

PHORMION (*feignant l'indignation*). Va te faire pendre! Si je ne l'avais estimé ainsi, jamais je n'aurais encouru de votre famille une si terrible inimitié, à cause de cette fille que ton maître maintenant méprise d'une façon si indigne.

GÉTA (*marchant sur lui avec une feinte colère*). Vas-tu continuer à dire du mal de mon maître absent, canaille?

PHORMION. Mais ce que je dis, il le mérite.

GÉTA. Tu parles, gibier de prison?

DÉMIPHON (*appelant*). Géta!

GÉTA (*criant, et feignant de ne pas entendre Démiphon*). Extorqueur de biens, tortureur de lois!

DÉMIPHON (*haussant la voix*). Géta !

PHORMION (*à mi-voix, à Géta*). Réponds.

GÉTA (*se retournant*). Qui est là ? (*D'un ton de grande surprise.*) Oh!

DÉMIPHON (*à Géta*). Tais-toi.

GÉTA. En ton absence, il n'a pas cessé de la journée de proférer contre toi des injures que tu ne mérites pas et que lui mérite.

DÉMIPHON (*impatienté*). Cesse. (*S'adressant à Phormion avec une politesse ironique.*) Jeune homme, tout d'abord, avec ta bienveillante permission, je te demande s'il peut t'être agréable de me répondre. Qui dis-tu qu'était cet ami à toi? Explique-le moi, et aussi comment il disait que j'étais son parent ?

PHORMION (*moqueur*). Tu me jettes l'hameçon, tout comme si tu ne le connaissais pas.

DÉMIPHON. Moi, le connaître?

PHORMION. Oui.

DÉMIPHON, C'est ce que je nie; toi qui l'affirmes, remets-moi la chose en mémoire.

PHORMION. Comment, toi, tu ne connaissais pas ton cousin ?

DÉMIPHON (*irrité*). Tu me fais mourir ! Dis son nom.

PHORMION. Son nom? Parfaitement. (*Il s'interrompt.*)

DÉMIPHON. Pourquoi ce silence, maintenant?

PHORMION (*à part, et troublé*). Je suis perdu, par Hercule ! J'ai oublié le nom.

DÉMIPHON. Que dis-tu ?

PHORMION (*à part, et très bas*). Géta, si tu te souviens de celui qui a été prononcé tantôt, souffle-le-moi. (*A Démiphon, avec effronterie.*) Eh bien, je ne veux pas le dire : tu viens pour me sonder, comme si tu ne le connaissais pas.

DÉMIPHON (*indigné*). Moi, te sonder, dis-tu?

GÉTA (*soufflant le nom à Phormion*). Stilpon.

PHORMION (*d'un ton détaché*). Au reste, qu'est-ce que cela me fait ? C'est Stilpon.

DÉMIPHON. Qui as-tu dit ?

PHORMION (*lui jetant le nom à la face*). Stilpon, te dis-je. L'as-tu connu ?

DÉMIPHON. Je ne l'ai pas connu et je n'ai pas eu de parent de ce nom.

PHORMION (*d'un ton de provocation*). Vraiment ? Tu n'as pas honte de ce que tu profères ? Mais s'il t'avait laissé un héritage de dix talents...

DÉMIPHON. Que les dieux te confondent !

PHORMION. Tu serais le premier à dérouler de mémoire votre généalogie depuis l'aïeul et le père du trisaïeul.

DÉMIPHON (*hargneux*). Comme tu le dis. Dans ce cas, en arrivant au tribunal, j'aurais démontré comment elle est ma parente : fais de même. Dis-nous donc comment elle est ma parente.

GÉTA (*à Démiphon, battant des mains*). Bien dit, mon maître ; parfait ! (*A Phormion, à part, avec inquiétude*). Hé la, toi, prends garde !

PHORMION (*avec arrogance*). J'ai clairement expliqué la chose aux juges à qui je le devais. Si cela était faux, pourquoi ton fils ne l'a-t-il pas réfuté alors ?

DÉMIPHON (*impatienté*). Tu me parles de mon fils, dont on ne saurait exprimer la sottise dans les termes qu'elle mérite ?

PHORMION (*ironique*). Mais toi, qui es si sage, va-t'en voir les magistrats et leur demander de prononcer, pour toi, leur sentence une seconde fois, puisqu'aussi bien tu règnes seul et qu'à toi seul il est donné d'obtenir deux fois jugement dans la même affaire (1).

DÉMIPHON (*après une pause, et se contenant*). Bien qu'il m'ait été fait tort, cependant, plutôt que de courir après des procès ou de t'entendre, tout comme si elle était ma parente, prends les cinq mines que la loi ordonne de fournir en dot, et emmène-là.

PHORMION. Ha ! ha ! ha ! Tu es délicieux !.

DÉMIPHON. Qu'y a-t-il ? Est-ce que je demande quelque chose d'injuste ? Ne puis-je pas même obtenir ce qui est le droit commun ?

PHORMION (*sur un ton de vertueuse indignation*). Est-ce donc, je te prie, que la loi t'ordonne de lui payer son salaire et de la renvoyer,

---

(1) La coutume athénienne s'y opposait ; à Rome au contraire, il pouvait y avoir révision du procès.

ainsi qu'une courtisane quand tu en as usé ? Ou n'est-ce pas pour qu'une citoyenne ne commît rien d'infamant du fait de son indigence qu'elle a reçu l'ordre de s'unir à son plus proche parent, pour passer sa vie avec lui seul, chose que tu interdis, toi ?

DÉMIPHON. Oui, avec son plus proche parent, d'accord; mais nous, d'où sommes-nous parents, et pour quel motif...

PHORMION. Allons donc, « ne remets pas en question ce qui a été réglé », dit-on.

DÉMIPHON. Ne pas remettre en question ? Bien au contraire, je ne cesserai pas que je n'y sois parvenu.

PHORMION. Tu radotes.

DÉMIPHON. Laisse-moi toujours faire.

PHORMION. En fin de compte, Démiphon, ce n'est pas à toi que nous avons affaire; c'est ton fils qui a été condamné et non toi; car, pour toi, le temps d'épouser était depuis longtemps passé.

DÉMIPHON. Tout ce que je dis maintenant, considère que c'est lui qui te le dit; sinon, lui et sa femme, je les chasserai de chez moi.

GÉTA (*à part*). Il s'emporte.

PHORMION. Tu ferais mieux de t'en aller toi-même.

DÉMIPHON. Tu es donc prêt à me contrarier en tout, malheureux?

PHORMION (*à part, à Géta*). Il a peur de nous, bien qu'il s'efforce de le cacher.

GÉTA (*à part, à Phormion*). Le début te réussit.

PHORMION (*à Démiphon, d'un ton paterne*). Que ne te résignes-tu à ce qu'il te faut subir? Tu feras chose digne de toi, et nous serons bons amis.

DÉMIPHON (*avec mépris*). Moi, rechercher ton amitié? Voudrais-je seulement t'avoir vu ou entendu?

PHORMION. Si tu sympathises avec elle (Phanium), tu auras de quoi charmer ta vieillesse : songe à l'âge que tu as.

DÉMIPHON (*exaspéré*). Qu'elle te charme toi-même : prends-la pour toi.

PHORMION (*avec un calme provocant*). Modère donc ta colère.

DÉMIPHON. Attention à ceci; c'est assez de paroles. Si tu ne te hâtes d'emmener la femme, c'est moi qui la jetterai dehors. J'ai dit, Phormion.

PHORMION. Et si toi tu la traites autrement qu'on ne doit traiter une femme libre, je te « collerai » un fameux procès. J'ai dit, Démiphon. (*A part, à Géta*). Holà, si l'on a besoin de moi, tu me feras appeler; je suis chez moi.

SCÈNE III (441-464).

DÉMIPHON-GÉTA-HÉGION-CRATINUS-CRITON.

DÉMIPHON (*monologuant*). De quels soucis, de quels tourments mon fils ne m'accable-t-il pas, lui qui nous a empêtrés, lui et moi, de ce mariage! Et il ne se montre pas, pour qu'au moins je sache ce qu'il dit de l'affaire ou ce qu'il en pense. (*A Géta*). Va-t'en voir s'il est de retour ou non à la maison.

GÉTA. J'y vais.

DÉMIPHON (*à ses conseils*). Vous voyez où l'affaire en est. Que dois-je faire? Parle, Hégion.

HÉGION. Moi? Je propose Cratinus, si tu le veux bien.

DÉMIPHON. Parle, Cratinus.

CRATINUS. C'est moi que tu veux entendre?

DÉMIPHON. C'est toi.

CRATINUS. Moi, je voudrais que tu fisses ce qui est de ton intérêt. Voici mon opinion : ce que ton fils a fait ici en ton absence, il est juste et de raison de le considérer comme nul et non avenu, et tu y réussiras. J'ai dit.

DÉMIPHON. Parle maintenant, Hégion.

HÉGION. Moi, je crois qu'il a parlé en toute sincérité; mais voilà : autant d'hommes, autant d'opinions. A chacun sa façon de voir. Pour moi, il ne me semble pas que ce que les lois ont consacré puisse être annulé; et il ne serait pas beau de l'essayer.

DÉMIPHON. Parle, Criton.

CRITON. Moi, j'estime qu'il faut un plus ample délibéré : l'affaire est d'importance.

HÉGION (*à Démiphon*). As-tu encore besoin de nous?

DÉMIPHON. Vous avez parfaitement fait. (*Les trois conseils saluent et se retirent*). — (*Désespéré*). Me voilà beaucoup plus incertain que tout à l'heure.

(GÉTA) (*revenant*). On dit qu'il n'est pas rentré.

DÉMIPHON (*monologuant*) Il me faut attendre mon frère. Le conseil qu'il me donnera sur cette affaire, je le suivrai. Je vais me rendre au port, m'informer de son arrivée. (*Il va au Pirée*).

GÉTA (*à part*). Et moi je vais me mettre à la recherche d'Antiphon, pour qu'il sache ce qui s'est passé ici.

Mais c'est lui-même que je vois revenir, juste à point.

(*A suivre*).

EM. BOISACQ.

LA DAMOISELLE MALEEN

(CONTE DES FRÈRES GRIMM)

IL etait une fois un roi qui avait un fils et ce fils devint amoureux de la fille d'un autre roi, qui s'appelait Damoiselle Maleen. Elle était miraculeusement belle et son père désirait la marier à un prince à qui il l'avait promise. Mais la Princesse Maleen dit à son père qu'elle n'épouserait que le fils du roi voisin, car ils s'aimaient si tendrement qu'ils ne voulaient pas être séparés. « Je ne puis et je ne veux en épouser aucun autre. »

En entendant cela, son père entra dans une violente colère et ordonna qu'une tour très obscure serait construite où pas un rayon de soleil,pas un rayon de lune ne pénétreraient. Quand elle fut terminée, il dit à sa fille :

— Tu seras enfermée pour sept ans dans la tour; et j'irai voir alors si ton obstination est brisée.

On emmagasina dans la tour des provisions pour tout ce temps et la princesse et sa nourrice y furent conduites, puis emmurées et ainsi séparées,à la fois, du ciel et de la terre; elles devaient rester dans une obscurité complète, où l'on ne distinguait plus le jour de la nuit.

Le prince venait souvent près de la tour et il appelait Damoiselle Maleen par son nom. Mais aucun bruit n'aurait pu traverser ces murs épais. Et elle, que pouvait-elle faire sinon pleurer et se plaindre?

Le temps passa; et à la diminution des provisions, elle calcula que les sept ans touchaient à leur fin, que l'heure de la délivrance approchait. Mais pourtant aucun coup de marteau ne s'entendait, pas une pierre ne tombait des murs et elle vit bien que son père l'avait oubliée.

Quand il ne resta plus que peu de nourriture, comprenant qu'elle était menacée d'une mort terrible :

— Nous ne serons pas délivrées, dit la princesse. Il me semble que nous devrions essayer de percer le mur d'une façon ou de l'autre.

Elle prit son couteau à pain et se mit à creuser et gratter le mortier entre deux pierres; elle le fit fort longtemps; et quand elle était fatiguée, la nourrice prenait sa place.

Après avoir bien durement travaillé, elles parvinrent à détacher

une pierre, puis une deuxième, puis une troisième, et au bout de trois jours, le premier rayon de lumière tomba dans les ténèbres ; puis enfin il se trouva une ouverture large assez pour sentir le ciel.

Le ciel était bleu et l'air frais qui entrait dans la tour avait une douce odeur. Mais comme toutes les choses apparurent tristes à la Princesse Maleen! Le château de son père gisait en ruines; les villes et les villages, aussi loin qu'on pouvait voir à la ronde, étaient incendiés. Les champs de tous les côtés étaient incultes. On ne voyait pas une âme vivante!

Elles continuèrent de travailler jusqu'à ce que l'ouverture du mur se trouvât assez grande pour qu'on pût s'y glisser. Quand cela fut, la nourrice y sauta et la Princesse la suivit. A présent encore, elles n'étaient pas libres; elles ne savaient quel chemin suivre car l'ennemi avait détruit le pays tout entier, enlevé le roi et tué tous les habitants. Elles marchèrent quelque temps espérant arriver à une autre contrée ; mais elles ne trouvèrent ni un abri, ni un être humain qui pût leur offrir une bouchée de pain; et leur faim était si dévorante qu'elles étaient bien contentes de manger les orties des buissons pour la calmer.

Après avoir de la sorte fort longtemps voyagé, elles atteignirent un autre pays. Elles s'offrirent comme servantes; mais de partout où elles frappaient, on les repoussait; personne n'avait pitié d'elles. Enfin elles arrivèrent dans une grande ville et elles allèrent ensemble à la cour du roi. Même ici on leur criait encore de passer leur chemin, quand le cuisinier dit qu'il les prendrait bien pour l'aider à sa cuisine, et ainsi la Princesse Maleen devint une seconde Cendrillon.

Mais le roi du château où elle se trouvait servante, était justement le père du premier ami de Damoiselle Maleen; et il avait choisi, pour son fils, une autre épouse aussi vilaine de figure que méchante de cœur. Le mariage se ferait même bientôt car la fiancée était déjà arrivée.

Pour cacher sa laideur, celle-ci s'enfermait dans sa chambre, loin de tous les regards, et la Princesse Maleen devait lui porter sa nourriture.

Le jour vint où la fiancée allait à l'église avec le fiancé; cependant elle était si honteuse de sa laideur, elle avait si peur que les gens de la rue se la montrassent du doigt par moquerie, qu'elle envoya chercher Maleen, et lui dit:

— Ici t'attend un grand bonheur; j'ai tordu mon pied et je ne saurais aller dans la ville aujourd'hui; si tu veux revêtir mes habits de noce et prendre ma place, il y aura là pour toi un honneur au-delà de tout ce que tu pouvais jamais espérer.

Mais la Princesse Maleen répliqua :

— Je ne désire aucun honneur qui ne m'ait été véritablement destiné.

La fiancée eut beau lui offrir son or, tout fut vain. Si bien que la vilaine femme se mit en colère et dit :

— Si tu ne m'obéis pas, tu le paieras de ta vie, car je n'ai qu'un mot à prononcer pour que ta tête tombe à tes pieds.

Elle se trouva bien obligée d'obéir. Elle se vêtit donc des habits de la fiancée et de ses parures.

Chacun fut étonné de sa grande beauté, quand elle entra dans le salon royal, et le roi dit à son fils :

— Voici l'épouse que je t'ai choisie et que tu conduiras à l'église.

Le prince parut fort surpris. « Elle est comme Ma Dame Maleen, et je croirais que c'est elle-même qui est ici, se dit-il, si je ne la savais enfermée dans la tour depuis longtemps et morte sans doute. »

Il prit sa fiancée par la main et la conduisit à l'église.

Sur le chemin, il y avait un buisson d'ortie et elle lui dit :

« Buisson d'ortie,
Buisson d'ortie si misérable,
Pourquoi es-tu ici tout seul ?
Il fut un temps
Où je ne te dédaignais pas,
Mais où je te mangeais tout cru. »

— Que dis-tu là ? demanda le fils du roi.

— Rien, répondit-elle ; je pensais à la Damoiselle Maleen.

Le prince ne répliqua pas ; il était fort étonné que sa fiancée connût ce nom.

Quand ils arrivèrent au chemin devant le cimetière, elle dit :

« Chemin de l'église, ne te détourne pas ;
Ne suis-je pas la vraie fiancée ? »

— Que dis-tu là ? demanda le fils du roi.

— Rien, répondit-elle ; je pensais à la Damoiselle Maleen.

— Connais-tu la Damoiselle Maleen ?

— Non, répondit-elle. Comment la connaîtrais-je ? J'ai seulement entendu parler d'elle.

Quand ils arrivèrent à la porte de l'église, elle dit de nouveau :

« Porte de l'église, ne te ferme pas ;
Ne suis-je pas la vraie fiancée ? »

— Que dis-tu là ? demanda le fils du roi.

— Ah ! répondit-elle ; je pensais à la Damoiselle Maleen.

Alors il prit une riche chaîne d'or et la lui passa au cou, en fermant les anneaux l'un dans l'autre.

Ils entrèrent à l'église et restèrent à l'autel pendant que le prêtre joignait leurs mains et les mariait.

La princesse ne dit pas un mot de tout le chemin durant qu'ils revenaient au château ; et quand elle arriva, elle courut dans la chambre de la fiancée enlever les riches habits et les parures et remettre sa vieille robe grise. Elle conserva seulement la chaîne d'or que le prince lui avait donnée.

Quand la nuit fut venue et le moment où la fiancée devait être conduite dans la chambre du fils du roi, elle laissa tomber son voile sur sa figure afin qu'il ne s'aperçût pas de l'imposture.

Dès que tous les convives furent partis, il dit :

— Que disais-tu donc, tantôt, au buisson d'ortie du chemin ?

— A quel buisson d'ortie? demanda-t-elle. Je n'ai parlé à aucun buisson d'ortie.

— Si tu ne l'as pas fait, c'est que tu n'es pas la vraie fiancée.

Alors elle se leva et dit :

« Je vais aller vers la servante
Qui porte mes pensées. »

Elle sortit et fit venir Damoiselle Maleen.

— Donzelle, qu'as-tu dit, au buisson d'ortie ?

— Je lui dis seulement :

« Buisson d'ortie,
Buisson d'ortie si misérable,
Pourquoi es-tu ici tout seul ?
Il fut un temps
Où je ne te dédaignais pas,
Mais où je te mangeais tout cru. »

La fiancée revint dans la chambre en courant et dit:

— Je sais à présent, ce que j'ai dit au buisson d'ortie; et je me rappelle tous les mots que vous avez entendus.

— Mais au chemin de l'église, que disais-tu quand nous y sommes passés ? demanda le fils du roi.

— Au chemin de l'église ? répondit-elle. Je ne parlai à aucun chemin de l'église.

— Alors, tu n'es de nouveau plus ma vraie fiancée.

Et elle, de nouveau, dit :

« Je vais aller vers la servante
Qui porte mes pensées. »

Elle courut dehors et fit venir Damoiselle Maleen :

— Donzelle, qu'as-tu dit au chemin de l'église ?

— Je lui dis seulement :

« *Chemin de l'église, ne te détourne pas ;*
Ne suis-je pas la vraie fiancée ? »

— Cela te coûtera la vie! cria la fiancée.

Mais elle se hâta vers la chambre et dit au fils du roi :

— Je sais, à présent, ce que j'ai dit, au chemin de l'église; et je me rappelle tous les mots.

— Mais à la porte de l'église, qu'as-tu dit?

— A la porte de l'église ? répondit-elle. Je n'ai parlé à aucune porte d'église.

— Alors, encore une fois, je te dis que tu n'es pas ma véritable épouse.

Elle sortit et fit venir Maleen :

— Donzelle, qu'as-tu dit à la porte de l'église ?

— J'ai dit seulement :

« *Porte de l'église, ne te ferme pas ;*
Ne suis-je pas la vraie fiancée ? »

— Que cela te casse le cou! cria la fiancée, en entrant dans la plus grande colère.

Cependant elle se pressa de retourner à la chambre du fils du roi :

— Je sais, à présent, ce que j'ai dit à la porte de l'église, et je me rappelle tous les mots.

— Mais où as-tu mis la chaîne d'or que je te donnai, à la porte de l'église ?

— Quelle chaîne d'or? répondit-elle. Tu ne m'as pas donné de chaîne d'or.

— Je te l'ai passée, moi-même au cou, dit-il, et moi-même bouclée. Et si tu ne le sais pas, c'est que tu n'es pas mon épouse véritable.

Et il lui arracha le voile du visage. Elle lui apparut dans une si affreuse laideur qu'il bondit en arrière en s'écriant :

— Qui es-tu? Que fais-tu ici?

— Je suis ta véritable épouse, dit-elle, celle que le roi ton père a choisie pour toi. Mais comme je craignais qu'on se moquât de moi aujourd'hui, j'ai prié la fille de cuisine de prendre mes habits et d'aller à l'église à ma place.

— Où est cette servante? dit-il. Je veux la voir. Va la chercher!

Elle alla vers la cour et ordonna aux domestiques :

— Cette souillon est une fourbe. Menez-la dans la cour et coupez-lui la tête.

Les domestiques se saisirent de Maleen et la traînèrent de force, mais elle cria si fort au secours que le prince l'entendit. Il accourut

de sa chambre et commanda qu'on la mît immédiatement en liberté.

Au moment où elle arrivait sous la lumière des lampes, il remarqua, à son cou, l'éclat de la chaîne d'or qu'il lui avait donnée devant la porte de l'église.

— Tu es ma véritable épouse, dit il, celle qui vint avec moi à l'église. Suis-moi dans ma chambre.

Et quand ils y furent seuls, il lui dit encore :

— Sur le chemin de l'église, tu prononçais le nom de Damoiselle Maleen qui fut ma fiancée bien-aimée. Si la chose était possible en cet instant, je dirais qu'elle est devant moi, tant tu lui ressembles en tout point.

— Je suis la Princesse Maleen, dit elle. J'ai été enfermée sept ans dans la tour de ténèbre. J'ai souffert la faim et la soif, le deuil et la misère; et je vins dans ce château pour y gagner mon pain en travaillant. C'est alors que j'appris que j'étais ici dans ta maison, et que tu étais sur le point de te marier à une autre. J'aurais gardé le silence toujours, toujours, si ta fiancée elle-même ne m'avait envoyée avec toi à l'église. C'est moi que tu as épousée, aujourd'hui, devant l'autel, et je suis ta véritable épouse. Si tu m'aimes encore, ce sera le soleil après les sombres jours passés.

— Je t'aime encore, dit-il. »

Et il la prit dans ses bras et l'embrassa.

Pour sa récompense, la vilaine fiancée eut la tête tranchée le lendemain. Tandis que la Princesse Maleen et son mari vécurent heureux, tout le reste de leurs jours.

La tour où fut enfermée la Princesse Maleen est encore debout. Quand les enfants vont jouer autour, ils chantent :

« *Kling, klang, kloria,*
Qui est dans la tour ?
La fille du roi est dans la tour,
Elle ne saurait nous voir.
Car le mur ne veut pas tomber,
La pierre ne veut pas se détacher.
Petit Jean, avec ta jaquette rouge,
Derrière la tour, viens jouer avec moi. »

L. ALLARD et L. DELATTRE, *traduct.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Cycle patibulaire, par GEORGES EEKHOUD.

Le *Coq Rouge* a pris pour règle de ne point se répandre en louanges sur les œuvres des siens. Ceux qui savent comme on a souvent accusé les revues belges de n'être que de petites chapelles dont les servants se cassent mutuellement l'encensoir sur le nez, comprendront sans doute cette réserve. Elle nous force cependant à être parfois injustes et à ne faire qu'une simple mention d'œuvres envers lesquelles nous voudrions manifester toute notre admiration, comme le font ceux que le même scrupule n'embarrasse point.

Ainsi j'ai été forcé, à la demande même de l'auteur, et il ne m'est pas désagréable de m'en venger en ce moment, de ne consacrer que quelques lignes à un livre pour lequel j'éprouve une grande admiration, qui s'intitule *Une Rose à la bouche.*

Je tiens à me justifier de l'indifférence que j'ai eu l'air de témoigner alors, à l'injustice que l'on a pu m'accuser de commettre, parce que c'est encore moi qui suis obligé d'agir de même avec une œuvre dont il conviendrait de parler plus longuement et surtout plus éloquemment, j'ai nommé le *Cycle patibulaire*, que le *Mercure de France* vient d'ajouter à sa collection, la plus belle qui soit maintenant à Paris, et qui comprend des livres tels que ceux de Vielé Griffin, de Verhaeren, de Regnier, de Louys, de Gourmont etc..., tout ce qu'il y a en ce moment là-bas, de jeunesse, de talent et d'espérance.

M. Georges Eekhoud m'en voudrait, certes, et je le regrette, si je me départais, à propos de lui, de la règle imposée, dans une revue qui est la sienne comme la nôtre.

MM. Krains, Stiernet et notre cher Francis Nautet ont dit naguère, en des études très remarquées, la prodigieuse originalité de ce livre où l'auteur plonge des yeux ardents d'amour et de sympathie violente dans le gouffre insondable des passions. Comme celui qui ne craint point de combattre le dragon redoutable qui garde l'or dans son antre, il n'hésite pas à pénétrer dans les milieux les plus criminels en apparence et les plus pervertis, pour y trouver l'or de la suprême bonté, de la force de la vie.

Les contes qui ne figuraient point dans l'édition première, *Aux bords de la Durme*, le *Suicide par amour*, le *Tatouage*, la *Bonne leçon* et le *Tribunal au chauffoir*, sont dans la même atmosphère ardente et électrique où la moindre rencontre sympathique détermine une explosion d'amour violent, sauvage, absolu, mais où le moindre choc, le moindre heurt, la moindre discordance provoque une tempête de révolte, de haine, de vengeance.

La morale de M. Eekhoud n'est pas celle des lois écrites ni celle d'une société hypocrite. Par réaction contre celle-là, il pousse la sienne jusqu'au paroxysme. Il la brandit comme un drapeau de guerre. Mais ces contes rayonnent d'une bonté militante. L'auteur, dans l'ardeur de son altruisme, dégage des obstacles créés par les ambiances, toutes les valeurs d'énergie et d'instinct; il nous conduit à travers le dédale des prétendues perversités et déviations, pour nous montrer enfin des fleurs de spontanéité et de sincérité. Alors il s'éleve, il monte dans son large panthéïsme, jusqu'à l'adelphie suprême.

Cette œuvre, la plus forte, la plus passionnée et la plus originale qui ait été écrite depuis Dostoïewsky, aura, je l'espère, le succès qu'une renommée rétive n'a encore octroyé à M. Georges Eekhoud que d'une façon trop parcimonieuse.

Au Sanatorium, nouvelle de J. de Tallenay.

Le petit livre que M. Tallenay vient de publier chez Larcier est le plus parfait qu'il ait écrit jusqu'ici.

Dans ses œuvres précédentes, notamment dans les *Treize douleurs*, un livre peu ordinaire cependant, l'auteur sacrifiait trop au snobisme occuliste et magiste. Il s'était laissé entraîner par la grandiloquence du Sâr Péladan et par la phraséologie creuse et poncive de ses disciples, des sarewitchs qui ont sévi chez nous sous des formes d'art diverses, mais qui heureusement, ont à peu près complètement disparu de la littérature. Ils ont réservé leur anémie à la peinture. La manière d'écrire de M. de Tallenay se ressentait de cette influence. Le style se boursoufflait souvent, afin d'être dans le goût des sous-Eliphas Levi, des diseurs de bonne aventure et des avaleurs de couteaux. Les poncifs de l'au delà, du mystérieux, de l'inexpliqué étaient trop fréquemment mis à contribution pour épicer les récits. Aujourd'hui, grâce à Dieu, M. de Tallenay s'est entièrement débarrassé de l'influence de ces farceurs-là. Nous nous sommes permis de lui dire, il y a un an, qu'il avait assez de talent pour ne point avoir

recours à des moyens extra-littéraires qui ont eu leur moment de vogue mais qui commencent à paraître de bien piètre aloi.

La nouvelle *Au Sanatorium*, prouve que nous avions raison. Ici, plus de grosse caisse symbolique, plus de cercles de feu, plus d'évocations charlatanesques, un récit d'une grande simplicité, dans une langue pleine de fermeté et de vigueur. L'auteur ne s'égare plus en des descriptions et des détails inutiles. Lui qui se laissait aller trop volontiers à des digressions assez intéressantes parfois, mais la plupart du temps inutiles et encombrantes, a su se borner. Il y avait chez lui crise d'abondance. La sobriété, qui lui est venue, donne plus de nerf et plus de relief à son œuvre.

Le sujet? une idyle tragique. Dans ce sanatorium de poitrinaires, situé sur une montagne non loin du Rhin, un jeune médecin aime une de ces malades, vouée, sans le moindre espoir de guérison, à une fin très prochaine. Ils s'aiment tous deux sans se le dire. Mais ayant peur de lui-même peut-être, peut-être aussi pour fuir cette douleur poignante de savoir son amour marqué dès son aube, par une irrémissible mort, il veut quitter l'établissement, mais le directeur renvoie la jeune fille chez elle, où du moins, elle mourra entourée des soins maternels. Le jeune homme reste. Une autre malade une musicienne l'a deviné et leurs détresses fraternisent silencieusement, elles s'exaltent en des chants sublimes dont l'artiste fait retentir cette misère. Sous ses doigts, les orgues sublimés se lamentent, hurlent des douleurs insensées, d'innombrables et d'inconsolables douleurs.

Chaque jour il attend le courrier avec l'anxiété d'une nouvelle fatale, mais rien ne vient. Son supplice s'atténue d'un regain d'espérance. Il a reçu une lettre de la jeune fille. Il lui envoie pour le jour de sa fête un oiseau qui vient de chez lui, c'est son inséparable compagnon, l'unique sourire de sa vie austère Puis plus de nouvelles. Il attend, avec la toujours même anxiété, et rien. Mais un jour, il trouve sur sa table, un paquet entouré de papier gris, d'où sortait un sifflement inquiet modulant des appels impatients. L'adresse est tracée de la main de la mère, en lettres tremblées, il découvre la cage et considère l'oiseau, inconscient messager de mort, d'un œil hagard... A l'inondation de la clarté qui tombe sur lui, l'oiseau, ébloui, ferme un instant ses petits yeux brillants, puis, tout à coup, ouvrant ses ailes, gonflant ses plumes, frémissant de tout son être sous cette fête de lumière, fou de joie, entonne le plus ardent, le plus passionné, le plus vibrant de ses chants d'allégresse.

Près de lui, l'homme, effondré sur la table, la tête cachée dans ses

bras repliés, brisé, sans larmes, l'écoute dans une ivresse de souffrance...

Le livre se ferme sur cette antithèse poignante, exaspérée. C'est comme du sang qu'exhalerait, avec le dernier soupir, une bouche chère, sur laquelle on déposerait le premier baiser d'amour.

L'intérêt ne faiblit pas un instant, durant ce petit volume. L'émotion va grandissant jusqu'à cette belle fin.

Au Sanatorium est une œuvre qui marque l'arrivée d'un talent à la maturité. Il comptera parmi les bons livres de chez nous.

Une Squaw, par I. WILL. — Les quelques essais réunis sous ce titre ne paraissent point manifester les aspirations d'une âme primitive, sauvage, d'une squaw pour me servir de l'expression de l'auteur, ce sont les pensées d'une révoltée, d'une femme qui, après avoir souffert des compressions multiples qui entourent la bourgeoisie et celle de son sexe en particulier, s'insurge contre l'éducation morale de la société actuelle.

Cette âme est abondamment pourvue d'héroïsme. Elle a l'exaltation prompte, l'enthousiasme facile, mais une squaw laisserait chanter son instinct qui lui procurerait seul la forme de bonheur ; elle ne connaîtrait point les *peut-être* les *sans doute* et les *cependant* qui me font songer à ce triste 1^er^ livre des *Tusculanes* ou l'auteur, après avoir établi que l'âme est immortelle, veut prouver encore que l'âme, dût-elle périr, la mort ne serait pas un mal.

Vainement l'interlocuteur se contente de la première démonstration, Ciceron insiste : Il ne faut point, dit-il, s'y trop confier. Nous chancelons, nous changeons de sentiments sur des points plus lumineux que celui-ci ; car j'y vois encore quelques ombres.

Ce doute, après tant de siècles d'antiquité raffinée, Platon, Aristote et Zénon, une squaw ne l'eût point connu.

Plus près de la nature, elle eût adoré les forces naturelles, au lieu d'éplucher son âme et sans doute eût-elle été plus heureuse que le personnage de M^me^ I. Will.

Mais si dans ce livre nous cherchons à faire la part de la personnalité de l'auteur et celle des influences qu'elle a subies, il nous semble remarquer que ces doutes lui viennent du dehors et non pas d'elle-même.

Ce n'est pas impunément qu'elle a lu les philosophes. Les diverses théories qui ont marqué sur son esprit apparaissent dans ces essais. Mais, nous constatons avec plaisir que c'est Emerson, qu'elle a traduit en partie, qui lui apporte un peu de clarté et lui montre la

voie pour la compréhension de la vie et des rapports des créatures entre elles.

C'est évidemment Emerson qui lui a inspiré ce passage où elle explique qu'elle écarte un obstacle qui barre le chemin des fourmis.

D'anthropophages, nous devenons lentement bienfaiteurs, apprenant que le don est plus simple que le vol ; nous devenons producteurs, non pour suivre, têtus et résignés, une vertu qui n'a pas de racines en nous, mais très simplement, pour éprouver le même contentement que j'ai à faciliter à ces fourmis le transport de leurs petites provisions ; pour rendre facile, doux, rapide et joyeux, le balancement ondoyant de la dette humaine. »

J'aurais préféré voir le livre de Mme I. Will conclure dans ce sens. Mais l'auteur ne conclut pas. Voilà comment elle s'explique sur ce qu'elle nous raconte :

« Je vous donne comme je peux des rêves de fauves, de femmes, pour les mêler aux autres rêves dont nous vivons.

Peut-être s'expliqueront-ils les uns par les autres. »

Cette déclaration, si elle est modeste, n'en est pas moins, pour parler franchement, déplaisante.

Elle apparaît comme une faiblesse, ne sont-ce point des rêves communs à une partie de l'humanité, qui ont établi ces choses contre lesquelles Mme I. Will s'insurge?

Elle aurait dû nous dire ce qu'elle pense et ne point se préoccuper autant du rapport que ses rêves peuvent avoir avec ceux des autres. Elle s'est d'ailleurs trop abandonnée à son rêve. On le remarque à l'abondance de ses métaphores qui ne sont pas toujours fort heureuses, qui sont souvent tirées par les cheveux et qui, la plupart du temps, ne se suivent guère, de sorte qu'il est très difficile de suivre la pensée de l'auteur dans ce labyrinthe d'images.

Il ne faut pas rendre la métaphysique plus obscure qu'elle ne l'est déjà.

Mme I. Will a-t-elle voulu faciliter notre accord avec les choses de la vie par une pénétration plus grande de la conscience du monde? Il ne nous paraît pas.

Elle s'insurge contre des dissentiments, des discordances, mais elle ne nous dit point comment elle croit qu'ils peuvent disparaître.

Elle s'insurge contre les passivetés, les résignations et les lachetés, mais il nous semble qu'elle se dérobe au moment de nous proposer une forme d'héroïsme, c'est là cependant que nous l'attendons.

MAURICE DES OMBIAUX.

La place nous manque pour parler ainsi qu'il conviendrait de tous les livres qui nous ont été envoyés. Bornons-nous à les signaler :

L'*Eau du Soir* (Lacomblez, éditeur), par Aimé L. Pfinder, est une œuvre habile, trop habile même, qui rappelle les drames de Maeterlinck, l'artiste que pastiche toute une bande de petits jeunes hommes de lettres, n'ayant absolument rien dans le ventre et destinés sans doute, après avoir publié une ou deux de ces plaquettes édulcorées et béates, à devenir de parfaits clercs de notaire ou de détestables journalistes.

Sans Horizon, de M. Franz Mahutte, est l'histoire la plus plate, la plus veule, la plus triviale qu'on puisse raconter. Le personnage principal du bouquin, une espèce de pion, nous révèle un état d'âme abject; presque sinistre par l'absence absolue d'idéalité, de passion et même de simple curiosité. Où diable l'auteur est-il allé dénicher pareille patraque humaine ! Et l'ayant rencontrée quelle singulière idée a-t-il eue de nous en dire les mucilagineux mouvements? *Sans Horizon*, c'est bien le titre qu'il fallait à ce livre, d'une écriture raffinée et savante, contrastant jusqu'à l'antithèse avec le lamentable prosaïsme, le naturalisme scatologique du sujet. Pouah ! Quelle quintessence de cuistrerie. Vrai, on dirait d'une gageure. Et on se prend d'une certaine admiration pour l'auteur qui a eu le courage, le stoïcisme, de mettre du style sur ces confidences et ces observations d'une humanité moins que bestiale, épouvantablement ennuyeuse.

On me citait l'autre jour le mot par lequel quelqu'un de l'entourage de ce phénoménal romancier, avait résumé son impression après la lecture de ce livre : « C'est un étron ciselé ! » On ne pourrait mieux définir la chose.

Brûlons du vinaigre ! comme criaient les spectateurs du théâtre shakespaerien et passons vite aux *Ballades* de M. Paul Fort. (Edition du livre d'art et de l'Epreuve, à Paris). Un livre exquis, mille fois supérieur encore à la première série du même titre, des petits poèmes en prose pour faire concurrence à l'âme populaire, à l'anonyme génie de la foule. Ecoutez cette ballade de la mer :

« Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer, elles pourraient faire une ronde.

« Si tous les gars du monde voulaient bien êtr'marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

« Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main. »

Moussorgski, par Pierre d'Alheim (édition du *Mercure de France*), est l'œuvre vibrante et admirative d'un passionné de musique russe. C'est un livre fervent et persuasif, écrit chaleureusement et, par conséquent, d'une cordialité communicative. Il n'y a pas moyen de ne pas aimer *Moussorgski*, après avoir lu le livre de M. d'Alheim. Adorables les traductions des dits et chants populaires sur lesquels « travailla » le musicien.

A signaler *Fervaal* (Durand et fils, éditeurs, Paris), le poème de l'action musicale de M. Vincent d'Indy. Comme Wagner, le jeune chef de la nouvelle école française ou plutôt franckiste, écrit lui-même ses poèmes. A la lecture, *Fervaal* est fort intéressant. Le tout fera sans doute une grande impression à la scène.

Heures de Mystère, de M. Maurice Leblanc (Paul Ollendorff, éditeur, Paris). Des nouvelles archi-neuves par la donnée, l'étude psychologique, et écrites avec une sécheresse et une âpreté presque stendhaliennes, un livre à lire.

Rembrandt, drame de MM. Virgile Josz et Louis Dumur. (Edition du *Mercure de France*). Œuvre de grande érudition historique et géographique par laquelle les auteurs ont drainé tout ce que les archives et les chroniques contiennent de faits et de renseignements sur l'époque contemporaine du grand peintre. On dirait par moments d'une éphéméride et certaines rencontres de personnages célèbres font songer au prologue naïf de *Marceau ou les Enfants de la République*. En général, d'une lecture fatiguante. Et ce que ça papilloterait à la scène. Beaucoup d'agitation plutôt que du mouvement proprement dit. *Rembrandt* vit trop par le décor. A un moment de la pièce, le peintre se raconte ainsi : « Parlez maintenant de la promiscuité de mon atelier, parlez des filles nues qui me servent de modèles, parlez de la rue où je descends, parlez de la populace à laquelle je me mêle, parlez des mendiants, des gueux, des ivrognes et des voleurs que j'étudie, parlez de la tourbe du port dont la bigarrure me séduit, parlez du ghetto juif où je vais passer des journées entières. Tout cela c'est moi !.. C'est moi, sachez-le bien ! »

En effet, tout cela, c'était Rembrandt, et précisément, c'est cette vie essentielle du maître peintre, que les auteurs ont négligé de faire vivre dans leur pièce.

Mais quelques bonnes scènes tout de même, et un dénouement plein de grandeur et d'émotion.

Le *Pèlerin du silence* (édition du *Mercure de France*) par M. Remy de Gourmont. Un volume de mélanges littéraires d'un extrême ragoût. M. Remy de Gourmont est un des esprits les plus curieux de la jeune école française. A la fois caustique et mystique, voluptueux et ironiste, sincère et plein de perversité. Il fait songer parfois à J. K. Huysmans, mais à un Huysmans moins matériel. Ecriture raffinée sans qu'il y paraisse ; une suprême élégance, un style dont le dandysme habille des pensées jamais quelconques; quelque chose de félin qui caresse parfois jusqu'au sang. Je le répète un esprit rare et curieux, artiste au suprême degré et penseur sans routine, sans préjugés, sans contrainte, toujours intéressant. Une des signatures auxquelles on va tout d'abord, dès qu'elle figure au sommaire d'une revue. Un des exceptionnels auteurs qu'on reprend et sur lesquels on médite.

Jules Laforgue, de Camille Mauclair, avec une introduction de M. Maeterlinck (*Mercure de France*). L'étude la plus complète qu'on ait écrite sur l'auteur des *Moralités Légendaires*. On sait quelle magnifique et altière intelligence, M. Camille Mauclair montre dans ses moindres proses. Tout jeune encore, sa maturité d'esprit, ses dons de psychologue et d'analyste sont presque déconcertants. Maître d'une forme impeccable, d'une limpidité et d'un éclat cristallins ou plutôt adamantins, M. Camille Mauclair nous paraît appelé à écrire une des œuvres-types de cette époque enfiévrée, subtile et réceptive.

La *Chevalière de la mort*, de M. Léon Bloy (édition du *Mercure de France*), est, comme tout ce que publie ce fanatique « entrepreneur de démolitions », écrit dans une langue superbe. Mais quel épouvantable poseur que ce monsieur! Quel Fracasse ou quel Nicolet! Ce chrétien, ce légitimiste est le moins évangélique des hommes. Il ne connaît que l'invective, le sarcasme et l'anathème. Aussi finit-il par fatiguer terriblement le lecteur et ses rodomontades font-elles sourire de pitié ceux qu'elles n'écœurent et ne dégoûtent pas.

Dans une préface d'un goût plus que douteux, le génial engueuleur nous apprend que cette œuvre a été publiée « pour la première fois dans une revue extrêmement belge le *Magasin littéraire de Gand*, commanditée, assure-t-on, par un groupe de millionnaires. »

« L'auteur ayant avoué son indigence, le salaire exceptionnel de quarante francs pour *trois mille lignes,* lui fut accordé, après une longue et orageuse délibération ! »

Quel sale bout d'oreille nous montre constamment cet écrivain si bien doué et qu'on voudrait pouvoir admirer sans réserve !

Et comme par ce temps de bel internationalisme littéraire ces lignes iniques fleurent le moisi, la sacristie d'un bilieux prestolet de village ou l'officine d'un gazetier de sous préfecture !

La Croisade des enfants, par M. Marcel Schwob (*Mercure de France*). Un délicieux petit livre d'une forme ravissante et d'une invention ingénieuse, un bijou littéraire qu'on ne se lasse pas de reprendre et de contempler comme on le fait d'un bibelot ciselé par un sculpteur florentin. C'est peu de chose, dirait-on, mais comme c'est fait !

Accusés de réception : *Le Magasin d'Auréoles*, par M. Hugues Rebell, *Ubu Roi*, par M. Alfred Jarry, *Mai*, par M. Arthur Toisoul, *Vie*, par M. Georges Rency ; les *Oiseaux dans la Cage*, par M. André Ruyters, *Ballades* (3e série), par M. Paul Fort.

WILLEM ULRIC.

PICORÉE

M. Edmond Deman, éditeur, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles, publiera prochainement un volume qui, sous le titre « *Histoires souveraines* », renfermera les vingt plus beaux contes de Villers de l'Isle Adam.

Le choix de ces contes lui étant laissé, M. Deman voudrait avoir l'avis des artistes et des lettrés, pour déterminer celui qui leur paraît le meilleur.

A cet effet, il a eu l'idée originale d'organiser un referendum.

Nos lecteurs sont donc priés de faire connaître les vingt contes de Villers de l'Isle Adam, qu'ils préfèreraient voir réunis en un volume.

Nous recevons un « droit de réponse » de M. Rodrigue Séraschier, à propos de la picorée de Juin, par laquelle nous avons constaté la mauvaise foi dont il a fait preuve à l'égard du *Coq Rouge*, dans l'almanach des étudiants de Gand.

Ce jeune homme a eu la duplicité de n'attaquer notre revue que dans une publication à laquelle on serait fort empêché d'envoyer un « droit de réponse » puisqu'elle ne paraît qu'annuellement.

Mais après avoir pratiqué cette polémique de Parthe, il a la naïveté de nous demander l'insertion de sa lettre.

Nous en mentionnerons cependant les points principaux afin de pouvoir lui fourrer le nez dans ce à quoi il sert.

Après une phrase de début assez matamoresque de nature à justifier le prénom dont il s'est affublé, il nous apprend que son article était signé Rodrigue Sérasquier et non Rodrigue de Busscher, ainsi que nous l'avions indiqué d'abord.

Il Serachier, puisque c'est son nom et sa fonction, comme il appert des exercices auxquels il se livre, nous fait connaître que son opinion est purement personnelle et que plusieurs de ses amis la désapprouvent ouvertement. On lui attribue, dit-il, une malveillance qu'il n'a pas et il suffit pour s'en assurer de relire un passage qui se trouve, pour ainsi parler, la moëlle de son article (s'il appelle *moëlle* cette partie de son factum, c'est sans doute pour ne pas être indécent). Il regrette enfin qu'une plaisanterie, aussi facile qu'innocente au sujet des motifs de la fondation du *Coq Rouge* ait eu la vertu d'irriter au plus haut point l'anonyme auteur de l'entrefilet qui le vise.

Comme on le voit, il n'est pas fier le Rodrigue en question. Il n'a pas hésité à imputer à deux des écrivains qui fondèrent le *Coq Rouge*, le plus mesquin des mobiles, mais dès qu'on fait mine de l'essuyer il se fait petit et patelin, proteste de sa déférence pour ses aînés en littérature et parle de plaisanterie aussi facile qu'innocente, facile, en effet, innocente c'est douteux. Rodrigue a des plaisanteries gantoises qu'il est seul à comprendre. Il ferait bien, à l'avenir, de les indiquer en note pour que l'on ne puisse plus douter de la pureté de ses intentions.

Mais il se garde bien d'expliquer pourquoi il écrit que le *Coq Rouge* s'occupe de socialisme et d'anarchie, Il sait que cela n'est pas vrai, car notre revue est exclusivement litté-

raire Il sait les regrettables incidents auxquels ont donné lieu des allégations du genre de la sienne. Il ne se contente pas de parler d'anarchie, parce que l'on peut envisager l'anarchie au seul point de vue philosophique, il parle de socialisme parce que ce terme a une signification politique et peut par conséquent, nuire, à certains d'entre nous, dans leur vie privée.

M. Rodrigue Serachier s'est fait l'exécuteur des basses œuvres de quelques gantois de ses amis qui n'en sont pas à leur première polissonnerie à notre égard. On appréciera leur moralité.

« Question de boutique » avons nous dit. Cette petite côterie s'occupe de littérature comme on s'occupe de politique en Belgique. Tous les moyens sont bons à ces diplomates de la Coupure qui ne savent même pas avoir le courage de leurs petites méchancetés.

L'article de l'*Almanach des étudiants* de Gand nous avait forcé à constater la mauvaise foi de M. Rodrigue Seraschier ; la lettre qu'il nous adresse nous dévoile sa pleutrerie

Les membres du Comité du *Coq Rouge* ont été unanimes à décider l'insertion de la picorée en question, mais c'est le membre du Comité délégué à l'arrangement du numéro, dont le nom est indiqué au verso de la couverture, qui en assume plus spécialement la responsabilité.

Baudelaire, en vrai et complet poète, attachait à la forme de l'œuvre littéraire une importance très grande ; mais il appréciait plus encore le goût de l'âme qui chantait pour lui, et l'accent de la voix. Nos stériles pasticheurs, absolus comme des eunuques de sérails défendus, nos neutres petits lions belges veulent-ils l'avis du Maître sur les pions d'académie, les jaloux étouffeurs d'individualité? Et savent-ils comment il aurait fouetté les marchands à la toilette de notre littérature qui se proclament, (heu ! heu ! il faut quelquefois les y forcer) ses élèves :

Mais, par son principe même, l'insurrection romantique était condamnée à une vie courte

La puérile utopie de l'école de *l'art pour l'art*, en excluant la morale, et souvent même la passion, était nécessairement stérile. Elle se mettait en flagrante contradiction avec le génie de l'humanité Au nom des principes supérieurs qui constituent la vie universelle, nous avons le droit de la déclarer coupable d'hétérodoxie. Sans doute, des littérateurs très ingénieux, des antiquaires très érudits, des versificateurs qui, il faut l'avouer, élevèrent la prosodie presque à la hauteur d'une création, furent mêlés à ce mouvement, et tirèrent, des moyens qu'ils avaient mis en commun, des effets surprenants... Mais combien nous devons, à ces accents purement matériels, faits pour éblouir la vue tremblante des enfants ou pour caresser leur oreille paresseuse, préférer la plainte de cette individualité maladive, qui, du fond d'un cercueil fictif, s'évertuait à intéresser une société troublée à ses mélancolies irrémédiables. Quelque égoïste qu'il soit, le poète me cause moins de colère quand il dit : Moi, je pense... moi, je sens, que le musicien ou le barbouilleur qui a fait un pacte satanique avec son instrument. La coquinerie naïve de l'un se fait pardonner ; l'impudence académique de l'autre me révolte. Mais plus encore que celui-là, je préfère le poète qui se met en communication permanente avec les hommes de son temps, et échange avec eux des pensées et des sentiments traduits dans un langage suffisamment correct.

CH. BAUDELAIRE.

Et vous, malheureux néo-païens, que faites-vous, si ce n'est la même besogne ? Pastiche, pastiche ! Vous avez sans doute perdu votre âme quelque part dans quelque mauvais endroit, pour que vous couriez ainsi à travers le passé comme des corps vides pour en ramasser une de rencontre dans les détritus anciens ? qu'attendez vous du ciel ou de la sottise du public? Une fortune suffisante pour élever dans vos mansardes des autels à Priape et à Bacchus ? Les plus logiques d'entre-vous seront les plus cyniques. Ils en élèveront au dieu Crepitus !

Le goût immodéré de la forme pousse à des désordres monstrueux et inconnus.

Le temps n'est pas loin où l'on comprendra que toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide.

22 Janvier 1851.

CH. BAUDELAIRE.

Revue des revues de juillet :

Dans la *Société Nouvelle*, l'admirable publication dirigée par Fernand Brouez et qui jouit actuellement d'une réputation universelle, des articles de Pierre Kropotkine, Gustave Kahn, Domela Nieuwenhuis (de celui-ci une justification du vol) ; Nitktine (des poésies de prisonniers révolutionnaires russes) ; la suite des études sur la *pleïade shakesparienne* (John Ford) par Georges Eekhoud ; et encore des articles d'Ernest Nys (un démolissage de l'idée de patrie); Hector Denis, Chavarcke Anteorte, etc, etc.

Dans la *Revue des Revues* une étude sur la *Renaissance Actuelle des Lettres en Belgique*, par notre ami Emile Verhaeren

Dans la *Revue Blanche* des articles de Beaubourg, Kahn, de Briun'Ganbast.

Dans l'*Art Jeune* une nouvelle de Maurice des Ombiaux : *La vengeance du sire de Vèves* une prose de Blanche Rousseau ; un *Lied* de Camille Mauclair ; un conte d'André Ruyters ; des vers de Paul Sainte-Brigitte.

Dans le *Mercure de France* une très belle étude d'André Fontainas sur Georges Eekhoud et peut-être les lignes les plus compréhensibles qui aient été écrites sur le *Cycle Patibulaire*, celles-ci signées Rachilde.

A lire dans la même livraison (une livraison de 192 pages) des articles de Pierre Quillard, Francis Vielé-Griffin (d'un humour affiné d'esprit et réciproquement d'un esprit corsé d'humour), Camille Mauclair, Remy de Gourmont, et surtout la suite du *Sartor Resartus* de Th. Carlyle.

La troupe du théâtre de l'*Œuvre*, dirgée par M. Lugné Pol, représentera l'hiver prochain les *Aubes*, trois actes en vers d'Emile Verhaeren et Edouard II, adaptation par Georges Eekhoud du drame de Christophe Marlowe.

PÉRINET.

Des presses de XAVIER HAVERMANS, Galerie du Commerce, Bruxelles.

LES LIVRES

Delattre (Louis). Contes de mon village . . . 3 50
— Les Miroirs de jeunesse 3 50
— Une Rose à la Bouche. 3 50

Demolder (E.) Contes d'Yperdamme . . . . . 3 »
— Impression d'Art . . 3 »
— James Ensor . . . . 3 »
— Récits de Nazareth. . 3 »

des Ombiaux (M.) Vers de l'espoir . . . . . 2 »
— Chants des jours lointains (*épuisé*) . . .
— Les amants de Taillemark (*drame*) . . . 2 »
— La Ronde du Trouvère 2 »

Eekhoud (Georges) Kees Doorik 3 50
— Kermesses . . . . 5 »
— Nouvelles Kermesses . 3 50
— Les milices de Saint François . . . .
— La Nouvelle Carthage. 4 »
— Les Fusillés de Malines 3 50
— Au siècle de Shakespaere . . . . . 3 »
— Mes Communions . . 5 »
— Le Cycle Patibulaire 3 50
— Philaster (*tragédie de Beaumont et Fletcher*) 2 »

Elskamp (Max.) Dominical . 2 »
— Salutations, dont d'angéliques 3 50
— En Symbole vers l'Apostolat. 3 50

Kahn (Gustave). Chansons d'amant. 3 50
— Les Palais nomades . 3 50

Krains (H.) Histoires lunatiques . . . . . 3 »
— Les bons Parents . . 3 »

Maeterlinck (Maurice). Les Aveugles (L'Intruse, Les Aveugles). . . 3 »
— La Princesse Maleine . 3 50
— Serres chaudes . . . 3 »
— L'Ornement des noces spirituelles. . . . 4 »

Maeterlinck (Maurice). Les Sept Princesses . . 2 »
— Pelléas et Mélisande . 3 50
— Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis. . . . . 4 »

Marlow (G.) L'Ame en Exil. 3 »

Mauclair (Camille) Couronne de Clarté 3 50

Nautet (Francis). Notes sur la Littérature, 2 volumes *Vve Monnom*. 3 50
— Histoire des Lettres Belges d'expression française, *Ch. Rozez*.

Pierron (Sander). Pages de Charité. 3 50
— Berthille d'Haegeleere 5 »

Severin (Fernand). Le Lys . 2 »
— Le Don d'enfance . . 2 »
— Un chant dans l'ombre 3 »

Stiernet (H.). Histoires du Chat, etc. (dessins de Lynen. *Office de Publicité*) 1 50
— Contes au Perron (Vos, Bruxelles) . . . . 2 »

De Régnier (H.). Le Bosquet de Psyché . . . . 2 »
— Contes à soi-même. . 3 »
— Episodes Sites et Sonnets . . . . . 3 »
— Poèmes 1895. Lemerre. 3 50
— Tel qu'en Songe . . 3 50

Van Lerberghe (Ch.). Les Flaireurs . . . . 1 »

Verhaeren (E.) Les Apparus dans mes chemins . 2 »
— Les Moines . . . . 3 »
— Les Campagnes hallucinées 3 50
— Les Villages Illusoires. 3 50

Vielé-Griffin. Les Cygnes . 3 »
— Chevauchée d'Yeldis . 3 »
— Poésies complètes . . 3 50


Le
Coq Rouge
Revue
Littéraire

n° 4 — tome II. août 1896

le coq rouge

REVUE LITTÉRAIRE



SOMMAIRE :

George Keller	HUBERT KRAINS.
La Noce	HENRI VANDEPUTTE.
La Vierge en or	MAURICE DES OMBIAUX.
Une expérience	GEORGES RENCY.
Le prince-grenouille ou Henri au cœur cerclé de fer	L. ALLARD et L. DELATTRE.
La jolie Catherinette et Pif-Paf l'Esbrouffe	ID.
Térence : Phormion (*suite*) . . .	EM. BOISACQ.
Picorée	PÉRINET.

le numéro fr. 0.80

le coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE		8 FRANCS.
ÉTRANGER.		10 »
Édition sur papier de Hollande Van Gelder	BELGIQUE	20 »
	ÉTRANGER	25 »

Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS — HUBERT STIERNET — EMILE VERHAEREN.

Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, s'adresser

à M. Maurice des Ombiaux, 6, rue de Bériot.

Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser

à M. Longfis, 6, Montagne-aux-herbes potagères.

GEORGE KELLER

Il y a une huitaine d'années que je fis sa connaissance, dans une des réunions qui groupaient à Bruxelles les collaborateurs des petites revues écloses autour de la « Jeune Belgique. » Il était étudiant en sciences et donnait régulièrement à la « Wallonie » des vers que nous admirions tous. C'était un jeune homme frêle, à l'allure distinguée, au regard fier. Dans nos réunions, il ne parlait pas. Ce n'était que dans l'intimité qu'on pouvait plonger au fond de lui. Là seulement il s'abandonnait. De sa voix nette et claire, un peu métallique, il parlait alors facilement de lui-même, et c'est ainsi que j'ai pu connaître ses souffrances, ses espoirs et ses rêves. C'était une âme d'une infinie délicatesse, que l'existence meurtrissait à chaque minute et qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour se tenir au-dessus du courant. C'était un timide hautain qui se résuma un jour dans cette fière parole : « Moi, je vis dans un rêve bleu. »

Son art était un reflet remarquable de sa personne. C'était un art aristocratique, très pur, très fin, très délicat, un peu maniéré et, pour ainsi dire, translucide. On aurait dit que ses vers étaient l'œuvre d'un homme en état de fièvre, d'un cerveau purifié et légèrement surexcité. Keller ne touchait pas aux choses, mais leur prenait leur atmosphère, leurs parfums, leurs symboles. Il glissait dans la vie comme un fantôme sur un pré. Pour ceux qui ne connaissaient pas l'auteur, Keller devait passer pour un jeune poète qui bloquait Verlaine, déchiffrait Mallarmé et se tenait au courant du mouvement qui poussait la poésie vers les extrêmes limites du raffinement. Keller, au contraire, lisait peu. Il était terriblement exclusif et ne s'éprenait que des œuvres qui s'adaptaient à sa nature raffinée. Il n'était absolument pas homme de lettres. Il était totalement dépourvu de cette sotte ambition qui pousse les écrivains à produire pour être admirés par les badauds. Il chanta ses souffrances et sa mélancolie — la joie, il

ne la connut guère — parce qu'il était poète, et il les chanta en poète, c'est à dire qu'il n'en traduisit que la fleur. Chez lui, cette fleur était une fleur japonaise.

Voici deux de ses poèmes :

MIRAGE.

—

L'or clair du soleil se parfile
Là-bas sous les alismas teints
Au bleu vaporeux des matins.
Et rêvant le long de la file

Mystérieuse des roseaux
En la conque d'or la Chinoise...
Là-bas, vers la tour de turquoise,
S'éventillent les bleus oiseaux.

La conque d'or est un calice
Qui passe indécis effleurer
Le ciel ! tant doux à se mirer
Dans l'Eau blonde où la conque glisse !

*
* *

SOIR DE PRINTEMPS.

—

Le soir referme les manteaux
Dont s'enclôt l'ombre des collines,
Et laisse errer les mousselines
Du mystère sur les coteaux.

Et sous le soir, au fil de l'onde,
Un rayon des jours enchantés,
En les décroissantes clartés,
Adore endorer l'onde blonde.

Et sous le soir, l'Eau cueille aux fleurs
De petits airs de mièvrerie,
Pour qu'aux nuits la lune y sourie
Les sourires bleus de ses pleurs.

Les rares fois qu'il écrivit en prose, il ne garda pas cette réserve discrète; il n'idéalisa pas de la même façon sa pensée. Les deux proses suivantes, que j'extrais d'une série de notes publiées dans la « Wallonie », donneront une idée de ses abattements et de ses espoirs

quand même, elles montreront à quel point il avait l'âme inquiète de notre époque:

« Plus de foi, plus d'espérance ; rien qui tente encore l'âme désenchantée ; pas d'action possible pour équilibrer la poussée impitoyable des déceptions, déboires, duperies de ce monde éternellement mauvais.

» Espérer? A quoi bon? En tous nos inutiles efforts, les larmes de nos jours ont noyé l'espérance et toutes nos chimériques conceptions, si cruellement désillusionnées, souhaitent le repos des oublis. »

. . . . . .

« En finir !

Eh bien, non ! Laissez-nous cette vie de souffrance, à nous qui souffrons depuis toujours ! Nous l'aimons Que nous importe le murmure de nos troubles, de nos peines, de nos regrets ; que nous importe que notre cœur défaille !

C'est l'éveil, l'essor du rêve, et c'est la lutte dernière et l'essor vainqueur !

L'action ! disait Kant.

Le ciel est bleu, l'avenir rose et jeune chante en l'ascension de l'au-delà, sous l'éternité des soleils de triomphe.

Allez, vous les artistes, les vrais, les forts, les seuls! Allez vers le but suprême, seuls et forts, et recommencez demain et toujours, ceints d'indéfectible volonté, et fuyez le troupeau stupide des foules clamantes ; et l'âme enivrée de tumulte et d'idéal, rebelles et grands d'ampleur sereine, allez vers les immensités vierges et les sommets glorieux, dans l'ambition du génie et l'orgueil des soirs de combats, étreindre sur vos pensées la chimère des victoires. »

On voit combien Keller avait la fièvre de l'art, et vers quel but il aurait orienté sa volonté si le sort lui avait été clément. Malheureusement le sort lui fut dur. Il n'était pas de ceux qui savent faire deux parts de leur temps: consacrer l'une aux obligations de l'existence et réserver l'autre pour la poésie. Obligé de gagner sa vie par le plus prosaïque des métiers, il cessa d'écrire. Il mettait une sorte de coquetterie à faire croire qu'il ne pensait plus à autre chose qu'à ses occupations professionnelles. Il fuyait systématiquement les milieux artistes. Mais dans l'intimité, le ton de sa voix et le sourire triste de ses yeux démentaient ses paroles ; le poète immolé protestait. Aussi avions-nous la conviction qu'il reprendrait un jour sa plume, et qu'il finirait par donner les œuvres que ses premiers poèmes avaient fait espérer. La mort a détruit cet espoir. Keller vient de disparaître à vingt-neuf ans. A l'exception de quelques rares amis, je ne pense pas que personne se soit souvenu qu'il avait écrit des vers. A notre époque de « struggle for life » artistique, où l'on s'arrête à peine pour saluer ceux qui produisent des chefs-d'œuvre, on ne s'attarde pas pour accorder un adieu à ceux qui n'ont donné que des promesses, et George Keller jouit pleinement du repos qu'il s'est souhaité dans une heure de désespoir,— et qui est peut-être le meilleur et le plus doux : le repos des oublis.

HUBERT KRAINS.

LA NOCE

Nous nous possèderons un soir d'été, comme je vais le dire, le désirant, — et nous aurons autour de nous, pâmée sous l'étreinte de la nuit, toute la dormante et sublime campagne.

Or, ceci — sache-le, bien-aimée — je l'ai songé tantôt, tandis que je promenais par la ville ma songerie contemplative, ma face mal rasée et ma bonne pipe.

Le soir était soyeux, exquis, presque lunaire, parfumé de pâles rumeurs. Et beaucoup de femmes passaient.

Oui, beaucoup de femmes !... Quelconques, sans doute, mais ignorées..., et donc avec autour d'elles le charme de ce mystère.

Puis, tiédeur de l'atmosphère, ciel de douces choses vert-bleues très fluides, lamé de choses plus fluides encore. Et après quelques-unes de ces passantes, sillages de parfums, — douceur ! douceur ! — sillages de regrets... et sinuantes magiques de jupes bougées !... Dire qu'un peu de printemps est passé, s'en est allé, après chacune s'en est allé !

Or, — écoute-moi ! — il planait dans l'air une certaine féerie, à cause des étalages, qui tous étaient étincelants d'électricité verte, et des velours, et des soieries, ou des bijoux, ou des cristaux, qui s'y étalaient. Et toutes celles-là dont je te parle, ils les enfermaient dans le mirage de leur rayonnement.

Moi je songeais: « Oh ! toutes ces femmes ! toutes ces femmes qui s'en vont ! Et comme elles n'ont pas l'air d'avoir vécu leur vie ou de la vivre ! Comme elles se trompent ! Comme elles ignorent toutes les joies cachées en elles. Alors que je suis si seul en même temps — si roméesque !

Et pourtant ! et pourtant ! (songez-le bien !) leurs sanglotements parfois ! les genoux et les jupes sur les gros tapis; les baisers rouges sur nos lèvres, les baisers rouges; les mains lisses qui câlinent et chérissent les tempes, de caresses semblables à des lumières. Et les grosses larmes du Régent à la bordure violette des yeux, plus clairs à cause de plus d'ombre ces yeux ! et si ouverts, et si pour nous... Oh surtout, dans cette atmosphère moite blonde et bleue, que je songe, sous la bénédiction de la grosse lampe, et avec dans l'air la

jolie vie des palpitations de cœur de la pendule..., leurs cajoleuses paroles d'une maman plus intime, sourieuse seulement, de très loin et de très près, avec l'air de ne pas se savoir si merveilleusement vêtue de notre adoration...

O rires aussi ! ô larmes ! ô myosotis à sécher dans des poètes...

Les douces fumées bleues mélodieuses, qui sont les amies du ciel bleu, se baladaient au-dessus de la ville...

Alors, tous ces désirs, toutes ces menues extases imaginées, je les ai reportées vers toi, ma bien-aimée (comme de juste, puisque m'étant l'amour, tu résumes tous mes espoirs de bonheur...) et de ces fleurs réunies en gerbe, j'ai fait un seul bouquet de rêve vivant.

Mais comme la rue, et son tumulte silencieux et bigarré, font jaillir en nous plus d'images que d'idées, et enraient le cours des paisibles rêveries charrieuses de ciels, je suis rentré très vite, pour songeotter en calme à tout cela, devant le château d'Espagne des braises de mon bon feu...

Et voici, et voici... Le bouquet est fini, je te l'offre. Sache, qu'à le composer, j'ai vécu, bien souvent, les joies les plus surhumainement passionnées.

Et donc, je te le répète, nous nous possèderons, un soir d'été, avec, autour de nous, pâmée sous l'étreinte de la nuit, toute la dormante et sublime campagne !

Ardennes, feuillages, silences, musiques de bruits.., la large pureté du ciel innombrablement étoilé.,. des moustiques dans l'air.., l'énorme calme auguste, sur les toits, sur les eaux, sur les blés ensommeillés... et la Semoys enfin, douce mélodieuse, qui chante lointainement...

Voilà les purs souvenirs, bien simples ! d'une vacance d'écolier, où de lui-même mon rêve s'est mis à vivre.

Et telle ainsi, je l'affirme, et somptueuse, notre noce, digne de toute la beauté et de toute la somptuosité de ce mot où semblent bondir un gai stridé cri de joie, et remuer des soieries scintillantes...

Au matin de ce jour, (tu vois, je raconte...) nous nous sommes éveillés exultamment, très tôt, le cœur comme habillé de blancheurs fraîches. Et, nous lavant, nous nous riions dans notre glace.

Je suis venu chez toi avec mes père et mère. Les tiens nous attendaient dans leur salon, — tu sais bien, leur petit salon bêbête,

conservateur, avec assiettes aux murs, chinoiseries, enfantillages de Saxe sur les bahuts, housses au crochet sur les fauteuils brodés — hélas! housses au crochet sur les fauteuils brodés! — Tu étais debout entre eux; et tu me souriais. (Ah! que je t'aime!) Je t'ai demandée... Ils ont dit oui. Nous, nous ne faisions que nous vivre l'un l'autre en notre amour. Et seules, j'ai remarqué, en cet instant, les odorantes roses nouvelles que tu avais mises partout, et la gaîté jubilante de ta robe bleu de ciel.

Vite, alors, comme une simple grimace sociale, (et tu sais bien que sans ta maman nous ne l'eussions fait!) vite, nous avons accompli le mariage civil, sans personne autre auprès de nous que deux amis, les meilleurs, ceux qui me savent et que je sais, et qui, la chose faite, nous ont laissés à notre joie et s'en sont allés vers les leurs.

Et ce fut aussitôt la gare d'après-midi, très vide — sifflets crieurs et brusques, fumées palpitant des ailes, de leurs grosses lourdes ailes grises, contre les vitres des voitures..., cris, roulements, appels, claquements... Nous voici seul à seul, bien-aimée ! bien-aimée ! serrés l'un contre l'autre (toi contre moi!) regardant à la vitre de la portière la passante féerie du paysage strié de vitesse.

Ah! campagnes gaies! ardemment lumineuses et infinies, d'après-midi. Verdures vivantes! Nappe de velours de soleil, bêtes en soleil! blés et fleurs en soleil! Ah! toute la vie n'est-elle en soleil?

Et vite, nous passons. Les fils télégraphiques cependant montent et descendent — puérile illusion! - selon les montées et les descentes, selon le rythme de la route, comme de vrais vers libres selon le rythme de notre âme.

Et vite, nous allons. Et vite, bruine le crépuscule, délicieux d'adoucissement. Là-bas, les gens épars dressent la tête, à notre passage, — ou bien suivent, très petits, semblant des bestioles, de longues minces routes apâlies, et mélancolieuses d'ornières. Je te baise dans le cou. Tes cheveux y sont exquis. Tu es belle comme l'espoir de notre vie en lune de miel! Mais, de grâce, que ne puis-je arrêter les Heures, dans leur ronde en guirlande au long de l'horizon, afin d'éterniser mon bonheur...

Le soir! le soir! mille charmes subtils, mystérieux, palpitent entre les feuilles, et des phalènes frissantes volètent...

Au long de la voie, cependant, des bouquets d'arbustes deviennent étranges, comme symboliques; et à mes regards qui les pensent, et à mes pensées qui les regardent, s'accrochent, quand je passe, — lambeaux verdis, lambeaux fleuris et parfumés de ces arbustes — des tas de notions confuses, g enèses des souvenirs et des imaginatoins de plus tard.

Puis le couchant !

— Regardes donc... (quoiqu'occidental il est bien oriental, celui-là !) le couchant est une merveille de teintes ineffables... corail fondu dans le rose cramoisi, rose dans le jaune or, or dans l'opale, et le vert dans l'inexprimable azur de la voûte, déjà toute enjolie d'étoiles !

Puis, par la campagne, les lignes, (les lignes qui sont la musique d'un paysage !) se joignent, s'emmêlent, s'ennouent et se dénouent, et puis s'en vont, comme pensivement, et pour un but, jusqu'à l'extase de l'horizon... — teinté de corail ou de cramoisi, ou d'ors ardents, d'opale, de joie, d'azur ! Le soir ! le soir ! mille charmes subtils, mystérieux, palpitent en nous et entre nous. Et là-bas, de l'eau scintille et somnole dans des creux... Des bœufs nous regardent. Une lumière clignote, esseulée, tout à l'infini des terreaux sombres. Et rousse-rouge, de la flamme folle se chevelure au long des floconneuses enallées longues de la fumée.

Ah ! express ! cris, soir, arrêts, jeux de lumière, hâtes de foule... Et le wagon brusquement envahi de gens enduits de froidure, riant haut leur musical parler wallon.

Mais, vite, ce tapage nous lasse, nous remettant trop dans la quotidienneté de vie de tous, alors qu'aujourd'hui, pour être heureux, nous devons être en tout des êtres exceptionnels, vivant à s'aimer, à s'abreuver de lumières, de silences, et de paysages voluptueusement splendides.

Hé ! bast d'ailleurs; voici l'arrêt, et aussitôt la chère carriole qui nous cahote par la nuit noire, entre les branches — parmi des frôlements et des chuchotements.

Or, au-dessus de nous, la large pureté infinie du ciel s'étale, criblée d'innombrables étoiles.

Et, saute, carriole ! (c'est un joyeux appel amoureux qui bondit vers toi de nos cœurs bienheureux). Saute, carriole ! carriole ! on dirait que nos cœurs exultés te donnent la mesure de ta danse ! D'ailleurs, les routes sont si belles, et nous nous baisons sur les lèvres... Et les beaux désirs très intenses exaspèrent nos vies !

Saute, carriole ! notre joie est dans toutes les choses ! Les buissons murmurants. Le petit ruisseau qui suit la route, cascadant des glouglous chanteurs. Tous les rossignols, magiques de voix, qui exaltent la belle nuit...

Et les routes sont lunées de flaques ! Et, toujours, au-dessus de nous, la splendeur de la large infinité pure du ciel, s'étale, criblée d'innombrables étoiles...

Saute! Saute encore! heurtant nos faces, à chaque tressaut en un baiser...

Saute! carriole! la vie est belle en toutes choses, vue au travers de notre amour!

Alors — ô soir! — l'idéale Semoys palpitante apparaît brusquement dans la vallée ; elle apparaît large, étale, paillettant tout le clair de lune, nous semble t-il, en ses vaguelettes...

Un chant aigu d'oiseau — étoile! — pointe et friselise et trille, et se choie et s'aime et se cisèle... Et du fond de la voiture où nous nous baisons, sous la large pure infinité du ciel, criblé d'innombrables étoiles... nous voyons apparaître la Semoys dans la vallée — large, étale, paillettant, nous semble-t-il, tout le clair de lune en ses vaguelettes...

Et aussitôt, Dohan aussi nous apparaît, dans le bas, amas de maisons à peine distinct du paysage, presque sans lumière, tissant son ciel de vagues fumées...

La route descend. Le cheval va doucement. Je te sens toute brûlante de vie dans mes bras enlaceurs, sur mon cœur.

(Ah! dans mon rêve, tu m'appartiens comme tu ne seras jamais à moi!)

La voiture fait des bonds, la drôle! sur les pierres inégales. Et à chaque instant, souviens-toi, quelle pétillade de cris d'oiseaux, de cris aigus limpides, incendient les bosquets bougeants!...

Nous arrivons.

Au premier seuil, — celui de l'auberge — une flamme de lanterne s'éclabousse, et une jeune fille en cheveux nous crie bonsoir, s'approche, t'aide à descendre.

(Ah! ici, laisse! — que je m'arrête un instant, et que je pleure! un peu, que je pleure! que je pleure tout mon soûl d'heureuses larmes, sur cette bonne et pauvre carriole, dans laquelle je n'irai jamais plus, jamais plus! entre les frôlantes branches qui murmurent et s'étoilent de chansons de rossignols (de chansons de rossignols!), sous la large pure infinité du ciel, criblé d'innombrables étoiles!)

Et voilà! et voilà! (je te l'avais bien dit) trop rapides passent les heures en cette auberge claire de naïveté! Déjà nous avons soupé -- truites de Semoys, jambons d'Ardennes, confitures (traditionnel!)—;

déjà nous sommes restés longuement, à causer d'avenir adoré, sous la lampe au rouge abat-jour... Et tout cela est passé déjà et tant de belles choses de vie, de ma vie, sont mortes aussi, qui jamais plus ne revivront! (Et tout ceci, et tout le reste, sera passé de même, dès que j'aurai fini de rêver.)

Ah! nous voici cependant, chérie! en notre chambre d'épousailles!

Les murs sont nus. Les planchers sans tapis, propres et frais, gondolent d'usure devant la porte. Il n'y a vraiment, comme ornement, qu'un bénitier rococo et deux iconographies foraines encadrées d'une paille.

Mais des bottes de fleurs, mises nous ne savons où, embaument toute la chambre. Et des feuillages de plantes, grimpés depuis la route, entourent notre fenêtre. Ah! ils sont baignés, ces feuillages, des clairdelunaires clartés ruisselées aussi au long de nos rideaux de mousseline. Et, sais-tu bien? tout autour de nous, et à l'infini de la terre, dorment les feuillaisons et les campagnes...

Or, regardons à la fenêtre.

O la magie du clair de lune! Les demeures sont des masses noires. Les toits s'écaillent de lumière. Il chante silence, n'entends-tu pas? et non pourtant! ronronne et clapote, là-bas, la douce Semoys paisible... Et, sais-tu bien ! tout autour de nous et à l'infini de la terre, dorment les feuillaisons et les campagnes...

Il n'est un bruit. La lune est un miracle de splendeur! Je te baise sur les yeux — sur les lèvres, — sur les seins ! je te dénude, — et je t'aime, — et je te possède! — en cette suprême liliale chambre nuptiale, (toute liliale!) — sous l'infinité pure et large du ciel, criblé d'innombrables étoiles...

Tandis que, de l'étable monte lentement, dans le calme grand, le beuglement, très doux, et sonore, du bétail.

HENRI VAN DE PUTTE.

LA VIERGE EN OR

DANS un petit village du pays de Lesse et de Meuse perdu dans un pli de montagnes vertes, il y a un curé qui est épris des vieux parchemins autant que nous pourrions l'être de la peau veloutée, laiteuse et rosée d'une femme blonde, ou d'une blancheur mate, un peu ambrée, au parfum d'œillet, d'une brune voluptueuse et irritante. Il les palpe avec bonheur, les déplie et les replie avec gravité et respect, les soigne, les caresse et s'en inquiète en tout temps, comme s'il s'agissait de personnes vivantes. Aussitôt qu'il y a, par exemple, un peu d humidité dans l'air, le bon veillard fait flamber les bûches dans la salle où il garde ses chers trésors avec un soin jaloux.

Il leur consacre les longs loisirs que lui laisse son peu laborieux ministère. Les seules infidélités dont il se rend coupable envers eux sont pour les fleurs de son jardin, et encore sont-elles sans conséquence. Il ne savoure complètement son vin de Bourgogne qu'avec ceux qui comprennent sa passion et peuvent trouver quelque plaisir à s'enfoncer avec lui au cœur des siècles.

Il a surtout rassemblé les documents relatifs à la période pendant laquelle des écorcheurs sévirent, non seulement sur la contrée qu'il habite, mais encore dans tout le pays wallon. Aussi son érudition est remarquable quant à cette période de notre histoire.

On sait que Jehan de Herbigny, seigneur de Beauraing, avec le sire d'Orchimont et Philippe de Saveuse, s'étaient mis à la tête de cette bande d'aventuriers et de brigands.

Ils avaient déclaré la guerre au duc de Bourgogne et s'étant alliés aux Dinantais et aux Liégeois, avaient fait main-basse sur les châteaux de Fagnolles, de Sautour et tant d'autres places fortes.

Puis ils s'étaient retournés contre leurs alliés, soutenus par le Sanglier des Ardennes, pour ravager, piller et mettre à sac le pays de Liége.

Jehan de Herbigny avait poussé l'insolence jusqu'à baptiser les quatre tours dont il avait flanqué son manoir, des noms des provinces qu'il avait saccagées : Brabant, Hainaut, Namur et Rethel.

Jean de Heinsberg, après s'être emparé de Bouvignes, le rempart des bandits, était venu assiéger Beauraing, mais l'écorcheur avait quitté sa tannière après y avoir mis le feu.

Cela ne l'empêcha pas de reconstruire son repaire et de continuer ses malversations sur toute la contrée.

Ce Jean de Herbigny était fils de Gilles de Berlaymont. C'est pourquoi la branche cadette de cette illustre famille, qui hérita de Beauraing, ne voulant pas conserver les armoiries qui avaient été souillées par le bandit, les brisa d'une coquille d'or.

Le bon vieux curé me racontait cela, avec mille détails charmants, à propos d'un livre qu'il me montrait, et sur le vélin duquel un miniaturiste peu clerc avait peint une histoire exquise. Malheureusement, comme cet obscur artiste était sans doute complètement illettré, il n'avait éclairé son œuvre d'aucune légende qui pût fournir quelques renseignements sur l'endroit où s'étaient accomplis les événements illustrés.

Mon hôte se désolait de ne trouver aucune indication précise à ce sujet, car le chapitre qu'il aurait voulu leur consacrer dans son grand ouvrage sur les écorcheurs, eût été tout à fait dépourvu d'authenticité. Mais comme les mêmes scrupules ne me tracassent point, j'ai transcrit le conte, en supposant les noms que le miniaturiste a omis d'indiquer.

* * *

Le château est perché sur des rochers gris. A la pointe des multiples clochetons, des tours et des tourelles et des toits pointus couverts d'ardoises, où cascade la lumière d'un beau soleil d'été, les girouettes héraldiques étincellent en or sur la soie azurée du ciel.

Les gens sont sur le donjon, sur les murs et aux étroites croisées du manoir; le large pont-levis vient de se redresser et maintenant la herse se hérisse de griffes luisantes. La troupe a traversé le ruisseau d'argent qui tombe de roche en roche avec de gros bouillons de mousseline comme aux robes des mariées, elle monte la colline opposée avec la multitude des lances droites comme des mâts de navire.

Ils tournent dans un pli de la montagne, mais avant de s'enfoncer dans cette gorge, le jeune seigneur qui marche en avant de la troupe a jeté son regard vers la masse grise de murs crénelés, de courtines, de barbacanes, de tours, de machicoulis, d'échauguettes et de bretêches, du donjon au haut duquel la châtelaine, vêtue de blanches soies et inondée de soleil, lui envoie le tendre adieu de son mouchoir longuement agité.

Elle reste encore, bien que la colline se soit refermée sur les guerriers, car elle les reverra tout à l'heure, sur une hauteur lointaine, là-bas où la route sinueuse n'est plus qu'un mince ruban blanc dans la

verdure, à peine perceptibles, mais pour reconnaître son beau maître, ses yeux auront une force d'amour que la distance n'atténuera point et leurs regards, se devinant, communieront encore une fois dans la même extase avant la séparation longue et cruelle.

Le soleil, au moment de s'étendre avec ses voiles rouges dans une grande vallée, plus loin encore que celle où entra l'époux se dérobant définitivement à sa vue, la rosit de nuances suaves et tendres et fait briller ses doux yeux de pervenche.

— Garde-toi bien, jeune châtelaine; quelqu'un a suivi d'un œil joyeux le départ de ton maître. Perché sur une roche haute, il a partagé ses regards entre la troupe qui s'éloignait et le donjon sur lequel la blancheur de ton voile flotte doucement au vent léger.

Garde-toi, ses yeux brillent d'un illicite amour, et tandis que ton seigneur combattra au loin les ennemis du prince-évêque, on cherchera à lui ravir son bien le plus cher.

*
* *

La voici qui s'en va faire une neuvaine au prochain monastère pour la victoire de ses couleurs qui s'agiteront au bout des hampes, dans les combats. Elle passe parmi les moissons dorées, grave et recueillie. Ses cheveux d'or sont emprisonnés dans une résille d'or. Elle porte, attaché au front par une grosse émeraude brillante, un voile léger qui tombe des deux côtés de sa tête fine, sur une robe de soie bleu argent ; et telle elle est belle comme une madone. Une lumière blonde et heureuse la nimbe, une atmosphère de bonheur et de joie l'entoure qui rosit les fraîches joues de ses jeunes compagnes. Le moutier s'aperçoit avec ses toits en poivrière, ses fenêtres gothiques et les ogives, aux fines sculptures, de la chapelle. Son air benoît et tranquille devient un tantinet guerrier auprès du porche lourd et massif flanqué de deux tourelles, et précédé d'un pont levis, car un large fossé, dont l'eau verte baigne les murs, entoure le couvent pour le mettre à l'abri des rôdeurs.

Mais voilà qu'un gentilhomme en pourpoint de velours grenat, coiffé d'une toque de même, rehaussée d'une plume aux couleurs chatoyantes et à la courbe gracieuse, salue respectueusement la châtelaine Emeraude. Son cheval, richement caparaçonné, est là-bas à l'ombre d'un bouquet d'arbres, tenu par un serviteur. Elle lève vers lui son œil clair, le voit humble, cauteleux, plein de trouble. C'est le mauvais seigneur d'un voisin manoir, un allié des écorcheurs; il n'a pas répondu à l'appel du prince qu'il va sans doute combattre avec ses amis les bandits.

Emeraude répond à son salut d'un air plein à la fois de dignité et de modestie et poursuit sa route. Cependant, il chemine à côté d'elle et aux gestes dont il accompagne ses propos, il est aisé de reconnaître qu'il lui parle d'amour. Ses mouvements sont pleins d'une passion difficilement contenue. Son éloquence, terne d'abord, embarrassée et lourde, s'est échauffée au refus d'être écouté. Elle coule, elle se précipite, elle rugit en torrents désordonnés. Mais c'est en vain. La vertueuse Emeraude repousse avec horreur ces criminels discours. La félonie et la duplicité de ce réprouvé épouvante son âme candide, son imagination prompte à concevoir des choses merveilleuses, le lui représente comme un suppôt de l'enfer, comme un messager de Satan qui doit la tenter, s'efforcer de rompre le lien mystique qui l'attache à son cher seigneur. Elle se signe et confiante dans la croix qu'elle vient d'évoquer, elle repousse avec toute l'énergie de sa petite main crispée au bout de son bras frêle, les insidieux propos du mauvais.

Et voici que vers elle s'avance la théorie blanche des nonnes qui l'escortent au moutier et dont la présence éloigne d'Emeraude l'importun gentilhomme qui se morfond de douleur et de dépit, pendant que le cortège passe le pont qui se relève aussitôt et les portes étoilées de têtes de clous, qui se referment avec un long bruit sourd.

*
* *

Des flambées d'aurore irisent les vapeurs laiteuses que le ruisseau caché dans les saulaies et les herbes hautes a répandu dans la vallée. Tout s'éveille dans la plaine. Les moissons jaunes, en des ondulations de flots, semblent secouer le sommeil de la nuit. Les oiseaux saluent de leur gazouillis le matin rayonnant.

Par les sentiers on voit des pèlerins et des pauvres se dirigeant vers le moutier qui s'agite et bourdonne comme une ruche. Les nonnes charitables en leurs tuniques de grossier drap blanc, après leurs prières donnent à manger à ceux que la vie n'a pas pourvu des biens de la terre et à ceux qui dédaignent de les acquérir pour ne songer qu'aux richesses spirituelles. Elles écoutent avec avidité les récits des vagabonds pieux, à la peau tannée, dont les vieux bourdons usés ont râclé mille chemins en des contrées lointaines vers de saints lieux

Eméraude, parmi elles comble d'aumônes les loqueteux des environs que la faim talonne et pousse hors du logis dès matines. Mais tandis qu'elle va de l'un à l'autre, jusqu'à ceux qui, honteux et

tremblants, restent à l'écart, quel est ce vieillard à barbe blanche, au dos voûté, cassé par l'âge et la misère et qui semble se traîner avec peine, malgré l'aide solide d'un bâton noueux, qui s'approche d'elle humblement et essaye de l'attendrir par le spectacle de sa décrépitude lamentable ?

Il lui parle de son époux qu'il a sans doute rencontré par les routes. Est-il porteur de quelque message? Il s'exprime avec volubilité craignant de ne pouvoir dire assez et s'efforce d'entraîner sa belle interlocutrice loin du groupe des pèlerins et des nonnes. Son langage n'est pas imprégné de bonté car Emeraude a frémi.

— Sois méfiante, chère âme ! Souviens-toi de la blonde Elsa qui, ayant vu incarner son rêve éblouissant par le merveilleux chevalier du Graal venu sur le fleuve azuré dans la nacelle traînée par le cygne, causa elle-même son malheur pour avoir prêté une oreille attentive et crédule aux insidieux et perfides discours d'Ortrude déguisée en mendiante !

Elle a reconnu les yeux fixés ardemment sur elle. Arrière, arrière! Le faux pèlerin dans l'effarement que lui cause la découverte de sa supercherie fait un geste trop brusque qui occasionne la chute de sa barbe fausse. C'est le mauvais seigneur qui cherche à ravir le trésor d'un autre. Mais profitant de l'effroi causé par le cri d'Emeraude il s'esquive prestement du moutier.

Furieux de sa déconvenue, le voilà qui revient avec quelques-uns de ses hommes.

Trop tard, beau seigneur, trop tard.

La porte a été refermée précipitamment à son approche, elle est trop solide pour être même ébranlée. Il dépense une rage inutile à la heurter, mais il profère des menaces. Ses imprécations sont blasphématoires en raison de son impuissance. Il s'adresse à la belle châtelaine : Si tu m'as vu suppliant, s'écrie-t-il, désormais tu me verras ordonnant, tu n'as point voulu être ma reine, tu seras mon esclave, toi même auras fait le choix. Oui la force me donnera ce que la persuation n'a pu obtenir.

— Pars, Emeraude, quitte le moutier pour le robuste abri que t'offre le manoir taillé dans le roc et bien défendu par ses murs crénelés percés de meurtrières, ses tours massives et leurs machicoulis redoutables pour les assaillants. Déguise-toi et fuis à la dérobée. Quelques-uns de tes fidèles hommes d'armes viendront à ta rencontre par une secrète poterne.

Tu es encore trop jolie, trop mignonne sous l'habit de religieuse que tu viens de revêtir pour n'être point reconnue. Fais barbouiller

de noir tes joues roses et blanches, endosse un grossier accoutrement de servante de basse-cour. Je crains même que si tu ne prends une démarche lourde, on ne te reconnaisse à la grâce de ton allure.

Maintenant fuis par le souterrain qui aboutit à l'orée du bois voisin de ton castel, pendant que les nonnes mettront en sûreté le trésor du monastère, car elles savent ce qui les attend. Rien n'arrêtera la vengeance du brigand. On connaît la férocité et la rapacité des écorcheurs dont il est l'allié.

La présence du seigneur pouvait seule refréner sa cupidité et son audace, mais le protecteur est parti et il n'y a que des forces insuffisantes à lui opposer.

Rentrée au manoir, la châtelaine s'occupe en grande diligence à le mettre en état de résistance. On fait monter du village les bêtes pour le ravitailler. Les greniers regorgent de farine et de grain, et il reste de solides bras pour protéger le repos de la frêle Emeraude. L'époux n'a pas abandonné sans défense son cher trésor. Pour le lui enlever il faudra sans doute passer sur le corps des hommes d'armes et des serviteurs dévoués qui peuplent le château.

Aussi, le méchant seigneur, après avoir forcé l'entrée et mis à sac le moutier, croyant y trouver celle pour qui il brûle de toutes les flammes d'un infernal amour, se garde-t-il de livrer attaque à ce nid d'aigle presqu'inaccessible. Il faudrait tout un attirail de siège pour tenter l'assaut et un nombre d'hommes beaucoup plus considérable que celui dont il dispose.

Sa furie est aiguillonnée par son impuissance à satisfaire sur l'heure sa passion effrénée et sa soif de vengeance. Voyez-le s'en retourner affaissé sur son cheval, sous le poids des pensées odieuses et des noirs desseins qui l'agitent.

Telle qu'il l'évoque, elle est flamboyante la vengeance avec son manteau somptueux de soie nacarat bordée de pourpre, mais sa traîne est de deuil et laisse une nuit profonde où elle a passé.

Tout tremble dans son repaire, car le mécontentement du maître aiguise sa cruauté.

Ayant dévêtu son armure, il descend par un escalier dérobé vers une poterne et un chemin creux qui le mène à un endroit inculte et rocailleux de la montagne. C'est là que, dans une espèce d'antre, le mire élabore les filtres et poursuit sa chimère de l'or. Il est habile aux envoûtements et c'est ainsi qu'il fournira la vengeance au seigneur éconduit.

Ils cherchèrent d'abord à se procurer des cheveux ou des habits

d'Emeraude, pour en entourer ou en vêtir un animal qu'ils tueraient ensuite d'un seul coup du couteau magique. Puis lui ayant arraché le cœur, ils l'envelopperaient dans les objets de la princesse, et pendant trois jours, y enfonceraient des clous et des épingles en prononçant les rituelles paroles de malédiction.

Mais ils ne le purent, car la herse du château restait baissée et le pont relevé, et personne n'y était, pour lui, corruptible.

Ils prirent alors de la cire, qu'ils mêlèrent à de l'huile baptismale ainsi qu'à des cendres d'hosties volées à l'église d'un village proche, et ils en formèrent une image grossière, qu'ils baptisèrent du nom d'Emeraude. Ils prononcèrent les redoutables formules du maléfice. Le méchant s'en alla avec le simulacre de sa victime. De grand matin il se rendit à une messe pendant laquelle, dissimulé dans une stalle seigneuriale, il outragea l'effigie de cire avec une violence inusitée et une passion rouge. Au moment de la consécration, il saisit son stylet et la frappa au cœur de toute sa force, mais en frappant il ressentit au poignet une douleur vive. Il crut qu'elle était occasionnée par la violence du coup qu'il avait porté. Il partit satisfait, croyant qu'elle n'avait pu y résister. Mais il fut bien étonné d'apercevoir le lendemain le pavillon d'azur avec son Saint-Michel d'or flotter au donjon du château. Emeraude n'était pas morte.

— Ma main a sans doute dévié, se dit-il.

Il recommença, mais sans plus de succès.

— Sans doute, se dit-il, elle porte sur elle un crapaud vivant enfermé dans une boîte de corne, pour se préserver du sortilège ou bien elle a mangé un cœur d'agneau assaisonné de sauge et de verveine.

Il retourna chez le magicien.

Celui-ci le conduisit en une salle creusée dans le rocher. Elle était éclairée par une baie taillée dans la pierre à une grande profondeur. Des chauves-souris, que l'on confondait dans la demi-obscurité avec les stalactites, s'envolèrent à leur arrivée, avec des cris effarouchés et des claquements d'ailes.

Le soleil, dont le soupirail filtrait un rayon d'or, fit luire l'eau d'un puits presqu'au niveau de la margelle.

Le sorcier s'arrêta, prononça des paroles mystérieuses, répandit autour du puits des essences et brûla des parfums orientaux.

— Vous frapperez, seigneur, de votre stylet, l'effigie de celle que vous voulez faire mourir, et instantanément, votre victime vous apparaîtra dans le miroir de cette eau magique. Vous pourrez ainsi jouir du spectacle de votre vengeance ou connaître ce qui l'empêche de se réaliser.

Il frappa, mais encore une fois sa main dévia, comme si le stylet eût rencontré un obstacle, et l'eau qui luisait à peine sous le mince rayon que filtrait le soupirail, devint tout à coup pareille à un diamant dans les nuits. La lumière qui venait du fond la faisait transparaître et briller.

Le méchant vit alors Emeraude, la pieuse châtelaine, en prière dans sa chapelle et point ne lui était besoin de manger, pour se garder des maléfices, un cœur d'agneau assaisonné de sauge et de verveine, la ferveur de ses oraisons la protégeait seule contre les tentatives démoniaques de son ennemi, et quand le bras armé tombait de toute sa force pour frapper la belle et vertueuse femme, le stylet glissait ayant rencontré une médaille d'or qui, s'incrustant dans la blanche poitrine de la châtelaine, y marquait l'image de la vierge divine.

Saisi d'une rage folle, il eut beau s'acharner sur le mannequin de cire, il vit sur le col d'Emeraude la médaille se déplacer, s'offrir à ses coups, empêcher la lame de se faire un fourreau vivant, jusqu'à ce que l'eau mystérieuse eût éteint ses reflets surnaturels.

— Garde-toi, fidèle Emeraude, car si tu as repoussé les démons incubes et succubes vers toi déchaînés, si tes prières t'ont garantie des sortilèges et si la vierge t'a fait un bouclier de la médaille d'or à son image que tu portes sur ton sein de neige, si tu as échappé aux coups du méchant, tes tourments ne sont point finis.

Ton bourreau a séduit la bande des écorcheurs, qui ont fait de Bouvignes leur repaire, par l'appât d'un butin considérable. Ils sont en route avec l'attirail de guerre. Fais monter du village les hommes valides et tout le bétail disponible, car avant la tombée du jour, les bandits auront déjà pillé l'alentour.

* * *

Le hérault qui s'avance à portée de voix des deux tours qui gardent l'entrée du manoir, pour sommer les habitants de se rendre à merci, est accueilli par une volée de flèches et de pierres dès ses premières paroles.

On ne se chauffe pas du bois des lâches là-haut et les peaux que les écorcheurs enlèveront, s'ils y parviennent, seront tannées d'avance par la sueur de la résistance et les coups reçus pendant la bataille.

S'il n'est point aisé de prendre d'assaut ce nid d'aigles orgueilleusement campé au haut du rocher à pic, la famine pourrait le livrer sûrement, mais les écorcheurs n'ont de temps à perdre, car Jean de Heinsberg, évêque de Liége, est à leurs trousses et il faut en finir le

plus vite possible. D'ailleurs, le méchant seigneur ne saurait retarder longtemps sa vengeance, voyez-le tourner autour de sa proie, cherchant l'endroit le plus accessible et le plus propice à l'escalade, car il est inutile de tenter une brêche.

Là-bas le rocher s'arrête et forme un palier avant de remonter vers le bloc sur lequel le château est assis. De là on pourrait pénétrer dans la place forte sans trop de peine car les murs de ce côté ne sont point élevés, et seul un machicoulis en forme de brétèche peut en défendre l'accès.

Alerte, alerte, l'attaque commence à l'entrée du castel. Les arcs sifflent, les arbalètes grincent, les flèches volent, les pierres bossèlent les armures avec de grands fracas, les échelles s'accrochent, des grappes humaines les envahissent et les couvrent pour dégringoler et retomber pêle mêle avec de formidables clameurs dans les fossés pleins d'eau. Des quartiers de roc écrasent les assaillants.

Des crochets comme des serres redoutables les agrippent parfois au bout de perches, les enlèvent et les tiennent suspendus auprès des créneaux.

Mais leur furie ne faiblit pas. Chaque fois repoussés, ils s'élancent avec acharnement, cherchant à faire choir la herse, à escalader le pont levis pour le faire retomber et enfoncer la porte avec le bélier.

Pendant que les forces des assiégés et leur attention sont dirigées vers cette attaque acharnée, de grandes échelles sont placées contre le rocher à l'endroit remarqué par le chef, des poutres sont enfoncées dans les anfractuosités et tout un échafaudage se dresse qui atteint bientôt l'espèce de plate-forme laissée entre l'abîme et les murs du château.

Hourah ! hourah ! les écorcheurs s'y précipitent en masse. Les voilà presque sur les murs, mais là-haut, les halebardes les éventrent, elles font ravage. Toutefois plus il tombe d'hommes et plus en il revient. Il en surgit à chaque instant et un flot de cette marée peut-être sautera le mur. On l'a prévu de l'autre côté. Alerte, alerte, des pierres énormes sont roulées de l'esplanade, tombent faisant une bouillie humaine, elles rebondissent, écrasent et renversent des paquets d'hommes. Des poutres, dégringolant du haut de la tour, balaient le palier de rochers, les assaillants sont précipités dans l'énorme vide, l'échafaudage est endommagé.

Mais les écorcheurs ne se découragent pas. Le cruel seigneur les excite et les ranime. Sa vengeance lui donne une force surhumaine, sans doute, pour l'assouvir, il a fait un pacte avec le démon qui lui souffle son génie destructeur, trace autour de lui un cercle magique

et le couvre d'un invisible bouclier, car bien que les traits aient criblés ses hommes, aucun ne l'a encore blessé ou même faussé son armure lourde. Les défenseurs du château commencent à croire que c'est le diable en personne qui les assiège.

Emeraude, en voyant qu'une crainte surnaturelle envahit ses gens d'armes, se jette à genoux et implore la Sainte-Vierge, mère de Dieu, dont elle garde l'image en or sur sa poitrine. Elle la leur montre pour aiguiser leur courage, pendant que ses femmes attisent le feu qui chauffe la cuve où fond tout ce que l'on a pu trouver de plomb, d'étain et même de cuivre dans le château.

Soudain inspirée, pendant qu'on transporte le métal en fusion pour le répandre sur les assaillants par le machicoulis, elle y précipite la médaille précieuse, car maintenant c'est la vierge qui, pareille à l'antique Pallas Athènè, va combattre, invisible, pour ceux qui ont eu foi en elle.

Un fort madrier dégringolant du rempart a balayé le rocher et brisé les échelles. Le méchant seigneur seul n'a pas été atteint et il brave la grêle de pierres qui tombent tout à l'entour. Mais voilà que le machicoulis qui le surplombe vomit une lave ardente qui le recouvre et coule ainsi qu'un ruisseau sur le roc et va se précipiter sur ceux qui tentent encore une fois l'escalade.

Les écorcheurs décimés, n'entendant plus les commandements de leur chef, épouvantés par les hurlements de leurs blessés agonissants, pris de panique, s'enfuient.

Le château est dégagé, Emeraude est sauvée, mais là sur les rochers un guerrier reste debout, immobile dans son armure brillante et son bras est levé comme pour donner un ordre.

C'est le mauvais seigneur ennemi d'Emeraude. Le métal bouillant qui l'a recouvert s'est figé, soudant les pièces de son armure et le rivant au roc. Dans ce vêtement ardent il a brûlé comme un damné. Sous les feux rouges du soleil qui étend de grandes ombres dans la vallée, la médaille d'or, à l'image de la mère de Dieu qu'Emeraude jeta dans la lave, brille au sommet du casque, sur le cimier où elle est tombée et c'est encore une fois le symbole de la Vierge Marie, triomphante, écrasant le Mal, qu'il soit serpent ou chevalier, qui apparaît aux yeux émerveillés de ses fidèles croyants.

Pendant des jours et des jours, des années et des années, le guerrier de fer restera là, tourné vers l'abîme comme pour appeler ses hommes disparus. La nuit, lorsque la lune est voilée, aux deux trous du casque qui seuls n'ont pas été bouchés, protégés qu'ils étaient par la visière, on voit luire des yeux de phosphore qui font se signer tous

ceux qui les aperçoivent, mais lorsque le jour radieux chasse les ténèbres et que le soleil dans sa robe enflammée, pareil à un jeune triomphateur, monte majestueusement dans le ciel, c'est, au cimier du casque, la médaille d'or qui brille glorifiant la victoire de la vertu persévérante sur le démon tentateur.

MAURICE DES OMBIAUX.

UNE EXPÉRIENCE

A Georges Eekhoud.

QUAND cette femme entra dans ma vie, avec sa beauté étrange et fiévreuse, je me crus appelé par elle à quelque œuvre fatale. Je m'occupais fort, en ce moment, de ces sciences mystérieuses qui ont pour but la découverte de l'avenir, et je m'étais forgé la conviction que de moi devait naître un enfant aux facultés géniales. Sans doute, cette idée était folle et l'on rira de cette présomption, mais que l'on veuille bien songer à l'entraînement que donne à l'imagination une incessante et unique préoccupation, et à cette tendance naturelle au cœur de l'homme de désirer revivre plus parfait en sa postérité. J'attendais donc que le hasard me désignât celle qui devait être ma collaboratrice en cette création. J'attendais sans chercher, fort de ma foi dans les runes. Or, un matin, je m'imaginai la reconnaître en une femme qui passait, et je suivis cette femme.

N'était l'issue horrible de l'aventure, je dirais ici qu'elle fut semblable à bien d'autres de ma vie, qu'elle fut banale absolument et dans tous ses détails, hors en l'importance capitale que j'y attachais moi-même. Il se trouva que cette femme était musicienne, et musicienne-artiste, qu'elle était sensitive à l'excès, et que ses yeux avaient des lueurs extraordinaires et hagardes. Tout cela m'ancra davantage dans la persuasion que j'aimais bien celle qu'il me fallait aimer pour obéir à la volonté du destin. Croyant assurer mieux la réussite de l'ex-

périence, je lui demandai de s'exiler avec moi loin des villes, et de partir vers la campagne. Elle accepta, car elle m'aimait. J'achetai, au milieu d'un parc sauvage et grandiose, une exquise maison antique, avec tourelles et terrasses, baignant dans un lac circulaire ses pieds de pierre, et nous vînmes nous y établir, solitaires, servis par une femme du village voisin qui nous quittait à la nuit. Ma femme était vierge et seule au monde, elle était pauvre et avait le culte de son art : elle m'eut beaucoup de reconnaissance de la mettre à l'abri du besoin et ne lui demander en retour qu'une chose : être heureuse. Car mon dessein était tel : je voulais, pendant longtemps, malgré l'ardent désir qu'elle excitait en moi, m'abstenir de la posséder charnellement. Je voulais, puisque son tempérament s'y prêtait à merveille, exaspérer en elle, grâce à de savantes caresses, cette vague prière que toute femme, même ignorante, adresse à l'amour, et que ma Suzanne, avec plus d'inquiétude que les autres, semblait proférer à tout instant par ses grands yeux inexorablement humides. Je ne veux point tenter ici d'excuser ma conduite. Maintenant qu'une catastrophe épouvantable a brisé pour jamais mes espoirs, et que ma volonté de me survivre gît sans retour et sans pardon parmi toutes les choses qui déjà tombèrent de moi, mon esprit a reconquis sa lucidité première, et je vois très clairement quelle fut ma cruauté d'alors et combien je suis responsable des douloureux événements qui survinrent.

Les premiers jours de notre vie commune furent sans nuages, beaux comme le soleil de printemps qui faisait chanter toute la vie autour de notre maison. Ma femme était divine. — Vous ai-je dit qu'elle était belle infiniment, éclatante et vitale comme une fleur! — Elle était divine, et le spectacle de sa grâce me demeure à tout jamais inoubliable. Des scènes me sont présentes encore jusqu'aux larmes. Je la revois, matinale joueuse, en son long peignoir de soie blanche, les pieds nus dans ses sandales, ameuter vers la terrasse dominant le lac, l'envol blanc et multiple des cygnes. Ah! déesse d'aurore, blanche dans la blancheur de l'aube, tes beaux bras s'en allaient, avec quelle harmonie, jetant dans l'air sonore et frais le pain blanc du matin. Ta tâche terminée, tu me cherchais des yeux à la fenêtre, et tu m'appelais de ta voix musicale pour la promenade coutumière. Parfois je feignais de ne pas entendre, je me cachais même, et tu partais, seule, à travers le parc, seule, au milieu des fleurs, des fruits et des verdures, ô fleur, ô fruit exquis, ô couronne verdoyante de ma vie! Alors je montais, souriant et heureux à ma tour, et je te suivais du regard, longtemps, longtemps, te devinant à travers les fourrés,

te contemplant, immobile et rêveuse, arrêtée çà et là, dans les gazons fleuris. Ah ! pourquoi, en ces instants de sève et de désir, pourquoi, quand tout chantait autour de moi la joie et la gloire d'aimer, pourquoi ne suis-je pas descendu, homme enfin, vers ma femme, pourquoi ne l'ai-je pas possédée éperdûment, là, sur-le-champ, là, dans le parc, parmi les fleurs montantes et ravies, sous la splendeur éternelle du ciel? Mais non, l'absurde idée me retenait. Je souffrais atrocement de cette contrainte. J'avais même une vague certitude de sa souffrance à elle, mais je ne voulais pas, non, je ne voulais pas faiblir. Pour me justifier, j'avais la conviction que je souffrais pour un autre, celui qui devait naître, génial, dans un paroxysme exaspéré d'amour, doué de toutes les forces humaines portées à l'infinie puissance. Et les jours après les jours passaient, dans ces joies inquiètes, avec des étreintes de plus en plus passionnées, des baisers qui devenaient des spasmes, des cris d'amour qui ressemblaient à des sanglots. Car la chair trop longtemps réfrénée se vengeait : ma Suzanne perdait l'appétit, les roses admirables de ses joues se fanaient et ses lèvres pâlissaient, tandis que mon oreille appuyée sur son cœur n'en pouvait plus suivre les éperdus battements. Pourtant l'ignorance ou la timidité l'empêchait de se plaindre et de réclamer impérieusement l'amour auquel elle avait droit depuis l'instant où elle s'était donnée. Elle s'affaiblissait chaque jour davantage, et les longues séances de musique auxquelles ma douce violence la contraignait irritaient encore son état maladif. Sa vie n'était plus qu'une vie nerveuse, sans pensée et sans espoir ; je l'avais amenée à l'éréthisme absolu. Quand nous nous promenions, enlacés, par les allées de notre parc, par ces allées où l'ombre fleurait d'inoubliables parfums, je choisissais, pour les lui dire doucement à l'oreille, les paroles les plus ardentes que mon amour me dictait. J'avais des mots plus vibrants que des baisers, des phrases plus harmonieuses et plus énervantes que la plus passionnée des musiques. Pour l'étreindre, mes bras trouvaient des forces inconnues, des tensions extraordinaires où semblait avoir passé toute l'énergie des mondes. Alors, elle se pâmait sur mon épaule, ses cheveux tombaient en masse autour de moi et me noyaient de leur mer embaumée. Ses yeux se collaient aux miens idéalement, tout son être s'offrait à moi avec fureur, et, comme rien ne répondait à cette offrande, elle râlait éperdûment, elle sanglotait à courts sanglots d'entrailles, elle se tordait les mains, désespérée. Ses yeux, oh ! ses yeux alors avaient des supplications infinies, des questions splendides et douloureuses. Et moi, moi, bourreau de cette martyre, je me raidissais au nom de ma stupide illusion. Pourquoi essayerais-je de le dissimuler, je jouissais

même en secret de cette effroyable comédie de l'amour. Ma vanité se trouvait flattée d'inspirer pareils transports, et j'espérais, oui, je continuais d'espérer, pour l'instant où je consentirais à l'aimer réellement, j'espérais une telle flambée de passion, une telle suprémisation de nos êtres à tous deux, que le fruit n'en pourrait être que suprême. Hélas! quel était mon aveuglement! Pourquoi les choses, qui seules assistaient à ce drame, ne se chargèrent-elles pas de venger l'innocente, en m'écrasant sous quelque chute immense ?

Une nuit que je reposais dans ma chambre, je fus réveillé soudain par une harmonie inconnue. Je me dressai sur ma couche. En bas, le grand piano résonnait, chantait, pleurait comme une voix humaine. Je me vêtis à la hâte et descendis. Une lumière éblouissante m'aveugla dès que j'eus entr'ouvert la porte du salon. Toutes les bougies étaient allumées, toutes les lampes brûlaient sous leurs abat-jour de soie. Au piano, Suzanne, en peignoir blanc, était assise, les cheveux dénoués et tombant jusqu'à terre. Elle jouait divinement. Ses mains couraient sur l'ivoire comme des fleurs. L'atmosphère de la pièce était saturée de musique, des bouquets de désirs semblaient s'ériger partout, la voix de l'instrument était la voix même de la femme pleurant son inquiétude et ses questions. Je restais debout, sans songer à m'approcher, ne sachant que penser de cette conduite insolite, quand soudain la mélodie changea de caractère, se transforma en une fugue inouïe, les notes se bousculant, cascadantes et riantes. Suzanne suivait, dans les mouvements de son corps, le rythme de sa musique. Elle s'agitait sur le tabouret en des contorsions étranges, se penchait en avant, se rejetait en arrière, et ses longs cheveux noirs, bleutés par les lumières, fluaient et refluaient comme des vagues. Tout à coup, l'éclat de rire des notes cessa. Suzanne se leva, se retourna et me vit. Elle n'eut pas l'air étonné, et vint vers moi, rapide, rieuse, toute une joie de rose aux lèvres et aux joues. « Veux-tu danser, me dit-elle, de sa voix chantante. C'est gai, danser, veux-tu ? » Je fis signe que non. « Alors je danserai toute seule, oui, toute seule. » Elle prit en main la soie blanche de sa robe et commença la gigue la plus folle et la plus lascive qui se puisse imaginer. Ses jambes se lançaient, son torse se cambrait, son peignoir entr'ouvert la découvrit toute nue. Dans les mouvements désordonnés de la danse, sa chair merveilleuse apparaissait, tentatrice. L'étoffe glissa, les épaules jaillirent et les seins, puis ce fut son petit ventre délicieusement ombré, puis les jambes, et tout son corps. La gigue continuait, ardente et folle. Ses cheveux s'éployaient, banderollaient vertigineusement. Elle tournait sur elle-même sans lassitude, offrant à mes

regards tous les aspects de sa divinité. Qu'elle fut belle, oh ! qu'elle fut belle en cette nuit de misère ! Je ne cherchais pas à m'expliquer ce qui se passait, je me contentais de l'admirer et de la désirer. Et, soudain, je n'y tins plus, je me précipitai vers elle. Elle me reçut dans ses bras, s'agraffa à mon geste, et nous roulâmes sur le tapis. Là fut consommé l'acte de ma vie qui devait la briser plus tard à tout jamais. Je la possédai, dans une sorte de délire farouche, apaisant en quelques secondes, sous mes baisers et mes morsures, la soif d'elle qui me tentait depuis des mois.

Le matin nous surprit dormant encore d'un grand sommeil anéanti. Quand je me réveillai, le souvenir me revint de ce qui s'était passé, et une sorte d'épouvante me prit. Quoi donc ? Qu'avait donc fait hier ma Suzanne ? Je la regardai. Son visage était effrayamment altéré, un rictus contractait sa bouche, je la secouai, elle ouvrit de vastes yeux hagards, me regarda, et partit d'un immense, immense éclat de rire. Et soudain je compris tout. Tonnerre de Dieu ! Ma femme était folle, folle, folle, tonnerre de Dieu !

Suzanne demeura folle. Sa face admirable, son corps merveilleux, désormais sans pensée, traînaient de place en place, tout le long du jour, des semaines et des mois, leur impassible splendeur. Plus rien ne rappelait la femme-enfant, la délicieuse aimée du temps passé. Ses lèvres demeuraient closes pour la parole et le baiser. Et quand, lassé de silence et d'horreur, je m'approchais d'elle, quand je l'étreignais éperdûment sur ma poitrine, quand je tentais d'arracher de sa bouche quelque chose, n'importe quoi, qui pût me distraire de mon malheur, je n'obtenais, hélas ! je n'obtenais jamais que ce même éclat de rire immense, cet éclat de rire épouvantable, où chantaient toute sa folie et toute sa vengeance !

Bientôt, des indices indéniables vinrent m'apporter un surcroît d'affliction. Ma femme folle était enceinte ; ma tentative amère avait réussi ; j'allais être père ! O mes sanglots d'alors, revivez ici, je vous prie ! Je vous en prie, puisque j'essaie de relater en ces pages ma douloureuse histoire, revivez-y, aussi magnifiques et aussi pitoyables ! Combien je maudis tout ce passé factice, toute cette volonté artificielle que j'avais déployée ! Combien même regrettai-je l'instant où j'avais cédé à ma passion ! Maintenant, le terrible problème surgissait devant moi : avec la vie, ma femme n'allait-elle pas donner à notre enfant une part de sa folie ? Ah ! plus effroyable qu'une question de vie ou de mort, ce doute s'asseyait sans cesse devant moi, marchait devant moi dans mes promenades, grimaçait, sans sommeil, devant mes yeux, la nuit. Quant à Suzanne, ma vue

lui était devenue soudain insupportable. Quand elle m'apercevait, parfois, au détour d'une allée, ou suivant, d'une fenêtre du château, sa rêverie dans le parc, son rire immense la reprenait, plus horrible qu'un râle ; puis elle courait tout éperdue, fauchant fleurs et arbustes, jusqu'à la grille d'entrée qu'elle ébranlait désespérément. Sa grossesse avançant, elle devint plus calme, plus douloureuse aussi, et, souvent, je dus entendre, pendant des heures et des heures encore, ses sanglots éternels dans le grand silence des campagnes.

L'enfant vint avant terme, débile, pauvre vie d'hiver battant de l'aile contre la fenêtre fermée du monde. On nous avait pris en pitié dans le village : les soins ne manquèrent ni à la mère, ni à l'enfant. Suzanne se rétablit assez vite, et j'eus la joie de constater plus de conscience dans les grands yeux étranges qu'elle attachait sur moi. Mon petit garçon vécut aussi, faible toujours, mais vivant, vivant! Mes bonheurs furent innombrables pendant des mois. Malgré mon incessant examen, je ne constatais rien dans la constitution de mon fils qui pût le faire supposer doté par sa mère du plus terrible des héritages. Ses yeux étaient clairs, sa petite bouche sereine; tout un calme céleste angélisait ce petit être. Ses bras roses, ses divines petites mains joueuses, avaient pour moi des caresses incomparables. A vivre dans le rayonnement de cette lumière, j'oubliais le grand malheur de ma vie.

Suzanne aimait son fils chaque jour davantage, mais, chose étrange, elle semblait voir en lui une poupée, une des poupées de son enfance. Jamais elle ne s'inquiétait de le faire boire ou manger. Elle se contentait de le bercer puérilement, de lui dire des choses douces, de ces choses trop douces qui font exquisément pleurer.

Jamais elle n'essayait de le faire rire, de lui faire dire les premiers mots de la langue enfantine. L'enfant d'ailleurs ne s'y prêtait guère, ce qui m'inquiétait un peu. Malgré l'âge venu des divins balbutiements, nul cri, nul rire ne sortait de sa bouche. Il était sage, trop sage, disaient les femmes qui le gardaient. Il paraissait songer toujours de choses passées, et ne pas vivre d'une vie actuelle. Je ne croyais pas qu'il fût fou, la crainte me prenait qu'il ne restât muet. Muet! ah! s'il l'était resté, toujours, toujours, éternellement! Muet! ah! non, il ne l'était pas! Muet! Vous allez voir comme il savait rire, mon enfant, comme il savait rire magnifiquement!

Un soir, — les moindres choses de cette soirée me sont à tout jamais présentes! — un soir d'été, ma femme était, calme et rêveuse, assise près du berceau sur la terrasse dominant le lac. L'enfant, assis, le dos appuyé à de multiples coussins, regardait au loin devant

lui, sans rire, sans crier. Je vins m'asseoir auprès d'eux et perdis mes regards dans la marée montante des ombres qui endormaient le parc, et faisaient flotter au-dessus du lac une légère buée insidieuse.

Sans que je pusse m'expliquer pourquoi, l'instant me semblait solennel et terrible, résorbant des résultats immenses en sa trompeuse sénérité. Sans doute, la soie du ciel était parfaite et sans ride, et des étoiles y scintillaient magnifiquement. Sans doute, dans la ténèbre des feuillures, un rossignol chantait sa naïve chanson. Sans doute aussi, l'heure était simple et coutumière. Sans doute, la terre, admirable et ravie, courbait ses cheveux d'herbes et de fleurs sous la plus délicieuse des brises. Tout cela, confusément, épanouissait en moi des conseils splendides de paix, des assurances de calme, et bannissait de mon âme toute crainte. Et cependant, il flottait en l'air une appréhension, une souffrance des choses devinant ma souffrance future et la partageant par avance.

Soudain, comme je rêvais à cette équivoque, ma femme s'agita étrangement, faisant de ses bras merveilleux, sortis des manches de sa robe, de mystérieux gestes comme d'appel. Je la regardai, immobilisé par la terreur. Dans le crépuscule douteux où nous étions plongés, je ne distinguais d'elle que son profil, la contraction convulsive de ses lèvres. Ses lèvres, je les voyais remuer pour des paroles, pour des clameurs, pour des sanglots. Je les devinais avides de crier au grand soir qui planait, toute la douleur de leur silence. Elles s'entr'ouvraient, se refermaient, se rouvraient à nouveau, c'était grotesque et fantastique, et c'était à rire et à hurler tout à la fois. Tout à coup, elle se raidit en une sorte de spasme, j'eus, pour la dernière fois, hélas, hélas! toute sa beauté en spectacle, moulant la soie tendue de son peignoir. Elle se raidit, puis retomba, leva les bras et les tordit désespérément au-dessus de sa tête, puis elle poussa, la face renversée, ce terrible éclat de rire, cet éclat de rire infini, qui m'avait été le cruel annonciateur de sa folie. Son rire se perpétua longtemps, ne se relâchant que pour reprendre. Toute l'énergie de son être y passait, intense et débordante ; toute sa folie aussi et toute sa vengeance.

Et quand elle eut cessé de rire, quand elle revint à son calme antérieur, il se passa la chose épouvantable qui m'a ravi pour bien longtemps, pour toujours peut-être, la joie divine de me sentir vivant. Notre enfant, au rire exaspéré de sa mère, avait paru sortir de son insensibilité ordinaire. Ses yeux s'étaient éclairés de je ne sais quelle flamme soudaine. Sa bouche s'était animée et remuée. J'atten-

dais anxieusement ce que cette crise allait produire, quand soudain, ah! ne me crus-je pas horriblement plongé dans le plus horrible des rêves! quand soudain il éclata du même rire, exactement du même rire que sa mère, du même rire fou, exaspéré, inhumain, avec les mêmes notes faussées, la même souffrance et la même rancœur! Je me dressai d'un bond, la mort au cœur. Déjà ma femme folle m'avait devancée, elle se trouvait debout devant l'enfant, les poings crispés, les bras en croix, les yeux agrandis par un subit et maternel retour de conscience. Et l'enfant riait, riait toujours, follement, du même rire, exactement du même rire que sa mère folle!

Folle, ah! oui, mais jadis, car maintenant, la malheureuse reprenait peu à peu ses esprits. Elle ne disait rien encore, ne pleurait pas, ne hurlait pas comme moi-même. Mais elle demeurait là, figée, inoubliablement douloureuse et tragique, écoutant chanter, chanter encore, dans le rire de l'enfant, toute une folie et toute une vengeance.

Soudain, je la vis tourner sur elle-même, se diriger vers le bord de la terrasse. J'étais trop éperdu pour deviner son dessein. Et je la vis se laisser froidement tomber à l'eau, sans un cri, et couler à fond sans un effort de conservation. L'enfant riait toujours du même éclat de rire. Je me jetai, tout vêtu, dans le lac, je plongeai et replongeai sans cesse jusqu'à épuisement. Je ne retrouvai pas le corps de ma pauvre femme. Depuis, des recherches faites ont ramené à terre cette épave de douleur et d'amour. Mais quelque chose m'attendait à la rive qui devait mettre le comble à mon horreur : quand je sautai de l'eau, abandonnant toute tentative désormais inutile, ce qui m'accueillit, ce fut, dans la nuit noire, l'éclat de rire qui continuait, ah! l'éclat de rire fou de mon enfant, qui continuait le rire mort de ma femme folle!

GEORGES RENCY.

LE PRINCE-GRENOUILLE

OU

HENRI AU CŒUR CERCLÉ DE FER

Au temps passé où l'on obtenait tout ce qu'on désirait, vivait un roi qui avait beaucoup de jolies filles. Mais la plus jeune était si belle que le soleil lui-même, qui pourtant en avait déjà tant vues de gracieuses, s'étonnait toutes les fois qu'il brillait sur son visage.

Proche le château du roi, s'étendait une sombre forêt au milieu de laquelle un vieux tilleul ombrageait de son feuillage l'eau claire d'une fraîche fontaine où la fille du roi allait s'asseoir quand il faisait fort chaud. Si le temps alors lui semblait trop long, ou si le silence des bois venait à l'ennuyer, elle se mettait à jouer à jeter sa balle d'or en l'air pour la rattraper dans ses mains. C'était le jeu qu'elle préférait entre tous.

Il arriva un jour que la balle d'or de la fille du roi, au lieu de retomber dans ses mains, roula dans l'eau. La princesse la suivit quelque temps des yeux, puis la vit disparaître ; car l'eau était profonde, si profonde, qu'on n'en distinguait pas le fond. Alors elle s'assit et se mit à pleurer. Elle ne pouvait pas se consoler et ses larmes coulaient toujours plus abondantes.

Cependant elle entendit une petite voix qui disait :

« Pourquoi pleures-tu, la fille du roi ? Pourquoi pleures-tu à attendrir les pierres elles-mêmes ? »

La princesse se retournant du côté d'où venait la voix, vit une grenouille qui, au-dessus de l'eau, passait sa vilaine grosse tête.

« Oh ! c'est toi, vieille barboteuse ? dit-elle. Eh bien je pleure, parce que ma balle d'or est tombée dans la fontaine. »

— Ne pleure plus, répondit la grenouille, je retrouverai ta balle d'or. Mais que me donneras-tu en retour ?

— Oh ! tout ce que tu veux, chère grenouille. Dis ce que tu désires, mes habits, mes perles, mes pierres précieuses, ou ma couronne d'or ?

— Rien de tout cela. Tes vêtements, tes perles, ni même ta couronne d'or ne sont rien pour moi. Je désire seulement que tu m'aimes et me laisses jouer avec toi; que je puisse m'asseoir à table à tes côtés, manger à ton assiette d'or et boire à ton gobelet; et que tu me permettes aussi de dormir dans ton petit lit. Si tu veux me laisser faire cela, je plongerai dans l'eau et je te rapporterai ta balle d'or tout de suite.

— Oui! Oui! dit la princesse. Tu feras avec moi tout ce que tu voudras mais rends-moi ma balle d'or. »

En elle-même, cependant, elle pensait bien qu'une sotte grenouille habituée à barboter dans la vase ne saurait jamais s'arranger pour vivre avec une jeune fille; tandis que la bestiole croyant à la promesse donnée, plongeait dans la fontaine. Elle retrouva facilement la balle d'or et la saisit dans sa bouche; puis en nageant, elle la ramena à la surface de l'eau et la jeta sur l'herbe.

Pour reprendre son jouet, la fille du roi ne fit qu'un saut; après elle s'enfuit en courant.

« Attends-moi ! Attends-moi ! criait la grenouille. Prends-moi avec toi, car de ce train je ne peux te suivre. »

Ah! Elle avait beau répéter : qwak, qwak, de toutes ses forces, la princesse ne se retourna même pas; et elle dut rentrer à sa fontaine.

Un jour, pendant que la princesse était à table avec le roi et ceux de la suite, et qu'elle mangeait dans son assiette d'or, on entendit au dehors quelque chose qui s'approchait en faisant : plitch-platch, plitch-platch; puis montait l'escalier, frappait à la porte et criait :

« Fille du roi, la plus jeune, ouvre-moi ! »

La princesse courut voir ce que c'était, et reconnut la grenouille. Cela lui fit si peur qu'elle referma brusquement la porte et revint toute pâle se rasseoir à la table. Mais le roi avait remarqué comme le cœur de la fille battait.

« Mon enfant, dit-il, de quoi as-tu peur et qu'y a-t-il à la porte? Est-ce un géant qui vient pour t'enlever?

— Oh ! non, mon père, ce n'est pas un géant. Ce n'est qu'une vilaine grenouille.

— Une grenouille ? Que peut-elle te vouloir, ma fille ?

— Oh ! mon père, hier, en jouant dans la forêt, au bord de la fontaine, je laissai ma balle d'or tomber dans l'eau. Me voyant pleurer, la grenouille voulut bien aller la rechercher, et je lui promis alors qu'elle pourrait être mon amie. Mais je pensais bien qu'une grenouille ne saurait jamais courir hors de l'eau et venir avec moi!... Et à présent elle est ici; elle veut entrer. »

Justement on entendit qu'on frappait de nouveau à la porte, et la voix cria :

« *Fille du roi, la plus jeune,*
Ouvre-moi
Ne sais-tu plus ce que hier,
Tu m'as dit,
Au bord de l'eau de la fraîche fontaine ?
Fille du roi, la plus jeune,
Ouvre-moi. »

« Ma fille, ce que tu as promis, dit le roi, il faut le tenir. Va ouvrir ! »

La princesse tira donc la porte; et la grenouille en sautillant, la suivit jusqu'à sa chaise. Et là :

« Lève moi près de toi » dit-elle à la fille du roi.

Celle-ci faisait encore semblant de ne pas entendre, mais son père la força de céder.

De la chaise, la grenouille bondit sur la table et dit à la princesse :

« Approche donc un peu ta petite assiette en or, et mangeons-y ensemble. »

La jeune fille tira l'assiette, mais on voyait qu'elle était fort dégoûté. Au contraire, la grenouille savourait le bon repas, et ne manquait pas d'offrir délicatement, à sa voisine, la moitié de tous ses morceaux. Et quand elle eut fini, elle dit :

« J'ai bu et mangé mon saoûl. Mais je me sens fatiguée. Porte-moi, je te prie, à ta jolie chambre bleue, et prépare ton petit lit pour que nous y couchions ensemble ! »

La princesse en entendant cela, se mit à pleurer. Elle qui avait si peur déjà de toucher le corps gluant et glacé de la vilaine bête, elle devait, à présent, la prendre en sa couchette si blanche et si nette ?... Elle ne voulait pas.

Il fallut que le roi se fachât :

« Ne méprise pas, dit-il, celle qui t'a secourue dans la peine. »

Elle saisit la grenouille entre deux doigts, pour obéir, et en la maintenant loin d'elle de toute la longueur de son bras, elle la porta au dehors et la jeta dans un coin de sa chambre. Mais au soir, à peine se trouvait-elle au lit, que la grenouille y vint tout près en sautant.

« Je suis fatiguée, dit-elle. Je veux dormir avec toi. Tire-moi à tes côtés, ou je le dirai à ton père ! »

La princesse, à ces mots, pour la première fois de sa vie se mit en colère, et prenant la grenouille, de toutes ses forces elle la jeta contre le mur.

« Eh bien ! va te reposer, affreuse grenouille ! »

Mais comme la princesse fut surprise de voir retomber sur le plancher, au lieu d'une bête dégoûtante, un jeune prince parfaitement beau, à la taille élancée et aux yeux pleins d'amour !

Il raconta son histoire. Une méchante sorcière l'avait changé en grenouille et l'avait condamné à rester ainsi dans la fontaine jusqu'au jour où une fille du roi serait venue le délivrer, car personne d'autre au monde n'avait ce pouvoir.

Il devint le compagnon de tous les jours de la princesse et le roi consentit bientôt à leur mariage. Et quand ils furent unis, le fils du roi voulut conduire son épouse en son propre royaume.

Un matin, un carosse splendide parut à la porte, traîné par huit chevaux portant sur la tête des plumails blancs qui flottaient, et tout harnachés d'or. Et sur le derrière de la voiture, se tenait assis l'écuyer du prince, le fidèle Henri.

Le fidèle Henri avait été jadis si malheureux du changement de son maître en grenouille qu'il avait fait river trois cercles de fer autour de son cœur pour l'empêcher d'éclater de tristesse et de douleur.

Il fit entrer le prince et la princesse dans le carrosse qui devait les ramener à leur royaume, et les voilà partis.

Ils n'étaient pas encore loin sur la route, quand un bruit de craquement se fit entendre, comme si la voiture tombait en pièces. Le prince s'écria :

« Henri ! Henri ! La voiture se brise !
— Non, seigneur, ce n'est pas au carrosse,
C'est un des cercles de mon cœur
Que je fis clouer, au temps de douleur
Que vous étiez dans la fontaine ;
Quand vous étiez une pauvre petite grenouille. »

Quelque chose encore craqua de nouveau sur le chemin, puis encore quelque chose. Le fils du roi criait chaque fois, que le carrosse éclatait. Mais c'était seulement les bandes de fer qui sautaient du cœur du fidèle Henri, joyeux de voir son maître délivré et heureux.

LA JOLIE CATHERINETTE

ET PIF-PAF L'ESBROUFFE.

BIEN le bonjour, Nom-de-Tonnerre ! — Grand merci, Pif-Paf-l'Esbrouffe ! — Voulez-vous bien me donner votre fille en mariage ? — Oh oui, si la mère Vache-à-lait, le frère Fier-paon, la sœur Fromage blanc et la belle Catherinette y consentent aussi !

— Où donc est la mère Vache-à-lait ?
— Elle est à l'étable, qu'elle traît la vache. »

— Bien le bonjour, mère Vache-à-lait ! — Grand merci, Pif-Paf-l'Esbrouffe ! — Voulez-vous bien me donner votre fille en mariage ? — Oh oui, si le père Nom-de-Tonnerre, le frère Fier-paon, la sœur Fromage-blanc et la belle Catherinette y consentent aussi.

— Où est donc le frère Fier-Paon ?
— Il est au fournil qu'il coupe du bois.

— Bien le bonjour, frère Fier-paon ! — Grand merci, Pif-Paf-l'Esbrouffe ! — Voulez-vous bien me donner votre sœur en mariage ? — Oh oui, si le père Nom-de-Tonnerre, la mère Vache-à-lait, la sœur Fromage-blanc et la belle Catherinette y consentent aussi.

— Où donc est la sœur Fromage-blanc ?
— Elle est au jardin, qu'elle coupe les herbes.

— Bien le bonjour sœur Fromage-blanc ! — Grand merci, Pif-Paf-l'Esbrouffe ! — Voulez-vous bien me donner votre sœur ? — Oh oui, si le père Nom-de-Tonnerre, la mère Vache-à-lait, le frère Fier-paon, et la belle Catherinette y consentent aussi.

— Et où est la belle Catherinette ?
— Elle est dans sa chambre, qu'elle compte son argent.

— Bien le bonjour, la belle Catherinette ! — Grand merci, Pif-Paf-l'Esbrouffe ! — Veux-tu bien être mon trésor ? — Oh oui, si le père

Nom-de-Tonnerre, la mère Vache-à lait, le frère Fier-paon, la sœur Fromage blanc y consentent, moi, je veux bien. — Jolie Catherinette, combien as-tu pour dot? — Quatorze pièces d'argent, et trois gros sous de dette; puis j'ai une demi livre de fèves, une main pleine de pois, et une poignée de pommes séchées.

« *Et tout cela*
« *Ne fait-il pas une belle dot ?*

« Pif-Paf l'Esbrouffe, toi, quel métier as-tu ? Es-tu tailleur ? — Je suis mieux que ça. — Cordonnier ? — Beaucoup mieux. — Menuisier ? — Encore mieux. — Forgeron ? — Encore mieux. — Meunier ? — Encore mieux. — Peut être lieur de balais ! Es-tu lieur de balais? — Oui, c'est mon métier. N'est ce pas un beau métier, jolie Catherinette ?

L^ise ALLARD ET L^is DELATTRE, *traduct.*

TÉRENCE :

PHORMION

TRADUCTION LITTÉRALE (Suite).

Acte III

SCÈNE IV (465-484).

ANTIPHON-GÉTA.

ANTIPHON (*monologuant*). En vérité, Antiphon, tu ne mérites que mépris pour ton cœur si faible. Etre ainsi parti, laissant à d'autres le soin de veiller sur ta vie (1) ! As-tu pu croire que d'autres soigneraient tes intérêts mieux que toi-même? Car, quoi qu'il en fût du reste, au moins tu aurais dû avoir quelque égard pour celle qui est maintenant chez toi, et ne pas tolérer que, trompée, elle eût à souffrir de s'être confiée à toi, la pauvre créature, dont toutes les espérances et toutes les ressources dépendent maintenant de toi seul!

GÉTA. Ma foi, mon maître, il y a longtemps que nous te blâmons, en ton absence, de nous avoir quittés.

ANTIPHON. C'est justement toi que je cherchais.

GÉTA. Mais nous n'avons pas le moins du monde lâché pied pour cela.

ANTIPHON (*anxieux*). Parle, je t'en prie : que deviennent mes intérêts et mes destinées ? Est-ce que mon père a vent de quelque chose?

GÉTA. Pas du tout.

ANTIPHON. Y a-t-il espoir pour l'avenir ?

GÉTA. Je l'ignore.

ANTIPHON. Ah !

GÉTA. Seulement, Phédria n'a pas un instant ménagé ses peines pour te sauver.

ANTIPHON (*avec sentiment*). Ce n'est rien de nouveau pour lui.

---

(1) Laquelle repose sur la possession de Phanium.

GÉTA. Puis, Phormion, dans cette affaire comme dans d'autres, s'est montré homme énergique.

ANTIPHON. Qu'a-t-il fait?

GÉTA. Il a su par ses paroles tout à fait refroidir le vieillard, qui bouillait de colère.

ANTIPHON. Bravo, Phormion.

GÉTA (*modeste*). Moi, de mon côté, j'ai fait ce que j'ai pu.

ANTIPHON. Mon brave Géta, je vous remercie tous.

GÉTA. Le début est tel que je te l'ai dit ; jusqu'ici l'affaire va doucement, et ton père veut attendre l'arrivée de ton oncle.

ANTIPHON. Comment, de mon oncle?

GÉTA. A ce qu'il disait, il voulait s'inspirer du conseil qu'il recevrait de lui touchant l'affaire.

ANTIPHON. Quelle n'est pas ma crainte, Géta, de voir maintenant revenir ici mon oncle en bonne santé! Car, à ce que j'entends, c'est lui seul dont l'opinion doit être ma vie ou ma mort.

GÉTA. Voici Phédria qui vient pour toi.

ANTIPHON. Où donc?

GÉTA (*riant*). Tiens, le voilà qui sort de sa palestre (1).

SCÈNE V (485-533).

PHÉDRIA-DORION-ANTIPHON-GÉTA.

Dorion sort de chez lui, se rendant au forum ; Phédria le suit.

PHÉDRIA. Dorion, écoute-moi, je te prie.

DORION. Je n'écoute pas.

PHÉDRIA. Un instant.

DORION. Laisse-moi donc tranquille.

PHÉDRIA. Écoute ce que j'ai à te dire.

DORION. Mais cela m'ennuie, d'entendre mille fois la même chose.

PHÉDRIA. Mais cette fois j'ai à te dire une chose que tu entendras avec plaisir.

DORION. Parle, j'écoute.

PHÉDRIA. Ne puis-je pas obtenir de toi que tu attendes trois jours? (*Dorion tourne sur ses talons et s'éloigne.*) Où vas-tu donc ?

DORION. J'aurais été surpris si tu m'avais apporté du nouveau.

---

(1) La palestre était l'école des exercices gymniques. Phédria sort de chez sa maîtresse Pamphila ; on comprend l'application railleuse du terme.

ANTIPHON (*à part, à Géta*). Hé ! j'ai peur que le marchand ne...

GÉTA (*l'interrompant*). Ne s'attire une mauvaise affaire ? (*Ironique.*) C'est bien ce que je crains.

PHÉDRIA. Tu n'as pas encore confiance en moi ?

DORION. Tu délires.

PHÉDRIA. Mais si je te donne ma parole ?

DORION. Des contes !

PHÉDRIA. Tu diras que ce service t'a été bien payé, avec usure.

DORION. Des mots !

PHÉDRIA. Crois-moi, tu seras content d'avoir agi de la sorte ; par Hercule, c'est la vérité !

DORION. Rêveries.

PHÉDRIA. Essaie ; ce n'est pas long.

DORION. Tu me chantes toujours ton même refrain.

PHÉDRIA. Tu seras pour moi un parent, un père, un ami, un...

DORION (*l'interrompant*). Jase à ton aise.

PHÉDRIA. Se peut-il que ton caractère soit si dur et inexorable, que la pitié ni les prières ne puissent te fléchir !

DORION. Faut-il que tu sois irréfléchi ou effronté, Phédria, pour vouloir me mener (1) par tout ce clinquant de paroles, et emmener (1) mon esclave sans bourse délier !

ANTIPHON (*à part, à Géta, parlant de Phédria*). Il me fait pitié !

PHÉDRIA (*se détournant de Dorion, et d'un ton désespéré*). Hélas ! je ne puis nier la vérité.

GÉTA (*à part*). Comme ils sont bien tous deux dans leur caractère !

PHÉDRIA. Et dire que ce malheur a fondu sur moi juste au moment où Antiphon était absorbé par d'autres soucis !

ANTIPHON (*s'avançant*). Eh bien ! Phédria, que se passe-t-il donc ?

PHÉDRIA. O trop heureux Antiphon !

ANTIPHON. Moi ?

PHÉDRIA. Qui as chez toi celle que tu aimes, et qui n'as jamais éprouvé le choc d'un malheur pareil au mien !

ANTIPHON. Comment, chez moi ? Oui, mais je tiens, comme on dit, le loup par les oreilles, [car je ne sais comment la renvoyer ni comment la garder].

DORION (*montrant Phédria*). C'est précisément mon cas avec lui.

ANTIPHON (*railleur, à Dorion*). Ha ! ha ! tu as peur de n'être marchand qu'à demi. (*A Phédria*) Qu'a-t-il décidé ?

PHÉDRIA. Lui ? Ce que le plus inhumain des hommes (aurait seul

(1) Allitération dans le texte.

pu faire) : il a vendu ma Pamphila !

ANTIPHON. Comment ? Il l'a vendue ?

GÉTA. Tu dis ? Il l'a vendue ?

PHÉDRIA (*désespéré*) Il l'a vendue !

DORION (*ironique*). Quel crime abominable, (vendre) une esclave achetée de mon argent !

PHÉDRIA. Je ne puis pas obtenir qu'il me donne trois jours et qu'il rompe le marché avec son acheteur, jusqu'à ce que je reçoive de mes amis la somme qu'ils m'ont promise. (*se tournant vers Dorion*). Si je ne te la donne pas alors, n'attends pas une heure de plus.

DORION. Vas-tu m'en rebattre les oreilles ?

ANTIPHON. Le répit qu'il demande n'est pas long : accorde-le lui. Il te paiera au double le service que tu lui auras rendu.

DORION. Des mots que tout cela !

ANTIPHON. Tu permettras que Pamphila soit emmenée de cette ville ? En outre, tu pourras souffrir que leur amour soit brisé ?

DORION (*bourru*). Ni toi ni moi (n'en sommes cause).

PHÉDRIA (*indigné*). Que tous les dieux te donnent ce que tu mérites !

DORION. Pendant plusieurs mois, contrairement à mon caractère, je t'ai supporté promettant toujours et n'apportant rien, et pleurant; maintenant, il en va bien autrement : j'ai trouvé quelqu'un qui paie et qui ne pleure pas ; « fais place à de meilleurs. » (1).

ANTIPHON (*se tournant vers Phédria*). Mais, par Hercule ! si j'ai bonne mémoire, naguère un jour t'a été fixé où tu devais lui donner l'argent.

PHÉDRIA. Parfaitement.

DORION. Est-ce que je dis le contraire ?

ANTIPHON. Est-ce que ce jour est passé ?

DORION. Non, mais ce jour-ci est venu avant.

ANTIPHON. N'as-tu pas honte de ta mauvaise foi ?

DORION. Pas du tout, tant qu'il y va de mon intérêt.

GÉTA (*à Dorion*) Fumier !

PHÉDRIA. Dorion, faut-il donc agir ainsi ?

DORION. Voilà comme je suis : si je te plais, use de moi.

ANTIPHON. C'est ainsi que tu le trompes ?

DORION. Bien au contraire, en vérité, Antiphon ; c'est lui qui me trompe, car lui savait bien que j'étais tel, et moi je le croyais tout autre. C'est lui qui m'a trompé ; moi, je ne suis pas du tout pour lui

(1) Formule employée par les licteurs du consul en lui frayant la voie à travers la foule.

autrement que je n'étais. Mais, quoi qu'il en soit, voici ce que je vais faire : le soldat a dit qu'il m'apporterait son argent demain matin; si tu m'apportes le tien le premier, Phédria, je suivrai ma règle : premier arrivé, premier servi. Adieu (*Exit*).

SCÈNE VI (534-566).

PHÉDRIA — ANTIPHON — GÉTA

PHÉDRIA (*désespéré*). Que faire ? Malheureux que je suis, où irai-je maintenant, moi qui ai moins que rien, trouver aussi vite de l'argent pour cet homme, cet argent qui m'avait été promis, si ce Dorion avait pu se laisser convaincre pour ces trois jours ?

ANTIPHON. Géta, souffrirons-nous qu'il devienne malheureux, ce garçon qui tout à l'heure, as-tu dit, m'a secouru de façon si courtoise? Pourquoi, puisque le voilà dans l'embarras, n'essayerions-nous pas de lui rendre un service en retour ?

GÉTA (*sceptique*). Je reconnais en effet que c'est juste.

ANTIPHON. Eh bien ! allons, toi seul peux le sauver.

GÉTA. Que pourrais-je faire ?

ANTIPHON. Trouver de l'argent.

GÉTA. Je le souhaite, mais apprends-moi où il s'en trouve.

ANTIPHON. Mon père est ici.

GÉTA. Je le sais ; et après ?

ANTIPHON (*impatienté*). Eh bien ! Au sage un mot suffit.

GÉTA. Vraiment ?

ANTIPHON. Mais oui.

GÉTA. A coup sûr, par Hercule ! tu me donnes un fameux conseil ! Veux-tu bien t'en aller ? Je ne puis pas me féliciter de ne pas éprouver d'encombre du fait de ton mariage, sans que tu m'ordonnes encore à présent, pour ton cousin, d'aller au devant de la croix quand je suis déjà en péril ?

ANTIPHON (*à Phédria*). Il a raison.

PHÉDRIA. Eh quoi ! Géta, suis-je un étranger pour vous ?

GÉTA. Je ne le pense pas; mais est-ce trop peu que le vieux soit maintenant furieux contre nous tous, si nous ne l'irritons encore, de manière à ne laisser aucune place à la prière ?

PHÉDRIA. Un autre va l'emmener loin de mes yeux dans un lieu inconnu ? Hélas ! (*Solennel*). Alors donc, Antiphon, tant que la chose est permise et tant que je suis là, parlez-moi, regardez-moi.

ANTIPHON (*alarmé*). Pourquoi ? Que vas-tu faire ? Parle.

PHÉDRIA. En quelque lieu du monde qu'on l'emporte d'ici, il est décidé que je la suis.... ou je que meurs.

GÉTA. Que les dieux favorisent ton entreprise; de la prudence, cependant.

ANTIPHON (*à Géta*). Vois si tu peux lui venir en aide.

GÉTA. « Si je peux » ? En quoi ?

ANTIPHON. Songes-y, je t'en supplie; de peur qu'il ne commette l'une ou l'autre sottise, dont nous aurions plus tard à nous repentir, Géta.

GÉTA. Je réfléchis... (*Après un temps*). Il est sauvé, je pense; mais, à vrai dire, je crains quelque anicroche.

ANTIPHON. N'aie pas peur; nous supporterons avec toi la fortune bonne ou mauvaise.

GÉTA (*se tournant vers Phédria*). Combien te faut-il d'argent ? Parle.

PHÉDRIA. Rien que trente mines (1).

GÉTA. Trente ? Ho ! ho ! elle est bien chère, Phédria.

PHÉDRIA. Mais non, elle est pour rien.

GÉTA. Allons, allons, je te les trouverai et te les apporterai.

PHÉDRIA. O le charmant homme !

GÉTA. Retire-toi d'ici.

PHÉDRIA. C'est maintenant qu'il me les faut.

GÉTA. C'est maintenant que tu les auras; seulement, j'ai besoin de Phormion pour m'assister dans cette opération.

PHÉDRIA. Il est à ta disposition; impose-lui sans le moindre scrupule n'importe quel fardeau, il le portera. C'est le seul homme qui soit vraiment un ami pour ses amis.

GÉTA. Allons donc le trouver, et vivement.

ANTIPHON. Y a-t-il quelque chose où vous ayez besoin de mon aide ?

GÉTA. Non; va-t'en plutôt à la maison et console cette malheureuse qui, je le sais, s'y trouve maintenant morte presque d'inquiétude... Tu tardes ?

ANTIPHON. Il n'y a rien que je fasse avec autant de plaisir. (*Exit*).

PHÉDRIA (*à Géta*). Comment vas-tu t'y prendre ?

GÉTA. Je te le dirai en route. Voyons, éloigne-toi d'ici. (*Exeunt*).

---

(1) Environ trois mille francs. Le prix des jeunes et jolies esclaves dans les comédies de cette époque est ordinairement de vingt à trente mines.

Acte IV.

SCÈNE PREMIÈRE (567-590).

DÉMIPHON — CHRÉMÈS

DÉMIPHON. Eh bien! Chrémès, as-tu ramené avec toi ta fille, ce qui était le motif de ton départ pour Lemnos?

CHRÉMÈS. Non.

DÉMIPHON. Pourquoi ce non?

CHRÉMÈS. Quand sa mère s'est aperçue que je m'attardais ici plus que de coutume, et comme en même temps l'âge de la jeune fille n'admettait plus de délai de ma part, elle est partie, me disait-on, avec toute sa famille pour me rejoindre.

DÉMIPHON. Pourquoi donc, je te prie, demeurais-tu si longtemps là-bas, après avoir appris cela?

CHRÉMÈS (*avec un peu d'embarras*). Par Pollux! c'est la maladie qui m'a retenu.

DÉMIPHON. D'où cette maladie? Et de quelle nature?

CHRÉMÈS. Tu le demandes? La vieillesse est elle-même une maladie. (*Changeant brusquement de sujet.*) Mais j'ai appris du pilote qui les avait amenées qu'elles sont arrivées à bon port.

DÉMIPHON. As-tu appris, Chrémès, ce qui est arrivé à mon fils en mon absence?

CHRÉMÈS. Voilà un événement qui vraiment me rend perplexe. Car si je dois proposer ce parti à un étranger, il me faudra dire tout au long comment et d'où elle est à moi. Toi, je savais que tu m'es fidèle autant que je le suis à moi-même. Cet étranger, s'il désire m'avoir pour parent, se taira, aussi longtemps que la bonne entente existera entre nous; mais s'il en arrive à ne plus me souffrir, il en saura plus qu'il n'est besoin. (*Baissant la voix.*) Je crains aussi que ma femme, par l'une ou l'autre voie, ne découvre la chose. Si cela arrive, il ne me reste qu'à me secouer et à décamper du logis ; car, parmi mes gens, je n'ai d'autre ami que moi-même.

DÉMIPHON. Je sais que c'est bien ton cas ; et cette affaire m'est une cause d'inquiétude ; aussi ne me lasserai-je pas de mettre tout en œuvre jusqu'au moment où j'aurai accompli ce que je t'ai promis. (*Tous deux se retirent vers le fond de la scène, où leur conversation se poursuit. Ils ne remarquent pas l'entrée de Géta.*)

SCÈNE II (591-605).

GÉTA — (DÉMIPHON — CHRÉMÈS).

GÉTA (*revenant du forum et plein de bonne humeur*). Jamais je n'ai vu d'homme plus rusé que ce Phormion. J'arrive auprès du personnage pour lui dire qu'il fallait de l'argent et comment on pouvait en obtenir. A peine en avais-je dit la moitié, il avait tout vu d'un coup d'œil. Il se réjouissait, il me félicitait, il s'informait du vieillard. Il rendait grâce aux dieux que l'occasion lui fût donnée de montrer à Phédria qu'il n'est pas moins son ami que celui d'Antiphon. J'ai invité mon homme à m'attendre près du forum, que j'y amènerais le vieillard. (*Il aperçoit Démiphon.*) Mais le voilà justement!... Qui est derrière lui? Eh! mais! c'est le père de Phédria qui est de retour... Mais, voyons, ai-je été bête de m'en effrayer! Est-ce parce que me voici deux pigeons à plumer au lieu d'un? Deux espérances, je crois, valent mieux qu'une. Je vais demander l'argent à celui que j'ai résolu tout d'abord (de tâter); s'il le donne, tout va bien; si je ne tire rien de lui, alors j'attaquerai le nouvel arrivant.

(*Géta s'absorbe dans ses réflexions et ne voit pas s'ouvrir la porte de la maison de Démiphon*).

SCÈNE III (606-680).

ANTIPHON — GÉTA — CHRÉMÈS — DÉMIPHON.

(*Antiphon prononce ses premières paroles en sortant de la maison de Démiphon. Quand Géta, Démiphon et Chrémès reviennent au premier plan, Antiphon se retire, sans être vu, au fond de la scène.*)

ANTIPHON. J'attends à tout moment le retour de Géta. (*Apercevant Chrémès.*) Mais c'est mon oncle que je vois arrêté là, avec mon père. Malheur à moi! Je me le demande avec terreur : à quoi son arrivée va-t-elle pousser mon père?

GÉTA (*à part, et d'un ton délibéré*). Je vais les aborder. (*S'approchant de Chrémès et avec effusion.*) Notre cher Chrémès, bien le bonjour!

CHRÉMÈS. Bonjour, Géta.

GÉTA. Je suis charmé que tu arrives en bonne santé.

CHRÉMÈS (*sèchement*). Je n'en doute pas.

GÉTA. Et les affaires? Y a-t-il, selon l'usage, beaucoup de changements ici pour qui arrive?

CHRÉMÈS. Beaucoup.

GÉTA. C'est vrai. As-tu appris ce qui est arrivé à Antiphon?

CHRÉMÈS. Je sais tout.

GÉTA (*à Démiphon*). C'est toi qui lui as conté l'affaire ? (*A Chrémès, avec une indignation jouée.*) Triste affaire, Chrémès, que d'être circonvenu de la sorte!

CHRÉMÈS (*montrant Démiphon*). Je lui en parlais précisément.

GÉTA. A dire vrai, par Hercule! en examinant, moi aussi, l'affaire soigneusement, j'ai trouvé, je pense, remède au mal.

CHRÉMÈS (*vivement*). Comment cela, Géta?

DÉMIPHON. Quel remède?

GÉTA. En te quittant, voilà que par hasard je rencontre Phormion.

CHRÉMÈS. Quel Phormion ?

DÉMIPHON. Celui par qui la fille...

CHRÉMÈS. Je comprends.

GÉTA. J'ai cru bon de sonder ses intentions. Je prends mon homme à l'écart. « Pourquoi, dis-je, Phormion, n'avises-tu pas à arranger cette affaire entre nous, à l'amiable, au lieu de nous quereller? Mon maître est un homme de condition, qui a horreur des procès, car à vrai dire, par Hercule! tous ses autres amis, d'une seule voix, lui conseillaient tout à l'heure de jeter la fille à la porte. »

ANTIPHON (*à part*). Qu'est-ce que ce début? Où cela finira-t-il?

GÉTA. « Tu diras que les lois le condamneront, s'il la met à la porte? Il a eu pleine assurance de ce côté. Hé! hé! tu auras chaud, si tu entames l'affaire avec cet homme-là : il vous a une langue!... Mais je suppose qu'il ait perdu ; en définitive, ce n'est pas pour lui une question de vie ou de mort, mais d'argent ». Quand je m'aperçois que ces paroles ont prise sur le gaillard, « nous sommes seuls ici », dis-je ; « voyons, dis-moi, combien veux-tu toucher en espèces, pour que mon maître renonce au procès, que la fille s'en aille d'ici, et que tu cesses de nous ennuyer? »

ANTIPHON (*à part*). A-t-il encore son bon sens?

GÉTA. « Car je sais très bien que si tu proposes quelque solution admissible et raisonnable, en brave homme qu'il est, tu n'auras pas aujourd'hui trois mots à échanger avec lui. »

DÉMIPHON. Qui t'a chargé de parler ainsi?

CHRÉMÈS. Mais on ne pouvait mieux arriver au but où nous tendons.

ANTIPHON (*à part, désespéré*). Je suis perdu !

DÉMIPHON (*à Géta*). Continue ton histoire.

GÉTA. D'abord mon homme extravaguait.

CHRÉMÈS. Voyons, que demande-t-il ?

GÉTA. Ce qu'il demande? (Il voulait) beaucoup trop.

CHRÉMÈS. Combien? Dis-le.

GÉTA. « Si, disait-il, on me donnait un grand talent... (1) ».

DÉMIPHON (*indigné*). Oui, un grand coup de pied, par Hercule! Il n'est pas honteux?

GÉTA. C'est justement ce que je lui ai dit : « Je t'en prie, que ferait-il de plus, s'il mariait sa fille unique? Ce lui a été d'un mince avantage de n'en avoir pas élevé : il en a trouvé une qui demande une dot! » Pour me restreindre, et laisser de côté ses impertinences, voici quelle a été enfin sa conclusion : « Dès le principe, a-t-il dit, j'ai songé à prendre pour femme, ainsi qu'il convenait, la fille de mon ami, car je me représentais sa triste situation, et qu'une fille pauvre est donnée en esclavage (et non en mariage) à un homme riche. Mais j'avais besoin, à te parler maintenant franchement, d'une femme qui m'apportât quelque petite chose pour acquitter ce que je dois; et, même maintenant, si Démiphon veut me donner autant que je vais recevoir de ma prétendue, je ne désirerai d'autre épouse que celle-là (Phanium.)

ANTIPHON (*à part*). Je ne sais si je dois dire qu'il agit par sottise, ou par gredinerie, d'après une idée, ou par stupidité.

DÉMIPHON. Et s'il est criblé de dettes?

GÉTA « Mon champ est hypothéqué pour dix mines. »

DÉMIPHON (*impatienté*). Bon, bon, qu'il l'épouse! Je paierai.

GÉTA. « Ma maison aussi est hypothéquée pour dix autres mines. »

DÉMIPHON. Ho! ho! c'en est trop.

CHRÉMÈS. Ne crie pas : tu me réclameras ces dix mines.

GÉTA. « Il me faut acheter une petite servante, pour ma femme; puis, j'ai besoin d'un peu plus de mobilier; j'ai besoin aussi d'argent, pour les frais de la noce : pour tout cela, a t-il dit, dépose, s'il te plaît, encore dix mines. »

DÉMIPHON (*bousculant Géta*). Alors, qu'il m'intente six cents procès : je ne donne rien;... pour que le misérable se moque encore de moi?

CHRÉMÈS (*essayant de calmer son frère*). Je t'en prie, je paierai, moi; tiens-toi tranquille. Fais seulement que ton fils épouse celle que nous voulons (2).

---

(1) Le talent d'argent attique, de soixante mines, (environ 5,900 francs).

(2) La fille du second mariage de Chrémès, qui se trouvera tout à l'heure être justement cette Phanium, femme d'Antiphon, que Chrémès et son frère veulent chasser.

ANTIPHON (*à part, et désespéré*). Malheur à moi ! Géta, tu m'as perdu par tes fourberies !

CHRÉMÈS. C'est pour moi qu'on la met dehors (1); il est juste que je supporte la dépense.

GÉTA. « Préviens-moi », a t-il dit, « aussi tôt que possible, pour que je renvoie celle-ci (2), s'ils me donnent la leur; que je ne sois pas dans l'incertitude, car les parents ont déjà décidé de me donner la dot ». (3)

CHRÉMÈS. Qu'il prenne tout de suite son argent; qu'il signifie aux parents de l'autre la rupture; qu'il épouse celle-ci.

DÉMIPHON. Oui, et puisse l'affaire mal tourner pour lui !

CHRÉMÈS. Fort à propos j'ai apporté avec moi de l'argent, revenu des propriétés de ma femme à Lemnos. Je vais chercher la somme. Je dirai à ma femme que c'est toi (Démiphon) qui en as besoin.

Les deux vieillards entrent dans la maison de Chrémès; ils n'ont pas remarqué Antiphon, qui maintenant s'approche de Géta.

SCÈNE IV (682-712).

ANTIPHON — GÉTA.

ANTIPHON (*appelant*). Géta !

GÉTA. Eh bien ?

ANTIPHON. Qu'as-tu fait ?

GÉTA (*d'un ton satisfait*). J'ai soulagé les vieux de leur argent.

ANTIPHON. Est-ce suffisant ?

GÉTA (*feignant de ne pas saisir*). Par Hercule ! je n'en sais rien; c'est la seule chose qu'on m'ait ordonnée.

ANTIPHON (*le frappant*). Comment, coquin, tu me réponds autre chose que ce que je demande ?

GÉTA. De quoi parles-tu donc ?

ANTIPHON. De quoi je parle ? Grâce à toi, je n'ai absolument plus qu'à m'aller pendre. Puissent tous les dieux et déesses, du ciel et de l'enfer, te confondre par des châtiments exemplaires ! Tenez, si vous voulez qu'une chose (soit bien faite), confiez-la à celui-ci, pour qu'il vous jette de la mer calme sur un écueil ! Qu'y avait-il de moins profitable que de toucher à cette plaie ou de mentionner ma femme ?

(1) Phanium.
(2) La prétendue imaginaire de Phormion.
(3) Ceci se faisait peu de temps *avant* la noce.

Mon père s'est mis en tête qu'on pouvait la jeter dehors. Parle, maintenant : si Phormion reçoit la dot, il faut qu'il épouse. Que deviendrai-je alors?

GÉTA (*bourru*). Il n'épousera pas.

ANTIPHON (*ironique*). Je sais cela. Mais quand ils réclameront l'argent, assurément il aimera mieux d'aller en prison pour nous.

GÉTA. Antiphon, il n'y a rien qu'on ne puisse tourner en mal quand on raconte les choses de travers. Toi, tu laisses de côté le bon, tu ne mentionnes que le mauvais. Ecoute maintenant le contraire : s'il reçoit l'argent tout de suite, il faut qu'il épouse, à ce que tu dis; je te l'accorde. Mais après tout, on lui donnera bien un peu de répit pour préparer la noce, lancer les invitations, faire les sacrifices. Dans l'intervalle, les amis (de Phédria) lui donneront ce qu'ils lui ont promis; dès lors Phormion restituera.

ANTIPHON. Sous quel prétexte restituer? Que dira-t-il?

GÉTA. Tu le demandes? « Que de choses », dira Phormion, « me sont arrivées, tristes présages, depuis les accordailles! Un chien noir étranger est entré au logis ; un serpent est tombé des tuiles par l'impluvium ; une poule a chanté; le devin a dit non ; l'haruspice m'a fait défense : or, entreprendre toute affaire nouvelle avant le solstice d'hiver... (1) » : ce qui est un prétexte très légitime. Voilà ce qui arrivera.

ANTIPHON. Pourvu que cela arrive!

GÉTA. Cela arrivera : aie confiance en moi... Ton père sort; dis à Phédria qu'il y a de l'argent. (*Exit Antiphon vers le forum*).

SCÈNE V (713-727).

DÉMIPHON — CHRÉMES — GÉTA.

Démiphon et son frère sortent de la maison de Chrémès. Démiphon tient à la main un sac plein d'or.

DÉMIPHON (*à Chrémès*). Sois tranquille, te dis-je ; je veillerai à ce qu'il ne m'en impose pas. Je ne me séparerai jamais de ceci (*montrant l'argent*) sans me procurer des témoins : j'établirai à qui je donne et pourquoi je donne.

GÉTA (*à part, au public*). Comme il est prudent, quand ce n'est pas nécessaire!

CHRÉMÈS. C'est ainsi qu'il faut agir, et hâte-toi, pendant que ce

(1) Lacune dans le texte.

caprice dure; car si l'autre femme insiste, peut-être il nous repoussera.

GÉTA (*à part*). Tu as touché juste.

DÉMIPHON (*à Géta*). Conduis-moi donc auprès de lui.

GÉTA. A l'instant.

CHRÉMÈS (*retenant son frère, et à mi-voix*). Quand tu auras fait ceci, passe chez ma femme, pour qu'elle aille trouver celle-ci (Phanium) avant son départ. Qu'elle dise que nous la donnons en mariage à Phormion, qu'elle ne s'en fâche pas, et que ce Phormion lui convient mieux, parce qu'il est plus intime avec elle; que nous ne nous sommes pas écartés de notre devoir; qu'on lui a donné la dot qu'il a voulue.

DÉMIPHON (*impatienté*). Que diantre cela peut-il te faire?

CHRÉMÈS. Beaucoup, Démiphon. Il ne suffit pas que tu aies fait ton devoir, si l'opinion publique ne l'approuve pas; je désire que la chose se fasse de son propre consentement, qu'elle ne puisse pas dire qu'on l'a mise dehors.

DÉMIPHON. Je puis m'en charger moi-même.

CHRÉMÈS. Une femme convient mieux (pour s'adresser) à une femme.

DÉMIPHON (*cédant de mauvaise grâce*). Je le lui demanderai. (*Exit vers le forum*).

CHRÉMÈS (*à lui-même*). Je me demande où je pourrais bien maintenant trouver ces femmes (1).

(*A suivre*).

EM. BOISACQ.

(1) Sa femme de Lemnos et sa fille (Phanium).

PICORÉE

Dans la picorée du mois dernier, nous avons demandé à nos amis de faire connaître les vingt contes de Villers de l'Isle Adam qu'ils voudraient voir réunis dans un volume à paraître chez l'éditeur M. Deman. Voici les titres de ceux que propose le *Coq Rouge:*

Vera.
Vox populi.
Duke of Portland.
Impatience de la foule.
Sentimentalisme.
La reine Isabeau
L'intersigne.
Souvenirs occultes.
Les brigands.
Le droit du passé.
La torture par l'Espérance.
Akedysseril.
La maison du bonheur.
Les amants de Tolède.
Fleurs de Ténèbres.
Le convive des dernières fêtes.
Margelle.
L'amour suprême.
Les demoiselles de Bienfilâtre.
Le tueur de cygnes.

La mort d'Edmond de Goncourt prive la France d'un de ses plus fiers écrivains.

Rien n'a manqué à la gloire de ce maître, un des beaux aristocrates intellectuels de ce siècle. Avec ce flair et ce bas instinct d'envie qui ne les trahit jamais, la meute des journaleux s'est mise à aboyer et à baver sur le cercueil de ce mort, dont la vie d'honneur, de travail et de dignité, était une insulte et un défi à leur vénalité et à leur ignominie.

Il a mis le comble à l'ire et à l'épilepsie de tous ces roquets de la petite presse — si bien dépeints d'ailleurs dans *Charles Demailly*, — en léguant sa fortune à huit écrivains pour de vrai, à huit artistes qu'il veut assurer contre les aléas de la carrière et à qui, grâce à sa prévoyante générosité, seront épargnées les besognes avilissantes et les promiscuités de la vie journalistique.

L'académie des Goncourt !

L'a-t-on assez blaguée dans les chroniques boulevardières!

Voyez-vous l'audace et l'impertinence de ce Goncourt !

Non seulement de son vivant il ne frayait qu'avec d'absolus artistes, mais même après sa mort il se permet d'élire pour héritiers ces vrais écrivains, à l'exclusion des folliculaires et des panamistes de l'écritoire !

Chose triste à constater, quelques écrivains de mérite ont, dans les revues littéraires, fait chorus avec les ricaneurs quotidiens.

Comme si Goncourt aurait dû renter tous les gens de talent de France et même de Belgique !

Nous nous réjouissons, au contraire, du choix qu'il a fait. Ceux qu'il a préférés ne sont pas seuls à avoir du mérite. Il y en avait d'autres, ces autres sont même légion. Mais en voilà toujours quelques-uns d'arrachés au purgatoire des lettres. Et il est heureux que de temps en temps de nobles artistes puissent faire aussi œuvre de mécènes.

Nous reparlerons un jour de l'œuvre des Goncourt.

En attendant, nous avons voulu exprimer au glorieux mort la reconnaissance bien désintéressée du *Coq Rouge.*

Revue des revues d'août :

Lire dans la *Société Nouvelle*, numéro du 1er août, *La Chanson de Néos* par Robert Scheffer, des lettres de Tourgueneff à Herzen, des contes de Gustave Kahn et Zangwill, une belle chronique littéraire d'Hubert Stiernet ;

Dans le *Mercure de France*, les *Quatre Saisons* par Stuart Merrill, le commencement d'un roman *La Nichina* par Hugues Rebell, des revues du mois signées Remy de Gourmont, Vielé-Griffin, Rachilde, Maurice Baubourg, Ferdinand Hérold, Camille Mauclair, etc., etc.

Dans le *Magazine International*, un conte de Georges Eekhoud, *la Petite Goujate*, accompagné d'un beau portrait de l'auteur, une étude de Bazalgette sur le *Cycle Patibulaire*, un conte, les *Mauviettes*, par Cyriel Buysse, des traductions très remarquables, etc., etc.

Dans la *Revue Blanche* du 1er août, une étude d'Emile Verhaeren sur Georges Eekhoud la *Vie Mentale* de Gustave Kahn ; dans celle du 15 août *les deux Envoûtements* de Jules Bois et une étude sur Arthur Rimbaud par Paterne Berrichon.

Les Francken, les Gheeraedts, les Bol, Antonio Mors, les Valkenborgh, les Bril, les Cognet, les De Momper, Tobie Verhaeght, les Van Noort et Otho Vœnius, tels sont les noms des artistes auxquels sont consacrées les trois dernières livraisons de l'*Art Flamand*, l'important ouvrage illustré qui paraît chez l'éditeur A. Boitte, à Bruxelles.

Sans aucun doute, cette nouvelle série est des plus instructives. Non seulement elle met en relief des artistes connus, mais signale des maîtres que la plupart ignorent, chez nous, parce qu'ils ont vécu à l'étranger à cause des guerres et des persécutions religieuses qui ont ensanglanté nos provinces au XVIe siècle; tels les Valkenborgh, les Bril et les De Momper, initiateurs des paysagistes modernes.

En d'autres termes, les pages nouvelles de l'*Art Flamand* permettent d'établir la filiation de l'école des paysagistes depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe et elles expliquent l'art de Rubens et de son école dont les Van Noort et Otho Vœnius furent les initiateurs.

PÉRINET.

Des presses de XAVIER HAVERMANS, Galerie du Commerce, Bruxelles.

LES LIVRES

Delattre (**Louis**). Contes de mon village . . . 3 50
— Les Miroirs de jeunesse 3 50
— Une Rose à la Bouche. 3 50

Demolder (**E.**) Contes d'Yperdamme . . . . . 3 »
— Impression d'Art . . 3 »
— James Ensor . . . . 3 »
— Récits de Nazareth. . 3 »

des Ombiaux (**M.**) Vers de l'espoir . . . . . 2 »
— Chants des jours lointains (*épuisé*) . . .
— Les amants de Taillemark (*drame*) . . . 2 »
— La Ronde du Trouvère 2 »

Eekhoud (**Georges**) Kees Doorik 3 50
— Kermesses . . . . 5 »
— Nouvelles Kermesses . 3 50
— Les milices de Saint François . . . .
— La Nouvelle Carthage. 4 »
— Les Fusillés de Malines 3 50
— Au siècle de Shakespaere . . . . . 3 »
— Mes Communions . . 5 »
— Le Cycle Patibulaire 3 50
— Philaster (*tragédie de Beaumont et Fletcher*) 2 »

Elskamp (**Max.**) Dominical . 2 »
— Salutations, dont d'angéliques 3 50
— En Symbole vers l'Apostolat. 3 50

Kahn (**Gustave**). Chansons d'amant. 3 50
— Les Palais nomades . 3 50

Krains (**H.**) Histoires lunatiques . . . . . 3 »
— Les bons Parents . . 3 »

Maeterlinck (**Maurice**). Les Aveugles (L'Intruse, Les Aveugles). . . 3 »
— La Princesse Maleine . 3 50
— Serres chaudes . . . 3 »
— L'Ornement des noces spirituelles. . . . 4 »

Maeterlinck (**Maurice**). Les Sept Princesses . . 2 »
— Pelléas et Mélisande . 3 50
— Les Disciples à Saïs et les fragmens de Novalis. . . . . 4 »

Marlow (**G.**) L'Ame en Exil . 3 »

Mauclair (**Camille**) Couronne de Clarté 3 50

Nautet (**Francis**). Notes sur la Littérature, 2 volumes *Vve Monnom*. 3 50
— Histoire des Lettres Belges d'expression française, *Ch. Rozez*.

Pierron (**Sander**). Pages de Charité. 3 50
— Berthille d'Haegeleere 5 »

Severin (**Fernand**). Le Lys . 2 »
— Le Don d'enfance . . 2 »
— Un chant dans l'ombre 3 »

Stiernet (**H.**). Histoires du Chat, etc. (dessins de Lynen. *Office de Publicité*) 1 50
— Contes au Perron (Vos, Bruxelles) . . . . 2 »

De Régnier (**H.**). Le Bosquet de Psyché . . . . 2 »
— Contes à soi-même. . 3 »
— Episodes Sites et Sonnets . . . . . 3 »
— Poèmes 1895. Lemerre. 3 50
— Tel qu'en Songe . . 3 50

Van Lerberghe (**Ch.**). Les Flaireurs . . . . 1 »

Verhaeren (**E.**) Les Apparus dans mes chemins . 2 »
— Les Moines . . . . 3 »
— Les Campagnes hallucinées 3 50
— Les Villages Illusoires. 3 50

Vielé-Griffin. Les Cygnes . 3 »
— Chevauchée d'Yeldis . 3 »
— Poésies complètes . . 3 50


Le
Coq Rouge
Revue
Littéraire

n° 5 -- tome II. septembre 1896

le coq rouge

& L'ART JEUNE.



SOMMAIRE :

Nous tous . . . . . MAURICE DES OMBIAUX.
Septembre . . . . . GUSTAVE KAHN.
Le jardin . . . . . ANDRÉ RUYTERS.
Cloches joyeuses. . . . . GEORGES PIOCH.
Rêve d'oiseaux . . . . . HENRI DE CLASSANT.
Opôra . . . . . ARTHUR TOISOUL.
Nepenthès. . . . . CAMILLE MARYX.
Térence : Phormion (*suite*) . . . . EM. BOISACQ.
Chronique littéraire . . . . . GEORGES RENCY.
Picorée. . . . . PÉRINET.

le numéro fr. 0,80

le coq rouge

& L'ART JEUNE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE	8	FRANCS.
ÉTRANGER.	10	»
Édition sur papier de Hollande Van Gelder — BELGIQUE	20	»
Édition sur papier de Hollande Van Gelder — ÉTRANGER	25	»

Rédacteur en chef : MAURICE DES OMBIAUX, 6 rue de Bériot.

Les rédacteurs du *Coq Rouge* se réunissent tous les mercredis à 5 heures au *Café de l'Hôtel Ravenstein*, rue Ravenstein.

Pour envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, administration, s'adresser à

M. HENRI VANDEPUTTE, Secrétaire,

131, rue de Brabant.

REVUES A LIRE :

Société Nouvelle, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Art Moderne, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Réveil, 64, rue Kessels, Bruxelles.
La Lutte, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
Libre Journal, 117, rue du Havre, Mons.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, Paris.
Revue Blanche, 1, rue Laffite, Paris.
Magazine international, 91, avenue Niel, Paris.
Ermitage, 26, rue Juliette Lamber, Paris.
L'Aube, 26, rue d'Orléans, Paris.
Revue des Revues, 32, rue de Verneuil, Paris.
La Plume, 31, rue Bonaparte, Paris.
Documents sur le Naturisme, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'effort, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
Die Gesellschaft, Hans Merian, éditeur, Leipzig.

NOUS TOUS

LORSQU'IL y a seize ans quelques jeunes gens, liés par le même enthousiasme pour l'Art, réunirent leurs forces, leur foi, leur jeunesse, pour donner à leur pays une vie littéraire qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors, ils ne trouvèrent, dans les œuvres de leurs devanciers, si l'on excepte Decoster, Lemonnier, Pirmez et Picard, qu'une veulerie d'expression qui n'avait d'égale que la veulerie des idées.

Mais l'indigence de l'expression était plus choquante encore à une époque où fleurissait le Parnasse en France, où la réaction contre le romantisme atteignait son degré le plus élevé d'exaspération, au point que la jeunesse, dans l'exagération de son culte pour la forme, ne s'attachait plus qu'à décrire des sentiments d'exception.

Si le snobisme la fit se livrer parfois à des contorsions bizarres au point de sacrer grand homme le vicomte de Lautréamont, et chef-d'œuvre les chants de Maldoror, il faut reconnaître que cet inconvénient fut moindre que le service rendu à nos écrivains en les faisant soigner la correction de leurs œuvres, dans un milieu où l'on n'était que trop facilement enclin à l'incorrection.

Toutefois on ne s'arrêta pas dans cette voie. On ne sut pas, la forme conquise, la faire servir à autre chose qu'à des enjolivements, des arabesques et des variations de toutes sortes. Nos jeunes prosateurs firent, la plupart, de fort jolies phrases et d'exquises métaphores, mais il semble que la recherche des tournures précieuses les empêcha de penser, de manier des idées, de cristalliser quelques parcelles de vie

dans leurs écrits. On accumulait des mots extraordinaires, mais le souffle manquait pour aller au delà d'un poème en prose d'une tournure byzantine ou japonaise.

Les poètes faisaient d'excellents vers, à peu près irréprochables, mais le souci exagéré de la forme les empêchait de regarder autre chose que le passé. Ils se souvenaient trop de leurs devanciers et ne savaient penser qu'à travers les œuvres des autres.

Mais tout cela était fort joli et, je le répète, point du tout inutile dans ce pays de patois.

*
* *

L'enthousiasme indéniable que suscita, dans la jeunesse amie du beau, le mouvement de 1880, ne tarda pas à s'arrêter.

L'Art pour l'Art ne peut préoccuper que des écrivains de décadence. Le public n'y trouve pas d'intérêt. Les questions de technique, les affaires de métier le laissent singulièrement froid. Il demande l'émotion.

L'émotion, on ne sut pas la lui donner; le culte immodéré de la forme en avait desséché les sources.

Cette littérature ne parvint donc pas à créer chez nous une renaissance de l'intellectualité. Nos écrivains n'avaient d'ailleurs jamais eu ce but. Ils s'installaient dans de vieilles tours lézardées, prétendant qu'elles étaient d'ivoire, ne sachant trop ce qu'ils voulaient faire, attendant la gloire, ou se disant, pour se consoler, qu'ils ne seraient compris que dans cinquante ans.

De sorte que malgré ce qu'ils ont écrit, le public les ignore toujours. Le public a tort, mais ils sont trop loin de lui, ils n'exaltent que des sentiments artificiels.

*
* *

Autre chose paraît enthousiasmer la jeunesse, à l'heure actuelle. Sous l'impulsion de grands penseurs, de savants et d'apôtres, le niveau moral de la société se relève, la compréhension de la vie apparaît plus large, plus grande, plus généreuse, plus conforme à la nature. Les grands sentiments humains requièrent plus l'admiration que des choses d'exception, que les névroses mystiques, hystériques, etc. Le cœur s'exalte vers le soleil, la liberté. On veut vivre débarrassé des liens qui depuis des siècles ligottent les hommes, des dogmes et des lois qui nous empêchent de suivre la spontanéité de

nos impulsions naturelles, moulent nos actions, nos pensées, d'une manière fixée d'avance.

Nous ne voulons plus obéir à des formules et à des règles que nous n'ayons librement consenties.

Nous ne voulons plus vivre avec les morts. Ils nous ont assez tiré par les pieds. Ils nous empêchaient de nous élever. Laissons-les, vivons avec les vivants, vivons nos rêves, vivons de nos forces vives, accordons nos instincts, ne les étouffons pas.

Les artistes qui sont les harpes éoliennes vibrant sous les courants de pensées, d'aspirations et de désirs encore informulés, qui traversent le monde, doivent exprimer l'idéal vers lequel tendent leurs contemporains.

Chez nous, la race n'est pas tellement appauvrie que la génération qui commence à penser ne puisse trouver son expression.

* * *

Une philosophie nouvelle est née des développements continuels de la science. Elle ne cherche plus l'harmonie dans une tyrannique uniformité, mais dans le libre développement, la spontanéité, l'initiative des hommes. Elle veut élargir l'humanité. On n'exclura plus personne de son sein. La variété infinie de capacités, de tempéraments et d'énergies individuelles pourra fleurir.

Certes, cette manière de voir n'est pas universellement admise. Il y a même des esprits robustes, comme M. Brunetière, qui ont claironné la faillite de la science. Mais il est à remarquer qu'après la célèbre réponse de M. Berthelot, le directeur de la *Revue des Deux Mondes* restreignit la portée de son article et l'intitula : la *Renaissance de l'Idéalisme*. C'était faire amende honorable, car l'Idéalisme conçu dans les anciennes formes, avec les anciennes idées, n'était pas mort. Certes la science s'en était complètement écartée et avec elle tous les esprits dégagés d'opinions imposées. De la sorte il était fort délaissé.

Sa renaissance, telle que nous la comprenons, ne peut venir que de cette science que l'on traite avec tant de désinvolture.

La philosophie dont nous parlons a une évolution parallèle à celle des sciences. De même que celles-ci ne peuvent plus accorder d'importance aux axiomes formulés il y a trois siècles et que des faits innombrables sont venus détruire, de même la philosophie ne peut plus admettre des dogmes qui apparaissent maintenant comme des recettes d'empiriques. Elle nécessite des formes nouvelles.

Mais chaque homme tient à la formule que sa génération a trouvée. Au fur et à mesure qu'il vieillit, il cherche à l'accorder, à la relier aux précédentes. La peur de celles qui doivent venir, le rejette dans les bras d'un passé longtemps dédaigné et lui fait donner un sens plus étroit aux règles existantes. Il arrive à les vénérer comme si elles étaient de révélation divine et, plus que jamais, le règne de l'a-priorisme se consolide.

Peu d'hommes savent admettre, quoi qu'on dise, l'évolution indéfinie. Chacun l'arrête à soi. Il considère qu'elle est arrivée, avec lui, à son épanouissement suprême.

* * *

Ce qui vient d'être dit se marque bien plus encore en littérature que dans les autres domaines de l'intellectualité.

Nous avons constaté les résultats produits par cette critique évolutive dont M. Brunetière se constitua l'inventeur breveté.

On sait qu'avec une grande habileté et une dialectique solide, cet académicien s'efforce, si on l'en croit, d'appliquer à la critique littéraire les théories de l'évolution. Sa méthode consiste à réclamer de Darwin et de Haeckel le secours que Taine a demandé à Geoffroy Saint-Hilaire et à Cuvier.

Mais n'est il pas curieux de constater que le même M. Brunetière, après avoir exposé ses principes, les a combattus avec une égale énergie pour subordonner la science à la morale et infirmer l'autorité de toute doctrine fondée sur les sciences naturelles. Après avoir revendiqué le droit de s'en servir, il a repoussé avec opiniâtreté les idées darwiniennes au nom d'une morale immuable, et condamné l'introduction des théories transformistes dans la psychologie et la sociologie.

Comme on le voit, le célèbre critique est un fantaisiste. Il érige en système le paradoxe et soutient fortement des opinions extraordinaires et souvent contradictoires. Quoi de plus subjectif ?

Il faut toutefois reconnaître que son projet ne manquait pas d'ampleur et d'audace. Mais comment appliquer aux plus hautes manifestations de l'âme humaine que sont les œuvres d'art, les méthodes basées sur des faits d'expérimentation externe ? Avant d'en arriver là, ne faudrait-il pas que les sciences nous aient dit le dernier mot sur nos origines et notre nature ?

Ce dogmatisme en matière de critique est également professé par M. Doumic, le disciple bien aimé en qui M. Brunetière a mis toute

sa confiance. Lui aussi condamne la critique subjective comme subversive et dangereuse. La critique objective est la seule bonne à son sens. Il la pratique avec habileté. L'élève a plus d'adresse, mais moins de force que le maître. M. Brunetière met de la passion dans ses articles, tandis que chez M. Doumic c'est le scepticisme qui en tient lieu. Il a la prudence et la malice d'un vieillard. Il a été piquant de voir la chiquenaude par laquelle il s'est débarrassé de nos petits « Raphaëls noirs » qui tout en se déclarant « trop artistes pour lui » essaient de s'accrocher à sa dialectique professorale et placent en lui leurs plus chers espoirs.

Les protagonistes de la critique objective, malgré leur formidable appareil d'érudition, de raisonnements et d'arguments, ne nous paraissent faire, en réalité, tout comme beaucoup d'autres qui n'ont pas leur prétention, que de la critique subjective.

Celle-ci est la seule rationnelle, cela paraît indéniable. Pouvons-nous connaître des autres plus que nous ne connaissons de nous-mêmes ? Et les règles que nous établirions en nous flattant de cette connaissance seraient-elles autre chose que le reflet de nos goûts et de notre caractère ?

En un mot, pouvons-nous objectiver autre chose que nous-mêmes?

Le résultat obtenu par l'un sera plus considérable s'il a du monde une conscience supérieure, mais nous ne pouvons pas sortir de nous-mêmes et c'est à travers le même prisme formé par nos cellules cérébrales que nous voyons les événements de la vie.

Certes, pour ne rien exagérer, il y a bien quelques règles de bon sens qui paraissent, au premier abord, imprescriptibles. Nous serions les premiers à les enseigner si nous y étions appelés, mais nous les avons déjà vues subir tant d'accrocs !

En dehors de quelques vérités supérieures qui nous sont enseignées par les mathématiques, a-t-on jamais formulé quelque axiome ou quelque théorème dont la démonstration n'ait dû être faussée par la suite ? Et, pour me servir d'une comparaison tirée de l'algèbre, à opposer aux fabricants de formules, ceux qui veulent réduire les inconnues d'une œuvre d'art, ne sont-ils pas toujours mis en défaut par une équation qui leur manque pour fixer la valeur de chaque x et de chaque y ?

Ils ne peuvent, dès lors, établir ces valeurs qu'en recourant aux probabilités.

L'équation qui manque, c'est précisément la personnalité de l'artiste. Elle est irréductible et c'est ce que certains appelleront sa

part de divin, qui échappe à la connaissance humaine, comme toutes les raisons de notre existence.

Si l'on nous permet encore une comparaison tirée des mathématiques, nous constaterons que la critique la plus savante, la plus minutieuse, la plus loyale, la plus éclairée, ne sera jamais, dans son rapport avec la vérité absolue, autre chose que l'asymptote auprès de l'hyperbole. Elle s'en approchera constamment, mais ne l'atteindra jamais.

C'est pourquoi nous ne pouvons attribuer à la critique l'importance que certain dogmatisme a voulu lui donner. Ne croyant pas à la révélation divine des règles, nous ne pouvons que nous en tenir à ce que nous sentons, à ce que nous voyons, à ce que nous constatons.

Nous ne considérons pas comme définitive et immuable à l'égard de tous l'expression que nous avons trouvée pour nous-mêmes. Il ne manquerait plus que cela, diront, mais dans un autre sens que nous, les plaisantins qui prétendent détenir le monopole de la littérature en Belgique.

Les bâtisseurs du système de la critique objective sont des esprits très robustes. Leur édifice est, il faut l'accorder, considérable, mais ils sont épais et leurs facultés trop grossières pour s'appliquer aux œuvres d'un art qui s'est affranchi des conventions.

*
* *

Les conventions ! aucune langue n'en a subi de plus inutiles que la langue française. Et elle est encore la proie d'un appareil de règles surannées.

Son évolution a suivi et peut-être subi l'évolution politique de la France. S'il était nécessaire de fondre en un langage unique les dialectes divers, il n'importait pas de lui imposer des règles de fer qui devaient comprimer la pensée et éloigner cette poésie légère, ténue et fluide que l'on ne trouve plus que dans les vieilles chansons populaires.

Il y a longtemps déjà, un critique allemand, A. Schlegel écrivait que si la poésie refleurissait en France, ce serait par un retour à l'esprit poétique de la littérature des temps anciens.

Il faudrait sauter par-dessus l'époque classique, malgré tous les chefs-d'œuvres qu'elle vit éclore, pour se retremper aux sources premières, aux temps où le poète écoutait encore chanter son cœur.

Une poésie s'épanouissait en France, toute de spontanéité et de naïveté, où s'exaltait l'âme de la race même. Et cette poésie n'était

point, comme celle de nos jours, l'exclusif apanage de quelques lettrés.

Mais on voulut ressusciter la Rome morte depuis des siècles, on voulut ramener la louve romaine victorieuse avec ses costumes, ses usages, ses dieux, en Gaule, chez un peuple à demi germanique.

La langue alors subit un travail considérable, se déforma pour s'adapter au moule antique, mais un déchirement se produisit : l'élément latin triomphait.

Les grammairiens et les éplucheurs de mots s'en mêlèrent et l'Art finit par s'égarer dans de quasi-géométries. Il devint froid, calculé, compassé, exempt de douce rêverie, défiant à l'égard de l'inspiration immédiate de la nature. Correct, grand, beau, noble, mais uniforme de pensée et d'expression, il se figea dans du marbre ou de l'or. Mais ce marbre et cet or ne sont point la vie. Ces richesses seront dédaignées, tandis que la gerbe de fleurs champêtres de La Fontaine refleurira éternellement, parce que le bonhomme n'a pas vu les sentiments de l'humanité à travers les règles et les conventions de son époque : son génie l'en avait affranchi.

Les romantiques ont brisé ces règles dans lesquelles ils se trouvaient à l'étroit, mais ils en ont conservé les morceaux, que la fin de ce siècle verra disparaître.

*
* *

Le plus grand mérite de ce siècle est peut-être d'avoir trouvé, à travers les inventions innombrables, les découvertes sublimes, le développement inouï de l'activité sociale, l'entrechoquement et le bouleversement de tous les systèmes philosophiques, une compréhension *humaine* de la vie, une morale humaine, altruiste, dégagée du fard que les hypocrisies et les erreurs séculaires avaient plaquées sur elle.

Ainsi la nouvelle génération s'est réconciliée avec la vie et s'est prise à l'aimer avec exaltation, comme à toutes les grandes époques de force et d'énergie.

Et c'est l'honneur de la science de nous avoir rendu la simplicité, mais consciente, de l'ignorance.

Les qualités affectives de l'homme peuvent se développer à la seule idée de la vie. Ainsi, il retrouvera le sens poétique des moindres choses de la nature, négligées par un art qui ne se complaisait qu'en jabots, en habits brodés et couvert de joailleries.

D'une bonté plus large et d'un amour plus grand de la vie, l'Art doit sortir bondissant et joyeux, dégagé de toute entrave.

Et les petits Canuts de notre littérature auront beau lui dire en faisant leur plus grosse voix : « tu n'iras pas plus loin », il les renversera tous. Ils auront beau vouloir poser des bornes d'Hercule. Elles semblaient de grande taille et inébranlables, et cependant le Moyen-Age les a renversées. Le nouvel âge où l'humanité sera libre, ne s'apercevra même pas qu'on en a placé de nouvelles, parce qu'il n'aura plus d'effort à faire pour les balayer.

*
* *

Les romantiques, avons-nous dit, ont sapé le classicisme que les parnassiens ont voulu restaurer. Mais ceux-ci n'ont plus d'importance : les plus glorieux d'entre eux ont abandonné le Parnasse. On en aime quelques autres, comme on aime des bibelots rares, et ils n'offrent plus qu'un faible intérêt historique.

Aussi le retour offensif de leurs petits imitateurs n'a-t-il pas d'importance.

N'est-ce pas M. Doumic, à l'habit duquel ils s'accrochaient désespérément il y a quelques mois, qui les accuse de préciosité et de gongorisme, reproche grave sous sa plume ? Nous lui donnerions difficilement tort, car cette école n'a pas d'issue : elle marque la fin d'un âge pareil au monstre décrit par Horace au commencement de son Art poétique, *desinit in piscem*.

C'est la fin. Le vieux Walhall littéraire, comme le Walhall social, tremble sur ses bases.

Les dieux ont vaincu naguère les géants, mais nous assistons à leur crépuscule.

En vain Wotan, ne sachant se résigner à sa chute prochaine, essaie-t-il de susciter un héros qui reconquerra le Trésor par lui perdu. Mais il ne peut qu'armer de sa propre épée le bras de Siegmund, l'enfant de sa douleur. C'est lui-même donc, c'est sa pensée qui combat et elle est désormais impuissante : elle doit succomber.

Pour reconquérir l'or, emblème de la puissance de vie, il faudra le libre, l'ignorant, le simple et le fol, n'ayant eu d'autre maître que la Nature, celui qui s'est forgé lui-même son glaive, le sublime Siegfried.

Et le verbe est un glaive.

*
* *

Chez nous, la race n'est pas tellement appauvrie que la génération

qui commence à penser ne puisse trouver son expression, avons-nous dit au début de cet article.

A l'encontre de la première génération littéraire et suivant l'exemple de nos meilleurs écrivains qui s'étaient affranchis de toute entrave, ne se reliant plus à la tradition que par le talent, la génération nouvelle a jeté par-dessus bord tout ce qui pouvait la gêner dans son expression. Elle ne s'est pas attachée à ressembler de point en point à une école littéraire qui a fait son temps et à pousser sur elle comme une verrue.

Ces jeunes hommes entrèrent dans les Lettres, pénétrés d'une ignorance qu'ils brandirent parfois avec ostentation, il faut bien l'avouer.

Mais qui oserait le leur reprocher ? Ceux qui admiraient naguère le premier livre d'un des leurs, où des kyrielles d'adjectifs dansaient une danse de Saint-Guy, avec des contorsions bizarres et monstrueuses, devant quelques substantifs ahuris ? Non, n'est-ce pas, ce serait trop drôle. On ne se souviendrait plus qu'on proclamait cet opuscule un chef-d'œuvre destiné à révolutionner le monde par sa nouveauté. Pourtant, à part cette clownerie de forme, que contenait-il ? Les attaques de nerfs d'un émotionnel mixte, tout au plus.

Il ne faut point blâmer les nouveaux de n'avoir su se plier à une discipline qui leur semblait surannée et incompatible avec leur tempérament. Ils ont crié ce qu'ils avaient en eux avec les moyens peu perfectionnés qu'ils possédaient. Les cœurs des grammairiens ont saigné parce qu'ils échappaient à leur influence. Cependant, petit à petit, les formes dont ils se servent s'épurent et les scories disparaissent.

On s'est empressé de leur jeter la pierre, de leur lancer des bordées d'injures, parce qu'ils ne se présentaient pas aux réunions où le pion à tête d'oiseau posée sur un ventre bedonnant soutenu par des jambes maigres et fléchissantes, professe la poésie devant quelques jeunes rimailleurs pâles et chevelus dont il corrige les devoirs de style.

Quant à nous, nous avons cherché en eux autre chose que les défauts inévitables des débutants. La valeur humaine d'une œuvre, si je puis m'exprimer ainsi avec quelque chance d'être compris, nous intéresse plus que toutes les recherches d'expression obtenues après une laborieuse gymnastique. Du moment que cette valeur se manifeste à nous, c'est qu'elle a trouvé la forme qui lui convenait ; et nous nous efforcerons de la développer et de l'exalter, certains que les imperfections s'en iront d'elles-mêmes, au fur et à mesure que la pensée s'affermira et mûrira.

On leur reprochait dernièrement de prétendre noter leurs sensations au moment où ils sentent, sans aucune transition, et l'on dénonçait leur principe artistique comme erroné et funeste. Or, il est manifeste que cela est matériellement impossible. On leur attribuait donc une absurdité afin de les combattre plus facilement. C'est vraiment un procédé par trop sommaire de discussion.

Mais le gongorisme et l'Art pour l'Art ne peuvent admettre qu'ils aient échappé à leur enseignement neutre et à leur débilitante influence. C'est pourquoi l'on n'hésite pas à s'insinuer dans les journaux quotidiens, pour user, à leur égard comme au nôtre, de la mauvaise foi la plus corrosive.

Tout cela nous est indifférent et nous n'en chérissons que davantage nos jeunes amis.

Qu'on nous montre, dans les serres chaudes où l'on élève à grands frais quelques avortons de lettres cosmopolites, péniblement rassemblés, des gaillards tels que MM. Ruijters, Rousseau, Vande Putte, Rency, Toisoul, Bernard, etc.

Je n'opposerai pas M. Ruijters ni M. Vande Putte à leurs prosateurs. Ils n'ent ont pas. Mais parmi leurs petits rimailleurs d'alexandrins poussifs, qu'ils nous montrent et choisissent soigneusement dans toute la bande moutonnière des enfants de l'ordre et de l'harmonie, celui qui est capable d'écrire une *Chanson de vie* comme celle de M. Georges Rency. Qu'ils nous montrent donc un poète comme celui-là. S'il n'a pas leur recherche de métaphores baudelairiennes et banvillesques, c'est que son lyrisme s'accorde mal de leurs ocarinas. Citerai-je aussi le *Mai* de M. Toisoul? Il n'y a non plus personne à opposer à celui-là.

Nos cadets, après avoir jeté leurs gourmes avec une pétulance et une confiance de jeunes hommes pleins de santé et d'espoir, ont trouvé, maintenant qu'ils se sentent plus sûrs d'eux-mêmes, qu'ils n'avaient plus la moindre raison de n'être pas avec nous, dans la même revue.

Nous avons tous le même respect pour la liberté de l'écrivain. Nous croyons tous que les vieux critères sont finis, que l'harmonie et la beauté d'une œuvre existent dans le seul rapport entre la pensée et sa forme et qu'elles ne dépendent plus de l'emploi de certains modes d'expression.

On leur a reproché d'être individualistes ; nous le sommes aussi.

Nous leur ouvrons donc toutes grandes les portes de notre maison qu'ils connaissent bien, car ils y sont déjà venus souvent en visite. Par ma voix, les aînés leur souhaitent la joyeuse entrée. Qu'ils

viennent avec toute la turbulence de leur jeunesse, sans la moindre contrainte, en chantant et en dansant si cela leur fait plaisir. Qu'ils la remplissent, qu'ils la bourrent, cette maison, nous l'agrandirons s'il le faut.

Mais qu'ils me permettent un conseil que, seules, les quelques années que j'ai de plus qu'eux m'autorisent à leur donner. Qu'ils se gardent de la mauvaise foi, de la duplicité, des polémiques louches et odieuses et des infamies dont on a soulevé l'anonymat et qui déshonorent des écrivains d'ici, en qui le journalisme avec toutes ses tares et ses abjections, a tué l'Art. Qu'ils se souviennent de ces paroles d'Hans Sachs, le seul qui, au milieu du muflisme des maîtres chanteurs inféodés à la routine, ait compris le chant inspiré du merveilleux Walter de Stolzing : « Au milieu des tracas, des ennuis de l'existence coutumière, heureux et grand celui qui garde le trésor de sa jeunesse et de son amour, heureux celui qui les chante toujours ».

Celui-là seul est l'Artiste, celui-là seul élèvera nos âmes, excitera les enthousiasmes, et c'est sur son front que la postérité reconnaissante déposera la couronne de lauriers.

Et maintenant, amis, au travail. Les discussions, les disputes ne servent à rien. Nos œuvres seules montreront ce que nous valons, laissons les polémiques de papiers quotidiens aux ratés qui ne savent plus se manifester d'une autre manière.

A l'œuvre donc, et faisons chanter haut et clair notre *Coq Rouge*.

MAURICE DES OMBIAUX

SEPTEMBRE

La monotone terreur des choses
S'aigrit d'impatience et d'incertitude.
Est-ce danger de mort rude ?
peut-être les jeux de l'ondée
se rythmeront agiles en frappant sur les feuilles
et se poursuivront ils aux mares débordées,
l'averse comme sur une enc'ume
frappera-t-elle les fleurs contre la terre solide
ou l'éclair zigzaguant fendra-t il les tiges
que lui tord l'autan sifflant —
quel est l'inconnu qui se masque de brume !

Un aboi scande l'espace,
Une fillette en mante noire
dont le cœur éclate de peur et de silence
se presse, sous la grise menace
de l'orage, au sourd grondement,
bruit dans les cavernes blanches
dont le ciel se creuse lividement.
Des vols brefs sillent dans l'horizon,
les aile des colombes blanches
se débattent dans l'air sourd,
au lointain la nuit à peine se devine
parmi la lenteur d une brume opaline
ouate claire ou nul nuage ne court,

la vapeur grasse d'un steamer
traîne panache sombre au ras de la mer
et la carcasse du vaisseau
semble une lointaine écuelle
abandonnée sur du sable.
Les arbres anxieux fléchissent
comme en crainte d un coup qui les accable
et toutes leurs feuilles gémissent
entre les doigts joueurs du vent cruel.

Le ciel est tendu comme un drap livide
un peu au-dessus de la face effarée
de la terre tremblante de ses mille rides
Veuille le ciel donner à la terre orpheline
aumône et pitié
veuille le ciel donner à la pauvre terre
l'aumône de ses eaux, sans la frapper de son tonnerre

GUSTAVE KAHN.

LE JARDIN

QUAND elle entra, hautaine et belle, il était dans l'herbe agenouillé, occupé à contempler les yeux de grandes roses rouges et velouteuses. Le sable de l'allée cria sous les pas de celle qui arrivait. Il se retourna, et ce lui fut l'inexprimable étonnement de l'apercevoir... « Vous ! » fit-il, et il se releva... « Vous !... » Il ne comprenait pas. Celle qui ne l'aimait plus, celle qui l'avait quitté, elle était là, revenue !

Elle répondit, de voix pressée : « Oui ! C'est moi ! Je passais par ici. Je suis entrée pour une minute... Je ne vous gêne pas ?

Elle n'osait le regarder en face ; elle avait tourné la tête vers l'horizon, là-bas, où un couchant s'alanguissait, rose et pâle.

Il ne sut rien répliquer. Cette présence soudaine le stupéfiait. Pourquoi était-elle ici ? Que voulait-elle ? Et il était si surpris qu'il n'avait même pas à la revoir, l'ancienne aimée regrettée, l'affolement de cœur qu'il se fut imaginé devoir souffrir. Pourquoi était-elle venue ?... Elle passait par ici ? Et non ! Qu'eût-elle donc pu chercher à cette heure, dans la campagne, muette et vide, sinon... Il n'acheva pas sa réflexion. Ah ! à quoi bon ! Tout n'était-il pas fini ? Ne valait-il pas mieux laisser tranquilles les vieilles blessures mi-oubliées. Et paisiblement, il répondit...

— « Pourquoi me demandez-vous si vous me gênez, Hélène ? Pourquoi supposez-vous cela ?

— « Je ne sais pas !... C'est une simple question... »

Et ils se turent, embarrassés, avec, peut-être aussi, un peu de trouble qui montait en leur cœur. Autour d'eux, c'était la pensivité recueillie et grave du soir qui tombe, le graduel enroulement des *ombres qui se déplient*, l'*assoupissement de tout le paysage* et, à l'horizon, la pamoison extasiée du couchant. Une fine odeur de rosée nageait dans l'air. Et ils ne savaient plus que dire. Elle semblait comme un peu surprise de se voir là. Et lui, ne comprenait toujours pas. Pourtant, par amour-propre, il feignit de trouver cette présence très plausible et il dit, de ton dégagé...

— « Vous êtes venue à pied? Le temps est vraiment fort doux. Il fait bon marcher dans la campagne, maintenant. L'air est plein de suavités. Vous n'êtes pas fatiguée au moins?... »

Elle leva les yeux vers lui. Il les regarda.

Les yeux d'Hélène! Ces yeux violets! Ces yeux baisés... ces yeux qu'il avait chéris, ces yeux qu'il avait vus, ardents et fous,... ils furent, un instant, sur les siens posés puis s'abaissèrent.

Et Georges sentit un petit frémissement douloureux lui traverser la poitrine.. Oh! ces yeux... Pourquoi n'aimaient-ils plus? Pourquoi... Mais non! Il ne fallait pas être faible! Il se raidit contre son émotion, la refoula, comme on refoule un sanglot.

« ... Vous êtes bien seul, ici... murmura-t-elle.

... Oui, je suis très seul. Mais c'est précisément, dans cette intention que je me suis sauvé ici... Au reste, cette solitude ne m'est pas un isolement et je ne m'y déplais point... Bien au contraire !...

... Ah ! fit-elle. Et elle pensait qu'il avait été un temps où cette solitude qu'il voulait maintenant lui eût été saignante et cruelle. Et de nouveau un silence pesa sur eux.

Un vent, frais et pénétrant, se levait, se glissant entre les branches d'arbres, avec toutes sortes de murmures effacés et musicaux. Et le soir descendait — doucement. Le ciel là-bas, à l'occident, n'était plus que faiblement mauve et de grands brouillards montaient.

Et il se disait qu'aux jours passés, celle qui, froide, était assise près de lui, avait marché à ses côtes, chaude et vibrante et qu'il l'avait rêvée éternellement dévouée... Mais ils eurent peur de s'attendrir en se taisant plus longtemps. Ils craignaient de se confronter avec leurs âmes, ils savaient qu'elles étaient souffrantes et lasses, et ne prétendaient se l'avouer. Ils continuèrent donc leur jeu cruel et presque ironique...

— « Ne restez pas ainsi immobile... Vous pourriez prendre froid! L'humidité se fait... Promenons-nous un peu... Si vous le voulez, je vous montrerai mon jardin... Tenez, venez avec moi... Je n'ai plus

rien à faire, ici. J'élève des plantes. Je les aime et elles m'aiment. Nous vivons dans une intimité ravissante. Elles me confient les grands secrets de leurs petits cœurs et je leur dis toutes mes pensées. Il y a des minutes où je perçois que vraiment nous nous comprenons. Nous avons une affection immatérielle et discrète. Je ne les touche jamais. Il y a en elles, je ne sais quelle pudeur que je crains de froisser. Et je sens qu'elles m'en sont reconnaissantes. Quand je passe entre elles, un effluve de baiser monte de leurs chères mignonnes bouches et m'enveloppe...

Et tandis que, la face levée, elle respirait l'air parfumé, il la contemplait avidement. Et il reconnaissait avec angoisse, le délicieux visage qu'il avait tant aimé, les yeux fiers et fins, les lèvres minces et voluptueuses. Elle était belle ainsi qu'autrefois. Elle était tout de noir vêtue avec, seulement autour du cou nu, un peu de soie violette.

— « Voulez-vous venir ?

Il l'emmena par les allées qui se faisaient obscures. Des massifs de lilas à droite et à gauche élevaient en paquets leurs tiges graciles, leurs bouquets de verdure. Et les feuillages léthargiés dormaient dans la paix du crépuscule. Un silence énorme écrasait tout bruit. L'on avait autour de soi, dans ce recueillement, la vertigineuse sensation d'un infini muet où toutes choses seraient mortes, étouffées. Seule, dans l'herbe, la petite voix effarée et plaintive d'un cri-cri se lamentait.

Georges continua :

— « Celles que je préfère : ce sont les roses et les héliotropes. Les unes, parce qu'elles sont de vie brutale et impérieuse, les autres, parce qu'elles sont de méditation et de mystère. J'en ai des parterres débordés. Je passe maintes heures à les regarder sans bouger. Tout le jour, il y a autour d'elles un chatoyement de petites bêtes célestes, des mouches de cristal, des petits scarabés et des abeilles et des papillons aussi, naturellement. Fleurs et bestioles, cela fait une effervescence de toutes les couleurs... Tenez ! Nous y sommes...

L'atmosphère était animée et comme mouvante de parfums. On en sentait partout le flux et la respiration vivante. Ils s'arrêtèrent. Dans les ténèbres indécises, ces parfums mettaient mille caresses inexprimables. Il en était d'acides, d'aigus, il en était de sucrés; les uns détonnaient violemment, les autres intenses et perfides semblaient étreindre avec lascivité.

... Vous devez en avoir beaucoup... apprécia-t-elle...

... Oh ! J'en ai des centaines... j'en ai des plages tout entières.

Vous ne pouvez les distinguer. Il fait trop noir... Mais n'est-ce pas que vous en percevez l'ardente palpitation vitale...

Il l'entraîna au travers du parterre. L'obscurité était tombée. Les arbres se dressaient, droits et souples, sur l'azur profond. De temps en temps, liquidement, une étoile luisait. Les fleurs paraissaient attentives. Leur silence était éveillé et elles écoutaient ce que les deux allaient se dire.

Hélène marchait un peu troublée. Les grêles cri-cri dans l'herbe lui racontaient des choses tristes. Elle eût souhaité que Georges ne fût pas ainsi orgueilleux. Pourquoi ne pleurait-il pas?... Peut-être eût-elle pleuré avec lui. Et elle l'entendait avec contrainte. Il se baissait parfois, lui désignait des touffes plus opaques parmi l'ombre, citait des noms. Les grandes roses faisaient des taches pâles. D'aucunes, blanches et douces, étaient comme des boules d'ouate. Les héliotropes demeuraient invisibles mais leur odeur insistait, tressant derrière Georges et Hélène, un vivace et embaumé sillage. Et les deux s'engagèrent dans un sentier étroit, sous des aubépines. Des oiseaux, très loin, dans la campagne, syllabaient. Oh! Ils avaient peur de la solitude! Et Hélène s'énervait. Elle prit en haine, tout à coup, ces fleurs et brusque, déclara...

— « Cela m'entête de rester ici... J'étouffe... Sortons de ce sentier, de toutes ces fleurs...

Il eut l'air étonné.

— « C'est bien!... Suivez-moi... Il y a un banc tout près d'ici... Vous pourrez vous y asseoir. L'odeur des fleurs n'est plus si âpre. Elle arrive toujours, mais plus lointaine, moins sexuelle... Vous comprenez qu'il n'est guère possible de l'éviter tout à fait. Car c'est à dessein que j'ai mis tant de petites vies autour de moi. Elles ne m'abandonnent jamais. Je ne saurais être seul parmi elles. Je puis m'écarter, m'en aller loin, les parfums ailés finissent toujours par me retrouver...

Etait-ce un reproche déguisé? Elle le crut et n'osa rien répondre...

Le soir était trempé de mélancolie. Les cri-cri s'obstinaient, malgré les fleurs, à dire qu'il est des tristesses. Et le grand silence navrait. Le vent remuait les branches avec précaution. Un bruit d'eau mousseuse semblait couler dans les feuillages. Et le ciel, immensément vide, s'ouvrait au-dessus d'eux, tiède et bleu, — infini!...

... Venez ici vous asseoir fit-il... et sous le grand tilleul dont les ramures flexibles et légères frémissaient, ils firent halte.

Mille choses confuses palpitaient entre eux. Et pensive, Hélène regardait Georges. Elle semblait excédée et lasse et désolée qu'il fût

dur et froid. Pourquoi donc ne pleurait-il pas. Il eût été si suprême de pleurer avec lui, de laver leurs pauvres cœurs de toutes les lies accumulées. Et, comme inconsciemment, elle répéta — « Vous êtes bien seul ici!... Il tourna les yeux vers elle, interrogateur, hésitant...

— « Seul, Hélène, oui, je suis très seul ! Je suis retiré de la vie et je n'ai plus peur d'elle. Elle ne me sera jamais plus mauvaise. Je suis seul avec moi-même et j'ai appris à m'aimer. Je m'entoure d'une tendresse chaude et incessante. Je m'absorbe en moi. Vous le dirais-je? Mon âme et moi, avons toujours l'air de nous regarder amoureusement, au fond des prunelles. Je pratique une sorte de panthéisme individualiste. Certains soirs, je me grise de mon cœur à m'en pâmer. Je viens m'asseoir ici — où nous sommes présentement —; les roses et les héliotropes me sourient de loin. Je baisse les paupières et, délicieusement attentif à mon âme, je sens comme de très légers souffles courir dans mes membres, de fines vibrations d'être qui me traversent le corps, onduleuses et fugaces, pour venir enfin converger en mon cœur et y instrumenter la plénière harmonie de moi-même.

« ... Vous n'êtes pas changé !... fit-elle, avec un sourire pâle. Je vous retrouve tel que je... Mais elle s'arrêta. N'allait-elle pas dire qu'elle le retrouvait tel qu'elle l'avait laissé? Une pudeur lui ferma les lèvres et puis aussi n'y avait-il pas en elle, dans sa poitrine, d'amères larmes qui se fondaient ?...

Et la nuit s'achevait, simple, admirable. Le petit jardin touffu dans la longue plaine uniforme paraissait résorber en sa verdure toute l'ombre éparse. Il s'accusait bloc de ténèbres, compactes et pures. Et les lignes de l'horizon, les lointaines frontières du paysage, sur la clarté sourde, intérieure du ciel — ondulaient, indéfinissablement immobiles. Des élans de brise s'inachevaient, retombaient en modulations imprécises dans les feuillages. Le vent avait l'air de jouer, capricieusement, avec les parfums ravis et épars de toutes les fleurs.

Et les deux n'osaient plus parler. Hélène venait de relever, un peu, sa voilette. Ses lèvres moites buvaient la fraîcheur. Et Georges les contemplait. La même émotion profonde qui, tantôt, l'avait saisi à voir les yeux de l'ancienne aimée, le reprenait maintenant. Les lèvres d'Hélène, ces lèvres voluptueuses et minces qui, tant de fois, molles et humides, s'étaient sur les siennes collées... les lèvres d'Hélène et leur odeur et leur ardeur ! Et voici qu'il se découvrit soudain, très bon et affamé du besoin de faire pour elle quelque chose d'affectueux et de pieux. Il voulut lui prendre les mains. Mais une gêne le retint. Il se contenta de dire :

— « Hélène ! Il fait froid. Excusez-moi, je n'ai pas encore songé à vous demander d'entrer chez moi. Dites, voulez-vous pas ?...

Elle tressaillit...

— « Entrer chez vous ! Oh ! Non... Non ! Et elle se leva. Ce fut une seconde d'angoisse et d'attente aigüe. N'allaient-ils donc pas enfin trouver les mots qui feraient éclater leur superficielle contrainte. N'allaient-ils pas donc se regarder de toute leur âme et fondre en larmes ?... Mais non... pas une parole, pas un geste !... Il n'osait pas. Il la savait ondoyante et multiple et maligne parfois. Il eut peur qu'elle ne rît à toutes dents s'il lui avouait qu'il était toujours inconsolable de l'exil de sa présence. Elle fit un pas.

— « Georges, je vais m'en aller.

— « Vous en aller !...

— « Oui !... L'heure avance. Le soir est déjà très vieux. Vous savez que la route est longue encore...

— « Vous en aller... Oh ! au moins, vous voulez bien que je vous reconduise... un peu...

— « Oui... venez...

Elle examina une dernière fois le site, candide et reposant, dans le ténèbre limpide, respira encore le parfum coloré des fleurs, puis, lente, s'en fut.

Ils s'enfoncèrent sous les allées de lilas. Et, comme elle allait sortir, franchir la porte grillée, il l'arrêta...

— « ... Une minute... Hélène .. je vous prie... attendez !... »

Et il courut vers les roses que, tantôt, lorsqu'elle était entrée, il contemplait, arracha la plus grosse, la plus lourde et retournant à elle, la lui mit dans les mains — sans rien dire. Elle eut un cillement reconnaissant et ils s'éloignèrent.

Le petit jardin délaissé éteignit, derrière eux, son murmure frémissant et délicat. Ils marchèrent par la plaine. Il y avait dans l'azur, une demi-lune, liquide, défaillante, presque fondue et que le ciel, avec avidité semblait boire. La campagne s'allongeait dans la méditation profonde du silence. Des arbres, aux côtés du chemin, avaient des balancements de branches, hésitants, enfantins.

Et c'était sur eux à cette heure le chagrin d'une séparation imminente. Ils se disaient qu'ils n'avaient pas profité du temps propice. Pourquoi ne s'étaient-ils avoués ? Ils avaient joué la comédie de la force et de la sereineté — comme si tous deux ils n'étaient navrés, comme si, en venant vers lui, elle ne se reconnaissait vaincue.

Et cette promenade, dans le soir, leur en évoquait d'autres, de jadis et d'amour. Alors, ils s'en allaient enlacés, d'un commun

rythme de marche, ennoués l'un à l'autre et se baisant de pas en pas. Toutes les choses leur souriaient en clarté sur la route et jamais, dans les fleurs bienfaisantes, ils n'avaient respiré de tristesse. Pourquoi n'avaient-ils pas pleuré tantôt, quand le jardin, câlin et discret, était d'intimité si sympathique à leur deuil ?...

Ils ne disaient mot et avançaient lentement. Leurs ombres, parfois sur la terre devant eux, se touchaient, s'effleuraient ou confluaient l'une en l'autre. C'était d'une allégorie narquoise et cruelle. Ils en suivaient le jeu avec une assiduité pensive. Cela les dispensait de réfléchir davantage. Et puis n'était-ce pas une conversation involue et troublante, la pantomime immatérielle de leurs reflets et de leurs contacts sur le sable du chemin ?...

Et ils continuaient, taciturnes. Leurs pieds sonnaient clair sur les pavés durs. Les buissons d'aubépine entre lesquels ils allaient, les écoutaient et les regardaient disparaître — longuement. Et le ciel terne, sans étoiles, trempé de la mate lueur de cette lune agonisante s'ouvrait devant eux. Enfin, ils arrivèrent aux premières maisons du village. Les fenêtres éclairées étaient rouges dans la rue noire. Hélène s'arrêta...

— « N'allez pas plus loin ! Me voici près de mon chez moi...

Elle lui tendit la main — solennelle, anxieuse. C'était l'instant décisif où se coagulait tout son espoir. Elle restait froide mais — oh ! combien intensément — attendaient ses yeux...

Il prit la main qu'elle offrit et, la poitrine gonflée, très bas, il dit...

... Vous avez été bonne et je vous remercie, Hélène... Et j'ai été heureux en vous — encore... après si long temps...

Il se baissa et, dans la paume tiède d'Hélène, mit un fiévreux baiser.

... Je vous laisse donc puisque vous me le demandez !...

Elle recula d'un pas, indécise, le regarda, puis soudain, sentant qu'elle n'en pouvait plus et qu'elle allait faiblir, elle lui jeta un... « Au revoir !... » sanglotant et s'en alla.

Il demeura immobile, palpitant de pensées diverses, informulées, mais du fond de son être, un frisson de joie monta, s'épanouit. A mi-voix, il répéta... Elle reviendra ! Elle reviendra !... Et il reconnut alors combien triomphalement, encore il l'aimait. Oh ! Hélène... Son amour était grand, grand, assez pour emplir tout l'horizon, vivifier le ciel mort, pour illuminer la nuit entière.

Il s'en retourna, calme et lent. Le paysage lui parut flotter dans une béatitude moelleuse. On eût cru que le cœur de toutes les choses, dans l'obscurité pâle, battait éperdument du vivace espoir de l'aube.

Et comme à un détour de la route, il s'arrêtait pour s'orienter, il entendit son pas derrière lui. Oh! *son* pas comme un battement d'ailes. Il n'osa se retourner. Il l'écouta se rapprocher. Oh! qu'allait-elle faire ou dire... Une main sur son épaule... Elle est là, encore... Hélène... Et voici que fébrilement, elle arrache en morceaux la rose qu'il lui a donnée, lui en jette une moitié, garde l'autre et, rapide, s'enfuit, le laissant étonné, ému, des pétales rouges plein les mains, comme si le cœur d'Hélène, son cœur blessé, sur ses doigts, à larges gouttes, avait saigné...

ANDRÉ RUIJTERS.

CLOCHES JOYEUSES

Tu t'en vas, tu t'en vas, — pour de l'exil encore!
Emportant à ton front mes baisers en aurore
Et te cherchant en vain parmi le souvenir
De cette enfance de bonheur que fut ton rire.

En vain, ô joie! en vain. Ton rire, il t'a quitté.
Parmi la floraison de tes gestes mièvres,
Et les baisers qui fleurirent tes lèvres,
Ton rire en fleur, je l'ai glané.
Et le voici, joli de ton amour, en moi.
Oh! ton rire partout, doucement, — en ma voix,
En mes sens, en mon âme.
Et dans ce soir enfant dont me réclame
La torpeur virginale, où ma chair s'oubliera.
Ton rire fervent de gaîté,
Dans de l'ombre chanté par des oiseaux, là-bas,
Le voici, splendide, éclaté
Par le scintillement de la première étoile.
Ton rire, il est la brise, et le feu qui dévoile,
Par de là le couchant, de féeriques réveils.

Alors que de doux sons aspergeant le soleil,
Vers sa mort de triomphe elles tintent, résonnent.
— Angélusant l'espace atone, —
Lasses d'évoquer le passé qui reproche
Et de charmer la menace de l'avenir,
C'est ton rire, exauçant leur rêve d'être bonnes,
Que sonnent à l'envi, que sonnent à plaisir,
Les cloches où s'émeut l'âme du soir, les cloches.

GEORGES PIOCH.

RÊVE D'OISEAUX

A HENRI VANDE PUTTE.

LE bruit que font sur la nappe d'eau,
les pleurs lilials de l'aube
ravivent les oiseaux reposés
dans leurs rêves de quiétude.
Ils songent que la solitude
sous un ciel gris s'est blanchement parée
et que l'hiver a caché la verdure.
Alors, pauvres oiseaux, à les entendre,
en les trilles sonores de leurs plaintes,
on dirait qu'ils s'éveillent une dernière fois
pour subir le froid de la mort.
Mais ô l'illusion très rose
le soleil a grandi sur les hills veloutés
et les gouttes de la rosée
passent dans les rayons d'or et tombent.
lentement, lumineuses, au milieu de leurs ailes.
Ils chantent de nouveau, ils chantent
et l'on peut voir leurs formes frêles
s'iriser dans le zénith tendre.

HENRI DE CLASSANT.

OPÔRA

FRONTISPICE.

Lasse d'avoir baisé son beau corps au soleil
Myrté porte la coupe à sa lèvre sonore
Et boit joyeusement le doux lesbos vermeil
Que lui pressa l'automne en la pesante amphore.

Sur son visage rose à la rose pareil
Un clair rire étonné s'en vient soudain éclore,
Et dans ses yeux profonds descend un blond sommeil
Comme en la mer aux poissons d'or la jaune aurore.

Lors elle choit sur l'herbe où sa gorge d'oiseau
Epanche un chant de joie heureuse et haute et folle
Que dore l'endoiement riant de son troupeau

Et l'éclat du soleil en sereine auréole,
Et douce comme on cueille une branche de juin
Joue avec ses seins ronds et se donne au matin.

(Une prairie heureuse de soleil et de fleurs).

IOLAS.

Opôra me donnera bientôt le fruit charmant du plaisir d'amour que nous eûmes ensemble.

LYSIDICE.

Opôra !

IOLAS.

Ta chèvre sautille, Lysidice.

LYSIDICE.

Vois. J'ai cueilli autour de moi les marguerites les plus blanches, et ma chair douce les aime de la plus belle envie.

IOLAS.

Toi belle et nue couchée parmi cette herbe nouvelle, et fraîche de

ce gai matin. La brise chante ton doux nom, Lysidice, elle chante le ciel et l'oiseau frêle, et la gentille cigale et l'abeille.

LYSIDICE.

Lysidice étendue au long de ton corps, Iolas, et qui s'abandonne mollement aux caprices de ses songes pâles, et qui s'étonne de se voir vivre en cette chaude lumière du soleil.

IOLAS.

Tu passes dans la vie éternelle comme toutes les choses, la source et la mer, et l'oiseau des nues et la fleur de la prairie; et ta bouche chante ou pleure, chante ou crie de joie ou de tristesse, selon ton cœur. Puisque la fleur t'aime, Lysidice, et l'herbe et la fontaine, puisque ta gorge est belle de sa chair tendre et de sa voix de mai, puisque tes bras ronds et tes mains légères, puisque ton ventre et tes seins n'ignorent plus la volupté de vivre, ô Lysidice, aime toute chose du même amour et fais ton sourire à ton image.

LYSIDICE.

J'aime ma chèvre, Iolas.

IOLAS.

Lysidice fleurie de sa bouche et de ses yeux bleus, de ses seins pointus, de son cœur et de sa blonde joie !

LYSIDICE.

Lysidice-fleur.

IOLAS.

Lysidice-marguerite, étonnée de vivre parmi cette herbe haute.

LYSIDICE.

Elles sont si blanches, ces marguerites, plus blanches que ma hanche. Et si je détourne mes regards d'elles et que je les plonge au fond de moi-même, je m'apparais alors suprême et simple ineffablement. Et quels soleils intérieurs éblouissent et gonflent ma chair, Iolas ! Et comme je m'adore alors à mains jointes et recueillies ! Tu n'entends pas les cris d'oiseau qui s'élèvent de ma gorge, et les chants d'abeille? Je vais à la poursuite de ces chants. Je me lève, les bras vers le ciel et grande de toute ma vie. Suis-moi, Iolas, je cours vers ce peu d'ombre, là-bas, au pied du grand chêne, suis-moi, suis mon caprice de savoir si parmi cette ombre, mes mains ne seront pas moins roses qu'en ce soleil, et ces marguerites moins blanches : car ne t'ai-je pas dit que ma chair les aime de la plus belle envie? Tu me suis : j'entends tes pas; les miens sont plus agiles à la course, ils sont comme l'écho des tiens.

IOLAS.

Tes pieds sont légers, ils bondissent sous ta longue chevelure.

LYSIDICE.

Ils bondissent comme le cerf, le cerf aux douces larmes.

IOLAS.

Joie ! joie !

LYSIDICE.

Joie ! Voici déjà le chêne.

IOLAS.

Tu es belle au milieu de tes bonds sauvages.

LYSIDICE.

Voici le chêne, et l'ombre enfin qu'on dirait lasse et languissante comme je halette de cette course. Et l'ombre, enfin. L'air est plus frais, ici, et l'herbe moins haute et moins sèche où je me roule déjà de toute ma joie.

LYSIDICE.

Lysidice-fleur : car mes mains sont moins roses et ces marguerites moins blanches, parmi cette ombre.

IOLAS.

Joie ! joie ! Lysidice !

LYSIDICE.

Douce lassitude d'être belle et de vivre !

IOLAS.

Voici ma lèvre comme une coupe...

LYSIDICE.

Où Lysidice s'en viendrait boire un peu de ma vie ?

IOLAS.

Si je t'aime, si j'aime ton baiser, c'est parce que tu es sœur de toutes les choses, ces feuilles, ces branches qui me ravissent autant que ta bouche heureuse.

LYSIDICE.

L'épi, la rose, le ciel, tes yeux aussi, Iolas, et ma chèvre qui broute la feuillée, là-bas, toutes choses sœurs de moi, dis-tu ?

IOLAS.

Eh oui, eh oui ! Et toute chose a son charme propre, ici-bas, toute chose à sa naïve beauté séduisante. Et je vois l'aimée en la fleur qui

ne parle pas, comme je la vois en toi dont la bouche est sonore de chansons douces, comme je la vois aussi dans l'éclat de ma chair, de ma chair que j'aime autant que la mer ou ta chevelure, que j'aime autant que le beau ramier qui roucoule et se gonfle la gorge dans l'arbre. Il n'est pas une lèvre que mon cœur ne désire, et pas même un sourire. La feuille qui tombe à l'automne tombe comme en mon cœur d'automne, et la pousse qui naît en avril naît comme en mon cœur d'avril. Et le baiser de Myrté, de Myrté que j'aperçois boire à la source avec ses chèvres douces, là-bas, de Myrté aux yeux verts, m'est aussi cher que ta brillante paupière aux longs cils noirs, Lysidice, et celui de la gaie Lénie qui l'accompagne, et celui d'Opôra au gros ventre luisant.

LYSIDICE.

Douce lassitude de vivre! Me voici les yeux ouverts et reposée encore le long de ton corps, Iolas.

IOLAS.

Tu es lasse de ce matin.

LYSIDICE.

Ce doux matin.

IOLAS.

Tu es lasse.

LYSIDICE.

Je me roule encore dans l'herbe.

IOLAS.

Herbe fraîche de cette ombre...

LYSIDICE.

Si fraîche et caresseuse. Je l'aime. Je ne sais assez me rouler parmi sa douceur d'aile.

IOLAS.

Joie! joie!

LYSIDICE.

Et je trouve dans chacune de mes poses un nouveau bonheur, jouisseuse. Mais je suis lasse aussi d'être heureuse. Douce lassitude. Je voudrais souffrir. Je voudrais me meurtrir aux épines du mûrier...

IOLAS.

Aux épines...

LYSIDICE.

et voir couler un peu de mon sang rouge.

IOLAS.

O Lysidice!

LYSIDICE.

Je sais tout l'espoir dont ma vie est fleurie. Je voudrais mourir tout à l'heure et me voir renaître, une aurore sereine, en les feuilles et les fruits, les cigales et les abeilles, les brebis et les cerfs. Ecoute encore tous les chants qui prennent leur vol de ma gorge heureuse! Ma gorge est une ruche mélodieuse. Ecoute, écoute!

IOLAS.

Lysidice! ta chair se greffe sans cesse aux chairs, ta vie aux vies.

LYSIDICE.

Douce lassitude ai-je de vivre et de boire du bonheur à pleine lèvre autour de ma hanche. Donne-moi ma flûte pour que j'y joue un appel à ma chèvre qui s'éloigne là-bas. Donne-moi ma flûte, elle est là derrière moi.

IOLAS.

Où est-elle?

LYSIDICE.

Là. Mon bras ne sait pas y atteindre.

IOLAS.

Voici.

LYSIDICE.

Ma bouche est légère.

IOLAS.

Ta chèvre ne t'écoute pas, elle s'enfuit vers les rochers, là-bas.

LYSIDICE.

Elle s'enfuit.

IOLAS.

Elle s'enfuit.

LYSIDICE.

O capricieuse! Je cours après elle.

IOLAS.

Maintenant ton appel est comme une Furie.

LYSIDICE

O capricieuse!

MYRTÉ.

Elle fuit, elle fuit.

IOLAS.

Myrté! Myrté! m'entends-tu! Myrté Myrté!

MYRTÉ.

Elle fuit toujours.

IOLAS.

Myrté! Myrté! viens auprès de moi? Ne regarde plus la course de Lysidice.

MYRTÉ.

Ma voix chante. Que me veux-tu, Iolas? Que me veux-tu? que me veux-tu?

IOLAS.

Accours dans mes bras, ton nom est pâle à ma lèvre.

MYRTÉ.

Iolas? Iolas dans l'herbe en fleur.

IOLAS.

Je me lève vers ta bouche.

MYRTÉ.

Iolas! Iolas! mes cris sont de joie.

IOLAS.

Myrté?

MYRTÉ

Voici Myrté que tu aimes.

IOLAS.

Oh! que je meure d'avoir vu tes yeux verts!

MYRTÉ.

Tu ne meurs pas.

IOLAS.

Oh! oh! tu es glorieuse de toute ta jeunesse, et vierge encore. Mes bras tremblent d'enlacer ton corps.

MYRTÉ.

Et tu aimes mes yeux verts. Ils sont verts comme la source froide où je vais baigner mes cheveux noirs tous les matins.

IOLAS.

Myrté, ne vois-tu pas que mon visage est comme une rose pleine de soleil? Ne vois-tu pas que ma bouche se couronne de joie?

MYRTÉ.

Ta bouche...

IOLAS.

Ne sais-tu pas que mon vœu est de te dire Amour ?

MYRTÉ.

Amour ! Je t'aime, Iolas, et Lysidice, et toutes nous t'aimons : car tu nous aimes toutes du même amour.

IOLAS.

Tu es l'hyacinthe qui s'ouvre à l'aurore.

MYRTÉ.

Et Lysidice est la rose du midi éclatant.

IOLAS.

Tu es la fille du Printemps.

MYRTÉ.

Comme Lénie est la belle joie de l'Été.

IOLAS.

O Myrté ! tu es vierge, tes seins sont durs et ton épaule est lumineuse de sa jeune chair.

MYRTÉ.

Pour toi je suis un avril.

IOLAS.

Comme Opôra est un automne.

MYRTÉ.

Heureuse Opôra, heureuse ! De son ventre fécond sortira bientôt le fruit du plaisir d'amour que vous eûtes ensemble, plaisir que je ne sais pas encore, pucelle, mais qui doit être bien plus doux que celui délicieux d'extase que je me suis déjà donné en me frottant sur le dos de mes chèvres?

IOLAS.

Tes chèvres ?

MYRTÉ.

Mes chèvres douces...

IOLAS.

O Myrté qui! donc t'apprit cela?

MYRTÉ.

Nul autre que moi-même. J'étais encore tout enfant lorsqu'un jour

blond j'eus le caprice de sauter sur un de mes chevreaux, ainsi : vois comme j'écarte les jambes. Et lors je sentis couler un grand plaisir dans mes veines, et crus mourir. Je n'en fus point étonnée, cependant, car il me semblait avoir déjà joui pareillement. Depuis je recommençai chaque matin la même chose, n'étant vraiment heureuse qu'alors.

IOLAS.

O Myrté! tu avais comme le souvenir d'avoir joui d'amour! O simple! tu avais ce souvenir comme je crois avoir vécu jadis, il y a longtemps, sur des gazons fleuris semblables à celui-ci? Pourtant je sais que je ne suis pas celui d'hier, je sais que je ne suis pas celui de l'heure passée. Je perpétue l'Homme, je me reflète en le sein fécond d'Opôra. Je suis à peine celui de cet instant, ma vie se greffe aux vies, mon âme aux âmes et ma chair aux chairs, sans cesse, sans cesse, ma chair aux fleurs, ma chair aux fruits, ma chair à la terre. O Myrté! veux-tu donc que je te dise Amour?

MYRTÉ.

Mais oui, Iolas, l'autre jour Mélibée me désirait comme tu me désires aujourd'hui, mais il ne me prit point malgré ma prière et ma hâte de savoir Amour, il ne me prit point parce que, disait-il, j'étais encore une enfant.

IOLAS.

Et aujourd'hui tu es une jeune fille si belle, si belle...

MYRTÉ.

Ah! que me fais-tu? que me fais-tu? Ah! ah!

IOLAS.

Tu cries, tu pleures.

MYRTÉ.

Je crie.

IOLAS.

Tu pleures.

MYRTÉ.

Je suis faible dans tes bras forts; je meurs, je meurs...

IOLAS.

Eh non ! tu ne meurs point, tu ne meurs point.

MYRTÉ.

Ah! ah! tu me fais souffrir...

IOLAS.

Myrté...

MYRTÉ.

Souffrir...

IOLAS.

N'es-tu pas femme, maintenant, comme Opôra, Lénie et Lysidice? Ne sais-tu pas Amour comme elles ?

MYRTÉ.

Je saigne.

IOLAS.

Sèche tes larmes. Opôra s'en vient vers nous, elle rit, et son rire est de joie.

MYRTÉ.

Ah! ah! Iolas, je souffre.

IOLAS.

Tu souffres...

MYRTÉ.

Et je pleure.

IOLAS.

Sèche tes larmes.

OPORA.

Iolas et Myrté! Joie! joie! Heureux es-tu, Iolas, car elle était pucelle si naïve! Heureux conquérant aimé de toutes et qui nous aimes toutes du même amour! Elle est belle Iolas, ses yeux sont verts.

IOLAS.

Tu pleures et caches ta tête dans mes bras, Myrté.

OPORA.

Calme ta douleur, Myrté si gentille, ne pleure plus, belle jeune fille. Regarde plutôt l'ivresse que va me donner Iolas! Je me roule à tes côtés, Iolas, du désir d'être toute à toi à mon tour et de jouir de vie? je t'aime, Iolas, je t'aime.

IOLAS.

Opôra! Opôra! ton ventre est si gros. Opôra, tes yeux de démone!

OPORA.

Ta bouche, tes bras, ton étreinte, Iolas! Je me glisse sous toi. Oh! oh! joie suprême ! Oh! oh! douceur et joie! Je te mords, je te mords; ton sang coule. Oh! la plus pure des joies !

IOLAS.

O voluptueuse !

OPORA.

Jouir de vie, et frémir! Myrté, n'envies-tu pas mes instants d'ivresse ? Maintenant mes yeux s'éteignent comme des étoiles et ma chair s'endort.

LYSIDICE.

Opôra ! Opôra ! j'accours t'offrir mes regards.

LÉNIE.

Opôra ! Opôra !... et moi ma bouche.

OPORA.

Ma voix est lasse.

LYSIDICE.

Caresse ma chèvre, Opôra !

OPORA.

Mes yeux sont comme des étoiles.

IOLAS.

Lysidice, te voici revenue !

MYRTÉ.

Oh ! oh ! j'envie ton ivresse, Opôra !

OPORA.

Et moi ta souffrance.

IOLAS.

Tu saignes, Lysidice, tes jambes et tes seins sont meurtris.

LYSIDICE.

Ce sont les mûriers du rocher, là-bas, qui m'ont blessée ainsi, selon le caprice qu'avaient mes yeux et mon cœur tout à l'heure.

OPORA.

Mes yeux sont morts.

LÉNIE.

Ta bouche est belle de volupté sereine.

OPORA.

Lénie !

LÉNIE.

Voici mon baiser.

OPORA.

Ta bouche, Lénie ! Enlace-nous de tes bras et de tes longs cheveux ? Enlace-nous, Myrté, comme tu bois tendrement à la fontaine verte, là-bas ? Enlace-nous, Lysidice ? Enlacez-nous ? enlacez-nous ?

MYRTÉ.

Joie ! joie ! Je t'enlace de mes cheveux et de mes bras ronds. Et toi aussi, cher Iolas qui me fis souffrir.

OPORA.

Je t'aime, Myrté; je t'aime, Iolas.

IOLAS.

Naïve Myrté ! Opôra aux yeux de démone ? Et toi Lénie ? Toutes si belles de vos chevelures noires et de vos lèvres étranges, à toutes : ma lèvre.

MYRTÉ.

Iolas, je suis heureuse de cette joie qui m'inonde, et de cette lumière du jour. J'oublie ma souffrance. Je t'aime, Iolas. Tu sens mon étreinte ? Je t'aime, Opôra ! Lénie, Lénie, j'aime toute chose.

LÉNIE.

Ne dois-tu pas aimer toute chose ?

MYRTÉ.

Mes cris sont de joie. Lénie, je m'aime.

LYSIDICE.

Myrté ! Myrté !

LÉNIE.

Lysidice ! Lysidice !

OPORA

Vois-tu passer le vieux Porphyre, là-bas, Iolas?

IOLAS.

Là-bas?

OPORA.

Le sage Porphyre qui naquit par delà la mer.

IOLAS.

Il vient vers nous, Opôra; il a entendu nos cris de joie. Chloé l'accompagne? On dirait que ses yeux ne voient plus le ciel.

LÉNIE.

Ne sommes-nous pas les couleurs de la Joie?

LYSIDICE.

Nos corps sont souples comme le serpent et doux comme l'ivoire.

IOLAS.

Porphyre !

OPORA.

Porphyre !

LÉNIE.

Je suis belle, Iolas.

MYRTÉ.

Il est comme un aveugle. Chloé guide ses pas. Elle ne sait pas encore Amour, Chloé.

IOLAS.

Porphyre !

MYRTÉ

Il approche. Il a l'air las et triste.

IOLAS.

Porphyre !

OPORA.

Tu souffres, Porphyre ?

CHLOÉ.

Il ne souffre point.

PORPHYDE

C'est toi, Opôra ?

IOLAS.

Tes pas chancellent.

PORPHYRE.

C'est toi, Iolas ?

OPORA.

Hélas !

PORPHYRE.

Mes yeux ne verront plus jamais votre joie bondir dans la prairie.

LÉNIE.

Quel malheur t'arrive, Porphyre ?

IOLAS.

Hélas !

MYRTÉ

Hélas ! hélas !

PORPHYRE.

Ne me plaignez point ainsi, mes beaux enfants. Si l'âge me ravit la lumière du jour, si mes yeux sont devenus pauvres pour toujours, mes heures d'hier furent roses comme votre belle jeunesse de cette heure d'or Et la nuit sans étoile qui m'entoure me semble aussi belle et pure que l'éclat du soleil ; j'y trouve une douceur éternelle et un bonheur nouveau.

LYSIDICE.

Un bonheur...

IOLAS.

Pauvre Porphyre!

LÉNIE.

Je suis la Joie.

OPORA.

Le fils d'Œnone, Aristée, atteignit sept années sans voir la lumière du ciel, ses pauvres yeux étaient comme les tiens, Porphyre, quand un vieux berger nommé Philas lui donna le conseil d'aller tous les matins laver ses paupières dans la rosée fraîche, aux calices des feuilles et des fleurs. Il suivit ce sage conseil et lors ses yeux s'ouvrirent au jour, certaine heure d'or, et il rit de joie et d'étonnement à la vue de ses beaux ongles roses comme la rose.

Arthur TOISOUL.

NÉPENTHÉS

SENS-tu mourir en toi la volupté de vivre?
L'impalpable Vainqueur qui console et délivre
Emporte loin de nous nos défaillants vouloirs :
Tel qu'une voix lointaine de rêve et d'espoir,
Le long frémissement des peupliers sonores
Sème, dans la clarté pâlissante du soir,
Une langueur qui fait pâmer les passiflores
Aux rampes des perrons ébranlés par le temps.

L'or charmeur du couchant sur les vastes prairies
Allonge, triste et doux ses rayons nonchalants;
Dans les profonds miroirs des salles défleuries
S'allume un vague éclat, pâle comme un regret.
Et, dans le parc étrange on voit d'un bleu reflet,
Comme des boucliers épars dans l'herbe verte
Des lacs silencieux luire sous le soleil.

Sur le parc endormi flotte un brouillard vermeil...
Et la fleur de ta lèvre à mes baisers offerte !
Et tes yeux, lacs de rêve où se plongent mes yeux,
Incertains et changeants comme les vastes cieux
Où fuit le vol lassé de ma pensée amère!
L'air s'emplit de parfums balsamiques et lourds...
Quelle extase ai-je bue aux seins de la Chimère?
Sens-tu, quand les iris et les glaïeuls des rives
S'effeuillent sur les eaux dans les déclins des jours,
Se détacher de nous nos âmes fugitives,
Et l'ombre de la nuit captiver nos désirs ?

Le vent tiède, soupir nostalgique des cîmes
Passe chargé de rêve et lourd de souvenirs;
Le songe de ce jour s'écroule dans l'abîme...
Ton cœur a-t-il frémi d'un langoureux espoir ?
La couleur de tes yeux s'efface dans le soir...
Sur les perrons branlants, au seuil muet des portes,
Tombent languissamment les passiflores mortes.
Et l'or mourant du ciel s'étale sur les prés...
O poison pénétrant subtilement mes pores !
Est-ce l'éclat du soir ou tes yeux adorés ?
Est-ce la mort qui vient, belle comme une aurore?

CAMILLE MARYX.

TÉRENCE :

PHORMION

TRADUCTION LITTÉRALE (Suite).

Acte IV.

SCÈNE VI (728-765).

SOPHRONA — CHRÉMÈS.

Sophrona sort de la maison de Démiphon, sans voir Chrémès. Elle est fort agitée.

SOPHRONA. Que faire? Quel ami trouver dans ma détresse? A qui m'adresser pour des conseils? Auprès de qui chercher du secours? Car j'ai peur que ma maîtresse, pour avoir suivi mon conseil, ne soit, sans l'avoir mérité, indignement traitée, tant le père du jeune homme, à ce que j'entends, est irrité de ce mariage.

CHRÉMÈS (*à part, et un peu surpris.*) Quelle est cette vieille, qui sort de chez mon frère, à demi-morte (de frayeur)?

SOPHRONA. C'est la pauvreté qui m'a poussée à le faire, — alors même que je savais que ce mariage n'était pas valable, — à pourvoir à ce qu'en attendant sa vie fût assurée.

CHRÉMÈS (*à part, avec émotion*). A coup sûr, par Pollux, si mes sens ne me trompent, si mes yeux ne voient mal, c'est la nourrice de ma fille que j'aperçois!

SOPHRONA. Et on ne découvre pas...

CHRÉMÈS (*à part*). Que faire?

SOPHRONA... celui qui est son père.

CHRÉMÈS (*à part*). L'aborder, ou attendre, afin de mieux saisir ce qu'elle dit?

SOPHRONA. Si je pouvais maintenant le trouver, je n'aurais plus rien à craindre.

CHRÉMÈS. C'est bien elle ; je vais lui parler. (*Il s'approche.*)

SOPHRONA. Qui est-ce qui parle ici?

CHRÉMÈS (*l'appelant doucement*). Sophrona!

SOPHRONA... et qui prononce mon nom?

CHRÉMÈS. Regarde-moi.

SOPHRONA. Dieux, je vous supplie, n'est-ce pas Stilpon ?

CHRÉMÈS. Non.

SOPHRONA (*consternée*). Tu dis non?

CHRÉMÈS. Eloigne-toi un peu de la porte, par ici, je te prie, Sophrona. A l'avenir, ne m'appelle plus de ce nom.

SOPHRONA. Comment? je t'en supplie, tu n'es pas celui que toujours tu as dit être?

CHRÉMÈS (*alarmé*). Chut!

SOPHRONA. Que crains-tu de cette porte ?

CHRÉMÈS. J'ai ma femme qui est enfermée ici, la peste! Mais je me suis donné autrefois ce faux nom, de peur que par hasard ou imprudence, on n'allât de chez vous jaser au dehors, et qu'après cela ma femme, par l'une ou l'autre voie, ne découvrît mon secret.

SOPHRONA. Par Pollux! Voilà pourquoi, malheureuses que nous étions, nous n'avons jamais pu te découvrir ici!

CHRÉMÈS. Eh bien ! dis-moi, comment as-tu affaire à cette famille de la maison de qui tu sors ? Où sont-elles?

SOPHRONA. Malheureuse que je suis!

CHRÉMÈS. Voyons, qu'y a-t-il ? Sont-elles en vie?

SOPHRONA. Ta fille est vivante. Pour la mère, le chagrin l'a tuée, la malheureuse!

CHRÉMÈS (*froidement*). C'est bien triste!

SOPHRONA. Alors, moi, vieille femme esseulée, pauvre, inconnue, j'ai, comme j'ai pu, fait épouser la jeune fille par ce jeune homme, le maître de cette maison.

CHRÉMÈS (*ahuri*). Par Antiphon?

SOPHRONA. Mais oui, lui-même.

CHRÉMÈS (*éperdu*). Comment? Il a deux femmes?

SOPHRONA (*scandalisée*). Oh ! je t'en supplie, il n'en a pas d'autre que celle-là.

CHRÉMÈS. Qu'est-ce alors que cette autre qu'on dit sa parente ?

SOPHRONA. Mais c'est celle-ci.

CHRÉMÈS. Tu dis?

SOPHRONA. Cela a été fait à dessein, pour que son amoureux pût l'obtenir sans dot.

CHRÉMÈS (*se détournant*). Grands dieux! Comme souvent arrivent par hasard, sans calcul, de ces choses qu'on n'oserait souhaiter! En débarquant, je trouve ma fille mariée à qui je voulais et comme je le voulais. Ce que mon frère et moi mettions tous nos efforts à faire

aboutir, lui (Antiphon), tout seul, sans embarras pour nous, mais au prix de mille inquiétudes pour lui-même, y a réussi.

SOPHRONA (*interrompant le monologue de Chrémès*). Vois maintenant ce qu'il y a à faire : le père du jeune homme est arrivé, et l'on dit qu'il est outré de ce mariage.

CHRÉMÈS. Il n'y a pas de danger. Mais, au nom des dieux et des hommes, prends bien garde qu'on ne découvre qu'elle est ma fille.

SOPHRONA. Personne ne le saura par moi.

CHRÉMÈS. Suis-moi : (ma fille et toi,) vous apprendrez le reste à l'intérieur.

Acte V.

SCÈNE I (766-783).

DÉMIPHON-GÉTA.

DÉMIPHON. C'est bien notre faute si d'autres trouvent leur avantage à être malhonnêtes, quand nous-mêmes travaillons à nous entendre appeler trop bons, trop complaisants. « Si tu t'enfuis, gare à la maison [du maître], » à ce que l'on dit (1). N'était-ce pas assez qu'il m'eût fait tort ? Non, sans doute : nous avons été jusqu'à lui jeter de l'argent, pour qu'il ait de quoi vivre, jusqu'au jour d'une nouvelle friponnerie !

GÉTA. C'est évident.

DÉMIPHON. Aujourd'hui, c'est aux francs coquins que vont les récompenses !

GÉTA. Ce n'est que trop vrai.

DÉMIPHON. De sorte qu'à dire vrai nous avons agi dans cette affaire de la plus sotte façon.

GÉTA. Je souhaite seulement que ce projet de la marier nous permette de sortir de litige.

DÉMIPHON (*tressautant*). Faudrait-il en douter ?

GÉTA. Ma foi, je ne sais, étant donné le gaillard, s'il ne changera pas d'avis.

DÉMIPHON. Comment ? Changer d'avis, dis-tu ?

GÉTA. Je n'en sais rien ; je dis seulement : « Si peut-être ».

(1) Proverbe emprunté aux esclaves fugitifs et qui équivaut à : « Gardons-nous de tomber d'un mal dans un autre plus grand ».

DÉMIPHON. Je ferai en sorte, ainsi que pensait mon frère, d'amener sa femme ici, pour qu'elle parle à cette fille (Phanium). Toi, Géta, prends les devants, va dire qu'elle (Nausistrata) va venir.

Démiphon entre dans la maison de Chrémès.

GÉTA (*seul*). On a trouvé l'argent pour Phédria ; du procès, pas un mot ; nos mesures sont prises pour qu'elle (Phanium) ne s'en aille pas d'ici pour le moment ; mais après ? Qu'arrivera-t-il ? Tu patauges dans le même bourbier ; tu paieras deux fois l'intérêt, Géta (1) ; le malheur qui nous menaçait a été écarté pour un temps ; ton compte de coups s'élève, si tu n'ouvres l'œil... Je m'en vais maintenant à la maison et je préviendrai Phanium, qu'elle ne s'effraye pas de Phormion, ou des paroles de celle-ci (Nausistrata).

Il entre dans la maison de Démiphon.

SCÈNE II (784-795).

DÉMIPHON - NAUSISTRATA.

Ils sortent de la maison de Chrémès.

DÉMIPHON (*avec une politesse étudiée*). Allons, Nausistrata, selon ton habitude, fais en sorte que cette fille se réconcilie avec nous, pour qu'elle fasse de son plein gré ce qu'elle doit faire.

NAUSISTRATA. Je m'y emploierai.

DÉMIPHON. Prête-moi maintenant ton concours, comme tantôt tu m'as aidé de ton argent.

NAUSISTRATA. Tu es le bienvenu ; mais, par Pollux, je suis moins en mesure de t'aider qu'il ne conviendrait : la faute en est à mon mari.

DÉMIPHON. Que veux-tu dire ?

NAUSISTRATA. Parce que, par Pollux ! il gère de façon fort négligente la fortune si bien acquise par mon père, car celui-ci retirait régulièrement de ces fermes deux talents d'argent. Comme un homme l'emporte sur un autre !

DÉMIPHON. Eh quoi ! deux talents ?

NAUSISTRATA. Oui, deux talents, et cela quand les denrées étaient bien moins chères.

DÉMIPHON. Oh !

---

(1) Géta considère qu'il n'a obtenu l'argent nécessaire à Phédria qu'au prix d'une nouvelle complication, dont il aura à subir les conséquences. De là son expression qui correspond à notre formule familière : faire un trou pour en boucher un autre.

NAUSISTRATA. Que penses-tu de cela ?

DÉMIPHON (*évasif*). Tu as raison.

NAUSISTRATA. Je voudrais être née homme ; j'aurais, moi, montré ..

DÉMIPHON. Je n'en doute pas.

NAUSISTRATA. ... de quelle manière...

DÉMIPHON. Ménage-toi, je t'en prie ; que tu puisses causer avec elle ; crains, jeune comme elle est, qu'elle ne te fatigue (1).

NAUSISTRATA. Je suivrai ton conseil... Mais c'est mon mari que je vois sortir de chez toi.

SCÈNE III (796-820).

Chrémès sort, très animé, de la maison de Démiphon ; il n'aperçoit pas tout d'abord Nausistrata, qui est à l'arrière-plan.

CHRÉMÈS. Eh bien! Démiphon, est-ce qu'on lui a remis l'argent?

DÉMIPHON. J'y ai pourvu sur-le-champ.

CHRÉMÈS. Je voudrais que tu ne l'eusses pas donné... Aïe! C'est ma femme que je vois; j'ai failli dire plus qu'il ne convenait.

DÉMIPHON. Pourquoi le voudrais-tu, Chrémès?

CHRÉMÈS (*confus*). Tout va bien.

DÉMIPHON. Eh bien! et toi? lui as-tu dit (à Phanium) pourquoi nous amenons celle-ci ?

CHRÉMÈS. J'ai arrangé l'affaire.

DÉMIPHON. Qu'en dit-elle enfin?

CHRÉMÈS. On ne peut pas l'éloigner.

DÉMIPHON. Comment? On ne peut pas?

CHRÉMÈS (*perplexe et d'un ton évasif*). Parce qu'ils s'adorent l'un l'autre.

DÉMIPHON. Qu'est-ce que cela nous fait ?

CHRÉMÈS. Beaucoup; en outre, j'ai découvert qu'elle nous est proche parente.

DÉMIPHON. Comment cela?... Tu radotes.

CHRÉMÈS. Cela se trouve ainsi. Je ne parle pas à la légère : je me le suis rappelé.

DÉMIPHON. N'as-tu pas un grain de folie?

NAUSISTRATA. Holà ! Je t'en prie, garde-toi de toucher à une parente.

---

(1) Démiphon prévoit une scène assez vive entre les deux femmes.

DÉMIPHON. Elle ne l'est pas.

CHRÉMÈS. Ne dis pas non : le nom de son père n'était pas le vrai; c'est ce qui t'a trompé.

DÉMIPHON (*incrédule*). Elle ne connaissait pas son père ?

CHRÉMÈS. Elle le connaissait.

DÉMIPHON. Pourquoi l'appelait-elle d'un autre nom ?

CHRÉMÈS (*à part, à Démiphon, et jetant un regard effrayé sur sa femme dont les soupçons s'éveillent*). Tu ne veux pas de la journée t'en rapporter à moi, ni me comprendre?

DÉMIPHON. Si tu n'établis rien?

CHRÉMÈS (*impatienté*). Tu me fais mourir.

NAUSISTRATA. Je me demande ce qui se passe.

DÉMIPHON. Ma foi, par Hercule! Je l'ignore.

CHRÉMÈS (*désespéré*). Tu veux le savoir? Eh bien ! Jupiter me garde ! Il n'y a personne qui lui soit plus proche que moi-même et toi.

DÉMIPHON (*ahuri*). Grands dieux !... Allons la trouver ; je veux que tous ensemble nous sachions si le fait est vrai ou faux. (*Il se dirige vers sa demeure et fait signe à son frère et à sa belle-sœur de le suivre.*)

CHRÉMÈS (*l'arrêtant*). Voyons!

DÉMIPHON. Eh bien ! quoi ?

CHRÉMÈS. Avoir si peu de confiance en moi !

DÉMIPHON (*impatienté*). Tu veux que je te croie? Tu veux que je ne te questionne plus à ce sujet? Eh bien! soit. Et alors? Que faire de la fille de notre ami (1)?

CHRÉMÈS. Très bien.

DÉMIPHON. Alors nous l'abandonnons?

CHRÉMÈS. Naturellement.

DÉMIPHON. Que l'autre (2) demeure ?

CHRÉMÈS. Oui.

DÉMIPHON. Tu peux donc te retirer, Nausistrata.

NAUSISTRATA. Par Pollux ! A mon sens, il vaut mieux pour tous qu'elle demeure que de devoir partir, comme tu l'avais proposé; car elle m'a paru, quand je l'ai vue, très distinguée. (*Elle rentre chez elle.*)

DÉMIPHON (*brusquement*). Que signifie cette histoire ?

CHRÉMÈS (*anxieux*). A-t-elle fermé la porte ?

DÉMIPHON. Oui.

---

(1) Phanium encore ; pour Nausistrata, c'est la fille d'un *ami* de Chrémès et de Démiphon qu'Antiphon devait épouser.

(2) Phanium ; Démiphon ignore toujours que Phanium et la fille de Chrémès sont une seule et même personne.

CHRÉMÈS (*va s'en assurer et revient*). O Jupiter ! C'est providentiel !... C'est ma fille que j'ai trouvée mariée à ton fils !

DÉMIPHON. Hein ? Comment a-ce été possible ?

CHRÉMÈS (*défiant*). L'endroit n'est pas assez sûr pour le raconter.

DÉMIPHON. Mais viens chez moi.

CHRÉMÈS. Écoute, je désire que même nos fils n'en aient pas connaissance.

Ils entrent chez Démiphon.

SCÈNE IV (820-828).

ANTIPHON.

Il revient, après avoir aidé Phédria à s'entendre avec Dorion. Il se désole en songeant à sa propre situation.

Je me réjouis, si pénible que soit ma situation, de voir mon cousin obtenir ce qu'il désire... Comme il est beau de ne nourrir dans son cœur que des passions aisées à guérir quand les choses ont mauvaise tournure ! Lui, dès qu'il a eu trouvé l'argent, s'est tiré de peine ; moi, aucun expédient ne peut me soustraire aux tortures de l'angoisse, si la chose demeure secrète, de la honte, si elle se dévoile. Et je n'oserais maintenant rentrer au logis, si je n'avais la perspective de la garder ; mais où pourrais-je bien trouver Géta, pour lui demander à quel moment il me conseille de voir mon père ?

Il remonte la scène et fouille du regard la rue de gauche ; Phormion entre par la droite.

SCÈNE V (829-840).

PHORMION — ANTIPHON.

PHORMION (*monologuant*). J'ai reçu la somme ; je l'ai remise au marchand ; j'ai emmené la fille et pris soin que Phédria puisse en faire sa femme : elle a été affranchie. Maintenant il ne me reste plus qu'une chose à faire, obtenir des deux vieux du loisir pour boire, car je voudrais jouir de ces quelques jours.

ANTIPHON (*à part*). Mais c'est Phormion ! (*Haut.*) Quoi de neuf ?

PHORMION. Que veux-tu dire ?

ANTIPHON. Quelles sont les intentions de Phédria ? Comment d'après son dire, veut-il avoir son soûl de l'amour ?

PHORMION. A son tour il va jouer ton rôle.

ANTIPHON. Quel rôle ?

PHORMION. Se cacher de son père. Il te demande de jouer en revanche le sien, de plaider sa cause, car c'est chez moi qu'il va venir boire. Moi, je dirai aux deux vieux que je m'en vais à Sunium, au marché, acheter la petite servante dont Géta parlait tout à l'heure ; il ne faut pas que, ne me voyant pas ici, ils s'imaginent que je gaspille leur argent. (*On entend frapper à la porte, à l'intérieur de la maison de Déméphon* (1).) Mais la porte de chez toi a résonné. (*Antiphon se dissimule pour éviter une rencontre éventuelle avec son père.*)

ANTIPHON. Vois donc; qui est-ce qui sort?

PHORMION. C'est Géta. (*Tous deux se retirent vers le fond de la scène.*)

SCÈNE IV (841-883).

GÉTA — ANTIPHON — PHORMION.

GÉTA (*très animé*). O fortune! ô fortune rare! de quelles faveurs soudaines vous avez par votre assistance comblé ce jour pour le bonheur d'Antiphon mon maître!...

ANTIPHON (*à part à Phormion*). Que veut-il donc dire, celui-là?

GÉTA. ... et nous, ses amis, de quelle crainte vous nous avez délivrés! (*Changeant brusquement de ton, et rassemblant les plis de son manteau.*) Mais voici que je perds mon temps, moi qui ne charge pas cette épaule de mon manteau et ne cours pas trouver mon homme, pour lui dire le bonheur qui lui est échu.

ANTIPHON (*à part, et fort étonné*). Est-ce que tu comprends, toi, ce qu'il raconte?

PHORMION (*à part*). Et toi?

ANTIPHON (*même jeu*). Pas un mot.

PHORMION (*même jeu*). Et moi tout autant.

GÉTA. Je vais aller d'ici chez le marchand; c'est là qu'ils sont en ce moment.

ANTIPHON (*le rappelant*). Ohé! Géta!

GÉTA (*bourru, et sans voir son maître*). T'y voilà, Géta!... Est-il étonnant ou nouveau qu'on vous rappelle quand vous avez pris votre course?

ANTIPHON. Géta!

GÉTA. Par Hercule! Il continue... Tu as beau m'ennuyer, je ne me rendrai pas.

---

(1) La porte de la rue dans les maisons grecques s'ouvrait souvent vers l'extérieur. Pour ne pas provoquer de trouble dans les rues très étroites en ouvrant brusquement, on avait l'habitude d'annoncer sa sortie par un coup frappé à l'intérieur.

ANTIPHON. Veux-tu bien t'arrêter ?

GÉTA. Va te faire rosser.

ANTIPHON (*irrité*). C'est ce qui va t'arriver, si tu ne t'arrêtes, vaurien !

GÉTA. Il faut que ce soit quelqu'un de la maison : il me promet une râclée. (*Se retournant.*) Mais est-ce celui que je cherche, ou non ?... C'est lui-même. Arrive ici, et vivement.

ANTIPHON. Qu'y a-t-il ?

GÉTA. O l'homme le plus heureux de tous les hommes de la terre ! Sans contredit, il n'y a que toi, Antiphon, pour être ainsi chéri des dieux !

ANTIPHON. Je le souhaite ; mais je souhaite aussi qu'on me dise comment je le puis croire.

GÉTA. Te suffit-il que je t'inonde de joie ?

ANTIPHON (*impatienté*). Tu me fais mourir.

PHORMION (*s'approchant*). Voyons, trêve de promesses, et dis ce que tu apportes de neuf.

GÉTA. Ah ! Toi aussi tu étais là, Phormion ?

PHORMION. J'y étais ; mais tu tardes ?

GÉTA. Voilà, écoute : (*à Phormion*) dès que nous t'avons donné l'argent au forum, nous sommes partis tout droit vers la maison ; (*à Antiphon*) dans l'entretemps, mon maître m'envoie auprès de ta femme.

ANTIPHON. Dans quel but ?

GÉTA (*impatienté*). Je néglige de le dire : cela n'a pas de rapport avec l'affaire, Antiphon. (*Mimant la scène qu'il raconte.*) Comme je mettais les pieds dans le gynécée, Mida, son petit esclave, accourt à moi, me saisit derrière par mon manteau, me tire en arrière : je me retourne, je lui demande pourquoi il me retient ; il me dit que défense est faite d'entrer chez sa maîtresse. « Tout à l'heure, dit-il, Sophrona a introduit ici Chrémès, le frère du vieux ; » il ajoute qu'il est encore à l'intérieur avec elles. Entendant cela, je me dirige doucement à pas de loup vers la porte, j'y arrive, je me poste auprès, je retiens mon souffle, j'applique mon oreille, et ainsi je commence à prêter attention, essayant de saisir leur entretien.

PHORMION. Bien, Géta.

(*à suivre*). EM. BOISACQ.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LARMES EN FLEURS, par Maurice des Ombiaux (Édition du *Coq Rouge*).

Je ne puis pas, dans cette maison qui est la sienne comme elle est désormais la mienne, louer ainsi qu'il conviendrait de le faire, les qualités purement littéraires de Maurice des Ombiaux. Cette tâche est d'ailleurs depuis longtemps accomplie. D'autres, plus autorisés que moi, ont vanté la correction parfaite, la noblesse constante, la douce poésie légendaire de son style. Mais en présence du livre dont je m'occupe ici, une autre besogne se propose, et celle-là je prétends ne point la répudier. Je veux, obéissant à la plus chère de mes préoccupations, dégager de ce livre sa valeur humaine, ce qui fait qu'il est vraiment une œuvre vivante et intéressante.

Et donc, je me suis demandé, lecture faite, quelle impression subsistait en moi et quel écho vibrait encore. Je me suis demandé ce que j'avais gagné à vivre ainsi, une heure durant, en communion spirituelle avec cette âme qui se disait. Et, joie! Oui, je dois le crier bien haut : j'avais gagné quelque chose! Il y avait en moi — et elle s'y montre encore chaque fois que je pense à ce livre — une radieuse figure de jeune fille, celle de la sœur morte que l'auteur a chantée ; une radieuse figure qui me souriait, là-bas, aux frontières de l'invisible, et dont le sourire m'était le plus serein des réconforts. Elle avait commencé de vivre à la saison des roses. Elle était venue, fleur triomphale parmi les fleurs, donner pour la première fois à son frère la conscience de la vie et de la joie. Plus tard, ses maladies d'enfance avaient éveillé en lui le souci de la tristesse et le soin du courage. Plus tard encore, quand il était loin de chez lui, dans la ville gothique des Flandres ou dans la solitude grandiose de la Campine, elle demeurait, devant les yeux de son souvenir et de son amour, comme la fée de leur pays, comme la Minerve tutélaire de son errant exil. Pour lui, qui n'avait plus la foi traditionnelle, elle remplaçait la madone aux doux yeux que les autres invoquent aux heures mauvaises. C'était à elle, à sa petite sœur aimée, qu'il songeait, lorsqu'un danger menaçait de ternir la belle pureté de son âme. Elle était bien pour lui la conscience de la Vie et de sa vie, celle dont on attend, comme une sentence, le sourire qui dit : « C'est bien. » Et puis, un jour, la Mort vint la prendre, et ce fut pour son frère une immense douleur. Mais quand il la vit, morte, couchée dans les roses

— elle était morte aux roses, — quand il sentit les parfums enivrants où son souffle semblait vivre et respirer encore, quand il suivit son corps par les routes et par les villes patriales, au milieu des verdures et des fleurs, sa douleur s'apaisa, magnifique, et cette mort se changea soudain en un triomphe. Eh! non, sa sœur n'était point morte ; est-ce que la Mort existe? Elle était simplement retournée à la Terre, elle revivait déjà dans ces splendides parfums de roses. Et sur la tombe où l'Église venait pleurer les admirables paroles de sa liturgie, se révéla soudain au frère consolé ce dogme de profonde et éternelle vérité : que la Terre seule a immortellement le droit de chanter : Je suis la résurrection et la vie! Et c'est pourquoi, en nous offrant ce livre de piété fraternelle, ce livre qui nous aidera peut-être un jour à triompher de douleurs semblables, Maurice des Ombiaux y a écrit en dédicace : « A la Terre maternelle ».

GEORGES RENCY.

PICORÉE

Le 17 août dernier, deux de nos collaborateurs se sont mariés, une rose à la bouche.

Mlle Louise Allard et notre ami Louis Delattre ont voulu, de la sorte, assurer au *Coq Rouge* une collaboration régulière par la publication de ces adorables contes des frères Grimm, traduits par eux.

Le *Coq Rouge* leur adresse un cocorico plein d'allégresse.

Le même mois notre collaborateur Sander Pierron a épousé Mlle de Forge.

Que les jeunes époux reçoivent nos souhaits de bonheur.

Après l'Art à la rue, l'Art appliqué aux chemins de fer, postes et télégraphes.

L'espace nous manque, ce mois, pour rendre compte des peintures dont on est obligé de subir la vue, lorsqu'on veut acheter un timbre-poste.

Nous en parlerons prochainement.

Revue des revues de septembre :

La *Société Nouvelle* publie le commencement d'une très logique et profonde étude, destinée à faire quelque tapage dans la grenouillère vertuolâtre et pharisienne : *l'amour homogénique et sa place dans une société libre*, par Edward Carpenter. Par amour homogénique, l'auteur entend ce que d'autres appellent amour homosexuel ou uraniste. Voici un passage de cette loyale étude : « Quoi que je ne me propose point dans cet écrit de condamner des actes spéciaux ou des familiarités entre amants (puisque ces choses doivent indubitablement être laissées à l'appréciation individuelle, aidée par toute la lumière que la science ou la physiologie pourront dans l'avenir jeter sur ce sujet), — je crains cependant que l'on ne comprenne pas clairement que l'ardeur d'un amour réellement humain et naturel entre deux personnes du même sexe, peut être et est souvent ressenti sans dépravation de caractère ni de conduite. Il est impossible de lire les superbes sonnets de Shakespeare et de Michel-Ange, sans que l'on sente, sous la masse générale d'expression émotionnelle, la pulsation d'un désir corporel distinct; et Tennyson, qui est cependant assez timide, est trop artiste et trop véritablement homme pour ne pas reconnaître, dans son grand poème d'amitié *In memoriam* (voir chants XIII, XVIII), le caractère passionné de son attachement — ce qui lui attira une verte réprimande de la part du *Times* lors de la publication du poème. Il serait pourtant monstrueux de supposer que ces hommes, et d'autres, furent particulièremeut dissolus parce qu'ils étaient capables de tels sentiments et prêts à en avouer le côté sensuel. »

Dans la même revue, à lire aussi des fragments d'une autobiographie de Michel Bakounine; le commencement de la superbe conférence donnée le 7 avril 1896 à la Maison du Peuple de Bruxelles, sur l'*Internationale des Poètes*, par M. Léon Bazalgette, l'aussi érudit que compréhensif directeur du *Magazine International;* la suite du curieux roman de Gustave Kahn : Le *Conte de l'Or et du Silence ;* enfin de très intéressantes *Impressions de Bayreuth*, de Henry Maubel, le plus mu-

sicien de nos littérateurs, peut-être celui qui parvient le mieux à transposer en littérature ses impressions musicales et à lutter de subtilité et de profondeur avec l'art des Schumann et des Wagner.

Au *Mercure de France*, un fier article intitulé : *Les massacres d'Arménie, quelques documents et remarques en l'honneur du sultan Abdul Hamid, de la civilisation européenne et de l'alliance franco-russe ;* la suite du fort joli roman de M. Hugues Rebell : *La Nichina ;* des vers de Henry Bataille, Charles-Henry Hirsch et Léautard ; la suite des traductions du *Sartor Resartus* de Carlyle et de la *Tragédie de l'Homme* d'Emerich Madach ; un article d'Alfred Jarry et les toujours corrosifs *Epilogues* de Remy de Gourmont.

Dans la même revue les chroniques littéraires de Vielé-Griffin, Rachilde, etc. etc.

Dans l'*Aube*, des traductions de Gabriel d'Annunzio et un conte de Georges Eekhoud, intitulé *Une partie sur l'eau*.

Les deux derniers fascicules de la *Revue Blanche* (1 et 15 septembre) compteront parmi les meilleurs de l'année. Nous y trouvons un article très spirituel de Rachilde : *Questions brûlantes*, des lettres archi-intéressantes de Jules Laforgue, la *Vie mentale* de Gustave Kahn ; le commencement d'une étude passionnelle de Robert Scheffer : *Le prince Narcisse ;* un article très juste contre la démocratie littéraire, par M. Paul Fournier, dans lequel il conteste le sens esthétique de la foule, et qu'il intitule : *La race inconnue ;* des proses d'un charme infini d'Ernest La Jeunesse sur *Fanny Qaessinger et les Lettres ;* des vers d'Henry Bataille : *Quelques silences* ; et un superbe article de Paterne Berrichon *Pour Verlaine*, dans lequel les moralistes et les puritains à la ligne, les pudiques chroniqueurs du journalisme boulevardier attrapent une dégelée à peu près comparable à celle que notre ami Camille Mauclair administra, dans le *Coq Rouge*, au glabre François Coppée.

A retenir cette phrase de Berrichon : « L'œuvre de Verlaine, poète personnel, n'est sublime que parce que sa vie le fut. »

L'Ermitage publie un article très compréhensif sur le pur et haut poète Francis Vielé-Griffin.

La *Gesellschaft*, une des principales revues de la jeune Allemagne, publie dans son numéro de septembre, une notice critique et biographique sur Georges Eekhoud, par M. Alfred Goetze.

M. Alfred Goetze donne, dans la même livraison une remarquable traduction de *Burch Mitsu*, la nouvelle de Georges Eekhoud.

Un beau portrait de l'auteur de *Cycle patibulaire* et des *Communions* illustre ce fascicule.

Notre ami Maurice Maeterlinck donnera, très prochainement, dans la collection du *Mercure de France*, son nouveau drame : *Aglavaine et Sélysette*. Paraîtront également dans cette collection : la réédition, en un volume, des trois cahiers de vers épuisés d'Emile Verhaeren *(Soirs, Débâcles, Flambeaux noirs)* ; Le *Voyage d'Urian* et *Paludes*, d'André Gide, en un volume également ; *A-vau l'amour*, contes, par André Ruyters ; on annonce aussi *Ombres et Mirages* de Robert Scheffer ; à paraître également, dans la collection du *Coq Rouge*, sur Japon impérial, *Opôra*, d'Arthur Toisoul. Tirage à 350 exemplaires numérotés. Prix : 2 francs en souscription chez l'auteur, 38, Rue Vautier, Ixelles.

PÉRINET.

Des presses de XAVIER HAVERMANS, Galerie du Commerce, Bruxelles.

LES LIVRES

Bernard (Charles). Et chanta la feuillée . . . . 1 »

Delattre (Louis). Contes de mon village . . . 3 50
— Les Miroirs de jeunesse 3 50
— Une Rose à la Bouche. 3 50

Demolder (E.) Contes d'Yperdamme. . . . . 3 »
— Impression d'Art . . 3 »
— James Ensor . . . . 3 »
— Récits de Nazareth. . 3 »

des Ombiaux (Maurice). Vers de l'espoir . . . . 2 »
— Chants des jours lointains *(épuisé)* . . .
— Les amants de Taillemark *(drame)* . . . 2 »
— La Ronde du Trouvère 2 »
— Larmes en fleurs *(hors commerce)*. . . .

Eekhoud (Georges) Kees Doorik 3 50
— Kermesses . . . . 5 »
— Nouvelles Kermesses . 3 50
— Les milices de Saint François *(épuisé)*. .
— La Nouvelle Carthage. 4 »
— Les Fusillés de Malines 3 50
— Au siècle de Shakespaere . . . . . 3 »
— Mes Communions . . 5 »
— Le Cycle Patibulaire 3 50
— Philaster *(tragédie de Beaumont et Fletcher)* 2 »

Elskamp (Max.) Dominical . 2 »
— Salutations, dont d'angéliques 3 50
— En Symbole vers l'Apostolat. 3 50
— Six chansons de pauvre homme. . . . . 4 »

Krains (H.). Les bons Parents 3 »
— Histoires lunatiques . 3 »

Maeterlinck (Maurice). Aladine et Palomides . 3 50
— Le Trésor des Humbles 3 50

Marlow (Georges). L'Ame en Exil. . . . . 3 »

Maubel (Henry). Miette . . 3 50
— Etude de jeune fille . 2 »
— Quelqu'un d'aujourd'hui 3 50
— Ames de couleur . . 2 »

Pierron (Sander). Pages de Charité. 3 50
— Berthille d'Haegeleere 5 »

Rency (Georges). Vie . . 3 »

Rousseau (Blanche). La Simple. . . . . 1 »

Ruyters (André). Douze petits nocturnes . . . . 2 »
— Les Oiseaux dans la cage. . . . . 3 »

Severin (Fernand). Le Lys . 2 »
— Le Don d'enfance . . 2 »
— Un chant dans l'ombre 3 »

Stiernet (Hubert). Histoires du Chat 1 50
— Contes au Perron . . 2 »

Toisoul (Arthur). Mai . . 3 »
— Opôra . . . . . 2 »

Vande Putte (Henri). L'homme jeune . . . . . 3 »
— La Noce . . . . . 5 »

Van Lerberghe (Charles). Les Flaireurs . . . 1 »

Verhaeren (Emile) Les Apparus dans mes chemins. 3 50
— Les Campagnes hallucinées . . . . . 5 »
— Almanach. . . . . 5 »
— Les Villages Illusoires. 5 »
— Poèmes 3 50
— Les Villes tentaculaires. 5 »

Tous les volumes, indiqués ci-dessus, sont envoyés franco, contre mandat-poste adressé au secrétariat de la revue.


Le
Coq Rouge
Revue
Littéraire

n° 6 — tome II. octobre 1896

le coq rouge

& L'ART JEUNE.



SOMMAIRE :

Les peintres	ANDRÉ RUYTERS.
Comme un bouquet aux mains d'une fille	F. VIELÉ-GRIFFIN.
En forêt.	ÉMILE VERHAEREN.
Les heures harmonieuses	HENRI VANDE PUTTE.
Histoires de France	ROBERT DE SOUZA.
Chutes d'automne.	GEORGES RAMAECKERS.
Les heures harmonieuses	GEORGES RENCY.
Lettre parisienne	CAMILLE MAUCLAIR.
Térence : Phormion (*suite et fin*) . . .	EM. BOISACQ.
Picorée	PÉRINET.

le numéro, fr. 0,80

le coq rouge

& L'ART JEUNE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE		8 FRANCS.
ÉTRANGER.		10 »
Édition sur papier de Hollande Van Gelder	BELGIQUE	20 »
	ÉTRANGER	25 »

Rédacteur en chef : MAURICE DES OMBIAUX, 6 rue de Bériot.

Les rédacteurs du *Coq Rouge* se réunissent tous les mercredis à 5 heures au *Café de l'Hôtel Ravenstein*, rue Ravenstein.

Pour envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, administration, s'adresser à

M. HENRI VANDEPUTTE, Secrétaire,

131, rue de Brabant.

REVUES A LIRE :

Société Nouvelle, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Art Moderne, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Réveil, 64, rue Kessels, Bruxelles.
La Lutte, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
Libre Journal, 117, rue du Havre, Mons.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, Paris.
Revue Blanche, 1, rue Laffite, Paris.
Magazine international, 91, avenue Niel, Paris.
Ermitage, 26, rue Juliette Lamber, Paris.
L'Aube, 26, rue d'Orléans, Paris.
Revue des Revues, 32, rue de Verneuil, Paris.
La Plume, 31, rue Bonaparte, Paris.
Documents sur le Naturisme, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'effort, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
Die Gesellschaft, Hans Merian, éditeur, Leipzig.

LES PEINTRES

La récente ouverture du « Sillon » nous paraît offrir occasion propice d'exprimer certaines choses que nous tenons à dire. Certes, l'événement en soi n'a rien que de très insignifiant. C'est la réunion de quelques petits jeunes hommes présomptueux et inexpérimentés qui cherchent à se prouver à eux-mêmes et qui ne réussissent — oh ! on n'en saurait douter ! — qu'à s'inquiéter. Nous n'eussions même daigné, en cette « revue d'art, » parler d'une manifestation aussi obscure et mauvaise. Mais parce qu'à cette heure, en notre patrie putride, la génération actuelle des peintres paraît offrir en l'ensemble de son mouvement ce caractère de cabotinage et de servilité qui a désigné le « Sillon » à notre dédain, parce qu'aussi ce que je me vois forcé d'appeler le public est exposé à croire que c'est en de pareilles œuvres qu'il faut croire, nous avons estimé qu'il serait bon et profitable de prononcer quelques paroles d'explication.

Le menu salonnet qui vient de s'inaugurer présente l'exacte reproduction de ce que nous apparaît la peinture officielle jeune, c'est-à-dire celle qu'approuvent les folliculaires, les poètes déclassés, les juifs et autres gens de « sens éclairé » dont la haute compétence ne peut, en matière de médiocrité, être contestée. Nous nous y sommes rendus avec l'espoir de trouver là peut-être un vivant ou un sincère fourvoyé. Nous en avons fait le tour, vite désillusionnés, doucement égayés ensuite de maintes naïvetés suaves (c'est un sentiment si louable en ces jours de scepticisme !), mais peu à peu écœurés, jusqu'à en sortir emplis d'indignation. Ils sont là une cinquantaine qui nous dévoilent ce qui doit assurément être le meilleur de leur âme,

eh bien! je vous jure qu'il n'en est pas un dont on oserait serrer la main. Cette exposition m'a fait songer à je ne sais quel repaire de faux monnayeurs. Certes, le mot est cru, mais je ne fais que le déduire des faits, de leurs propres (?) actes, de ce que j'ai vu, et je ne saurais appliquer d'autre épithète à des gens qui prétendent acheter la gloire avec l'œuvre même de ceux qui les ont devancés. Si nous voulons résumer notre impression, nous ne pourrons que prononcer ceci :

Il y a là du Degreef falsifié par un M. Verdussen et un autre monsieur du nom de Blieck ; il y a du Verwée contrefait par un M. Bernier, qui s'applique en même temps à reproduire Tschaggeny. Il y a du Colmant travesti mais non masqué par ce M. Blieck, qui semble éprouver pour Degreef une prédilection si indiscrète, prédilection qui s'étend d'ailleurs encore à Ottevaere et à Gilsoul. Il y a du Burne-Jones, du Crane fidèlement imités par M. Stevens, qui nous donne aussi un petit dessin (cette étoffe tombée et s'étalant en cent plis et cassures de reflets) qui n'a pas manqué de rappeler certain dessin semblable de Vinci, au Louvre. Il y a même du Puvis dont M. Janssens se charge de fournir une copie informe. Si nous ajoutons quelques aquarelles de Cassiers par M. Flasschoen, quelques gastronomies, enseignes de traiteurs, de Bellis (oh ! honte...) par M. Mathieu, un vague et nébuleux Fréderic par M. Denayer, je crois que notre bilan se pourra clôturer. Eh non! Cependant ! J'oubliais l'un des plus caractéristiques de ces jeunes gens, M. Coulomb qui, en une foule de petits croquis, s'épuise à nous remettre en mémoire les purs visages de Knoppf, les pervers et bleus sourires des filles de Rops, les héraldiques pourtraitures de Doudelet, les grouillantes multitudes d'Ensor.

Je vous demande de quel nom il faut désigner ces procédés et de quels yeux, nous devons regarder ceux qui s'y livrent?... Mais cessons de nous occuper de ces infantiles quelconqueries. Je l'ai déclaré au début de ces lignes, le « Sillon » ne m'a été qu'une occasion. Nous avons tenu à dire qu'il y a une autre peinture que la peinture de pastiche et de plagiat, qu'il y a la peinture d'art, une peinture qui se moule sur la vie, qui la transporte, l'infinise, une peinture adéquate à notre cœur et que l'on *doit* aimer parce qu'elle nous exprime si puissamment que nous ne saurions la méconnaître sans nous renier nous-mêmes. Mais comment la sauraient-ils comprendre, les impuissants, les ratés ! Comment sentiraient-ils la vie, ceux qui n'ont en guise de cœur qu'un miroir attentif et déformant ? Dieu merci! Le temps semble révolu des imbécillités magistes où il n'y avait d'ésotérique qu'une vanité et une cuistrerie effarantes, de ces idéalistes de grenier

qui voulaient rendre le surnaturel !... eux qui n'avaient jamais vu dans la nature et dans les hommes que des souillures ou d'allégoriques apparences? Faut-il donc que nous apercevions maintenant une autre peste se déclarer, que nous découvrions un autre aspect de la bêtise? Ah! C'est ainsi que ces gens souhaitent l'art et ce sont de pareilles merveilles que couvent les airs profonds, les longs cheveux sales, les cabans hétéroclites dont ces messieurs nous imposent souvent la répugnante promiscuité.

Race de Rapins! Où doit donc en être tombée la peinture pour que « peintre » nous apparaisse le plus insultant vocable qu'il soit possible de trouver ! Mais je m'aperçois que ceci est presque de la rhétorique et à quoi bon s'échauffer à propos d'êtres que nous classons, intellectuellement, au niveau des citrons, des homards, des vaches qu'ils peignent !

A côté d'eux et sur un plus loyal chemin, il en est d'autres que nous aimons, il en est qui voient dans l'art autre chose que pillerie et rapine. Ceux-là sont conduits par leur cœur, et c'est en eux que se révèle la vraie génération. Il y a en Belgique des jeunes auxquels nous nous faisons une joie de tendre la main. Nous les sentons amis et quoique plusieurs nous soient inconnus ; quoique plusieurs vivent écartés de nous, nous avons la conviction ardente qu'ils nous savent comme nous les savons et que notre art est identique au leur. Il y a ici des Fréderic, des Hymans, des Baes, des Gilsoul, des Fabry, des Laermans, des de Groux, des Levêque, des Doudelet, des Claus, des Mellery, des de Gouve, des Ensor, d'autres encore... Ceux-là expriment la vie telle qu'elle leur bat au cœur. Ceux-là sont probes, honnêtes. Ceux-là sont beaux et vrais. Il n'est pas nécessaire que, parmi leurs confrères, on les désigne ou les élise. Ils sentent eux-mêmes qu'ils sont d'une race spéciale et noble. Ils sont assez virils pour ne pas devoir recourir, afin d'engendrer leur œuvre, au sperme d'un autre. Ceux-là sont nos frères. J'ai pensé à eux, en écrivant cette page, et je leur dédie mon effort pour qu'on ne les confonde pas avec les copistes et les mercenaires, pour qu'on sache que, s'il en est qui ont droit au mépris, d'autres, hautainement, peuvent exiger le droit à l'estime et à l'admiration.

ANDRÉ RUYTERS.

Comme un bouquet aux mains d'une fille

La bise tourne et la brise
Chante clair dans les branches noires;
La porte s'ouvre en surprise
Et rejette au mur le heurtoir;
Elles vont vers le printemps en fête
Radieuses de jeune espoir,
Car le vieux soleil scintille
Et voici le silex qui brille
Sur la route sèche et nette...
La vie est faite et défaite
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

Avec des fleurs qui causent
Qu'on effeuille sans se le dire;
Et la chanson fraîche éclose
Des bruits de querelles et des bruits de rires;
La dernière violette et la première rose;
Avec tout l'avenir
Dans les yeux, sur la bouche qui s'ose
Jusqu'au baiser bénin où les lèvres se closent
En un petit frisson et un grand soupir;
Au long du parterre qu'elles pillent
Elles vont vers l'été, blondes têtes!...
La vie est faite et défaite
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

Dans les foins où les fleurs qui meurent
Sont douces comme un vain regret;
Sous les saules qui pleurent et effleurent
L'eau qui dort comme une morte à leurs pieds;
Elles vont vers l'automne et babillent
Avec des mots de poète :
La vie est faite et défaite.
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

La chanson sonne autour du pressoir
Au pas lourd des vignerons ;
L'ombre, plus hâtive à chaque soir,
Disperse les rondes qu'elle rompt
Comme des guirlandes fanées ;
Les plaines sont moissonnées,
Les treilles découronnées ;
Rieuses, mais étonnées,
Sous l'effeuillaison des charmilles
Elles vont vers l'hiver qui les guette :
Car la vie est faite et défaite
Comme un bouquet aux mains d'une fille.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

EN FORÊT

DES nuages, couleur de marbre,
Volent à travers le ciel fou
— « Eh la lune, garde à vous » ! —
L'espace crie et se déchire
On écoute railler ou rire,
Sous l'écorce, par leurs fentes, méchantes
Les arbres.

— « Eh la lune, garde à vous » ! —
Votre face de cristal blanc
Va choir, morte, parmi l'étang
Cassée aux angles des vaguettes ;
Les troncs plient comme des baguettes;
L'ouragan pille aux chaumières cognées,
Leur chaume immense, par poignées.

C'est les noces du vent et de l'automne
— « Eh la lune garde à vous » ! —
Le vent est ce cavalier lourd

Qui s'est soûlé, ce soir, et fait l'amour,
A tous les coins des carrefours,
Avec la rouge et violente automne.

— « Eh la lune, garde à vous » —
Votre allure de Sainte Vierge
Et vos étoiles et vos cierges
N'ont rien à faire, à cette heure de fête,
Où l'automne et le vent perdent la tête,
Où l'on entend leurs cris et leurs spasmes de bruit
Immensément s'entremordre la nuit
Et les forêts ployer et s'agiter soudain,
Comme des dos, à coups de reins.

— « Eh la lune, garde à vous » —
Les chiens rodent, les loups maraudent,
Une odeur ample et chaude
Grise la force et redresse debout
Le rut universel qui gonfle monte et bout
Dans les assauts de la nature en rage :
Avec l'automne ivre et sauvage
De l'est à l'ouest, du sud au nord,
Le vent râlant s'accouple à mort.

Les chiens s'en vont, flairant les loups
— « Eh la lune garde à vous » !

EMILE VERHAEREN.

LES

HEURES HARMONIEUSES

Matinale

DONC, la douceur d'une fraîcheur de matin baigne le Parc où il attend, où il se promène par les larges allées, dont les chemins semblent faits de chair pâle, de chair très fraîche, et comme vivante à cause de la lumière qui s'y joue. Et il écoute les oiseaux chanter leurs tchip! tchip! tchip! miraculeux de limpidité. Et il songe, dans ce Parc banal! mais féérisé de matin, à Siegfried, sans doute son idéal symbole, écoutant chanter le divin oiseau au seuil de la forêt d'émerveillement. Mais ah! n'a-t-il raison? puisque c'est l'éternelle Voix qu'il entend en leur voix?

Il attend! De ses lèvres, des cigarettes s'en vont, en bleues fumées et fluides rêveries. La douceur d'une fraîcheur de matin baigne le Parc...

Les herbes sont plus vertes. Les petits bourgeons font sur le ciel, blanchement et soyeusement bleu, des dentelles de perles. Une haleine semble s'exhaler, onduleuse et douce, du ciel, vers lui...

Viendra-t-elle? Elle a bien promis! Mais bast! les femmes promettent si aisément en un instant sentimental. Viendra-t-elle? Il la désire. Il l'aime sans doute (un peu...), puisqu'elle est pour lui, en ce moment, la chose suprême et la plus désirée, en somme ce que les quelconques poètes appellent leur idéal... Viendra-t-elle? Oh! cependant, comme les oiseaux chantent! qu'ils sont naïfs! et qu'ils vivent pour eux-mêmes! N'est-ce pas? il aura beau pleurer où rire, vaguer tout seul ou avec l'aimée, ces petits être candides et absolument heureux chanteront toujours de même...

Puis quelle clarté calme, sur toutes choses! mais surtout sur les menues fraîches feuilles qui s'épanouissent aux bourgeons, et que la brise fine fait palpiter comme de petites ailes... Et des enfants jouent dans des bosquets, qui ont des cris comme des soies éployées!

Or un petit pauvre dort sur un banc, la chemise ouverte laissant voir sa poitrine... Et le soleil amical l'entoure, le divin soleil semble veiller sur lui...

Oh! (dites? écoutez moi !...) Oh! dormir dans ce rayon de soleil,

en cet endroit, sur ce coin de banc! oh! être ce petit pauvre sans foyer ni loi, dormant au soleil la poitrine nue!

D'autres enfants, cependant, font un cercle de pâtés de sable autour du socle d'une statue. Et tous ces êtres sont heureux! Ils n'ont pas le lassant souci de penser ou d'aimer; ils n'ont que la joie toute pure d'exister.

Mais las! pourquoi celle-là ne vient elle pas? alors que l'heure est si bonne, si propice aux jeunes et toutes neuves tendresses... Ah! se dit-il, je pourrais là faire s'asseoir sur ce banc vert très clair. Moi à côté d'elle, mais comme à genoux. Elle ferait avec le bout de son ombrelle des dessins capricieux dans le sable du sol. Je lui prendrais la main. Nous causerions comme les plus profonds des amis, de choses que tous deux nous aimons beaucoup, et nous ne parlerions ni de nous mêmes, ni de notre amour, et nous oublirions l'heure... Chère jeune fille! Ce nous serait la joie suprême, l'amour infini; exister ainssi l'un à côté de l'autre, presque identifiés; vivre chacun une heure de vie toute nue, nourris de soleil, de sensation et de tendresse; se vivre l'un l'autre enfin, en s'aimant mutuellement dans toutes les choses bien-aimées.

Ah! hélas! hélas! pourquoi ne vient-elle pas?

— C'est bien ici pourtant qu'il lui dit hier de venir. Et elle promit. Et elle était si fidèlement sourieuse, qu'il n'eut pas su douter de sa parole...

Il se lève alors, il regarde au loin. Mais personne. L'allée est vide, et celle-là aussi, et celle-là... Les chemins d'un or blond et clair, les feuillages joliment verdaces. Plus loin, les masses de ramures se violacent. Et les petits oiseaux gazouillent.

Ah! qu'elle vienne! et que cessent enfin les bonds haletants et fébriles de son cœur si vivant!

Il se promène encore. Et c'est toujours la même douceur, le même calme..., les mêmes oiseaux..., mais aussi la même lassante amertume de l'attente... Il va. Il contourne un petit bassin. Il fume... De ses lèvres, des cigarettes s'en vont, en bleues fumées et fluides rêveries... L'eau du bassin réverbère verdi l'azur du ciel... Des ondulations minimes y crépèlent doucement du cristal luisant...

Au milieu de l'eau, des arbustes forment un ilot, et là dedans, des oiseaux nombreux babillent et remuent.

Mais oh! joie! la voilà! aperçue brusquement, et qui vient vers lui! et qui vient vers lui!

Vraiment! elle a même l'air trop simple! Mais elle est délicieuse tout plein!

Délicieuse! Délicieuse! Elle vient vers lui... Elle longe nonchalamment les pelouses; elle lui sourit; sa présence illumine les choses...

Puis, sa robe est claire! grise et bleue. Elle a des mousselines à son chapeau, le col mi-nu, et une touffe de gaze, soyeuse, sur la poitrine... Chérie... oh! qu'elle soit venue!...

Elle s'explique à peine, la mauvaise! mais qu'importe! la voilà! Ce sont ses mains gantées, ses yeux grisants, le jeu de son genou sous le jupon, sa taille, son pied petit, elle tout entière! Et elle lui serre les mains comme très heureuse. Et lui se laisse aller à ce doux rêve. Et il songe à Siegfried au seuil de la forêt d'émerveillement.

C'est, cependant, la douceur d'une fraîcheur de matin baignant le Parc...

O chants d'oiseaux (je vous prie...) chantelets et chantelets d'oiseaux! scintillez maintenant étoilément dans le ciel bleu de ciel...

Diamantaire

GRAPPES d'étoiles! ô sérénité divine! ô magnifique nuit constellée de tremblotements enfantins! Clameurs de trains aussi, pleurantes et éployées; clameurs, détresses à l'éperdue!... Or, cependant, mon âme est fraîche et bleue, mon âme est étoilée et très paisible comme cette heure — cette belle, cette douce heure d'exaltation épanouie, où chantent seules les feuillaisons bleues blêmes, vertes et veloutées... — où seule scintille, en oubli du monde et de ses quinquets vulgaires, la confiante joie des astres palpitants.

Donc mon âme est paisible, étoilée, fraîche et bleue. Donc aussi, les choses se reposent, et c'est grand charme de sentir combien candidement elles semblent dormir pensives, dans de la chaude lumière ou de l'ombre moelleuse.

Continûment, les feuillages ont des chansons de très lointaines petites sources, de sangloteuses petites sources mélodieuses et timides.

Ah! rires de Mai! Sourires d'éveil de nos yeux candides!

Espoirs d'être deux! ô petites sources dans les feuillages!...

Accoudons-nous, je t'en prie, ami, à la fenêtre. Regardons tout cela. Vivons cette belle heure après tant d'autres aussi belles et déjà vécues et trop vite oubliées. Mais celle-ci vivons-la, avec, en surplus, l'extraordinaire joie de penser que nous la vivons, et de jouir de l'inappréciable et de l'irrétrouvable de chacune de nos moindres sensations... Regardons tout cela!...

Viens près de moi, donc; et vois : les plus belles choses de l'univers entier, scintillent et s'étalent devant nous. Ah! L'éternelle nuit d'étoiles !... Regarde ! pour nous c'est la plus belle qui fût jamais.. Tu sais bien! c'est celle-là dont les hommes-dieux nous ont parlé, soit en musique, soit en vers. — Celle-là? mais l'unique! celle qui s'étend à l'infini... et dont, à ce moment, nous avons presque la sensation absolue et divine...

L'éternelle nuit d'étoiles frissonne, au-dessus du jardin... Et elle s'étend à l'infini... Et tous les mondes y remuent, énormes et éblouissants, dans la pâleur, bleuie et molle, de l'air d'été...

Et certes ! la paix des étoiles nous bénit.

O heure auguste et irretrouvable! te dis-je... Nos cœurs, ami, sont érigés, par nos gestes de bonheur, par notre bonheur religieux, ainsi que des calices, vers la sérénité suprême de la nuit !

Et il fait pur. Et des brises se meuvent, et ébranlent — mais à peine! — les ondes musicales des feuillages. Et leur douceur silencieuse a de très aimantes caresses pour les feuillages...

La nuit est claire! et le jour approche. L'aube s'annonce déjà, vois! là-bas, en d'ineffables émois de couleurs, rouges et violettes...

Et le ciel est soyeusement verdi.

Déjà, loin, infiniment loin! un coq enroué a chanté ! et c'est sans doute, du moins nous le songeons ainsi à cause de l'éclat de sa voix — c'est sans doute en quelque ferme blanche et rouge écarlate, baignée des vagues des blés éblouissamment jeunement verts...

Ah! écoutons maintenant, le brusque jailli cantique ardent, ingénu et diamantaire ! des puérils rossignols sublimes, qui criblent de voix aiguës les bosquets sombres.

Puis, cette douceur!...

Sens-tu ce calme idéal pleuvant du ciel?... Entends-tu cette rumeur chatoyante qui ondule sur les choses et monte comme une prière ? Restons immobiles, je te le demande. Ne cassons pas le beau réseau de fils de lumière, que la féerie de l'heure a tissé entre le paysage et notre cœur ! — Tout est très pacifique... Les constellations pâlissent. La lune éclaire encore le ciel du matin, déjà soyeux, rose, adolescent, de sa face de belle nacre et de prestige simple... Et il fait pur ! Et

les rossignols chantent! Et, là-bas, les touffes d'arbustes sont étincelantes de leurs chansons comme de prismatiques pierreries regardées par l'aube! et le ciel entier semble embrasé et illuminé de leurs roulades!

Oh! leurs roulades effervescentes! O grappes étoiles! sérénité divine! Le matin a surgi pur et beau du sein de l'infinie mer des ténèbres nocturnes! Et nous y écoutons, éblouis, les rossignols, qui chantent, qui chantent! qui chantent!

Délicieuse de peine et de soir

SUZANNE !...

La craintive voix s'insinua à peine dans l'air... Le silence redominait déjà. Le soir était sublime de calme. Les limpides étoiles rayonnaient d'or. Oh ! lointainement, ce pauvre bugle malhabile qui pleurait Dagobert et ton taine et beaucoup de choses lamentables!

Baignés d'une blanche brume de douceur et de silence, les arbres. Et ta nacre, ô lune, scintillante argentément dans le pur ciel. Ah ! ta chair était souveraine et simple et admirable...

— Suzanne!...

Cette fois, la voix s'alanguit plus longuement et avec plus de douceur, elle se modula et ondula parmi les ondes pures de l'atmosphère craintive.

Lui, cependant, s'était avancé sur la route, et le croissant de la lune lui apparut comme suspendu aux branchages bougeants d'un marronnier. Parmi les feuilles, se dentelaient des éclaircies de nuit blème, et des étoiles regardaient.

D'un lent balancement les branches étaient bercées. Des grillons trillaient. Pacifique, une sérénité semblait descendre en effluves et en grands larges baisers, de l'immense ciel très limpide.

Et les millions d'étoiles pâles s'éparpillaient dans l'infini.

— Suzanne! Suzanne! Suzanne!

Comme la voix se tordit avec détresse!

Mais rien à faire ! Puisqu'il ne savait pas? Puisque nulle voix ne répondait à cette voix? Pourtant ! n'était-ce pas lui qui appelait ?

Ah! Ah! il s'en fut de cet endroit ! car que faire de toutes ces nos-

talgies! de toutes ces pauvres pauvres nostalgies en appels vers le pays de son cœur que l'on ne trouve jamais ?

Et il s'en est allé, allé, allé... La nuit frissonnait doucement. Des phalènes volèrent... Là-bas, une seule fenêtre de paix était éclose d'or dans des verdures.

Et il s'en est allé, hélas! Et il n'a jamais su la cause de cet appel qui se plaignait ! Il n'a même jamais su s'il l'avait rêvé ou réellement entendu. Et pourtant ! comme au tournant de la route il s'arrêtait, il lui sembla l'entendre une dernière fois, criante, en toute angoisse, de ce seul mot: Suzanne! Suzanne! Suzanne! par trois fois, et puis encore. — Après cela, des sanglots tombèrent l'un sur l'autre.

Et il n'a jamais su. Il n'a rien vu! malgré ses regards fixés suppliamment, de toutes parts, sur la campagne endormie, sur les chemins pâlis, et les chuchotements des bosquets.

Oh! maintenant, n'est-ce pas? et hélas! ce pauvre bugle malhabile qui pleure tout seul et toujours, Dagobert, ton taine, et beaucoup de choses lamentables ! Oh! ces grillons et ces grenouilles qui se plaignent ! Et là-bas, ces sanglots qui tombent l'un sur l'autre, comme une triste source, pleurant les désespoirs de la belle nuit...

Ah ! Suzanne! Suzanne! combien donc vous ont appelée? auxquels vous n'avez jamais répondu!

Et il s'en allait tristement, songeant qu'en cette voix c'était le soir tout entier qui semblait se lamenter et appeler. Et ces appels et ces lamentations, il les imaginait des bras tendus, faisant sur fond de ciel de nuit pâle, des gestes et des signes désespérés.

Ardente

S'ÉPANOUISSE l'impérieuse félicité d'exister ardemment ! car les toits sont rouges là-bas, les bois lointains sont violets de lumière, et le ciel est soleillement bleu !

Ah! aussi, les fraîches feuillures vert et or sur ce ciel-là ! Aussi, les arbres flexibles fleuris, les clairs robes paysannes, le volètement des cris d'oiseaux... Aussi, aussi... surtout! cette très belle et chaude prairie où je me couche.

Gloire des yeux et splendide voyage, le ciel est soleillement bleu ; des nuages de moelleux paros le meuvent, des fleurs d'arbustes l'étoilent de rose...

Familiale pelouse, d'ailleurs! charme infini! Toutes les choses grésillent d'ardeur! Les grandes herbes fleurent sonorément. Des millions de marguerites tendent vers moi leurs faces jolies... L'air chaud est dense. Les moustiques qui y volent — on dirait presque qu'ils y nagent — ces moustiques sont en argent.

De petits calices d'or s'érigent au haut de leurs bougeantes fines et frêles tiges... Les neiges bleu-vertes des pommiers incessamment se défleurent en tournoyant... Et les fraîches feuillures vert et or, scintillent sur le ciel soleillement bleu...

Passé la haie, de grasses vaches dans des prés d'or. Des bosquets en irréelle lumière. Une gaie venelle grelée de soleil beige et puéril... Des enfants qui y avancent sont dorés de la tête aux pieds, pâlement dorés... Leur chevelure est une auréole ébouriffée. Et c'est là-bas, l'éperdue trillerie sonore des grillons, si en harmonie avec l'illumination verte et rose de l'heure, que c'est le soleil lui-même qui semble triller et crier, éperdûment et sonorément.

Ah! aussi! les nuages passent et s'en vont! De divins aperçus de bleu sourient entre les neiges... Ailleurs, un nuaget pâle et ondulé vogue tout seul sur une mer illimitée de tendre azur...

Et les oiseaux, les oiseaux chantent toujours tapage, de voix charmante et tapotée. Les herbes se balancent au-dessus de ma tête couchée, et me semblent grandes comme des arbres, et me semblent des jets de soleil... Et sur le ciel soleillement bleu, un arbre souple et tors, au tronc bas, épanouit, pour quelles noces magnifiques? le bouquet frais de ses branches, de ses fleurs et de ses teintes, délicieusement japonaisement rouges et blanches!

Donc : ô ciel énorme et placide! ô chers oiseaux! ô arbustes! ô bonheur d'exister en cette heure-ci, inestimable! Oh! indécision miraculeuse et vibrante de choses ensoleillées! Venelle! paradis bocager! éden très simple, mais habité de babils d'oiseaux, tout odorant d'âmes de lilas, délicieux de courreries de scarabées éclatants et verts, et du béatifique sommeil des insectes au cœur-calice de ces grandes fleurs jaunes, balsamiques, balancées et graciles...

Et tout à coup je découvre qu'une pure petite eau chantonne glouglou, non loin de moi, par delà la haie sans doute... Sans doute aussi que des fleurettes se penchent vers elles, y mirant leurs naïfs visages, et que le soleil s'éparpille joliment en chaque palpitation de son fluide treillis de cristal...

Et comme, accoudé, je regarde vers la haie, avec ce drôle désir irraisonné, de voir ce bruit, j'aperçois une enfant qui me regarde

curieusement, les deux menottes accrochées, fraîches et blanches, parmi les feuilles, la bouche un peu ouverte et comme respirante, et les yeux grands épanouis au large comme de purs ciels.

Et je regarde les regards de cette enfant, et c'est comme si je contemplais les yeux de ma candide et paisible joie.

Ah ! vous oiseaux ! oiseaux ! continuez à chanter tapage. Tout va bien. Je ne jetterai pas de bombe aujourd'hui, et je ne ferai pas la noce... L'heure est belle et suave comme une femme qu'on aime. Et mon adoration pour vous, monte vers vous et vers le ciel soleillement bleu, à la fois comme des jaillissements de fleurs, des prières et de spontanés vols d'oiseaux..

HENRI VANDE PUTTE.

HISTOIRES DE FRANCE

LE ROY

Monjoye escriet, ço est l'enseigne Carlun.
La chanson de Roland, chant 11.

La plaine est rase aux chevaux de guerre ;
Le sang est clair dans l'herbe verte ;
Les moissons fument des flammes !

Joie, joie ! on clame, on clame !
Capelé de mailles, sanglé de fer,
L'épieu en main, l'épée au flanc,
Le Héros
Précipite au galop
La guerre,
Le sang bouillant,
Le cœur haut.

La guerre est gloire,
Et la mort est victoire ;
La vie est bannière de vaillance :
Les preux la suivent jusqu'en la mort ;
La mort est gloire !

Joie, joie, joie, joie !
Soufflez du cor ;
Le Héros qui chevauche est roi
De par les douze pairs qu'il devance
Et sa vertu fière cerclée d'or.

La plaine est rase aux chevaux de guerre
Qui portent les preux et leurs armes de vaillance.

La vie est guerre :
Orage tonnant dans un nuage
Qui monte de la poudre des routes
Sous la course des rages ;
Jaillit l'éclair !
Le preux d'un fier bras abat
Le fer ;
La nue éclate et gronde d'un feu de sang.
Ravages !
Le preux est roi !

Le preux est roi qui commande la victoire
D'estoc et de taille toujours plus avant.
Prêtent main forte et tiennent le pas :
Noblesse qui le pennon déploie,
Honneur qui sur l'écu flamboie,
Croyance qui l'épieu porte droit,
Et par dessus le rouge flamboiement
Anges du ciel et saints du paradis.

Trouble et peineuse est la royale vie !

Mais la chair brutale s'humilie :
La garde de l'épée fait une croix ;
Mais l'esprit simple sonne d'un cor joyeux ;
Et malgré l'ombre qui poudroie,
Le sang est clair dans l'herbe verte,
Le ciel est bleu.

LES COMMUNIANTS

Aubépine, mon bien,
Je te cueille et te prends;
Si je meurs en chemin,
Sers-moi de sacrement.
Chanson populaire.

DESSOUS un pin, les Chevaliers gisants
Voient leur âme couler à terre...
Ils eurent grand cœur les braves compagnons !
Tous deux unis en la paix comme en guerre,
Et comme, d'angoisse encore, sur le gazon.

Le soir est proche, et la mêlée disjointe,
Un calme frais apaise la prairie;
D'entre les places d'herbe nouvelle
Que ne couvrent pas les corps meurtris,
Les premières fleurettes lèvent leur pointe,
Et le renouveau s'épanouit.

— Ami, avez-vous plaie mortelle?
Dit d'un soupir le Chevalier de Gloire;
— Ami, ne gardez-vous espoir ?
D'un ton dolent dit le Servant d'Amour.

Ils se sont ouï à leur verbe contrit,
Et l'eau du cœur leur découle des yeux.

— Hé, las ! mon frère, il me faut vous quitter
Et du même coup perdre ces jours glorieux.
— Hé, las ! mon frère, il me faut vous pleurer
Et du même coup ne plus revoir ma Dame.

Mais si vous étiez moins navré
Pourtant, et ne passiez pas
De claire vie si belle à trépas,
Prenez ceci, le portez à ma Dame,
Ce sont reliques qu'elle reconnaîtra.
Je les ai prises de sa main suave,
Le jour qu'elle me la tendit en adieu,
A ses ongles de coraline :
Les découpai menu d'un fin ciseau,
Cousis les pointes à cette courte peau,
Les serrai fort sous mon bliaut

Tout contre la chair nue de ma poitrine,
Et depuis le jour de grand deuil et d'adieu,
Petite haire, en moi, plus loin, chaque heure, engrave
Avec l'amour de ma gentille Dame
La mémoire de sa main suave.
Ami, mon frère, ceci prenez
Et lui donnez si vous ne trépassez.

— Mon frère n'ayez souci :
Ce sera comme vous désirez.
Mais nous sommes tous deux comme occis ;
Il faut que l'âme songe au paradis.

Le Chevalier de Gloire ayant fiché en terre,
Devant leurs yeux, la croix de son épée,
Ils tendirent au ciel l'hommage de leur gant;
Et le ciel l'accepta d'un long regard mourant
Qui rougit le fer de lumière.
Puis l'un, dans ses doigts, saisissant
Une pâquerette à la blanche couronne d'hostie,
Il la porta aux lèvres de l'ami
Pour qu'il eût goût, en trépassant,
Du pain de vie.
Et l'autre, jusqu'à sa blessure haussant,
Le menu calice d'une fleur d'or,
Il le porta aux lèvres de l'ami,
L'ayant empli d'une goutte de son sang

Et les Chevaliers se couchèrent
La main dans la main pour la mort.

Lors, sur leur paix mystique
Le bleu tendelet du ciel s'était ouvert
Au chœur des anges en damas de pourpre et d'or.
Et les brises du soir redisent leur cantique
Toujours, à travers les branches des pins,
Avant que ne s'épaississe le mystère
Que la nuit ferme sur la prairie
Entre nos yeux et les rayons divins,
Lorsque en l'union des derniéres lumières
Les oiseaux s'accordent aux fleurs
Pour consommer toute harmonie
Et chanter aux âmes unies :

— Bénis les victorieux qui meurent
En chevaliers de justice et d'amour,
Avec l'humble viatique d'une fleur
Pour aller joindre l'esprit d'un dieu !
Bénis les chevaliers qui meurent !
Les victorieux,
Dans l'extase des heures dernières
Qui en la communion vivante d'une fleur
Aspirent l'âme de l'univers !

LA REYNE

La Reine venait d'inventer
ces robes à la gore où
l'on entrevoyait le sein à
travers un lacis de rubans
agrémenté de pierreries.
La Reine Isabeau. Villiers de l Isle Adam.

LES quinconces du verger alignent d'ombres naines,
Claires d'une chaude vapeur lunaire d'automne,
Leurs droites allées devant le portail.

Une fumée odore et traîne
Et flottonne,
Mêlée aux parfums mûrs des poires et des pommes.

Les dernières cires grésillent de la fête
Qui rougeoient le seuil du portail
D'où la fumée traîne et odore.

La nuit est d'un silence si mûr
Qu'il se mesure
Aux chutes mornes sur le sol mort
Des fruits qui tombent comme des têtes...

Les quinconces s'alignent d'ombres naines
Jusqu'au fond où le verger miroite plus clair
Comme d'une sournoise nappe d'eau stellaire
Que troublent des fléchissements de corps
Qui se penchent.

Des fruits qui tombent marquent le silence.

Au fond du verger pourtant il n'est point d'eau,
Point d'eau qui dort,

Mais pour de la soie, je ne dis pas :
De la soie blanche roidie d'argent
Et brodée en lys de diamants;
Mais pour une robe, je ne dis pas :
Une robe qui s'étoile comme de l'eau
Et qui chatoie
Sous les genoux d'un beau mignot
Dressé hardi de ses deux bras tendus et de sa tête
Vers sa Douce royale de joie,
Tandis que chutent autour d'eux de leur poids mort
Les fruits qui tombent comme des têtes.

Sur la poitrine du beau mignot
Sont blasonnés trois liéparts d'or,
Et dans l'emprise des corps,
Les trois liéparts d'or sont en joie
Qui mordent les lys de diamants,
Et à belles dents
Les broient.

Et les fruits tombent.

Mais la Douce met les fruits hors
De ses deux seins de lune miellée
Qui béent, qui se tendent dans l'ombre ;
La royale Douce est en joie :
Point ne craint la belle dent qui mord,
Les jeunes cruelles caresses des belles dents blanches
Qui mangent !
Tout est bon qui vous laisse accolée,
Après jeux, danses et fêtes,
D'un baiser...
Et parmi les perles et diamants,
Perdue dans le silence qui toujours plus s'étend,
Où les fruits tombent comme des têtes,
Qu'on pâme d'aise aux mignotises d'amour !

Le verger se peuple d'ombres naines
D'heure en heure plus noires des grandes clartés de la nuit
Aux cieux saures et rouges d'incendies
Qui, jusqu'au portail rougeoyant,
Toujours,
Des dernières cires qui grésillent de la fête,
Drapent à pans flambants

De haut,
Pour le cortège de princes, qui sans doute s'apprête,
Leurs dais royaux.

Mais du portail ne sort
Que la fumée déserte de la fête...
Dans la salle, seul, un homme oublié de la fête,
D'un sommeil innocent,
Sous les flambeaux,
Dort...
Chue, l'épée des preux
A terre !
Sur les yeux,
La couronne de velours glisse, aux fleurons d'or ;
Et les dernières lumières
En font des ombres sur le carreau.

Et cependant que sous la démence des rêves
L'homme penche, penche le poids qui s'en va, morne, de sa tête,
La Douce sous les quinconces et le jouvenceau
Ont pâmé d'aise aux mignotises d'amour,
Dans un silence toujours plus mûr et lourd
Où chutent autour d'eux, s'écrasent de leur poids mort,
Les fruits qui tombent comme des têtes.

LA VIERGE

— Cette assurance est de grand poids.
— Je la tiens pour un grand trésor.
Interrogatoire de la Pucelle.

COMPAGNE des brebis, sœur des agneaux,
La bergerette a poussé son troupeau,
Dès l'aube, le long des pentes, au dessus du village.
Dans la rosée des lumières matinales
Qui éveillent peu à peu les profondeurs du val,
Elle s'est assise à mi-coteau,
Au frais de la fontaine des groseilliers,
A ouïr bruire son âme comme l'antique feuillage
Du Beau Mai,
Où devisent d'accord les Saintes et les Fées.

L'herbage nouvel des pâtis
Que buissonnent de leurs jaunes toisons les brebis
Jusqu'à l'orée, là-haut, du bois chenu,

Mène par descentes douces ses yeux
Au seuil même des chaumines du village
Que longue guerre cruelle laissa piteux :
La tour de l'église y a croulé,
Des chaumes de parents ont brûlé,
Et la route par le pays perdu
Est le sillon après l'orage.

Une Vierge fut au pays promise :
Simplesse détient notre salut.

La bergerette auprés de la fontaine
Demeure en rêverie assise ;
Ses doigts distraits de la quenouille de laine
Tombée au giron de sa cotte vermeille
Dégrapillent les branches des groseilles,
En fantaisie de sa pensée lointaine.
Et sous l'ombre des siècles qu'étend l'Arbre des-Fées,
Le front élu par rayonnées,
La nimbent à travers les feuillées
Les radiances divines du soleil !

Le soleil monte par le mitan du jour;
Et la bergerette s'est dressée,
Car elle voit loin ce que son âme bruit,
Sans voir Amour
Qui jeunet joueur pastoureau,
En tapinois est venu du village,
Sur le midi,
Rendre aux Dames-Fées l'hommage
D'un cœur fervent et d'un gâteau
Qu'elle eût rompu, gente aimée, avec lui.

Mais elle voit loin, plus loin, ce que son âme bruit.
La force est vouée de sa chair brune et fière,
Hardie de l'instinct pur qui ne faut !
... A l'autre penchant de la vallée,
Ce n'est plus la roche du coteau,
Mais la croupe d'un roussin de guerre;
L'armure de l'azur y étincelle,
Et le vent écharpe la nuée
En une blanche et peinte bannière
Et frise des plumes de cimier ;
Un rais éblouissant du ciel
Perce l'air
En un éclair d'épée...

Hardi, gens des cités,
Gens des hameaux!
Bataille!...
Laissez les vieilles avec les agneaux au bercail,
Et chevauchez!
La vie est guerre, et la guerre est sainte
En sacrifice...
— Justice! justice!
Puis, lors, Espoir relance les semailles
D'où verdit pour le renouveau
La paix :
Moissons et joies...
Rien contre la hardiesse de la foi
Ne prévaut,
— Sautez la haie! —
Ni sape, ni siège, ni feinte,
Ni traîtrise!
Une Vierge fut au pays promise :
Le temps lui pèse comme à une femme enceinte.
Rien contre la hardiesse de la foi
Ne prévaut!
Que chacun écoute ses Voix,
Et nul bien fleuri ne sera perdu!
Voici que des hymnes d'oiseaux
Font chanter dans l'arbre les Fées et les Saintes...

Simplesse détient notre salut.

LES ORGUES

Les souffles chantent...
Et les voix séculaires cherchent l'écho
De l'âme passante
Qui marche, et va, d'un pas perdu, au jour,
Luisant vers elle de sa vive ogive de feuillage,
Sans qu'elle entende,
D'entre le bruissement des ombres en arceaux
Qui courbent sur sa vie la protection des âges,
Le cri de la jeunesse des héros,
La voix dénonciatrice de l'amour,
Qu'ailés de ramilles claires et d'oiseaux
Les souffles chantent.

L'âme s'en va, d'un pas perdu et sourd,
Par la forêt profonde des mélodies
Qui ont lancé, d'un jet, les fûts hardis
Bordant les vieux chemins qui la mènent au jour.
Les arcs déploient la pleine magnificence de leurs accords
Sur des lointains qui les prolongent et les brisent,
D'où l'éclair d'un glaive, d'une note jaillit
Au long pleurant secours d'un cor.
Des gestes de gloire qui sonnent leur prise
L'abandonnent, aux sons des musettes et des flûtes,
Tandis qu'aux cimes montent les prières en essors
Qui retombent, sur l'aile harmonieuse des brises,
En effusion de larmes inconsolées..

Les souffles chantent.

Mais l'âme s'en va d'un pas perdu qui butte
Vers l'espérance, là-bas, du jour
Luisant vers elle de sa vive ogive de feuillage,
Sans qu'elle entende,
Sans qu'elle sache que nulle vie présente
N'atteint jamais l'éclatante porte du jour
De son pas perdu qui marche tout le voyage
Sous les voûtes hautes du passé.

ROBERT DE SOUZA.

CHUTES D'AUTOMNE

OH ! le soleil au bois qui pénètre et qui tremble,
le soleil de septembre,
Oh ! le soleil et sa tiédeur par tous mes membres,
Oh ! les rayons pâlis en la pauvre feuillée
feuille à feuille effeuillée,
en la feuillée où selon l'heure
le vent d'Automne,
le vent chantonne,
chantonne ou pleure !

Et les grands arbres verts encor,
ou riches déjà d'une feuillée d'or
seulement blonde,
les grands arbres autour du bord
de l'eau poissonneuse et profonde
s'étonnent d'entrevoir de larges trous d'azur
au fond de l'étang pur
où s'épleurent et se reflètent
les fanaisons
des feuillaisons
de la saison
chère aux Poètes.

Et c'est dans les grands bois mourants
le grincement rythmé des branches;
mais c'est aussi dans les vergers
poiriers, pommiers, de fruits mûrs surchargés
qui, tentateurs, vers les bouches se penchent;
et c'est dans la feuillée, souvent,
le bruit que fait une poire qui tombe
et c'est à chaque coup de vent
une hécatombe!

Ah! les bons fruits mûrs, ah! tombez nombreux!
de toutes les branches,
afin qu'au prochain matin de dimanche
le jardin soit plein de grands cris heureux
et de bouches rouges qui s'ouvrent avides
et boivent le jus des bons fruits sapides
en mordant leur chair à belles dents blanches!

GEORGES RAMAEKERS.

LES

HEURES HARMONIEUSES

Matinale

La brise joue, en clairs sourires, matutine,
Parmi le réveil d'or des oiseaux et des feuilles,
Le ciel est doux et vaste, et sa bonté s'effeuille,
Et neige calmement en lumière câline.

Azur! vers ta jeunesse au large épanouie,
Vers ta candeur inviolée et tes bruits d'ailes,
Ma jeunesse s'érige et se veut éternelle
En l'effarement bleu de sa joie éblouie.

Le visage des fleurs, et leurs yeux, et leurs lèvres,
Et leur haleine parfumée, et leurs couleurs,
Et la splendeur, au loin, de l'horizon qui meurt
Sous le baiser ardent d'un grand soleil de fièvre,

Mon âme a tout compris, mon âme a tout aimé,
Elle a tout l'horizon, toutes les fleurs en elle.
L'azur immense et fort la vêt de son baiser,
Et l'aurore est sa face éclatante, immortelle!

Diamantaire.

Etoiles!
L'heure est à vous de lumière et d'azur!
Et vous, Rossignols,
Soyez la joie de l'air, éparse et triomphale!

O nuit d'oiseaux et d'astres, ô nuit pure,
Pieusement, voici mes mains vers ta splendeur,
En long geste éperdu de sanglotante extase!

Etoiles, et vous, Rossignols,
Soyez la joie chantante et brûlante de l'heure,
Et chantez et brûlez, je vous prie,
Parmi le vaste ciel en fleur,
Parmi l'ombre fleurie et vibrante des feuilles,
Chantez et brûlez ce peu de ma vie
Que je vous offre ici du geste de mes mains!

Infiniment, chantez, ô Rossignols; et vous, Etoiles,
Infiniment, semez au ciel vos baisers d'or.
Chanson des nids, chanson des sphères,
Dans la beauté de vos lumières,
Bercez mon âme au bercement de vos vagues impériales!

O délire de rire
En vous voyant chanter et luire,
Mes Rossignols et mes Etoiles!

Délicieuse de peine et de soir

DÉLICIEUSE, ô nuit,
Et sanglotante éperdûment de lune bleue,
Quels violons soudains aux clartés éblouies
Vous chantent tout au long de leurs archets mystérieux?

O nuit, fermant les yeux, je vous vois, pâle,
Un doigt posé sur vos lèvres ouvertes,
Avec en vos cheveux des parures d'étoiles,
Avec en vos grands yeux des prières offertes,
Avec, en votre geste, une angoisse étonnée
Parmi l'extase d'or des lumières violonnées.

Pleurez, violons,
Tout au long, tout au long des archets lents et longs,
Pleurez exquisement vers la nuit qui s'épeure,
Et clamez, violons, brusquement, parfois,
Plus haut, plus clair, dans la douceur de vos sanglots,
Le cri d'appel où vibre éperdûment
La délicieuse angoisse de l'heure.

Ardente

FLEURS de soleil par la prairie,
O fleurs de vie!
Soleil en fleur par les champs bleus du ciel,
Soleil!

Flambez ma joie, dans l'heure ardente,
Ma joie de vivre sous le ciel!
Baisez, ma joie! de vos lèvres ardentes,
Les grandes fleurs de rut de soleil!

Et puis, qu'importe! Un ciel voyage,
Noyé tout entier dans sa mer de lumière,
Bien au-dessus, bien au-dessus du paysage.
Flambez, ma joie, ardente et ivre,
Ma joie de vivre sous le ciel!

Et puis qu'importe! Un soleil d'or
S'allume aux fleurs de la prairie,
Un soleil d'or, comme un décor,
Magnifiant les fleurs de vie dans la prairie.
Flambez, ma joie, ma joie ardente et ivre
Ma joie de vivre sous le ciel!

Et puis qu'importe tout! Qu'importe ombre ou soleil?
Qu'importent fleurs en joie ou désert triste?
J'existe!

GEORGES RENCY.

LA FLEUR DU BERGER

Conte des frères Grimm

UNE sorcière avait deux filles. Elle en aimait beaucoup l'une, sa propre fille, qui était laide et méchante; mais l'autre, sa belle-fille, qui était bonne et parfaitement bien tournée, elle la détestait.

Un jour, la jolie sœur reçut en cadeau, de son fiancé, un tablier fort coquet et qui lui seyait à ravir. L'autre en fut si jalouse qu'elle dit à sa mère :

« Ma mère, ma mère, je veux avoir ce tablier. Il me le faut!

— Bon, lui répondit la vieille, ne te chagrine pas, tu l'auras. D'ailleurs, il y a longtemps que ta sœur devrait être morte. Aussi, cette nuit, tandis qu'elle dormira, je veux aller lui couper la tête. Prends donc soin de te coucher au fond du lit et de la mettre sur le bord. »

Ce qu'elle complotait serait arrivé si la pauvre enfant, heureusement cachée dans un coin de la chambre, n'avait tout entendu sans qu'on la vît.

N'osant s'enfuir, elle fit semblant de rien durant la journée, et l'heure d'aller au lit arriva. Elle laissa alors sa méchante sœur y entrer la première, se coucher au fond et s'endormir profondément ; puis elle la poussa au bord et prit sa place dans la ruelle.

A minuit, voilà la sorcière qui entre dans la chambre, tenant une hache à la main droite. De l'autre, en tâtonnant, elle sent dans les ténèbres comment est placée celle qu'elle veut tuer ; et saisissant son arme à deux mains, d'un coup, han ! elle lui coupe la tête.

C'était la tête de sa propre enfant. Mais elle n'en savait rien et elle regagna son lit en riant d'avoir si tôt et si proprement fait.

Dès que la vieille eut disparu, la pauvre fille échappée à la mort se leva sans bruit et courut à la maison de son fiancé, son bien-aimé Roland. Elle frappa à la porte, il vint lui ouvrir.

« Oh ! cher Roland, il nous faut prendre la fuite au plus vite, lui dit-elle sans reprendre haleine. Ma belle-mère, cette nuit, en voulant me tuer, a coupé par méprise le cou à sa propre fille. Mais quand il

fera jour et qu'elle découvrira son œuvre, nous sommes perdus si elle nous trouve.

— Oui, dit Roland, mais avant de partir, il faut pourtant que tu lui enlèves sa crossette de sorcière; sinon, nous serons tôt rattrapés, si vite que nous allions. »

La jeune fille, en tremblant, s'en retourna prendre le bâton. Elle emporta aussi la tête coupée d'où trois gouttes de sang tombèrent : une sur le lit, une sur l'escalier et une sur les carreaux de la cuisine ; et elle se hâta de rejoindre son bon ami.

Au matin, voilà la sorcière qui se lève. Bon, elle appelle sa fille et lui crie de vite se lever, qu'elle a pour elle le joli tablier. Mais pas de fille.

« Où donc es-tu ? crie la mère.

— Ici ; je balaie l'escalier, » répond la première goutte de sang.

La vieille monte là d'où vient la voix, mais elle a beau chercher, elle ne voit personne sur les marches. Elle crie de nouveau :

« Où es-tu ?

— Ici, dans la cuisine; je me chauffe, » répond la deuxième goutte de sang.

La sorcière redescend, mais ne trouvant non plus personne près du poêle, elle se met en colère.

« Où es-tu? crie-t-elle encore.

— Ici, dans mon lit, » répond la troisième goutte de sang.

La vieille va à la chambre et s'approchant du lit, que voit-elle ? Sa propre enfant baignant dans son sang et à qui elle-même avait coupé la tête pendant la nuit.

Dans une rage terrible, elle courut à la fenêtre d'où elle voyait jusqu'à une grande distance à la ronde et découvrit bientôt sa belle-fille et Roland qui fuyaient.

« Ah ! n'essayez pas de m'échapper, vous deux, cria-t-elle. Si loin que vous soyez, je vous rattraperai toujours. »

Passant ses souliers d'une lieue, à l'aide desquels elle franchissait une heure de chemin en une enjambée, elle les eut vite rejoints. Mais la jeune fille l'avait vue approcher; elle toucha son ami Roland du bâton magique et, du coup, le changea en un étang au milieu duquel, sous forme de canard, elle se mit elle-même à nager.

La sorcière eut beau lui jeter morceaux de pain sur morceaux de pain et l'appeler d'une voix mielleuse et dire: « Cani, cani, cani ! » et se donner mille peines, elle ne put l'attraper; et le soir venu, elle dut s'en retourner toute seule et la rage au cœur.

Les deux fuyards reprirent leurs formes naturelles dès qu'elle eut

disparu. Ils se remirent en route et marchèrent jusqu'à la pointe du jour. Alors, de sa baguette, la jeune fille changea son ami Roland en joueur de violon et, sous l'aspect d'une fraîche fleur fleurie, elle se cacha au milieu d'une haie d'épines.

La sorcière ne tarda pas à se montrer.

« Cher joueur de violon, dit-elle, me permets-tu de cueillir cette jolie fleurette ?

— Comment donc, répondit celui-ci, mais volontiers ! Et je vous jouerai même, parce que c'est vous, un joyeux air de mon violon, au surplus. »

La vieille désirait ardemment cette fleur, qui cachait elle savait bien qui. Mais juste comme elle avançait la main pour la saisir, le violoneux commença un air qui, à l'instant, l'obligea de danser. Car son violon était enchanté, et plus vite il en jouait, plus haut devait sauter la vieille et plus rapidement elle devait danser, au milieu de la haie et des épines aiguës. Ses vêtements furent bientôt en loques et sa peau déchirée en lambeaux ; et comme le violon ne s'arrêtait pas, par le pouvoir de l'enchantement, il lui fallut danser jusqu'au bout de ses forces. Enfin, n'en pouvant plus, elle tomba morte pour toujours.

Ils étaient libres et Roland dit à la jeune fille :

« Moi, à présent, je m'en retourne à la maison de mon père, arranger tout pour notre mariage.

— Bien, dit-elle. Je t'attendrai ici. Pour qu'aucun autre que toi ne me voie, je prendrai la forme de cette pierre rouge au bord du champ. »

Elle en fit comme elle disait et Roland s'en alla. Cependant, rentré chez lui, il rencontra une fillette qui le fascina si doucement qu'il oublia sa première fiancée. En vain la pauvre abandonnée l'attendit bien longtemps. Quand elle comprit que l'infidèle ne reviendrait plus la chercher, elle se changea en une fleur qui poussait au bord de la route.

« Peut-être passera-t-il par ce chemin avec une autre à son bras, pensait-elle de son bien-aimé. Ah ! je serais déjà heureuse s'il m'écrasait de ses pieds. »

Un berger, qui gardait les moutons dans les prés voisins, vit un jour cette fleur, et la trouvant si jolie, avec un air si tendre et un parfum si doux, il la cueillit et la porta dans sa cabane où il l'enferma dans son armoire.

Dès cet instant, il n'arriva plus chez le berger que des choses merveilleuses. Au matin, quand il se levait, la besogne était terminée, la chambre balayée, la table et les chaises frottées et le poêle allumé. Quand il rentrait pour dîner, à midi, la nappe était mise et un bon

repas fumait dans les assiettes. Cela l'intriguait ; mais il eut beau faire, et se cacher derrière les meubles pour surprendre qui l'aidait ainsi, il ne trouva personne dans la cabane.

Ces soins empressés ne laissaient pas de beaucoup lui plaire, et pourtant il commença peu à peu de se sentir mal à l'aise. Il alla s'en ouvrir à une bonne femme réputée pour ses conseils pleins de sagesse.

« Certainement, certainement, opina-t-elle, il y a du sortilège là-dessous. Tiens-toi donc éveillé un matin ou l'autre et fais attention à ce qui se passera à tes côtés. Si quelque objet, n'importe quoi, se met à bouger dans la chambre, lève-toi et jette un drap blanc par-dessus ; l'enchantement sera détruit. »

Le berger rentra chez lui et le lendemain, à la pointe du jour, il s'éveilla. Doucement, alors, il vit s'ouvrir son tiroir et une fleur en sortir. Il bondit vers elle, la couvrit d'un linge blanc et, du coup, une belle jeune fille surgit devant lui.

Elle avoua au berger que sous la forme d'une fleur, c'était elle qui avait pris soin de sa maison durant ces jours derniers. Puis elle raconta son histoire. Le berger en fut si ému et il éprouva tant de plaisir à la contempler, qu'il lui demanda tout de suite de consentir à devenir sa femme. Mais elle lui dit non et qu'elle voulait rester fidèle à son bien-aimé Roland, encore qu'il l'eût oubliée. Pourtant, elle lui promettait de continuer à rester près de lui et garder sa maison le plus soigneusement et le plus diligemment qu'elle pourrait.

C'est ainsi que vint le mariage de Roland. Or, c'est une vieille coutume, en ce pays-là, que les jeunes filles du village se réunissent devant le couple qui se marie et célèbrent ses noces par des chants.

La pauvre jeune fille avait senti son cœur se briser en sa poitrine à la nouvelle du mariage de son bien-aimé. Elle refusa d'abord de suivre ses compagnes à la cérémonie ; mais à la fin, celles-ci parvinrent à l'emmener.

Son tour vint de chanter sa chanson. Alors elle recula de quelques pas pour se mettre derrière les autres et cacher un peu sa douleur, car elle n'avait pas la force de faire autrement.

Dès que son chant, qui pleurait et tremblait, arriva aux oreilles de Roland, celui-ci pâlit et s'écria :

« Je connais cette voix ! C'est celle de ma vraie fiancée, de ma bien-aimée. Je n'en aime pas d'autre ; je ne veux pas d'autre épouse. »

Et tous les anciens souvenirs des jours passés qu'il avait oubliés se relevèrent subitement dans son cœur.

Ainsi eut lieu le mariage de la fidèle jeune fille avec son bien-aimé Roland. Ses pleurs étaient finis, son bonheur commençait.

LOUISE et LOUIS DELATTRE, *traduct.*

LETTRE PARISIENNE

POUR user d'un cliché célèbre, « à l'heure où paraîtront ces lignes », les lampions auront fini de brûler à Paris, et les galas auront vécu. Mais à l'heure où j'écris cette correspondance, que l'on m'invite à recommencer au *Coq Rouge*, l'indécente comédie n'est pas encore jouée, on s'y apprête — et vraiment je ne puis parler que de cela. Il n'y a rien à dire sur la littérature pour l'instant, et d'ailleurs la littérature, ceux qui l'honorent, ceux qui la gâtent, c'est bien peu de chose en ce moment : tous, nous sommes portés sur un flot humain, et il est nauséabond, et nous ne pouvons y échapper. Le bain de boue est universel : parlons de cette immersion forcée. Au surplus, y a-t-il des choses à dire, sinon pour l'utilité, du moins pour l'honneur : et comme la liberté de la presse interdit à Paris les opinions indépendantes, ce me sera un recours précieux que de trouver ici l'occasion de parler.

L'aventure franco-russe se présente, pour qui n'est pas dévoué au génie de M. Hanotaux et à la gentilhommerie d'Arthur Meyer, sous deux aspects distincts. Le premier est ridicule, le second est odieux. Cette farce se joue simultanément sur deux scènes. La scène la plus criardement éclairée est en France, à Cherbourg, à Paris, à Versailles. La seconde scène est peu éclairée, la distance l'assombrit encore, c'est un théâtre de drame — c'est l'Arménie. Entre ces deux spectacles, une comédie financière occupe l'entr'acte : l'emprunt russe arrangé par Rothschild, à la boutonnière duquel l'Aigle-Blanc est venu préalablement se fixer, gage de bonne négociation.

Le titulaire actuel de l'héritage des Romanoff, race de bouchers, de fusilleurs, de fous et de tyranneaux, promène depuis deux mois à travers l'Europe l'insolence d'un voyage de noces protégé par sa police et réglé par ses chambellans. Toute la politique française depuis 1871 semble n'avoir abouti qu'à une espérance : acheter à bon prix un soutien sérieux. Soutien : dans le monde des filles s'assurant un appui, on prononce souteneur. Cette attitude d'expédient est devenue le fond de la diplomatie. On compte donc que les finances françaises paieront — et on a raison, puisqu'après Cronstadt on paya, et aussi après Toulon, et qu'on paiera après cette cérémonie dernière. Mais ce versement n'est que le dessous pratique de l'affaire : c'est

entendu, on est discret, on n'en parle pas. L'accueil extérieur occupe seul la foule : et l'on dirait que la France devient démente. C'est un réveil effarant des sentiments les plus pénibles : la platitude dépasse ce qu'on eût imaginé. La lecture des journaux est inouïe. Ce que les gazettes, depuis deux mois, contiennent de propositions saugrenues, inconvenantes, bouffonnes, est véritablement impossible à dénombrer. Le sentiment dominant, c'est que tous cherchent à faire oublier au Tsar qu'il vient visiter une République. Pas un instant on ne songe au contraire à garder correctement les distances entre le régime qu'il incarne et le nôtre. On croirait que Marianne semble indécente à tous ceux qui vivent d'elle. On n'ose présenter cette vierge de cuisine à la Tsarine, on veut dissimuler le bonnet phrygien en présence de la couronne. Des vaudevilles naissent de cette fausse pudeur. On agite sérieusement la question de donner à M Félix Faure un uniforme de général, afin qu'il n'ait pas l'air d'un maître d'hôtel. On voit les bourgeoises, femmes de fonctionnaires bourgeois, réclamer des manteaux de cour, et l'on est obligé de leur faire observer — avec quel regret ! — qu'il n'y a plus de cour dans la République française !

Du côté décoratif, l'invention est irrésistiblement drôle. Le génie des artificiers et des tapissiers s'affole à l'idée de faire grand, et propose de mettre des fleurs en papier sur les arbres, puisque l'ingrate nature se refuse à les fleurir en octobre en l'honneur des Russes ! Les lampions changent de forme ; on gratte, on cloue, on se livre au délire du provisoire. Tout le monde veut sa part de gloriole, chaque corps de métier souhaitant être présenté, congratulé, mis en relief. Les étudiants réclament, les cyclistes s'interrogent, les dames de la Halle voudraient bien... Le camelot est prospère. On vend des emblèmes ridicules, le portrait de la Tsarine traîne chez le marchand de vin, des affiches bariolées montrent le Tsar, en uniforme français, salué par nos troupes et nos drapeaux. Au milieu de tous les projets emphatiques qu'on lui présente, l'hôte étranger choisit, ses secrétaires dictent ses volontés, refusent ceci, corrigent cela ; la morgue impériale s'épanouit de la soumission républicaine. Les agents de police pétersbourgeois veilleront eux-mêmes à la sûreté du maître dans le pays ami ; il commande ses menus, règle les distractions qu'on lui offrira. La confiance est si délicatement grande qu'il aura ici son train : un mois d'avance, cette lourde prison roulante, dûment blindée, essaie les voies ferrées qu'on répare, qu'on farcit de soldats et de sbires. Jamais enthousiasme ne fut si rudement réglementé : la baïonnette intervient partout ; le ministère, passivement, s'incline. L'empereur fait à son bon plaisir. Il n'est pas encore là, mais de loin on le sent, ses ordres

arrivent, comme arrivaient ceux de Napoléon jadis à Berlin ou à Vienne.

Et il y aura des attractions, hormis les pétards et les fusées ! Le malingre Nicolas, jouant les Pierre-le-Grand, viendra voir l'Académie en séance ; il y aura discours de M. Legouvé et compliment de M. Coppée sur papier à fleurs. Et il y aura aussi compliment de M. Claretie, présentant avec sa grâce melliflue sa troupe de cabotins. Le Tsar ne s'ennuiera pas parmi ces grotesques, dont les métaphores sauront cajoler à souhait sa roideur d'invité tout-puissant. Et les harangues politiques seront... ce que nous savons. On aura du tact. M. Claretie ne parlera pas du décret de Moscou, les cortèges éviteront le boulevard de Sébastopol, Marianne s'habillera convenablement, mettra des gants. Tout cela est comique, bête, coûteux et pas très fier, mais on peut en prendre son parti. C'est la face amusante des choses, la mascarade d'une politique d'expédients et d'un régime galvaudé qui ne croit plus en lui-même.

La face tragique et honteuse de la situation, c'est le silence convenu de la diplomatie européenne, et particulièrement la tacite acceptation de la France, au sujet des massacres d'Arménie. L'odeur de sang monte désagréablement au milieu des banquets. L'acceptation du Tsar vis-à-vis de l'alliance, c'est la condition du laissez-faire là-bas. « Couvrez notre emprunt, recevez-nous, inclinez-vous, et nous vous gardons protection : mais en échange, en clause expresse, taisez-vous sur ce qui se passe en Orient. Nous avons besoin qu'un peuple périsse; ne mettez pas le nez dans nos affaires. » Tel est, débarrassé des formules alambiquées, le mot d'ordre catégorique que la chancellerie russe donne sèchement à la chancellerie française. Les Arméniens gênent la politique de nos amis: il serait bon qu'ils fussent supprimés. En attendant que les Turcs soient délogés par lui de Constantinople, le Cosaque les juge aptes à cette besogne de débarras. Il ne met pas lui-même la main à l'ouvrage, mais il laisse opérer, sous le couvert de son indifférence calculée. Et soixante mille hommes déjà ont été égorgés. « L'ordre règne. » C'est le fameux mot de cette politique russe si lucidement abominable. S'il ne règne pas encore là-bas, il règnera: les morts sont calmes! La boucherie est confiée à la race la plus aveuglément féroce et brute qui soit en Europe : les étals regorgent de monceaux de cadavres déchiquetés. On tue, on fusille, on brûle, on hache, on pend vieillards, femmes et enfants pour le plus grand bénéfice de la diplomatie moscovite. Personne ne bouge.

Les escadres stationnent là-bas pour la forme, mais tout le monde sait à quoi s'en tenir sur les causes de l'extermination. Les premiers

jours, nos officiers recueillaient à bord les fugitifs. Cet élémentaire esprit d'humanité est encore jugé superflu et gênant ; les consuls russes, sur instructions du cabinet de Pétersbourg, insinuent à nos commandants de vaisseaux qu'il plairait en haut lieu qu'on réprimât ces interventions des témoins; et on engage doucement nos marins écœurés à ne se mêler de protection qu'à la dérobée. L'assassinat d'une nation s'accomplit avec l'assentiment des civilisés. « Ce qui nous répugne dans cette histoire, écrit un officier présent, c'est de voir dans la presse, dans les grands journaux qui nous parviennent ici, à quel point la falsification des dépêches peut atteindre, à quel point le mensonge et l'altération systématique des faits selon un mot d'ordre bafouent insolemment la vérité sinistre que nous avons sous les yeux. C'est à démissionner pour ne pas en voir davantage. » Les journaux insèrent passivement des communiqués officiels et des télégrammes travestis. Par respect pour les tout-puissants alliés, on se tait. Cette affaire d'Arménie est un chef-d'œuvre de perfidie, de bassesse et d'horreur : tout le vice des systèmes politiques actuels s'y révèlera pour l'historien avec une saisissante netteté.

Et M. Hanotaux, les mains liées, admet comme les autres. Et le terrible petit autocrate, le Tsar blanc aux épaules chétives, pour le règne et le bénéfice de qui s'accomplit l'ignominie d'Orient, le Tsar chargé de sang comme tous ses prédécesseurs, le chef des Barbares en somme, vient à Paris, paisiblement en apparence, en réalité dans des wagons blindés et parmi une armée d'argousins. Et à présent négociez-vous, emprunts, résonnez, harangues, brûlez, feux d'artifice, épanouissez-vous, ripaille publique, sottises, congratulations des gazettes! L'Arménie est si loin! Il vaut mieux n'en pas parler ! Ces Arméniens ne sont pas intéressants; on les ignore; ce sont des trouble-fête, après tout. Et Paris s'amuse, s'endimanche, et M. Arthur Meyer, et M. Xau, et quelques autres notoires traitants de publicité s'ingénient à enguirlander la dynastie des Romanoff, et la comédie de l'alliance couvre la sale réalité de l'emprunt et l'atroce réalité du massacre. Le cabotinage atteint son comble; le peuple, appâté par l'occasion du commerce, chauffé par la réclame, excité par les uniformes et les landaus, court à l'exhibition officielle comme à un cortège de carnaval ; à peine si quelques caricatures vaillantes, les efforts de quelques journaux d'opposition, la voix généreuse et d'ailleurs étouffée d'un Paul Adam, font un faible contrepoids à cette ruée. C'est là ce qu'il faut que nous endurions sans pouvoir rien dire. Et quelque faible que soit le chauvinisme, on se sentirait quand même énervé en comparant l'adulation de la France présente à certaines heures nobles de

jadis, si la pensée ne s'élargissait pas, si l'on n'était pas avant tout révolté de songer que toutes ces singeries de diplomates, ces salamalecs et ces inconséquences ne sont que le prix du sang. Nous nous croyons très loin des rois Scythes ou des boucheries d'un Cambyse ou d'un Timour! Le sociologue sourit et songe....

Et comment vous étonneriez-vous que je ne parle pas littérature en cette lettre, première d'une série nouvelle, que je ne vous raconte pas les projets de M. Antoine ou de M. Lugné-Poe, la dernière facétie de M. Zola ou de M. Coppée, que je ne vous entretienne pas du récent ouvrage de M. Marcel Schwob ou de M. Rosny? Il y a ici un drame, une comédie-bouffe, une psychologie qui va autrement loin que la littérature, et si vous le voulez bien, nous plaisanterons ou nous serons touchés d'art un autre jour — un jour où l'immonde Vie moderne, de lucre, de bassesse, de cynisme et de sang, apparaîtra moins obsédante dans le silence du pays des songes.

CAMILLE MAUCLAIR.

3 octobre 1896.

TÉRENCE :

PHORMION

TRADUCTION LITTÉRALE (*Suite et fin*).

Acte V.

SCÈNE VI (841-883).

(*Suite.*)

GÉTA. Là, j'en apprends une bien bonne, si bien que, par Hercule! j'ai failli crier de joie.

ANTIPHON. Laquelle ?

GÉTA. Que penses-tu que c'était?

ANTIPHON. Je l'ignore.

GÉTA. Eh bien! Tout ce qu'il y a de merveilleux : il s'est trouvé que ton oncle est le père de Phanium, ta femme!

ANTIPHON (*ahuri*). Tu dis ?

GÉTA. Jadis il a eu des relations avec la mère, à Lemnos, en cachette.

PHORMION (*incrédule*). Tu rêves : comment ne connaîtrait-elle pas son père ?

GÉTA. Crois bien, Phormion, qu'il y a un motif à cela ; mais t'imagines-tu que j'aie pu, derrière la porte, comprendre tout ce dont ils ont parlé entre eux à l'intérieur ?

ANTIPHON. Et moi aussi, j'ai déjà eu vent de cette histoire.

GÉTA. Eh bien! Voici qui te fera croire davantage : dans l'intervalle, ton oncle sort de cette maison ; un moment après il y rentre avec ton père ; ils disent tous deux qu'ils te donnent pleine liberté de la garder. Bref, on m'a envoyé, pour te chercher et t'amener?

ANTIPHON (*excité*). Mais entraîne moi donc; pourquoi tarder ?

GÉTA. Sitôt dit, sitôt fait.

ANTIPHON (*serrant avec effusion la main de Phormion*). Mon cher Phormion, adieu.

PHORMION. Adieu, Antiphon. Par tous les dieux, l'affaire a bien marché : j'en suis heureux. (*Antiphon et Géta entrent chez Démiphon.*)

SCÈNE VII (884-893).

PHORMION.

Quel heureux hasard s'est offert à eux, tout d'un coup ! Me voici la plus belle occasion d'attraper les deux vieux, d'enlever à Phédria ses soucis d'argent et de le dispenser de supplier encore un de ses amis ; car c'est à lui qu'ira ce même argent, malgré eux, tout comme ils me l'ont donné. La tournure que l'affaire a prise m'a fourni le moyen de le leur arracher. Il me faut maintenant prendre un nouveau rôle et un nouveau visage... Mais je m'en vais d'ici dans cette ruelle toute proche ; c'est de là que je me montrerai à eux, dès qu'ils seront dans la rue. Quant à l'endroit où j'avais feint d'aller, au marché, je n'y vais pas. (*Exit.*)

SCÈNE VIII (894-989).

DÉMIPHON — CHRÉMÈS — PHORMION.

Démiphon et Chrémès sortent de la maison du premier. Ils s'avancent au premier plan ; bientôt après Phormion traverse la scène derrière eux.

DÉMIPHON. Je dois et je rends à juste titre grandes grâces aux dieux, mon frère, de ce que les choses ont si heureusement tourné pour nous.

CHRÉMÈS. N'est-elle pas distinguée, comme je l'ai dit ?

DÉMIPHON. Absolument... Il nous faut à présent trouver Phormion au plus tôt, pour lui enlever nos trente mines avant qu'il les gaspille.

PHORMION (*feignant de ne pas les voir et frappant à la porte de Démiphon*). Je vais trouver Démiphon, s'il est chez lui, pour...

DÉMIPHON (*touchant Phormion à l'épaule*). Mais nous allions chez toi, Phormion.

PHORMION. Pour la même affaire, peut-être ?

DÉMIPHON. Ma foi, oui.

PHORMION (*avec une amertume feinte*). Je le pensais bien. Pourquoi alliez-vous chez moi ? C'est une plaisanterie. (*Agressif.*) Vous pen-

siez que je n'exécuterais pas ce que j'aurais une fois entrepris? Holà! Pour grande que soit ma pauvreté, je n'ai pourtant eu jusqu'ici d'autre souci que de garder mon honneur; et je viens justement t'annoncer, Démiphon, que je suis prêt: dès que vous voudrez, donnez-moi l'épouse ; car j'ai laissé de côté, comme de juste, toutes mes affaires, lorsque j'ai constaté que vous y teniez si fort.

DÉMIPHON. Mais celui-ci m'a détourné de te la donner : « Quelle sera, m'a-t-il dit, la clameur du public, si tu fais cela? Quand on a pu naguère la marier honnêtement, on ne l'a pas mariée ; il serait honteux maintenant de la chasser. » A peu près tout ce que toi-même tout à l'heure me reprochais en face.

PHORMION. Vous vous moquez de moi avec assez d'insolence.

DÉMIPHON. Comment ?

PHORMION. Tu le demandes? Parce que je ne pourrai pas même épouser l'autre : de quel air retournerais-je auprès d'une femme que j'ai dédaignée?

CHRÉMÈS (*bas à Démiphon*). « Puis, je vois qu'Antiphon se séparerait d'elle à regret. » Dis-lui cela.

DÉMIPHON. Puis, je vois que mon fils se séparerait de cette femme sûrement à regret. Mais passe, je t'en prie, au forum, et donne ordre, Phormion, qu'on me crédite de cet argent.

PHORMION. De l'argent que j'ai réparti entre mes créanciers?

DÉMIPHON. Que faire alors ?

PHORMION (*solennel*). Si tu veux me donner la femme que tu m'as promise, je l'épouserai; mais si c'est que tu préfères, Démiphon, la voir demeurer chez toi, la dot doit rester ici (*il se frappe la poitrine*) ; car il n'est pas juste que je sois votre dupe, moi qui, par considération pour vous, ai signifié mon refus à l'autre, laquelle m'apportait la même dot.

DÉMIPHON (*éclatant*). Vas-tu t'aller faire pendre, avec tes grands airs, vagabond? Est-ce que tu t'imagines toujours qu'on ne te connaît pas ou qu'on ignore tes exploits ?

PHORMION. Je me fâche.

DÉMIPHON. L'épouserais-tu, si on te la donnait?

PHORMION. Fais-en l'essai.

DÉMIPHON. Pour que mon fils aille la voir chez toi? C'était là votre plan !

PHORMION. Je t'en prie, qu'est-ce que tu racontes là ?

DÉMIPHON. Voyons, rends-moi l'argent.

PHORMION. Mais donne-moi la femme, toi.

DÉMIPHON (*lui prenant le bras*). Viens devant les juges.

PHORMION. Sûrement, si vous continuez à me molester...

DÉMIPHON. Que feras-tu?

PHORMION. Moi? Vous croyez peut-être que je ne patronne que des femmes sans dot ; je sais aussi défendre celles qui en ont une.

CHRÉMÈS (*jouant l'indifférence*). Que nous importe?

PHORMION (*ironique*). En rien. (*Très haut.*) Je connaissais ici une certaine dame dont le mari...

CHRÉMÈS (*alarmé*). Hein?

DÉMIPHON. Qu'y a-t-il?

PHORMION. ... avait une femme à Lemnos,...

CHRÉMÈS (*désespéré*). Je suis mort!...

PHORMION. ... dont il eut une fille ; il l'élève en cachette.

CHRÉMÈS. ... et enterré!

PHORMION. Je m'en vais, sans plus, le lui raconter.

CHRÉMÈS. Je t'en supplie, n'en fais rien.

PHORMION (*d'un ton de surprise ironique*). Comment? C'était toi ce mari?

DÉMIPHON (*rageur*). Comme il joue bien son jeu!

CHRÉMÈS. Nous te tenons quitte.

PHORMION. Chansons!

CHRÉMÈS. Que te faut-il? L'argent que tu détiens, nous te l'abandonnons.

PHORMION. J'entends. Mais, diantre! pourquoi donc vous moquez-vous ainsi de moi, sots que vous êtes, avec vos résolutions d'enfant : « Je ne veux pas, je veux ; puis de nouveau, je veux, je ne veux pas ; prends, restitue; ce qui a été dit est non avenu; ce qui était convenu tout à l'heure, ne l'est plus. »

CHRÉMÈS (*à part*). Comment et de qui a-t-il pu l'apprendre?

DÉMIPHON (*à part*). Je l'ignore. Mais je sais positivement que je n'en ai dit mot à personne.

CHRÉMÈS (*à part*). Les dieux me soient en aide! Cela tient du prodige!

PHORMION (*à part, d'un ton satisfait*). Je les ai mis mal à l'aise.

DÉMIPHON (*à part à Chrémès*). Comment? Il nous prendrait tout cet argent et se moquerait de nous avec ce sans-gêne? Par Hercule, plutôt mourir! Songe à te montrer viril et résolu : tu vois que ta faute a été divulguée et que tu ne peux plus la cacher à ta femme. Maintenant, Chrémès, le meilleur moyen de l'apaiser est que nous lui disions nous-mêmes ce qu'elle apprendrait d'autres; après cela nous pourrons à notre guise nous venger de cette canaille.

PHORMION (*à part*). Eh! mais! je m'enfonce, si je ne prends garde

à moi. Ces gens-là pensent à m'attaquer avec une férocité de gladiateurs !

CHRÉMÈS. Mais j'ai bien peur qu'on ne puisse l'apaiser.

DÉMIPHON. Aie bon courage : je saurai vous réconcilier, Chrémès, en m'appuyant sur ce fait que la femme dont tu as eu cette fille a quitté ce monde.

PHORMION *(qui a surpris leur conversation)*. C'est ainsi que vous en agissez avec moi ? Vous attaquez avec assez d'adresse ! Par Hercule ! Ce ne sera pas pour le bien de ton frère, Démiphon, que tu m'auras provoqué. (*A Chrémès.*) Et toi, à quoi penses-tu ? Après avoir à l'étranger contenté tes caprices et oublié le respect dû à cette femme si bien née, jusqu'à lui faire un affront inouï, tu arriverais à présent pour réparer ta faute à force de prières ?... Au récit de tes fredaines, je vais si bien l'enflammer contre toi que toutes tes larmes n'éteindront pas le feu de sa vengeance.

DÉMIPHON *(rageur)*. Malheur ! Puissent tous les dieux et déesses le confondre ! Un homme peut-il être possédé d'une pareille impudence ? Dire que ce scélérat n'est pas transporté loin d'ici, aux frais de l'État, dans des terres désertes !

CHRÉMÈS. J'en suis réduit à ne savoir réellement que devenir avec lui.

DÉMIPHON (*violent*). Je le sais bien, moi : allons devant les juges.

PHORMION. Devant les juges? (*Montrant la maison de Chrémès.*) Par ici, s'il vous plaît.

CHRÉMÈS (*à Démiphon*). Cours-lui après, retiens-le, pendant que j'appelle mes esclaves.

DÉMIPHON. Mais je ne puis pas seul ; accours.

PHORMION (*luttant*). Une première plainte contre toi, pour voies de fait !

DÉMIPHON. Vas-y, accuse-moi.

PHORMION. Une seconde plainte contre toi, Chrémès.

CHRÉMÈS. Traîne-le !

PHORMION. C'est là votre plan? A coup sûr il me faut donner de la voix : Nausistrata, arrive !

CHRÉMÈS. Ferme-lui la bouche, à cette canaille !... Vois donc, comme il est fort !

PHORMION (*criant*). Nausistrata, dis-je.

DÉMIPHON. Veux-tu bien te taire ?

PHORMION. Me taire ?

DÉMIPHON. S'il ne suit pas, mets-lui tes poings dans le ventre.

PHORMION. Crève-moi un œil, si tu veux : je sais où prendre ma revanche, et joliment !

SCÈNE IX (990-1055).

NAUSISTRATA — CHRÉMÈS — DÉMIPHON — PHORMION.

NAUSISTRATA (*sortant de chez elle*). Qui prononce mon nom ? (*Voyant qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire.*) Eh bien ! mon mari, je t'en prie, pourquoi ce tapage ?

PHORMION (*moqueur, à Chrémès*). Voyons, pourquoi demeures-tu là tout interdit ?

NAUSISTRATA (*à Chrémès*). Qui est cet homme ?... (*Un temps.*) Tu ne me réponds pas ?

PHORMION. Qu'il te réponde, lui qui ne sait, par Hercule ! où il en est ?

CHRÉMÈS (*à sa femme*). Garde-toi de le croire en rien.

PHORMION (*à la même*). Va, touche-le ; tue-moi, s'il n'est pas froid comme marbre.

CHRÉMÈS. Ce n'est rien.

NAUSISTRATA. Mais enfin ? Que raconte cet homme ?

PHORMION. Tu vas le savoir : écoute.

CHRÉMÈS. Tu vas encore le croire ?

NAUSISTRATA. Je t'en prie, comment le croirais-je, lui qui n'a rien dit ?

PHORMION. Le pauvre homme radote de frayeur.

NAUSISTRATA. Par Pollux ! Ce n'est pas sans motif que tu as si peur !

CHRÉMÈS. Moi, peur ?

PHORMION (*ironique*). Très bien, en vérité : puisque tu n'as pas du tout peur, et que ce que je dis n'est rien non plus, parle, toi.

DÉMIPHON. Canaille ! Qu'il le raconte pour toi ?

PHORMION (*avec mépris*). Holà ! toi, tu as bien travaillé pour ton frère !

NAUSISTRATA. Mon mari, ne me diras-tu pas...

CHRÉMÈS. Mais...

NAUSISTRATA. Pourquoi ce mais ?

CHRÉMÈS. Il est inutile que je te dise...

PHORMION. Inutile, pour toi sans doute ; mais il faut qu'elle sache. A Lemnos...

NAUSISTRATA. Hein ? Que dis-tu ?

CHRÉMÈS. Te tairas-tu ?

PHORMION. ... à ton insu...

CHRÉMÈS. Malheur à moi !

PHORMION. ... il a épousé une femme...

NAUSISTRATA. Mon pauvre homme ! Que les dieux nous préservent !

PHORMION. C'est la pure vérité !

NAUSISTRATA. Malheureuse !... Je me meurs !

PHORMION. Et il a eu d'elle une fille déjà, pendant que tu dormais.

CHRÉMÈS *(avec terreur, à Démiphon)*. Qu'allons-nous faire ?

NAUSISTRATA (*indignée*). Par les dieux immortels ! C'est un acte déplorable et criminel !

PHORMION. Voilà ce qu'il a fait.

NAUSISTRATA (*même jeu*). A-t-on jamais commis acte plus scandaleux ?... Les voilà bien, ceux-là qui vous deviennent des vieillards quand il s'agit de leurs femmes ! Démiphon, j'en appelle à toi, car je suis écœurée de parler à cet homme : c'était cela ces fréquents voyages et ces longs séjours à Lemnos ? C'était cela cette baisse des prix qui diminuait nos revenus ?

DÉMIPHON. Nausistrata, je ne nie pas qu'il ait commis une faute en cette affaire, mais pourquoi serait-elle impardonnable ?

PHORMION. Autant parler à un mort.

DÉMIPHON. Ce n'est pas par indifférence ni par aversion pour toi qu'il l'a fait. Il y a environ quinze ans, étant pris de vin, il s'est oublié avec une femme, de qui est née cette fille, et depuis lors il n'a jamais plus eu de rapports avec elle. Elle est morte : avec elle a disparu toute cause d'embarras. Aussi je te prie de montrer encore ici la patience que tu as eue en d'autres occasions.

NAUSISTRATA. Comment ? De la patience ? Je souhaite, malheureuse, que ce soit la fin ; mais comment l'espérer ? Puis-je croire que l'âge le rendra moins fou dorénavant ? Alors déjà c'était un vieillard, si c'est la vieillesse qui rend les hommes réservés. Ma beauté et mon âge ont-ils aujourd'hui plus d'attraits, Démiphon ? Quelle garantie me donnes-tu ici qui me fasse attendre ou espérer que cela n'arrivera plus ?

PHORMION *(au public, avec une voix de crieur)*. Funérailles de Chrémès ! Pour qui veut y assister, allons, c'est le moment ! (*Montrant Chrémès anéanti.*) Voilà comme je me venge. Venez-y maintenant, attaquez-vous à Phormion, si l'envie vous en prend : je vous assommerai mon homme par un châtiment tout pareil.

DÉMIPHON... (1).

(1) Lacune probable.

PHORMION (*avec une pitié méprisante*). Oui, qu'il rentre en faveur auprès d'elle : ma vengeance me suffit. Sa femme a de quoi lui chuchoter sans cesse à l'oreille jusqu'à la fin de ses jours.

NAUSISTRATA (*avec une amère ironie*). Mais on dirait que je l'ai mérité, je crois. Pourquoi te rappellerais-je en détail, Démiphon, quelle femme j'ai été pour lui ?

DÉMIPHON. Je sais tout cela comme toi.

NAUSISTRATA. Cette façon de me traiter semble-t-elle méritée ?

DÉMIPHON. Pas le moins du monde. Mais puisque récriminer ne peut faire que cela ne soit point, pardonne : il supplie, il avoue, il s'excuse ; que veux-tu de plus ?

PHORMION (*à part*). Mais avant qu'elle lui donne son pardon, il me faut veiller à Phédria et à moi. (*Il s'approche.*) Ohé ! Nausistrata, avant de lui répondre à la légère, écoute.

NAUSISTRATA. Qu'est-ce ?

PHORMION. J'ai soutiré à celui-là, par un tour, trente mines ; je les ai remises à ton fils, et lui les a données à un marchand pour prix de sa maîtresse.

CHRÉMÈS (*furieux*). Hein ? Tu dis ?

NAUSISTRATA (*sarcastique*). Te paraît-il si mauvais que ton fils, un jeune homme, ait une maîtresse, quand toi tu as deux femmes ? N'en as-tu pas honte ? De quel front le gronderas-tu ? Réponds-moi ? (*Un silence.*)

DÉMIPHON. Il fera ce que tu voudras.

NAUSISTRATA. Eh bien ! pour te dire maintenant ma résolution, je ne pardonne, je ne promets, je ne réponds rien avant d'avoir vu mon fils ; c'est à son jugement que j'abandonne tout. Je ferai ce qu'il proposera.

PHORMION. Tu es femme de grand sens, Nausistrata.

NAUSISTRATA (*à Démiphon*). Cela te suffit-il ?

DÉMIPHON. Oui.

CHRÉMÈS. Et moi donc, je me tire d'affaire de bonne, d'excellente façon, et je n'y comptais guère.

NAUSISTRATA (*à Phormion*). Toi, dis-moi, quel est ton nom ?

PHORMION. Phormion, l'ami de votre famille, par Hercule ! et tout dévoué à Phédria, ton fils.

NAUSISTRATA. Phormion, je te promets, par Castor ! de parler et d'agir désormais pour toi en tout ce que je pourrai et que tu voudras.

PHORMION. Grand merci !

NAUSISTRATA. Tu le mérites bien, ma foi !

PHORMION. Veux-tu dès aujourd'hui, Nausistrata, faire une chose qui me réjouisse et qui fasse mal aux yeux de ton mari ?

NAUSISTRATA. Je le désire.

PHORMION. Invite-moi à souper.

NAUSISTRATA. Par Pollux ! Je t'invite.

DÉMIPHON. Entrons au logis.

NAUSISTRATA. Soit ; mais où est Phédria, notre juge ?

PHORMION. Je vais le faire venir.

Ils se dirigent tous vers la demeure de Chrémès ; le chanteur s'avance (1).

LE CHANTEUR (*au public*). Vous, adieu, et applaudissez. (*Rideau.*)

EMILE BOISACQ.

(1) C'est lui qui, debout à côté du joueur de flûte, chantait les parties lyriques de la pièce, pendant que l'acteur en scène en exécutait la mimique. Il prononçait aussi la formule finale.

PICORÉE

L'aplatissement devant le Tsar étant, en ce moment, général en France, même chez nombre de leurs écrivains ayant vraiment du talent, le triste François Coppée a voulu surpasser tous les autres en veulerie. Il va sans dire qu'il y a réussi Dans un article du *Journal,* n° du jeudi 1er octobre, et intitulé *Préparatifs,* il indique gravement au monde attentif la portée du *grrrand* événement qu'on attend. Rien ne pourrait, que la citation entière de l'article, donner une idée de la bassesse et de l'hypocrisie que le visqueux journaliste y déploie. Il y a là-dedans des «Vive le Tsar» et des «Vive la Russie», des déclamations sentimentales à l'adresse de l'Ami de la France, et, naturellement, pour finir, l'évocation mystérieuse de la Revanche. Le roublard flatteur trouve même le moyen de célébrer en quelques phrases bien senties les ouvriers de Paris, ces extraordinaires ouvriers qui sont tous un peu artistes ! Il veut parler sans doute de ces jardiniers illusoires essayant de rendre aux arbres des boulevards, dépouillés par l'automne, un printemps factice, en y collant des feuilles et des fleurs en papier ? Que tout cela est triste, grands dieux ! et que l'on est heureux de lire, à la suite de ces platitudes, le mâle et courageux article de Paul Adam en la *Revue blanche* : *Il pleut du sang.* L'admirable penseur y rappelle les massacres d'Arménie et les félicitations du Tsar qu'ils ont values à la Porte.

« Comment l'histoire jugera-t-elle ce peuple, qui, pour obtenir un knout protecteur, salue d'acclamations délirantes le potentat capable de féliciter les égorgeurs de soixante mille inoffensifs réclamant contre le pillage de la soldatesque turque ? Quelle date aux annales de la France !

» Car ils salueront, ils acclameront, ils trépigneront devant le jeune homme à face plate. Modistes, épiciers, merciers, catins et calicots se préparent au grand jour de bassesse. La peur du Prussien affole leur couardise ; et, sur le sol où furent proclamés les Droits de l'Homme, ils crieront leur bonheur d'adorer une bouche qui félicita le Turc du sang humain versé, par massacre, soixante mille fois ! »

Ceci est bien et franchement pensé, et le parfum de force et de bonté qui en émane aide à oublier la puanteur que dégage presque toute la presse française en ce moment.

Le poète Henri de Régnier rééditera prochainement, dans la collection du *Mercure de France*, son magnifique poème : « Prêtresse », auquel seront jointes deux autres nouvelles : « La Corbeille des Heures » et « Les Roseaux de la Flûte ». Il nous donnera ensuite une sorte de roman : « Les passe-temps de M. d'Amercœur. »

«Aucune œuvre d'art ne devrait être isolée, fossilifiée, fixée ; elle devrait être une exception spontanée et momentanée. Un grand homme, en chacune de

ses attitudes et de ses actions, est une nouvelle statue. Une belle femme est une image qui communique une noble folie à tous ceux qui la regardent. La vie d'un homme peut être lyrique ou épique, autant qu'un poème ou un roman.

Une véritable synthèse des lois de la création — en admettant que l'homme soit capable de la trouver — emporterait l'art dans le royaume de la nature et détruirait la barrière qui le sépare de la vie et le fait prendre pour le contraste de celle-ci dans la société moderne. Les sources de l'invention et de la beauté sont bien près d'être taries. Un roman populaire, une représentation théâtrale ou une salle de bal nous font sentir que nous ne sommes tous que des mendiants à la porte de l'établissement de bienfaisance du monde, — sans dignité, sans adresse ou ingéniosité L'art est pauvre et mesquin. La vieille et tragique Nécessité n'ennoblit plus le ciseau ni le crayon, — cette vieille Nécessité qui pèse jusque sur le front des Vénus et des Cupidon de l'antiquité et fournit la seule excuse à l'intrusion de ces figures anormales dans la nature, l'excuse qu'elles étaient inévitables ; l'artiste était ivre d'une passion pour la forme; il ne pouvait pas y résister et elle donnait le jour à ces superbes extravagances Mais l'artiste et l'esthète de nos jours cherchent dans l'art la preuve ou la démonstration de leur talent, ou bien encore un refuge contre les maux de la vie. Les hommes ne sont pas satisfaits de la figure qu'ils font aux yeux de leur propre imagination et ils courent à l'art, et mettent tout ce qu'ils ont de meilleur dans un oratorio, une statue ou une peinture. L'art fait le même effort que la prospérité matérielle : il essaie de détacher le beau de l'utile, d'accomplir, en les détestant, quelques nécessités, quelques travaux ou actions inévitables, puis, les maudissant, leur tourne le dos pour courir à la jouissance. Mais les lois de la nature ne permettent pas ces séparations et ces jeux de compensations, ces partages du nécessaire et du beau. Dès que la beauté n'est plus recherchée religieusement, amoureusement, mais simplement pour le plaisir, elle dégrade celui qui la cherche. On ne peut plus atteindre la plus haute beauté, et ni toile, ni pierre, ni son, ni lyrisme ne la réaliseront ; une beauté efféminée, prudente, maladive, qui n'est pas la beauté, est tout ce que l'on pourra produire ; car la main ne peut pas exécuter des choses plus élevées que l'âme, le caractère n'en peuvent inspirer. »

EMERSON, *trad.* I. WILL.

L'Avenir Social, sous la signature de M. Jules Destrée, publie un article intitulé : *Les œuvres d'art dans les églises*. L'auteur commence par établir que les œuvres d'art appartiennent à la nation. Ensuite que les déplorables tolérances dont on use vis-à-vis des fabriques d'églises aboutissent à rendre cette propriété illusoire. Enfin, que toutes les réclamations faites jadis par M. Slingeneyer et hier par M. Destrée lui-même, n'ont jusqu'à ce jour changé quoi que ce soit au vandalisme dévot qui détruit les chefs-d'œuvre, puisqu'on se trouve en présence d'un gouvernement quasi complice, dont le souci électoral ne s'accommode point, dans la circonstance, du souci d'art.

Nous croyons que M. Destrée a raison, mais la cause de l'indifférence gouvernementale nous paraît plus profonde. Que le gouvernement soit clérical ou libéral, qu'importe! Il est de l'essence de tout gouvernement parlementaire d'être inapte aux questions

esthétiques, mais industrieux et habile aux questions électorales Si jamais les adversaires semi-séculaires du parti actuellement régnant, revenaient au pouvoir et prenaient en main la cause des maîtres, ce ne serait jamais que dans le but, mesquin s'il en est, de taquiner l'ennemi. L'art est au-dessus des partis et ceux-ci ne s'inquiètent que de ce qui est au-dessous d'eux. Ils ont peur du sol qui tremble en bas ; ils sont trop aveugles pour voir la foudre qui, un jour, les culbutera d'en haut.

Toutes les grandes idées formidables sont niées par le parlementarisme : il a son petit stock de lieux communs qui lui suffit pour faire croire qu'il s'inquiète de justice et d'art. Il nomme des commissions, il rédige des circulaires, il fait des lois qu'il émascule d'amendements, mais tout cela ne sert qu'à peu de chose. Ce qu'il faudrait, c'est que ceux qui sont la force profonde, celle de demain, et qui précisément agissent comme la foudre, vengent un jour l'art comme ils vengeront la justice.

Revue des revues d'octobre :

A la *Société Nouvelle :* la suite de l'admirable étude d'Edouard Carpenter sur l'*Amour Homogénique ;* des lettres de Tourguenieff ; un conte de Georges Eekhoud : le *Sublime Escarpe ;* des ballades de Paul Fort ; la suite du *Conte de l'Or et du Silence*, de Gustave Kahn.

A la *Revue Blanche*, un article d'avant-garde, très juste et très crâne, intitulé *l'Amour sélectif*, par Ch. Jackson ; la fin du curieux conte de Robert Scheffer : *le Prince Narcisse ;* la *Vie mentale*, de Gustave Kahn ; de toujours intéressants inédits de Jules Laforgue ; et surtout un magnifique article de Paul Adam, intitulé : *Il pleut du sang* et opposant les massacres de chrétiens en Arménie à la badauderie russophile et aux lècheries franco-russes à Paris.

Au *Mercure de France :* de Paul Gérardy : *l'âme allemande d'aujourd'hui ;* la *matière de l'esprit*, par Rachilde ; des vers d'André Fontainas, de Pierre Quillard et d'Edouard Dujardin ; un article de Lugné-Poe, sur des choses de théâtre ; la suite de la *Nichina*, le très amusant roman de galanterie vénitienne et néo-païenne, par Hugues Rebell ; enfin la suite des traductions de *Sartor Resartus* et de la *Tragédie de l'Homme.*

PÉRINET.

Des presses de XAVIER HAVERMANS, Galerie du Commerce, Bruxelles.

Collection du COQ ROUGE.

A paraître :

OPÔRA

POÈME

par ARTHUR TOISOUL.

350 exemplaires numérotés
sur papier impérial. — A fr. 2.00.

L'ODÉON jouera en mars prochain :

PHILASTER

PAR
Georges EEKHOUD.

d'après Francis BEAUMONT et John FLETCHER.

Philaster est en vente au Secrétariat de la Revue
au prix de fr. 2.50 le volume.

Chez DEMAN, prochainement :

Limbes et Lumières

POÈMES

par GUSTAVE KAHN.

Collection du MERCURE DE FRANCE :

Viennent de paraître:

AGLAVAINE ET SÉLYSETTE, par MAURICE MAETERLINCK.

PALUDES et **LE VOYAGE D'URIAN**, par ANDRÉ GIDE.

PAULINE, par LOUIS DUMUR.

SPICILÈGE, par MARCEL SCHWOB.

Chaque volume : fr. 3.50.

Vient de paraître au MERCURE DE FRANCE :

POÈMES

(Nouvelle série).

LES SOIRS

LES DÉBACLES

LES FLAMBEAUX NOIRS

par ÉMILE VERHAEREN.

Prix du volume : fr. 3.50.

n° 7 — tome II. novembre 1896.

le coq rouge

et

l'art jeune



SOMMAIRE :

William Morris . . . . . MAURICE DES OMBIAUX
Les Heures harmonieuses . . . . . GEORGES RENCY.
Proses . . . . . ROBERT SCHEFFER.
Le satyre . . . . . ANDRÉ FONTAINAS.
Les simples chants . . . . . EDMOND PILON.
Les Heures harmonieuses . . . . . HENRI VANDE PUTTE.
Chanson d'Engaddi . . . . . TRISTAN KLINGSOR.
La fiancée blanche et la fiancée noire. LOUISE et LOUIS DELATTRE.
Des oiseaux d'automne . . . . . HENRI GHÉON.
Littérature catholique . . . . . MAURICE DES OMBIAUX
Picorée . . . . . PÉRINET.

le numéro, fr. 0,80

le coq rouge

& L'ART JEUNE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE . . . . . 8 FRANCS.
ÉTRANGER. . . . . 10 »

Édition sur papier de Hollande Van Gelder { BELGIQUE 20 »
ÉTRANGER 25 »

Rédacteur en chef : MAURICE DES OMBIAUX, 6 rue de Bériot.

Les rédacteurs du *Coq Rouge* se réunissent tous les mercredis à 5 heures au *Café de l'Hôtel Ravenstein*, rue Ravenstein.

Pour envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, administration, s'adresser à

M. HENRI VANDEPUTTE, Secrétaire,

131, rue de Brabant.

REVUES A LIRE :

Société Nouvelle, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Art Moderne, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Réveil, 64, rue Kessels, Bruxelles.
Libre Journal, 55, rue de la Chaussée, Mons.
Van nu en straks, 211 Dahliastraat, Anvers.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, Paris.
Revue Blanche, 1, rue Laffite, Paris.
Magazine international, 91, avenue Niel, Paris.
Ermitage, 26, rue Juliette Lamber, Paris.
La Revue sentimentale, 30, rue des Ecoles, Asnières.
La Province Nouvelle, 43, rue de Paris, Auxerre.
La Plume, 31, rue Bonaparte, Paris.
Documents sur le Naturisme, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'effort, 8, rue Ingres, Toulouse.
Die Gesellschaft, Hans Merian, éditeur, Leipzig.

WILLIAM MORRIS

C'EST une douce et noble figure qui ne s'effacera pas de la mémoire des contemporains, quoique la mort ait fermé ses yeux pleins de bonté et de naïveté, tout imprégnés du rêve sublime de réveiller l'art depuis longtemps éteint dans les âmes des travailleurs voués aux pénibles et mécaniques travaux de l'industrie moderne.

Comme écrivain, William Morris a laissé quelques livres, *The Earthly Paradise*, par exemple, dont l'originalité n'a pas à souffrir du voisinage du sublime et prodigieux Swinburne ou de l'ineffable Dante Gabriel Rosetti. Mais ce n'est pas à ce point de vue qu'il offre le plus d'intérêt. C'est précisément cet apostolat d'art, auquel il a libéralement consacré toute sa vie, qui lui fait une personnalité des plus curieuses et des plus sympathiques.

Dans l'ardeur de sa croyance et aussi, sans doute, pour donner plus de poids à son système social et religieux, Tolstoï se mit résolûment à entreprendre un métier et fabriqua des chaussures.

William Morris, voué à son œuvre, paya aussi de sa personne et, comme Tolstoï, se fit artisan. Pour provoquer la renaissance des arts décoratifs, il n'hésita pas à s'appliquer à divers métiers pour former lui-même les ouvriers de la manufacture de *Merton Abbey*. Il se fit aussi imprimeur et l'on a pu admirer les chefs-d'œuvre de typographie sortis de la *Kelmscott press*.

Indépendamment des résultats obtenus, du génie ou du talent de tels hommes, il y a quelque chose qui force notre admiration, les rend vénérables et grands, c'est l'énergie et la persévérance qu'ils ont mises à réaliser leur rêve d'humanité supérieure. Ils ont ainsi manifesté une valeur humaine et montré une telle hauteur d'idéal que,

si même la réalisation ne répond pas à leur attente, ils n'en sont pas moins remarquables à nos yeux.

Ce sont des saints de l'humanité et rien que leur vie, en elle-même, par un effort vers un absolu de bonté et de beauté, est une œuvre d'art.

Les Nouvelles de nulle part ou une époque de répit sont l'exposé gracieux du système idéal de William Morris. Il s'y manifeste un optimisme que rien ne rebute, un optimisme absolu, envers et contre tout, que nous ne pouvons point admettre, mais qui nous touche parce qu'il témoigne de la pureté d'âme, de la candide honnêteté de cet homme, épris de justice autant que de beauté.

La charmante utopie de Morris fut supérieure à sa réalisation, l'apôtre était plus grand que l'artiste. Le passé le requit trop, il ne sut pas suffisamment s'en débarrasser. Lui qui cependant se méfiait d'un art *fixé*, ne sut pas créer des formes nouvelles, plus appropriées à la compréhension de ses contemporains, je parle surtout de ceux auprès de qui il voulait pénétrer, les travailleurs.

Dans sa célèbre conférence à l'Ecole de dessin de la Société des Arts, à Birmingham, il disait :

« Je pense, en vérité, que si toutes choses restaient dans le monde en l'état actuel, le progrès superficiel que nous avons admis pourrait nous conduire à un genre d'art particulier, qui resterait comme *fixé*. Ce genre serait exploité professionnellement par et pour un nombre restreint d'artistes qui se feraient un devoir de mépriser le vulgaire troupeau, de se tenir à l'écart des luttes que le pauvre monde a toujours soutenues pour l'indépendance, de défendre soigneusement leur forteresse d'art aristocratique. Ce serait peine perdue que de parler davantage de cette école qui a pour devise un mot d'argot, moins innocent peut-être qu'il le paraît : *l'Art pour l'Art*. Elle mourra de sa belle mort, lorsque l'art, à la fin devenu chose trop délicate pour la main même des initiés, ceux-ci n'auront plus qu'à s'abstenir, et personne ne s'en plaindra. »

Et voici ce qu'il opposait aux manifestations de ces hobereaux de l'art :

« L'art qu'il nous faut doit être bon à tous, pratiqué par tous, et c'est lui qui nous ennoblira ; car, ne l'oublions pas, si chacun n'en prend bientôt sa bonne part, il n'en restera pour personne ; si tous n'en sont ennoblis, l'humanité perdra la noblesse qu'elle s'est acquise. L'art que nous évoquons n'est pas non plus un vain rêve. Cet art était vivant à des époques pires que la nôtre, alors qu'il y avait moins de courage, de bonté et de vérité dans le monde ; cet art revivra dans

un temps meilleur que le nôtre, où il y aura plus de courage, de bonté et de vérité dans le monde. »

Mais William Morris, tout en pensant que l'on ne peut séparer l'art de la morale, de la vie civile et de la religion, tout en espérant une époque nouvelle où le travail, reprenant sa vraie place d'honneur, rendrait à l'homme les facultés créatrices que donnent la joie de l'action et le sentiment de la beauté de la forme, n'avait-il pas de l'art une conception trop déterminée par les formes antérieures ?

Choisissons un exemple. Ceux qui ont vu les merveilleux livres imprimés sous la direction de cet artiste les ont beaucoup admirés, sans doute, mais ils ont tous constaté qu'ils n'étaient que la reconstitution d'anciennes et des meilleures typographies. Pour arriver à ce résultat, il fallait à l'auteur une érudition considérable, fruit de longues études.

Maintenant qu'il n'existe plus de tradition d'art chez les ouvriers, il serait indispensable que ceux-ci acquissent une véritable science, pour arriver aux résultats souhaités par William Morris. Le but est sans doute manqué. Pour nous, il importerait surtout que l'ouvrier se trouvât dans des conditions économiques telles qu'il pût réaliser dans son travail l'idéal d'art qui est en lui.

Après cela, que l'on renforce, à l'aide de n'importe quel enseignement, la faculté créatrice de l'artisan, rien de plus naturel, mais si l'on veut lui imposer dès l'abord un trop lourd héritage, il ne saura point s'en servir, sa spontanéité s'étiolera et il aura bien de la peine à retrouver quelque initiative.

Morris fut un voyant, un compréhensif, mais il avait trop d'attaches avec une école d'art dont toutes les tendances étaient opposées aux siennes et dont il ne sut pas s'affranchir, pour marcher tout à fait dans le sens de ses théories, j'ai parlé des *préraphaélites*.

Le nom même choisi par les artistes de cette école en indique la tendance et je ne pense pas que c'était d'eux que parlait Morris lorsqu'il s'exprimait de la sorte :

» Je suppose que si, à n'importe quelle époque, une demi-douzaine d'hommes appliquent ardemment leur cœur à un mouvement quelconque qui n'est pas en discordance avec la nature, ce mouvement devra se réaliser un jour ou l'autre, parce que ce n'est pas par hasard qu'une idée surgit dans le cerveau de quelques-uns, mais ils y sont poussés et forcés de parler ou d'agir par quelque chose se soulevant au cœur du monde qui serait laissé sans cela sans expression. »

Les préraphaélites ne surent pas s'inspirer de la nature. Requis par la forme d'art d'un temps, ils s'entêtèrent à la considérer comme

unique et définitive. Il ne parurent pas comprendre que, adéquate à son temps, elle ne pouvait guère s'appliquer à un autre temps qui n'avait rien de commun avec le premier.

Il est nécessaire de s'expliquer. Il y a deux parts dans toute œuvre d'art : celle qui vient du temps pendant lequel l'artiste a vécu et celle qui ne vient que de l'intellectualité de l'artiste et de sa conscience de l'humanité.

Ainsi Carpaccio, Mantegna, Boticelli, Ghirlandajo, Filippo Lippi, Gentile da Fabriano, etc., ont été des réalistes en ce sens qu'ils ont peint dans leurs œuvres des gens qui vivaient autour d'eux, des types qu'ils remarquaient dans la rue, avec les vêtements, les bijoux et les coiffures et la mode de l'époque. Leurs œuvres subirent donc les modes d'alors et ce n'est point par cela qu'elles valent, mais par le génie de l'artiste, par ce qui échappe à notre compréhension et à notre explication. Mais les pasticheurs de maintenant ont l'air de croire que ces vêtements, ces coiffures sont indispensables pour créer une œuvre. Si l'on ne donne pas aux têtes de femmes et d'hommes une forme spéciale, si les vêtements n'ont pas telle ou telle tournure, si les cheveux ne sont pas disposés de telle ou telle façon, ces messieurs trouvent que ce n'est pas assez profond.

Ils n'ont attaché d importance qu'aux accessoires, ils n'ont point compris la haute signification des œuvres des primitifs italiens, qui furent des peintres de la vie. Ils n'eurent point les prétentions mystiques et ésotériques de leurs imitateurs, mais ils furent des créateurs et exprimèrent tout leur temps.

Les préraphaélites n'exprimèrent jamais le leur, ils ne firent que rappeler des époques mortes. Aussi, tout snobisme de côté, il faut avouer qu'ils ne sont souvent que de simples illustrateurs de légendes.

Telle est donc l'antinomie qu'il y eut entre les théories de Morris et celles de ses amis les plus chers.

Morris crut trop qu'il réveillerait le sens artistique du peuple en l'envoyant dans des écoles d'arts mécaniques et de dessin. Le musée de *South Kensington* avait trop d'importance dans ses espérances et ses discours.

Si jamais se réalise en Angleterre le rêve de cet esprit charmant, je doute fort que ce musée ait une part quelconque dans le mouvement de rénovation d'art; il l'entravera plutôt si les études archéologiques l'emportent sur les études vivantes.

Pour créer, comme l'écrivait Jean Baffier dans *Les marges d'un carnet d'ouvrier*, il faut être dans le mouvement et la vie, c'est-à-dire au centre de tout ce qui vibre. Il faut prosterner son front devant la

grande œuvre, la Nature, l'adorer dans son infinie grandeur, en embrassant la terre et le ciel ; il faut se mettre à genoux devant le petit brin d'herbe et contempler longuement et tendrement la plus petite fleur. Alors, si l'on est pénétré des splendeurs de la création, si l'on est ému par le mystérieux rapport des êtres et des choses, on peut chercher à réaliser l'œuvre d'art.

Mais pour grouper les forces créatrices, pour les utiliser, les féconder, il faut autre chose que des musées, des écoles et des salons annuels : il faut une croyance ! C'est donc dans l'âme d'une nation que doit se trouver le courant d'émulation qui détermine l'impulsion créatrice et non dans la contemplation de débris provenant de civilisations antérieures, pas plus que dans les théories de professeurs.

Oui, tant que le peuple ne se sera pas délivré de l'asservissement matériel et moral dans lequel on le retient, tant qu'il restera croupissant dans la boue de la misère, tant que le souffle embrasé d'une religion nouvelle, une religion de l'humanité, n'aura pas réchauffé son cœur, son grand cœur ingénu, il n'y aura pas chez lui de place pour l'art.

L'art, la beauté, sont faits des chocs de passions tumultueuses ou d'une croyance exaltée, sublimée. Ceux qui agitèrent leur âme ardente, comme une torche, aux yeux des peuples et les enflammèrent, firent plus pour l'art que tous les enseignements des professeurs.

William Morris a élevé très haut le goût du public anglais, mais nous croyons que la renaissance des arts décoratifs a été absolument factice. Pour qu'elle puisse être efficace et subsister, elle doit venir non d'en haut, mais être l'émanation de l'âme collective des travailleurs.

Ajoutons que les théories du sublime rêveur que fut Morris n'ont rien gagné à passer la Manche. On connaît les déplorables résultats qu'elles produisirent ici, où l'on fit de nauséabondes applications de l'art à la rue et à toutes sortes d'autres choses.

Mais nous nous garderons bien d'en rendre responsable le poète anglais qui vient de mourir et pour qui nous avons une admiration attendrie et une vénération profonde.

MAURICE DES OMBIAUX.

LES

HEURES HARMONIEUSES

D'exquise lune.

Douceur de lune en les verdures,
Toute la nuit se baigne en vous,
Avec la joie de ses murmures,
Avec ses chants exquis et doux,
Toute la nuit se baigne en vous !

Et puis aussi tout mon amour,
Tout mon amour ardent et fou,
Se baigne en vous, se baigne en vous,
Douceur de lune en les verdures !

O magnifique ciel, éternel ciel lunaire,
O lune éblouissante de lumière,
Splendeur à défaillir de triomphal azur!

Mais vous, douceur, douceur baignante,
Douceur de lune en les verdures,
Ah ! je vous aime éperdûment, et tends vers vous,
Dans mes deux mains qui sont des fleurs,
Tout mon amour, tout mon amour,
Vers vous, douceur, douceur baignante,
Douceur de lune en les verdures,
Douceur, douceur...

De Joie.

Et joie ! la route est douce et bonne !
Il n'est point d'avenir, il n'est plus de passé:
Et joie! l'heure joyeuse s'abandonne
Entre mes bras, et joie! entre mes bras !

Mon pas est ferme et point lassé.
L'horizon rit de toute sa lumière.
Des chants d'oiseaux trillent à l'éperdue.
Et joie! la vie et la lumière!
Et joie! Mon âme est toute nue!

Le but est loin : le soir et l'ombre tombent.
La nuit viendra, la nuit viendra!
Il y aura des étoiles sans nombre,
Et peut-être la lune en grand apparat.
Le but est loin, la nuit viendra,
Mais joie, et joie! il y aura des étoiles!

Et puis qu'importe! la route est bonne,
Et joie! l'heure joyeuse s'abandonne,
Entre mes bras, entre mes bras!

Et joie! mon âme est toute nue!

De clarté bleue.

Cristal, cristal de l'heure! Ah! tintez, les clochettes,
Très doucement dans la paix douce des campagnes!
Et vous, éjouissez l'air et le ciel, fleurettes,
Fleurettes claires des campagnes!

Et vous aussi, bouquets que tendent les pommiers
Comme une promesse, à leurs branches,
Soyez la pureté de l'heure extasiée
Et sa musique fraîche et blanche!

Cristal, cristal de l'heure! On entend des fontaines
Chansonner leurs chansons sous la mousse.
Ah! tintez, les clochettes, clochettes lointaines,
Mariez vos douceurs aux douceurs de l'eau douce,
Sous la blanche splendeur des pommiers!

Et la lumière est bleue, et l'heure est bleue et pure,
Et tout est jeune et frais d'une sève nouvelle.
Cristal, cristal de l'heure! Et, les yeux pleins d'azur,
On s'étonne en pleurant que la vie soit si belle!

D'or.

La vie immense et folle est là, m'offrant sa bouche.
Son étreinte m'enserre et m'écrase.
Je la tiens sur mon cœur, et c'est toute une extase;
Et je m'éclaire aux grands soleils farouches
Que sont ses yeux rayonnants comme une aube !

O Vie ! avec tes yeux, tes lèvres et ton cœur,
Avec ta nudité sublime et naturelle
Que nul mensonge ne dérobe,
Avec tes longs cheveux cascadants qui ruissellent,
O Vie ! avec ton cœur,
Apparais-moi plus belle encore, et plus parfaite.
Je t'en supplie, aie en toi tous les charmes,
Statue inoubliable, ô Vie en fleur, ô Vie en fête !
Et puisque tu es telle à défaillir, malgré les larmes,
Malgré les chocs et les douleurs, malgré la mort,
Fais chanter les oiseaux, fais déferler la mer,
Fais bruire à grand bruit les grands arbres des plaines,
Fais surgir, triomphal et fou, narguant le sort,
Le merveilleux soleil des récoltes prochaines ;
Absorbe en toi l'immensité des nuits sereines,
Sois la vie éblouie et battante des jours,
Et puisque tu me tends aussi ta bouche rouge,
Je t'en supplie, unis en elle, ô Vie en fleur,
Pour exalter ta face et réjouir mon cœur,
Toutes les lèvres de tous les amours !

De chair.

Amour charnel, visage clair où rit la Vie,
En cet éden de libre ciel et de campagne épanouie
Tu baises nos printemps qui se baisent aux lèvres.
L'herbe haute est en or, et les fleurs enivrées
Voluptueusement penchent la tête sous la fièvre
De rut et de soleil dont est saoûle la terre!

Vivant! mon cœur bondit comme une bête de lumière,

Se cabre et part, rageur et fou, sur la route royale
Où mes désirs sont de superbes reposoirs!
Et ta chair vibre, et tu m'étreins, ô bien-aimée,
Fougueuse, avec au fond de tes larges yeux pâles
Un ciel immense et bleu, comme une gloire!

Baise-moi, l'heure est bonne, et nos baisers sont purs.
L'immortelle douceur de vivre chante en nous.
Possédons-nous éperdûment, ravissons-nous
L'un à l'autre, pour renaître à la vie
L'un et l'autre, là-haut de l'extase infinie!

Ah! nue et désirante, ah! tu es belle, et je t'adore,
Déesse bien humaine, en ta splendide nudité.
Ta chair m'enivre, et m'éblouit comme une aurore.
Il n'est plus qu'elle au monde, épanouie et nue,
Reine de grâce et de beauté,
Ta jeune chair en fleur, merveilleusement nue!

De pluie.

La pluie d'automne, chaude et triste,
Depuis toujours, croit-on, tombe et persiste,
Et tombe, et coule, et s'infinise.
Septembre pleure, lamentable, dans la bise
Sa douleur lente et ses poignants adieux.
Et quels cieux gris, là-haut, après les beaux cieux bleus
D'été, les beaux cieux bleus d'azur et d'or!

Par la ville où le soir allume ses magies
De gaz, et de fanaux électriques et blancs,
Mes pas s'en vont, et ma mélancolie
Pleure en la pluie qui pleure infiniment,
La pluie d'automne, chaude et triste.

Quel deuil s'éplore en moi? Je suis d'automne,
Comme le ciel et la lumière, et je m'attriste,
Je me révolte et je m'étonne.
Quel deuil dans la pluie lente a pleuré jusqu'à moi?
Je ne veux pas, mon âme, être triste d'automne,
Je veux chanter encor les soleils d'autrefois!

Mais c'est en vain! Je cède aux tristesses de l'heure,
Et je m'en vais, et je sanglote au ciel, et pleure,
Sous la pluie lente et fine qui persiste,
La pluie d'automne, chaude et triste.

De divinité.

VOICI l'extase!
Un soir de mai s'est posé sur ma lèvre,
Et le vent qui passait m'a souri.
Tous les oiseaux éclairaient l'ombre, et l'on sentait des cœurs
Heurter éperdûment leurs sanglots dans la nuit.

Voici l'extase!
Le ciel, comme un baiser, défaillait sur ma lèvre,
Il flottait longuement de longs parfums d'amour.
Un souvenir d'étreinte agitait l'air encore.
Et la nuit se dressait, jeune comme une aurore,
Avec ses lèvres-fleurs entr'ouvertes, riante...

O nuit divine, et tes doux yeux, et tes heures chantantes,
Et ta beauté dans la beauté de mon extase,
Avec de la musique inouïe et des fleurs
Montantes,
Et des parfums et de câlines phrases,
Que sans doute, dans l'ombre, des ombres heureuses,
Se murmuraient, mystérieuses!

O nuit, vers ta splendeur, mon cœur!

Vraie.

LA liberté des cieux, la liberté des plaines,
L'immense liberté de vivre au grand soleil,
Sans dieux, sans lois, sans frein, la liberté sereine,
La liberté du bon sommeil,

La liberté du bon réveil,
Parmi des choses libres, sous le ciel!

O mon ami, pleurons, nous tenant embrassés.
La porte est close encore et ne veut point s'ouvrir.
Et le temps passe et fuit, et la mort s'est dressée,
Epouvantablement sur le chemin de l'avenir.

Elle vient à grands pas,
Et le temps passe et fuit : elle vient à grands pas.
Et c'est vers nous, vers nos jeunesses,
Qu'elle se dresse,
Et qu'elle vient, à larges pas, tendant les bras...

O mon ami, pleurons! La mort s'en vient vers nous.
Elle nous couchera dans la terre éternelle.
La porte s'ouvrira nous sortirons des villes.
Des gens diront sur nous des mots tristes et doux,
Et l'on nous couchera dans la terre éternelle,
Dans la terre éternelle et libre, sous le ciel!

Alors, ô mon ami, nous serons dans la Terre,
Cette Terre, vers qui nous tendons nos baisers,
Mais nous ne pourrons plus, douleur, douleur, douleur,
Mais nous ne pourrons plus éperdûment chanter
Qu'elle est divine et qu'elle est belle!

GEORGES RENCY.

PROSES

I.

C'EST une rue déserte que mes yeux de sommeil contemplent depuis un long temps; depuis si longtemps qu'enfin des formes y naissent et s'y précisent.

Un lion d'azur se dresse; immobile il présente entre ses pattes énormes un livre ouvert dont les pages sont blanches. A côté de lui surgit, et plus grand que lui, un linceul vert. Au bord opposé de la rue, sur le toit plat d'un palais de métal, un être à face humaine et dont le corps est sinueux regarde curieusement.

— La coupole d'or qui clôt la rue — un ciel d'acier pèse sur elle — porte une croix brisée.

Sur les pages du livre que présente le lion d'azur, une main invisible trace des signes sanglants. Pour les déchiffrer, l'être insinueux avance la tête, le linceul vert ondule et se penche.

Or, moi qui viens de lire dans le livre maculé de la destinée, j'ai peur du linceul qui me réclame, j'ai peur de l'être énigmatique qui fut moi, j'ai peur du lion à qui, sans le connaître, j'ai confié ma destinée. Et la croix brisée sur le dôme taciturne, m'épouvante, car je l'ai brisée — mais quand? — et c'était mon espérance dernière.

II.

Je suis comme un soleil blessé qui s'effraye de voir un fleuve de ténèbres couler de sa blessure.

« Qui donc, clame-t-il, qui donc m'a blessé? »

Et les autres soleils, ses frères, rient de sa plainte vaine, car il s'est blessé lui-même; et joyeux de resplendir, ils le regardent s'éteindre et mourir.

III.

Prends les cœurs endormis par les rêves d'amour, prends les forêts échevelées par les rêves que leur soufflent les tempêtes, prends les océans qui oscillent au rêve rythmique des flux, prends et donne à

ton âme pour la remplir et l'apaiser. Car je la connais : elle est vaste et insatiable. Et si tu ne lui donnes sans cesse, elle saisira le monde, elle le jettera dans l'abîme, elle l'y suivra, et luttant corps à corps avec le néant des choses, elle s'y plongera à jamais, en criant la haine et le remords d'avoir vécu.

IV.

J'ai reconnu ce fantôme qui visite ma nuit et je lui ai dit : « D'où viens-tu? » Les feuilles doucement agitées frémissaient sur ma tête, et le fantôme se mit à pleurer.

« D'où viens-tu, lui ai-je dit, ombre lasse dont la poitrine contient peut-être un cœur, ce cœur que j'ai perdu? Sais-tu quelque souffrance dont je n'ai point souffert et me l'apportes-tu afin de l'enchasser dans ma poitrine en place de mon cœur, ce cœur que j'ai perdu? Vois les étoiles scintillent à tes larmes, et vois, mes yeux à moi n'ont plus de larmes. Comme une fenêtre ouverte sur la mer, ma prunelle est ouverte sur ma douleur. Fantôme aimé, ô cher moi-même, sèche tes larmes pour regarder avec moi ma douleur.

« Avant que la nuit n'ait pâli et que se referment les tombes, dis-moi si je suis mort et si tu pleures sur la poussière, la pauvre poussière de mon cœur mort. »

V.

Douce comme la tombée silencieuse de la neige, une chanson accompagne ma vie et me mène par mille chemins.

Voici les bois verts, voici des prairies et des fleurs, voici des tombes. — La chanson m'appelle vers l'immense horizon qu'elle emplit.

Voici la mer anxieuse qui demande : Quel crime ai-je commis? — Voici les frontons blancs des temples, et les pierres où sont assises les vierges qui chantent. — Voici la femme aux larges yeux de douleur et de force qui crie ; arrête-toi! —

« Si tu me suis, me dit la chanson, bientôt tu ne m'entendras plus. »

Et j'ai soif de silence, et pour ne plus l'entendre, je la suis. Implacable, la chanson m'entraîne, et derrière moi, la femme se tord les bras.

ROBERT SCHEFFER.

LE SATYRE

La Vida es sueno.
CALDERON.

CUEILLE, Satyre, un rire à des griffes de roses.
L'héroïque parfum exalte de sa joie
Le dédain empourpré des corolles écloses ;

C'est midi ! L'ombre bleue aux grands ormes s'éploie,
Le fleuve lourd s'entasse autour des feuilles lentes
D'où ton œil d'or épie en de frissons ta proie.

Tout le rêve, un baiser dont fou tu l'ensanglantes,
S'ouvre à des vols soudains d'élytres vers l'azur
Sur qui tu clos l'essor de paumes ruisselantes :

La nymphe est morte ! Les nymphes. Le sort est dur
Ecoute, que ta vie éprise de mensonge
S'éjouisse à dormir au pied de quelque mur,

Qu'importe ? le bonheur de la vie est un songe.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES SIMPLES CHANTS...

LES simples chants,
Les simples voix,
Rythmés et fiers sous le soleil
Des moineaux francs
Au fond du bois
S'éveillent ;

Ils gazouillent et bruissent
Et légers nous avertissent
De cette aurore sur les champs
De mon Printemps et de ta Joie...

Les simples chants,
Les simples voix...

Les uns ont becqueté les grappes
Et c'est pourquoi ils sont heureux.
Les autres, dans les bluets bleus,
Ont établi leur agape
Et, c'est toute une noce de pinsons;
Autour de la maison
Qui frappe,
De ses échos, nos vitres d'argent !

De simples voix,
De simples chants...

Le grand soleil d'or
Sème sur les champs
Sa moisson coupée de rayons de lumière ;
Les étoiles nocturnes ont laissé
Un peu de leurs flots d'or
Dans les ornières
Et sur les blés
De meule riche en meule et de toit en toit...

Les simples voix,
Les simples chants

Des moineaux francs
Au fond du bois
S'éveillent et s'égaient .

Je te rêve en robe d'épis
Et en couronne de pavots
Je te rêve reine des blés nouveaux
Et des vignes où le Midi
Comme un riche Roi d'Aurore
Disperse sa fortune de rayons ;
Je te rêve au milieu des pinsons,
Impératrice de ma moisson
Et dominatrice de ma pensée,
Je te rêve celle des gerbes glanées
Et des baisers cueillis
Entre une gragge pesante et un flot d'épis...

Les moineaux francs, au fond du bois
Font un concert à notre amour ;
Au jour,
C'est eux qui viennent, je crois,
Frapper aux vitres
Et t'éveiller ;
C'est eux, les petits familiers,
Qui viennent
Sur la persienne
Et la croisée,
A l'aube se poser...

Leurs voix musiciennes
Ont des trilles si printaniers
Qu'il me semble bien souvent à les entendre
Qu'ils viennent de quelque lointain paradis
D'un radieux et jeune Christ
Pour mieux bercer de leur chanson tendre
Ton éveil frivole et mon rêve léger !

Parmi les blés
Toujours en fête,
Des cris d'alouettes sont montés...

Des cris de pinsons et d'alouettes
En trilles jettent
De pommier en pommier
L'éclat épars de joyeuses fêtes ;
Et de haie en fenêtre

Toute une aurore et tout un été
Eploient leur délice terrestre vers la Beauté
Et toute leur jonchée d'aube vers tes pieds blancs !

Les simples voix,
Les simples chants
Ne s'éteignent qu'à l'Angelus
Lorsque ton doux sourire absent
N'éclaire plus
Les vitres où ils te voyaient
Debout et semblable à ces roses
Qu'ils savent naître, fraîches écloses
En gerbes — et mourir lentement
Aux églantiers fleuris des haies...

Les simples chants
Au fond des bois se taisent,
Les simples voix
Au fond des bois s'apaisent ..

Mais d'autres chants, les chants de la nuit naissent,
Mais d'autres voix, les voix du soir s'éveillent :
De haie en haie, de treille en treille,
Des voix mélodieuses de rossignols naissent...

C'est l'heure des lampes, dans la maison close,
Tout le bonheur du jour se repose ;
Les beaux yeux qui s'emplissaient de lumière vive
Se ferment sous d'autres fleurs qui sont mes lèvres ;
La grosse horloge à la voix de cuivre
Tourne son dernier tour et puis l'achève
Pour recommencer une nouvelle heure ;
Toutes les fleurs
Ferment leurs pétales ;
Toutes les mains s'apaisent et, pâles,
Ne savent plus que tomber inertes ..

Au dehors de la forêt verte
Et dans les champs, des rafales
M'apportent encore l'écho ami
Des murmures frais de mélodie ;
Le dernier écho apporté des bois
S'éteint avec le dernier mot de l'enfant vers moi ;
Et le dernier trille
Accompagne son dernier rire...

En simples chants,
En simples voix,
Sur la maison
Et sur le clos qu'isole
Un peu d'aubépine, s'étend
Le lent silence des rossignols
Après le lent silence des pinsons...

EDMOND PILON.

LES

HEURES HARMONIEUSES

D'exquise lune.

PAR le soir, et parmi les clartés de la lune, s'en allaient mes deux petits amants...

Gestes ennoués ! main sur l'épaule ! traînerie des pas ! semblant caresser le sol soyeux, qui miroite parfois... O mes petits amants ! ô ce soir ! ô cette lune !... Par le soir, et parmi les clartés de la lune, s'en allaient mes deux petits amants...

Elle, laissait traîner, à terre, son parapluie. Lui, serrait sa main, par derrière, de toute une joie, infinie, de vivre...

Et certes ! elle n'était ni belle ni jolie ! peut-être... Mais elle avait dans ses grands yeux le reflet de toutes les lumières... Puis une main et une taille qu'il pouvait serrer, une nuque à couvrir de baisers aux moments ravis.

Lui, plastiquement, n'était guère plus beau. Mais tout en jeunesse, il avait des regards qui pétillaient, au fin fond de ses graves petits yeux de jais. Sa voix caressait. Et le soir entier était son complice !

Telle était l'affaire en effet... La lune et le soir, le soir et la lune, étaient devenus tout leur amour... C étaient lui et elle qu'ils aimaient en eux. Toute leur gravité tendre et toute leur grâce... Ils ne faisaient que vivre la tendresse de cette soirée que la lune aimait... Et ô charme !

ô charme! scintillants de vie, par le soir et parmi les clartés de la lune, mes deux petits amants...

Langoureuse et tiède, cette soirée! mais aussi claire et fine... Le ciel leur découvrait son infinitude pure. Les arbres, en ombres diaphanes, se couchaient sur leur route. Un éventail de rayons mols, d'une blondeur violette, jaillissait des branchages, où la brise drainait ses froufroutantes soieries... La lune et ses clartés possédaient toute la terre...

O lune! en effet..., somptueuse et éternelle! face d'or et de nacre figés, dans le splendide ciel fluide, saphirin et tremblant... Protégés par toi, sous ta lumière, mes deux petits amants!...

Et oui, sous la lune, mes deux petits amants marchent sans cesse... Ils suivent tout simplement les grands boulevards qui encerclent leur ville, et ils ne peuvent se décider à les laisser. Car ici c'est l'intimité des choses, et l'amour de toutes en eux... Ici, c'est le ciel, la lune, et les feuillages..., les feuillages qui ont de si insidieuses chansons câlines dans le soir frôleur... Tandis que là, c'est la réalité qui leur fait un peu peur, amas de pierres et d'ombres, dont le cœur en clarté semble une bien effrayante fournaise...

Au dessus de la ville, en effet, des buées blanches et rousses s'élèvent parmi des lueurs électriques.

— Restons ici! dit la petite aimée... Restons ici... Je t'aime de tout mon cœur... Nous voici au plus beau moment de ta vie et de ma vie... Restons!... Cette route semble — à cause de la lune — un ruisseau pâle... Eh! laissons entraîner nos pas, au gré de son cours..., à l'infini...

(Son bras fébrile de joie gagnait sa cause mieux que ses paroles...)

L'ami, cependant, était heureux de se laisser faire. La gloire d'être aimé, lorsqu'il aimait, et pour la première fois de sa vie ! gonflait sa poitrine juvénile... Les frissons musicaux du soir enivraient ses oreilles. Les parfums de cette petite chair jeune, frémissante, faisaient vibrer sa chair adolescente...

O soir de lune exquise! O lune dans le soir exquis! Par le soir et parmi les clartés de la lune, mes deux petits amants...

Il l'aimait... elle l'aimait... Ils étaient ingénus et délicieux comme des fruits... Et vrai! ils eussent été d'une candeur à faire pleurer et à faire rire en même temps, si la lune n'avait été là, expliquant tout...

Ah! mes petits amants! mes faons! mes fleurs! mes papillons! vous vous disiez des mots d'amour, comme il ne s'en dit que dans les contes; vous vous becquotiez, infiniment, comme il ne s'est jamais

fait que dans les poèmes ; vous viviez tout à fait, enfin, dans une féerie jolie inexprimable. Mais, je vous l'ai dit, s'il y avait une cause à cela, c'était la lune...

Et vous étiez cependant de très réels amants! passionnés et fols, dont la chair brûlait, et dont le cœur battait très fort...

Ils marchaient... Ils marchaient!... Lui, un peu plus grand, ennouant un bras au cou de la bien-aimée, pour que leurs lèvres fussent plus proches l'une de l'autre, semblait, sur elle, étendre sa tendresse royale, comme un manteau à pierreries..., et faire converger à plaisir, vers cette petite vie! vers cette joliesse! oh! surtout vers ces yeux!... toutes les suavités de ce soir de lune exquise.

Et le charme tout entier se trouvait là-dedans...

Mais aussi les feuillages des arbres frêles remuaient et paraissaient voleter. Et la lune y flutait de petits rayons pâles, comme en bémol... Un tel palpitant et frêle battement d'ailes, dans la lumière, agitait les folioles des cîmes, que parfois, le vent semblait plutôt y pleuviner haletamment...

Des frissons, autour d'eux, frémissaient comme des jupes. Pour le bien-aimé, la lune, la soirée, les feuilles et l'aimée, étaient également amoureuses...

Et ils marchaient... et ils marchaient... et d'après leur béatitude, il n'y avait pas de raison pour que cela finisse.

Mais comme la nuit avançait, lui, dit enfin, malgré le charme... : « Vraiment! il sera bientôt temps de rentrer, bien-aimée... Ta maman t'attend. La mienne de même. Allons-nous en chacun vers le calme, candide et tiède foyer familial... »

Mais elle disait : « Je t'aime! Je t'aime! Que veux-tu davantage? Laisse nous... Un quart d'heure encore! Allons-nous en jusqu'à la fin de ce chemin... »

Mais la fin d'un cercle! (Ohé la femme!...) C'était d'ailleurs son unique désir : aller ainsi par cette route d'amour, par cette route de joie, par cette route de lune, à l'infini...

– Eh non! Rentrons! dit l'aimé. Il est grand temps.

Et il alluma un cigare. Et ce fut là, brusquement, au pied d'un arbre, le clignement bleu-or-rosé de la flammette, et des étincelles sautantes dans ses graves petits yeux de jais, et tout un rayonnement, large, sur son visage...

Or, s'il disait : rentrons, ce n'était pas à cause de l'heure — ô égoïste! —, mais bien parce qu'il songeait à la table de famille, autour de laquelle tous lisaient, la maman sourieuse, le père grave et

doux, les câlinantes petites sœurs jolies, dont les lueurs de la lampe à abat-jour rouge rendaient plus rouges les joues, plus larges-claires les prunelles, et plus dorés les frisottants cheveux si fins...

La petite aimée, bien à regret! lui obéit...; ils prirent une rue à droite, vers leur demeure...

Mais ce ne fut vraiment pour eux que changer de joie! Car les rues les plus banales, à cause de la lune et de l'amour, leur étaient des voies triomphales, qu'enguirlandaient magnifiquement les réverbères!

Lui, cependant, tête un peu renversée, aspirait les capiteuses saveurs de son cigare, avec l'air de souffler dans une trompette d'extase!

De clarté bleue.

AU JARDIN, les poiriers sont en feuilles et fleurs; et cela met sur l'azur soyeux des bouquets blanchement nuptiaux et des feuilles d'un vert enfantin, si joliment rosées — comme prêtes au vol —, et si joliment remuées qu'on dirait de petits oiseaux. L'air est très pur et valse avec douceur. Un frisson clair agite en multitude les herbes de la pelouse. La lumière caresse. Les ombres frêles des arbustes palpitent sur les chemins.

Et là haut, très haut, en l'infinitude divine de l'éther bleu, de grands nuages d'ouate soyeuse et pure, doucement voguent éternellement...

Alors! en une fois, le Printemps-jouvence et sa joie, envahissent la chambre, inondent ses yeux et clarifient son âme, de toute une onde palpitante d'ailes, de toute une onde de lumière, à la fois fraîche et ardente!

Il en oublie même aussitôt, sans s'en apercevoir — pauvre et cher impulsif! — toute la magnificence efflorescente de ses rêves d'hier, qui moururent à peine rêvés, tous ses loyaux désirs, pourtant réalisables, et qui n'aboutirent pas! Car il n'existe plus en cet instant, pour lui comme pour tous les êtres vivants, et pour toutes les formes de la matière joyeusement existante, que cette béatifique, simple et réelle extase de participer à la candeur du renouveau...

Il s'accouda alors à la balustrade vieille de sa fenêtre, regardant, écoutant, sourieur... Il vivait!... Et je vous assure que cette heure lui fut de suprême bonheur!

De ci de là un oiseau chantait un petit peu. Et bah! cri furtif et glissé! si peu de chose!... mais avec en lui toute la joliesse et toute la clarté d'un glissement de lumière sonore... La brise agitait les pousses et les feuilles. La terre des chemins et des parterres, brune-blanche, était rosie par le soleil. Des mouches bleues, des cantharides vert et carmin, des guêpes d'or, y vaguaient. Bougeantes, les ombres des rosiers y couchaient leur délicatesse.

Puis les oiseaux, ainsi qu'ils ont coutume à toutes les vesprées, chantaient plus haut, plus nombreusement. Il y avait aussi des coqs qui criaient rouge et rauque; il y avait quelques bruits de pompe, un appel d'enfant, un trille de canaris en cage. Et lui fumait, et il lui semblait que vers le bleu idéalement fluide, très jeune, tout son être s'en allait en rêveries et adorations, avec les fumées pures exhalées de ses lèvres, qui tournoyaient, planaient un peu, et s'enfuyaient aussitôt, en impalpables envolées fuyantes...

Ah! qu'importaient, maintenant, ses fréquentes sensations de solitude, si amèrement mornes! Qu'importait l'absence de telle femme, avec tels yeux, avec telle bouche et tels cheveux, avec tel cœur, divers et simple... Qu'importaient ces maisons, ces toits, ces plate-formes de là-bas, avec leur popote, leur train-train vulgaire, leurs soucis?... Puisqu'il se sentait, en cette heure belle, heureuse et vraie, comme tout nu dans cette atmosphère de nature nue et lumineuse!

Mais il s'assit bientôt, devant la fenêtre... Il était en effet un peu lassé par une journée de travail.

Il avait pris maintenant sa bonne grande pipe amie.

Des bouffées bleues, grosses et éployées, s'en envolaient, vite emportées — par quelque haleine brusque de vent — vers l'azur soyeux, et vers les nuages et vers le soleil...

Par moments cependant, elles demeuraient immobiles, les fumées, semblables à un lien diaphane, tissé par sa songerie entre ses yeux, son cerveau, son âme, et le beau jardin de neuve nature.

Et! aussi, il y eut des instants où il lui semblait, paupières mi-closes, voir advenir vers lui, au long de ces fumées — peut-être au long de sa songerie —, tout le délicieux jardin, multiflori et beau, et ses évocations.

Oui! et certes! et tout entier! il ascendait vers lui en une montée d'émerveillements...

Des parfums nimbaient les fleurs, qui se contournaient dans les nuancements de la fumée. Des coloris jolis, pâles ou vivaces, y sinuaient. Une ineffable mélodie en émanait.

Et il y avait aussi — ainsi que des symboles ou des synthèses de la joie de l'heure et du paysage —, de douces faces de femmes aux yeux limpides et splendides, aux lèvres ingénues, voluptueuses... Et ces faces étaient tournées vers lui avec amour. Et il y avait aussi des visages d'enfants, dont coulaient luisants les petits cheveux de soie blonde, dont souriaient les lèvres naïves et les dents scintillantes, et dont les bras vers lui se tendaient, avec des gestes de caresses. Aux coudes, ces bras très frais avaient des fossettes petites, semblables à des pétales de fleurs retournés.

Et oui, soit ! Cette imagination entière n'était, je le veux bien, que fumée d'azur et soleil, mais ses rêves les plus merveilleux y vivaient; et de là son charme, son charme infiniment.

C'est alors que les mains de ces enfants semblèrent caresser ses joues, et que les lèvres de ces femmes, et que le printemps tout entier le baisa sur les lèvres, passionnément !

Puis, cela s'évagua... Il n'y eut plus que des fumées capricieuses, il n'y eut plus que la féerie claire du jardin, et lui — lui qui contemplait toutes les choses, comme s'il eût été entouré d'une amour infinie, et comme baigné d'un clair de lune d'âme; lui enfin, qui les aimait comme si son amour pour elles devait se condenser en cette minute-là, et qu'aussitôt après il lui faudrait mourir...

Il fut même, à un certain moment, si exultamment heureux de son ambiance, qu'il eut un geste brusque des bras au dehors, un violent geste de grande admiration. Et l'on eût dit que ses bras avides, tendus vers le ciel bleu, tendus sur le ciel bleu, voulaient l'attirer à eux, et l'étreindre !

Et le soir tombait. Et le vent se jouait dans les feuillages un peu chanteurs. Et comme il faisait froid, il ferma la fenêtre.

De Joie.

L'ÉBLOUISSANT azur immense de la Joie s'épanouissait en lui. Et il s'en allait de cette chambre (foyer, calme, lecture et lampe à flamme extasiée...), de la chambre de cet ami dont, durant une heure, il avait vécu la pensée et l'enthousiasme, et qui lui-même vivait, en même temps, sa pensée et son enthousiasme, à lui. Le soir était gris-bleu d'automne pur, avec de gaies lumières rubis, là-bas, et ici, et là-bas encore, mouvantes... Il marchait, allègre, fol de l'exaltation que l'on a, jeune, à se sentir

intensément exister. Le ciel était large; des nuages en souffles passaient vite devant ce miracle de splendeur qu'est la lune.

Eh! énorme ciel! (et vers toi l'inexprimable extase de ses yeux!) Ciel en craquelures de pâle veloutée et laiteuse douceur bleue, et qui passe, et qui fuit, devant la lune large aux macules d'argent, veinée d'or, très éblouissante de nacre!

N'est-ce pas? Quel souffle délicieux s'exhale de la vie! Toutes les mauvaises ardeurs humaines se lénifient. La nuit l'enivre de lyrisme. Son cœur est d'une ineffable candeur... Et qui oserait dire, qu'il n'éclôt pas, vraiment, aux fissures des pavés, beaucoup de fleurs tendant vers sa joie leurs faces jolies de matins-printemps?

Que voulez vous? C'est avec tant d'adoration et de bonheur, que, durant une heure, ils avaient lu, là, les plus capiteuses merveilles des maîtres : vers intenses, aigument piqués dans leur cœur comme des lames de lumière; d'autres qui compénétrammment y avaient fait ruisseler leurs caresses de douceurs, comme d'enjoleuses tièdes eaux; des proses enfin, aux suprêmes tournoiements de finales, semblant s'harmoniser avec les ondulations de belles ressouvenues musiques.

Il lui semblait que les lumières des étoiles ne s'étaient jamais tues! et que toujours, immuable, s'était infinisé ainsi que maintenant la crépitante nuit constellée! Lointain déjà même, l'énorme pommellement fuyard des nuages de tantôt devant la lune. Seule, emplissait la nature et la vie, l'exultante piaffe de sa Joie!

Et comme précisément, il se trouvait au haut d'un boulevard devant la ville entière, étalée, toute palpitante d'une multitude de lumières, sa juvénilité exaspérée se mit à pétiller en exhorbitants cris internes d'enthousiasme! — Devant la quadruple traînée des gros ors brillants, un peu vibrants, et qui montaient vers la nuit de l'horizon, apâlie comme en un émoi et une rumeur de lumière... Et plus haut, (lorsque, tête renversée, ses yeux suivirent doucement la courbe de la nue, jusqu'au plein épanouissement du ciel), ce furent, en ses prunelles, les innombrables étoiles éternelles. Ah!... ah! exaltation ardente de sa joie magnifique! éblouissante féerie! toutes les lumières, toutes les étoiles, sont vêtues de prestige!

Mais ce fut aussi, en même temps, l'émollience de son ravissement, parce que, avec exquisité, un très grand jardin public, tout prêt et dans le bas, chuchotait petitement par son délicieux jet d'eau; et très impressionnantes en étaient les belles courbes sombres, démarquant des espaces de terre clairement pâles comme des chairs au clair de lune.

Un peu partout remuait des ombres, des branches, et des frissons. Et là-bas, monotonément, voix de sanglot joli, un coucou chantait.

D'or.

La montante prairie est étoilée de marguerites — blanc et lumière — angéliquement. Le ciel est bleu avec douceur. Des mondes de nuages s'y meuvent.

Oublions-nous. Laissons entrer en nous le bel immense univers, et nous serons beaux et immenses ainsi que lui... Tout est soleil. Tout est vert et clair sur du bleu. Beaucoup d'oiseaux chantent comme des enfants...

Allons-nous en. Oublions-nous ! Silencieux, ouvrons les yeux. Toutes les choses émerveillent.

Car il pleut du soleil sur la prairie.

Le vent agite les feuillages épais comme des soies. Et exister est la plus suprême des joies !

Identifions-nous à toutes ces choses, je vous prie. Soyons-les Oublions-nous. Le vent nous courbera comme elles, et le soleil sera notre boisson, et nous serons chez nous parmi les arbres, et les fleurettes nous sembleront germer de nos regards !

Mais voyez ! Alentour de nous, des branches se balancent... L'horizon azuré est constellé de neiges. Nuages ! Il nage à l'horizon des nacres et des neiges...

Puis c'est le ciel qui est une très-haute ivresse ; ce sont les pâquerettes qui nous aiment bien, et qui sont bonnes, parce qu'elles ont un cœur d'or ; c'est le vol des oiseaux, c'est le scintillement du soleil dans nos cils !

Ah ! joie altière et puérile ! monde divin ! ciel infini ! existence bercée de réel et de rêve qu'on ne distingue plus... Amour des amours ! joie des joies ! et harmonie des harmonies, dans l'archangélisme candide de cette verte et fleurie patrie d'une si toute douceur !

L'heure est pure et contemplative. Tous les êtres y sont baignés de gaîté. Des fourmis courent ; des moucherons volent ; des herbes ondulent et des fleurs s'agitent ; des lumières brillent... Mais surtout beau, plus que toutes les autres choses belles, un petit chemin bienheureux s'encoule rose, infiniment, parmi des prés où il se perd enfin, ainsi qu'un clair isthme de chair dans une mer d'herbages verts...

Et exister est la plus suprême des joies !

De chair.

VOICI ce que dit la bien-aimée :

« Tous les rosiers sont pleinement en fleurs, vois donc! Ceux-ci ont cent visages de lumière blanche; ceux-là ont des roses qui semblent d'ardentes bouches rouges. Tout cela fleure voluptueusement. Et moi je t'aime! je t'aime au-dessus de toutes choses. Et ma plus grande félicité est de respirer la fragrance jaune-pourpre de cette rose de ta boutonnière, et de la couvrir de baisers! »

Et voici ce que lui dit le bien-aimé :

« Puisque les géraniums ont des gloires aussi rouges, puisque les arbres clairs sont surchargés de fruits (cerises sur azur! pêches velouteuses! scintillantes groseilles!) puisque les pelouses sont odorantes d'odeurs de foins, puisque tout l'Eté s'épanouit! — accorde ta chair en fleurs à mes désirs, et donne à mes regards et mes lèvres ta poitrine parfumée de parfums de roses pour qu'ils la couvrent de baisers! »

Et voici que la bien-aimée dit encore :

« Ne comprends-tu? J'ai tant de pudeurs! Car nul homme, jusqu'ici — pourtant tu le sais! — n'a jamais vêtu de ses caresses ma virginale poitrine, que tu dis parfumée de parfums de roses! Puis, oserai-je? montrer ainsi ma chair toute nue à tous ces yeux de ciel et de soleil qui nous regardent à travers branches! — Ah! ne comprends-tu? De grâce, pourquoi ne veux-tu pas comprendre! Ne pouvons-nous nous aimer ainsi?... Couvre ma main de ta main de tendresse, si cela te plaît. Dis-moi que tu m'aimes... Et toi, laisse-moi t'aimer comme j'aime de t'aimer, et néanmoins au-dessus de toutes choses... Oh! laisse-moi surtout respirer, silencieusement, la fragrance jaune-pourpre de cette rose de ta boutonnière, et laisse-moi la couvrir de baisers! »

Mais voici que le bien-aimé disait encore :

« Non! non! toutes les choses palpitent trop d'une vie passionnée! Puis-je donc être autrement qu'elles? Je t'en supplie, abandonne-toi! puisque c'est la vie qui l'a voulu... Car songe que je ne puis t'aimer tout entière de la façon dont tu veux que je t'aime. Eh! d'ailleurs, les oiseaux chantent — écoute-les! — comme des fols! Une effervescence et une ivresse de joie font tournoyer toute la vie. Laissons-nous aller à cela!... Que te peut-il faire d'être nue, d'ailleurs, devant la toute nudité du grand ciel? — Oh! le soleil est beau! et toutes choses sont

éblouissantes! Suivons la loi. Aimons-nous comme s'aiment tous les êtres, mais mieux. Sois à moi, ma bien-aimée! ma bien-aimée!

Ah! déjà, je te couvre toute de mes baisers! »

Mais la bien-aimée balbutiait encore :

« Oh! ne me foule pas! ne me fane pas trop vite! Ma grâce ne sera-t-elle tuée? M'aimeras-tu encore?... Oh! regarde avec moi, quel timide soleil, ici, sous les feuillures... Et quel charme de rester, parmi cela, candides comme des enfants. »

Mais lui la prit alors à pleine étreinte, et lui couvrit la face de baisers fous et violents :

« Eh! bah! laissons donc faire la vie! laissons-la donc passer, à large fleuve, à travers nous! à travers notre cœur! à travers notre chair! Et n'aie plus de ces scrupules vains, puisque, je te l'assure, en embrassant ces seins que je dénude, ce sera à la fois, je te l'assure, ta poitrine d'été, toutes les roses, la nature infinie et notre amour, que je couvrirai de baisers! »

Et voici que la bien-aimée dit enfin (ah! elle se pâmait déjà dans l'étreinte magnifique !) :

« O bien-aimé! tu as la voix si franche et les yeux si limpides, que je suis bien forcée d 'ajouter foi à tes paroles... Sí tu le veux, prends moi. Ne t'ai-je pas dit depuis longtemps, que j'étais à toi tout entière?... Songe surtout que je t'aime par-dessus toutes choses... »

Et sous le loyal ciel! parmi les fleurs enivrantes de senteurs, ils s'aimèrent, ils se possédèrent selon la vie! — Le soleil riait de lumière parmi des nuages de marbre doux. Et le ciel s'étendait, à l'infini, en mer azurée et dorée. — Les petits insectes d'argent dansaient autour des fleurs à longue tige et à jaune calice... Et toutes les roses, celles à face blanche, comme celles à bouche ardente et rouge, exhalaient autour d'eux leurs âmes volupteuses...

Bien-aimée! Bien-aimé! disaient-ils; et ils se couvraient de baisers!..

De Pluie.

Un soir triste et beau de pluvieux septembre, nous causions, ma bien-aimée et moi, sous les lueurs d'un réverbère. Du jais niellé d'or ruisselait aux rigoles. Les étalages étincelaient, intimes et dorés comme des sanctuaires. Chaque goutelette, sur les trottoirs d'ébène luisant, faisait

un petit rond, d'où, semblait-il, jaillissait une perle. Une bise folle faisait tournoyer la pluie et nous la jetait au visage.

Elle disait la misère de cœur, dans laquelle elle vivait chez elle, à cause de son amour pour moi; elle disait même cela avec tant de détails, elle me faisait entrer dans un taillis si embroussaillé de mesquineries et de machins, que j'en étais navré de désillusions.

Ah! pauvre moi! qui avais cru que la vie arrangeait tout si bien, et que l'amour s'accommodait de la réalité !...

Je lui disais cependant, serrant sa main, puis son poignet, avec ferveur : « Ne pleure pas. Puisque je t'aime! » Ne me fais pas de peine, ma douce petite; tout cela changera, et nous serons un jour réunis en paix et joie.

Surtout n'exagère rien... (Mais elle est si nerveuse !...). Songe aussi qu'ils en doivent avoir eux-mêmes bien du chagrin, à cause de leurs idées, fausses je veux bien, mais réelles... »

Le vent nous soufflетait. Elle s'était serrée contre ma poitrine, et ma foi, je l'embrassai à pleines lèvres, et sur les yeux, à ce coin de rue où beaucoup passaient.

Mais elle répétait : « Mère a dit ceci, père a dit cela... Et on m'énerve ! Et je n'ai jamais pu être joyeuse!... Que veux-tu donc que je ne sois plus triste? Moi qui n'ai aucun bonheur, moi qui ne suis pas même sûre de toi!...

— Oh! veux-tu ! lui disais-je alors, achetons-nous des ailes azur et neige — et l'envolée! Nous irons visiter les sphères...

Mon vieil ami Siegfried est certes bien fort, mais mon autre vieil ami, Tristan, avait peut-être raison... Dans l'espace sans limites...

— Oh! si je pouvais! reprenait-elle. Je serais à toi! nous nous en irions... »

Et c'était moi, maintenant, qui sanglotais !...

Je lui offris le bras pour la première fois. Son nerveux poignet frémissait douloureusement. — Elle semblait se reposer tout entière sur ce bras, que je lui offrais pour la première fois...

Et puis, c'était un soir, un triste et beau soir, de pluvieux septembre... Nous causions, nous causions, ma bien-aimée et moi, nous en allant, tristes et las, sous les lueurs des réverbères. Du jais niellé d'or ruisselait aux rigoles. Les étalages étincelaient, intimes et dorés comme des sanctuaires. Chaque goutelette, sur les trottoirs d'ébène luisant, faisait un petit rond, d'où, semblait-il, jaillissait une perle. Une bise folle faisait tournoyer la pluie et nous la jetait au visage.

Je la laissai au coin d'une rue, en lui répétant que je l'aimais...

Et je m'en allai très très seul, entouré de pluie treillissée, monotone !

— Heuh! heuh! songeais-je, me rappelant : « Nous irons visiter les sphères... » J'étais bien bon, bien bon!...

Et c'était moi, maintenant, qui sanglotais!

De Divinité.

Et Laforgue ?

— Ah ! celui-là est étonnant !... Mais à part lui ?...

— Oh! il y en a bien d'autres! Verlaine d'abord, Heine, Elskamp, Jammes, Rimbaud, Swinburne, — et les autres!... Puis les anciens : Rabelais sublime, Homère magnifique, Shakespeare énorme et exquis...

— Oui,... oui. Mais pas ce soir. Oh! ce soir! je voudrais des livres, des phrases, des vers suprêmement doux, ivres de passion intime, éperdûment tressaillants de vertigineuses volupteuses silencieuses...

— Tu es bien difficile à contenter, mon ami : Mais, heureusement, je vois ce dont il s'agit : Ce ne sont pas des livres qu'il te faut... Laisse la bibliothèque, et les belles âmes vivantes qui l'habitent, et qu'en un instant, nous pourrions faire renaître en feuilletant des pages... Laisse la bibliothèque...

Approche-toi plutôt de la fenêtre. Regarde la nuit et le ciel ! Oui, approche-toi plutôt de la fenêtre...

La nuit ? Elle est éblouissante d'astres comme jamais. Elle est toute palpitante de frissons, et douce, et douce, et câline, et parfaite, et aimante pour nous, ainsi qu'une bouche à baisers, tendue vers nos lèvres dans les ténèbres. Des caresses de fraîcheurs s'exhalent des buissons. L'air est tiède. Des parfums de fruits, ineffablement l'embaument...

Le ciel ? Il est très pantelant de mondes, si scintillants que leurs lueurs nous semblent presque de petites stalactites...

Approche-toi de la fenêtre...

Regarde la nuit et le ciel... Laisse-toi faire ! Et lorsque cela, tu l'auras contemplé, et lorsque surtout tu l'auras vécu, tu te sentiras plein de Dieu, de pureté et de joie.

— Certes, répondit Georges.

(Il s'était assis sur la tablette intérieure de la fenêtre. Il regardait la nuit et le ciel...

Cependant, sous la lueur dorée candide de la lampe, l'autre

demeurait accoudé à la table, les regards infinisés en rêveries, — ravis. Il laissait entrer, sereinement, en lui, la bienheureuse splendeur de l'heure.

Alors ce fut une fervente extase en prières qui monta de leurs cœurs de jeunesse, vers la nuit, vers le ciel, vers tout! et vers eux-mêmes qui contenaient, maintenant, la nuit, le ciel, et tout.

Ils se taisaient...)

— J'ai déjà joliment oublié les livres, dit pourtant Georges.

— Ça ne m'étonne pas!

Et ils se turent à nouveau.

Des berceuses mélodieuses de fumées blanches bleutées se déroulaient à l'entour de leurs songeries. Une rumeur très atténuée leur arrivait de la ville, ainsi qu'un râle pâle et musical. La paix délicieuse des jardins entrait chez eux par la fenêtre ouverte.

— Ah! prononça Georges tout à coup, ah! si nous étions, en ce moment tout à fait satisfait — du côté cœur s'entend... Nous pourrions savourer ici une heure de bonheur absolu...

— Comment? fit l'autre... Mais je croyais... Et Marguerite? N'as-tu pas le cœur plein, toi?

— Oui.., oui... peut-être bien... en théorie... mais est-ce qu'en réalité on sait jamais? J'ai mille autres désirs qui fusent de mon être, à chaque instant, vers mille autres êtres... Je voudrais aimer mieux, et plus encore, et d'autres façons — de toutes les façons!...

— Eh! tu es très heureux, toi! Tu en es déjà à la recherche des suprêmes.

Moi, j'en suis encore à la toute première question d'amour... sans réponse vraie.

Ah! cria-t-il brusquement, en parcourant la chambre... Si je pouvais aimer! aimer! avec toute cette frénésie et toutes ces toutes-douceurs que je sens en moi. Si je pouvais aimer!

Puis bah! (Il s'était rassis, un peu navré...) je ne trouverai jamais .. Il vaut mieux ne plus y penser — et aimer partout, et aimer toutes sortes de choses et d'êtres, par-ci par-là, comme je l'ai déjà fait jusqu'ici... L'amour se dépense fatalement, et l'on a grand tort de se remuer.

— D'ailleurs! d'ailleurs! regarde... quelle nuit!

C'était lui, maintenant, qui faisait le leçon! Et charme! ne voilà-t-il pas qu'il répétait ses phrases mêmes?)

Viens ici, près de moi... Donne-moi ta main... Tu sais bien que je t'aime... Approche-toi donc de la fenêtre... Regarde la nuit et le ciel.

La nuit ? Elle est éblouissante d'astres comme jamais... Elle est toute palpitante de frissons, et douce, et douce, et câline, et parfaite, et aimante pour nous, ainsi qu'une bouche à baisers, tendue vers nos lèvres dans les ténèbres. Des caresses de fraîcheurs s'exhalent des buissons. L'air est tiède. Des parfums de fruits, ineffablement l'embaument...

Le ciel ? Il est très pantelant de mondes, si scintillants que leurs lueurs nous semblent presque de petites stalactites...

Approche-toi de la fenêtre !

Regarde la nuit et le ciel... Laisse-toi faire! Et lorsque cela, tu l'auras contemplé (comme tu m'as dit tantôt de le faire, et comme je l'ai fait; — sans cela je n'aurais pas la force douce de te dire ces mots...) et lorsque surtout tu l'auras vécu, tu te sentiras plein de Dieu, de pureté, et de joie.

— Certes, répondit l'autre. comme Georges, un peu avant lui, avait répondu. (Il s'était approché de la fenêtre. Un coude sur la balustrade, il regardait la nuit et le ciel... Son bras droit enlaçait le cou de son ami. Il redevenait calme et heureux, silencieusement.

Et ce fut à nouveau une fervente extase en prière, qui monta de leurs cœurs de jeunesse, vers la nuit, le ciel, et tout...)

— Oh comme nos cœurs ont disparu ! balbutiait Georges; c'est le cœur de la nature même (n'est-ce pas?) qui bat au lieu du nôtre dans nos poitrines... Il n'y a, vraiment ici presque plus rien de nos pauvres moi; plus rien que nos regards et notre extase... Comme nous le disions tantôt, nous voici pleins de joie, de pureté, et de Dieu !

En effet ! Ils se sentaient grandis au-dessus de tout, séparés de tout (par delà les éthers...). L'âme même du monde, l'âme de l'âme de la vie les emplissait. Ils s'apparaissaient comme des synthèses de la divinité éparse en tout, ils s'apparaissaient (en cet instant) comme les plus belles de Pan !

Les faces ? — La face, faudrait-il dire, car il n'y avait — enfin ! — plus aucune différence entre eux; ils s'étaient confondus et unifiés, grâce à la nuit et à leur tendresse absolue...

Quoique mille chansons de vie s'agitassent en eux, ils se taisaient, tout comme cette pure nature nocturne, à la fois silencieuse et innombrablement vocale...

Ils vivaient au delà du temps et de l'espace, dans le cœur même de la vie éternelle et de l'Amour infini..., en Dieu..., en le plus beau d'eux-mêmes !...

Vraie.

O cher Georges! mets dans ma main ta main loyale; viens avec moi et aie confiance, puisque tu sais que seules me tentent les larges routes ensoleillées!

Puis aussitôt, vois quelles ardentes roses tendent vers nous leurs faces pourprées, quels grandement lys jaunes de toutes parts jaillissent... Et vois par contre combien est bête cette ville où nous vivons, combien toutes ces maisons ressemblent à des casernes, et comme ces réverbères, tristes et scintillants, jouent bien leur rôle de flambeaux funéraires.

Songe que c'est pourtant là-dedans qu'on veut enclore pour à jamais nos belles vies trop violentes et leurs désirs, et leurs amours et leur labeur...

Mais! après cela, par dessus elle, regarde au loin l'immense campagne, toute entière fumante de rosée! odorante de foin! éblouissante de moissons ondulées...

Les voies rauques des corps, écarlate et or, s'épanouissent et nous appellent! L'instant est décisif, éternel et très beau. — Enguirlande de jeunes espoirs et de fleurs nouvelles ton cœur d'enfant! Prends en main ton orgueil et ta bonté, celui-là comme une arme fière pour vaincre, celle-ci comme la semence magnifique à semer. Charge sur ton épaule, enfin, tous tes instruments de travail, tous tes instruments de bonheur : la faux, la bêche, la pioche et ta vaillance... Aie confiance! je t'en supplie, puisque tu sais que seules me tentent les larges routes ensoleillées...

Viens avec moi! Mets dans ma main ta main loyale! et allons retrouver notre Mère la terre!

*
* *

Mets ta main dans ma main loyale. Viens avec moi, puisque tu le veux bien... Mais hâte-toi! hâte-toi! car déjà se penchent les arbres sous le poids des fruits mûrs et les faucheurs commencent la fauchaison. Tous sont là pour la récolte, les hommes, les femmes et les enfants. Seuls d'entre ceux qui vivent selon la vie, nous, nous ne sommes pas là pour la récolte!

Et pourtant quelle superbe existence! Et pourtant quel bonheur altier! Faucher, semer, labourer, glaner, selon notre force de puissants jeunes hommes, sous le grand ciel épanoui, ennuagé, parmi toutes les choses gonflées de soleil, de sève et de parfums!

Oh ! gai ! l'aube enfantine... On s'en va vers les champs au chant des alouettes. Gai ! le matin allègre ! Sur fond de ciel, à larges coups de bras, travailler ! tandis que les troupeaux de pesants bœufs beuglants et de jeunes chevaux hennissants s'en viennent aux prés... Et gai ! encore ! l'énorme sieste de midi sur la terre pâmée... — alors que le soleil, triomphalement, incendie les toits rouges et les chaumes d'or .. Et gai ! et gai ! l'après-midi aux lumières fines où le travail plus calme, plus las, est comme baigné d'une intense douceur délicieuse, tandis que le couchant miraculeux s'aurore déjà... Et bientôt l'on s'en revient, grave et joyeux, ployant le dos sous la bonne fatigue et la belle récolte... Autour de nous les bêtes se hâtent vers l'étable... Les chemins sont emplis de pâles et blondes buées... Et nous allons vers la maison dont le toit fume naïvement, vers le petit jardin où les cris des grillons crépitent, vers les arbustes fruitiers où chantent les mille moineaux amis...

Et gai ! gai ! gai ! enfin, le bon foyer où tous s'aiment bien et se sourient, se parlant des joies laborieuses du jour, sous la lampe, autour des plats dont les fumées sont religieuses et bleues...

Enfin, tout étant accompli, ce serait le sommeil paisible, très frais et pur, la fenêtre ouverte et laissant entrer les haleines des jardins assoupis et le souffle câlin des étoiles amies...

Ah ! gai ! gai ! ô cher Georges ! mets ta main dans ma main loyale, et allons retrouver notre Mère la Terre.

*
* *

Tu me dis que c'est impossible, du moins maintenant ! Tu dis que nous n'en aurions pas le courage et que d'autres en souffriraient... Mais pourquoi n'aurions-nous pas le courage d'être heureux ?... Pourquoi souffriraient-ils, ceux-là, de notre bonheur ?

Et puis... et puis... tu as peut-être raison... Il y a trop de choses qui nous retiennent... Mais certes en cela nous sommes lâches... et eux nous aiment mal... Et tout cela est joliment triste !

Ah ! donne-moi quand même ta main !... ta main loyale... Viens avec moi... Aie confiance... Et du moins, allons voir de loin cette Chanaan que peut-être nous n'atteindrons jamais...

Mets dans ma main ta main loyale... Regardons et pleurons vers notre Mère la Terre !

HENRI VANDE PUTTE.

CHANSON D'ENGADDI

à Max Elskamp.

JÉSUS des anges et des Maries,
petite image peinte de bois
en robe d'étoiles fleurie,
souriez-moi.

Jésus, ma pauvre âme s'effraie
comme un agneau divin qui broute au bois
les épines des roseraies :
souriez-moi.

Jésus, qui avez eu le doux malheur
de la couronne de ronces des bois
après la couroune adorable de fleurs,
souriez-moi.

Jésus, mon cœur est misérable
comme un meurtrier qui rôde au bois
avec le couteau ou le bâton d'érable :
souriez-moi.

Jésus des carrefours et des chemins
pendu comme un oiseau mort aux croix de bois
avec les roses des clous aux mains,
souriez moi ..

TRISTAN KLINGSOR.

LA FIANCÉE BLANCHE

et la Fiancée Noire

(CONTE DES FRÈRES GRIMM)

Un jour, une femme avec sa fille et sa belle-fille coupait, pour sa vache, de l'herbe dans un champ, quand un vieil homme qui passait par là et qui n'était autre que le bon Dieu déguisé, leur demanda de vouloir bien lui indiquer le plus court chemin du village.

« Le plus court chemin du village ? répliqua la mère ; cherche-le toi-même.

— Hé ! Si tu veux connaître le meilleur chemin, ajouta la fille, pourquoi ne loues-tu pas un guide? »

Mais la belle-fille dit :

« Viens avec moi, cher pauvre homme, je te conduirai. »

Le bon Dieu tourna le dos aux deux insolentes en leur annonçant qu'elles allaient devenir aussi noires que la nuit et aussi laides que le péché ; et il suivit l'aimable belle-fille.

Comme on approchait du village :

« Choisis trois choses, lui dit-il. Quelles qu'elles soient, je te les accorde d'avance.

— Je veux devenir aussi blanche et aussi belle que le soleil, » répondit la jeune fille tout premièrement.

Aussitôt elle fut agréable aux yeux comme la lumière du jour.

« Je veux avoir une bourse d'argent qui ne se puisse jamais vider, » dit-elle ensuite.

Elle l'obtint aussitôt.

« Réfléchis à présent, lui dit pourtant le bon Dieu. N'oublie pas de me demander la meilleure des choses.

— Ah ! Je souhaite aller en paradis après ma mort. »

Le bon Dieu lui promit qu'il en serait en ceci certainement comme elle l'avait désiré et il disparut.

Cependant, en rentrant chez elles, la mère et la fille se trouvèrent si laides et si noires au lieu que la belle-fille était si fraîche et si jolie, que pour celle-ci la haine s'accrut encore dans le cœur des deux méchantes et qu'elles ne pensèrent plus qu'à la rendre plus malheureuse encore.

Or la belle-fille avait un frère qui s'appelait Régnier ; elle l'aimait beaucoup et elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé.

« Chère sœur, lui dit Régnier, je veux faire ton portrait. Car, en vérité, oui, tu es si belle que je voudrais pouvoir te contempler à tout moment du jour et de la nuit. Et de la sorte, au moins, j'aurai constamment ton image sous les yeux.

— J'y consens, répondit-elle. Garde-toi seulement de laisser voir cette image à personne d'étranger. »

Régnier peignit le portrait de sa sœur et le suspendit au mur de sa chambre dans le château du roi où il était cocher. Chaque jour, avec un plaisir nouveau, il passait quelques instants devant cette image de sa chère sœur et rendait grâce à Dieu de l'avoir faite si belle.

Justement, la reine était morte un petit temps auparavant et le roi, encore plein de sa douleur, désespérait de retrouver jamais une femme aussi pleine de grâces que la bien-aimée qu'il avait perdue. Les serviteurs, remarquant le plaisir que le cocher avait tous les jours à rester devant le portrait de sa chambre et, jaloux de son bonheur, rapportèrent la chose au roi. Celui-ci fut ému du grand amour de cet homme et voulut qu'on lui apportât le tableau. Quand il vit que c'était exactement le portrait frappant et encore embelli de son épouse morte, il se mit à l'aimer de toute son âme ; et le cocher lui ayant appris ensuite que c'était celui de sa propre sœur, bien vivante et parlante, il jura qu'aucune autre femme que celle-ci ne serait jamais son épouse à lui, le roi et il ordonna à Régnier de partir au galop la chercher dans son plus beau carrosse en lui portant les plus riches habits qu'on pourrait trouver pour une royale fiancée.

Régnier alla donc au village dans ce brillant apparat et grande fut la joie de la belle-fille en apprenant ce qui amenait son frère. Au contraire la sœur au noir visage fut si accablée de jalousie et si tourmentée qu'elle dit à sa mère :

« A quoi sert donc toute votre malice si vous ne pouvez seulement me donner autant de plaisir qu'à cette... ?

— Calme-toi, mon enfant, répondit la vieille, je te promets que tu en auras plus qu'elle. »

Par sorcellerie, elle obscurcit aussitôt les yeux du cocher au point qu'il n'y voyait plus qu'à peine ; et elle boucha les oreilles de la blanche fiancée jusqu'à la rendre presque sourde. Ils montèrent tous dans le carrosse ; d'abord la fiancée dans ses somptueux habits, puis la mère avec sa fille. Enfin Régnier grimpa sur son siège et fouetta les chevaux.

On voyageait depuis quelque temps déjà, quand Régnier dit à sa sœur :

« *Couvre-toi, ma petite sœur,*
Pour que la pluie ne te mouille pas
Et pour que le vent ne te couvre pas de poussière ;
Pour être toute fine belle devant le roi. »

— Que dit mon cher frère? demanda la jolie fiancée.

— Il te demande, lui répondit la sorcière, d'enlever tes beaux habits et de les passer à ta sœur. »

Elle les enleva donc et les passa à la fille au noir visage qui lui donna en retour sa mauvaise robe grise. Un peu plus loin, Régnier dit de nouveau :

« *Couvre-toi, ma petite sœur,*
Pour que la pluie ne te mouille pas
Et pour que le vent ne te couvre pas de poussière ;
Pour être toute fine belle devant le roi. »

— Que dit mon cher frère ? demanda la fiancée.

— Il te demande, lui répondit la sorcière, d'enlever ta coiffe d'or et de la donner à ta sœur. »

Elle ôta sa coiffe d'or, la posa sur la tête de la laide fille, et se rassit tandis que ses longs cheveux dénoués lui tombaient autour du visage et s'étalaient sur les épaules.

Arrivé plus loin, le cocher cria une fois encore :

« *Couvre-toi, ma petite sœur,*
Pour que la pluie ne te mouille pas
Et pour que le vent ne te couvre pas de poussière ;
Pour être toute fine belle devant le roi. »

— Que dit mon cher frère? demanda encore la fiancée, qui de nouveau n'avait pas entendu.

— Il te dit, répondit la méchante mère, de regarder à la portière. »

C'était au moment où ils passaient sur le pont d'une profonde rivière, et comme la fiancée se leva pour faire ce qu'on lui disait, les deux méchantes femmes la poussèrent brusquement et la précipitèrent dans l'eau. A l'endroit où elle disparut, un canard blanc comme la neige surgit du miroir de l'eau et se mit à nager, tandis que Régnier, dont les yeux troublés n'avaient rien vu de ce qui s'était passé, continuait sa route. Il arriva donc au château croyant bien que

c'était sa jolie sœur qu'il conduisait au roi, revêtue de ses brillants habits de fiancée royale.

En apercevant l épouvantable figure de la fille de la sorcière qu'on lui présentait, le roi entra dans une grande colère contre le cocher, et il ordonna, pour punir son insolence, de l'enfermer dans un ténébreux cachot plein de couleuvres et de vipères.

Et cependant, petit à petit, la vieille sorcière, avec l'aide de ses philtres, parvint à charmer le roi et l'éblouir assez pour qu'il la supportât à la cour avec sa fille. Plus tard, elle en arriva même à l'induire à un si vif amour pour celle-ci, qu'il parlait de l'épouser.

Un soir, la fiancée noire était assise sur les genoux du roi. Un canard blanc comme la neige entra dans la cuisine en nageant par le trou de l'évier; et de la pierre creusée en bassin où se lavait la vaisselle, il dit à la servante :

« *Jeune fille, allume du feu*
Pour que je chauffe mes plumes. »

La cuisinière fit un peu de feu par terre et le canard, en se dandinant, vint s'asseoir tout contre et en se chauffant il lissait ses plumes du bec. Il était bien à l'aise, quand il demanda tout à coup :

« *Que fait mon frère Régnier ?*
— Il est enfermé dans le cachot
Au milieu des couleuvres et des vipères, »

répondit la servante.

Un peu après, le canard demanda encore :

« *La sorcière noire, que fait elle ici ?*
— Elle est bien au chaud, dans les bras du roi,

répondit la servante.

« Miséricorde ! » cria le canard et il disparut par le trou de l'évier.

Il revint, le soir suivant et posa les mêmes questions. Et le troisième soir, la même chose. A la fin, la servante fit tout raconter au roi qui, curieux de contrôler ce mystère par lui-même, vint s'installer dans la cuisine.

On avait reculé les tables pour faire de la place ; la cuisinière vint montrer en détails comment le prodige se passait et quand le canard poussa la tête au trou du bac de pierre, le roi tira son épée et lui coupa le cou. A l'instant une belle jeune fille se

dressa devant lui, semblable en tous points au portrait que son cocher Régnier lui avait jadis montré. Et le roi était ravi de la voir si belle; et comme elle était nue et toute mouillée, il lui envoya aussitôt de riches costumes.

Lorsqu'elle fut habillée, elle raconta au roi les ruses et la malice qu'on avait employées pour la trahir et la jeter dans la rivière. Sa première prière fut ensuite qu'on voulût bien relâcher son frère Régnier du cachot où il était injustement retenu.

Le roi lui accorda, dès l'instant, ce qu'elle demandait et il fit venir la vieille sorcière tout de suite devant lui.

« Pourquoi, lui demanda-t-il, as-tu fait ceci et cela? » Et il lui dit ce qui venait d'arriver. Elle fut si épouvantée de se voir découverte qu'elle ne trouva pas un mot de réponse.

« Cela va vous valoir, continua le roi, d'être toutes deux, toi et ta fille noire, enfermées dans un tonneau garni de beaux longs clous, bien pointus. On y attachera un cheval qui vous roulera là-dedans au travers du monde jusqu'à ce que vous soyez déchirées en petits morceaux. »

C'est exactement ainsi qu'il en fut fait à la sorcière et à sa fille tandis que le roi épousait la blanche fiancée et récompensait le fidèle Régnier en le comblant de richesses et d'honneurs.

LOUISE et LOUIS DELATTRE, *traduct.*

DES OISEAUX D'AUTOMNE

A M. Henri Vande Putte.

LES oiseaux se sont abattus sur la cour
ce tiède automne encor vermeil,
ils ont joué et chanté tout le jour
et ils cueillaient les mouches au vol
pour s'endormir à la nuit la tête sous l'aile.

Du toit aux branches,
des branches au toit,
et ils faisaient halte dans le grand pin ;

pour eux c'était chaque matin dimanche,
et ils lissaient leur plumage fin
avec leur bec
sans songer qne l'hiver viendrait sur le vent froid.

Gris comme tous les moineaux qu'on voit
sur les routes et sur les cheminées,
ils étaient de petites bandes étonnées
parfois
sur la même ramure,
et l'on eût dit des enfants sages à l'école
sur un banc sans un murmure.

Ils semblaient si tranquilles
qu'on ne craignait plus le tout proche destin,
ils battaient de tels rires de joie
en coups d'ailes fébriles,
qu'on ne croyait pas le printemps si loin :
on les entendait dès l'aube,
l'air fluait très doux quand ils vivaient là.

Mais un jour
ils ont becqueté la vigne
car ils ont su les raisins mûrs,
ils ont devancé la cueille
et quand je suis venu sur le seuil
ils étaient pendus aux treilles vertes comme des grappes,
tant que le soir, la vigne nue, ils étaient ivres.

Puis, aux grands soleils rêvant le long du mur
comme des miroirs d'or haut levés,
faute d'autre jeu,
ils se sont rués,
ils ont picoré le cœur dur
des grands soleils d'or graine à graine
et se sont envolés par le ciel moins bleu.

Car c'est l'automne triste,
les oiseaux ont fait l'automne sur la cour
de tout leur avril en éveil ;
les nappes de clarté des murs blancs s'obscurcissent,
et, comme un vol d'oiseaux pareils
les nuages de tous les horizons accourent
et mangent la face du soleil.

HENRI GHÉON.

LITTÉRATURE CATHOLIQUE

Poèmes catholiques, par EDOUARD NED.

Nous offrons à déguster aux lecteurs le « poème » suivant, qui est le prototype des pièces réunies sous le titre ci-dessus indiqué :

LES AGES.

Autrefois l'on était catholique tout court,
Catholique de vieille roche,
On était au village aussi bien qu'à la cour
Sans peur ni feinte ni reproche.
On avait le cœur grand, plus grand que l'univers,
Capable de tout entreprendre;
On affirmait sa foi, debout, à cieux ouverts,
A quiconque voulait l'entendre.
Quand le Christ-Dieu passait, on ôtait son chapeau,
On s'agenouillait sur sa porte :
On avait la croyance idéale au drapeau
Et la foi vive qui transporte.
On luttait pour le bien et la gloire de Dieu
A grands coups d'estoc et de taille,
On marquait de la honte au front, comme du feu,
Ceux qui désertaient la bataille.
C'était les siècles forts et les siècles géants
Des fulgurantes épopées,
Et les mauvais esprits rentraient dans les néants
Devant les croix et les épées.
Aujourd'hui l'on s'est fait tout petit, tout petit
Jusqu'à devenir imbécile;
Avec du miel, avec du sucre on s'est bâti
Une religion facile;
On trouve avec le ciel des accommodements
Qui ne gênent pas les affaires;
On aime bien le Christ et les saints sacrements,
Mais les préceptes sont austères!
Et puis l'on craint le poids des rires gouailleurs

Sous lesquels on courbe l'échine,
Et le siècle s'en va du côté des railleurs :
Ce pauvre siècle a la trichine.

. . . . . .

Mais en voilà assez pour cette pièce, car il faut que l'on savoure aussi cet extrait des

VIERGES FOLLES.

Et chacune ayant pu choisir
Sa route au gré de son désir
A choisi celle du plaisir.

La première, une ardente brune
Dit : Je veux trouver la fortune
Et faire des trous dans la lune.

. . . . . .

La deuxième, une douce blonde
Dit : Je vais chercher par le monde
L'âme sœur à l'amour profonde.

. . . . . .

La troisième, rousse en délire
Dit : Moi, je veux dans mon empire
Bien manger, bien boire et bien rire.

Et des jeunes gens de bon ton
Avec des cols blancs en carton
L'emmenèrent dans leur canton.

Qu'elle y reste pour montrer le bon exemple à l'auteur de ces petits exercices.

Jusqu'en ces dernières années, on n'avait jamais entendu parler de littérature catholique. Il n'y avait que la littérature tout court comme dirait M. Ned, et l'on ne s'était pas encore fait tout petit jusqu'à devenir imbécile.

Cependant il y avait beaucoup d'écrivains qui croyaient en Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, en Jésus-Christ son fils unique et en notre mère la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, ce qui ne les honore ni ne les déshonore à nos yeux. Seulement ils ne faisaient pas servir leur foi comme enseigne à leur

boutique. Leur préoccupation était de faire de l'art. Ils y mettaient toute leur conscience et tout ce qu'ils avaient de meilleur en eux. C'étaient des catholiques tout court, comme dit M. Ned, mais c'étaient des écrivains tout court, c'est encore plus net.

Aujourd'hui, une collection d'hallucinés et de gens adroits s'occupant de droit, de médecine, de journalisme, de politique, de sociologie ont voulu, mélangeant tout cela avec de la littérature, créer la littérature catholique.

Ils ont pris comme patrons des artistes tels que Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Villers de l'Isle Adam, Verlaine, etc., qui auraient rugi de voir leurs noms servir de réclame à ces puffistes.

Ils ont même, afin de le mieux accaparer, adressé des lettres de faire part à la mort de Verlaine et fait dire un service funèbre annoncé dans les papiers publics comme une représentation théâtrale.

Ajoutons que la foi n'a rien à gagner à être traitée de la sorte. Ce que nous connaissons des vers catholiques, pastiches de cet admirable *Sagesse* de Verlaine, ne vaut pas mieux que les cantiques fabriqués par des sacristains et des vicaires à l'usage des premières communions.

Je conserve un meilleur souvenir des refrains que Bouvard, le clerc de l'église d'en haut, nous apprenait lorsque nous allions au catéchisme, à Thuin :

J'ai mon âme
Toute de flamme
J'ai mon sauveur
Au milieu de mon cœur.

Le pauvre hère, qui n'avait que la peau sur les os et à travers les joues de qui l'on voyait la place de dents arrachées, Bouvard qui exerçait trois ou quatre métiers pour gagner sa vie, mettait une telle conviction dans les leçons qu'il nous donnait, que sa laideur devenait touchante et que ces paroles, dignes de billets de caramel, devenaient presque belles en sa bouche édentée. Mais il n'avait de prétention que celle d'être un bon sacristain, et ne ridiculisait pas sa ferme croyance. Il était humble comme un frère lai.

Maintenant on veut appliquer l'art à toutes sortes de choses qui ont cessé d'être compatibles avec lui. On l'applique à la rue, on l'applique aussi aux sacristies.

On brandit toutes sortes de formules. On se pose en défenseur acharné de l'art, que l'église rejette loin d'elle, on proteste très haut

contre l'*index*, une ancienne chinoiserie que personne ne connaît plus, même les meilleurs catholiques. Mais pour tout concilier on écrit que l'on fait de l'art pour Dieu.

Le public s'apercevra, d'après l'exemple qui vient d'être donné, qu'avec toutes ces déclamations inutiles dont n'eurent pas besoin les Racine, les Corneille, les Pascal, les Chateaubriand, les d'Aurevilly, les Baudelaire, les Verlaine, tous des catholiques, pour faire valoir leurs chefs-d'œuvre, on n'arrive plus qu'à faire de l'art pour l'amour de Dieu.

MAURICE DES OMBIAUX.

PICORÉE

A partir de février, M. Georges Rency signera mensuellement une Chronique des Poésies.

Le Réveil, dans son dernier numéro, proteste avec énergie contre le bruit qui avait couru de sa fusion prochaine avec une publication moribonde qui est réduite à reproduire les vers franco-russes pour remplir ses colonnes.

Nous n'avons jamais pensé qu'une fusion pareille fût possible. *Le Réveil* aurait dû, pour cela, renier son passé. Il ne faut pas oublier que c'est lui qui, le premier en Belgique, a guerroyé contre les pions, adversaires du vers libre.

Le pontife de la peinture ésotérique belge a bien voulu reconnaître que, seul de tous les périodiques qui en ont parlé, le *Coq Rouge* n'est point resté béat d'extase devant l'exposition de cassonade et d'épinards que le *Sillon* a organisée au Musée moderne.

De l'école du *Cérisier fleuri* et de la *Cantate des télégraphes*, dont l'organe publie aussi les vers composés pour les fêtes franco-russes :

Ma cousine est petite et n'a pas dix-sept ans !
Sa lèvre est lumineuse et ses yeux excitants,
Et quand sa main s'enroule à quelque boucle brune
Ses doigts blancs sont pareils à dix rayons de lune.

Elle joue au tennis et fume dans son lit.
Son père est un baron vaguement ramolli,
Et depuis qu'elle est morte, amoureux de sa femme
Ce qui, d'ailleurs, est tout à fait dans le programme

Elle porte le nom romantique d'Ella,
Et, suivant ses désirs ou ses besoins, elle a
Pour amant son griffon, pour jouet ses cousins.
Étant fort littéraire, elle connaît par cœur
Les romans alléchants qu'on répute malsains.
Et se rend au Salut pour les enfants de chœur.

Comme on le voit, le chantre des pantalons blancs de la gendarmerie, de l'épicier de Monrouge et des gants de filoselle a plus d'un disciple en Belgique.

Certes, l'effort tenté par notre génération pour la conquête d'un idéal nouveau fut prodigieux. Des résultats sont acquis dont nous avons le droit d'être fiers. Nous avons créé une forme d'art imprévue : ce vers libre par qui peuvent s'exprimer sans entrave tous les tempéraments. Il est l'apogée du mode lyrique, un instrument incomparable auquel nous devons de beaux livres (entre autres, *la Chevauchée d'Yeldis et les Villages illusoires).* La malveillance, les mensonges et les huées des cuistres, les quolibets de vieux chapsodes effondrés dans le journalisme ne prévaudront point contre cette œuvre collective. Et c'est chez nous, dans nos revues, que les hommes futurs rechercheront, trouveront les bons poètes de notre temps. Alors que la démocratie a tout abaissé, alors que les bourgeois prépotents, en haine de l'idée, exaltent le ventre, rien que le ventre, alors que leurs valets de la presse étouffent toute œuvre haute, nous avons maintenu la recherche désintéressée du beau. Le troupeau des électeurs et des élus, la cohue des coprolâtres, les marchands de mensonges nous tiennent en mépris. C'est notre gloire et le signe de notre force. Cela sera reconnu un jour.

Mais voici que fatigués, ou effrayés,

ou désireux de satisfactions immédiates, certains s'arrêtent, regardent en arrière et se détournent de leurs frères, oubliant que notre vers libre a pour seule raison d'être l'interprétation de *toutes les formes de la vie, quelles qu'elles soient*, ils retombent aux errements anciens. Ils proposent des restrictions; la manie des entités les reprend et ils voudraient, dirait-on, nous faire rétrograder vers ce marécage d'où nous nous étions évadés : l'Art pour l'Art.

ADOLPHE RETTÉ (*La Plume*).

On a représenté récemment au théâtre du Parc une comédie moderne et un poème archaïque d'Oscar Wilde.

De la représentation même il n'y a rien à dire, sinon que l'une des œuvres, *La Passante*, est banalement gracieuse, malgré le type osé et aimé de Garlington, auquel le poète a fait dire ses idées belles et vraies; que l'autre, *Salomé*, a de mélodieuses phrases bizarres, des trouvailles, des images étincelantes et sensuelles..., et que Mlle Lina Munte en incarnait les rôles principaux avec une grâce molle, une plastique et des colères voluptueuses, merveilleuses... Mais ce qu'il importe que nous retenions de cette représentation, c'est la bassesse gouailleuse d'un certain M. Vanor, qui employa la conférence qu'on lui avait confiée, à démolir vilainement et en tous points, artiste et homme, Oscar Wilde, à qui, par leur présence, tous venaient rendre un pur hommage de haute estime et d'admiration.

Nous nous réjouissons des coups de sifflet qui lui ont coupé la parole !

L'Enclos, une nouvelle revue, nous arrive. Elle porte en tête cette annonce fière et belle, digne d'être reproduite :

« En publiant cette revue nous voulons témoigner de notre haine envers l'argent qui, dans la société actuelle, fausse jusqu'aux plus intimes manifestations de la vie.

» Nous croyons à des Temps d'harmonie où les actions humaines, délivrées, trouveront en elles-mêmes leur joie et leur récompense, et, très calmes, nous allons comme en ces temps-là.

» *L'Enclos* paraîtra chaque mois, sans vente et sans abonnements : nous l'adresserons à quiconque nous en fera la demande. Pour la diffusion de nos idées, nous choisirons des libraires à qui nous le donnerons.

» Nous nous sommes répartis les charges d'une année à trois, suivant nos salaires ; les camarades et ceux que nous pourrons intéresser participeront à l'effort commun par des souscriptions volontaires. »

La direction des Concerts-Ysaye nous adresse le programme complet de sa saison. Les concerts d'orchestre seront au nombre de six. Les séances de musique de chambre du quatuor Ysaye également. Les concerts d'orchestre se feront, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, au Théâtre de l'Alhambra, où aura lieu également la répétition générale publique. Les séances du quatuor auront lieu à la Maison d'Art.

L'ensemble du programme est des plus intéressants. A chaque concert symphonique on entendra des solistes de renom : au premier, le 29 novembre, M. Raoul Pugno, le pianiste parisien ; au deuxième, le 10 janvier, le célèbre quatuor vocal néerlandais, composé de Mmes Reddingius, Loman, MM. Rogmans et Meschœrt ; au troisième, le 31 janvier, Mme Ellen Gulbranson, la Brunnhilde de Bayreuth; au quatrième, le 14 février, Mme Félix Mottl, qui chantera sous la direction de son mari, M. Félix Mottl, chargé de conduire ce

concert en l'absence de M. Ysaye; au cinquième, le 21 mars, M. César Thomson, le célèbre violoniste liégeois, et M. Eugène Ysaye lui-même ; enfin, au sixième et dernier concert, qui sera un concert spirituel du jeudi Saint, la société chorale la Légia.

Au programme des œuvres, nous voyons figurer la symphonie héroïque de Beethoven, la symphonie italienne de Mendelssohn, une symphonie encore inconnue à Bruxelles du jeune maître russe G'azounow, les concertos pour piano de Grieg, pour violon de Brahms, le double concerto pour violon (en *ré*) de Bach; des œuvres de Dvorack, Vincent d'Indy, Em. Chabrier, le prélude à *l'Après-midi d'un faune*, de Claude Debussy, le concerto inédit pour violoncelle de M. Joseph Jacob, un *Hamlet* de G. Lekeu, une suite wallonne de M. Th. Ysaye, le *Judas* de M. Sylvain Dupuis, enfin la *Cène des apôtres*, de Richard Wagner, et la *Rhapsodie* de Brahms que chantera la Légia, sans parler des pièces moins importantes.

Pour le quatuor, outre les classiques : Schumann, Mendelssohn (onctuor), Mozart, Beethoven (les derniers quatuors), le programme annonce des œuvres de Saint-Saëns, d'Indy, Ernest Chausson, Debussy.

La première séance du quatuor Ysaye est fixée au jeudi 19 novembre. Le programme comprend le quatuor pour cordes de Schumann qui, depuis bien longtemps, n'a plus été entendu à Bruxelles et la quintette de César Franck. Avec son frère, Théo Ysaye, M. Eugène Ysaye jouera à cette séance la nouvelle sonate pour piano et violon de Camille Saint Saëns.

Dans le numéro de novembre, le *Fortnyghtlw revieuw* publie un article étendu sur E. Verhaeren et la traduction du Fossoyeur des *Villages illusoires*. Les signataires de l'article et de la translation sont V. M Crawford et Mistress Alma Strettell.

Dans le *Savoy* de novembre un article étendu, sous la signature de M. Osmay Edwards, a été également publié sur Emile Verhaeren. Le publiciste anglais avait traduit dans le numéro précédent du *Savoy* la pièce des *Débâcles* : *Pieusement*.

Du Journal des Goncourt, *lundi* 13 octobre 1893, à propos de la visite en France de l'amiral Avellan :

« La France n'a plus la mesure d'une nation bien portante. Dans ses sympathies, ses affections, c'est une détraquée, dont les engouements ont l'humble domesticité d'une courtisane amoureuse. »

A la suite des fêtes franco-russes, l'immortel François Coppée a éprouvé le besoin de modifier la fière devise qu'avait forgée pour lui Villiers de l'Isle-Adam. Jusqu'ici le : *Donnez-moi de l'argent, puisque j'aime ma mère*, avait suffi à assurer au poète le gîte et le couvert. Mais avec l'âge un brin d'ambition lui est venu et le chantre de Nicolas II, « fils d'Alexandre trois », arbore aujourd'hui une devise non moins fière :

Donnez-moi l'Aigle blanc, puisque je suis larbin.

M. François Coppée n'a cependant pas cru devoir modifier ses armes, qui sont, comme chacun sait, *de tête de veau sur champ de cassonade*.

Notre collaborateur Robert de Souza fera paraître très prochainement un volume de poèmes intitulé : *Sources vers le fleuve*.

Les vers magnifiquement doux et légendaires que nous avons publiés de lui dans notre numéro précédent font partie de ce recueil et nous le font désirer vivement ainsi qu'une pure et certaine joie d'art.

Il paraîtra également, au *Mercure de France*, l'*Almanach des poètes pour* 1897, illustré par A. Rassenfosse.

Une conférence était annoncée au *Cercle artistique* sur les massacres d'Arménie. Par suite d'intervention diplomatique de la part de M. Caratheodory Effendi, ambassadeur de Turquie, cette conférence n'a pas eu lieu.

Cette lâcheté est la réhabilitation des têtes de Turc.

Accusés de réception : Opôra, par Arthur Toisoul; *Le livre des masques*, par Remy de Gourmont (illustrations par F. Vallotton); *La tragédie de l'homme*, par Emeric Madach; *Pauline ou la liberté de l'amour*, par Louis Dumur; *Phormion*, de Térence, traduction littérale par Emile Boisacq; *Ballades* (nouvelle série), par Paul Fort; *Sylvie ou les émois passionnés*, par Eugène Montfort (avec préface par Saint-Georges de Bouhélier); *Poèmes (les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs)*, par Emile Verhaeren; *les Fontaines miraculeuses*, par Yves Berthou.

Erratum : C'est *Aréthuse* et non *Prêtresse* que Henri de Régnier nous donnera prochainement.

PÉRINET.

Des presses de XAVIER HAVERMANS, Galerie du Commerce, Bruxelles.

Ont paru :

Collection du COQ ROUGE.

TÉRENCE :

PHORMION

Traduction littérale, par ÉMILE BOISACQ.

Prix : fr. 1.50.

Quelques exemplaires sur hollande, à fr. 3.00.

Collection du MERCURE DE FRANCE :

BALLADES (nouvelle série), par PAUL FORT . . . . fr. 2 50

SYLVIE OU LES ÉMOIS PASSIONNÉS,
par EUGÈNE MONTFORT. . . »

LE LIVRE DES MASQUES, par REMY DE GOURMONT . 3 50

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME, par EMERIC MADACH . 3 50

Sous presse :

A EUX DEUX, conte, par ANDRÉ RUIJTERS . . fr. 3 00

ÉDOUARD II, par GEORGES EEKHOUD,
d'après Marlowe,. . 4 00

LES HEURES CLAIRES, poèmes,
par ÉMILE VERHAEREN. . 3 00

SOURCES VERS LE FLEUVE, poèmes,
par ROBERT DE SOUZA. . . 3 50

LA BELLE DOULEUR, poèmes, par CHARLES BERNARD. 2 00

Vient de paraître

dans la Collection du *COQ ROUGE*

OPÔRA

POÈME

par ARTHUR TOISOUL.

Tirage à petit nombre d'exemplaires,
sur japon fort, à 5 francs.

En vente au Secrétariat de la Revue.

nos 8 et 9 — tome II. Xbre 96-janv. 1897.

le coq rouge

et

l'art jeune



SOMMAIRE :

Axel, musique de GEORGES FLÉ.
Constantin Meunier . . . . . CAMILLE LEMONNIER.
La Part des isolés . . . . . GEORGES RODENBACH.
Tante Marie. . . . . GEORGES EEKHOUD.
La Chambre vide. . . . . ALBERT MOCKEL.
Noël pour le Coq rouge! . . . . . EUGÈNE DEMOLDER.
Veneris Resurrectiones . . . . . EMILE VERHAEREN.
Le Passeur d'eau . . . . . HUBERT STIERNET.
Enluminure . . . . . MAX ELSKAMP.
Des Souvenirs . . . . . BLANCHE ROUSSEAU.
Ellore . . . . . ARTHUR TOISOUL.
L'âme qui part . . . . . ANDRÉ RUIJTERS.
Du sommeil au fond des yeux . . . PAUL SAINTE BRIGITTE.
Le long de la Pède . . . . . SANDER PIERRON.
Cette pâle nuit. . . . . CHARLES BERNARD.
La Chanson d'amour . . . . . GEORGES RENCY.
Amour . . . . . HENRI VAN DE PUTTE.
Le bouquet de chèvrefeuille . . . . MAURICE DES OMBIAUX.

le numéro, fr. 1.50

LE COQ ROUGE

& L'ART JEUNE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE	8	FRANCS.
ÉTRANGER	10	»
Édition sur papier de Hollande Van Gelder — BELGIQUE . .	20	»
Édition sur papier de Hollande Van Gelder — ÉTRANGER .	25	»

Rédacteur en chef : MAURICE DES OMBIAUX, 6, rue de Bériot.

Les rédacteurs du *Coq rouge* se réunissent tous les mercredis à 5 heures au *Café de l'Hôtel Ravenstein,* rue Ravenstein.

Pour envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, administration, s'adresser à

M. HENRI VAN DE PUTTE, Secrétaire,

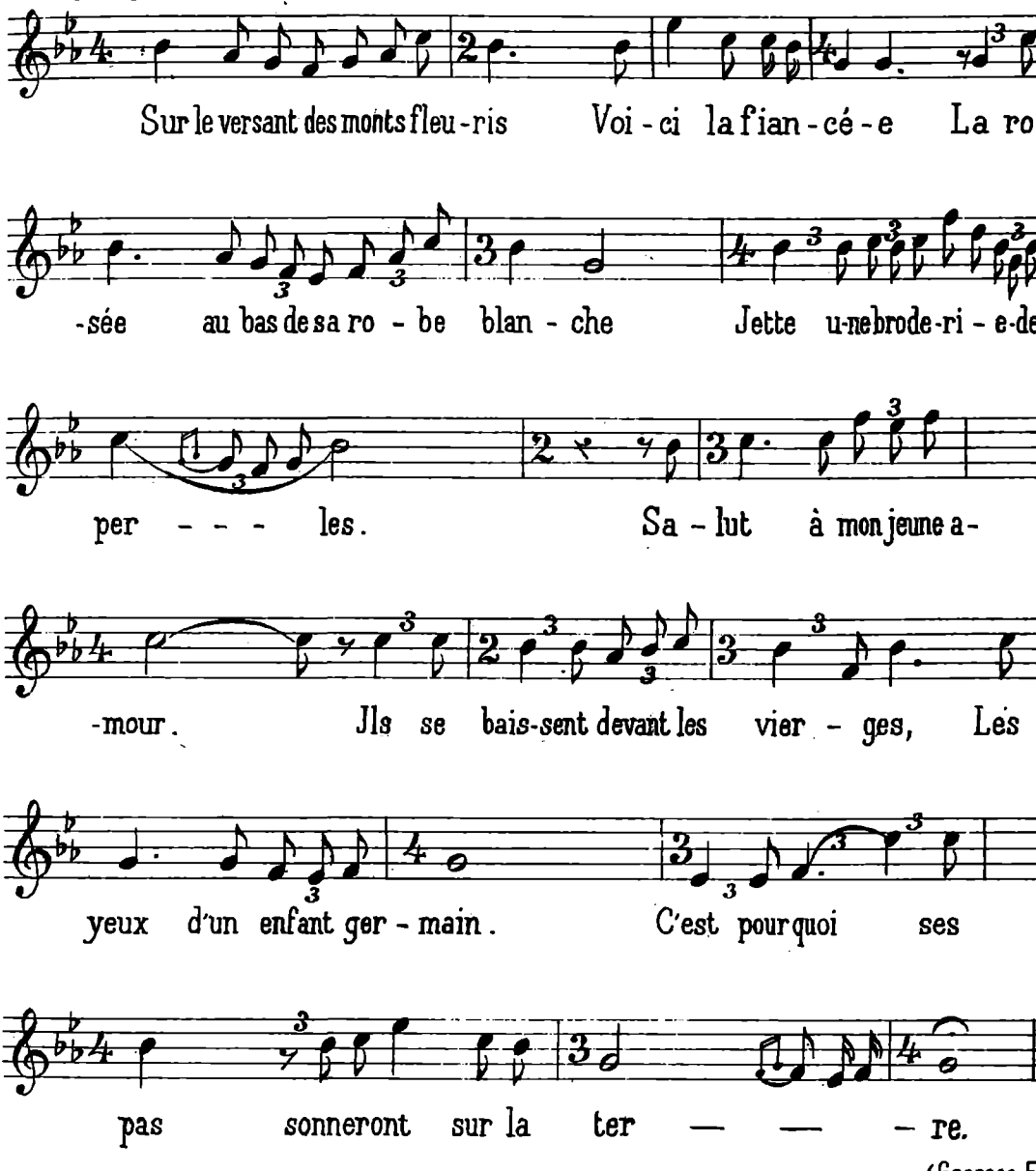
131, rue de Brabant.

REVUES A LIRE :

Société nouvelle, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Art moderne, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Réveil, 64, rue Kessels, Bruxelles.
Libre Journal, 55, rue de la Chaussée, Mons.
Van nu en straks, 21, Dahliastraat, Anvers.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, Paris.
Revue blanche, 1, rue Laffite, Paris.
Magazine international, 156, rue de Courcelles, Paris.
Ermitage, 26, rue Juliette-Lamber, Paris.
La Revue sentimentale, 91, rue de Carmaux, Albi.
La Province nouvelle, 43, rue de Paris, Auxerre.
La Plume, 31, rue Bonaparte, Paris.
Documents sur le Naturisme, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'Effort, 8, rue Ingres, Toulouse.
Die Gesellschaft, Hans Merian, éditeur, Leipzig.

AXEL (A. Villiers de l'Isle-Adam)

Ukko chante :



(Georges Flé)

CONSTANTIN MEUNIER

APRÈS les vicissitudes fiévreuses où se chercha l'âme moderne, il semble que l'art tende à se stabiliser dans une période de certitudes. Le courant qui successivement côtoya les territoires bornés du naturalisme et les rives aux pâles ombres indolentes de l'idéalisme fait retour vers un concept à la fois plus sensible et plus humain. Les Ages de beauté sans doute vont renaître. C'est, en effet, le signe des évolutions de l'art qu'en appareillant vers un espoir de patries nouvelles, il garde en ses voiles le vent venu des contrées autrefois abordées. Un lien filial, à travers le temps, unit l'âme des maîtres récents à la genèse des précurseurs. Et l'on ne recommence que dans la mesure de ce qui antérieurement fut commencé. Les plus extraordinaires inventeurs contiennent une part de la création qui efflora avant eux; en la développant, en l'accordant à l'idéal de leur siècle, ils en dégagèrent l'émotion inconnue. Ce sont les variations de la sensibilité qui déterminent les transformations esthétiques. Ainsi celles-ci se rattachent aux lois de la vie qui, à travers les aspects changeants de l'humanité, perpétuent le même homme originel.

Sans vouloir trop préjuger, l'actuel mouvement des esprits permet de conjecturer pour les jours prochains un art concentrateur des plus nobles éléments du passé. Une renaissance se dessine où la tradition, élargie et refondue au creuset de l'âme moderne, restituera avec une intelligence plus subtile le Visage d'éternité de l'homme. Les points extrêmes de sa durée alors se renoueront dans un synoptisme grandiose qui à la fois nous mettra plus près des origines et des modifications qu'elles subirent avec le temps. De conformes

parcelles unifient le caractère commun des successives humanités, en sorte que l'homme apparaît le contemporain de l'homme dans les âges. Il semble seulement que les faunes primordiales à mesure se soient délivrées dans l'infinie lignée qui en dérive. Et notre sang charrie les générations antérieures comme l'Univers lui-même n'est que la transmission ininterrompue d'un unique et immuable mouvement.

Au particularisme à outrance, à l'observation localisée et circonstanciée où l'être humain se propose un point défini du mouvant horizon des siècles, où la vie s'isole et se fragmente sans rapport avec ses ramifications lointaines, déjà on a vu succéder un mode généralisateur qui, bien mieux que des états momentanés et circonscrits, suscite des pensées d'éternité. L'admirable simpliste qu'est Puvis de Chavannes, en ses visions résumées d'humanité générale, ordonna une synthèse auguste de la vie des races. L'énigmatique et tourmenté labeur d'un Rodin suggère le prodige du débrouillement des limbes au laboratoire même des morphoses initiales. Et voici Constantin Meunier qui, avec un sens perdu des rythmes du corps, restaure la notion physique du bel animal humain de qui les dieux incarnés restèrent tributaires.

Ensemble ils avèrent l'ascendance mystérieuse des maîtres; leur âme paraît avoir séjourné aux rives des âges. Mais chacun à sa manière renouvela en les amplifiant les rites transmis. Puvis fut le sage qui éclaire les apparences sensibles d'une subtile et idéale lumière où l'homme déjà s'apparaît divin. Magnifiquement il élucida la notion pervertie de l'œuvre historique en lui conférant son caractère essentiel d'humanité constante et simple. Rodin passionnalisa ses figures d'un sentiment tragique d'impuissance et de douleur, d'une angoisse de fatalité sous laquelle on les sent panteler dans un conflit d'âme et d'instincts, damnés de l'Idéal aux morbides névroses recroquevillées sur tous les chevalets de la souffrance. Meunier, lui, avec de discrètes charités pour l'homme opprimé des plèbes, pénétra dans la fournaise industrielle et manifesta la sombre grandeur du travail. Ainsi ils exprimèrent un sens de beauté nouvelle et à la fois restituèrent la portion d'humanité qui leur fut assignée dans le temps. Toute grande œuvre, conçue en dehors des particularités négligeables, est investie d'un symbole, encore qu'il ne soit pas nécessaire que l'artiste ait prémédité ce dessein précis. Leur labeur à tous trois se dénonça donc symbolique, pénétré d'une intime et merveilleuse vérité, supérieure à la notation de la vie immédiate, reflet elle-même des choses éternelles.

Chez l'artiste à qui cette page est dédiée, l'habituel personnage s'amplifie d'un sens universel, impliquant les millénaires résistances aux forces, aux météores, aux mornes et passives lois de la prédestination. Même à l'état de suspens, dans le rythme détendu des torses, la lutte est l'âme et le souffle vivant de l'œuvre. Ces modernes cyclopes figurent un mythe cosmique notifiant l'antagonisme des éléments et de la puissance humaine. Une force concentrée et tranquille leur prête le caractère hiératique d'une race vouée aux travaux surnaturels. C'est qu'ici, comme chez tous les maîtres créateurs, une transfiguration volontaire, en reculant les limites du réel, en spiritualisant au profit d'une beauté plus haute les aspects sensibles, instaure un mode héroïque et idéal. Nous sommes, en effet, devant des héros : l'héroïsme actuel, circonscrit au rêve hardi des penseurs et au résigné et permanent sacrifice du paria social, élit en eux un commun symbole pour exalter l'effort cérébral aussi bien que l'effort physique.

Un tel art est la décantation lente d'une conscience. Il semble que Constantin Meunier, avant d'aborder à ces larges généralisations, ait dû d'abord épuiser toutes les formes transitoires de la recherche. Sa vie s'assimile aux pénibles manœuvres par lesquelles le charbon et le minerai s'extraient des matrices terrestres. Pareillement il connaît d'abondantes épreuves avant de dégager son art véritable. Dans une fraternité de peines et de tâtonnements, il s'égale longtemps à l'obscure humanité que plus tard il magnifiera. Ses prunelles spirituelles ne s'ouvrent que petit à petit aux intimes contemplations de la vie transsubstantiée. Il peint des martyres, des motifs d'histoire, des épisodes populaires ; il ne peut résigner qu'à mesure le mélancolique compagnonnage de ce grand artiste méconnu, Charles De Groux, son maître et son ami. Mais déjà une étrange logique coordonne en vue des élaborations futures ses prédispositions à des images graves et pathétiques d'un dessin puissant, d'une couleur mystique et sourde. Ceux qui, en nombre modéré, admirèrent à des son heure le *Saint Etienne lapidé* ne se doutèrent pas que dans le sang plaies chrétiennes macérait là le tragique esprit qui devait s'assigner comme un personnel domaine la passive souffrance des âges.

Ce n'est que vers le temps de la vie où les autres, saturés de maturité, se reposent dans l'œuvre accompli, qu'il prend conscience de lui-même. Un séjour aux agglomérations usinières et minières du « Pays noir », ainsi qu'au frontispice d'un cahier d'eaux-fortes, pieusement mémoratives du labeur paternel, le dénomma son fils

Karl, lui livre l'accès du monde inconnu vers lequel à son insu l'orientait son effort antérieur. Comme par des baies ouvertes sur de profonds horizons, aussitôt afflue la clarté qui va lui révéler un sens de beauté encore inexploré. Après d'incertaines caravanes aux régions arides de l'art périmé, une patrie vierge, une âpre Mésopotamie aux jeunes et éternels symboles, identifie l'image des fatalités qui oppriment les races.

C'est pour le solitaire et contemplatif pèlerin la sûre initiation : il incède aux couches denses de ce peuple hâve et nu, il erre aux pentes cabossées des terres volcaniques, il descend aux souterraines et mugissantes géhennes qui lui restituent le forcènement exténué des Sisyphes et des Ixions. Là il lui semble toucher aux origines, à la douleur sacrée de la genèse. Dans les vapeurs sulfureuses, parmi les lacs de fontes, aux schistes des ténébreux cratères ramifiant les effrois du monde primitif se meuvent des formes contemporaines du troglodyte des cavernes. Parallèlement une forme d'humanité s'élabore dans sa pensée, adamique et simple, révélant un aspect inédit d'éternité. Désormais l'archétype est engendré; il ne se départira plus de ce naturisme grandiose qui lui fit entrevoir l'homme comme la force abrégée de l'Univers.

Dans l'histoires des morphologies, l'ouvrier de Meunier se classe moins comme un être spécialisé par un servage déterminé que comme une forme de vie et dérivativement comme le signe vivant des prédestinations qui vouent au travail la totalité des hommes. C'est là, en même temps que la beauté matérielle de sa création, la signification latente qui l'associe aux directions de la pensée philosophique de ce temps. Par ce côté ses visages taciturnes et froncés sont bien les atlantes qui supportent l'entablement des sociétés nouvelles. Toutefois ils contiennent une parcelle d'immuabilité qui en fait des types généraux plutôt que l'immédiate expression sociale d'une époque. Ainsi ils se soustraient à toute idée de catégorie. Ils se proposent comme des symboles humains dans leurs rapports avec les forces cosmiques. Si un sens de douleur s'en suscite, si un maître rude et cordial, en leur donnant le souffle, écouta des dilections fraternelles, ils caractérisent surtout le lendemain des races à travers les fatalités du labeur. L'art ne dogmatise ni ne catéchise; il ne s'affilie à nul schisme; il exclut la thèse. Mais telle est sa puissance qu'en n'excédant pas ses limites, il crée des courants profonds où passent les remous de l'état social. C'est qu'avec une part d'inconscience, en paraissant ignorer la force immense d'agrégation et de désagrégation qu'il recèle, il persiste la grande alchimie mystérieuse

et précipite en ses cornues les sédiments des passions et des sentiments d'un temps.

Sitôt qu'il s'est perçu lui-même dans sa vérité de nature, Constantin Meunier prend rang parmi les autochtones et les absolus. Comme tous les simples et les forts, il se dénonce dès lors un primitif, c'est-à-dire un esprit renouvelant la Loi de beauté. Il n'est pas d'autre sens à la primitivité; elle s'applique aussi bien à l'état de connaissance avancée qu'à la période ingénue de formation. Elle se mesure à l'apport de sève vierge qui étend et diversifie les aspects de l'art. Meunier suscita une forme d'émotion nouvelle; il mérita ainsi de figurer à côté des deux maîtres qui assumèrent le plus intensément l'intellectualité de la fin de ce siècle, Puvis par le rêve infini des âges, Rodin par le paroxysme nerveux de la passionnalité.

Le double outil, en outre, lui confère une plénitude d'artiste intégral. Peinture et sculpture ne sont entre ses mains que les modes complémentaires par lesquels une même âme, dans un accord suprême des puissances multiples de la vision, communique au dehors la vie. Leur emploi alterné lui permit de sélectionner le généreux trésor de ses sensations, selon la matière qui s'y ductilise le mieux. Rappelez-vous les paysages farouches, hérissés de charpentes et de cheminées, les fuligineux horizons coupés de ponts, barrés de gibets, rencognés de lourdes carcasses de verreries et de hauts-fourneaux, la déformation sinistre et violente d'une contrée aux mamelles pustuleuses et ravagées qu'il prodigua en ses fusains, ses pastels et ses huiles, étalant les vertèbres à nu, l'effrayant squelette scarifié des territoires pareils à l'initial chaos. C'est le décor tragique où, dans l'aube humide, sous le raffalement des fumées, il agglomère le troupeau dévolu à l'holocauste, où la nuit, sous l'échevèlement rouge des torches, parmi l'éclat blafard des projections électriques, il jonche au fond d'un hall funèbre, à la garde des veilleuses cousant les suaires, l'hécatombe moissonnée par les coups de grisou. Et voici qu'ensuite, aux patines vermeilles et glauques du bronze, s'éveillent les correspondances de cette terre homicide avec les rythmes pesants et résignés de ses pâtiras.

Ce ne sont là toutefois que des types fragmentaires et épisodiques dans l'ampleur de sa création : celle-ci doit être envisagée sous sa forme de synthèse, dans sa beauté concrète et totale. Alors une clarté admirable se dégage : on est devant une épopée humaine; la Légende de vie surgit, essentielle et profonde. Et un symbole magnifique formule la loi qui enchaîne au travail et à la douleur l'humanité encore élémentaire que nous sommes.

Quel que soit le geste, un principe de force et de beauté s'en extériorise, accordé aux éléments, à la glèbe, au mécanisme souverain de l'Univers. Il se meut par les siècles, il dresse à l'horizon des âges l'âme impavide des races maîtrisant la nature rebelle. La grandeur simple des besognes rurales, la violence mesurée des labeurs industriels sont d'égales formes de l'action par lesquelles le noble artiste promulgue sa compréhension de la vie et son idéal plastique. Des moissonneurs et des semeurs procèdent par la plaine, d'un rite religieux d'ambarvalies. Le sacrificateur morne des abattoirs vise d'un maillet prudent le front prosterné du bœuf. Le torse nu et calciné, une équipe de briquetiers, en des orbes balancés et gymniques, se passe de main en main le combustible qui cohérera la glaise. Ensemble ils complètent le cycle où s'affine le geste précis du verrier, où se brusque la mimique rude du tapeur à la veine, où se lève et cogne le pic du carrier. Et chacun est l'ouvrier d'une force inconnue qui le mène dans la grande aventure obscure du monde.

C'est le groupe des cariatides en cet Edifice spirituel du maître que j'évoque haut comme un temple élevé au génie mâle et qu'en manière de fronton je conjecture couronné de cette composition, comparable aux purs rythmes antiques, le grand bas-relief de *L'Œuvre*. Que par une désirable fortune il soit un jour donné au puissant générateur, qui non seulement créa quelques-uns des plus beaux mouvements de la sculpture, mais encore les coordonna dans l'unité d'un concept général, de réaliser cette architecture suggestive, j'y voudrais, pour parachever la double synthèse de son art et des séries d'idées qui s'y adaptent, dominant de leurs socles de pierre les titans et les cyclopes, images de chaos et de servage, ces figures de beauté absolue, l'*Ecce Homo*, symbole du Sacrifice et de la Rédemption, et le *Retour de l'Enfant prodigue*, symbole du Pardon. En cette ordonnance trinitaire, associant à la douleur et à la fatalité un espoir de rachat et de délivrance, un monument définitif léguerait aux postérités un aspect du monde tel que seulement un homme de ce temps pouvait l'accomplir.

CAMILLE LEMONNIER.

LA PART DES ISOLÉS

I

LA solitude enfin a conquis ses élus!
Douceur du cœur dans ce soleil de calme automne :
Douceur du geste qui renonce et ne s'adonne
Qu'à démêler les écheveaux des Angelus.

Silence où on n'entend que la chute des heures
Et les plaintes de la bûche en l'âtre frileux!
Quiétude! Et ce doux mystère des demeures
Que la fumée, au ciel, relie en chemins bleus!

Qu'est-ce encor que la vie, au loin, qui continue,
Et la foule en rumeur courant sans savoir où?
On ferme les volets; on tire le verrou;
Des nénuphars sont nés parmi la glace nue.

Un ecclésiastique amour de la douceur
Revêt comme de lin pascal et d'innocence;
On se semble approcher de la fin d'une absence
Ou veiller le sommeil d'une petite sœur...

Une blancheur, une clarté grandit. On voit
Des signes éclater dans la demeure obscure...
Est-ce qu'un oiseau blanc s'est posé sur le toit?
On dirait tout à coup qu'on habite une cure.

Vie à l'ombre! Trésor des calmes destinées!
Vie en songe! Bonheur subtil! Logis fermé!
Ames où, tous les jours, il règne un temps de mai
Et que brodent, en or, des roses nouveau-nées!

II

Au-dessus des rumeurs, la cloche chante... Ecoute!
Parmi l'isolement, on la voit comme à nu!
Son de l'Eternité tout à coup reconnu...
Mon âme a mérité la cloche et l'entend toute,

Puisqu'en elle a cessé la Vie et son bruit vain;
Récompense pour l'âme en paix qui la recueille,
— Automne de musique en allé feuille à feuille... —
Car, tandis qu'on l'écoute, on redevient divin!

III

L'âme du solitaire a des vitres hostiles
Qui refusent de refléter les horizons
Et se closent aux nuages trop versatiles;
N'est-ce donc pas assez des rêves qu'elles font?

Qu'est-ce de réfléchir la vie extérieure?
C'est le soleil, montant au ciel comme au Calvaire;
C'est la pluie, ayant l'air d'un visage qui pleure;
Vains reflets qui sont le maquillage du verre!

L'âme du solitaire a des vitres songeuses
Où tout s'arrête et meurt en leur cristal foncé,
Même l'azur, avec ses ailes voyageuses...
Et n'est-ce pas l'hiver que d'avoir renoncé?

Oui! mais voici le prix du bon renoncement :
L'hiver va les broder de chastes fleurs de givre,
Roses blanches aux vitres de l'isolement;
C'est d'une vie, enfin propre, qu'elles vont vivre!

Ah! ces vitres de l'âme, et leurs palmes fleuries
Que, pour les rafraîchir, à peine le jour ôte;
Vitres aux clairs cristaux, aux fines lingeries,
L'air toujours d'être en fête et d'attendre quelque hôte!

IV

La lampe dans la chambre est une rose blanche
Qui s'ouvre tout à coup au jardin gris du soir;
Son reflet au plafond dilate un halo noir;
Et c'est assez pour croire un peu que c'est dimanche.

La lampe dans la chambre est une lune blanche
Qui fait fleurir dans les miroirs des nénuphars;
On ne sait plus quel jour il est, ni s'il est tard,
Sauf qu'on est doux comme à la fin d'un beau dimanche.

Sourire de la lampe en sa dentelle blanche
Qu'on dirait une coiffe où dorment des cheveux;
Lampe amicale aux lents regards d'un calme feu
Qui donne à l'air de chaque soir l'air du dimanche.

GEORGES RODENBACH.

TANTE MARIE

. . . . . .

Homme de sang, de crime, assassin et voleur,
Ta mort à bien des yeux amoindrit ta souillure,
Et moi je toucherais, moi dont la main est pure,
Bien plutôt ta main que la leur!

MARIE O***

Combien de fois, aux heures crépusculaires, ne me suis-je absorbé dans la contemplation de ton lilial fantôme de phtisique, tante Marie, jeune sœur de ma mère, la benjamine de mon aïeule, ma sœur aussi ou mieux ma mère cadette! Je ne t'aimai que par delà la tombe, car je ne possède de ton passage corporel sur cette terre que ce portrait peint qui te suggère adolescente au teint nacré, aux yeux profonds, aux noirs cheveux en bandeaux, douce tante Marie à la maladive et poignante beauté des fleurs lunaires et des étangs de minuit.

Quant à ton passage spirituel parmi les hommes, je préserve un souvenir plus puissant encore : ta pensée, ton âme réfléchie dans le miroir sonore des vers!

Aussi combien de fois, après m'être attendri le cœur aux rayons occultes et presque jocondiens des grands yeux bleus de ton image, ai-je retiré de mon tiroir aux reliques les poésies que tu écrivis pour les tiens, pour tes neveux, pour quelques aimés, ô lettrée sensitive, grande âme délicate qui te consumais de pitié et de justice et qu'acheva de dévorer, plus ardent que la fièvre, le désir éperdu de l'avènement d'Amour.

Oui, je reprends ton touchant petit livre, chère exaltée, et je me récite pieusement ces vers de généreuse révolte et à la fois de

pitoyable communion adressés *aux habitants d'Anvers la veille d'une exécution capitale.*

Ah! quelle aspiration consolatrice et absolvante vers ce « mourant plein de vie » que tu conjurais dans ta nuit poétique, lointaine veilleuse de l'imminent supplicié!

Que je m'enorgueillis de notre parenté, ô sainte amie, quand, après avoir flétri les juges, les bourreaux et le Roi, leur chef, lui le dispensateur des grâces qui préféra donner la mort, tu glorifies et consoles la victime : « Je toucherais, moi dont la main est pure, bien plutôt ta main que la leur! »

Bientôt, à force d'épouser ta haine contre les coupeurs de têtes et de m'assimiler ta tendresse maternelle pour le misérable qui t'inspirait pendant sa nuit suprême tes strophes rédemptrices, ces strophes que tu lui envoyais comme les baisers de l'ange des pardons et des divines clémences, je me suis mis à le choyer en ton souvenir, ce supplicié, ton élu; j'unis dans ma pensée sa pauvre tête ensanglantée à ton sidéral visage de sainte; je confonds dans le même culte celle qu'endormait lentement la mort envoyée de Dieu et celui que fauchait la mort sacrilège complice des hommes!

La main de la sainte a touché la main du larron et les lèvres de l'ange prête à remonter au ciel ont oint le col ensanglanté du patient. Et l'homme proscrit par les hommes m'est devenu aussi sacré que la femme rappelée par Dieu.

Tante Marie, ta charité répare le crime d'Hérodiade, car la tête que tu baisas, au lieu de la faire tomber, tu la défendis, tu voulus en écarter le couperet.

Combien de fois, aux heures crépusculaires, me suis-je absorbé dans la contemplation du lilial fantôme de tante Marie jusqu'au moment où à côté de la pâle apparition surgissait le chef plus pâle encore, le chef exsangue du guillotiné, la tête à la fois exsangue et sanglante.

Et j'ai recherché, dans les archives de l'époque, les moindres mentions de la figure et des gestes de ton protégé, de ton « pardonné », ô tante Marie, sœur de ma mère, ma mère cadette, tant filialement aimée par delà la tombe.

Il ne compte qu'un peu plus de trente ans le tragique garçon, élancé, nerveux et puissant, taillé pour atteindre l'âge des patriarches, avec un visage régulier et pensif, à la rose carnation, autour duquel frisonne une flamboyante chevelure rousse qui semble crépiter à l'ardent soleil de juillet tandis que l'infâme charrette le cahote et le ballotte de la prison jusqu'à la Grand'Place.

Pourquoi ce grand gars au placide visage a-t-il assassiné son camarade de prison, pourquoi l'a-t-il recherché lorsque tous deux avaient fini leur temps?

Pour le voler, a-t-il avoué lui-même aux juges, et les juges l'ont cru, ou bien ils ont fait semblant de le croire, de peur de toucher à des mystères insondables, faits pour effaroucher leurs couardes morales et leurs ignobles pudeurs!

Quoi! le forçat serait allé tuer là-bas ce compagnon, son frère de bagne, pour le dépouiller d'un pécule dérisoire, de quelques maigres sous, alors qu'il abonde de si dévalisables bourgeois dans la grande ville! Non, les loups ne se mangent entre eux que lorsqu'il n'y a plus de moutons gras dans les parcs et les bergeries!

Mais respectons le silence du supplicié et ne lui demandons pas plus qu'il n'a voulu dire. Il préféra passer pour voleur que de profaner des sentiments intimes, et si là-bas, dans les bois d'une pauvre paroisse de sabotiers, il cribla de coups de couteau le visage de celui dont il avait tranché la gorge, du moins n'a-t-il jamais mutilé par une parole indiscrète la mémoire sombre et incendiaire de l'immolé.

Non, certes, ce gars ne fut pas un malandrin bassement et vulgairement cupide.

Je l'évoque songeur et réfractaire, sanglé dans ses vêtements de chaloupier et de loueur d'yoles, dans son jersey et ses bragues collantes, la visière de la casquette effrontément relevée, perpétuel siffleur, incorrigible baguenaudier, transgresseur absolu.

Les vagues insidieuses, peuplées d'invisibles mais très musicales sirènes, ont dû lui parler de maintes ivresses défendues, et, plus tard, aux heures sédentaires et lâches du pénitencier, les murs, non seulement barbouillés de préceptes et d'emblèmes subversifs mais saturés de fauves et délétères émanations, lui confirmèrent les incantations sournoises des vagues où fleurent les bromes, les iodes et les phosphores qui font monter les viriles sèves et se débrider les passions.

C'est dans son canot même, au bord de la rive, où il cuvait, étendu, l'alcool des libations furieuses, que sont venus le cueillir les gendarmes intrigués par ses ribotes et ses orgies extravagantes.

Se ruait-il dans la débauche en vulgaire bourreau d'argent ou buvait-il pour oublier?...

Et, dans ce cas, quelle chose, quel être?

Lui seul, ou toi peut-être me le dirait, ô bouche du portrait de ma sensitive parente!...

C'est en plein jour, en juillet, à la saison des cerises, qu'ils ont

guillotiné le protégé de tante Marie, — à la saison des cerises, au mois par excellence de la Vie!...

A neuf heures et demie, la charrette le trimbala, le cahota, de la prison à la Grand'Place houleuse, noire, suante de foule affriolée et même émoustillée.

Dans ce grouillis, il y avait encore plus de femmes que d'hommes ; il s'y pressait même de toutes jeunes filles. Et pas seulement des mégères et des harpies vomies par les sentines des quartiers sordides, mais beaucoup d'élégantes, des dames et des demoiselles qui, la matinée avançant et le soleil devenant intolérable, déployèrent leurs coquettes ombrelles pour préserver les lys et les roses de leur teint.

On était à la saison des cerises, on criait même le fruit succulent dans la rue ensoleillée...

Et, justement, il se fit qu'une marchande de cerises encore toute mignonne, de douze à treize ans, avait suivi par curiosité, et aussi en flairant une extraordinaire chalandise, la marée humaine qui chassait toujours vers la Grand'Place.

Poussant sa charrette, elle s'est faufilée à travers le remous, et la voilà qui débite à l'envi les bigarreaux sucrés et les griottes agréablement surettes.

Une jolie tête séraphique au teint aussi lacté que le tien, tante Marie, aux traits effrayants de sérénité. Et sa voix grêle, son cri guttural domine le brouhaha de la multitude.

Elle cria ainsi le fruit rouge et sapide, elle en vendit par pochées et par jointées jusqu'à ce que de furieuses oscillations dans la compacte cuvée de chair humaine eussent annoncé l'approche de notre misérable ami, ô tante Marie.

Alors elle se mit debout sur sa charrette et elle suivit d'un regard aigu le sillage d'une autre charrette soubresautant cahin-caha vers l'échafaud, et sur laquelle l'homme, notre homme, se tenait debout, lui aussi.

Au moment où le patient passe devant elle, le soleil semble la confronter avec lui, tant il fait flamber leurs chevelures d'un même roux cruel et aveuglant, la tignasse en partie rasée du plastique condamné et les frisons follets de la petite marchande de cerises. Et comme elle domine, tout comme lui, la houle des têtes haletantes, aux bouches bées, une voisine d'impasse qui la reconnaît s'écrie : « Sa fille! »

Sa fille n'a pas entendu.

Elle n'a pas senti un instant la curiosité du populaire autant que

celle des belles dames à ombrelles se porter sur elle ; elle n'a pas même achevé le cri qu'elle jetait machinalement. A présent ses grands yeux clairs d'enfant, ses yeux de froide innocence, monstrueusement féroces à force de candeur, regardent, regardent, là-bas, sans émotion, ce que ces milliers de prunelles attendaient depuis la nuit et regardent, regardent, avidement.

L'homme a lestement gravi les degrés de l'échafaud ; il s'avance au-devant de la plate-forme et salue, crâne et presque déluré, à droite et à gauche.

Le carillon entame sa courte ritournelle du quart avant dix heures, un air gai...

Elle regarde, regarde...

Et, pouf...

Avant la dernière note une masse blafarde et rouge, cueillie en un éclair de couteau, a rempli et rougi, là-bas, un grand panier, et l'a rougi d'un rouge plus intense que celui des griottes et des bigarreaux empourprant de leurs luxuriances les paniers de la petite rousseaude.

Sa fille ! Mais s'aimaient-ils seulement ?

Il est mort sans avoir révélé l'essentiel de sa tragédie et de sa passion...

Il mourut trop crânement pour n'avoir représenté qu'un vil détrousseur de pauvres diables. Sans doute, un plus impérieux et plus fatal mobile poussa son couteau de marin...

Tu sais, toi, son secret, et c'est peut-être ce qui fait plus énigmatique et plus apitoyé le sourire de ton portrait, ô tante Marie, et c'est à cette révélation que ton regard doit cette expression joconde nienne qui m'attire, qui me navre, mais me rend aussi plus passionné de toi et de lui, tante Marie, veilleuse des suppliciés, ma touchante et maternelle initiatrice !

GEORGES EEKHOUD.

LA CHAMBRE VIDE

A Armand Rassenfosse.

LA lampe est allumée.
Et blanche, glorieuse, toute parée,
la table est prête pour l'accueil.

Unies au lourd argent légué d'anciennes années,
des roses, l'une à l'autre, en guirlandes sourient
et le cristal qui fait du vin des pierreries
chante déjà la bienvenue
au maître fatigué qui passera le seuil.

La porte est close; la chambre est tiède et recueillie;
il semble que le vol des heures s'y repose.
La joie, — on le dirait, — aux rires de la clarté
scintille clair parmi les frêles verreries.
Mais n'est-ce un long et lourd effluve de mélancolie
qui monte des profondeurs du parc déserté?...
ah! l'odeur est trop douce, de toutes les fleurs exhalée!
et la croisée, ouverte encore
vers l'ombre aux mirages épars,
attend le front pensif qui ne s'y penche pas.

Tout est calme;
la terre élargit son sommeil,
et les vents dorment au creux des vallées.
Le ciel se meut, profond d'étoiles.
Sur les cimes du parc, là-bas, sur les plaines,
et jusqu'au fleuve dont les eaux pâles
au plus loin des mers sont allées,
la nuit est un voile impalpable qui plane.

Ici, vers les allées et les allées
d'où s'est enfui déjà l'été,
la lampe au verbe d'or chante une cantilène
comme un appel humain confusément jeté
qui va mourir, aérien, parmi les chênes.

Méditantes et attentives
sous les heures dont l'aile est reclose,
toutes les choses retiennent leur haleine;
et dans l'air où n'oscille plus nulle brise
le silence est comme une plume suspendue.

Hélas! hélas! dans la chambre déserte
en vain brûle la lampe de bienvenue;
hélas! en vain; et la croisée ouverte
prolonge son regard dans l'ombre incertaine.
La nappe est fraîche et blanche, en vain, comme une femme;
l'une vers l'autre, en vain, se penchent les fleurs enlacées;
oh! en vain toutes choses palpitent comme une âme,
comme une âme d'amante, douce et blessée...

Le maître est loin; le maître est loin d'ici.

Est-il venu, jadis, le maître bienvoulu?
A-t-il jamais connu le tiède azyle
et sait-il que la lampe veille, et sait-il
que dès toujours, pour lui, la table est dressée?

Ou bien s'il est parti, au gré du fleuve, vers les villes,
insoucieux, de rive en rive, comme on rêve,
en souriant aux pleurs qui glissaient de ses rames?

Peut-être il vient, la bouche amère, à un foyer vide de flamme
pleurer la maison délaissée?
Là-bas, au loin, esclave errant de son destin,
à l'heure où son étoile à l'horizon s'élève
songe-t-il à la chambre douce de roses
où le soir à son front allégeait la pensée?
— ah! ne sait-il qu'ici, prête pour le festin,
la coupe de cristal attend toujours sa lèvre?

Le maître est loin; le maître est loin : et les mauvaises routes
ont emporté ses pas qui hésitaient peut-être...
Ou peut-être, perdu aux carrefours qu'on redoute,
fuit-il éperdument la suave saveur
des vins où le soleil a mûri des prestiges,
— et craint-il le soudain vertige dont on meurt...

Le silence frémit, en suspens, comme une feuille.
L'heure voltige, hésite, puis se pose.

Mais la porte, toujours hélas, reste close;
nul talon familier ne frappera le seuil
et, gardienne oubliée, ivre de lassitude,
seule pour attester l'inutile trésor,
la lampe, érigeant haut sa haute flamme d'or,

brûle l'aride solitude.

ALBERT MOCKEL.

Noël pour le Coq Rouge!

C'ÉTAIT l'après-midi de Noël. Nestor Vincent, le sage jardinier, avait rentré les derniers chrysanthèmes dans le grand hall du beau château de la Demi-Lune, et ils faisaient, comme dans une serre, pâlir une flore d'hiver, aux tons d'or fané, aux tons de neige triste, aux tons de feuille morte, où l'âme de l'automne semblait s'être endormie. Grand'-mère nous avait dit l'histoire « de l'eau qui danse, de la pomme qui chante et du petit oiseau vert qui dit tout ». Elle avait même chanté le chant des cloches de Vendôme — son pays — et cela, sur un air argentin, sonnant comme une clochette. Oui, elle avait chanté cela avec une voix vieillotte, qui charmait comme le carillon chevrotant d'un conte de fée; elle avait chanté cela avec des airs empruntés d'autrefois, sous sa fanchon rose. Et nous rêvions, en écoutant ce refrain, à une ville du moyen âge, bien claire et bien crénelée, sous ses campanes, dans une plaine verte... Mais prêtez plutôt l'oreille! Et tâchez donc, si vous le pouvez, de chanter aussi bien que grand'mère :

Bimm!... Ban!... Bô!
La chatte à Mitô,
Son chat, son chien,
Sa vache et son cochon.
Tout grôônde à la maison,
Tout grôôônnde! Tout grôôôônnnde!

Les paysans, les manants!
Apportez tout votre argent
Aux moîîînes! Aux moîîînes!
Orléans! Beaugency!
Notre-Dame de Cléry!
Vendi Vendôôôme! Vendôôôme!

Et comme c'était Noël — et que Noël procure de tendres rêveries et remue doucement les cœurs, — nous regardions la Seine coulant, au bas de nos vergers, sous un joli soleil d'hiver. L'éclusier du barrage avait allumé son feu — mon brave ami l'éclusier, qui me prend souvent dans sa barque au temps des nénuphars, et qui m'a montré les carpes nageant près de chez lui, dans l'eau claire. La fumée de son foyer montait tout droit au ciel.

Alors je me disais, en contemplant le paysage par la grande verrière qui s'ouvre dans le hall :

— Vais-je pas voir un ange voler, tout blanc, au-dessus des bois de l'autre rive, et qui va inviter l'éclusier, qui est pauvre, à aller voir le Christ?

Mais quelqu'un de très curieux, une petite fille aux yeux bruns, interrompit ma rêverie :

— Grand'mère! grand'mère! raconte-nous donc encore comment, à Vendôme, la Vierge a accouché!

— Volontiers! dit grand'mère, avec un petit sourire qui creusa les fossettes de ses joues — de ses jolies joues, faites de feuilles de roses, de grâces et de malices. Et elle nous dit, d'un air mystérieux, en rajustant une mèche d'argent sous sa fanchon ce vieux Noël de de son village :

— Eh bien! quand Joseph et Marie arrivèrent dans la ville où naquit autrefois le roi le plus habile et le plus saint des rois, Joseph dit :

Allons, ma chère amie,
Devers cet horloger;
C'est une hôtellerie,
Nous y pourrons loger.

L'auberge était, pardine! encore éclairée; des officiers de dragons y jouaient au piquet. Mais l'hôte dit à saint Joseph :

Pour des gens de mérite,
J'ai des appartements;
Point de chambre petite
Pour vous, mes bonnes gens.

Résigné, Joseph conseilla à Marie :

Passons à l'autre rue,
Laquelle est vis-à-vis;
Tout devant notre vue,
Je vois un grand logis.

Et la sainte Vierge répondit :

Aidez-moi donc, de grâce,
Je ne puis plus marcher;
Je me trouve bien lasse.
Il faut pourtant chercher.

Mais le deuxième aubergiste accueillit mal aussi la demande de Joseph :

J'ai bonne compagnie
Dont j'aurai du profit;
Je hais la gueuserie,
C'est tout dire. Il suffit.

Et saint Joseph alla ailleurs :

Monsieur des Trois Couronnes,
Avez-vous logement
Chez vous, pour trois personnes,
Quelque trou seulement?

Et l'hôte le brusqua :

Cherchez votre retraite
Autre part, charpentier;
Ma maison n'est point faite
Pour des gens de métier.

Mais la Vierge implora l'hôtesse :

Et vous, ma chère hôtesse,
Ayez pitié de nous;
Sensible à ma tristesse,
Recevez-nous chez vous.

L'hôtesse, doucereuse, répliqua :

Très volontiers, ma mie,
Mettez-vous sur ce banc.
Monsieur, voyez la Pie
Ou bien le Cheval Blanc.

Puis elle regarda la Vierge assise sur le banc, aux dernières couleurs du crépuscule, et elle lui dit :

Excusez ma pensée,
Je ne la puis cacher :
Vous êtes avancée
Et prête d'accoucher.

La sainte Vierge, en rougissant, lui avoua :

Je n'attends plus que l'heure;
Non, je n'ai plus de temps,
Et ainsi je demeure.
A la merci des gens.

Puis l'hôte appela sa femme :

Viendras-tu, babillarde?
Veux-tu passer la nuit?
Te faut-il être en garde
Sur la porte à minuit?

De sorte que l'hôtesse répondit :

C'est mon mari qui crie;
Il me faut retirer;
Hélas! je suis marrie
Qu'il nous faut séparer.

— Oui, conclut grand'mère, c'est parce que les hôteliers sont si méchants envers les pauvres que Jésus naquit dans une étable. C'est du moins ce qu'on racontait à Vendôme, à l'époque où le cousin Belle-Ton faisait la cour à la belle boulangère de la ruelle du Merderiaux, et où l'oncle Gageon racontait qu'il avait, en deux coups de sabre, tué trois Bavarois à la bataille de Wagram.

Et puis, ajouta-t-elle, chacun, n'est-ce pas, interprète la Bible à sa façon?

Et, en disant cela, comme elle était du fin pays de Touraine, elle prenait de petits airs précieux et souriants — et l'on eût dit une marquise parlant théologie à M. de Voltaire, au temps où on ne prenait pas les miracles au sérieux.

EUGÈNE DEMOLDER.

Veneris Ressurrectiones

A Vielé-Griffin.

I

La fleur des yeux est morte au jardin de ton corps
Et les grands lys des bras et les glaïeuls des lèvres
Et les pourpres raisins de ton grand corps sont morts,
Au beau jardin, les raisins clairs sont morts au vent du nord.

Les cormorans des soirs d'octobre ont laissé choir,
Plume à plume, leur deuil au jardin de la joie;
Immensément, ont laissé choir leur deuil de soir,
Sur les chemins du beau jardin d'espoir.

Tant d'échos morts! Et mortes tant de voix!
Là-bas, au loin sur l'horizon de cendre rouge,
Les arbres crient au ciel leurs branchages en croix :
Miserere sur les grands soirs et les grands bois!

Sois doucement l'ensevelie au jardin clair
Vénus, des lys des bras et des glaïeuls des lèvres
Et des vignes du soir — mais que dans l'air
Persiste à s'élargir l'odeur immense de la chair.

« Tes épaules pures et la guerrière ardeur
De ta tête, debout sur elles,
Intimidaient le temps mortel et tes prunelles
Définissaient l'éternité de la splendeur.

Tes mains douces comme du miel vermeil,
Cueillaient divinement aux espaliers de l'heure,
Les fruits riches du jour que l'aube effleure;
Ta chevelure était un buisson de soleil.

Ton torse, avec ses feux de clarté ronde,
Semblait un firmament d'astres puissants et lourds;
Et quand tes bras noués se fermaient sur l'amour
Le rythme de tes seins rythmait l'ordre du monde.

Sur l'or des mers, tu te dressais telle un flambeau ;
Tu te donnais à tous comme la terre,
Avec ses fleurs, ses lacs, ses monts, ses renouveaux
Et ses tombeaux.

Mais aujourd'hui, sois doucement la triste et la perdue
Au jardin mort, parmi les bois et les parfums,
Avec, sur ton sommeil, la douceur suspendue
D'une rose d'automne et d'ouragan tordue. »

II

Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ,
Deviens la Madeleine et laisse en toi descendre,
Mélancoliquement, sa grâce et son esprit;
Humble, ternis tes pieds dans de la cendre
Et que tes larges seins, immortellement d'or,
Et que tes yeux, miroirs de soleil et de fête,
Tes yeux, malgré mille ans d'amour, hautains encore,
Meurent, sous les cheveux qui pleurent de ta tête.
La terre exténuée a bu le sang des soirs
Et la détresse crie, aux quatre coins du monde,
Vers le calvaire et vers sa croix de gestes noirs.

Habille-toi de lin et de bonté profonde ;
Voici venir le Dieu de la douceur unique;
Voici sa face et le voile que Véronique
T'apporte, avec les clous, le suaire et la lance.

Voici l'heure nouvelle et pâle du silence :
Pour la première fois, avec ferveur,
L'homme s'en vient baiser les yeux de sa douleur;
Habille-toi de lin, Vénus, et bois la lie,
Dans le calice ardent des chrétiennes folies;
Voici le sang divin du bien-aimé :
Sources de feux, brasiers d'extase,
Rouges ciboires d'or, d'où se transvase,
A l'infini, l'amour immense et affamé.
Brûlures d'âme, au fond de la chair folle,
L'être total, ravagé en aimant

Sans néanmoins savoir comment
Trouver, pour se donner, la suprême parole!
Sourires clairs en des larmes heureuses,
Douces douleurs et tendresses peureuses,
Balbutiements familiers et pieux
Et tout à coup, ce don de prophétie,
Quand l'âme, en un moment, le change en Dieu,
Comme l'hostie.

Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ;
Voici ses longues mains impératives;
Voici les crins, les clous, les pierres,
Pour y meurtrir et y rouler ta chair.
Voici l'ivresse et la souffrance active;
Voici les couvents blancs et leurs linceuls de murs
Immensément dressés par la mort allouvie
Autour des cris et des désirs qui sont la vie;
Voici le sang qui perle et les supplices sûrs,
La nuit, sous l'effroi vert d'une lune qui hait.
Vénus, voici ton corps et ses bouches de plaies
Qui s'affolent et s'assoiffent de tout l'amour!

Habille-toi de lin, Vénus, et traîne jusqu'au bout
Ta sublime douleur d'aimer à travers tout,
Bien que déjà tombe le jour
Et que l'étoile soit éteinte,
Qui s'arrêta, jadis, sur Bethléem la Sainte.

III

Vêts-toi de sang, Vénus, voici quatre-vingt-treize :
Une fuite de rois, sous un couchant de braise,
Et l'échafaud ancré,
Vaisseau rouge, en des marées
De poings houleux vers des luttes exaspérées.

C'est toi, la Théroigne tragique et belle,
Qui tout à coup se dresse, en ces heures rebelles
Comme autrefois tu fus la sainte et l'amoureuse.

Plus large et haute encor, ton âme aventureuse
Avec douceur, jadis, avec rage, aujourd'hui,
Se donne à tous; tu es, selon les temps, ce cri
D'amour, de charité, ou de justice,
Qui part et va rouler dans l'infini,
A travers joie ou pleurs, à travers sang ou lie,
Ce cri, toujours jeté, toujours brandi,
Par la fièvre et la folie
Idéales du sacrifice.

Voici : la ville est en colère et en tempête,
Depuis que tout à coup les cœurs
Se sont épris d'un code de bonheur
Merveilleux et nouveau — et que les têtes
Luisent d'ardeur, sous l'espoir d'or de la conquête.

Des volontés d'éclair passent dans les cerveaux,
Des bras soudains dont les rages fécondent
Apparaissent, géants de force et de marteaux;
On ne sait quel orage autour des peuples gronde
Et leur donne sa voix et les arme de feux.
Leur front dresse son mur contre l'orgueil des dieux;
Ils entendent, au delà de l'heure, l'appel
De ceux qui connaîtront un temps plus mutuel,
Quand les sceptres seront comme des tiges,
D'où tomberont des fleurs de vice et de prestige.

Sois désormais la vie en lutte avec la mort,
Vénus, verse ta fièvre et ta jeunesse aux foules;
Sois ses fureurs et commande ses houles
Et sois publique et sois divine encor!
En tous ces bras armés, en ces frustes cervelles,
Le sang du vieux destin monte et se renouvelle :
L'heure est d'amour et de meurtre grandie;
On tue, au nom de l'avenir sacré; des voix brandies
— Rages, ferveurs, pitiés, espoirs — se fondent,
Autour du berceau rouge, où balbutie un monde.

Vénus, recueille en toi cette ivresse angoissée;
Que du fond de ta chair et de ton cœur,
L'amour afflue et règne enfin dans ta pensée;
Aime l'humanité qui est l'âme meilleure
En tourmente et en vertige vers le bonheur;

Livre et prodigue-toi à tous ceux qui t'appellent,
Non plus, parmi les dieux, ni à genoux
Devant les Christs — mais debout parmi nous
Et simplement humaine et maternelle;
Et que tes yeux soient la clarté,
Que ta beauté soit l'harmonie,
Que ta tendresse et ton esprit soient le génie,
D'où jaillira, tel jour, l'ordre ressuscité.

EMILE VERHAEREN.

LE PASSEUR D'EAU

(CONTE DE NOËL)

Le grand fleuve coulait à travers la forêt. Au milieu des arbres, sur la rive, s'élevait la maisonnette de Sam, le passeur d'eau. Cet homme était très gai. Ses chansons se mêlaient continuellement à celles des oiseaux et, si quelqu'un réclamait ses services, c'était en chantant qu'il poussait doucement son bachot jusqu'à l'autre rive. Il n'avait jamais désiré la richesse, et tout son bonheur consistait, quand il en avait le loisir, à se coucher au soleil pour y rêver en écoutant le clapotis des flots.

Or, un jour, la fille du roi vint à passer par là. C'était une très belle princesse : le regard de ses yeux était plus doux que celui des myosotis, sa voix surpassait en mélodie les notes des tendres fauvettes. Sam demeura en extase devant elle. Quand elle fut debout dans sa pauvre embarcation, il se dit qu'il n'y aurait rien de comparable à la regarder toujours en laissant sa barque aller au fil de l'eau éternellement. Ainsi, il oubliait de pousser sa longue perche; le bac s'arrêta et le courant le fit tourner sur lui-même. La princesse poussa un cri et la frayeur amena une vive rougeur sur ses magnifiques joues. Sam la rassura. Il la regarda s'éloigner l'âme pleine de regrets.

Dès lors, le charme de sa vie s'évanouit. Il n'y eut plus de plaisir pour lui, ni à chanter, ni à rêver. Qu'il tînt les yeux ouverts ou qu'il

les fermât, il revoyait sans cesse l'image de la princesse. L'hiver qui approchait vint encore augmenter sa souffrance; allait-il toujours être aussi malheureux? Ah! s'il pouvait épouser la princesse! Mais comment voudrait-elle pour mari un pauvre passeur d'eau!

Cette réflexion le décourageait et il pensa qu'un jour il conduirait sa barque au milieu du fleuve; là, il se coucherait dans les eaux calmes qui se refermeraient sur lui et lui donneraient un sommeil où n'apparaîtrait plus la princesse adorée.

***

C'était la nuit de Noël. Les petits enfants, avant de se coucher, avaient placé leur soulier dans l'âtre; mais le bonhomme Noël éprouverait bien des difficultés pour aller, à travers les cheminées, y déposer ses récompenses, car les toits étaient couverts de neige. Sam, le passeur d'eau, dans sa cabane obscure, pensait à la fille du roi. S'il eût pu espérer que Noël lui apporterait l'objet de ses désirs, comme il eût mis son sabot plein de paille!

Vers minuit, quelqu'un vint frapper à sa fenêtre ainsi que le faisaient d'ordinaire les voyageurs nocturnes. Il se leva en maugréant, s'habilla, enfonça sur ses oreilles sa casquette de loutre et ouvrit sa porte. Un homme l'attendait.

— C'est pour passer l'eau? demanda Sam.

— Oui, répondit sèchement l'inconnu.

Le fleuve semblait dormir dans son large lit bordé de ouate blanche. Tous deux montèrent dans la barque que Sam poussa au large. Au bout de quelques minutes, malgré ses efforts, il lui parut qu'elle remontait le fleuve. Il regarda l'homme qui se trouvait debout à l'avant et, à la lumière de la lune, il aperçut une figure moqueuse terminée par une longue barbiche. Le bac accélérait sa marche et le voyageur riait des efforts du passeur d'eau. Alors, celui-ci comprit qu'il avait affaire au diable en personne et, résigné, s'assit à l'arrière.

On eût dit que tous les poissons s'étaient attelés sous l'embarcation et nageaient à grande vitesse. Les hauts arbres avec leur perruque blanche avaient l'air de fuir sur les deux berges. La nuit était belle et l'esquif volait avec rapidité sur une glace reflétant un ciel plein d'étoiles.

Enfin, Sam interrogea son compagnon :

— Où me conduis-tu?

— Tu le verras.

— Si d'autres voyageurs m'attendaient, tu me ferais perdre l'aubaine...

— Ne crains rien, je te dédommagerai.

Sam se tut. Bientôt leur bateau ralentit sa marche. Sur la berge, le passeur d'eau vit de longues ombres se mouvoir à côté d'un tas très brillant. Ils abordèrent et l'inconnu dit :

— Il est temps de t'apprendre ce que je veux de toi. Tu m'as reconnu sans doute, je suis l'Ennemi de la lumière. Cette nuit, Jésus descend sur la terre pour me disputer les hommes, il est donc temps que je renouvelle mes provisions de guerre; c'est pour transborder mes armes que je t'ai emmené.

Ce que le diable appelait ses armes, c'était un monceau de pièces d'or. Aussitôt que les deux arrivants furent à terre, des mains invisibles chargèrent instantanément la barque. Sam n'en pouvait croire ses yeux de voir tant de bel or étincelant dans son vieux bachot à moitié consommé! Ainsi qu'il lui fut commandé, il sauta à pleins pieds à même ces richesses et gagna lentement le bord opposé. A peine y fut-il arrivé que le déchargement s'opéra de la même façon que le chargement. Sans voir personne, le passeur d'eau entendit le joyeux tintement des louis qui passaient du bateau en des mains mystérieuses. Il recommença cent fois de suite la traversée et le tas ne semblait point diminuer. Ses bras ne se fatiguaient pourtant guère, car l'embarcation, comme un être animé, se dirigeait d'elle-même.

Son compagnon lui dit :

— C'est assez. Maintenant, remplis pour toi ton bachot : ce sera ton salaire. Entasse tant que tu peux de ces belles pièces et reconduis-les à ta cabane.

Sam hésita, croyant avoir mal entendu.

— Allons, paresseux! Dépêche! Seulement, dès aujourd'hui, un contrat nous lie : tous les jours de Noël, à minuit moins un quart, tu m'attendras dans ta barque et tu viendras accomplir la même besogne qu'aujourd'hui. Chaque année, tu seras payé de même. Mais prends garde, Sam le passeur d'eau! Si tu oubliais le Grand Noir, le Grand Noir ne t'oublierait pas!

Sam emplissait, emplissait tellement que les louis glissaient des deux côtés, tombaient dans l'onde étincelante à la clarté de cet autre grand louis d'or qu'on voyait plaqué au ciel. Le Diable se mit à rire, car il n'y avait plus place pour l'homme dans son bateau et il fut obligé, à regret, de retirer de l'or dont il s'efforça néanmoins de garnir ses poches.

— Au revoir, camarade! A l'an prochain, à la même heure! Bonne mémoire! lui cria l'être à la longue barbiche, pendant que le bachot s'éloignait, emportant Sam et sa fortune.

Il était très heureux, Sam, de tout cet or, mais c'était surtout en pensant à la fille du roi.

***

Sam devint un riche seigneur. Il abandonna la rive où il avait vécu si tranquille, où il avait fait de si beaux rêves en poussant sa barque au bout de sa longue perche. Il fit construire de magnifiques châteaux, eut de beaux équipages; une foule d'amis inconnus vinrent à lui en l'appelant « mon cher prince ». Il était bien de sa personne et se trouvait à son aise dans ses habits somptueux tout chamarrés d'or. Pour comble de bonheur, il fut reçu à la cour, plut à la fille du roi et devint l'époux de la belle princesse. Alors, ce ne furent que fêtes et réjouissances en son honneur. Il oublia bientôt l'incident auquel il devait son opulence. Il s'habituait d'ailleurs à l'idée qu'il était le maître et que personne ne pouvait rien contre lui; c'est ainsi que Noël arriva sans qu'il y eût songé. On avait résolu, au palais, de célébrer la veillée du grand jour d'une manière extraordinaire. Quand vint le soir, les salons se transformèrent en une véritable féerie. Des milliers de bougies de couleurs s'allumèrent au milieu des fleurs, et leur éclat faisait briller les costumes couverts de pierreries que les courtisans avaient revêtus. Des glaces nombreuses multipliaient les lumières à l'infini. Au centre, s'élevait un splendide arbre de Noël. C'était le plus grand sapin qu'on eût trouvé, mais les salles de la demeure royale étaient tellement vastes qu'il ne touchait pas encore le plafond. A chacune des branches étaient accrochés des bijoux d'or, d'argent, de diamant étincelants, que les seigneurs se partageraient à l'issue de la soirée. Le prince était assis sur un trône élevé à côté de celui du monarque et recevait comme lui les hommages.

Soudain, on entendit frapper à coups redoublés à la porte des appartements; un domestique annonça au prince qu'un inconnu demandait à lui parler. Le gendre du roi sentit un frisson lui passer dans le dos et se rappela qu'à ce moment, selon son serment, il devait se trouver au bord du fleuve, attendant le Grand Noir; une pâleur mortelle envahit sa face et il dit, effrayé :

— Qu'on jette dehors cet intrus!

Mais, aussitôt, il se sentit entraîner lui-même par deux valets qui le tenaient chacun par un bras. En un clin d'œil, un changement

complet s'était opéré en lui : sa couronne était remplacée par une casquette vieille et malpropre, son manteau d'hermine et d'argent par une veste loqueteuse ; il portait aux pieds d'affreux sabots pleins de boue, sa barbe était ébouriffée, sa figure barbouillée, ses mains durillonnées ; bref, c'était l'ancien Sam, Sam le passeur d'eau. Il eut beau se récrier, se débattre, les larbins, obéissant à l'ordre donné, le bousculèrent, le frappèrent, le houspillèrent et finalement le jetèrent dehors au grand plaisir de toute la cour qui pestait contre le manant. Quand le calme fut rétabli, les seigneurs cherchèrent partout le prince et ne le retrouvèrent pas.

Sam comprit la puissance de l'être avec qui il avait affaire et ce à quoi il s'exposait en manquant à sa parole. Il ne raisonna guère ; minuit moins un quart approchant, il se prit à courir de toute la force de ses jambes et il lui sembla que sa rapidité se décuplait. Il traversa les champs, les prairies, le bois et arriva essoufflé au bord du fleuve. Là, point de barque ! Il éveilla celui qui l'avait remplacé dans sa misérable chaumière :

— Donne-moi ton bachot, lui dit-il, je te le ramènerai avant l'aube, tout rempli de pièces d'or.

Lorsqu'il fut sur le fleuve, un second personnage vint prendre place à côté de lui ; il n'eut pas de peine à reconnaître l'homme à la barbiche qui le regardait en ricanant affreusement, et il entendit ces mots :

— Bonjour, Sam à la cervelle d'oiseau ! La richesse fait donc oublier les amis !

Il ne répondit pas, assis comme la première fois à l'arrière, pendant que le bateau filait rapidement, sans secousse. Arrivé à destination, il passa cent fois son bachot bondé d'or, secondé toujours par des êtres invisibles et muets. Puis le Diable dit :

— Paye-toi.

Sam pensa que ce n'était pas pour lui et chargea beaucoup moins sa barque et il y monta.

— Au revoir, camarade ! à l'an prochain, à la même heure ! Et si tu oubliais le Grand Noir, le Grand Noir ne t'oublierait pas.

Quand Sam aborda à son point de départ, son successeur crut devenir fou de joie ; il avait craint un moment de ne plus revoir ni bateau ni batelier, et du coup il était riche !

Sam s'achemina vers le palais du roi ; sans qu'il s'en rendit compte, lorsqu'il fut aux portes, il avait retrouvé ses beaux habits et ses airs de chevalier et l'on n'osa pas, par discrétion, le questionner sur son absence.

L'année suivante, il n'eut garde de se laisser prendre : Noël arriva, il prétexta un voyage et le jour voulu, à minuit moins le quart, se retrouva humblement au service de M. le Diable.

***

Depuis cinq ans, il accomplissait sa tâche affreuse et, chaque fois, il avait enrichi un passeur d'eau qui s'était empressé de céder sa place à un confrère. Mais Sam commençait à souffrir d'être le serviteur du Grand Noir et il n'eût pas hésité, pour se soustraire à cette sujétion, à recourir aux ruses les plus méchantes et à devenir aussi canaille que son maître.

Un jour de printemps qu'il se promenait le long du fleuve, cette idée lui revint, empoisonnant encore le plaisir qu'il éprouvait. Il fut soucieux et, à la fin, désespéré, il s'écria :

— Quand donc ne serai-je plus obligé de passer ici dans cette maudite barque à minuit!

Il pensa longtemps et marchait toujours. Devant lui, cheminait un gars plein de santé et de jeunesse à qui cette magnifique journée mettait des notes dans le gosier. Il chantait :

On djou nos vîx neur Djial
To s'porminant à pîs,
A to passant por chal
Intra s't amon l'mounî;
Min nos t'homme foer farceur,
Brûta, on pô meichant,
Esserra nos vîx neur
Divins on seich foer grand.
So l'air di tra la la la (bis)
So l'air di traderi dera
La la la.

Le prince Sam écoutait : la chanson racontait comment le diable, étant entré un jour en passant chez le meunier, fut enfermé par ce dernier — fort farceur — dans un grand sac. Un valet étourdi vida ce sac sous la meule avec le bon grain et le Vieux Noir fut réduit en poudre. Malheureusement, le meunier fut attrapé, car la farine devint noire comme du charbon et dut être jetée aux poissons.

Sam se frappa le front : une idée surgissait dans son esprit et aussitôt il se promit de la réaliser. Il se trouvait à un endroit où le cours d'eau faisait un coude très prononcé; immédiatement après le tournant une grande île divisait le courant; les deux bras du fleuve

étaient profonds, mais très étroits. Lorsque l'année courut à sa fin, le prince fit construire, sur chaque bras, un moulin puissant. Les assises se composaient d'énormes quartiers de pierre et la roue toute de fer se hérissait de terribles palettes. Le pauvre Sam avait-il donc l'intention de se faire meunier? Oui, et vous allez savoir quel grain il s'apprêtait à moudre!

A l'heure où, dans toutes les églises, on s'apprêtait à célébrer la venue au monde du petit Jésus, Sam, comme d'habitude, attendait celui à qui il devait cette nuit de travail. Il avait encore emprunté le bachot du passeur d'eau. Bientôt, l'homme à la grande barbiche apparut, prit sa place, debout à l'avant et tourné vers son compagnon qui se tenait assis à l'arrière; et le voyage commença.

Soudain, Sam, qui paraissait inquiet, s'aperçut qu'ils approchaient de la courbe derrière laquelle il avait élevé ses moulins. Le Diable entendit le bruit de l'eau soulevée par les roues et Sam se prit à trembler de tous ses membres. Le Grand Noir écouta, puis, trompé sur le son, il dit :

— Le vent souffle furieusement dans les arbres de ce côté!

— Oui, répondit l'autre rassuré, le vent souffle furieusement... — et soudain, plouf! il sauta au milieu de l'onde. Le diable, tout étonné, le regardait se débattre et la barquette filait avec rapidité... Elle s'engagea dans la roue du moulin gigantesque... Au même instant, retentit un cri effrayant que l'on entendit cent lieues à la ronde.

Sam, qui nageait parfaitement, eut vite regagné la rive et, quand il fut debout et qu'il regarda du côté du moulin, il vit, battant l'air, les deux grandes jambes du Diable qui avait été saisi entre les palettes de la roue et qui allait être déchiré en morceaux.

Alors Sam, délivré de son maître impitoyable, se mit à rire de bon cœur du tour qu'il venait de jouer au Grand Noir et regagna son palais en chantant la chanson qu'il avait un jour entendue :

On djou nos vîx neur Djial
To s'porminant à pîs...

On raconte qu'à quelque temps de là, le fleuve fut couvert à sa surface d'une multitude infinie de poissons morts, montrant leur ventre argenté : ils avaient péri pour avoir mangé du diable!

Quant à Sam, l'ancien passeur d'eau, il devint roi après la mort de son beau-père et fut très heureux avec la belle princesse.

HUBERT STIERNET.

ENLUMINURE

(CHANSON)

MOI comme ma joie est Hollande,
j'ai bâti du côté du jour,
et dans des arbres tout d'atours,
ma maison qui est en Hollande
avec la mer autour,

et mon cœur y vit sa semaine
avec sa joie, avec sa peine,
et Jean qui rit, ou Madeleine,
mon cœur y passe la semaine
avec la mer autour.

Or, en attendant son dimanche,
mon âme est là comme un pêcheur,
au bord de l'eau et sous les branches
à causer bas avec mon cœur,
près de la mer autour,

d'une paix dont la bonté franche
serait de partager d'amour,
toute ma vie dont c'est le tour
de mettre enfin sa robe blanche
avec la mer autour,

car tout est prêt jusqu'à moi-même
dans la maison de bon séjour
pour le bonheur qui vient quand même
quand on l'attend celle qu'on aime
avec la mer autour.

MAX ELSKAMP.

DES SOUVENIRS

Des souvenirs fanés m'enveloppent depuis hier.

Souvenirs mélancoliques, paysages d'automne... C'est un départ, le retour, après quelque vacance, par un jour d'octobre, beau mais froid et brumeux sous un soleil d'acier... le défilé des campagnes endormies de rêve sous l'automnale vapeur bleue; des campagnes plates, infinies... prairies désertes, un talus et la haie rousse... des campagnes encore. Le train va, accrochant ses fumées au hasard de cimes nues, l'éternelle fumée de vie qu'on regarde un moment derrière soi et qui flotte, et qui meurt... Tristesse de cette fumée si vite lointaine, pendue aux branches sans feuilles, si vite morte! On voudrait s'arrêter un instant, retenir des deux mains ce train inflexible qui vous emporte, être faible et petit, dans la mélancolie grise de ce jour d'automne, devant les choses graves qui vous regardent passer, mais il faut aller... Et c'est la campagne, une prairie fauchée, un champ où un être irréel se penche vers la terre d'un geste fatigué... C'est des toits roses, d'un rose gris sous le brouillard, des maisonnettes mystérieuses, des choses pensives et fermées qui semblent voir venir le linceul de l'hiver. A quoi bon vivre? Il y a ce jour trop de silence, trop de renoncement, trop de gris et trop de jaune... Pourquoi les oiseaux ne chantent-ils pas?... Pourquoi y a-t-il eu des fleurs, des feuilles, des choses vives et joyeuses... et pourquoi ce si grand silence? On ne sait pas, on meurt d'incertitude... De quelle incertitude? On ne sait pas! On a le cœur gris, silencieux, renoncé épouvantablement, seulement parce que tout est ainsi autour de soi; on voudrait fermer les yeux et ne plus être... Et la fumée va, et le train va... Et c'est la fuite d'une forêt somptueuse aux feuilles d'or et de rouille massées sur le ciel clair, la forêt en feu et en sang, exhalant son dernier souffle de vie, déployant sa plus grande richesse avant la mort... de l'or aux cimes, de l'or entre les troncs, en tapis épais où apparaissent ici et là des mousses sombres, vertes encore, d'un vert vivace et robuste, et les taches sanglantes des feuilles rouges... la forêt en soleil couchant.

Où me mène ma vie? Où me mène ma vie? — J'ai appuyé à la vitre mon visage douloureux et j'ai regardé fuir la forêt... Je ne

peux pas empêcher la forêt de passer! Derrière moi je regarde les jours anciens... Fumée! Fumée déjà morte! Ah! pourquoi tant d'attentes! tant d'espoirs! tant de rêves!... Les choses si longtemps désirées sont passées... les jours que j'attends passeront; je ne peux rien prévoir des paysages où je m'avance; je sais seulement qu'ils passeront l'un après l'autre et comme en rêve, jusqu'à l'instant où le train s'arrêtera tout à coup... Des images confuses resteront en moi, et de tous mes regrets je ne saurai lequel je regrette le plus!

Où me mène ma vie?

Longue avenue, avenue sans fin; les deux files d'arbres font un angle dont l'extrême pointe, tout là-bas, se fond dans des buées; un brouillard de silence éloigne les bruits proches, les enveloppe d'irréalité... Cris, voix grossières, roulements de voitures s'entendent vaguement comme dans un rêve... De grêles ramures entrecroisent ingénieusement leurs fils fragiles sur le ciel bleu et blanc; les dernières feuilles jaunes palpitent au long des branches dépouillées, semblables à des papillons morts, se détachent une à une, nettement, et en broderie fantastique glissée sur le blanc et le bleu du ciel... Tout est lointain, adouci, résigné, et la vie subit l'attraction de l'âme des choses... la vie s'éloigne, se résigne, s'imprécise, se fond dans les feuilles mourantes et les feuilles tombées... les révoltes s'apaisent; un besoin de douceur, un besoin de paix et de bonté joint les mains d'êtres inconnus dans les régions secrètes de l'âme. — Que veut-on?... Se résigner, *se résigner;* la douceur mystique du renoncement inonde l'âme comme une eau tiède... Se résigner à quoi? Pourquoi? On ne le demande pas! C'est le désir veule du repos, fardé de sacrifice... Paresse du cœur las de veiller à sa joie égoïste et qui s'endort. Résignation, renoncement; on renonce à toute possession, même la plus légitime, et l'on s'endort... Pourquoi lutter? Pourquoi chercher? Les feuilles tombent... une petite somme de vaillance s'envole dans chaque feuille et tombe... Les feuilles jaunissent, les branches sont nues... des buées molles, enveloppantes, azurées, éteignent l'ardeur des rêves.

BLANCHE ROUSSEAU.

ELLORE

(FRAGMENT)

ACTE PREMIER

L'heure d'automne au pays du soleil pâle et de la belle neige : une route blonde ; au loin une prairie.

Safel

DIS-MOI des paroles d'amour ?
L'air déjà froid est sans pitié
pour les fleurs d'été
que nous sommes
et ses baisers nous font souffrir de joie,
Ellore ; et tu n'as pas sommeil
comme ce jaune soleil au ciel.
Nous irons donc dans la prairie
tout à l'heure au souffle de l'automne
et ta bouche rouge de belle fille
me dira des paroles d'amour...
Inquiétude de vivre !
Nous savons la source
et la cigale et la jaune abeille,
et la fatigante caresse
de la brise trop douce
qui nous apporte des bouffées de senteurs
comme à ta bouche une ivresse
éternelle...
Dis-moi des paroles aussi belles
que le jour ?
Là-bas,
la prairie est toute calme
de la pureté du matin et du ciel,
et blanche en moi cette joie
d'être imprégné de la fraîcheur nouvelle
épandue dans l'air
et de sentir comme des lèvres de rosée

me boire naïvement sur les lèvres
à longues gorgées.
La prairie est claire
et tu es gaie,
et la chèvre broute la haie
d'automne jaunissante
où ma volupté de vivre en fleur
te mènera tout à l'heure;
en la prairie sacrée,
le long de la haie
qu'agite
le vent d'automne agile...
Certes nous irons
parmi les boucs et les chèvres,
et nous nous pencherons
au bord de la source monotone
et nos jeunes lèvres,
Ellore, se rafraîchiront
dans la froide eau blonde,
si tu veux?
O prairie! ô source! ô jour!
quels miraculeux flots de vie
s'épanchent
sur nos dents blanches!
Et des oiseaux qui s'aiment
chantent et chantent là-bas,
dont les scintillantes voix
lointaines, étoiles,
ravissent ta gorge, sans doute,
comme ta longue main pâle
le pétale éphémère...
Ecoute...
Et regarde ma bouche légère,
un peu froide d'accueillir
le baiser nouveau de l'air :
elle sait le rire sonore.
Le rire
et l'été aux détours des allées?
Le sourire et l'automne?
Chaque chose de la vie
est comme l'ombre ou l'éclat
d'une autre chose,
n'est-ce pas?
Le matin et la jeune fille?

Mais ne parlons plus ainsi :
ma voix éblouit
nos tranquilles paupières
et frissonne du silence
des simples fleurs d'ici-bas
odoriférantes;
et nous passons vite
avec ta main d'amante
sous le ciel éternel,
et ta lourde chevelure
et le jour, et le fruit pur
où boit la lèvre à son image :
le matin et la jeune fille,
ces choses au même visage...

Acte II

La prairie

JEUNE fille sur le chemin vierge
de tes destinées!
Penche-toi et cueille...
Voici ta faucille.
Toute ma vie
s'épand sur l'herbe
avec sa joie d'hyménée
qui s'étonne;
et voici ta main blanche,
maintenant, et ton haleine.
La haie
perd son vieux feuillage
et la source est froide d'automne.
Amante sereine,
taisons-nous, taisons-nous :
la mer est grande et profonde,
et bleue et verte et blonde,
et la vague est haute et belle.
Le ciel et nos destinées?
La mer et le ciel?

Et nos paupières sont faibles à mourir
qui tressaillent et pâlissent,
et la source et la fleur,
comme Celle qui se baigne
sans cesse, ô rougissante baigneuse,
ou Celle qui saigne;
et j'entends nos pas frémir
avec la feuille et la branche
parmi la prairie froide
où chantent la source et la brise
et les chèvres bondissent.
O prairie! ô source! ô jour!
Ellore d'amour,
penche-toi et sois la belle abeille
butineuse;
cueille de l'herbe heureuse
pour tes deux boucs malades
restés à l'étable :
voici ta faucille.
Mais avant prête l'oreille
à ma voix sans mélancolie?
Je te dirai mon ravissement
de penser à cet automne
de douce tristesse
qui se balance aux branches
et dans tes longues tresses;
je te dirai ma joie nouvelle
et mon merveilleux espoir,
comme ta main blanche
et ton haleine,
et tes seins et ta hanche.
Ecoute...
Mais le jour t'invite au baiser
parmi sa pâle lumière
et son azur,
et la source te convie
à rafraîchir ta langue et ta gorge légère,
Ellore, car tu es simple et simple
de tes yeux et de ta chevelure
comme de ta lèvre aux fleurs pareille,
Ellore, car tu t'éveilles
avec la jaune aurore tremblante
et l'aile blanche se ferme
et la paupière se clôt

quand le soir tombe sur mon amante...
Douces larmes, hélas!
Ma volupté n'a pas encore
la blancheur ni la pureté
du cygne sur l'eau du bel été
— Voici mes mains jointes... —
et si je pleure
d'aller plein d'inquiétude ainsi
sur la route épineuse et fleurie
du bonheur suprême, ô blonde Ellore,
accueille avec joie mes caprices?
Je dénoue ta chevelure.
Tes grands yeux humides luisent.
Haute caresse!
Voici ma bouche ouverte.
Et ton sang d'étoile rougit ton corps
où je te mords avide d'ivresse...
Oh! capricieux suis-je!
Ton sang! Ton sang : oh! que j'y boive
un peu de ta vie?
Voici ma bouche ouverte.
Voici ma langue.
Je chancelle, ivre!
Ton sang! Je t'ai fascinée
et ma chair de fièvre a frémi,
Ellore; et ma lassitude survenue
me laisse mieux entrevoir,
à travers sa douceur,
le bouquet odorant
des jouissances de la terre
où même la plus noire tristesse
est fille de la Joie claire.
Mais tu es lasse
aussi de toutes les voluptés
de l'heure qui fuit et s'efface
aux lignes des choses;
et le long de ta vie passe
la riante clarté
passe l'ombre,
et parmi ta chevelure
où l'hyacinthe et la rose
se transfigurent
et l'automne se repose.

ARTHUR TOISOUL.

L'AME QUI PART

La vie en lui se raréfiait doucement. Il traversait cette phase, béate presque, où l'agonie semble entrer en de la sérénité. Il mourait avec lenteur. C'était en lui l'hésitation tremblée et chancelante du souffle, l'inertie peu à peu alourdie des organes, la totale paresse du corps qui s'abandonne à la passivité. Il n'avait plus de mouvements, parfois seulement des gestes courts, très expressifs. Et toute la vitalité suprême de son être s'était résorbée en ses yeux qu'il avait large-ouverts et avides, comme s'ils eussent voulu, avant de s'éteindre, voir encore et profondément.

Il passait ses journées, en silence, étendu dans un grand fauteuil, devant la fenêtre. Le paysage était de jeunesse éternelle. Les forêts ondulaient, immenses et vertes, sous le ciel. Le petit lac aux pieds de la maison faisait son bruit câlin, son bruit mouillé. Et des oiseaux, à toute heure, chantaient d'éperdues musiques. Mais il ne les entendait pas et avait comme la frayeur de regarder trop loin, là-bas, dans les lumières de la vie. Il avait l'air de s'écouter. On eût dit que d'absorbantes harmonies se formulaient en lui; que toutes les clameurs du dehors, en pénétrant dans son cœur, se transposaient jusqu'à ne plus être que la simple et mélodieuse forme de l'inouïe symphonie dont il palpitait.

Il ne parlait plus. N'était-ce pas à croire qu'il pressentait l'inexorable et graduel appauvrissement de son individualité et qu'il craignait, avarement, d'en gaspiller quelque peu en futiles paroles? Il évitait tout signe extérieur et sensible de sa pensée, et si certaines clartés émues ne s'étaient allumées quelquefois en ses prunelles tandis qu'il contemplait Margy, il eût paru étranger aux choses qui l'entouraient.

Une dilection étrange le prenait pour tout ce qui était petit, pour tout ce qu'il sentait de faiblesse ou de déclin. Jamais il n'avait tant aimé les fleurs. Il s'en faisait arracher des monceaux par Margy. Il les voulait devant lui, en désordre et tumultueusement pêle-mêle. Il les saisissait, alors, de ses doigts amaigris, les palpait, les portait à ses lèvres, puis les gardait en mains, ayant une joie à en sentir la chair délicate peu à peu échauffée de la tiédeur de ses paumes. Et quand elles étaient fanées et alanguies, il les caressait encore avec une sorte de tendresse fébrile et les reposait sur ses genoux.

Il aimait aussi regarder, par la chambre, les mille jeux d'ombre et de reflet, sur les objets. Il chérissait les frêles lueurs sur les tapis, les lèvres de soleil qui semblent se fondre en baisers clairs. Il était ravi quand un calme rayon tombait sur lui, le vêtant d'une chaleur limpide, lui dessinant sur les ongles de fines initiales de lumière.

Méme, en Margy, ce qu'il préférait le plus délicieusement, c'était les infimes détails de charme : les longs cils récurvés, les guillemets de duvet au coin de la bouche, les plis de peau rose dans le cou, les boucles de cheveux sur l'oreille. Quand elle était près de lui, il s'amusait comme un enfant à lui poser les doigts sur les paupières, il touchait ses cheveux, les défrisait, ou bien, longuement, examinait ses mains pâles. Son cœur, dans la sourde conscience de sa déchéance, comprenait que, seuls, les petites choses anémiques, les rien du tout charmants étaient encore à sa portée, et c'est pourquoi, instinctivement, il détournait les yeux de la fenêtre où, trop large, l'horizon s'ouvrait, et c'est ainsi qu'il ne souhaitait plus écraser Margy en ses bras, mais qu'il se bornait à affectionner dans sa personne les minimes beautés qu'il pouvait encore saisir.

Et les jours s'écoulaient, lents, et les heures fondaient, dissolvantes, faciles. Inlassablement, il demeurait assis au fond du grand fauteuil, où, peu à peu et davantage, il s'effondrait, muet et pensif et ne répondant même pas, quand Margy lui parlait, quand, inquiète, elle l'interrogeait ou, folle, baisait ses mains avec emportement.

Une grande ténèbre intérieure et douce semblait s'être résolue en lui et il ne percevait pas combien irrésistiblement les choses s'éloignaient de lui, combien minables et impuissants étaient ses derniers gestes. Il n'était plus que son regard qui le rattachât à l'existence. C'était le seul lien, immatériel et fluide, qui l'unît encore à ce qui l'entourait. Il s'éliminait un peu à chaque minute et cependant que ses pauvres chairs s'en allassent en sueurs, il n'entendait pas, derrière l'ombre de sa vie, la perfide et veloutée approche de la mort. Parfois, pourtant, aux heures très chaudes de midi, alors que, toute et vibrante, la terre se pâmait sous du soleil et que des parfums de roses — exaspérés — se bousculaient dans l'air de la chambre, une divination subite semblait le traverser. Il portait les mains à ses tempes froides et une douloureuse, acérée terreur lui montait au cœur. Il levait sur Margy ses yeux éperdus d'angoisse comme pour dire : « Oh! n'est-ce pas? je ne vais pas mourir! » Et elle devait sourire, le gronder tendrement. Elle le faisait taire en le caressant, et des larmes roulaient dans sa gorge,

acides, corrosives. Et petit à petit, il se rassurait. L'affolement qui l'avait envahi, si soudainement, se dissipait. Ses yeux se pacifiaient, et il retombait à son immobilité, à la léthargie sombre et tenace où, graduellement, son être se décomposait.

Vers le soir, il reprenait un peu de force. Le crépuscule paraissait lui instiller aux veines je ne sais quelle excitation factice et illusoire. A mesure que l'ombre emplissait la chambre, se tramait impalpablement partout, il sentait un flux d'énergie nouvelle lui battre au cœur. Alors, il voulait qu'on ouvrît la fenêtre devant lui. Le paysage ne l'effrayait plus. Le jour ne s'ouvrait plus, illimité, éblouissant. C'était le soir, la douce pensivité de l'horizon qui se recueille, les brouillards entre les troncs, les frémissements parmi les feuillages, le ronron du petit lac qui a l'air de compter à voix basse et recompter ses vagues menues. La sensibilité attendrie des choses l'invitait. Il se risquait — frileusement — à sortir de son silence. Il regardait au dehors, appelait Margy, souriait, puis disait quelques mots :

— Amie, j'ai cru que ce jour ne finirait plus. Amie, vous êtes si bonne et je vous aime tant! Oui, je vous le dis, j'ai cru que ce jour ne finirait plus. Il s'est arrêté longtemps dans le ciel qu'il ne voulait plus quitter. Les lumières étaient collées sur la terre comme des lèvres sur des bouches. Et le crépuscule a été pénible. Il ne savait venir. Mais tout s'est éteint maintenant...

A l'entendre parler, un insensé espoir faisait vibrer Margy... Oh! non! il ne mourrait pas!... Elle ne voulait pas! Et heureuse qu'il consentît à prendre garde à sa présence, elle s'en venait près de lui, étroitement, comme aux jours d'étreinte et de volupté, et, dans ses tièdes paumes de vie, elle prenait les mains tristes de Georges.

Mais déjà il se taisait, attentif. La paix du soir l'attirait. Il écoutait la chanson menue des feuilles, le très minime ruissellement de l'eau, le bruit de soie de l'étang. La ténèbre tombait. Le site s'approfondissait dans une perspective de limpidité bleue. Et tout au bout, où le ciel béait entre les arbres écartés, un pâle infini de pureté se levait.

Georges demeurait multiplement pensif. Son âme s'éparpillait; sa rêverie s'émiettait. Il contemplait les mille fragmentaires sensations qui affluaient en lui — obstinément — comme on contemple les reflets divers et chatoyants épars en les éclats d'un cristal brisé.

Margy l'appelait avec douceur : « Georges! A quoi songez-vous ?... » Il n'entendait pas. Elle lui prenait la tête alors et, affectueuse, tout contre lui, répétait : « A quoi songez-vous donc?... »

Il tressaillait et, surpris, répondait : « A rien... chère!... Ah! si pourtant! Je voudrais sortir. »

— Sortir! Où veux-tu aller? Non, non! Il fait trop frais. L'eau est méchante. Il y a de vilains brouillards.

— Si. Je veux sortir. Je descendrai au jardin. Tout le jour, j'ai senti les lilas; je veux les voir dans l'obscurité. Oui, je veux les voir. Je ne ferai que les toucher, les caresser longuement... comme cela... et, sur le front et les joues de Margy, il passait la main... Allons, conduisez-moi! C'est mon caprice. Ne voudrez-vous point m'aider?...

Il se soulevait avec peine. Elle le dressait, l'emmitouflait, l'appuyait à son bras et ils s'en allaient au jardin.

En bas, c'était la nuit totale. Le petit jardin enclavé dans la forêt immense dormait d'une paix légère et bruissante. On ne voyait plus les verdures, les minces allées courbes creusées au cœur des buissons, mais l'air était plein du parfum troublé des lilas. Et les frissons des feuillages dans la ténèbre recueillie se propageaient innombrablement.

Ils s'avançaient à pas lents sur la terre muette. La fraîcheur du lac tout proche traînait sur les gazons. On sentait qu'il y avait des rosées, partout, tombantes. Et l'eau avait dans son sommeil des balbutiements inarticulés, des labialités étouffées et musicales. Georges prétendait marcher seul. Il se dégageait des bras vigilants qui le soutenaient.

— Laisse-moi... chère... Laisse-moi... je suis fort!... Et il la devançait. Il s'en allait doucement.

Parfois au loin, très loin, un oiseau proférait une petite parole de musique. Mais c'était si timide, si bas!... L'ombre enveloppait la terre... L'apaisement insistant et tendre de l'heure pesait sur toutes les choses.

Il s'enfonçait dans le noir, presque au hasard. Des branches, tombantes et frôleuses, lui caressaient le front, les épaules. Souvent, au détour d'un sentier, il se trompait de chemin et venait se heurter aux tressaillantes murailles de verdure. Alors, sous ses mains, contre ses lèvres, il sentait s'agiter les feuilles veloutées et molles, les lilas délicats et oscillants. Il reculait, les narines emplies de parfum, s'arrachait aux fleurs et reprenait sa tâtonnante promenade.

Il arrivait enfin devant l'étang. L'eau invisiblement fuyait, sans ride, presque sans bouger, d'une coulée silencieuse et indiscontinue. Nulle clarté de lune ne s'ouvrait dans le ciel. C'était la nuit épanouie et grande.

Ils s'asseyaient sous un grand tilleul. Faiblement, il lui passait le bras autour de la taille et la ténèbre les regardait.

Un calme suprême immobilisait la forêt. Il n'était plus un seul bruit de feuilles, plus un seul bruit de vent, plus un seul cri d'oiseau. Rien qu'un indicible silence... Mais on sentait néanmoins battre au cœur de la solitude intense, le pouls occulte et sourd de la vie!. .

Puis soudain un frisson secouait Georges. Il grelottait, se levait et alors, vite, ils rentraient. Ils repassaient par les allées obscures, entre les lilas grisés, et c'était enfin, autour d'eux, de nouveau l'intimité paisible et petite de la chambre.

Et Georges s'asseyait en le grand fauteuil où son corps, en la mollesse des coussins, avait sculpté son empreinte. Il était haletant un peu. Le trop dur effort qu'il avait fait pour rentrer dans la vie l'accablait. Il se sentait vaincu et une vaste tristesse le trempait. Un sanglot — oh! combien désolé — lui gonflait la poitrine et, une seconde, avec une infinie terreur, il sentait peser sur lui une force inconnue, funeste, qui l'étouffait.

Mais Margy revenait à ses genoux, bonne, avec sa toujours même tendresse brûlant en ses prunelles... Les prunelles de Margy!... ces douces yeilleuses de malade!... — « N'avez-vous pas eu froid », demandait-elle?... Et aussitôt, pour ne pas l'effrayer, il disait non, souriait et se levait. Il faisait deux ou trois pas dans la chambre et s'approchait de la fenêtre.

Une minute, il contemplait la grâce nocturne du paysage — le grand sommeil paisible de la forêt et, très près, presque contre les carreaux, la respiration énorme et douce des branches d'arbre qui remuaient. Puis, il apercevait le ciel, le ciel qu'il ne voulait plus regarder, et à le découvrir, au-dessus de lui, bleu et profond et simple et éternel, il reculait épouvanté. Une tenace envie de pleurer le serrait à la gorge. Et il se sauvait, venait s'affaisser en son lit, sans force, usé d'âme et de cœur. — « Je ne sais plus rien regarder de grand!... » murmurait-il, dans une humiliation navrée. Et Margy alors, à son chevet, ouvrait, très grands, ses yeux, ses yeux aimants et lui disait : « ... Regarde-moi... cher... regarde-moi fort!... » Il essayait d'élever vers elle ses prunelles, mais son regard était détendu et lâche et il ne savait plus! Et il devait baisser ses paupières lasses sur la fragilité délicate et vibrante de son être.

ANDRÉ RUIJTERS.

Du sommeil au fond des yeux

BRISE un glaive entre tes dents
Sur quelque dune éprise de sable ardent,
Sommeil des purs et pâles songes,
Car le silence est le cristal du rêve,
Parmi les choses ourdies autour de nous
En gerbes folles sur les mensonges.

Et quand l'heure tombe ses marteaux lourds,
Avec rigueur au bout des doigts
Et des appels de mort au fond des yeux,
— Soit que la lune écartèle ses bras
Ou que la prière balbutiant des vœux
Cerne les fronts de couronnes de lys, —
Toi seul, sommeil suprême, agite le silence
De l'immuable et lent remous
Des cœurs battant l'enclume d'aimer.

Toi seul, sommeil, après les jours tragiques
Désaltère d'un peu boire ta douceur,
— Et quelle ivresse de ne plus souffrir ! —
Courbés devant l'onyx de ta statue hiératique,
Les satellites de la malechance.

Aussi les rois, les princes et les monarques
Apeurés des âges passés au souvenir,
Brisent leur glaive entre tes dents
Et leurs sceptres et leurs arcs,
— Colliers et bagues ourlés de diamant —
Pour un peu d'ombre du sommeil.

Aussi les femmes irrémédiablement belles,
Veulent voir tomber de leurs cils palmés
On ne sait quel outrage à leur beauté,
Afin de croire aux ferveurs de leurs rêves,
Bruissant pour l'éternité, la Trêve.

Et aussi de pauvres hommes comme nous,
Couverts de nos manteaux de force,
Aimons songer à ne plus nous vêtir
Et courir libres et fous
Dans les champs et les forêts de vie,
Où l'âme et le cœur et le front dévient
Aux habitudes séculaires et mortes de nos aïeux,
Pour un peu de sommeil au fond des yeux.

PAUL SAINTE BRIGITTE.

LE LONG DE LA PÈDE

A MA SŒUR LUCIE.

Le soleil se levait éblouissant, dans toute la splendeur de sa majesté floréale. Dans le cabinet de travail de Philippe Classant, depuis l'automne, le rire de l'aimée n'avait plus brisé le silence des livres et de l'étude.

Toutes les choses avaient acquis, durant les mois d'un long deuil, aussi froid et aussi sombre que l'hiver défunt, une sorte de bizarre et énervante insouciance pour ses regards. Et de vifs et indiscrets rayons pénétrant tout à coup, infusaient aux plus minuscules objets une vie nouvelle et réjouissante, et le cœur de Philippe Classant s'éveillait de sa mélancolique léthargie.

Lentement, comme chaque matin, Alida poussa la porte et vint s'asseoir en face du bureau où écrivait le jeune homme. Un vêtement de sombre velours la vêtait, et sur sa gorge délicate un fichu de dentelle blanche dessinait des arabesques simplement conçues. C'était la première fois que Classant remarquait ce retour de coquetterie charmante. Cette dentelle claire enjolivait son visage un peu pâle toujours et donnait aux yeux profonds de la jeune femme un éclat inaccoutumé.

Philippe Classant se leva, s'approcha d'Alida et, lui prenant les mains, il mit un long baiser silencieux sur le front de son amante. De

longs instants, ravi, un peu ému de la retrouver plus belle que jamais, il la regardait respectueux. Puis sa voix chanta, douce, presque imperceptible :

— Combien tu es jolie, aimée, ce matin ! Ton rêve de tristesse quitte définitivement ta pensée. Tes yeux clairs, ton intime sourire me disent que tu as retrouvé le plaisir et que ton deuil est mort...

— Oh ! ce soleil, fit-elle tout à coup, en fixant ses prunelles très brillantes sur l'éclat d'or des croisées ouvertes. Ce n'est plus notre chambre, dis, cher ami, il fait si resplendissant ici et tant de parfums grisent l'air placide !

« Tu revis, tu as reconquis ta joie et ton incomparable tendresse... » Il la serrait plus fort, comme si c'était la première fois qu'il sentait l'amour étreindre tous ses sens, et joignit une larme aux deux diamants limpides qui s'attachaient à la corolle pâle de ses joues. « Ce soleil ! C'est la vie nouvelle dont brille l'aurore, c'est ton cœur qui accorde son battement au battement de toute la nature. »

Elle sourit, sans rien répondre, et embrassa Philippe Classant, follement, sur sa chair frissonnante. Elle se mit à babiller ainsi qu'un oiseau en contemplant, au-dessus de la balustrade de la fenêtre, les passereaux se poursuivre et se becqueter dans les ramures tremblotantes des grands arbres du parc.

— Dépouillons-nous de toute notre dernière vie, aimée Alida. Allons au loin aujourd'hui, très loin, dans les bois et les champs reverdoyants et magnifiques, pour commencer sous le ciel bleu du pays préféré et parmi le concert de toutes les choses renaissantes notre existence définitive et pleine de bonheur...

A deux heures, le vicinal les déposait au centre du village de Dilbeek ; tout à l'horizon la large route de Ninove s'enfonçait sous une ogive de feuillages, brumeux dans la distance. Des laboureurs, dans les campagnes émaillées de fleurs multicolores, chantaient et l'on eût dit que les épis vermeils et les branches des arbustes des haies tendaient leurs longs cous vers ces voix harmonieuses dans le grand silence ensoleillé.

Méandreux, le chemin courait, gravé de belles ornières irrégulières où, sur le rebord, poussaient des tiges de chardons et d'orties. Dans les vergers, sous les troncs tordus des pommiers et des poiriers luxuriants, de jeunes vaches paissaient, arrêtant leur regard indolent sur le vol de quelque ramier aventureux.

Des fermes, imposantes, copieuses, étageaient çà et là leurs bâtiments anciens des deux côtés d'une porte charretière immense, faite, semblait-il, pour donner passage à des attelages portant toute

la récolte du pays. Les haies d'aubépine étaient en pleine floraison et les branches pliaient sous la charge de gros bouquets de neige, très blancs sur le fond vert des cultures.

— Des fleurs, des fleurs! Je veux des fleurs, Philippe, je veux un grand bouquet comme ca!

Et elle ouvrait les bras dans un geste naïf, en levant sensuellement ses narines aux parfums des corolles innombrables. Le chemin ensoleillé ressemblait à une route d'or enfermée dans un écrin de neige. Alida s'approcha des fourrés d'aubépine et, saisissant une des branches, elle tenta de l'arracher. Sous la secousse, les pétales se détachèrent et, durant une seconde, ce fut sur la robe sombre une pluie de papillons blancs.

— Mais, folle, ne fais pas cela! Tu es folle, tu es une petite folle. Tes jolies mains vont s'écorcher aux épines des branches... Regarde, méchante, tu t'es fait mal déjà...

Il lui montrait sur le bras nu une petite goutte de sang, immobile et belle comme un rubis. D'un baiser il effaça la trace du sang et de nouveau ils marchèrent, elle un peu boudeuse, lui les yeux fixés sur son visage rose.

— Tantôt, quand nous serons prêts à partir; alors les fleurs ne t'embarrasseront pas. Regardons-les maintenant et aspirons toutes leurs odeurs.

Ils traversèrent Itterbeek, en tournant autour de l'antique mur du cimetière, et s'engagèrent sur la route de Pède-Sainte-Anne. Au village, les marteaux de la forge chantaient leur coutumière chanson, et les palettes du vétuste moulin faisaient bouillonner avec bruit le flot mouvementé du ruisseau.

Le chemin suivait le cours d'eau, murmurant et jaseur entre les parallèles de hauts peupliers séculaires qui penchaient irrégulièrement leurs cimes trop près du ciel vers les herbes des pâturages. A l'horizon, derrière la tache harmonieusement teintée des bois et des bouquets d'arbres, surgissaient des clochers, de formes différentes, qui paraissaient se saluer et s'appeler au-dessus des plaines. Les amants marchaient sans mot dire, écoutant les paroles des cascatelles, se contentant de ces phrases mystérieuses qui disaient tout ce qu'ils auraient voulu se dire.

A présent, Sainte-Gertrude apparaissait là-bas, avec sa tour carrée au centre des toits de chaume et de tuiles rouges. Quelques filets de fumée allongeaient jusque sur le village les profils des nuages clairs. C'était un paysage d'une intime beauté, et, au plus lointain coude de la route, on voyait de jeunes gars jouer aux boules

avec des gestes empruntés à des personnages de Steen et d'Adrien Brouwer.

La Pède faisait un détour, s'éloignait du chemin en décrivant un arc derrière une chaumière trapue, à demi cachée par une haie d'aubépines. Alida s'arrêta de nouveau et, cette fois, une impatience voila ses paroles un peu fiévreuses.

— Des fleurs, des fleurs ! Tantôt il n'y en aura plus et aucun bouquet n'emplira notre demeure de tous les parfums de ce beau jour...

Philippe Classant la consola d'un baiser et brisa péniblement une des branches lourdes de corolles. Le joli nez d'Alida, aux ailes palpitantes, caressa les pétales et sur sa chair le polen accrocha des points d'or.

Trois enfants surgirent tout à coup et, sans mot dire, pénétrant dans les fourrés en écartant les feuillages, ils choisirent les plus belles branches, arrachèrent sans se faire aucun mal les épines offensives et, en se poussant, se jetèrent au devant de la jeune fille, se disputant pour lui offrir le premier leurs fleurs.

Les moues éveillées des petits espiègles firent rire Alida surprise. A travers les fleurs elle les embrassa tous, tendrement, comme de jeunes frères.

Philippe Classant leur donna des pièces de monnaie qu'ils regardèrent curieusement et qu'ils glissèrent au fond des poches luisantes de leurs culottes de bure.

En ce moment, un enfant, plus jeune et plus petit que les autres, avançait, traînant des sabots minuscules, et levait au-dessus de la tête une courte corde de chanvre. La fermière le poussait vers Alida ; quand il fut près d'elle, il lui tendit le lien à l'aide duquel Classant attacha les branches d'aubépine. Et longuement l'amante embrassa le gamin blond qui, intimidé, gesticulait, criait en cachant son visage noirci où sillonnaient des larmes, dans ses mains potelées. Quand il eut reçu une pièce d'argent, il s'en alla, courant de toute la force de ses petites jambes, frappant ses sabots sur la terre sèche...

Le soleil descendait dans le ciel. Les jeunes gens s'assirent sur le rebord de la route, en face d'un petit bois de frênes qui cachait le village de Schepdael. Le crépuscule allongeait les ombres de Philippe Classant et d'Alida, et derrière les arbres on eût dit que le soleil fondait dans des creusets de cristal. Un paysan passa, accordant les bouffées de sa pipe à la cadence de son pas rustique ; les reconnaissant, il leur dit bonjour en soulevant sa casquette.

— Regarde, donc, Philippe ! s'écria-t-elle en indiquant une jolie chenille verte qui grimpait le long de sa robe...

— Laisse, laisse, chérie, fit-il, tandis qu'elle faisait le geste de chasser l'insecte qui montait vers sa taille. Tu auras une nouvelle robe, elle te mesure une nouvelle robe...

La chenille avança, se hissa dessus le corsage et s'arrêta près du cou frissonnant.

— Tu vois, Alida, tu es heureuse, *elle* t'a pris mesure... Tu auras une jolie toilette... Ton deuil est mort... Demain tu auras une robe claire comme le printemps.

Délicatement, elle saisit la chenille, la jeta au milieu de son bouquet et dit en se levant tout à coup :

— Demain, j'aurai une robe claire, une robe verte comme cette jolie chenille et veloutée ainsi que les tendres verdures...

Le soir était entièrement venu, et çà et là, dans la campagne, les fenêtres des chaumières s'allumaient et brillaient comme de grands yeux sympathiques.

SANDER PIERRON.

CETTE PALE NUIT

1re VOIX. — *LE clair de lune passe en longs doigts frôleurs*
et blancs par les cheveux des arbustes qui dorment,
et met son chut et son doigt blanc aux lèvres molles,
les feuilles, chuchotis de paroles et de pleurs
et de mots sourds soufflés à voix basse et qui courent
vite le long des lèvres comme des prières.
Or, c'est le rêve et le sommeil du bois qui sourd
et meurt au clair silencieux de la clairière ;
et c'est comme une mer pâle où la lune coule
ses rayons et le battement du cœur des arbres
et répand un silence au cœur de la forêt.

2e VOIX. — *Je suis venue, ce soir, selon le ruisselet,*
car le ciel pâle égrène en l'eau son chapelet
de perles d'azur clair que la lune revêt.
Je suis venue au lac selon le ruisselet.

1re VOIX. — *La lune épanchée aux branches est une soie*
subtile où l'œil songeur très calmement se noie;
le rêve monte aux yeux, revêt la blanche soie,
flotteur par le réseau merveilleux des brindilles,
et par delà s'essore aux lunes qui scintillent.

2e VOIX. — *L'argent bouillonne en étincelles qui s'éperlent*
en globules chanteurs et rieurs, et déferle
un ruisselis de cascatelles emperlées.
Et les perles d'argent roulent en l'argent plan,
et meurent vers le lac clairdelunaire et blanc.

1re VOIX. — *Et mes yeux vont au clair de lune et dans mes yeux*
goutte à goutte s'épand la lune distillée
par la dentelle noire et nette des feuillées.
Et dans mes yeux fraîchis, blanche, la lune pleut,
et la lune est splendeur aux feuilles ajourées.

2e VOIX. — *Ainsi je vais selon l'argent du ruisselet*
vers l'argent plan du lac clairdelunaire et blanc,
et mon rêve est conforme à l'étang qui se pâme,
et mon rêve à la nuit lunaire se complaît.
Or, que selon le lac s'indiffère mon âme.

1re VOIX. — *J'aime à m'asseoir au pied humide et mou des saules;*
leur dôme est en cheveux de feuilles au-dessus
du ruisselis de l'onde où le ciel s'auréole,
et leurs cheveux sont longs et droits et comme plus.

2e VOIX. — *Etre le calme et la pâleur de l'eau lunaire...*
Je suis venue à toi selon le ruisselet
O lac! — Mon songe blanc de ton eau se revêt.
Le ruisselet au lac fond ses gemmes lunaires,
et le lac est un calme lapis-lazulaire.

1re VOIX. — *Je vêtirai mon rêve en longs cheveux de saules,*
une frange qui pleure au nu clair des épaules.

2e VOIX. — *Je suis venue au lac selon le ruisselet*
comme un émoi des sens coule au calme du rêve.

1re VOIX. — *J'ai vu des lunes pâles assombrir les saules,*
j'ai vu le clair de lune emmi leurs longs cheveux,
des pleurs clairs ruisseler par les pleurs noirs des saules.
J'ai vu la lune et son silence sur leurs dômes,
et j'ai vu prier bas les saules douloureux.

2e VOIX. — *En le lac est enclos mon rêve essentiel.*

1re VOIX. — *Or, je vais vers le lac selon les pleurs des saules.*

2e VOIX. — *Et s'essore mon rêve en lune vers le ciel.*

CHARLES BERNARD.

LA CHANSON D'AMOUR

A ARTHUR TOISOUL

O petite endormie en mes bras juvéniles,
Ouvre les yeux : l'aube blanchit le ciel.
Laisse le rêve enjôleur du sommeil.
Ouvre les yeux : ma voix t'appelle,
O petite endormie en mes bras puérils,
En mes bras forts et beaux comme un avril!

Ah! tu m'entends!
Tu souris vaguement :
La beauté de tes yeux rayonne dans l'aurore,
Et ta bouche s'entr'ouvre pour éclore
Comme une rose du matin.
Ah! tu m'entends! Vit-on jamais plus belle chose
Que ton réveil, enfant, parmi les roses,
Parmi les roses du jardin!

Car nous avons dormi — t'en souviens-tu, rieuse? —
En cet endroit où la nuit nous surprit.
Et tu étais, m'as-tu dit, bien heureuse,
Et j'étais bien heureux de m'endormir ici.
Nous étions las de baisers et d'extase.
Nous rêvions calmement l'un à l'autre, ce soir.
C'était l'heure enchantée où des murmures jasent
Tout bas, tout bas, dans l'herbe toute noire.
Il y avait au ciel des étoiles sans nombre,
De doux parfums montaient autour de nous, dans l'ombre;
L'immense paix du ciel et la paix de la terre
S'étreignaient sans parole en un brouillard d'azur.
Il faisait bon, t'en souviens-tu, vivre et nous taire,
Et rêver calmement, l'un et l'autre, à l'espoir,
Et sentir palpiter notre amour humble et pur
Parmi tous les amours qui chantaient dans le soir!

Et nous avons dormi, vagabonds de jeunesse,
A la belle étoile et dans l'herbe molle;
Nous avons dormi, moi si fou, toi si folle,
Si heureux de vivre, et si jeunes, Jeunesse!

Et maintenant voici que l'heure est aux oiseaux,
Dont les chants éblouis, en cette aube nouvelle,
Montent éperdûment, stridents et triomphaux!
Voici que tout s'éveille, et qu'à mon jeune appel,
Blanche et rose et confuse et vivante et rieuse,
Lente, tu te réveilles dans les roses,
Les roses fraîches du matin.
Tu t'étires! tu te pâmes dans la couronne
De ta longue chevelure brouillée.
Ta bouche rit, tes yeux s'étonnent.
Que tu es belle, en cette aurore émerveillée!
Et, dis, vit-on jamais, mon amoureuse,
Vit-on jamais, jamais, plus belle chose,
Que ton réveil parmi les roses,
Parmi les roses du matin!

Viens près de moi, sieds-toi sur mes genoux.
Je vais laver doucement de rosée
Tes yeux ensommeillés, ton visage et ton cou.
La tâche est douce et bonne, ô mon aimée.
Je te sens palpiter sous ma main caressante,

Tu me fais un collier de tes bras.
Je suis heureux en cette heure poignante,
Heureux, non comme un dieu, mais comme un homme,
Un homme jeune et fou que le bonheur étonne
Et qui voudrait pleurer, pleurer de joie!

Cette heure est belle, enfant, de souvenirs,
Plus belle encor d'espoirs et de promesses.
Le Passé morne et le radieux Avenir
Joignent leurs mains par-dessus nos jeunesses :
Nous sommes les enfants du Présent éternel!

Jadis, il n'était pas pour mon âme vibrante
Un écho de ses cris dans une âme jumelle.
Dans la Nature et dans son immense silence
Mes rires et mes pleurs tombaient ensevelis.
Je m'en allais tout seul, sur les routes humaines,
Par les jours de tristesse et par les jours fleuris,
Dédaignant, des hauteurs de mon âme hautaine,
L'humble et commun bonheur que j'ignorais encor.
Les grands soirs constellés et les orients d'or,
Les midis éclatants, les nuits élyséennes,
Les voix d'oiseaux et les chansons éoliennes
Dont palpite la brise en jouant dans les feuilles,
Magnifiaient ma solitude : J'étais seul!
Mais quand tu vins à moi dans ta candeur sereine,
Avec tes blanches mains pavoisant ta beauté,
Quand tu baisas ma bouche, et, sous ta chaude haleine,
Quand tu fis défaillir ma chaste volonté,
Quand tu me pris enfin, malgré moi, dans ta vie,
Et dans l'amour, dont je n'osais franchir le seuil,
J'abdiquai devant toi mon égoïste orgueil,
Et je compris alors, magnifique, la Vie!

Ah! veux-tu, revivons, puisque l'heure est si belle,
Ces jours inégalés de lumière et d'ardeur;
Redisons-nous tout bas la parole immortelle.
Soyons les dieux d'alors, puisque l'heure est si belle :
Aimons-nous jusqu'au ciel dans la même splendeur!

Le jour monte et grandit : lève-toi dans le jour,
Lève-toi, radieuse et vibrante d'amour,
Sois nue, exalte-toi de vivre et d'être belle,

Et de fleurir, comme une fleur, parmi les fleurs !
Je t'aime, viens à moi, bien-aimée éternelle !
Rythme la vie en toi selon mon cœur !

Et défaillons ici, dans ces senteurs montantes,
Possédons-nous éperdûment jusqu'aux sanglots.
L'extase longue et douce et lente
Allume en nous son pur flambeau.
Montez, ma vie en fête ! à l'assaut des soleils,
Soyez l'astre ébloui de ces heures suprêmes !
Je t'aime, viens à moi, viens toujours, car je t'aime !
Couronne-toi d'été vermeil !

Restons ainsi longtemps,
Cessons nos gestes haletants ;
La vie en nous s'endort et nos sens se dérobent.
Quelle paix inconnue a calmé nos baisers ?
Et comment si le jour décline et s'achève,
Comment nos yeux voient-ils grandir une aube,
Une aube neuve au ciel extasié,
Comme en un rêve ?

Je vous salue, ô merveilleuse aurore,
Vous qui naissez de notre extase !
Vous êtes belle, ô merveilleuse aurore,
Pleine de grâce !

D'immatériels oiseaux chantent dans la lumière
Eblouissante de l'amour,
Des fleurs en or, magnifiques et fières,
Illusoires, s'ouvrent au jour.

Ici,
Dans ce jardin de baisers et de roses,
C'est le pays
Des soudaines métamorphoses.
Pour un baiser que je te donne,
Sur tes lèvres, ma bien-aimée,
Ta beauté tout à coup rayonne,
Et se grandit et se transforme,
Et devient telle que j'en défaille,
Et que j'en pleure de joie étonnée.

Tu tressailles!
Tu m'étreins d'une étreinte farouche.
L'ardeur s'est réveillée en ta chair de printemps.
Tu te couches,
Tu m'attires sur ta bouche.
Je te possède, et tu me prends
Eperdûment à toi, éperdûment!

Ah! laissons dans la vie éternelle et divine,
S'épancher notre amour comme un fleuve vermeil!
Laissons dans l'air en fleur les cris de nos poitrines
Jaillir et s'étoiler comme un flot de soleils!
La Joie riante et folle, et triomphale et nue,
Baise aux lèvres, debout, l'éblouissant Amour.
Quel vol d'or et de plume a traversé la nue?
Quelle lumière a lui, plus belle que le jour?
Il flotte des sanglots merveilleux dans la brise.
Des parfums plus subtils s'exaltent dans l'éther.
Quelle voix a chanté que la brise infinise,
Et dont l'écho se joue aux doux hautbois de l'air?
Ah! bonheur infini d'être au monde et de vivre,
Simple bonheur de vivre, et d'être jeune encor!
Je te vois près de moi, si belle, et je suis ivre
De ta beauté comme d'un vin joyeux et fort.
Levons-nous dans l'ardeur magnifique et sereine
De nos printemps jumeaux qui se donnent la main.
Toute beauté fleurit aux moissons de la plaine :
Quittons pour sa grandeur le calme du jardin.
Marchons, les yeux ouverts, les narines tremblantes,
Marchons, aventureux, vers un lointain sommeil,
Joyeux, dans l'heure douce et voilée et chantante,
Dans l'heure nostalgique où s'éteint le soleil.
Je suis heureux! Déjà la lune orientale
Sourit en sa candeur attendrie, et nos yeux
Unissant leurs regards éblouis dans les cieux,
Y voient naître soudain, merveilleusement pâle,
Ainsi qu'un fruit d'amour mystérieux
La première étoile...

GEORGES RENCY.

AMOUR

Alors le doux Amour s'éveilla dans son cœur, avec des sourires azurés, avec des rires de carmin...

Des attendrissements ineffables le noyaient. Au crépuscule, il lui semblait par moments, dans un geste, qu'il caressait des nuques de femmes. Des larmes lui venaient aux yeux irraisonnées, à la vue des tendres étoiles. Et machinalement et ravi, durant des heures, il contournait les bosquets luisants de son grand jardin, étonné de sentir palpiter tant de choses en lui.

Ah! c'était le temps bien-aimé des soirées pensives, passées parmi les feuilles et les murmures, le visage embrassé par les larges brises..., oh durant tout Juillet, avec autour de lui les rosiers qui embaument et au-dessus la nuit d'étoiles très claire...

La vie fut belle là comme si toute sa beauté se réalisait enfin, tandis que pâle, elle ne faisait que se montrer, vague, miraculaire, lointainement, avec vers elle tant de pauvres désirs humains, tendus éperdûment comme d'élancées et avides fleurs...

Doux Amour s'éveillait, toujours sans qu'il aimât... Mais c'était déjà bien délicieuse chose, n'est-ce pas, que de pouvoir aimer l'Amour?...

Alors, l'une après l'autre, l'autre après l'une, elles vinrent vers lui, sous l'ardent soleil ou sous la lune, ou par le matin frais...

Mais hélas! hélas! Celle-là n'est pas venue, que seule il désirait, et qui eût été à la fois l'une et l'autre et les autres encore...

Des épaules de nacre rosée lui apparurent. De petits yeux câlins lui faisaient risette. D'exquises pudeurs voilèrent leur sourire...

Il a tout oublié, ou à peu près, des sentiments de ces choses; seuls, en sa mémoire, refleurissent encore quelques décors et quelques gestes, quelques gestes dans divers décors... Mais, heureusement, depuis lors, son âme est habitée de ravissements et de regrets...

Mais ô splendides grelots, scintillez de bruit! Castagnettes claquantes, rythmez des danses... Petits gamins, petites filles et jeunes filles, dans tous les prés au long de la route faites des rondes! tabliers au vent, cheveux sur le ciel... La première de celles-là arrive!...

La première arriva par un matin charmant. Le soleil — cher ami! — souriait dans le bleu, et de rayonnements caressait l'air très fin et très vermeil et les haies vertes-claires fleuries de chants d'oiseaux.

Elle vint à lui, fit deux révérences... Elle était émue mais d'autant plus gracieuse... Et elle riait!

Elle riait de toutes ses dents de lumière! Elle riait, ses rouges lèvres ouvertes au large et ses joues creusées de fossettes! Elle riait de folle voix claire!

Elle vint à lui, fit deux révérences et voulut s'enfuir... Mais il lui avait déjà pris la main, en disant les mots qui font défaillir. Et ils s'en allèrent silencieux, bras ennoués autour des tailles, et très troublés et très heureux d'aller ainsi silencieux...

Enfin, lorsqu'à nouveau elle eut éparpillé ses rires vers toutes les fleurs (et lui de même), elle l'entraîna par son pays, qui était un très beau pays, tout orné et tout oiselé de vies jolies, joyeuses et candides. Tous les toits, écarlates, y avaient l'air heureux exultamment.

Là aussi l'horizon était bleu perpétuellement, semblable à une mer sereine, naviguée de nuages blancs et très grands; là aussi les moissons couvraient (de vagues d'or et blondes, — comme vous savez) toute la terre, et déferlaient ondoyamment les unes sur les autres et sur le ciel. Luxuriantes, simples et belles..., et ocellées d'éblouissants coquelicots!

Elle lui réapprenait les jeux de la douce inconsciente enfance. Ils cueillaient, aux bords de la route, toutes les petites fleurs... Incessamment les oiseaux chantaient. Et ils caressaient au passage la tête crépue des bons moutons, le col soyeux et bigarré des vaches paisibles, qui paissaient dans des prés de soleil...

Ils gravirent ainsi bien des collines — le visage de la petite amie était alors rose-violacé; — ils parcoururent ainsi bien des vallées — les branches qui bougent tachetaient d'ombres bleues sa nuque frissonnante de petits cheveux blonds; — ils traversèrent enfin bien des villages — et là elle trempait ses frêles mains dans les petits ruisseaux longeant les routes. (L'eau en était bleu pâle délicieusement, à cause des lessives faites, et néanmoins d'affolés poissonnets y frétillaient... Elle tâchait de s'en emparer et c'était charmant.)

Mille jeux exquis enfin, de-ci de-là, égayèrent leurs yeux, entraînèrent leurs pas, rosirent leurs joues, secouèrent leurs jeunes poitrines ! — et enguirlandèrent ces belles heures d'odorantes fleurs multicolores.

Mais l'image la plus intense et la plus chérie, comme synthétique, qui lui en reste, est certes celle de cette ronde, ivre de ciel, de bruits et de couleurs, où pêle-mêle les blancs mouchoirs et les rires rouges voletèrent ! Car insurpassable de vibrance et délicieuse de paix, était la gaîté qui tournoyait et batifolait, dans cette prairie verte et dorée et splendide !

Mais la nuit est tombée sur ces puériles tendresses, — la douce nuit tomba sur eux avec sa gravité. Pourtant, il faisait frais encore; et la lune bénissait...

Eh ! oui ! c'était grand charme !... Mais comme cette affection n'avait vécu que d'air matinal et d'éclatantes couleurs et de sonores cris, elle s'en fut comme elle était venue, avec des rires, des révérences, de ravissantes moues, avec aussi de petits baisers qu'ils chuchotèrent en s'éloignant...

O divin alizement de la fine atmosphère ! Oh ! les branches grêles coulées et courbées en lianes dans l'air de lune qui les cisèle !... Et le blanc ciel moitement bleu et lumineux ! Et partout les petits oiseaux de nuit, chantant scintillamment l'âme du paysage... La religieuse magnificence de tout vêtait sa peine de beauté et la magnifiait de toute la large ambiante mélancolie lunaire...

O divin alizement — encore ! Délices. Air bleu, ondoyamment. Dans l'eau de l'air des moires de brises... Feuillages aussi ! si pâlement agités et musiqués de vent, qu'une douce grêle petite semble les caresser — mais si à peine !

Et il pleurait... Et c'était bon d'ainsi pleurer, sa douleur, de par la nuit, étant presque aussi belle qu'une joie.

Et voilà !... Et voilà !... Un peu de son cœur se retrouva en cette femme. Mais l'illusion de s'y retrouver tout entier ne dura guère... Et elle s'en fut..., laissant son âme à lui noyée de peine.

Des souvenirs embellis, autour de lui, demeurèrent flottants, en atmosphère de parfums...

La nuit étant très pure, très belle, très étoilée, il attendit sans peine les relevailles du jour... Alors advint vers lui une autre tendresse, c'est-à-dire une autre synthèse de vie, c'est-à-dire, encore, un autre des grands désirs de son âme réalisé en une femme... Mais hélas! Celle-là ne vint pas que seule il désirait et qui eût été à la fois l'une et l'autre et les autres encore...

Donc les clameurs des coqs se répondaient déjà, et des cris d'oiseaux renaissaient. Le jour était puissant, fort et brusquement venu, et sur le ciel de lumière le pur azur ruisselait à flots!

Belle aimée! vous arrivâtes alors vers lui, offerte toute à ses désirs. Et vous fûtes pour lui la chair royale et nue!

Ah! houles de nuages d'été! mois germinal! ardeurs de l'air — il vous posséda dans les blés, belle aimée! belle aimée!

Et le vent remuait ces blés... Et musiques de douceurs d'ondes dans les moissons soyeuses...

Puis, triomphants épis! spasmes aigus! effrénée lutte de deux corps ennoués! et cris et hautes clameurs! — belle aimée! belle aimée, il vous posséda dans les blés...

Après cela, alacrité et folle joie... Un envol d'alouettes s'ébroua dans les blés, dans les blés coquelicotés. . De rouges crêtes de coqs illuminaient les prés. Les linges à sécher, dans le vert, étaient éblouissants. Et des enfants se ruaient en batailles passionnées, montaient aux arbres épanouis en fruits, couraient et bondissaient, comme des chevreaux, sur les talus embroussaillés! Toute la vie, impétueuse, bouillonnait!

Le soir et le repos sont descendus sur vous... pourtant... Les désirs morts, c'est la chair morte... De la douceur et presque une mélancolie ont flué dans vos cœurs. Tout fut fini...

Et vous vous en alliez par des villages, comme l'autre et lui avaient fait avant vous... Mais je l'ai dit, les désirs morts, c'est la chair morte...

Et néanmoins, toutes les choses furent si exquises encore, vous le savez bien!

Au-dessus du plus proche village, par exemple, village petit, blanc comme un cœur jeune au matin, aplani de calme, heureux, étreint de verdure, l'air était tout bleuté d'une paix de fumées...

Et, semblait-il, seules les voix allègres des femmes et des enfants en émanaient...

Au long de la route, c'étaient les familles étalées, couchées par terre ou adossées aux murs, prenant le frais après le jour torride... Mais seules les femmes chansonnettaient et bavardaient, en travaillant... Et leurs paroles étaient elles-mêmes comme le ronron d'une lointaine chanson...

Et des champs parmi les maisons!

Oh! de très beaux champs! — dont les épis..., dans l'air du soir, semblaient une atmosphère très frêle-flottante, aux tons à la fois de lilas et d'eau claire et verte... — épis bercés... au haut de longues et grêles tiges, comme fusées...

Et vous dormîtes à l'auberge, dans des draps très frais et fleurants... La belle lucide nuit veillait sur vous... Et vous refîtes flamber en toute folie l'incendie de votre passion...

Le repos ensuite fut doux... Des choses chantaient par l'alentour, vagues et amicales... Malgré l'acte accompli, il vous tenait encore serrée dans ses bras bienheureux, s'imaginant, le pauvre, éteindre en vous, d'une tristesse crispée, fougueuse! adoratrice! toute la terre et tout l'amour, et toute la vie.

Mois germinal! ardeurs de l'air! etc... Ce fut encore une belle nuit... Mais, je le répète encore, les désirs morts, c'est la chair morte... Tout fut fini! Vous avez remis votre robe et vous êtes partie; il est demeuré seul à regarder l'aube, derrière les vitres...

Matin! matin! ravissante renaissance! il apparaissait à la claire fenêtre du bleu et des feuillages vert-lumière, derrière les mousselines bleuies et fraîches...

Et de nouveau il était tout seul — et il se leva — et il se mit à sangloter contre la vitre...

O les petites fleurs naïves toutes neuves! O la pantelance d'or des acacias grappelamment fleuris!.. N'avait-il tout perdu, perdant celle-ci et l'autre, l'autre et celle-ci, qui toutes deux lui étaient l'oubli en son attente presque lamentable?...

Mais les clameurs des coqs se répondaient déjà, et des cris d'oiseaux renaissaient.

Sa peine se dulcifia infiniment de toute la douceur d'alentour... Il pleurait bien encore, certes, épuisant sa tristesse, mais de la pure lumière scintillait dans ses larmes...

La dernière qui vint à lui fut certainement la plus factice, mais les jouissances qu'elle lui donna eurent un charme si suraigu, qu'aux instants où seulement il la regardait, il oubliait aussitôt tous ses bonheurs antérieurs...

Les cheveux châtains; des yeux gris bleus, qu'il croyait violets; des robes pâles, brodées de fleurs pendantes et de dentelles fines, et aux mains, une rutilante surcharges de bagues à pierreries.

Il ne l'a jamais vue que le soir, et elle vint à lui par un merveilleux clair de lune...

Elle vint à lui par un merveilleux clair de lune..., lunaire par les chemins lunés... Ah! ses chemins à lumière tamisée!... ils étaient à la fois blonds et bleus et argentés!... A l'infini, ils sinuaient par cette féerie qu'est la nature sous la lune...

Son plus grand charme fut alors de se trouver en harmonie parfaite avec toutes les choses. Car son cou dénudé et sa chevelure s'apparièrent, blonds, à la terre qu'elle effleurait de son pas glissant..., tandis que sa robe d'étoffe avait l'enjôleuse teinte bleutée des ombres de feuillages qui remuaient sur elle et sur les routes; et qu'enfin ses nombreux bijoux scintillaient comme la lune d'argent... Mais, sur toute sa venue, ses yeux semblaient régner, seuls, impérieusement, épandant vers lui, en ondes mélodieuses, leurs voluptueux regards violets...

Des aromes d'héliotrope émanaient d'elle, donnant le vertige aux sens. De velouteuses musiques chantaient... Exquises musiques! Musiques anciennes!... Rythmes au clapotis musicalement de rêve. Blancheurs tissées. Atmosphère pâlie par le bémolement des notes mêmes... Oh! Oh! des ombres errent, des fleurs sont bleues et balancées. Et la voix d'amour aux lointains appelle... Ah! très romanesque appel! certes... Tendresses au balcon! échelles de soie... baisers dans l'ombre... musiques invisibles... hiératiques délices... Des ombres errent. Des regards beaux regardent les vôtres. Des fleurs sont bleues et balancées... Mais ah! quelle voix amie, fallacieuse un peu, mais si consolante, aux lointains de toute vie, de toute musique, appelle les imaginations de jeunes gens!

Or, il lui semblait être demeuré en cette chambre d'auberge, toute blanche, embellie de lune. Elle, frappait alors — doucement! — à la porte. Il lui ouvrait. Et silencieuse elle entrait, avec de larges regards profonds...

Ils s'assirent sur le lit. Et ils parlèrent... Ils parlèrent selon la splendeur de la nuit.

Des rossignols chanterellaient dans des bosquets... Des murmures bruissants — traînes de satin... — remuaient dans les folioles, argentément luisantes... Lui regardait le battement à peine de ses seins délicats, sous la soie de la taille...

Ah! fol amour en envolée trop haute à travers de neigeuses nues azurées! Leurs chairs s'aiment aux confins des royaumes de la sensualité, dans les extrêmes raffinements exaspérés de la volupté la plus cérébrale... Leurs âmes prirent les poses les plus harmonieuses. Leurs gestes de mains et leurs regards furent des mélodies!...

Et dehors, il pleuvait à l'éperdue des lueurs de lune... Le ciel énorme était balayé de grands souffles froids... Les nuages en monts de velours blêmes s'accumulaient parmi les astres.

Toute la beauté de la nuit se résumait en cette femme, mais ce qui lui manquait c'était la vie... Ses baisers étaient des œuvres d'art. Pourtant, elle ne savait pas faire goûter sur ses lèvres toute l'ardeur passionnée de l'été brûlant.

L'aima-t-il? — Certes... certes... Mais comme on aime une courtisane pour la magnificence plastique de sa nuque ou de sa poitrine, quoique la chair en soit froide et triste comme glace!

Ils subirent à deux des charmes qu'ils n'eussent pu subir seuls. Des minutes furent belles d'éternité. Dans un frisson, même provoqué facticement, mais peu importe! ils eurent la sensation du divin qu'eux-mêmes et les choses renfermaient.

Exquises! exquises, furent leurs heures de promenades à travers ville et campagne nocturnes, endormies..., alors qu'il la soutenait, qu'il la portait presque, sur les trottoirs d'hiver, écaillés de verglas et de lumière de lune... Puis leurs baisers d'ardeur suprême, dans l'ombre tremblante, au coin des rues...

Le plus souvent cependant, ils demeuraient enfermés. Ils se baignaient alors dans d'éblouissantes atmosphères de musiques; ils s'exaltaient de joie à cause d'accordances entre leurs bonheurs et l'acérée beauté de certains rythmes et de certains accords; ou parfois, aussi, délicieusement ils sanglotaient, parce qu'ils avaient trouvé, dans une page de maître, un mouvement qui exprimait — trop bien! — leurs pauvres désillusions...

Il lui disait alors, souvent : « Sens-tu comme la vie est douce ici et irréelle comme un passé?... Regardons ce rayon de lune qui s'avance... (Car la lune éclairait toujours.) Regardons toutes les

choses rêveuses... Et la lumière nage en atomes d'argent dans cet onduleux rayon de poussières... »

Il lui disait aussi : « Tes yeux m'éperdent l'âme en des extases, en d'infinis chagrins en même temps. Tes yeux gris et violets me grisent de caresses pitoyables...

» Tes seins, sous mes mains qui les chérissent, se soulèvent. Tu es belle... Tu es suprême... Oh! ta chevelure... » Et... et... il lui lisait le *Soror dolorosa* de Mendès lorsqu'il ne savait plus que lui dire!...

Or, à cause de tout cela, ils eurent bien de la peine à se laisser. Car à mesure que croissaient leurs tristesses, les communions de leurs chairs de fièvre se faisaient plus ferventes...

Par un merveilleux clair de lune, enfin, chevelure au vent, cou dénudé, pantelante de lamentable désespoir, elle s'en fut, comme elle était venue, par les mêmes chemins, enchantés des mêmes coloris et de la même si douce lumière tamisée, à la fois blonde et bleue et argentée... Mais, cette fois, elle était comme folle! Elle s'encourait vers d'autres joies, plus perverses et ravissantes encore...

Lui, au dernier moment, fut heureux de la splendeur de ses gestes tristes, des lueurs de lune qui l'enchatoyaient, et de toute son allure...

Et il sentit alors pourquoi il l'avait aimée...

Mais hélas! hélas! hélas! Celle-là n'est pas venue que seule il désirait, et qui eût été à la fois l'une et l'autre et les autres encore...

Oui! des épaules de nacre rosée lui apparurent! Soit! De petits yeux câlins lui faisaient risette. D'exquises pudeurs voilèrent leur sourire... La chair nue l'éblouit.

Il a cependant tout oublié — ou à peu près — des sentiments de ces choses. Seuls, en sa mémoire, refleurissent encore quelques décors et quelques gestes, quelques gestes dans divers décors... Mais, heureusement, depuis lors, son âme est habitée de ravissements et de regrets...

Et toujours, et sans cesse, lui rechantent au cœur les mêmes lancinantes musiques; toujours le peinent et l'angoissent désolamment les mêmes espoirs, les mêmes désirs, les mêmes recherches... Et ces pauvres musiques s'en vont mourir éternellement dans le même silence...

Oh! celle que seule il désirait! Elle! la véhémente chair de l'été; elle la profonde pensivité des prunelles claires de l'hiver; elle la

douceur, elle la langueur, des chevelures de l'automne; elle, enfin, la promesse des mains fleuries et délicates et cajoleuses du printemps.

En somme la femme nue, complexe et cependant enfant, bellement simplement aimante... Hélas! celle-là n'est pas venue...

C'est pour nous un gros désespoir, n'est-ce pas, Georges? Mais ne nous attardons pas à celà... Il me reste tes jolis et profonds petits yeux sourieurs... Il te reste mes mains franches et fortes... Allons toujours d'avant quand même... Ouvre la porte vers la campagne. Allons-nous-en!

Les ailes des papillons chatoient. Les fleurs sont belles. Les épis sont mûrs... Des oiseaux piaillent effervescemment... partout! Et en avant la musique! Et allez donc, mes enfants!

Il fera bien bon encore se promener par tout cela, convalescemment...

Et viens... Allons-nous-en... Une marche sans fin parmi de belles choses... Toute la nature en nos cœurs s'épanouira! Et peut-être, n'est-ce pas? peut-être qu'elle suffira pour les remplir...

HENRI VAN DE PUTTE.

Le bouquet de chèvrefeuille

A GEORGES RENCY.

Ils avaient quitté la ville, qu'un ardent soleil d'été transformait en une vaste fournaise, où l'air en fusion brillait au-dessus des pavés, incendiant leurs cœurs d'une profonde nostalgie des campagnes, des bois et des ruisseaux bordés de mousse, de leur pays.

Après avoir traversé les banlieues, avec leurs tas de détritus et d'ordures en fermentation et leurs maisons aux fenêtres louches, ils s'étaient engagés, avec une indicible ivresse, dans des sentiers parmi les blés mouchetés de rouge et de bleu, les trèfles incarnats magnifiques et somptueux, les champs jaunes de senés, les prairies

grasses, d'un vert sombre et humide ou d'un vert plus pâle et plus tendre aux endroits où la faux avait passé récemment; ils avaient longé des haies fleuries d'aubépine, dans les délicieux parfums qui s'élèvent de la terre généreuse.

Ils s'étaient arrêtés sous des tonnelles verdoyantes pour se laisser bercer par le bien-être qui les envahissait. Déjà ils oubliaient l'existence enfiévrée de la ville, ses multiples occupations coutumières, ses agitations factices. Le fard dont elle entourait leur esprit se fondait doucement. Ils se retrouvaient un coin d'âme pure et veloutée, une fraîcheur d'impressions comme au temps où ils avaient quitté leur fond de province, où la vie était si douce et si bonne, et tout de même si variée malgré son apparente monotonie.

Toutes les voix de la terre lointaine chantaient dans leurs cœurs les vieilles cantilènes d'amour. Cette campagne emplie d'une vie intense et d'une paix sereine, cette forêt mystérieuse aux grands arbres majestueux, suscitaient en eux des souvenirs tendres et charmants. Les sentiments de l'homme en contact avec la nature, primitifs et immuables, les pénétraient d'une simplicité noble. Les dégoûts, les nonchalances et les haines disparaissaient devant la solennité dont la grande mère entoure sa fécondité triomphale.

Dans son atmosphère blonde et heureuse, les choses s'aimaient. On les entendait, délicieuses et fraternelles, chanter l'hymne radieux du bonheur d'être.

***

Ils ne se fréquentaient que depuis peu de temps. Du même coin d'Entre-Sambre-et-Meuse, de villages voisins, ils s'étaient connus dans la grande ville, où, malgré un séjour long déjà, ils ne parvenaient pas à se sentir complètement chez eux. Le même souvenir attendri de leurs clochers, de leur rivière, de leurs montagnes les rapprochait, bien qu'ils en parlassent rarement. Mais il est des affections, des sentiments qui ne peuvent s'exprimer à souhait par des paroles. La moindre inflexion de voix trop haute ou trop grave dans l'accord de la pensée, le moindre mot qui n'aurait pas la justesse voulue romprait le charme d'une compréhension qui s'établit par un je ne sais quoi dans les regards, dans les gestes peut-être, dans un silence où, pourtant, deux âmes échangent des confidences, se communiquent des impressions réciproques et se livrent tout entières à une commune admiration.

Ils ne s'étaient cependant point liés dès qu'ils s'étaient connus.

L'amitié n'était point venue du premier coup, car ils s'étaient tout d'abord aperçus sous d'autres aspects; mais, un soir, la discussion avait été assez vive entre plusieurs camarades au point de s'éterniser jusqu'au matin. Le jour commençait à teinter de rose le ciel encore assombri par la nuit, lorsqu'on s'était décidé à partir. L'un, alors, avait parlé que l'autre n'aimait pas, ne l'ayant jamais compris; il avait parlé, éclairé par la lumière naissante du jour, et son geste avait paru étendre l'aube dans le bleu profond et ténébreux du firmament. L'autre en fut subitement illuminé, il se sentit pris d'une grande affection pour celui qu'un instant auparavant il considérait encore avec méfiance. Il le vit tout autre. Il lui sembla que tous deux ils venaient de subir une complète métamorphose. Une aurore les avait éclairés.

Maintenant, dans le chemin creux bordé de broussailles où ils flânaient, chacun se laissait aller à la douce rêverie, grisé par le grand air après l'atmosphère suffocante de la ville, enivré de liberté et de souvenirs. Ils parlaient de mille riens qu'ils rencontraient, mais leurs cœurs se disaient autre chose et se comprenaient.

Les trilles d'un pinson, les roulades d'une fauvette, la mélopée d'un coucou, le parfum enivrant des sainfoins, des trèfles, des aubépines et des chèvrefeuilles créaient un langage à leurs pensées, auxquelles ils s'abandonnaient tout entiers.

A chaque instant, ils étaient surpris, sans se le dire, de se connaître encore si peu. Il semblait à chacun d'eux qu'il apercevait un coin d'âme de l'autre depuis ce jour-là seulement. Le masque de la vie conventionnelle que l'on doit subir dans un milieu où sont réprouvés tous les nobles instincts de l'homme, ne tombait que devant les magnificences de la nature vis-à-vis de qui les agitations journalières paraissent vaines et inutiles.

Ils arrivèrent à une auberge qui se trouve sur la lisière de la forêt; redevenus les gamins de leur village, ils s'amusèrent du bruit que faisait le beurre dans la poêle où l'on cassait de beaux œufs aux jaunes dorés. Une petite fille, aux yeux verts comme la rivière où ils s'étaient mirés, enfants, couchée sur la table, les regardait étonnée et leur souriait. Ils prirent plaisir à lutiner les grosses filles, aux joues roses, de la maison, et à échanger avec elles des propos pleins de salacité.

Après qu'elles eurent fini leurs ouvrages et gagné leurs lits, ils s'en furent vaguer au dehors.

Ils s'assirent au bord de grands étangs silencieux où les étoiles tremblaient parmi les joncs et les nénuphars. Les arbres de la forêt

se détachaient en masse noire sur le ciel où les ténèbres de la nuit n'avaient pu éteindre entièrement l'incendie du jour. Une douce clarté, une vapeur azurée baignait le firmament constellé, et les choses, dans la nature enfin apaisée de son gigantesque labeur, de son rut formidable, dans la sérénité du soir, échangeaient de doux secrets d'amour. Les bruits de la terre endormie, les bruits de la terre qui rêve venaient les bercer au fond de cette vallée. Un murmure à peine distinct, le frisselis de quelque feuillage exaltaient leurs sens sublimés, leur chantaient l'hymne mystérieux de la création. Les arbres, les roseaux, les herbes parlaient; de temps en temps, un oiseau nocturne, un grillon ou une grenouille lançaient quelques notes qui éclataient dans cet harmonieux silence où l'on entendait palpiter le cœur de la terre, la vie.

Et c'est l'esprit émerveillé par le spectacle grandiose de cette force apaisée, se reposant à l'ombre de la nuit pour continuer le lendemain le travail éternel, qu'ils rentrèrent et s'endormirent, la fenêtre ouverte sur la forêt, bercés par un chœur céleste.

***

Levés de grand matin, ils se mirent en route pour revenir vers la ville. Ils cotoyèrent le grand étang vert pâle où les cygnes, par groupes, lissaient leur plumage et entrèrent dans la forêt. L'air du matin leur donnait une impression de fraîcheur comme une joue d'enfant que l'on frôle de sa joue, que l'on caresse et que l'on baise. Tout heureux, ils s'en allaient gesticulant et gambadant, frappant du pied la terre, écoutant chanter leur âme dans les refrains des oiseaux et le murmure des feuillages. Ils débouchèrent dans un grand cirque de collines dont le faîte couronné d'arbres se détachait sur le ciel d'un azur immaculé. On voyait s'y dérouler la symphonie de la verdure, depuis les nouvelles pousses des sapins jusqu'aux sombres feuillages des chênes, depuis le vert tendre et vaporeux des graminées et des fougères jusqu'au vert verni des houx. Ils traversaient les herbes humides où le soleil irisait les gouttes de rosée. Par-ci par-là, les genêts et les renoncules faisaient scintiller leurs fleurs d'or. Ils descendirent dans la gorge par un chemin creux tout embaumé du parfum des chèvrefeuilles. Ils en cueillirent chacun une grappe et se la mirent à la boutonnière. Puis l'un disparut dans les buissons en chantant. L'autre s'assit, respirant avec volupté les suaves odeurs de la forêt.

Il se sentait complètement heureux. Il oubliait en cet instant

toute sa vie, ses occupations. Le cœur lui était léger, aucun désir ne le troublait. Au milieu de cette nature éclatante de vie, il ne goûtait que le seul plaisir de vivre.

Comme son compagnon s'attardait, il l'appela :

— Que fais-tu autour de ces arbustes?

— Je cueille des chèvrefeuilles pour en faire un bouquet.

Cette idée lui sembla bizarre. Il ne se l'expliquait pas en ce moment. Pourquoi, se disait-il, ne pas laisser les fleurs aux arbustes? Pourquoi les déparer de leurs joyaux? Quelle satisfaction veut-il en tirer? Est-ce pour conserver plus longtemps, à la vue de cette gerbe, le souvenir de ces heures charmantes que nous venons de passer, mais qui, hélas! touchent à leur fin, ou bien a-t-il des desseins que je ne puis comprendre?

— Pourquoi cueilles-tu ces chèvrefeuilles? interrogea-t-il.

— Pourquoi je cueille ces chèvrefeuilles, répliqua l'ami étonné de la demande, mais pour les offrir à ma bonne amie dès que je serai rentré en ville. Et toi, ne fais-tu pas la même chose?

L'autre ne répondit pas. Il devint songeur. Le charme qui l'avait pénétré depuis la veille venait de se rompre. Il lui sembla que son ami lui redevenait inconnu. Il y avait eu une telle expression de bonheur égoïste dans sa voix, qu'il s'en trouvait presque blessé. Dans les sensations multiples et délicieuses qu'ils avaient goûtées ensemble depuis la veille, dans la joie que leur avait communiquée la terre en fête, dans l'amour immense qui dilatait leurs cœurs, ce matin, jusqu'à l'infini, ce cri de son ami l'avait choqué.

L'autre continuait :

— Oui, je veux porter un bouquet de chèvrefeuille à ma bonne amie, car elle les aime. Elle a dix-sept ans, elle est toute mignonne et toute frêle et je la compare souvent à un petit oiseau qui tiendrait dans le creux de ma main; mais si petite qu'elle paraisse, elle est la commencement et la fin de moi-même; toute ma joie vers elle rayonne; sa pensée, pour moi, est toujours fleurie et sa présence est un enchantement. Près d'elle, j'ai les rêves merveilleux des mangeurs d'opium. Tout le monde tient dans son ombre et toute la vie dans un pli de sa robe. Et lorsque je la touche, je me sens frémir jusqu'au plus profond de mon être. Ces fleurs vont l'occuper délicieusement toute une journée. Elle s'amuse d'un rien, la gaieté de leur parfum fera jaillir son rire en une pluie de cristal et d'or.

Mais toi, cueille aussi un bouquet pour ta bonne amie.

— Oui, oui, balbutia l'autre. C'est ce à quoi je m'occupe aussi.

Et il se mit aussitôt à saccager les buissons et musa quelque

refrain pour se donner du cœur et pour que son ami ne devinât rien de la détresse de son âme. Mais l'autre était trop absorbé par sa songerie délicieuse et par l'idée de l'heure prochaine qu'il passerait auprès de son amie, et ne s'intéressait qu'aux rêves charmants qui passaient devant ses yeux, sur la soie bleue du ciel. S'il l'eût été moins, il aurait pu entendre comme les paroles de son compagnon sonnaient faux et quel soudain changement venait de s'opérer en lui.

Il fouillait les taillis, se haussait pour atteindre des branches élevées, les abaissait, et à chaque fleur qu'il coupait, il se disait combien était vide son existence. Il pensait avec amertume qu'il n'avait personne à qui il tenait assez pour les offrir. Pas le moindre amour, sa vie s'écoulait terne et veule sans cette simple sublimité de sentiment par laquelle deux êtres communient avec toute la nature.

Il se souvenait de tous ses faux départs, des riens qui l'avaient empêché de céder à la tendre sollicitude, à la douce phrase muette de deux yeux veloutés et souriants.

Il se souvenait de celles qu'il avait aimées, mais qui n'avaient point répondu à sa passion.

Il se souvenait de liaisons brusquement finies par son caprice d'enfant cruel ; cependant, il y avait dans son passé des jeunes filles auprès de qui il pensait maintenant qu'il aurait fait bon vivre, mais il les avait délaissées, emporté par quelque chimère. Jamais il n'avait été retenu par la pensée de la souffrance que son départ allait susciter. Il était doué inconsciemment d'une profonde habileté pour imaginer d'impardonnables torts à ses amantes, quand la satiété commençait à donner un goût insipide à ses désirs. Toujours il les avait quittées en se croyant la victime d'un sort implacable. C'est à celles qui l'avaient dédaigné qu'il attribuait les plus belles qualités d'âme. Cependant, grâce à une tournure d'esprit assez heureuse, il n'avait jamais pu s'acharner à les conquérir. Par une action réflexe du sentiment, il ne pouvait aimer longtemps celles qui ne l'aimaient point, il n'aimait que celles qui l'aimaient, mais ne tardait point d'en être fatigué. A chaque connaissance il s'enflammait, il s'enthousiasmait jusqu'au délire, comme l'alchimiste qui croit tenir enfin dans son creuset la pierre philosophale. Mais l'exaltation n'était pas de longue durée; au lieu de l'extraordinaire et merveilleux or, il ne trouvait que des choses fort communes qui ne le requéraient pas longtemps. Sa passion s'éteignait aussi vite qu'un feu de paille, pour se rallumer le lendemain à une autre étincelle.

A la fin même, de peur de nouvelles désillusions, il en prenait son

parti d'avance, il ne faisait plus que ramasser des femmes, n'importe où, selon le caprice du moment. Pendant quelques heures il buvait à une coupe banale l'absinthe des voluptés, puis s'en allait pour ne plus revoir jamais, sans doute, la compagne de ce banquet.

Mais là encore que d'amertumes!

Parmi celles-là qu'il avait rencontrées par hasard, avec qui il avait passé une journée sans lendemain, il s'en trouvait d'exquises, lui semblait-il maintenant, des femmes dont il sentait que si la vie eût été autre, elles eussent allumé chez lui un grand amour.

Mais jamais il n'aurait eu le courage de les prendre telles qu'elles étaient, dépouillées de l'auréole qui lui paraissait nécessaire autour de celle qu'il élirait dans son âme.

D'ailleurs, ne l'auraient-elles pas aimé pour autre chose que le seul amour? Cette réhabilitation, dont il les aurait couvertes en les haussant jusqu'à lui, détruisait déjà tout tendre sentiment naissant.

Puis il redoutait par-dessus tout de lutter avec le passé d'une femme. Celle qu'il aurait aimée n'aurait pu être qu'à lui. Il eût voulu posséder son existence tout entière. Il eût voulu être le premier à avoir marqué sur son âme, le premier et le seul, et son aspect eût dû varier chaque jour selon son humeur et son désir, ou elle aurait dû posséder sur lui un tel ascendant qu'elle aurait pu lui faire croire à de constantes métamorphoses.

Il se retrouvait maintenant le même qu'en sa tendre jeunesse, avec la même faim d'absolu dans l'amour, mais avec un caractère plus changeant, un goût plus difficile et surtout, surtout, une vanité plus grande, plus tyrannique.

Il avait désaltéré à trop de vases sa soif de sentiment. Il en regrettait plusieurs, mais aucun en particulier.

Il lui avait paru alors qu'ils cachaient une fissure par laquelle s'était écoulé l'hydromel qui l'eût plongé dans une ivresse divine.

A l'heure présente, il constatait que c'était dans son cœur que se trouvait cette fissure par où s'épandait toute l'ardeur dont il bouillonnait sans cesse et qui le désenchantait aussitôt qu'il avait commencé d'être séduit.

Etrange ironie aussi! Lui qui avait fait tant de folies dans son existence, il se disait qu'il n'avait jamais eu de lucidité que quand il aurait fallu n'en pas être doué. La sagesse ne l'avait jamais arrêté qu'au milieu des entraînements auxquels il eût dû s'abandonner tout entier.

Mais aussi, se disait-il tout en cueillant les chèvrefeuilles, inapte à croire plus longtemps à son malheur, je n'ai jamais cherché non plus

à me trouver la compagne définitive. Je les ai prises toutes pour satisfaire le caprice d'un moment. L'une pour une jolie expression de regard, une autre pour la friponnerie de son nez, une autre pour son sourire et la fossette qu'il creusait dans sa joue, une autre pour la moire tremblante et diaphane de sa tempe ou pour la torsade ou la couleur de ses cheveux ; il les avait prises pour des riens qui avaient excité un instant sa sensualité toujours en éveil, à fleur de peau.

Et il avait la naïveté de s'étonner maintenant de n'avoir pas trouvé en elles ce qu'il n'avait point cherché.

D'ailleurs, il n'avait pensé, en les possédant, qu'à se donner un instant de plaisir et d'émotion. Il n'avait pas pris la peine de regarder s'il y avait en elles d'autres pâtures pour lui que celle d'un moment de volupté.

Même, souvent, il lui était arrivé de trouver plus d'intérêt à la conversation de celles qu'il n'avait pas désirées.

Mais cette vie l'avait amusé cependant, et longtemps, durant des années, il fallait bien le reconnaître, on aurait eu beau lui offrir d'autres pâtures.

Il avait eu ce qu'il avait voulu.

Pourquoi, dès lors, cette amertume subite, cette rancœur de ce qui lui était arrivé?

C'est que, depuis quelque temps, il sentait un besoin de féminité autour de lui. Il avait besoin de la femme, non plus comme instrument de plaisir, mais comme compagne. Il sentait que sa vie était incomplète. Quelque chose manquait et la révélation de son ami avait éclairé soudain ce sentiment encore vague chez lui. Son esprit était disposé à un calme bonheur par ce matin radieux qui dorait la clairière de la forêt. La grande simplicité qui l'entourait, la belle nature dont il respirait les parfums depuis la veille, la nature où les bêtes, les arbres, les plantes s'aiment en paix, simplement, sans les complications dont nous cherchons à faire l'intérêt de notre existence, lui faisaient regretter de vivre d'une manière factice, fardant tout ce qu'il pouvait avoir en lui de spontané, d'instinctif.

— Il est temps de nous en retourner, dirent-ils tous deux.

Chacun tenait un énorme bouquet de chèvrefeuille. Avant de partir, ils se rafraîchirent les mains à une source.

La vie est pareille à cette source, se dit-il. Comme l'eau, elle me coule sur les mains, claire et fraîche, et les couvre toutes. Vois comme elle ruisselle. Mais aussitôt que je veux les fermer pour la retenir, elle est déjà partie, il n'en reste rien que quelques gouttelettes brillantes.

Voilà ce que j'ai fait aujourd'hui, et, m'apercevant que le bonheur que je voulais retenir dans mes mains fermées m'avait coulé entre les doigts, j'ai eu un mouvement d'humeur enfantine.

Ils partirent.

Chemin faisant, comme on se rapprochait de la ville et qu'on la voyait s'étaler luisante, au soleil, avec ses dômes, ses tours et ses énormes blocs de maisons, son ami lui paraissait moins triomphant que tout à l'heure.

Vraiment, se dit-il, pourquoi l'ai-je vu, il y a un moment, tellement supérieur à moi-même?

Il va enfermer son petit bonheur paisible dans l'horizon borné de cette petite fille, tandis que moi, toute cette ville m'appartient, toutes les femmes qu'elle contient, je les voudrais toutes, je les désire toutes, je les aime toutes; cependant aucune ne saurait me retenir. Il est enchaîné, tandis que je suis libre. J'en aimerai tant que je pourrai, tandis que lui n'en aura qu'une seule.

Mais les doux chèvrefeuilles qui l'entouraient d'une atmosphère embaumée lui disaient la vanité de ses rêves et de ses désirs indéfinis; ils lui chantaient l'hymne de l'amour simple et fort de toutes les choses de la création.

— Tu te prends au réseau que tu as tissé peu à peu autour de toi, tu t'enchevêtres dans ses fils et ses mailles et tu es devenu incapable de te mouvoir en dehors de son étendue. Et tu le resserres sans cesse jusqu'au moment où tu seras arrivé à l'immobilité. Tu n'auras donc jamais le courage d'arracher tes liens et de vivre selon ton cœur?

Son ami regardait trembler, au bout d'une fleur, une goutte d'eau que le soleil irrisait et faisait scintiller. Il l'admirait avec un sourire d'une béatitude ineffable comme si elle eût tenu toute la vie. Il souriait à la joie qui l'attendait.

— Je complique inutilement ma vie, se dit l'autre. Le bonheur que j'ai en moi, je le répands sur mille objets, je le disperse, et je suis à certains moments étonné de n'en plus rien retrouver; tandis que lui, il le concentre, il l'objective en une seule chose qu'il fait briller comme brille cette goutte de rosée; elle l'éblouit de ses feux et quand il veut, il la retrouve scintillante et lumineuse comme un diamant.

Les mêmes rancœurs lui revinrent, et quand, arrivés au boulevard, il quitta son ami, il le regarda s'éloigner, hâtif, sous les arbres verts, frappant la terre d'un pied libre et heureux, content de son sort.

Il le regarda, d'un œil plein d'envie, partir avec son gros bouquet de chèvrefeuille.

Alors, il se retrouva tout seul, très seul, comme au sortir d'un rêve, ne sachant que faire avec l'énorme gerbe qui fatiguait son bras. Les passants le regardaient longuement. Il distribua quelques fleurs à des enfants, mais comme il était menacé d'être suivi par une troupe de petits solliciteurs, il s'esquiva.

Le parfum des chèvrefeuilles lui procurait une douce ivresse qui lui faisait oublier la chaleur de la rue. Il n'avait plus la force de penser, il se laissait aller à une rêverie vague, se sentant pénétré de douceur.

Il rentra chez lui et se dirigea vers la cour pour mettre les fleurs dans un vase empli d'eau.

Une jeune fille, parente de ses hôtes, arrivée depuis la veille, y soignait une fauvette qu'elle avait apportée de son village. Depuis un an qu'il ne l'avait vue, elle était devenue jeune fille. Les formes grêles de l'enfance s'étaient arrondies, la taille s'était formée, et les yeux, plus brillants et plus mystérieux, parlaient un nouveau langage. Ses joues étaient délicieusement fraîches, ses lèvres éclataient en un rouge ardent, plein de force et de jeunesse, et sous son nez busqué qui frémissait en respirant la vie, il y avait jusqu'à la lèvre supérieure, un peu relevée, deux lignes nettement accusées qui conservaient encore au visage tout le charme de l'enfance.

Son corsage de mousseline lui découvrait le col jusqu'à la naissance du dos et de la poitrine, montrant une peau ferme et rose, d'un sang riche et généreux.

L'ayant vu, elle accourut vers lui, rouge de plaisir, avec un mouvement adorable de joie toute spontanée, oubliant de lui souhaiter le bonjour.

Oh! quel joli bouquet, quel beau bouquet et comme il sent bon! Il est pour moi, n'est-ce pas? ajouta-t-elle suppliante.

Et le coureur de filles se mit à rougir devant cette toute jeune fille. Suffoqué par la joie de cette apparition, charmé par le babil de l'enfant, ne sachant que dire, il lui jeta dans les bras le bouquet de chèvrefeuille où elle plongea son visage riant. Puis ils se regardèrent et se mirent à rire.

Pour le remercier de son bouquet, elle lui tendit sa joue à baiser.

Avec le bouquet il lui donna un baiser. Comme ils se sentaient devenir un peu confus, ils se mirent à se parler avec volubilité. Mais leurs regards se disaient autre chose que leurs lèvres. Ils rougissaient tour à tour, et ne pouvant soutenir le malaise qui pesait

sur eux, ils se turent, se laissant pénétrer par le parfum des chèvrefeuilles.

L'amour venait d'entrer dans leurs cœurs. Quand leurs mains se furent jointes, ils se le dirent le plus simplement du monde, mais en tremblant de bonheur.

MAURICE DES OMBIAUX.

Le conte de M. Louis Delattre étant trop long pour ce numéro, nous le publierons en février.

N. D. L. R.

Lisez :

L'ILE VIERGE

par CAMILLE LEMONNIER

Prix : fr. 3.50 chez DENTU.

Dans la collection du COQ ROUGE :

LA BELLE DOULEUR

POÈMES

par CHARLES BERNARD

Tirage à petit nombre d'exemplaires
sur Hollande, à 2 francs.

A EUX DEUX

CONTE

par ANDRÉ RUIJTERS

Paraîtra très prochainement, chez BECKER-HOLLEMANS,
7, rue de Namur, Bruxelles :

L'ŒUVRE DE CONSTANTIN MEUNIER

Peintre et Sculpteur

Notice de CAMILLE LEMONNIER

Prix : 200 francs.

Ont paru au MERCURE DE FRANCE :

Le Royaume authentique du grand Saint-Nicolas

par EUGÈNE DEMOLDER

Avec couverture à l'aquarelle,
frontispice et 30 croquis de Félicien Rops,
et 5 dessins hors texte d'Etienne Morannes.

Prix : 18 francs.

La Légende d'Yperdamme

par EUGÈNE DEMOLDER

Avec couverture coloriée
et 9 dessins hors texte d'Etienne Morannes,
et 1 frontispice, 1 dessin hors texte,
1 étude et 3 croquis de Félicien Rops.

Prix : 15 francs.

En vente chez les principaux libraires

Bruxelles. — Imprimerie économique, N. Vandersypen, rue de Trèves 38.

n° 10 — tome II. février 1897.

le coq rouge

et

l'art jeune



SOMMAIRE :

La Naissance du Poète . . . . . Francis Jammes.

Mes Frères aimés . . . . . Henri Van de Putte.

Le Royaume authentique du Grand Saint Nicolas. . . . . Hubert Krains.

La Légende de Vie . . . . . Henri Van de Putte.

Essai sur l'art contemporain . . . . Emile Verhaeren.

Chronique des Poésies . . . . . Georges Rency.

Chronique des Proses . . . . . Maurice des Ombiaux.

Choses d'art . . . . . Périnet

le numéro, fr. 0.80

LE COQ ROUGE

& L'ART JEUNE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE		8	FRANCS.
ÉTRANGER		10	»
Édition sur papier de Hollande Van Gelder	BELGIQUE . .	20	»
	ÉTRANGER .	25	»

Rédacteur en chef : MAURICE DES OMBIAUX, 6, rue de Bériot.

Les rédacteurs du *Coq rouge* se réunissent tous les mercredis à 5 heures au *Café de l'Hôtel Ravenstein,* rue Ravenstein.

Pour envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, administration, s'adresser à

M. HENRI VAN DE PUTTE, Secrétaire,

131, rue de Brabant.

REVUES A LIRE :

Art moderne, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Réveil, 64, rue Kessels, Bruxelles.
Libre Journal, 55, rue de la Chaussée, Mons.
Van nu en straks, 21, Dahliastraat, Anvers.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, Paris.
Revue blanche, 1, rue Laffite, Paris.
Ermitage, 26, rue Juliette-Lamber, Paris.
La Revue sentimentale, 91, rue de Carmaux, Albi.
La Province nouvelle, 43, rue de Paris, Auxerre.
La Plume, 31, rue Bonaparte, Paris.
Documents sur le Naturisme, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'Effort, 8, rue Ingres, Toulouse.
Die Gesellschaft, Hans Merian, éditeur, Leipzig.

LA NAISSANCE DU POÈTE

A FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

J'ai écrit cette œuvre dans le recueillement. J'ai senti, en l'écrivant, passer en moi des inspirations simples et pures. J'espère que vous l'aimerez à cause de cela. Je vous l'offre parce que vous êtes un grand poète.

F. J.

PREMIÈRE PARTIE

Dans le Ciel

L'Univers est dans un grand recueillement. Je pense qu'il est un bloc de marbre noir que l'intelligence et la lumière vont sculpter.

Peu à peu le noir devient blanc. C'est la neige qui sort de la nuit. Elle tombe sur la Terre.

C'est au mois de décembre.

Le poète va naître dans une douce maison de campagne. Le ciel s'éclaire de plus en plus. Les forêts fleuries de neige sont des bouquets.

Des chants s'élèvent, doux.comme le silence qui les a précédés, à peine sensibles d'abord, comme des frissons de harpe, puis majestueux, calmes, apaisants. Ils emplissent d'amour l'étendue divine.

Et, dans les silences des chœurs, la campagne tressaille comme un ventre de femme enceinte, et les coqs réveillés chantent. C'est le

CHŒUR CÉLESTE

auquel se mêlent les voix les plus pures de la Terre.

DES ANGES

Nous sommes les anges que l'on ne peut pas voir
parce que notre corps est en air et dans l'air.
Nous pleurons de joie sur les mendiants amers
quand pleut sur eux la pluie douce des sous verts et noirs.

Nous ne connaissons pas les noms propres célèbres,
car que nous fait à nous que la Terre soit ronde,
car que nous fait à nous que la Mer soit profonde?
Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père.

Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père.
La lumière fait naître les choses en ombre,
et quoique rien ne naisse ou ne meure à la tombe,
une grande joie va naître sur la Terre.

UN ANGE SEUL DIT :

Un poète va naître.
Oh ! que Dieu est bon.
Le Monde va naître
dans une prison.

Nous sommes les anges
que l'on ne peut voir.
Nous aimons les mendiants
aux doigts en sous noirs.

DES ESPRITS

Le Monde, comme hier, roule, et comme demain.
Nous ne comprenons rien à ce que l'on comprend.
Nous savons que le feu et l'air sont transparents,
et qu'un poète naît ainsi que le matin.

La Terre, l'Univers et Ce qui les dépasse,
chantent jusqu'à ce que le poète en soit plein,
et la mort c'est la vie, le père l'orphelin,
l'orphelin c'est le père, et la prison l'espace.

Les forêts, cette nuit, ont fait taire leurs harpes
pour en donner le son à celui qui va naître.
La Nuit était épaisse et donnait sa lumière
à celui qui va en être plein comme un astre.

Le Jour se fait plus clair et il donne sa nuit
à celui qui y jettera de la lumière.
On a entendu s'arrêter, un moment, la Terre
qui lui donnait la terre afin qu'il la pétrît.

La Mer lui a donné les hoquets et les larmes,
le Feu lui a donné la chaleur des artères,
le Ciel lui a donné le séjour de la Terre,
la Vie lui a donné la Mort qui grandira.

On entend s'élever la prière d'une grand'mère paralytique. Elle plane dans le ciel, ineffablement. A cette prière répondent

DEUX ANGES

Nous aimons les grand'mères paralytiques
dont la souffrance douce a fait mourir les pieds
et dont la consolation est la justice.

Nous aimons sur nos fronts les roses en papier
des églises pauvres où le silence crie,
et, sur l'autel, les vases de loterie dorés.

Nous ployons un genou et nous croisons les doigts,
en nous regardant, et pareils comme nos ailes.
Nous sommes la Religion qui s'en va,

mais reste aux cœurs meurtris des pauvresses humaines.

DIEU

J'aime les hommes bons. Je plains l'homme mauvais.
J'aime les bonnes choses, les animaux et les plantes.
J'aime les révoltés, j'aime les résignés,
j'aime la Nuit, le Jour, le Soir et l'Aube blanche.

J'aime et ne demandez pas d'expliquer des choses.
Pourquoi voulez-vous que je vous les explique ?
— Car c'est moi qui vous ai donné une logique,
et l'illogisme aussi, et le blé et les roses.

J'aime. Aimez. Sans doute que j'ai eu raison...
Ne me demandez pas pourquoi une vipère
se fait tuer pour ses petits, en bonne mère.
A genoux ! Les cœurs débordent de la raison.

TOUT LE CIEL

Hosanna ! Frappons donc sur les timbales d'or
des pôles résonnants du globe universel.
Frappons encor, frappons encor, frappons encor,
et chantons un chant pur comme l'eau et le sel.

UN ESPRIT

Les oiseaux de paradis volent en Papouasie.
Ils agitent leur vol en guenilles d'or sur les fleurs en cloche
et sur les lianes dont bougent un peu les roses...
Le poète qui naît entend cette harmonie.

Une belle femme nue, sur des roses d'Asie,
fait un geste aussi doux que la Mer qui se plie,
et un jeune homme beau et assoupi l'admire...
Le poète qui naît voit cette harmonie.

Sur le sable d'Afrique les pauvres militaires
meurent en appelant leurs amis et leurs mères,
et ont si soif qu'ils doivent lécher la terre
sèche, de leur langue sèche, noire, salée et amère...
Le poète qui naît entend ces agonies.

Dans les villes mercantiles, en Amérique,
on entend les hommes actifs taper le fer.
Les cuirassés coupent la Mer.
Le poète qui naît conçoit les mécaniques.

L'Europe aux lèvres roses, aux blanches épaules,
fait une vapeur bleue aux vitres du pôle,
et est parfumée par des mers unies.
Le poète qui naît sait cette harmonie.

UN ANGE

Le Monde est comme un arbre, et dont les purs esprits
sont les bons fruits...
Les fleurs sont les femmes, et les feuilles sèches se traînant
sont les mendiants.

UN ESPRIT

Femme,
douce
mousse
d'âme...

Homme,
chose
bonne...

LES PROCESSIONS DES CAMPAGNES

Nous sommes les processions des campagnes.
Devant nous se dressent les montagnes,
et nous chantons sur la route en poussière, amie des ânes.

Les petites filles blanches et empesées
portent de petites bannières et sont frisées
comme les doux agneaux qui sont dans les prés.

La procession a deux rangs qui vont lentement.
On marche un à un. Les hommes vont gravement,
en tendant le jarret, le chapeau à la main.

C'est une gloire. On dirait des choses qui volent.
La rue de la petite ville est fraîche, et les banderolles
inclinent des baisers à la jonchée d'herbes douces.

Le chant monte et la petite place, au soir,
agite poétiquement sur le pur reposoir
les arbres municipaux frais comme des arrosoirs.

L'Elévation ! A genoux ! Les feuilles comme des arrosoirs
pleurent sur le peuple agenouillé et plein d'espoir,
et alors, dans l'enthousiasme, vers l'ostensoir

les petites filles jettent des pétales de roses,
et les filles plus âgées qui chantaient si douces,
se taisent, courbées devant les vases de mousse,

et la clochette tinte saintement,
et le peuple se relève tout doucement.
Tout ça a quelque chose de très calmant.

Nous sommes les processions
des Fêtes-Dieu, des Rogations,
les Adorations, les Bénédictions.

Nous sommes tristes comme les vieux jardins du pays basque,
comme les croix en fleurs des routes pâles,
comme l'âme du poète qui vit dans un village,

et qui regarde passer sur les pavés très âgés
les pas morts de parents morts qui furent aux îles,
et qui dorment sous les tabacs roses des Antilles,

dans la paix de la mort d'un cimetière abandonné.

CHŒUR DE VIERGES

Oh ! quelles douces voix ! Ecoutons et prions.
C'est un poète qui naît. Nous sommes les vierges qui donnons
nos corps aux jeunes gens impurs et pardonnons
en souriant et en ouvrant nos bras où glissent
leurs sourires. Et nous sommes les vierges lisses
qui lavons nos corps pour entrer dans le lit
des jeunes gens dont notre douce chasteté
pardonne, avec tristesse, la brutalité...
Car c'est de nous que naît l'humanité,
de nous que naît la ligne de beauté,
de nous que naît la ligne de bonté,
de nous que naît la criminalité,
de nous que naît l'universalité,
de nous que naît, ce matin, un poète.

UN ANGE

D'où la chanson de cette lyre vient-elle ?

UN AUTRE ANGE

C'est le cri de l'enfant à travers les osiers
de son berceau qui fait penser au Nil
où Moïse dormait ainsi que dans une île
en argent, pendant qu'au bord vaseux les royales filles
attendaient le lit flottant qu'elles recueillirent.
De même qu'aujourd'hui un poète naît d'une femme,
de même, en ce temps-là, Moïse, poète par l'âme,

naquit de ces filles qui furent ses mères
en l'empêchant de mourir noyé.
Que ce soit là ou ici : le même berceau
que le berceau de Moïse-sauvé-des-eaux,
est le berceau d'où tu entends ce cri en rire
à travers les osiers qui forment une lyre.

UN MALHEUREUX QUI MEURT DANS UN HÔPITAL

(Son âme commence à monter au ciel, pendant que l'âme du poète descend su la Terre.)

Vous chantez de joie et moi je meurs abattu.
J'ai le délire et vais mourir et vous chantez.
Je croyais dormir parmi les lits bien alignés,
lorsque l'on a enfoncé une chose aiguë
dans ma plaie qui en a bougé.

Je vais mourir. J'entends vos chants de joie passer
dans les cornettes bougeantes et bien lissées
des sœurs en cire qui tiennent de longues fioles.
Les étudiants qui parlaient bas disaient : c'est drôle...
Et la lampe baissait... baissait...

Je suis né un jour, moi aussi, comme un poète,
et j'ai perdu ma mère, mon père et mon frère.
J'avais une maladie et je gagnais assez d'argent
pour acheter les remèdes et le traitement
et de quoi manger.

DIEU

Chantez ! Je suis Celui qui mène les agneaux
dont la laine est durcie aux poussières des routes
vers la berge juteuse et verte où sont les eaux
douces.

L'âme du malheureux monte au ciel. L'âme du poète descend sur la Terre. On entend encore la voix de

DIEU

L'Infini ouvrant l'ombre a ouvert la lumière.
L'un va à la lumière et l'autre va à l'ombre.
Qui naît, le savez-vous ? Qui descend à la tombe ?
La mort, la vie pour vous sont des morceaux de terre.

Mais il y a bien plus que des morceaux de terre,
il y a bien plus que la lumière et que l'ombre.
C'est ce qu'on ne sait pas qui est vraiment la tombe.
C'est l'ombre qu'on ne sait pas qui est la lumière.

DES ANGES

Chantons! L'âme du poète descend sur la Terre.

DEUXIÈME PARTIE

Sur la Terre

Forêt. Hiver. Aube. Neige.

L'ARBRE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, puisque j'existe et qu'il existe.
Je porte des fruits, des fleurs et des colombes grises,
comme en portent aussi les mains du poète.

Comme lui, je porte une hache dans mon cœur;
comme lui, je chante au vent. On n'écoute pas.
Et, quand je suis vieux, je tombe à bas,
comme lui, sans cheveux et plein de vers rongeurs.

LA PIERRE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, car je suis dure comme l'homme,
tout en ayant de la mousse douce et bonne,
comme de la bonté sur l'âme du poète.

Comme à lui, on me jette des ordures :
les oiseaux jacasseurs, aux riches plumages,
laissent tomber sur moi des fientes du haut des arbres :
mais je rends en argent ces éclaboussures.

LE RUISSEAU

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, puisque je coule comme son sang,
et que je chante, et que je prie, en m'écorchant
aux ronces, pour aller me perdre dans la Mer.

Comme lui qui traîne, jusqu'à la mort, les feuilles
où il a écrit en pleurant la grande Nature,
je traîne les feuilles en or que je recueille,
en passant, dans le bois, et sous elles je pleure.

LA FOUGÈRE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, car j'ombrage le front des ânes
et les champignons en poison comme les hommes,
et que mes feuilles sont ornées comme un poème.

Lui, c'est moi, car je jaunis et je suis cassante,
et me brise lorsque les larmes de la pluie
tombent sur moi, comme celles des pauvres gens
sur son âme qui en meurt petit à petit.

LES JONCS

L'âme du poète descend sur la Terre.
Lui, c'est nous. Nous sommes nus et sans feuilles.
Comme lui nous vivons pauvres dans les bourbiers,
maigres et nous pliant parce que nous sommes faibles.

Et l'on ne peut saisir ce qui se passe en nous,
ainsi qu'on ne le peut dans l'âme du poète.
Le chien d'arrêt croit trouver quelque chose toujours
en nous, mais n'y trouve souvent que de la terre.

LES RONCES

L'âme du poète descend sur la Terre.
Elle, c'est nous. Nous avons l'air méchantes, mais
nous abritons des fleurs, des oiseaux et des lièvres...
Et quand nous arrachons, aux agneaux, du duvet,

c'est pour les nids où les oiseaux nus auraient froid,
et nous avons aussi pour eux de bonnes mûres :
mais l'homme qui veut tout pour soi
nous écarte à coups de couteau, à coups de chaussure.

LA MAISON ABANDONNÉE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Lui, c'est moi. Il y eut, peut-être, des amoureux,
près de ma cheminée en noir mortier pluvieux,
comme dans l'âme en miettes noires du poète.

Mais il n'y en a plus... Mais il n'y en a plus...
Il a l'air d'en rire comme moi, dans la nuit,
sous le vent, dans son pauvre et luisant pardessus,
comme moi sous mon toit si triste luisant de pluie.

TROISIÈME PARTIE

Sur la mer, dans la mer et auprès de la mer

Dessus : un bateau, du brouillard et des oiseaux.
Dedans : des poissons, des algues, du corail, des noyés.
Auprès : une maison de pêcheur.

LA MER

Je suis claire comme moi-même, l'air et l'âme
du poète, et l'on voit croître, à travers mes eaux,
des branches de corail pareilles au cerveau
ramifié et aux poumons rouges de l'homme.

Qui est-ce qui sait donc que je ne pense pas?
Qui est-ce qui niera que je ne sois poète,
lorsque des poissons d'or s'agitent dans ma tête
ainsi que des pensées qu'obscurcit le brouillard,

le brouillard qui descend ainsi que l'Inconnu,
et qui est ce voile jeté sur toutes choses
qui fait qu'on ne sait jamais où ont disparu
les bateaux qui pleuraient au vent comme des hommes.

UN BATEAU

Je vais, car je suis poète, sur une terre qui bouge
et qui est la mer où volent les poissons
et sur qui nagent les oiseaux aux ailes longues
et molles comme les flots qui se courbent.

On dit que le poète porte à la main une lyre.
Moi j'ai des cordes tendues où chante le vent,
et le vent n'est-il pas la voix de Dieu, autant
que celle du poète qui ne l'a que par Lui?

J'ai le corps du poète au fond de la mer :
le bateau mort à des côtes comme les hommes;
et, ma voile, comme un mouchoir à une femme
dit au revoir, salue quelque pieuvre cruelle.

UNE MAISON DE PÊCHEUR

Je suis, au bord de la mer,
une maison où les fenêtres
et la porte sont ouvertes,
et sont des trous en terre.

C'est moi qui suis le poète,
qui est, comme moi, en terre,
et qui a des trous à la tête :
yeux, nez, bouche et oreilles.

Des vêtements, devant moi
sèchent, jaunes, luisants et durs,
à côté d'une barque sur
laquelle il y a des rames.

Je suis, je suis le poète,
car par mes simples fenêtres,
tout le ciel entre en fête
dans les trous de ma tête.

LES NOYÉS

Nous vivons dans la mort, comme les grands poètes :
dans la mort transparente et saine de l'eau,
et nous n'entendons plus le murmure des terres,
et le ciel de la nuit fait le jour dans les flots.

Nous avons été déchirés par des requins,
comme le poète par l'homme, et avons nourri
des huîtres, des araignées, des oursins
et des pieuvres qui rougissent comme des femmes qui sourient.

Nous sommes noyés dans la mer, comme il est noyé
sur la terre, et nos lambeaux s'incrustent aux rochers
comme des Prométhées dont le foie est rongé
par l'amour de la tendre et chaste bien-aimée...

Mais nous nous vengerons, et quand la bien-aimée
tendra sa bouche à l'eau pour y boire notre sang
qui s'y épand en gouttes, nous laisserons, en pâlissant,
glisser des roses d'or sur sa gorge gonflée.

Et, petit à petit, comme des bras de femme,
les algues nous entoureront, entoureront;
et nous en sentiront bientôt jusqu'au front,
puis elles nous lieront doucement jusqu'à l'âme.

QUATRIÈME PARTIE

Le Ciel, la Terre, la Mer,

LE CIEL

Dors, ô Terre! car je suis l'âme du poète.
Je te berce à jamais au sein de l'Infini,
pendant que Dieu, que l'on ne peut pas voir, nous berce
au sein de l'Infini d'où naît notre Fini.

Les Forces sont en moi comme dans une forge.
Les étoiles sont des charbons en feu qu'éteint
je ne sais Qui de fort qui s'en va le matin,
et qui forge les sangliers, le poète et l'orge.

Ecoute! Les anges chantent de beaux cantiques.
Ils ont des harpes, des écharpes et des voix tendres.
Ecoute! Le poète est né! Gloire! Il faut entendre
cette paix de Bonté et ces chœurs d'Harmonie.

Regarde! la nuit, ô Terre, se déchire,
Le poète est né, et voici les Célébrantes :
ce sont les choses de tous les jours, qui, comme avant,
continuent pour qu'il les aime et pour qu'il les chante.

Vois! C'est là-bas, vers l'Aube, la colline,
ô Terre! avec les perdrix perdues dans la neige.
Il fait jour! Gloire! Reconnais tes vieux cimetières
éparpillés comme des orgues d'agonie.

Reconnais-toi toi-même, et, puisque tu es lui,
puisque nous sommes lui, toi et moi et la mer,
regarde passer, en courbes, dans les airs,
les canards qne tu dois reposer et nourrir.

Ils s'en viennent du Ciel pour aller à la Mer,
et pour se reposer, ô Terre! sur tes terres.
Unissons nos devoirs et soyons le poète
qui a un seul cœur et qui a une seule tête.

Eveille-toi! La nuit terrestre se déchire;
le poète est né, et voici les Célébrantes.

LA TERRE

Je me réveille, ô Ciel! Je suis l'âme-poète,
Et je te berce aussi, ô Ciel, parmi les cieux
harmonieux.
L'air que je berce est toi, et, bercé, tu me berces.

Je me suis réveillée au cri poussé par l'Infini,
au moment où naissait le poète dans la paix douce
et bénie...
Et j'entends les ruisseaux, les terres et les mousses.

LA MER A LA TERRE

Terre, je te berce de chants et de parfums,
et je berce le Ciel où chantent les étoiles.
Mais le Ciel qui me berce est bercé par toi.
Aimons-nous à jamais, car nous ne sommes qu'un.

ENSEMBLE

Nous sommes l'âme du poète qui est née maintenant.
Une grande joie M'emplit et Je parfume
les pieds de Dieu, pareille à l'encensoir qui fume.
Je suis le jour, la nuit, le bruit et le silence.

FRANCIS JAMMES.

MES FRÈRES AIMÉS

Ceci n'est pas, je vous en préviens, une chronique littéraire ; c'est de l'amour et de l'admiration — rien que cela — de l'admiration et de l'amour.

S'il fallait pourtant préciser davantage, au sujet de la nature de cette brève étude, je dirais que c'est quelque chose comme un tableau de famille, dans lequel j'ai réuni tous les poètes jeunes d'aujourd'hui que je juge frères par le cœur, l'esprit et l'œuvre, et qui résument pour moi l'âme nouvelle.

Je parlerai donc de Tristan Klingsor, Eugène Montfort, Jean Violis, Paul Fort, Saint-Georges de Bouhélier, Henry Bataille, etc., et de mes chers amis compagnons de lutte : Arthur Toisoul, André Ruyters, Charles Bernard, Georges Rency, parce que mon cœur d'enfant a compris leur grand cœur, et s'en est très épris spontanément ; parce que, aussi, mon cerveau de décadent (dans le beau sens, ce mot-là, bien entendu !) s'est émerveillé avec joie devant la forme originale, devant les rythmes et les grâces si compliqués, devant la force de leurs poèmes !

Et je l'ai dit, et je le répète, ceci n'est pas une chronique littéraire, mais de l'amour et de l'admiration, rien que cela, de l'admiration et de l'amour.

Donc, entonnons notre cantique !

O mes frères aimés, ô poètes jeunes, je voudrais vous élever un simple et loyal autel de gratitude et de tendresse, qui fasse s'arrêter sur la route littéraire quelques passants, et les force à songer à vous, à vous lire..., par suite à vous aimer...

C'est bien le moins, en effet, que je fasse quelque chose pour votre gloire !

Vous m'avez enchanté ! Vous m'avez enlevé en de tels ravissements ! J'ai trouvé en vos créations des béatitudes profondes, telles que seuls m'en avaient données de pareilles Laforgue, Rimbaud, Verlaine, Griffin et Verhaeren. Je vous dois bien quelque chose pour cela, n'est-ce pas ?

Ma reconnaissance se traduira en ces phrases, où je veux dire les beautés de vos livres.

Car j'ai souvent pleuré de ne pouvoir donner la même joie à ces trois morts divins dont j'ai cité les noms plus haut; je ne veux pas avoir plus tard le même regret pour l'un ou l'autre d'entre vous dont la mort désagréable désagrégerait la puissante et neuve personnalité aimée.

Voici Paul Fort, Messieurs :

Une belle âme étonnamment prismatique, exprimée en images coloriées diversement, tintantes et nettes. Ce cher artiste nous chante des ballades, des poèmes plutôt, de tous les temps, de tous les sentiments, de toutes les teintes, avec leur bigarrure de cadences, parfois bizarres et parfois même puérils, comme s'il s'en souvenait d'enfance, mais toujours très adéquats et évocatifs. Chacun de ses mots, en effet, chacune de ses tournures est un jeu scintillant de miroitements.

C'est un véritable symboliste. Chaque ligne, chaque nuance du paysage matériel qu'il nous évoque, est en même temps la ligne ou la nuance d'un paysage d'âme. Quelquefois la forme et le fond se mêlent, et les cris de l'âme elle-même éclatent parmi les cris des personnages qui l'objectivent. Et je ne sais si ce n'est alors vraiment que l'œuvre est le plus belle.

La forme de cela est merveilleuse. Les mots chatoient et palpitent d'une multiplicité extraordinaire de sensations. Et ce n'est pas de la prose, malgré l'apparence typographique, et c'est purement de la pure poésie, aux sublimes ou fantaisistes guirlandes de rythmes.

Car écoutez la belle folie lâchée de ceci : « Non! Et toute cette folle ronde, bousculante, ivre-vive, de rousses, de noires, de blondes flottantes chevelures, qui se mêlent, qui s'emmêlent au souffle de la ronde? — Hé, c'est quelque incendie où les ors et les cuivres, à s'entre-déchirer les ombres, se dévorent... »

Prêtez à nouveau l'oreille au délicieux chuchotement fin de cette ballade qui parut en l'*Art jeune* : « Une petite main pâle fleurit à la serrure... »

Entendez enfin chanter la claire matutine gaîté, la douceur béatifiée de soleil d'après-midi de cette autre ballade où l'on est « enfin bien au long, en un pré, tout couché... où on entend les grenouilles causer... où on écoute on ne sait quoi qui chante dans les herbes... »

Pour ce qui est de dire le fond de ces livres, la chose est ardue, sinon impossible. Chaque poème est en effet une concep-

tion d'un genre, d'une époque, souvent même d'une âme différente. Comment donc vous dire tout cela ?

Pourtant, ce que l'on y voit surtout, c'est d'abord des visions étranges et splendides, lucidement regardées et limpidement dites ; puis, les drôles gestes sentimentaux de clowns tels que Miousic, Analytic et Coxcomb, incarnant toute l'intense et exultante vie de cœur de l'artiste, ainsi que ses fols jaillissements de rêveries... Et bast ! ceux dont l'âme ne sait voir ni entendre, n'apercevront là que pirouettes, gammes, rires vifs et rythmes éperlés... Alors que, inconsciemment, c'est pour mieux les laisser voir (à ceux qui savent voir), que l'artiste, un peu comme un Laforgue ou un Corbière, dissimule à demi ses sanglots sous des cris, et éparpille à chaque instant son âme claire en feux d'artifice de rires, — sachant bien que ces rires, lancés dans certain décor ou certaine atmosphère, sont plus lamentables que des plaintes !

Il y a enfin des extases religieuses devant certaines scènes, devant le Silence, devant l'Aimée ; et des exaltations bondies vers des magnificences, comme en ces très compréhensives paroles chantées à la Beauté : « Qu'un sourire m'éclaire ta face insaisissable. Ne sois plus éternelle, colore-toi de vie ; sois sensible, souris. Il n'est plus de barbares, il n'est que barbaries. Ne sois plus éternelle, prends un peu de ma vie... Mué ton marbre en chair, je te dirai, bien sage : — Façonne mon image, ma chère, à ton image.

« Toi la mieux belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah ! te cambrer mienne !... »

Et plus loin dans la même pièce : « Et malgré tout régnante ! de me leurrer, soudaine, à tel clair, en telle ombre, d'indulgence lointaine que mon désir veut croire avoir touché de l'aile, avant qu'elle ne s'efface aux mains pensées vers elle. — « Sur ton marbre, en reflet, ma pourpre humanité » si souvent délirais-je. Mirage ! le soleil écartant les nuées, féal baisait tes neiges.

» Toi la plus belle, toi qui te sais bien telle, toi, la seule belle, te posséder ! »

Dans ses derniers recueils, le poème tourne de plus en plus à la chanson, une chanson haute et claire et d'or, où tout reluit, rit et ronde.

Cet exquis motif populaire : « Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main... » a déjà fait le tour de la littéra-

ture... Et devant la mer, chacun de nous l'a entendu fleurir spontanément puérilement au fond de son cœur.

En résumé, Paul Fort nous a donné des livres de belle clarté de langue et d'idée — ceux qui n'y voient le sens de moindres mots sont des myopes ou des crétins — des livres qui nous apportent une âme moderne, avec ses infiniment pêle-mêlées émotions. La langue en est éblouissante de variété, appropriée bellement à l'humanité de cet artiste, que l'on devine très spontané, et que de suite on aime.

Aux heures ternes et mornes, cela nous remplira le cœur d'ardentes vitales crépitations, le cerveau de multiples et délicieux mirages.

Voici Henry Bataille :

Son âme habite une *Chambre blanche* exquise comme aucune. De la jeunesse douce et vaguement triste, des choses merveilleuses de joliesse : lampes, miroirs et vieilles horloges, l'habitent. Et c'est la Chambre blanche d'enfance, que chacun de nous conserve close et bondée de souvenirs dans la grande demeure qu'est le cœur.

O chambre exquise d'enfance !

où s'ouvre, au fond des lits, l'œil tendre des poupées.

Il faudrait avoir le cœur vanné pour ne pas aimer une chanson pareille. Tout y ravit : les ciels et les meubles, les soirs et les jouets... On ne peut que s'y laisser prendre. — Pourquoi ? — Oh ! je ne sais... C'est un charme... Que voulez-vous ! je n'en peux rien, mais je suis heureux de dire — je ne puis faire autrement — que ce livre m'a ensorcelé tout ce qu'il y a de plus délicat et frais en moi. C'est sans doute que ce jeune homme se chérit très ineffablement en toutes les choses amies, et que ces choses elles-mêmes sont aimables, avec leur joie mélancolieuse et leur puérilité.

Le sentiment du livre se résume en ce vers :

En mélancolie de printemps.

Le sujet, en ces autres :

Je t'ai rêvée en la naïveté des choses
et j'ai parlé de toi aux plus vieilles d'entre elles.

Et eh! oui! livre délicieux et émotif! écrit sous la lampe! parmi la vie des êtres d'antan ou printanniers, *la fenêtre ouverte à demi,* livre dont le poète a aimé les mots et les gestes, les atmosphères, les robes fanées, les sanglots et les poupées, qui sont ses personnages ravissants...

Tout un cœur s'y révèle, avec sa langue, son ambiance, sa vie, si intensément délicieusement personnelles.

Des vers en seraient à citer, mais sans doute tous...

Quelques-uns sont d'un relief et d'une évocation qui étonnent; tels ceux-ci :

Le cri du coq est plein de gouttes de rosée.

Dans les chemins et sous les bien-aimées ramées...

Pourtant je sens en moi se fermer des paupières.

Mais surtout ceux qui décrivent ce *Soir* vraiment extatique d'émotion musicale, où le poète murmure :

Ecoute! oh! l'on défaille dans l'ombre...
Un rossignol de nuit est tombé dans les branches...
Vois nos lampes, là-bas, au fond du jardin sombre...,
Elles s'éteignent comme se sont couchées toutes blanches,
Les robes cérémonieuses des jets d'eau.
Viens... Ne fais pas de bruit, c'est l'heure des roseaux...

Je ne sais pas de charme plus compénétrant. — C'est une mélodie très doucereusement chuchoteuse... triste parfois, mais toujours si jeune... ; des sanglots à musique!

Voici Charles Bernard :

Celui-là, depuis son premier recueil, a été classé le poète du clair de lune. La chose a même un peu tourné à la blague, et c'est grand tort! Car sa nature même et, si je puis m'exprimer ainsi, le caractère pur, lunaire et pâle de son âme, l'ont seuls amené à cela.

Grandement, ses deux œuvres diffèrent.

La première, presque sans pensée, n'est autre chose qu'une exquise musique. Et le désir m'a souvent pris de l'épigraphier de ce vers du grand Verlaine bien-aimé :

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair.
De la musique encore et toujours!

La poésie cependant y chantait avec grand charme; une poésie claire, poudrée d'étoiles fines, et dont les *s* nombreux faisaient frissonner de musicales soieries.

De belles lignes ondulent; des formes nues se meuvent doucement — lointainement; de grands décors hiératiques s'érigent; et il émane de tout cela de vaguement tristes sentiments et des évocations.

Nuits d'étoiles, sentes rêveuses, ébauches, redites, songes, caresses, coloris et pierreries..., phalènes bruissonnantes, et *ruisselets chanteurs et berceurs de perles,* musiques enfin, merveilleuses! c'est tout entière cette première œuvre, — qui m'a laissé

le souvenir d'harmonieuses griseries.

La seconde au contraire s'est élargie. Toujours les mêmes afféteries étincelantes dans le mot et dans la chanson, oui, mais quel coup d'aile plus large et plus avide d'espace et de lumière et d'amour!...

Des amants se promènent à travers la nature magnifiée de lueurs de lune. Ils se couchent sur le sable semblable à une chair. Ils parlent de leurs gestes, de leurs âmes, de leurs yeux. Ils s'occupent, surtout! à exprimer combien ils se sont identifiés avec la nuit, la nature et la lune..., et combien celles-ci les expriment.

L'allure du vers, elle aussi, a pris un autre essor. Elle s'est élargie magnifiquement en d'onduleux et limpides alexandrins. Tout cela est beau d'une sérénité pure et claire. La lumière quoique douce, en éblouit!

Ce poète qui s'ignorait lui-même hier encore, se réalisera sans doute tout entier demain, dans sa beauté très à lui, — avec la grâce de la Lune bien entendu...

Voici Tristan Klingsor :

Toutes celles, merveilleuses, que la légende fait défiler dans nos souvenirs, revivent ici...

O Princesses et Magiciennes! Vous fûtes placées dans des palais, dans des paysages ravissants. Vous êtes vêtues de délicatesse et de dentelles. Des soies et des bijoux, des velours et vos chairs, luisent ou scintillent. Il se joue alentour de vous des musiques frêles, félines et douces à en pleurer. Et des parfums sont exquis de mélodie.

De dire les grêles grâces de tous ces détails, le vers semble

tremblant, mais de ce tremblement légitime que paraissent avoir également les prismes, lorsque beaucoup de lumières s'y reflètent.

Ah ! écoutez cette chanson d'*Izel*, et vous saurez combien ces poèmes peuvent avec exquisité griser :

Doux musiciens, frôlez les harpes d'argent;
La reine Izel est couchée avec son Page;
Doux musiciens, frôlez les harpes d'argent.

Elle s'est prise avec son Page à songer.
Et les harpes ont des musiques étranges;
il rôde une odeur de rose et d'oranger.

— « Izel, donne-moi ton corps à violer;
qu'on caresse les harpes et les violes;
Izel, donne-moi ton corps à violer. » —

Or, la reine rêve de magique amour;
les mauvaises voluptés hantent son âme;
or la reine rêve de magique amour.

Elle donne à son beau Page l'or filé
de ses longs cheveux de fée et de ses cils;
elle donne ses longs cheveux d'or filé.

Mais elle ne dira pas qu'il avait Izel
et qu'Elle a donné sa bouche de cerise
au Page vil qui voulut aimer Izel.

Car de ses longs cheveux de vieil or filé
et de ses deux mains merveilleuses, Izel
l'a doucement, le pauvre Page, étranglé.

Doux musiciens, frôlez les harpes d'argent;
la reine Izel est couchée avec son Page;
doux musiciens, frôlez les harpes d'argent.

Lorsque je lis ces vers, chaque fois une langueur voluptueuse me saisit, à cause de la si harmonieuse traînerie du rythme. Je me sens bercé divinement par les airs aigrelets de vieille viole que joue ce poète ; et j'oublie aussitôt, avec indulgence, que comme de tous les vrais poètes, j'avais espéré entendre battre, là, et pleurer et s'éjoyer un cœur ! et que je ne l'ai pas entendu...

Voici André Ruyters :

Un art de grâce inexprimablement; des phrases d'une bleue délicatesse dentelée et toujours féminine, et toujours selon le matin frais ou la nuit moelleuse si chez soi!

La femme n'y vit que selon l'homme, par l'homme. Seuls, quelques gestes mutins et puérils, disant toute sa nature, lui sont personnels. Mais sensuelle merveilleusement, Margy! Puis oh! la joueuse! Elle est la grâce qui enjôle et déride la littéraire gravité du poète. Elle est le résumé de la tourbillonnante fête des papillons, des parfums et des rires qui l'entourent!

Georges, au contraire, est un monsieur sérieux, parfois embêtant, mais souventes fois très beau... Embêtant lorsque, comme dans les *Oiseaux*, il dédaigne, du haut de ses principes, les voluptés chaudes et si spontanées, que lui offre cette bien-aimée femme-enfant. Très beau lorsqu'il se laisse captiver par la splendeur veloutée de la nuit ou qu'il sent vivre en son cœur toutes les vies.

Douze petits nocturnes, la première œuvre, n'est que l'expansion mélodieuse de ces sentiments d'une pureté et d'une grandeur très douces. Des vers y sont faibles, mais il n'importe, puisque la plupart sont suaves, chuchoteurs et intimes.

Tous ses livres, indistinctement, me charment par la même gracilité de mot (ah! ses mots c'est tantôt du cristal, tantôt de la soie, tantôt du velours!...) et les mêmes passionnés frémissements troublants; ses deux derniers — *Les Oiseaux* et *A eux deux* — me font enrager parfois, à cause des philosophismes qui y étalent leur absurdité. L'enchantement, cependant, est de beaucoup supérieur à la colère, et j'oublie presque toujours qu'il y a dans Georges trop de cerveau et trop peu d'humanité, parce que toutes les choses qui lui servent de décor sont si animées, si belles, si tremblantes, qu'elles en sont presque humaines.

Mais ce qu'il faut surtout remarquer dans l'*A eux deux,* c'est la vérité éternelle qu'il renferme : l'artiste se consolant de son impuissance devant l'idéal, grâce aux menues fines joies de la vie.

(Cette série sera continuée dans le prochain; j'y parlerai d'Eugène Montfort, Arthur Toisoul, Jean Violis, Saint-Georges de Bouhélier, Georges Rency.)

HENRI VAN DE PUTTE.

Le Royaume authentique du Grand Saint Nicolas

par M. Eugène Demolder

(Edition du MERCURE DE FRANCE)

Parmi les nombreux volumes que le nouvel an fait régulièrement éclore, en voici un qui ne réjouira pas seulement les enfants, mais qui fera aussi le bonheur des artistes. Il est intitulé *Le Royaume authentique du Grand Saint Nicolas*, et il a pour auteur M. Eugène Demolder.

On connaît Eugène Demolder. Ses premiers contes nous l'ont révélé comme un styliste incomparable et comme un peintre de lettres d'une originalité et d'une puissance singulières. La critique n'a pas eu de peine à reconnaître en lui un des mieux doués parmi les jeunes écrivains flamands de langue française qui continuent, par la plume, l'œuvre que les vieux peintres flamands ont commencée par le pinceau. L'artiste qui est en Demolder descend de ces peintres, et il en descend par un littérateur : par Charles De Coster. Entre l'auteur de la *Légende d'Ulenspiegel* et l'auteur des *Contes d'Yperdamme* et des *Récits de Nazareth,* il existe une parenté très étroite. Ils voient tous deux l'art sous un même angle et procèdent par des moyens analogues. Seulement, l'un est plus sobre et plus psychologue; l'autre est plus prodigue de couleur et s'attache davantage aux côtés extérieurs des choses. Dans les tableaux à la plume de De Coster, l'homme est la chose principale et le paysage la chose accessoire. De Coster croque des scènes. Demolder — jusqu'à présent du moins — a surtout révélé de magnifiques qualités de paysagiste. Chez lui, l'homme et le paysage sont traités de la même façon, ils sont au même plan, ils vivent de la même vie et produisent à peu près le même effet. Je désire qu'on ne prenne pas ceci pour une critique. Il y a parfois plus d'intellectualité dans un paysage que dans une figure, et, parmi les peintres, tous les penseurs ne se trouvent pas du côté de ceux qui ont interprété exclusivement la vie humaine. Le contemplatif qui parvient à évoquer l'âme des choses et à la fixer dans son œuvre arrive parfois à résumer,

dans une éblouissante synthèse, des joies, des drames où des souffrances aussi vastes et aussi profondes que l'énigme même de notre propre destinée. C'est souvent le cas pour Demolder. Ses œuvres, plus séduisantes qu'empoignantes, s'emparent de l'âme sans que celle-ci s'en doute, elles l'élèvent insensiblement, mais elles ne s'arrêtent pas de l'élever, et leur action fascinatrice cause une volupté particulière, une de ces voluptés pures comme en produisent les amours platoniques.

Si De Coster avait traité le sujet choisi par Demolder, il aurait fait la *Légende de Saint Nicolas*. Demolder intitule son livre *Le Royaume authentique du Grand Saint Nicolas*. La différence des titres me semble marquer clairement la différence qui existe entre ces deux talents, si ressemblants par d'autres points. Demolder a été séduit moins par le personnage légendaire que par tout ce qu'il évoque. Saint Nicolas, c'est le saint des illusions. C'est lui qui colore de si magiques couleurs les nuits de décembre que, quand nous avons perdu nos naïves croyances d'enfant, la poésie de ces nuits continue de chanter dans nos cœurs. Saint Nicolas ne se contente pas de déposer des jouets dans les chambres des mioches; il donne aussi une âme aux paysages qu'il traverse et aux maisons qu'il visite. Les paysages en deviennent plus poétiques et les maisons meilleures. C'est cette âme-là qui s'est révélée à Demolder; c'est elle qui palpite dans son livre. Le paradis où il nous mène est une Flandre idéalisée. C'est une Flandre vue à travers le cœur de saint Nicolas, utilisé comme prisme. C'est une Flandre telle qu'auraient pu la voir en leurs plus beaux songes les magiques peintres d'intérieurs et de paysages que furent les Breughel, les Ruysdael, les Van der Meer de Delft, les Pieter de Hooghe, les Leys et les Dè Braekeleer. Quand on ouvre le livre, quand on pénètre dans l'intérieur de cette vieille maison seigneuriale flamande où l'ange apporte, par une radieuse nuit d'hiver, un petit enfant qui sera saint Nicolas, on est déjà dans le ciel. Leys n'aurait pas mieux peint cet intérieur. L'auteur nous a conquis dès sa première page et nous le suivons ensuite, le cœur plein de cette joie sereine que provoque le déroulement d'un spectacle uniformément beau et pur, partout où son imagination vagabonde nous invite à flâner. Nous traversons ainsi de magiques nuits d'hiver, des paysages de neige aux profondes douceurs d'hermine, nous assistons à des kermesses d'une richesse incomparable, et nous nous

arrêtons devant des danses ensorcelantes où des poupées, transformées en délicieuses princesses de Watteau, valsent comme des fées au son d'un orchestre angélique.

Saint Nicolas est présent partout dans cette féerie, mais il y joue un rôle un peu effacé. L'auteur en a fait un personnage peu agissant. Il a seulement vu en lui l'être bon et paternel qui répand la joie autour de sa personne et qui, patriarche indulgent, s'éloigne un peu pour savourer discrètement le bonheur qu'il éprouve à faire des heureux. Demolder, d'ailleurs, ne démonte pas d'habitude ses personnages pour nous montrer ce qui se passe en eux. Il se contente d'indiquer le sentiment général qui les possède. Ici encore, il procède à la façon des peintres. Dans certains tableaux d'Henri de Braekeleer, on peut voir un homme accoudé à une fenêtre ou une vieille femme assise au coin d'un feu. Une immobilité formidable semble peser sur eux. Après quelques instants de contemplation, nous sentons cependant qu'il y a dans ces personnages une vie plus puissante que cette immobilité. Par un geste qu'il leur a fait faire, par une attitude qu'il leur a donnée, le peintre nous fait deviner qu'un drame se passe dans leur âme, et devant eux nous pouvons rêver toute leur vie en la colorant de nos propres rêves et de nos propres souffrances. De même quand on lit Demolder, on interrompt parfois sa lecture pour rêver délicieusement devant certains personnages à peine silhouettés, par exemple devant ces trois petites filles « dont les têtes mignonnes reposaient sur l'oreiller, inclinées l'une vers l'autre et qui paraissaient n'avoir à elles trois qu'un seul et même rêve qui les faisait sourire ».

S'il excelle à montrer ainsi par quelques traits suggestifs des personnages très caractéristiques, qui produisent une forte impression et qu'on n'oublie pas, il sait aussi, quand il le veut, nous présenter ses héros sous une forme moins passive. C'est ainsi que la « tante Aurore » est un personnage singulièrement vivant et « saint Fridolin » encore plus, le saint malicieux et gai, l'amusant joueur de flûte dont Demolder a fait le cicerone de saint Nicolas, et qui traverse le livre avec des allures narquoises d'Ulenspiegel céleste.

Les amateurs de style plantureux et coloré se délecteront à la lecture du *Royaume authentique du Grand Saint Nicolas*. On sait que parmi les écrivains modernes, l'auteur est un de ceux qui possèdent les plus riches palettes. Sa phrase est un ruissel-

lement de pierreries. Certains de ses contes même, comme la *Cité morte dans l'or*, semblent n'avoir été écrits que pour le plaisir de prodiguer les trésors de sa plume. Dans son nouveau livre, on ne trouve toutefois plus de ces avalanches de joyaux. Mais on n'y perd rien. Si l'écrivain s'est assagi, si sa phrase, en s'assouplissant, a perdu quelques-uns de ses saphirs et de ses rubis, elle reste solide, charnue et délicieusement colorée. Seulement, l'auteur s'efforce maintenant de mettre la couleur à l'endroit où elle doit se trouver; il dispose ses effets avec plus de science; il travaille à devenir maître de sa plume, à lui faire dire exactement ce qu'il veut dire; et il arrive souvent ainsi, par d'ingénieux procédés de style, à réaliser ce que Flaubert considérait comme le vrai but de l'art : faire rêver. Son *Royaume de Saint Nicolas* est aussi le royaume de la poésie.

M. Morannes a illustré d'intéressants dessins le nouveau livre d'Eugène Demolder et Félicien Rops lui a fait une délicieuse et riante couverture.

En même temps qu'il a publié le *Royaume authentique du Grand Saint Nicolas,* Eugène Demolder a fait réimprimer ses *Contes d'Yperdamme* et ses *Récits de Nazareth* en un seul volume qui a maintenant pour titre *La Légende d'Yperdamme.* Nous avons dit tout le bien que nous pensons de ces contes dans la *Société nouvelle,* lors de la publication de la première édition. La nouvelle rivalise de luxe avec le *Royaume de Saint Nicolas.* Rops et Morannes l'ont également illustrée. Parmi les dessins du premier, nous recommandons tout spécialement aux admirateurs du maître le frontispice, dont nous aurons fait un éloge suffisant quand nous aurons dit que c'est un *vrai* Rops.

HUBERT KRAINS.

LA LÉGENDE DE VIE

SUR l'océan doré de son imagination, une nef magnifique d'espoir s'est élancée, belle de vogue libre et hardie, à pleines voiles, à pleines ailes !

Elle s'en est allée en droite ligne, vers cette Ile Vierge au surgissement de laquelle rêve notre désir, vers cette terre d'harmonie et de bonheur, à la fois de rêve et de vie, qui existe en nous depuis si longtemps !

Là, vivent des êtres d'une innocence puissante, aux débordantes passions ingénues. Ils sont les plus pures incarnations de nous-mêmes. Ils sont les faces les plus belles de Pan.

Pays de joie et d'auguste paix ! Pays de nature impolluée ! Pays d'Eden ! L'homme y est entouré d'une amitieuse famille de bêtes, et de plantes, et d'arbres. Les bœufs sont de graves et paisibles patriarches qui consolent. Les hêtres, comme de grands frères, soutiennent les âmes chancelantes d'émois et de peines. Les fleurs ont des tendresses de petites filles amies. Les oiseaux câlinent insidieusement.

Parmi ces êtres, le printemps frissonne de pubertés exquises ; l'été bout ; l'automne se tord et se lamente, splendide ; l'hiver a des virginités scintillantes et liliales. Et les travaux des champs, les repos, les amours et les enseignements se suivent à travers les régulières saisons, en guirlande fleurie de joies sereines.

Cependant, le drame sublime de la nouvelle rédemption humaine se joue là, avec tous ses orgueils, avec toutes ses gloires ! avec aussi tous ses sanglots !

Si Barba a créé Eolie, l'Ile Vierge (il semble en effet l'avoir créée de toutes pièces, l'avoir tirée de son grand cœur, ainsi belle, pure, parée — et Barba est en somme le poète), c'est pour le salut de cette humanité future, libre, héroïque et franche ! qu'il a engendrée en Sylvan.

(O Sylvan ! notre cœur a bondi d'allégresse exultée, à te voir chevaucher dans le monde, à t'entendre pleurer d'amour, à sentir s'agiter en toi toutes les splendeurs de la vie ! — Et ton âme chantait, rouge, magnifique et jeune, dans le cor de gloire et d'orgueil qui avait fait de toi un poète. — Nous t'aimions, ô Sylvan, parce que tu éternisais les plus beaux de nos gestes, dans de la pure beauté.)

Et voici que dans cette île, l'Etranger est venu, le frère

maudit de Barba, rapportant avec lui les angoisses mortes, les vieilles misères, les mystères inutiles (inutiles, car le mystère est une myopie, comme l'a si bien dit André Gide...). Et Sylvan, qui l'a entendu, se trouble, se chagrine! Il a perdu sa haute sérénité et sa candeur. C'est le moment d'inquiétude qui fait osciller sa vie sur sa base si ferme. Mais il passera outre — et j'en étais sûr! — ce sera même un nouvel et plus somptueux essor à travers la virginale et superbe Eolie!

Ce qui fait la grandeur de ce livre, c'est la bonté pompeuse et douce de Barba, c'est la force divinement naïve de Sylvan. Ce qui en fait la grâce, c'est la petite trinité suave des sœurs et de l'amante de Sylvan : ô Hylette, ô Elée, ô Florie! Celles-là rient, cajolent, se roulent dans les prés, se baignent nues, aiment, caressent, chantent, dansent! font le pain et veillent au lait. Elles sont l'innocence et la rieuse féminité d'Eolie. L'une d'elles, Elée, est plus troublante. Des restes d'âme ancienne s'agitent en elle. Mais l'amour l'unit à Sylvan, et la régénère merveilleusement.

Mais ce qu'il faudrait dire encore, c'est le charme adolescent de ce sixième personnage : Eleuthère.

Eleuthère est le converti. C'est l'humanité non dégagée encore de ses peines volontaires, et qui entre dans Eolie, et qui se sent pris aussitôt par la sorcellerie du bonheur qui y règne. Sa tendresse pour Sylvan, la tendresse qu'a pour lui Sylvan, est certes la chose la plus troublante de grâce que je connaisse; et c'est la plus belle page du livre.

Eleuthère, comme nous, est parti hier à peine de la Ville triste qui est située en face de l'Ile Vierge, et déjà le voici dans la Joie. De cette Ville, je ne parlerai pas; non qu'elle ne soit admirable de par cette barbare et profonde tristesse que des carillons sur elle pleurent sans cesse, mais parce qu'elle me semble surtout servir de repoussoir, pour faire valoir davantage la candide et jeune beauté d'Eolie.

Eolie! Eolie! Sur elle passent des ciels, teintés du sang des plus féminines des fleurs. Eolie! Tous les parfums l'embaument! Eolie! Eolie! Grave et pure, en même temps puissante et débordante de bonheur, elle semble l'œuvre de rêve, la terre d'élection d'un Puvis de Chavannes flamand.

Ah! c'est là que je voudrais vivre

comme dit je ne sais plus quelle romance.

Mais nos âmes et nos esprits rénovés n'ont depuis longtemps plus d'autre demeure !

Camille Lemonnier a réalisé là une œuvre large, bonne et que je crois éternelle. Son livre est un peu la bible de ces temps-ci.

La langue en est tantôt délicieuse de finesse, tantôt d'une calme homérique magnificence.

Naturellement, la Presse, jalouse de son renom d'incompréhension traditionnelle, parce que c'était une œuvre de beauté ne lui a fait qu'un médiocre accueil.

Que le Poète sache en retour qu'il a avec lui l'enthousiasme et l'admiration des jeunes hommes d'aujourd'hui !

HENRI VAN DE PUTTE.

Essai sur l'art contemporain

par M. FIERENS-GEVAERT

MONSIEUR Fierens-Gevaert signe, en un *Essai sur l'art contemporain,* quelques idées et réflexions esthétiques dont l'affirmation est précieuse à tout vrai peintre, sculpteur ou musicien. Il imprime: « L'art aujourd'hui désavoue hautement tous les systèmes, toutes les directions, tout ce qui peut éveiller de loin ou de près l'idée d'adhésion à un programme d'école quelconque. L'individualité est la seule loi à laquelle on veut obéir et cela est une chose excellente puisque l'individualité est le principe de l'art. » Et conséquent jusqu'à l'extrême avec cette donnée, M. Fierens-Gevaert ajoutera pour exalter et défendre les artistes novateurs : « Renseignés sur mille choses, rassasiés de la vue des chefs-d'œuvre, ils ont la peur constante de verser dans les formules, de faire entendre un accent qui ne serait qu'un souvenir, de laisser percer une émotion déjà notée ailleurs. Ils sentent leur vol s'alourdir par un bagage de science et brusquement, sans réflexion, comme en une minute de folie, ils rejettent loin d'eux tout ce qu'ils ont pu retenir de la technique et des procédés d'autrefois. Et cependant les

monstruosités qu'on leur reproche sont l'affirmation de leur vitalité, et quoi qu'ils fassent, quels que soient leurs défauts, leurs faiblesses, leurs exagérations et leurs enfantillages, c'est à eux, à l'incessante poussée de leur force révolutionnaire que l'art devra un jour quelque orientation nouvelle. »

C'est parfait. Et ce langage est d'une belle audace en face des cuistres et des recommenceurs. Il acquiert une signification encore plus nette lorsque l'on songe que M. Fierens-Gevaert appartient au milieu du *Journal des Débats*.

Insensiblement, l'idée de rénovation incessante, d'art délaissant le passé pour conquérir des forme inédites, s'insinue dans les ateliers. Ce nous a été une surprise dernièrement de lire, dans le grave journal *Le Temps,* un long article de M. Gaston Deschamps, à propos de Fernand Gregh, sur la poésie contemporaine, où ce critique admettait presque le groupe des poètes actuels, qu'il disait — douce erreur — influencés tous par M. Mallarmé.

Les jours, en effet, sont déjà loin où l'on n'avait que sourires, dédain, calomnies et pionneries à opposer aux techniques récentes, et vraiment les vieilles lyres parnassiennes, illustres jadis, tombent de plus en plus aux mains de quelques pauvres rapsodes secondaires. Ainsi les vieux instruments de musique finissent presque toujours par échouer chez des ophicléistes d'une fanfare de faubourg.

Revenons aux peintres.

M. Fierens-Gevaert, qui n'aime point les traditionnalistes, écrit à leur sujet : « Disons que l'imitation qu'on est convenu d'appeler académique ne fut jamais appliquée d'une façon aussi plate qu'à présent. Les exagérations extrêmes des novateurs sont en raison même de l'abaissement qu'a subi le niveau des écoles conservatrices... »

Toutefois, il serait injuste de ne point indiquer qu'adversaire de la tradition étroite, ponctuelle, systématique et plagiaire, M. Fierens-Gevaert admet parfaitement — c'est l'évidence même — que tout artiste est le produit de tous ceux qui l'ont précédé. C'est un total mystérieusement réalisé par les siècles, et voilà pourquoi les plus personnels d'entre les originaux doivent à tous quelque chose. Ainsi comprise la descendance est glorieuse : elle n'exclut en rien l'œuvre spéciale que tout élu réalise ou réalisera. On est de son siècle et de sa famille parce qu'il n'y a pas moyen d'être autrement.

Voilà, croyons-nous, les idées maîtresses émises dans *Essai sur l'art contemporain,* où il nous plairait de signaler encore tel chapitre sur l'architecture, ne fût-ce que pour noter que l'autorité de Mérimée, invoquée page 42, n'est pas, en cette matière, aussi sûre que l'auteur le croit. Depuis les derniers travaux des Anthyme de Saint-Paul, des Lefevre-Pontalis et des Gonse, on ne peut plus reconnaître à l'arc brisé le rôle principal dans la transformation du roman en gothique.

EMILE VERHAEREN.

CHRONIQUE DES POÉSIES

Au début des articles de critique — le moins critiques possible — que je me propose d'écrire ici, qu'il me soit permis de dresser rapidement le bilan de la Poésie en Belgique pour l'année qui vient de s'écouler.

Cette année n'a pas été fructueuse. Nos poètes se sont étrangement tus, et, même dans les revues, trop peu souvent nous eûmes la joie de les lire. A part le grand Verhaeren, qui travaille sans relâche, offrant ainsi le plus admirable exemple qui soit en nos jours de force et de volonté; à part aussi Arthur Toisoul qui, avant OPORA, cette douce merveille, avait publié déjà MAI, livre de pure grâce et de délicate beauté, dont on a trop peu, oh! oui, bien trop peu parlé, qui sont ceux qui ont vraiment donné ce qu'ils pouvaient donner? La maladie a empêché Elskamp de publier ses ENLUMINURES. Il serait charitable d'invoquer le même motif pour le SATAN de Gilkin. Mais quelle excuse présenteraient Séverin, Giraud, Van Lerberghe et les autres? Je veux espérer que l'heure de la stérilité n'a pas encore sonné pour eux, et que bientôt ils me fourniront tous l'occasion de parler de leurs vers, ce dont je m'acquitterai avec joie et amour pour quelques-uns, avec impartialité, du moins, pour tous.

Toutefois, les livres qui s'ouvrent devant moi sont nombreux, trop nombreux même pour que je puisse en dire ici tout ce qui serait à en dire. La librairie Deman a édité, presque en même temps, trois chefs-d'œuvre, et avec quel luxe ! et quelle beauté ! Ce sont : les HEURES CLAIRES, de Verhaeren ; les LIMBES DE LUMIÈRE, de Kahn, et la seconde édition des POÈMES DE POË, traduits par Mallarmé.

Mallarmé, que certaines gens se plaisent pour l'instant à dénigrer, a certes écrit des vers splendides : Qu'y a-t-il de plus beau au monde que son *Hérodiade* et son *Après-midi d'un Faune?* Et ses traductions de Poë sont tellement parfaites, qu'il est superflu de les vanter.

Les HEURES CLAIRES nous révèlent un Verhaeren inconnu, soupçonné seulement dans quelques pièces des APPARUS DANS MES CHEMINS. Sa violence divine s'est muée en douceur. Il chante simplement celle qu'il aime, très simplement, avec une ardeur simple et une ferveur latente, sans romanesque, ni sentimentalité, ni emphase, car son amour est simple. Le beau jardin, l'éternel Eden les entoure, son amante et lui, et il dit doucement la beauté, la bonté de l'aimée ; il la remercie d'être venue à lui ; il énumère les joies de cœur et de chair qu'elle lui donne ; il célèbre le bonheur qu'ils goûtent tous deux à « être fous de confiance ». Tout le monde a pensé, tout le monde a senti, tout le monde a vécu ces choses : personne jamais ne les avait dites. Ces accents sont vraiment universels, vraiment inentendus, et le rythme, d'une sûreté absolue, traduit magnifiquement l'allégresse d'aimer.

Bizarres et complexes, les LIMBES DE LUMIÈRE ne se rattachent aux HEURES CLAIRES que par un même souci de simplicité, une même manière de dire les choses et les idées nettement, sans froideur d'allégorie, sans préoccupation de symbole. Ce livre charme diversement, l'impression qu'il donne n'est pas unique. Subitement, un tableau se dresse, évocateur et, oserai-je le mot? cinématographique ; un lied chante — et quel délice qu'un lied de Kahn ! — des paysages et des images se montrent ; des chansons de pitié ou d'amour grandissent et montent jusqu'au beau sanglot ; et au miraculeux prisme des vers, des rêves d'Orient réfractent et disséminent leurs illusions et leurs joailleries. Kahn fait songer à un marchand arabe qui aurait rapporté de ses voyages asiatiques des visions et des mots. Les visions, chez lui, sont étranges et captivantes. Les

mots ont tour à tour une puissance et une douceur poignantes. J'avoue aimer surtout, dans son livre, les dernières pièces réunies sous ce titre : *A Jour fermant,* et dédiées au beau poète Léon Dierx. Il s'en dégage une impression de *tout n'est pas dit!* qui fait passer dans l'âme une terreur et une pitié jusqu'ici inconnues.

Du Mercure de France, nous sont arrivés enfin — nous les attendions avec quelle impatience ! — les POÈMES D'ALFRED DOUGLAS. Le scandale fait autour de ce nom, le mépris affecté que lui témoignent des personnes peu franches, me permettent de parler comme il le faut de ce livre. Sincèrement, je crois que depuis Swinburne, nul poète n'a chanté plus splendidement l'amour, nul n'a osé célébrer plus hautement dans ses vers la gloire et la volupté d'aimer les êtres qu'on aime, quels qu'ils soient. Une sensualité ardente vit et vibre dans ces pages, un désir de lumière et de joie s'y proclame, un orgueil souverain y lève magnifiquement la tête; toute passion, même la Honte, y est paroxystement exaltée. Il y a là, dans certaines descriptions, des détails tellement merveilleux, qu'ils amènent aux lèvres un ineffable sourire de ravissement. Et, en contemplant amoureusement le portrait du Poète qui éclaire tout le livre, ses yeux alanguis et lointains, sa bouche chaude et voluptueuse, la parfaite harmonie de ses traits, en revivant en soi ses poèmes forts ou exquis où son âme apparaît divinement sincère, sentimentale et volontaire, on comprend qu'un Poète ait aimé ce Poète d'un amour absolu, à la face du monde, et sans hypocrisie.

Le Mercure, aussi, nous envoie son ALMANACH DES POÈTES pour l'année 1897, luxueusement édité par les soins de Robert de Souza, et orné de dessins, d'une fraîcheur et d'une délicatesse exquises, par Armand Rassenfosse. Douze Poètes y chantent les mois. Et c'est un plaisir de haut goût que de pouvoir jouir à la suite de ces douze talents ! Ce sont, en suivant l'ordre des mois, Gustave Kahn, légendaire et bigarré; Stuart Merrill, large et poignant; Francis Jammes, simple et délicieusement hospitalier; Vielé-Griffin, pensif et comme attristé d'un passager découragement; Albert Mockel, vital et généreux; Henri de Régnier, évocateur et splendide; Robert de Souza, lumineux et lyrique; Ferdinand Hérold, joyeux et robuste; André Fontainas, nostalgique et confiant; Camille Mauclair, qui se confesse avec une adorable sentimentalité; Verhaeren, mélancolique et violent, et André Gide, savoureux et sourieur d'espoir. Ces almanachs du

Mercure, réunis, seront plus tard un bien intéressant florilège.

De France encore nous sont venus deux livres de jeunes. L'un, de Jean Violis, s'intitule la GUIRLANDE DES JOURS. L'auteur dit lui-même de ses vers : « Il faut y voir seulement l'expression sincère d'émotions différentes selon la grâce et la variété des jours. » — « Ils sont la guirlande, un peu frivole, d'une adolescence studieuse et contemplative. » Et, il est vrai, ces vers ne sont que cela, mais c'est assez pour qu'ils soient délicieux. Un charme de fraîcheur y passe comme une eau d'avril, une âme jeune et délicate y dit sa joie devant les moindres choses de la vie. Ils sont d'un vrai Poète, ces vers que je cueille au hasard :

J'ai pris tous vos regards comme un essaim d'abeilles,
Et je leur ai donné la ruche de mon cœur.

Et il y en a d'autres, beaucoup d'autres, aussi beaux, plus beaux encore peut-être. Le Poète est entré désormais dans la vie active, il a quitté le jardin d'Enfance. Qu'il nous dise donc bien vite ses émerveillements ou ses douleurs. Nous avons foi en ses chants futurs. Et c'est pourquoi nous le suivrons des yeux avec sollicitude, s'éloignant sur la route vers demain, agitant comme un gage :

Son chapeau d'espérance au soleil du matin!

J'aime moins le second de ces livres, SUR LA ROUTE, de Albert Fleury. Je ne comprends pas bien ces vers. Je ne sais pas d'où ils viennent, où ils vont. La raison d'être du poème m'échappe. Il y a certes dans ce livre un effort de recherches qui émeut, un désir de rythmes neufs qu'il faut approuver ; mais quelle grandiloquence, parfois ; quelle prolixité, presque toujours ! Des influences aussi se rencontrent çà et là. Cependant, il y a là des perles, dix pièces peut-être, qui se sauveront de l'oubli. Il n'est pas besoin que je les signale. Un jour, elles se mettront à briller, et tout le monde les reconnaîtra. Et j'en suis heureux pour Albert Fleury, un jeune, un enthousiaste, qui m'est profondément sympathique, et à qui je demande pardon d'avoir dit si durement de son livre le mal que j'en pense.

Charles Bernard, un des nôtres, dont la BELLE DOULEUR m'a charmé, nous donna jadis ET CHANTA LA FEUILLÉE, poème exquis, suite de sensations merveilleuses et délicates, qui vivaient pour elles-mêmes, et que n'unissait le lien d'aucune idée. Dans la BELLE DOULEUR, l'horizon s'est élargi, des person-

nages apparaissent, l'amour palpite, la vie est précisée, sous le même clair de lune hiératique et troublant. Et pourtant, je m'en tiens encore, pour juger ce poète, à son premier livre, où je vois une plus parfaite réalisation. Il y a plus de choses, sans doute, dans le second, plus de sentiments, plus d'exaltation et plus d'extase. Mais je ne puis aimer les défaillances et les obscurités dont souffre le rythme en trop d'endroits. Charles Bernard étant un vrai poète, je lui devais ces critiques légères. Je serai ainsi plus à l'aise, bientôt, lors de son prochain volume, pour l'admirer, j'en suis sûr, entièrement.

Georges Ramaekers, poète qui fut parfois délicieux, chante la naissance du Christ — le sublime sujet pour un chrétien! — dans sa NUIT RÉDEMPTRICE. En ouvrant ce livre, je souhaitais qu'il fût bon; en le refermant, je suis heureux qu'il soit mauvais. Une banalité extraordinaire se développe en ces pages, et, devant le berceau de l'Enfant-Dieu, ce poète chrétien n'a pas trouvé un seul accent qui puisse nous émouvoir. Cet insuccès servirait à prouver une fois de plus, si l'évidence avait besoin de preuve, qu'on a beau chanter dans ses poèmes les choses les plus magnifiques du monde : les vers n'en vaudront rien si l'art ne s'y trouve pas. Et c'est l'art tout simple qu'il faut y mettre! Le livre de Georges Ramaekers plaira peut-être aux catholiques?...

Quant aux FONTAINES MIRACULEUSES d'Yves Berthou, un volume compact de la collection Lemerre, j'en dirai que j'y vois un effort sincère et inutile, et j'ajouterai que, pour les pages les plus supportables de ce livre,... Verlaine a bien fait de naître avant Berthou.

GEORGES RENCY.

CHRONIQUE DES PROSES

Les gloses dont M. Remy de Gourmont a fait accompagner les extraordinaires *Masques de Valloton*, sont d'un lettré fin et délicat. Le livre nous intéresse vivement, d'abord parce qu'il réunit tous les jeunes que nous aimons et qui ont été pour une si grande part dans notre développement littéraire, ensuite parce que la langue en est claire et subtile, apte à fixer en quelques traits un talent et un caractère. Le volume contient de belles pages et j'en sais, comme celles qui concernent M. Eekhoud, qui comptent parmi ce que l'on a dit de meilleur et de définitif sur ce robuste artiste.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que M. de Gourmont sait le respect que nous avons pour son judicieux esprit.

Le roman *Pauline ou la liberté de l'amour* commence par une conversation entre mari et femme récitant de longues tirades de morales opposées, et cela ne change guère par la suite. M. Dumur arrange les personnages et les événements comme des noix sur un bâton, non pour que tout finisse bien, mais afin de mieux placer ses théories, qui ne sont que la monnaie courante des idées de notre temps sur la morale. L'on ne peut jurer de ne les avoir jamais rencontrées dans les œuvres de M. Bourget ou de M. Jules Case ou de maint autre romancier français.

En somme, l'action de ce livre ne se différencie guère de beaucoup d'autres : une histoire d'adultère, et M. Dumur n'a pas rajeuni le vieux thème. Son livre n'a d'autre valeur qu'un traité de morale, car tous les acteurs ne font que parler, en toutes circonstances, à chaque page, comme des professeurs de philosophie. Seuls les quelques feuillets de la fin sont plus imprégnés d'humanité, l'auteur y a pensé un peu moins aux lieux communs sur l'amour, pour songer un peu plus à l'art. Mais l'œuvre n'en est pas moins manquée. Il se peut que les gens pliés à toutes les vieilles conventions la trouvent audacieuse, mais au milieu du remuement d'idées qui s'accomplit actuellement, elle ne marquera en rien. Ce n'est que la vulgarisation de théories qu'on ne songe même plus à discuter.

Comme il s'agit en l'occurrence d'une réédition, on me permettra de parler un peu moins en particulier du *Voyage d'Urien,* remarquable par sa magnificence de style et la richesse de ses descriptions, de ne signaler qu'en passant la beauté de divers tableaux tels que les douze jeunes hommes qui pleurent devant la mer, assis sur des trônes d'or, et l'agonie d'un des compagnons du voyageur idéal. Je ne raconterai pas *Paludes* dont Henri Maubel entretint les lecteurs du *Coq rouge* voici plus d'un an, pour me préoccuper davantage de M. Gide lui-même. Il y a quelque intérêt à cela en raison de la valeur de l'écrivain et surtout de l'influence qu'il paraît exercer sur beaucoup de jeunes gens qui le brandissent comme un drapeau.

La personnalité de M. Gide nous requiert d'autant plus à ce point de vue, que si de jeunes littérateurs marchent dans son sillage, c'est plus encore apparemment par ce que ses lives promettent pour l'avenir, que pour ce qu'ils ont tenu jusqu'ici. On y sent une âme inquiète qui a bouleversé les notions qu'on lui avait imposées et qui cherche la forme et l'expression du bonheur qu'elle aperçoit. M. Gide a voyagé sur l'océan pathétique, maintenant il est parti à la recherche de soi-même.

On sent, jusque dans son mécontentement de *Paludes*, qu'il veut apporter dans ses manifestations une grande sincérité sans laquelle l'Art ne peut être un apostolat.

Il lui semble sans doute aussi que, de plus en plus, l'Art doit avoir une autre mission que celle de procurer aux hommes des jouissances raffinées.

Au point de vue du style, M. Gide, dès les *Cahiers d'André Walter,* s'est révélé un artiste. Mais ce n'est point sous cet aspect que nous voulons le regarder. Il s'est montré théoricien et c'est par là qu'il a acquis l'influence dont je parlais tout à l'heure. Plus que beaucoup d'autres, il a charge d'âmes vis-à-vis de la jeunesse littéraire, et cette charge l'oblige; c'est pourquoi nous croyons nécessaire d'insister sur des points dont nous ne nous occuperions pas autant sans cela.

M. André Gide est un très curieux esprit plein de complications. Ces complications sont à la vérité plus apparentes que réelles, mais dans *Paludes,* par exemple, il s'est plu à les développer, ce qui donne à son œuvre un aspect trop artificiel contre lequel il a réagi depuis.

L'ironie de *Paludes* est exagérée et fausse, parce que l'auteur, dans sa réaction contre un milieu, contre la contingence pour me

servir de son expression, s'est laissé aller à se rire de tout, sans vouloir discerner les valeurs humaines et supérieures qui se trouvaient cependant à portée de lui. En un mot, M. Gide a eu peur de la simplicité. Certes, le milieu qu'il nous montre est marécageux, mais dans ce milieu il y a un personnage devant qui, si j'étais Diogène, je m'arrêterais avec ma lanterne. C'est Richard. Celui-là agit dans toute la sincérité et l'intégrité de sa conscience. Il a réalisé sa conception de la vie. Il est vertueux dans le sens le plus noble de ce mot, en en écartant toutes les idées d'hypocrisie qui ont depuis longtemps altéré sa signification initiale. On peut ne pas aimer, à cause d'une différence de tempérament, sa conception et sa forme de bonheur, mais on n'a pas le droit de s'en moquer.

M. Gide, qui à de certains moments m'apparaît comme un huguenot, un huguenot à la façon de Théodore de Bèze, a une ironie qui altère son caractère. Je la trouve d'autant plus dangereuse qu'elle pourrait facilement se retourner contre lui. Car il n'y a rien d'aussi facile au monde que de faire de l'ironie pareille; c'est l'ironie de l'homme de lettres qui se croit supérieur à la vie et paraît dédaigner de faire son accord avec elle, par parti pris.

Mais, heureusement, M. Gide l'a compris, c'est pourquoi il a tenu à ce que l'on ne considère *Paludes* que comme une préface, peut-être même une espèce de repoussoir, aux *Nourritures terrestres*, un volume que nous attendons avec impatience et que nous lirons avec joie.

Vieilles amours, de M. Paul Arden, s'intitulerait *Amour de vieille fille* avec plus de justesse. Mais ce titre alléchant aurait presque obligé l'auteur à faire un roman plus poussé, plus aigu, plus à l'eau-forte que la pâtisserie de sentiments édulcorés qu'il nous a servie. Ses personnages ne sortent pas d'une banalité absolument surannée. Victor, Delphine, Cécile et tous les autres ne marquent par rien de particulier. Au point de vue de l'analyse de ces caractères déplorablement ordinaires et chez qui l'auteur ne regarde que ce qu'il y a d'ordinaire, nous connaissons des quantités de romans anglais, à couverture rouge, qui lui sont supérieurs. C'est ce que les mères de famille, uniquement désireuses de faire faire de bons partis à leurs filles et à leurs fils, appellent des romans honnêtes. On sait que cette honnêteté consiste à respecter la sacro-sainte théorie du

juste milieu, les gens qui font bien leurs affaires, et à conspuer tous ceux qui ont une compréhension trop personnelle de la vie.

Ce qu'il faut encore reprocher à M. Arden, c'est d'être trop wallon. Sous prétexte de peindre des mœurs wallonnes et qui ne sont pas plus wallonnes que suisses, par exemple, il a la manie de bourrer ses phrases de locutions wallonnes, mises entre parenthèses, qui, le plus souvent, n'ont rien de bien caractéristique. Je suis fort à l'aise pour le chicaner à ce sujet. Wallon moi-même, et plein d'amour pour mon coin de terre et les miens, je pense cependant que l'on abuse de cette qualité. Si j'aime à voir Barbey d'Aurevilly déclarer, à la fin du *Chevalier des Touches,* qu'il est plus Normand que Français, c'est qu'il y a là un geste d'une belle crânerie, tout à fait en rapport avec le magnifique écrivain qui a brandi l'énergie de sa race et de son tempérament contre la lâcheté de son époque. Mais, au fond, nous n'en croyons pas grand'chose et ce n'est pas pour cela que nous l'admirons. S'il n'avait pas crié des passions tumultueuses, ardentes et révoltées en un verbe incisif et brûlant, sa Normandie nous serait assez indifférente.

Tout aussi bien, j'aurais pu citer d'autres exemples.

La Wallonie est, depuis, sans doute, le temps où nous étions les féaux de Philippe le Bon et du Téméraire, le pays d'élection de ce vin riche et merveilleux et qui rend tous ceux qui l'aiment un peu poètes au moment de l'ivresse, ce vin qui exalte à l'infini notre imagination, le bourgogne. Les bons Wallons de chez nous ne perdent jamais l'occasion d'en boire plus que de raison. Mais en notre pays, comme partout, il y a une bourgeoisie de parvenus qui a instauré un luxe de pacotille. Lorsque vous devez aller chez ces gens-là, ils ne vous offrent plus, avec l'aménité et le sans-façon de nos vrais compatriotes, une de ces vieilles bouteilles couverte de limon que l'on va chercher à la cave (une cave comme une bibliothèque), dans un panier d'osier. Ils vous servent, avec mille cérémonies, quelque chose de fade ou d'incolore, un verre d'orgeat, par exemple.

Le livre de M. Arden est un peu ce verre d'orgeat.

Quelque part dans à *Eux deux*, Margy dit à Georges que son esprit ou sa conversation est pareille à un clown qui se contorsionne sur la devanture d'une baraque de foire. C'est un peu le reproche que l'on songe à adresser à M. Ruyters, à propos de

son petit livre. Il ne se fixe sur rien, il voltige tout le temps, mais souvent sans légèreté, ce qui n'est pas sans manquer de grâce. Malgré le gongorisme qui le pousse à des recherches de mots d'un goût parfois douteux, il est charmant quand il s'abandonne à transcrire des sensations, et nous promène dans un jardin délicieux. L'intérêt diminue quand il parle de Margy, car il ne réussit point à la faire vivre. Elle n'est qu'un dédoublement de Georges, une poupée dont on voit trop les ficelles avec lesquelles il la fait se mouvoir. Le livre s'intitulerait plus exactement : *A lui tout seul.* L'originalité disparaît tout à fait lorsque M. Ruyters produit ses théories sur les sentiments ou sur l'art. On n'y sent qu'une pensée artificielle, puisée dans les livres contemporains qui l'ont trop impressionné. Il est saturé de littérature et ce qu'il écrit s'en ressent. Quand il veut faire son des Esseintes, il disserte sur la peinture italienne et la peinture flamande, et constate avec une solennité qui fait sourire, que l'une est dynamique, tandis que l'autre est statique.

Ses enthousiasmes paraissent souvent commandés. Ce sont ceux d'un caractère froid, entêté, volontaire, que le souci de la sincérité n'embarrasse jamais.

Mais M. Ruyters a de très sérieuses qualités d'écrivain. Si je ne les ai pas énumérées comme il convient, c'est que la place m'aurait manqué pour parler de ses défauts qui sont nombreux. Je n'y attacherais aucune importance, s'il ne paraissait se plaire à les cultiver avec soin, voire même à les exagérer. Comme je le crois excellemment doué au point de vue du talent, je crois aussi qu'il faut se montrer sévère à son égard à cause de cela même.

M. Ch. de Bigault de Casanove a publié dans la collection du *Mercure de France*, une excellente traduction de la *Tragédie de l'homme*, d'Emerich Madach.

Nous avons reçu une plaquette de jolies proses lyriques, intitulée *Noël des femmes,* par M. Paul Germain.

MAURICE DES OMBIAUX.

CHOSES D'ART

Durant les trois mois qui viennent de s'écouler, un nombre étonnant d'œuvres ou d'exécutions d'art de toutes sortes furent offertes à notre admiration ou notre mépris.

La musique nous donna certes les plus grandes joies. A mettre hors de pair, tout d'abord, les concerts de l'Alhambra qui, sous la direction passionnée, hautement compréhensive, d'Eugène Isaye, nous révélèrent l'*Istar*, de d'Indy, une magnifiquement désespérée et sentimentale *Symphonie inachevée*, de Schubert, et le grave, personnel et superbe *Hamlet*, de ce grand méconnu que fut Guillaume Lekeu. On y joua en outre du Beethoven, du *Tristan*, du *Parsifal*. L'*Ouverture de Tannhäuser* y fut exécutée comme jamais auparavant.

Au Concert populaire se montra dans toute sa splendeur triste et bondissante, la grande et belle âme originale de Richard Strauss.

Mais que notre haine la plus soignée pourchasse les virtuoses — Gérardy, Jacobs, Deru, — qui nous harcelèrent si affreusement les oreilles, de leurs interminables et insipides concertos!

D'autre part, le quatuor Dubois, Gietzen, etc. — une association vaillante et talentueuse de jeunes musiciens — exécuta à la Maison d'Art avec une belle clarté : l'éblouissant et tendre quatuor de Borodine (oh le *Nocturne!*), du Brahms, beau mais glacialement correct, du Franck.

Il y eut enfin, à la Maison du Peuple, une séance consacrée à d'Indy, où furent jouées quelques-unes de ses plus pures merveilles, entre autres la scène d'amour du *Chant de la Cloche*.

Pour ce qui est des théâtres, rien à remarquer, sinon que la Monnaie, se départant enfin de son régime de médiocrité reconnue, a consenti à nous montrer Maria Brema. Et celle-ci fut splendide, rude et sculpturale et furieuse dans *Lohengrin*, enjôleuse et très ardemment femme dans *Samson!* La Kutscherra lui fut une digne émule, Elsa douce et d'une tendresse délicieuse. Seguin, altier et mâle et haut artiste comme toujours.

En peinture, beaucoup moins d'intérêt, à coup sûr. Oubliant avec plaisir le *Sillon*, auquel notre ami Ruyters n'a que trop peu dit ses vérités; l'envoi de Rome de Delville (un *Orphée* d'un grêle hideux, dans un décor conventionnel à plaisir); et l'incident Kemmerich, acte d'un despotisme gaga dégoûtant à coup sûr, mais dont il a été suffisamment parlé — allons droit à l'heureuse et probe réouverture de *Pour l'Art*. Il y a là en effet un groupement d'artistes, de valeurs diverses, mais qui tous, on le sent, ont la volonté loyale de faire mieux et selon eux mêmes, — et cela seul mérite que l'on s'arrête, regarde et s'émeuve. Tous ont creusé leur personnalité, tous se sont efforcés. Tel, par exemple, Ottevaere, plus noble et pur, dans ses paysages graves et lointains. Tel Gandara, dans ses sensuels — et de quelle grâce! — portraits de femmes. Tels Fabry, Coppens, Hannotiau. Tel surtout Laermans, d'une grandeur si angoissée, dans ses ciels, et dans les gestes et les costumes de ses foules. Des sculpteurs sont mêlés à ces peintres. Un nouveau, incomplet encore, mais déjà d'une large allure, Spinglaer, y est à citer. Puis, surtout, et au-dessus de tous, et comme l'un des plus beaux artistes d'aujourd'hui, Victor Rousseau, dont le *Cantique d'Amour* est d'une mélodieuse pureté suprême.

L'exposition des œuvres de Léon Frédéric, actuellement ouverte à la Maison d'Art, le montre dans toute la grandeur simple de son talent, aujourd'hui pleinement épanoui.

Les revues enfin.

La *Revue blanche* nous a donné ses plus beaux numéros. De sublimes inédits de Laforgue, d'adorables lettres de Verlaine, du Paul Adam prophétique, clair et heureux, du Jammes aux grâces exquises et odorantes!

Le *Magazine international* magnifie chaque fois son allure outrancièrement

et superbement large. Son numéro d'il y a deux mois publiait une série d'œuvres de jeunes Hollandais, d'une poésie vitale, joyeuse et délicieuse.

Au *Mercure de France*, un referendum bien amusant sur cette question : « Quels sont les dix académiciens à exclure des deux Académies (la de Goncourt et la vieille)? » Citons cette réponse de Paul Fort, un peu méchante mais si malicieuse : « Quels sont les dix collaborateurs à exclure du *Mercure?* Qu'on songe à se nettoyer soi-même avant de vouloir nettoyer les autres! »

A la *Revue sentimentale*, d'idiotes engueulades, et de belles œuvres de Gabriel Soulages et de Lorenzo di Sparri. Au *Réveil*, du Ghéon, délicat et jeune et personnel. A l'*Effort*, un admirable article de Jean Viollis.

Mais le fait le plus important survenu ce mois-ci dans le monde des revues, c'est la disparition de la *Société nouvelle*, la revue de Fernand Brouez, qui durant treize années y combattit le bon combat au premier rang, pour la liberté de la vie, des idées et de l'art.

L'admirable et définitive étude consacrée à Constantin Meunier, par Camille Lemonnier, dans notre numéro de décembre-janvier, est reproduite en tête de l'ouvrage : *Constantin Meunier, peintre et sculpteur*, publié par Becker-Hollemans, 7, rue de Namur, Bruxelles, au prix de 200 francs. Cet ouvrage contient, en merveilleuses reproductions photographiques, l'œuvre entier de notre grand artiste.

Nous apprenons au dernier moment que le *Magazine international* disparaît lui aussi. Encore un superbe effort cassé en plein essor, hélas! Nous ne nous en faisons cependant pas trop de peine, en songeant que vu l'héroïque ardeur de son directeur, Léon Bazalgette, il ne peut que renaître prochainement de ses cendres glorieuses.

M. Jean Delville organise pour le 11 mars, un *Tournoi poétique*, qui aura lieu au *Salon d'Art idéaliste*, à la Maison d'Art, et auxquels prendront part : Maurice des Ombiaux, André Fontainas, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Georges Rency, André Ruyters, Fernand Séverin, Arthur Toisoul, Henri Van de Putte, Charles Van Lerberghe et Emile Verhaeren.

Le tournoi sera précédé d'une conférence par M. du Chastain.

Comme M. Delville nous déclare qu'il ne s'agit là que de faire connaître les poètes belges et leurs diverses tendances, au public d'ordinaire si magnifiquement ignorant en cette matière, les nôtres ont cru bien faire en s'y produisant, quelque absurde que soit le titre donné à cette séance.

Pour paraître prochainement, dans la collection du *Coq rouge : Contes*, par Blanche Rousseau; les *Heures harmonieuses*, par Georges Rency et Henri Van de Putte (frontispice d'Emile Fabry); un volume de notes de voyage d'André Gide, et la *Naissance du Poète*, par Francis Jammes.

Sous presse, au *Mercure : Ballades françaises*, par Paul Fort. Seront réunies dans ce volume, revues, la plupart de ses œuvres déjà parues et un grand nombre d'œuvres nouvelles. *Squelettes fleuris*, poèmes, par Tristan Klingsor.

Un Comité vient de se constituer pour élever un monument à la mémoire d'André Van Hasselt. Si le nom d'aucun des nôtres n'y figure, ce n'est pas parce que nous ne voulons pas nous associer à cet hommage au poète, mais tout simplement parce que les organisateurs n'ont pas jugé à propos d'adresser une convocation au *Coq rouge*.

Nous regrettons qu'on ait voulu enrôler le souvenir de notre grand compatriote dans une coterie, au lieu de s'adresser à toutes les bonnes volontés et toutes les admirations. PÉRINET.

Viennent de paraître :

chez DEMAN

LES HEURES CLAIRES

par EMILE VERHAEREN

Prix : 3 francs.

chez LACOMBLEZ

A EUX DEUX

CONTE

par ANDRÉ RUIJTERS

Prix : 2 francs.

En vente au Secrétariat de la Revue.

En vente, au COQ ROUGE :

Edouard II

par GEORGES EEKHOUD

d'après CHRISTOPHE MARLOWE

Prix : 4 francs.

Bruxelles. — Imprimerie économique, N. Vandersypen, rue de Trèves 38.

n° 11 — tome 11. mars 1897.

le coq rouge

et

l'art jeune



SOMMAIRE :

Belgeoisie . . . . MAURICE DES OMBIAUX.
L'Amour. . . . . CHARLES VAN LERBERGHE.
Les Ruches. . . . . HENRI GHÉON.
Ballades de la Mer . . . . PAUL FORT.
Vers . . . . . TRISTAN KLINGSOR.
Image de Dieu. . . . . ARTHUR TOISOUL.
Mes Frères aimés . . . . . HENRI VAN DE PUTTE.
Chronique des Poésies . . . . . GEORGES RENCY.
Chronique littéraire . . . . . MAURICE DES OMBIAUX.
Picorées . . . . . PÉRINET

le numéro, fr. 0.80

LE COQ ROUGE

& L'ART JEUNE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE	8	FRANCS.
ÉTRANGER	10	»
Édition sur papier de Hollande Van Gelder — BELGIQUE . .	20	»
Édition sur papier de Hollande Van Gelder — ÉTRANGER .	25	»

Rédacteur en chef : MAURICE DES OMBIAUX, 6, rue de Bériot.

Les rédacteurs du *Coq rouge* se réunissent tous les mercredis à 5 heures au *Café de l'Hôtel Ravenstein,* rue Ravenstein.

Pour envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration, demandes d'échange, administration, s'adresser à

M. HENRI VAN DE PUTTE, Secrétaire,

131, rue de Brabant.

REVUES A LIRE :

Art moderne, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
Réveil, 64, rue Kessels, Bruxelles.
Libre Journal, 55, rue de la Chaussée, Mons.
Van nu en straks, 21, Dahliastraat, Anvers.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, Paris.
Revue blanche, 1, rue Laffite, Paris.
Ermitage, 26, rue Juliette-Lamber, Paris.
La Revue sentimentale, 91, rue de Carmaux, Albi.
La Province nouvelle, 43, rue de Paris, Auxerre.
La Plume, 31, rue Bonaparte, Paris.
Documents sur le Naturisme, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'Effort, 8, rue Ingres, Toulouse.
Die Gesellschaft, Hans Merian, éditeur, Leipzig.

BELGEOISIE

EKHOUD et VERHAEREN ont jeté de bien grosses pierres dans la mare aux grenouilles nationales, à en juger par les coassements que l'on ne cesse de pousser depuis lors.

Tous deux, l'un dans la *Réforme*, l'autre dans le *Réveil*, ont qualifié comme il convient le milieu belge. On avait déjà entendu d'aussi cinglant langage. Mais de la part de deux écrivains que l'on n'ose plus nier chez nous à cause de la renommée qu'ils ont acquise en France aussi bien qu'en Allemagne et en Angleterre, de la part de ces deux chefs de file de notre jeunesse littéraire, de la part de ces artistes, enfin, qui ont le plus magnifié, dans leurs œuvres, leur sol natal avec toutes ses gloires, ces reproches prenaient les proportions d'un réquisitoire contre une certaine Belgique mesquine qui date de 1830, une Belgique de hasard et de contrebande, groupement calamiteux de deux races sans cohésion, sans sympathie entre elles, à en juger par le dernier avatar du mouvement flamingant, cette Belgique qui n'est, en somme, qu'une organisation administrative et qui ne peut guère être une patrie que pour des fonctionnaires.

Toutes les plumes « autorisées » ont tenu à protester par quelques brabançonnes de différents genres contre les allégations de nos deux écrivains. Il y a eu d'abord un journaliste qui fait partie de beaucoup de jurys, après lui le plus copieux des sinécuristes, et enfin le sénateur esthète. Il ne manque plus maintenant que le ministre de l'intérieur ou celui de l'agriculture, car on ne sait pas exactement lequel des deux a les beaux-arts et les lettres dans ses attributions, nous fasse connaître que tout se passe pour le mieux des écrivains, dans la meilleure des Belgeoisies.

La Belgique est un pays de cocagne, dit M. de Haulleville, et pour cause.

La Belgique n'est guère meilleure ou pire pour ses artistes que n'importe quelle contrée, selon M. Picard, mais si on se dégage des contingences, si on voit les choses de plus haut, nous devenons un peuple étonnant.

Allons Eekhoud, allons Verhaeren, vous n'êtes que des belgophobes par parti pris. Quelle importance peuvent avoir vos philippiques, voire même vos personnes et vos œuvres peut-être, vis-à-vis de l'éternité? Vu d'un peu loin, mais qu'est-ce donc qu'un homme qui meurt de faim en comparaison de la Famine des Indes? Un grand événement qu'est-ce encore, à côté de tous ceux qui s'accomplissent dans l'infinie vibration des sphères. Un homme, aussi beau, aussi étonnant qu'il soit, mais ce n'est plus rien lorsqu'on le voit de la nacelle d'un ballon, à une hauteur de mille mètres! Notre Saint-Michel en or qui terrasse le dragon au sommet de la tour ajourée de l'Hôtel de ville, n'est lui-même, vu de là, qu'un petit point lumineux.

Et il y a beaucoup de choses que M. Picard ne semble voir que du haut de son ballon. Quand on connaît ou qu'on est à même de connaître, comme lui, les détresses qui étreignent des écrivains d'ici, et du plus grand talent, un langage comme le sien est bien près de devenir odieux. A moins qu'il ne veuille se complaire en des mœurs d'autruche qui se fourre la tête sous l'aile aux moments critiques.

Ce n'est pas au public que nous voulons nous en prendre aujourd'hui. Le public, nous le connaissons, il ne vaut pas grand'chose au point de vue intellectuel, aussi nous n'en attendons pas plus qu'il ne faut. Mais le public est un peu ce qu'on l'a fait et s'il est incompréhensif, voire même hostile, les dirigeants : gouvernement, journaux, etc., doivent en assumer quelque responsabilité.

Il ne se passe pas de semaine que nous n'entendions, à la Chambre des représentants, prononcer le mot de Patrie avec un P majuscule. Or, un pays n'est glorieux que par ses poètes, ses artistes. Alexandre n'est plus qu'une métaphore, sauf pour les professeurs d'histoire militaire, tandis qu'Homère, Eschyle, Sophocle, Phidias, Praxitèle sont non seulement l'impérissable beauté, l'immortelle grandeur de la Grèce, mais aussi celles des ères. Les hommes politiques et les industriels du siècle et même les conservateurs de musées seront oubliés depuis longtemps quand on parlera toujours de Victor Hugo; chez nous le nom de Cockerill par exemple, pour citer quelqu'un de considérable, n'évoquera plus rien, alors que les œuvres des

Decoster, des Lemonnier, des Eekhoud, des Verhaeren, seront encore là pour attester que la Belgique ne fut pas exclusivement un pays de chicaneaux, de mercantis et de ventres, mais qu'il enfanta aussi quelques cerveaux. C'est par l'Art, l'Art seul, qu'un peuple, qu'une civilisation se survivent à eux-mêmes, car c'est l'Art seul qui perpétue les héros et qui forme l'âme de l'humanité. Ce n'est que par l'Art que l'homme s'élève dans la conscience du monde.

Il est évident qu'à part l'amour que chacun de nous peut avoir pour le coin de terre où il est né, où il a vécu, si nous songeons à une patrie, ce sera à celle dont nous parlons la langue, dont les souvenirs nous exaltent et où nous avons des sympathies. Et chez nous les dirigeants ne font rien pour protéger ce qui pourrait être, dans l'histoire, la beauté et la noblesse de la Belgique. Ils semblent avoir à cœur de justifier cet adage : petit pays, petit esprit, petites gens.

Un fin lettré, un Belge, M. le vicomte de Spoelberg de Lovenjoul vient de leur montrer combien il les juge incapables de s'intéresser aux choses d'art, en léguant sa splendide collection de manuscrits à la Bibliothèque nationale de France. Si la Belgique avait le respect dû à ces trésors, il en eût plutôt doté son pays.

Alors que nos hommes politiques mijotent une quantité de ratatouilles dans leur cuisine nationale, alors que leur sollicitude s'étend indéfiniment à toutes sortes de choses secondaires, on ne les voit jamais s'occuper de ce qui est le patrimoine sacré d'une nation : l'Art.

Ils ont de l'argent pour recommencer la grande arcade de l'Exposition qui avait déjà coûté 800,000 francs et qui, maintenant et non terminée, a déjà absorbé 2 millions, mais ils n'ont que quelques aumônes pour les artistes. Et jamais quelqu'un ne s'est levé, au Parlement, défenseur de cette grande cause, pour demander au gouvernement les mesures qu'il compte prendre pour sauvegarder ce patrimoine et permettre à ceux qui en sont les dépositaires, d'y consacrer leur vie sans s'amertumer en des besognes déprimantes. Quelquefois des députés ont effleuré le sujet, mais comme ils étaient de l'opposition, le gouvernement n'y a prêté aucune attention.

Pourtant, si le public ne s'intéresse pas assez aux artistes, c'est à un gouvernement, soucieux du jugement de l'avenir, qu'il appartiendrait d'assurer à ceux-ci une existence qui leur permit de travailler à leur œuvre en toute indépendance, avec le calme et la sécurité matérielle désirables.

Dans tous les pays de l'Europe, même les plus petits comme la

Suisse et le Danemark où le niveau intellectuel des classes bourgeoises est supérieur à celui de la Belgique, où les artistes sont connus et aimés, les gouvernements ne croient cependant pas pouvoir se désintéresser, comme le nôtre, du sort de leurs écrivains. Ils disposent de places modestes qui assurent aux plus pauvres d'entre eux la vie paisible d'une suffisante aisance. Leconte de Lisle était sous-bibliothécaire au Palais du Luxembourg. Léon Dierex et quelques autres ont des emplois analogues. Chez nous, rien de pareil. Il y a bien de grasses sinécures, de copieuses prébendes, mais elles vont aux éclopés de la politique, aux dégommés du journalisme et à d'autres individus, d'allures louches, qui ont été employés à de basses besognes et dont on veut acheter le silence.

Pourtant il y a, je n'hésite pas à le dire à l'encontre de M. de Haulleville, il y a des détresses qui, pour être supportées avec une grandeur d'âme peu commune, n'en sont pas moins plus dures que celles que l'on a connues jusqu'ici, auprès desquelles la misère de Decoster pourrait même paraître anodine. Et il y a cette circonstance aggravante, que, du temps de Decoster, l'attention avait été peu appelée sur notre littérature d'expression française qui naissait à peine, tandis que, maintenant, cette excuse n'existe plus. Nous avons des écrivains qui ont déjà une œuvre considérable derrière eux, qui ont été reconnus et proclamés à l'étranger et ici même, que les mauvaises volontés invétérées ne peuvent plus nier, qui se débattent dans la plus pénible des situations matérielles. Et le gouvernement les ignore à en juger par les nullités à qui il accorde ses faveurs. Il vient encore d'en donner un exemple par la constitution du jury chargé de décerner le prix triennal de littérature dramatique qui comprend M. Fétis, cet ancêtre qui conserve la Bibliothèque royale, M. Doutrepont, professeur, absolument inconnu dans la critique, un ou deux professeurs encore, aussi ignorés, et un seul homme de lettres, d'ailleurs sans œuvres, M. Lucien Solvay, journaliste, rédacteur au *Soir*, critique grommeleusement hostile à tout notre mouvement littéraire. On ne pourrait se moquer plus ostensiblement de nos écrivains.

Tout le monde sait qu'il y a ici une Académie des belles-lettres. Elle se compose de vingt membres parmi lesquels il y a un seul littérateur, et encore! C'est M. Charles Potvin, le chantre de l'urne de l'individu.

Tout aussi bien pourrais-je continuer une énumération de faits qui prouvent que nos hommes d'Etat ne veulent rien faire pour la gloire de notre nation. Notre petit pays neutre n'a et ne peut avoir

de renommée à l'étranger que par ses artistes, et le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour les étouffer, ou les forcer à aller demander leur pain à d'autres pays. Est-il inutile de rappeler que notre souverain qui reçoit des cyclistes vainqueurs n'a jamais fait le même honneur à un écrivain qui venait d'être distingué?

M. Picard aura beau protester. S'il veut se rendre compte que tout n'est pas pour le mieux en Belgeoisie, il lui suffit de regarder autour de lui, auprès de lui. Ah! je sais bien que l'on n'aime pas de constater la caducité d'une œuvre à laquelle on a mis beaucoup de soi-même, mais il serait puéril aussi de prétendre que tout marche bien parce qu'on ne veut rien voir. *L'Art moderne*, ce journal d'avant-garde, n'a-t-il pas abandonné son poste pour ne plus guère s'occuper que des revues de l'Alcazar et autres lieux, des récitals de professeurs de piano et d'autres manifestations mondaines et demi-mondaines de l'Art. Quand, dans son milieu, on n'a pas réalisé autre chose, il ne convient pas de prêcher ses voisins.

Quant à M. de Haulleville, son cas est différent. Je comprends qu'il pousse son enthousiasme pour le pays jusqu'à emprunter à Mme de Stael son amour pour les gendarmes en bonnet à poils, car le budget est une « vache à lait » pour lui. On lui a octroyé, pour qu'il abandonne la direction du *Journal de Bruxelles*, la conservation des musées du Cinquantenaire et de la Porte de Hal, on l'a nommé professeur à l'Ecole de guerre, etc. Mais il devrait se borner à nous parler de sa propre situation. Ce n'est pas parce qu'on l'a comblé d'emplois, qu'il n'y a plus rien pour les écrivains qui ont fait leurs preuves. Il reconnaît, d'ailleurs, non sans une indécence qui m'a autorisé à énumérer ses prébendes, qu'un de nos littérateurs ne peut s'occuper exclusivement de son art que parce que son père et son beau-père ont prévu pour lui les contingences de la vie littéraire. Comme la recette n'est pas à la portée de tous les artistes, il comprendra sans doute qu'elle ne suffise pas et ferait mieux de nous expliquer celle par laquelle il a été accablé de sinécures.

Tout en lui passant sa plaisanterie bilingue, d'un esprit inférieur à celui qu'il manifeste habituellement, sur le nom d'Eekhoud et sans lui dire (si Eekhoud est « Bois de chêne » pour les dames) ce que Haulleville est pour les garçons de café, nous nous arrêterons à la phrase qui termine son article insidieux, où il parle de voyous. Si elle est simplement lancée à la cantonnade, en pure parade, en pure bravade, elle n'a d'autre défaut que de n'avoir aucune signification. Si elle vise ceux contre qui sa chronique est dirigée, nous pourrions demander de quel côté est le voyou, et l'on trouverait sans doute

que le voyou a peu le courage de ses injures. Dans tous les cas, nous nous étonnons de trouver ce terme, et aussi peu expliqué, sous une plume d'ordinaire plus pondérée et plus prudente. Il est vrai que chez nous les pires grossièretés sont admises lorsqu'elles s'adressent à des écrivains. Elles sont presque de bon ton. La solidarité n'existe pas ici, où elle paraît cependant plus nécessaire qu'ailleurs. M. Picard lui-même nous le démontre. Il pourra juger de l'opportunité et de la justesse de sa dissertation en voyant le parti que MM. Solvay et Haulleville en ont tiré. Leur approbation, en cette matière, devrait constituer pour lui un criterium infaillible. Il devrait se garder de les aider à fournir des armes à l'hostilité, ou tout au moins à l'inertie du gouvernement à l'égard des artistes. Mais nous lui pardonnons.

Quant aux deux arcadiens, leur rôle est moins excusable, parce qu'il est prémédité. Leur insistance à répéter que tout est bien parce qu'ils sont repus est trop grande pour ne pas être remarquée. Ils savent ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Ils n'ont pas même le prétexte de l'ignorance. On ne saurait assez répéter combien cette conduite est odieuse.

Nous retiendrons donc de la petite agitation de ces protestataires, que nos amis Eekhoud et Verhaeren ont eu plus raison encore qu'ils ne le croyaient, de caractériser la situation comme ils l'ont fait. Maintenant plus que jamais, ceux qui sont en mesure de témoigner aux écrivains quelque sollicitude effective, ne montrent qu'une indifférence narquoise à l'égard de la littérature de notre pays. Et désormais, nous ne cesserons de le leur répéter. Ce ne sera donc pas au public que nous nous en prendrons, mais aux autorités et à ceux qui, tout en se posant comme les coryphées de notre art national, ne négligent aucune occasion de montrer le peu de cas qu'ils en font.

MAURICE DES OMBIAUX.

L'AMOUR

DEUX enfants jouent avec l'Amour.
L'un est aveugle, l'autre sourd.
Celui qui le voit, en silence,
Epie à ses lèvres l'apparence
D'un nom voluptueux et doux.
Il regarde ces lèvres où
Ce nom divin tremble et s'éclaire,
Voilé d'un éternel mystère.
Elles s'allongent avec langueur.
Est-ce un souffle sur une fleur?
Ou ne serait-ce, ainsi qu'il semble,
Que le son d'un baiser qui tremble,
Un son de soie et de velours?...
Deux enfants jouent avec l'Amour.
Celui qui l'écoute, dans l'ombre,
Entend son nom magique et sombre;
Mais en cette âme d'obscurité,
La splendeur pâle et la beauté
De cet être inconnu qu'Il nomme,
N'est qu'un murmure doux et lointain,
Comme de roses et de satin...
C'est un bruit de mer qui déferle;
Un bruit d'eau où tombe une perle;
C'est un son clair, puis un son sourd...
Deux enfants jouent avec l'Amour.

CHARLES VAN LERBERGHE.

LES RUCHES

LES ruches sont au fond du jardin,
loin de la maison,
nloi de la route,
pour que les passants n'en approchent point,
pour que les enfants ne les touchent
et ne s'y piquent les mains,
et que les abeilles restent libres et douces.

Elles s'adossent à la haie
nouée de jonc, d'osier et fleurie d'aubépine,
elles sont de petites cabanes
à toit pointu de chaume clair
perdues là-bas, en pleine campagne,
retraites de rêve aux simples exils
et on ne les sait pas si près.

Elles ne voient pas la maison,
car elles se cachent au bas d'une pente,
elles ne savent pas si les enfants
jouent et chantent dans le village,
elles entendent à peine les cloches grêles
et les galops de charrettes bruyantes,
elles ont les moissons qui poussent derrière elles.

L'air très vif
joue alentour
et elles s'en aiment fouettées,
le soleil très chaud les baigne,
elles n'aiment d'ombre que celle
qu'elles dessinent à leur pied
et qui tourne tout le jour
comme une lente aiguille bleue;
on dirait de gâteaux dorés
que le soleil cuit à petit feu.

Il les éveille
d'un vol de rayons par la porte basse,
et les vols d'abeilles
un à un
mêlent leur or vibrant au sien

et la brise les disperse :
chacune s'envole sur le jardin
et l'on ne distingue plus qui chante
les abeilles ou le matin.

Telle s'en vient jusqu'au chèvrefeuille
qui tapisse la maison,
elle butine les capucines du perron
couleur de jour,
et telle entre par la fenêtre ;
d'autres bourdonnent sur les tilleuls
aux fleurs parfumées :
et toutes ont des ailes légères de caresse.

Elles passent à ras de terre
en frôlant les fleurettes basses des bordures,
les œillets de Chine et les pâquerettes,
elles volent de l'une à l'une,
et celles-ci sont sur les roses
et celles-là sont dans les lys :
le chant s'est éteint dans les ruches chaudes,
les ruches endormies fredonnent au fond des calices.

Aux derniers rayons les abeilles sortent,
elles font un nuage d'or en sortant
à secouer leurs ailes sucrées,
elles sentent bon
comme les fleurs qu'elles ont pillées
et elles emportent un peu du jardin
à leur demeure
pour refleurir un printemps jeune
au miel ensoleillé des hivers blonds.

Le long de la haie,
en pleine campagne,
dans l'air libre qui les vêt
— clochers de labeur sonnant les épargnes —
insoucieuses des mois,
en un ronronnement éternel de rouet,
les ruches œuvrent de la joie.

HENRI GHÉON.

BALLADES DE LA MER

(D'UNE NOUVELLE SÉRIE)

I

Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont charmé vivement.

Derrière chez mon père il y a-z-un pommier doux, tous les oiseaux du jour vont s'alombrer dessous.

J'y ai trouvé ma mie qui faisait la cueillette; tout autour du pommier j'y ai dit mon amour.

Elle avait des yeux doux comme la mer gentille, et doux comme la mer gentille au point du jour.

Et j'y ai dit : « Ma mie, tout en vous regardant je n'ai pour existence qu'un souffle seulement.

» Je vous donne mon souffle avec mon existence, et ma barque, le soir, tout' blanche de poissons. »

— « Ah! j'en ai un qui m'aime, qui m'aime tendrement, toujours à me dire : Mon p'tit cœur que j'aime tant. »

— « Ah! si vous me laissez ma barque et mon amour, la mort, cette tigresse, va me jouer un tour. »

Elle m'a laissé là ma barque et mon amour et je m'en fus trouver la mer au point du jour.

Derrière chez mon père il y a-z-un pommier doux, toute ma joie dans l'herbe est endormie dessous.

A l'entour de ma peine, tout est bleu, tout est blanc... Je n'ai pour existence qu'un souffle seulement.

Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont charmé vivement!

II

Il est bon de partir, il est beau de chanter sous le sourire blanc des voiles, quand chante le matin aux ailes du vent frais, chanter, partir, sans un regret.

Ceux de la terre, qu'ils pleurent, car ils sont ceux qui partent. Ceux de la mer, leurs voiles sont gonflées de souvenirs, et le pays quitté, plus beau dans leur mémoire, restera le refrain des pays qu'ils vont voir.

Ceux qui restent, pleurez, vous êtes ceux qui partent : tous les jours, à chaque heure, la terre, vous l'oublierez. Et l'on n'aime vraiment que dans le souvenir le pays que l'on aime, et lorsqu'on l'a quitté.

Quand l'aube se révèle aux ailes du zéphyr et que l'on appareille il est beau de chanter! Ceux qui restent, pleurez, vous venez de partir... En nous laissant partir, ô laissez-nous rester!

III La mer a pris tous les marins, toutes les filles sont sur la plage, et les mouchoirs volent aux mains; les voiles vont comme en courant.

La mer se gonfle comme un sein et montre aux filles sur la plage les veines bleues de ses courants sous la dentelle des sillages.

— « O mer jolie, seras-tu sage? » — « Adieu! » répondent les marins. Toutes les filles sont sur la plage, la terre s'en va comme en courant.

— « Adieu! » vient répéter le vent à toutes les filles sur la plage. La mer se gonfle comme un sein. Un courant va rire au rivage...

La peine gonfle tous les seins. Les filles courent sur la plage, et les mouchoirs volent aux mains. La mer a pris tous les marins.

IV Sur la mer blanche de colère, par cette blanche nuit de neige, les barques plongent, aux arpèges de la rafale et de la mer.

Les barques portent leur linceul, où veille seul un falot rouge; la mer et le ciel, autour d'elles, c'est comme leur tombeau qui bouge.

Et rien ne penserait revivre si la neige ne s'éclairait, par larges ondes de tons ivres, des signes lumineux des grèves.

Un mousse rêve au sol natal, à ses doux soirs l'été passé, sous la corbeille orientale des beaux rayons entrecroisés.

V Alors voilà que chanta le coq rouge, alors voilà que chanta le gris.

— Dit-on que Iohan est mort dans la mer?
— On dit que la mer ne l'a pas rendu.

Alors voilà que chanta le coq rouge.

— Dit-on que sa barque est revenue seule?
— On dit qu'on a vu Iohan la pousser.

Alors voilà que chanta le coq gris.

— Mais Iohan est mort, dit-on, dans la mer?
— Oui, et la mer ne l'a pas rendu.

Alors voilà que chanta le coq rouge.

— Sa barque est donc revenue toute seule?
— Non, on a vu Iohan la pousser.

Alors voilà que chanta le coq gris.

— Kokoriko, c'est donc Iohan lui-même.
— Kikiriki, ou bien c'est son esprit.

Alors voilà que chanta le coq rouge, alors voilà que chanta le gris.

VI Quel œuf fabuleux couve donc le tonnerre? De tous côtés, sous les éclairs, des plumes, des plumes percent la mer. La mer est jaune, les cieux sont verts, l'air blanc d'écume est blanc d'éclairs.

Quel œuf fabuleux couve donc le tonnerre? Les cieux s'enflamment, l'air est en feu! Le bel œuf d'or, le bel œuf pour étrennes... La mer se dresse, avec des ailes! La coquille des nues éclate, fermons les yeux.

Un doux soleil sous la paupière... Entre les cils on voit les cieux. Un oiseau bleu dans la lumière, un oiseau d'or aux ailes bleues.

VII Ils ont choisi la mer, ils ne reviendront plus. Et puis, s'ils vous reviennent, les reconnaîtrez-vous?

La mer les a masqués, avant de vous les rendre. On ne sait s'ils sourient ou s'ils pleurent sous leur hâle.

Et ils n'ont plus leur âme, elle est restée en mer. Que la mer est ardente, empressée au butin!

— Ils ne reviendront plus, ils ont choisi la mer. Et puis, s'ils revenaient, seraient-ils revenus?

VIII Si des vents ne venaient rafraîchir nos mémoires, on userait ses souvenirs sur cette mer sans limite;

chargés de vos senteurs, légers de vos refrains, doux champs, et vous, chansons de nos terroirs,

si des vents ne venaient rafraîchir nos mémoires, on oublierait ses souvenirs et que des terres existent.

Mais les vents passent dans les cordages, pleins de senteurs et de chansons;

et nous levons nos mains ravies, ... à travers nos mains le vent passe,

à travers les nerfs si sensibles, et nous crucifie au Passé!

IX O grande mer, que l'on se ravit de part et d'autre, grande mer, que les hommes fous *croient* se ravir, quand tu laisses couler pour toi le sang des hommes, ne songeant en toi-même qu'à mirer l'Autre Monde.

Les flottes peuvent s'arracher tes miroirs, les briser en se les arrachant!... Les flottes sont passées, tes miroirs renaissants resplendissent derrière elles.

Rien de mortel peut-il, Mer, te donner à vivre, calmer la soif de ciel dont tes miroirs sont ivres? N'est-ce pas l'Autre Monde qu'il te faut réfléchir quand tu veux adoucir tes miroirs bondissants?

Ce n'est qu'au bord du ciel que s'usent tes tempêtes, par delà les nuages, dans l'azur frémissant, ce n'est qu'au cœur du ciel, où songent les planètes, que se nouent et s'ordonnent tes révolutions.

XO ne te laisse plus aller à la paresse du vent lisse et du flot doucement qui te berce, réveille-toi, mon âme, et sors de ta langueur, dans la barque fragile où te mena mon cœur.

Prends la barre, dirige et sauve-moi d'un monde où rien n'est doux qu'en rêve, où le rêve est menteur, mène-moi sans regret vers cette île féconde où règne l'infinie et la franche douleur.

Dans cette île tout fleuve est composé de larmes, et la montagne en feu de cœurs amoncelés; mais, sans cessa, le flot monte éteindre la flamme qui, mourante, le baise et tend à le sécher.

Puis une autre montagne enflammée d'autres cœurs se livre au noir torrent des larmes amassées, car Dieu n'ensemença qu'un éternel malheur dans cette île féconde où rien ne peut cesser.

Mais l'île est si lointaine et ta foi si petite, ô mon âme, et la mer du mensonge est si grande, qu'au milieu de ta course on te verra poursuivre le fugitif espoir d'un bonheur dans ce monde.

PAUL FORT.

VERS

I

Bohémiens

Les bohémiens qui ont des fleurs de neige
dans leur barbe noire, ce soir, sont passés
avec leurs femmes et leurs marmots en cortège,
regards durs, faim au ventre et pieds blessés,
les bohémiens de Bohême au hameau sont passés.

On dit qu'ils ont volé ainsi en hordes
des poules, des agneaux en brisant les huis,
qu'ils ont volé pour en faire des danseurs de corde
des enfants; on a même dit depuis
qu'on a trouvé des flaques rouges auprès des puits.

Et, pris de peur au feu de braise des fours,
les vieux et les adolescents
écoutent se perdre au carrefour
la chanson des bohémiennes d'amour
qui ont aux corsages des roses de sang.

***

II

Conte

« Un homme sans amour est un dormeur sans rêve »,
dit-elle; il posa son bonnet de Syrie,
ôta sa pipe de ses lèvres
et sourit.

Il avait déjà dans sa barbe d'or
des fils d'argent, mais ses yeux étaient comme
ceux des rois mages qu'on adore
pour avoir cueilli le bonheur des hommes.

Son manteau de soie et ses manches
étaient brochés de chimères agriffées,
avec des revers d'hermines blanches
et des dentelles comme des collerettes de fées.

Sa cathèdre toute en bois de rose
était sculptée de licornes doubles
où dans sa grave pose
d'enchanteur, s'appuyaient son chef et ses coudes.

Il sourit. Il sourit comme un roi mage
en sa barbe blonde, fleurie de givre
leva les yeux du vieux missel d'images
et ses doigts tournèrent la page du Livre.

« Un homme sans amour est un dormeur sans rêve »,
reprit-elle... Et Klingsor songeant,
l'ayant amicalement baisée aux lèvres,
se remit à fumer son calumet d'argent.

***

III

Mascarade

Le vent apporte des airs de mandores
de la forêt, mais on ne sait où sont cachés
les bossus de Bohême ou les nains d'Eudor
qui font ainsi chuchoter leurs archets
au grêle accompagnement des grelots d'or.

C'est une musique au rythme sourd
qui meurt et renaît : on entend maintenant
le son des cistres et voici qu'au détour
de la route qui fait au bois un tournant
apparaissent les musiciens d'amour.

Et c'est sur le dos bâté de soie des ânes,
la mascarade des fous rieurs ou sévères
de Tunis, d'Europe et de Bactriane
où la Mort en Pierrot vert
jette en l'air ses grelots de crânes.

TRISTAN KLINGSOR.

IMAGE DE DIEU

ELLE est couchée dans l'herbe
Et ses yeux sont fatigués d'avoir pleuré.
Elle est couchée et sa chevelure
Est pleine de fleurs.

Chair toute fraîche et cheveux épars,
Elle a pleuré parmi ses regards
Et ses bras ouverts attendent l'amant
Qu'elle pressera sur son cœur.

Elle vit en silence
Et ses jeunes seins pointus sont des ondes légères
Où de l'ombre verte se balance
Et de la lumière;

C'est le baiser d'amant que lui donne
Le soleil jaune sur les seins et les lèvres,
Comme en un riant rêve
Un peu de mousse verte sur une bouche.

Elle est couchée dans l'herbe
Et ses yeux de diamant
Et ses paupières mobiles sont la parure
De sa beauté blonde.

Elle est simple. Sa chevelure
Est pleine de fleurs.
Elle a pâli d'amour
Et son visage éclaire la lumière du jour.

ARTHUR TOISOUL.

MES FRÈRES AIMÉS

Voici Arthur Toisoul.

Il s'en est allé, celui-ci, à travers le mois de *Mai*, vers l'épanouissement total de sa belle vie.

Or, Mai est un ruisseau clair de douce jeunesse, et il semble l'allégorie de nos âmes de jeunes hommes, et il a des rives fleuries de mille délices.

Ce poète a suivi ces rives en chantant...

Oh! le grave et béat chanteur! chanteur exalté et calme en même temps, de toutes les joies de la terre :

Car voici de la joie sereine.

Et ce n'est pas le cerveau, et ce n'est pas le cœur, qui lui fait dire cela. Ce sont surtout les joies sensuelles : celles de la vue, celles du goût, celles de l'odorat et de l'ouïe, celles du sexe!

Il est allé ainsi d'une joie à une autre, suivant sa destinée. Les abeilles bruirent, les fleurs embaumèrent, les oiseaux chantaient clair et haut, les bêtes se promenaient avec douceur, son aimée souriait et se donnait à lui. Et il la sentait sœur et amie de ces êtres, et il aimait en elle toute la nature!

C'est pourquoi il s'écrie vers elle :

Vois donc jaillir autour de nous, parmi les choses,
la simple vie harmonieuse et grandiose...

Et c'est ainsi qu'il a pu nous dire ces glorieux paysages de soleil :

Où Dieu ruisselle et chante Amour.

J'ai dit qu'il était calme et exalté en même temps. Cela est naturel et ses vers le prouvent.

S'il est calme c'est qu'il est le songeur qui contemple, en passant, les faces diverses de la beauté.

Donc, de la paix est enclose, par suite de cela, dans certains de ses vers :

Une légère et fraîche manne,
quel été pur tombe du ciel!

Ailleurs :

Le soleil nous regarde aller dans sa splendeur
et nous n'écoutons plus l'éternel chant des choses.

Ailleurs encore, en finale de ce merveilleux petit poème gothique, *La Dormeuse :*

Vers du bonheur et de la joie
les songes d'or de la dormeuse,
tandis que du silence poussa
en simples roses sur la route.

S'il s'exalte, par contre, c'est que la claire jeunesse festoyante crie, rit et éclate en lui :

Quels cris de joie ravie doux et mélodieux
et quelles mains jointes dans le fond de nos yeux !

Parfois elle défaille d'un bonheur éperdu :

(Oh ! écoutez-la ! — et n'est-ce pas que c'est très beau de magnificence lyrique ?...)

La pelouse nous semble un solennel décor
d'où jailliraient en jets d'eau d'or de vastes glaives,
et l'on dirait que nous allons dans un haut rêve,
au son attendrissant de chalumeaux sonores,
et que nos chairs d'enfant se meurent de lumière...

Mais ce poème de *Mai* n'est qu'une route, je l'ai dit, vers la plénière floraison de son moi. Mai, c'est après les confus doux babils d'avril, la première clameur de la lumière. Mai ouvre au soleil les portes de l'année !

Ayant traversé cette phase d'éveil, il semble que le poète se crie à lui-même ces vers de son *Matin de soleil :*

Et un, donc, et deux, et trois : te voici debout
dans de la belle vie lumineuse et qui bout !

et qu'aussitôt il se trouve transporté dans « la prairie heureuse de soleil et de fleurs » d'*Opôra.*

Et là, tout bonheur se trouve accompli. L'être splendidement vivant possède tout entière la vie ; le printemps pubère et vierge, l'été épanoui, l'automne fécond — Myrté, Lysidice, Opôra ! — Et Iolas c'est lui, c'est le poète ! qui reprenant la sereine et haute conception païenne, s'éjoie en jeune roi triomphant devant la vie, servie pour lui comme le plus suprême et le plus fastueux des festins.

En fait de poème dialogué, la poésie française ne nous a rien donné

d'aussi beau, depuis *Palai* de Griffin, *Aréthuse* de de Régnier, et *Un Jour* de Jammes.

Des clartés d'aube d'été vivifient ses phrases, et de tous les jeunes écrivains il possède la prose la plus pure.

Voici Eugène Montfort :

Ah! Dieu! comme elle bondit, comme elle s'ébat, tumultueuse et passionnée et claire, sa joie! Je ne sais pas de bonheur allègre de matin de printemps où tous les oiseaux s'égosillent, qui soit supérieur en fraîcheur au bonheur de le lire. Œuvre toute en cris, en sanglots, en baisers, en éclats de rire de toutes les couleurs! Et c'est déjà une trouvaille ravissante, et c'est déjà d'une haute allégresse, que ce seul nom de Sylvie qu'il donna à sa bien-aimée! C'est surtout d'une rieuse grâce infinie que de la faire chanter sans cesse, au commencement et à la fin de chaque chapitre, partout, partout, comme une pure clameur blanche! Car à lui seul il est l'appel le plus gai et le plus jeune qui existe.

Sylvie ou les émois passionnés (je préfère ce second titre parce qu'il résume le livre) est le très simple poème d'un amour qui s'épanouit entre deux jeunes gens — elle spontanée, oiseau, et sans pensée, mais toute en vie! lui fougueux, hilare et palpitant... — et de l'amour qui meurt et pleure parce que la jeune femme s'en va...

J'ai été tout amour à le vivre, ce poème, parce qu'il me disait la belle âme d'eau vive d'un homme jeune puissamment vivant, et du fait, une partie — la plus belle sans doute — de l'âme de tous ceux de son âge.

Puis il y a là des parfums, des fleurs, du soleil et des herbes, dans un ébouriffement superbe d'éveils hardis! La chair y est aimée. Le ciel, la terre et l'air y apparaissent heureux et beaux. Les prairies y halètent comme la poitrine de Sylvie. La vie universelle et celle de ces deux êtres s'identifient et se fécondent. C'est une belle chanson panthéiste.

Je l'aime pour cela, je l'aime parce qu'elle dit mon âme d'hier, je l'aime pour la tendre ardeur claire de ses mots, je l'aime même pour ses imperfections, parce qu'elles me prouvent que le poète s'y est donné entièrement, malhabile splendidement à exprimer le Dieu dont éclate sa poitrine de jeune héros!

Voici Jean Viollis :

Ainsi qu'un aîné grave et tendre.

Il composa pour moi (et pour tous ceux qui sont dignes de

l'aimer) cette *Guirlande des jours,* que l'on nommerait bien mieux la *Guirlande des tendresses.* Elle ne se compose en effet que de la louange de toutes les choses et de tous les êtres qu'il a chéris... Et c'est une jeune union de fleurs diverses, odoriférantes et belles...

Le poète dit lui-même que ses vers « sont la guirlande, un peu frivole, d'une adolescence studieuse et contemplative ». Et c'est bien cela, quoique frivole soit de trop, parce que n'importe quelle sensation de vie, si minime soit elle, n'est jamais frivole, une fois que nous l'avons transposée dans de la beauté.

Le rythme de ces poèmes est paisible et intime; la lampe et le soleil y font rayonner une égale douceur. La jeunesse y règne, fraîche et franche et songeuse, regardant

passer les jours,
avec pour eux, un doux sourire sur les lèvres.

Une sérénité vraiment très sincère, très recueillie, très belle, émane de vers comme ceux-ci :

Voici l'heureux foyer d'êtres qui me sont chers
et la nappe qui rit aux blanches porcelaines,
et le repas frugal où je m'attarde à peine,
le pain doré, la soupe grasse et le vin clair.

Puis le thé chantera comme une âme sonore
et les chats dormiront roulés sur le tapis.
Derrière la fenêtre aux rideaux attiédis,
l'ombre sera paisible et la nuit monotone.

Qui songe à regretter le jour évanoui?
Il a coulé comme un beau fleuve à la lumière.
Demain sera pareil et frère d'aujourd'hui
et le même sommeil baisera ma paupière.

Et ces vers-ci ! Quelle tendresse dorée et adorable les emplit :

J'ai pris tous vos regards comme un essaim d'abeilles,
et je leur ai donné la ruche de mon cœur...

Ceux-ci de même :

Le crépuscule nous émeut et nous caresse,
et dans la grâce défaillante de vos mains
je sens tout l'abandon de vos délicatesses.

Et je ne sais rien de plus diaphanement fin et charmeur que ces derniers :

Et vois se balancer dans un peu de soleil
le charme délicat et la blonde merveille
des transparents raisins qu'entourent les abeilles,
comme un frêle tissu de murmures et d'ailes !

Cette poésie-là s'insinue peu à peu, mais sûrement et profondément, au cœur de la bonté de mon cœur doux et familial.

Voici Saint-Georges de Bouhélier :

Quoi que ce poète lui-même en pense, ses livres sont écrits bien moins selon son cœur que selon son cerveau. — Ce n'est donc pas ce que j'entends par une œuvre absolument sincère; par suite, à chaque instant, je me sens enclin, légitimement, à la juger et à la discuter. (Ah ! si je n'avais été si impétueusement entraîné par le beau fleuve de son génie !...)

Mais j'ai le respect profond de Saint-Georges de Bouhélier parce que sa vie est courageuse, parce qu'il y a dans son style des splendeurs de fraîcheur, d'ardeur et somptueuses, parce qu'il résuma ma conception ingénue, profonde et sentimentale, du monde et de Dieu, et parce qu'il se cache, sous sa littérature, un cœur que je devine magnifique. Je suis heureux également de son influence, naturiste et païenne comme il sied ; et aussi longtemps que cela ne tournera pas à l'école, tout sera pour le mieux.

Mais parlons, s'il vous plaît, de toutes ces choses en détail.

Saint-Georges de Bouhélier possède une langue parfaite, entendez bien ! — parfaite. Des lumières exaltées en giclent de toutes parts. Une frénésie ardente et douce et orgueilleuse en est le sang. Elle scintille et elle bondit. Elle a les coloris les plus paroxystes et les plus inattendus, d'une acide saveur ou d'une pâleur délicate et languide. Elle est suave et pompeuse, on l'a bien dit !

Et les adjectifs, très aigus, y sont éclatamment ardents. Et certains verbes s'y montrent avec une si excessive superbe, qu'ils imposent à mon esprit d'inoubliables images poignantes, et me causent ainsi des joies et des douleurs presque physiques.

J'ai cueilli au cours de son dernier livre — le plus harmonique — ces quelques phrases en exemple : « Je pleure, en songeant aux petites herbes sèches que nous froissions et qui craquaient, tandis qu'un ciel froid et livide s'engouffrait sous les voûtes du bois. Les blanches flammes d'un soleil d'hiver se tassaient, sonnantes, dans le

sable ardent. Des pies luisaient, se hérissaient de tout l'éclat des aigrettes glauques. Les aromates nous pénétraient.

Ensuite l'air verdit et devint glacial. »

Ailleurs : « Parmi un bosquet d'héliotropes, le chien gardien bondit, j'écoute. Il aboie, il court comme une flamme. — D'écarlates coqs tonnent dans les branches. Un ciel mince rayonne sur du sable, et des champs de roses dévorent l'aube d'été. »

Ailleurs encore : « O le ciel et la mer, éclatante coupe d'eau glauque pour que la lune y boive ! »

Et c'est, enfin, étourdissant de somptuosités intenses lorsqu'il parle « des rocailleuses grottes grondantes d'eaux glaciaires » et de « toute la magnifique mer qui « s'ébroue » aux plages pures, traversées d'orages ! »

Remarquez cependant que ces phrases qui m'éblouirent parlent toutes de sensations, et pensez à la suite de cela que ce sont celles-ci qui ont trouvé, dans ses livres, la plus puissante et la plus originale expression. — Les faits et les idées sont, en effet, quelquefois narrés ou énoncés, les uns avec un certain pédantisme dix-huitième siècle bien gênant, les autres avec une emphase plus désagréable encore, et qui rappelle par trop Rousseau. — J'ai eu cependant grande aisance à oublier ces ennuis, à cause de l'étincelante beauté des passages de pure poésie, tels que ceux cités plus hauts, et aussi — avec quelles hautes joies ! — devant les sentiments fiers et splendides qui s'exhalent en lumière, dans les cris que voici et dans les tendres chuchotements que voilà :

« L'ardente blancheur de ton visage, ô Clarisse, délicieuse amie, éclaira le seuil du berger. Des agneaux bêlèrent dans l'espace des vents. Au front des monts tremblaient des grappes. — C'est ainsi que se dissipait l'ennui du temps. » — « La contemplation d'une ruche ou d'un fruit, du poudreux talus bleu où brûle la haie vivace, un cri, le sifflet du berger, voilà les objets de ma joie ! Le sentiment que j'ai de Dieu contribue à leur grande splendeur. » — « Comme nous existerons avec véhémence ! » — « Le vertige du monde me saisit, je retournai au jardin. D'énormes pommes brûlaient sur les feuilles. Au détour de la route, je vis la rose aurore tourner parmi une ronde d'enfants. Les blés luirent et le flot trembla aux berges grondeuses. O beauté, ô jeunesse, comme je me sentis vivre ! » — « En effet, le vieux Pan palpite en moi. J'ai tant vécu, ici, ailleurs, en Arcadie, au Caucase. — Ma race remonte à Adam. — En vérité, je me sais apte à tout. Le mouvement des planètes scande mon cœur, mes pas. »

Et enfin, cette venue de l'aube, dont le chant exultant m'a saoulé de bonheur :

« Je me souviens quand certaines nuits, j'épiai le retour de l'aurore. Embusqué derrière la fenêtre ou le sombre arceau d'une tonnelle, je guette, palpitant d'anxiété. Dès qu'elle m'aperçoit, j'ai peur de mourir. Mon cœur frémit comme un pays qui flambe. Elle vient, là-bas; ah! qu'elle est belle! D'abord elle éclaire la colline. Sa face m'éblouit, souriante d'une pure carnation d'or. Elle gronde dans le tonnerre des coquelicots. Des liserons sonnent et un coq luit. — Rougissants, les bois se tournent vers l'été. Des bœufs piétinent la boue, les joncs. — Tumulte aux basses-cours, parmi l'herbe, le bourg! — Voici, l'aurore frappe à ma porte. Ouvrirai-je? Hélas! aux cailloux du mur elle aiguise, affûte ses lumières. Terreur! crime et amour! De rouges glaives brillent! — Belle aube, aube meurtrière, comme je vous ai aimée! Vous veniez vers moi, je tremblai. — Vos joues sont d'une pudeur si douce! »

Je me sens donc très admiratif, devant la majesté (originale malgré d'indéniables influences) de son style aux pures et larges ondulances, et qui parfois crépite en si puissants cris de clarté et de jeunesse!

Pour ce qui est de la substance, de l'idée de cette œuvre, elle m'apparaît comme simple, altière et belle; elle pourrait s'appeler la théorie de l'héroïsation. Et cela ne peut que nous plaire! Et je trouve que rien n'est d'une plus haute pensée que de regarder chaque homme comme une manifestation adorable de Dieu, de ne considérer dans n'importe quel être que le geste éternel, et de vouloir que nous tendions de toutes nos forces vers la suprêmisation héroïque de la divinité qui brûle en nous.

Et ce poète a trouvé, des poètes, cette définition étonnante : « Ce sont des Yeux-dieux, des Archanges-lèvres. » — Il a d'ailleurs dit l'auguste puissance du poète, comme aucun ne l'avait su dire avant lui. — Mais s'il a compris *le* poète, il n'a pas toujours compris *les* poètes, et si Hugo, Zola, Verlaine et Rimbaud lui apparurent sous un angle très juste, il semble s'être tourné en aveugle vers Richard Wagner ou Ibsen.

Or, dans l'énoncé de toutes ces idées, Bouhélier nous apparaît bien, selon sa propre expression, comme « un Christ ingénu ». — Ingénu? Hélas! pourquoi ne l'est-il pas toujours? et pourquoi, souvent, cache-t-il avec tant de soin ses sensations merveilleuses sous l'épaisse vêture de la métaphysique?

Puis, aussi, il ne faut pas trop qu'on nous la fasse au Jésus-

Christ! Car cela est insupportable! — Surtout lorsqu'on ne prophétise que les idées qu'énoncèrent depuis des temps, Platon, Hegel et Spinoza. — Je pense d'ailleurs que telle n'est pas la volonté de cet écrivain, mais d'autres tentent de le faire passer pour tel, et cela nuit à sa beauté, et par suite cela m'ennuie, et c'est pourquoi j'ai fait cette remarque.

Ah! que Saint-Georges de Bouhélier, comme tous les vrais poètes — et il en est! — se contente simplement de prétendre chanter à sa façon, avec ses mots, avec son cœur, la conception qu'il a du Tout divin, et cela suffira, et dans ce seul cas il fera œuvre d'art.

Et pour ces causes, bien plus juste et aimable est cette définition que le poète nous donne de lui-même : « Je suis un sombre enfant très pur ».

D'ailleurs! d'ailleurs! peu importent ces vétilles! Ce qu'il faut aimer véhémentement c'est la Force qu'il est. Et c'est cela que je vénère, avec joie et ardeur.

Voici Georges Rency :

Ce qui importe surtout, me semble-t-il, en notre aujourd'hui de médiocrité et de saleté, c'est que les jeunes hommes aient une belle âme.

Je désire, en effet, qu'ils croient, veulent, aiment et se révoltent, qu'ils aient des cœurs fervents, des oreilles et des yeux émerveillés, une bouche fière et pure, digne de dire aux foules abruties de faim, de lucre et de politique, qu'une rénovation est pour elles possible, et que, si elles le veulent, elles vivront sans doute un jour dans le bonheur et selon la beauté.

Or l'âme de Georges Rency est telle, et c'est pourquoi je l'admire et l'aime si passionnément.

O chère claire âme! âme heureuse! C'est vraiment une joie grisante que de vous écouter chanter! Et c'est drôle, vous êtes le mélange le plus complexe qui soit : sensations et sentiments puérils de simplicité et de candeur, avec pour se dire une ferveur pure, caresseuse, toute féminine, — et malgré cela de brusques à-coups de virilité fougueuse, en rébellion contre le milieu qui l'étouffe et en triomphantes clameurs vers le large!

Les œuvres de Georges Rency, d'après cela, se divisent naturellement en deux parts très distinctes. Ses poèmes chantent l'enfance parée de féminité, qui s'éjoie en lui; tandis que ses contes pleurent ses dégoûts et exaltent les gloires de ses espoirs très mâles.

Ah! vers le large! Toute sa jeunesse, toute sa vie, a tendu vers

cela, avec un amour ardent et presque instinctif. — Et les *Etapes* disent les pas qu'il a déjà faits dans le sens du but admirable ; le *Vengeur*, ensuite, est un appel vers les campagnes pures, vers la nature, qui sera notre rédemptrice ; dans le *Poète et sa mère*, la *Force du Poète* et le *Délicieux égoïsme*, il vante la splendeur de la puissance divine qu'il sent en lui, et l'amour qui irradie son cœur ; dans la *Fontaine* enfin, il s'agenouille devant la sereine beauté, c'est-à-dire devant le but atteint. — Par ces œuvres-là, il se rattache à la lignée magnifique des Paul Adam, des Verhaeren et des Eekhoud, prophètes joyeux, libres, païens et exaltés, de la société future !

Mais dans ses poèmes, dans *Vie* et dans les *Heures harmonieuses*, c'est toute sa merveilleuse tendresse qui se dit, grâce à d'enivrantes musiques de mots et de rythmes.

Vie c'est la claire chanson de ses bonheurs de penser et d'aimer. Oh ! parmi des buissons murmurants, parmi la toute douceur des feuilles agitées et des parfums des fleurs, sous l'héroïque soleil ou sous la tendre lune, des baisers sont échangés par deux âmes d'amour..., et des songeries s'exhalent et s'érigent des rêves de beauté !

Dans les *Heures harmonieuses*, il est le poète de l'extase.

Vivre pour lui, désormais, c'est penser et aimer, et vivre c'est s'extasier. C'est même ainsi que l'on peut lui donner les plus glorieux des surnoms, et qu'on peut indifféremment le qualifier : poète de la Pensée, poète de l'Amour, poète de Vie ou poète de l'Extase !

Et si j'aime peu la forme, parfois protestante (qu'on comprenne !) de sa prose (alors qu'elle jaillit et s'élargit, quand elle veut, en de si belles hymnes !), je m'avoue adorablement enivré par la câline mélodie de ses rythmes luisants.

Or, j'eusse voulu parler ici d'Edmond Pilon, dont l'admirable et probe âme compréhensive m'a toujours charmé, mais comme ses *Poèmes de mes soirs* ne me semblent pas l'énoncé vrai de sa belle individualité, je préfère attendre pour lui dire quelle place il occupe dans mon amoureuse admiration.

Il en sera de même, hélas ! pour plusieurs autres qui, n'ayant pas encore publié de livre, n'ont pu jusqu'ici nous montrer, tout entière, leur personnalité et leur conception neuve de la vie.

Toutefois, j'en parlerai certainement plus tard, car je les aime beaucoup. Et je pourrai alors vous exprimer quelles merveilles de grâce et de tendresse tremblante vibrent au long des phrases sensi-

tives de Charles-Louis Philippe, et de ses vers graciles et tremblants; quelles féminines caresses et quel parfum de mystériosité délicieuse émanent des contes de Blanche Rousseau; quel sens ironique et divin des joliesses de choses possède Léon-Paul Fargue; quelle grandeur donne aux oiseaux, aux abeilles et à tous les êtres menus, Henri Ghéon; et la splendeur spacieuse qui entoure les amants de Gabriel Soulages.

Mais je veux vous faire remarquer, avant de finir, quels sont les poètes qui firent transition entre les symbolistes et ces jeunes dont j'ai parlé.

Ceux qui firent cette transition, et qui sont ainsi un peu nos parents, c'est le délicieux amant de l'idéal qu'est André Gide; c'est l'ingénu et vital Louis Delattre (vous savez bien! celui qui a une rose à la bouche, et dont nous enchante la si adorable incorrection...); c'est Max Elskamp, candide et sublime poète, aux vers tout en délices, en coloris, en sourires et en sanglots de joie...; c'est enfin ce Francis Jammes trop méconnu — comme Elskamp et Delattre d'ailleurs.

Or, Jammes nous a dit, cependant, des poèmes chantants des plus fervents baisers, odorants de fruits, reluisants de soleil, qu'embaument les souvenirs, et que remplissent de mirages merveilleux les évocations des pays lointains, que de quelconques objets lui évoquent. Certes! c'est là l'un des plus beaux, l'un des plus purs, l'un des plus originaux poètes qui soient, et je regrette infiniment que tous ne sachent comme moi la grandeur de sentiment, la belle philosophie, la simplicité magnifique et dorée que ses vers renferment...

De ces quatre artistes, je voudrais parler plus longuement; mais, outre que je ne puis allonger davantage mon article, je sais qu'il sera consacré ici même à chacun d'eux, prochainement, une étude spéciale.

Toutefois, il ne faut pas limiter à ces quatre-là, la liste des poètes qui furent nos frères aînés ou nos aïeux. On pourrait s'en aller aussi bien jusqu'à Griffin, Verhaeren, Laforgue, Rimbaud, etc. Mais, alors, il n'y a plus de raison pour que cela finisse. Remontant les âges, on pourrait citer tous les vrais poètes qui existèrent jamais, tous ceux par la bouche desquels le vrai Dieu a parlé. Et quant à moi, je n'ai voulu vous entretenir que de ceux à qui cette grâce sublime vient à peine d'être accordée.

Et maintenant, donnons-nous la main, jeunes hommes! faisons une belle guirlande de vie chantante, et suivons les neuf Sœurs

divines qui se donnent la main de même, et nous précèdent et nous appellent, avec des charmes et des enjôlements vraiment exquis.

Elles sont nues, elles sont belles, elles chantent comme nous, elles sont l'éternelle grâce printanière, et vous êtes le printemps aussi...

Lorsqu'elles se taisent, ma foi, il me semble encore les entendre chanter — mais en vous!

HENRI VAN DE PUTTE.

CHRONIQUE DES POÉSIES

Francis Jammes et Paul Fort

Le noble et grand poète Francis Jammes a chanté un chant nouveau. Les clairons officiels auront soin de rester sans clameur. Qu'il soit permis, ici, à mon humble amour et à mon admiration fervente de murmurer pour lui des louanges.

Je n'ai pas besoin de faire connaître aux lecteurs du *Coq rouge* la *Naissance du Poète*. Tous l'ont lue; tous, je l'espère, ont eu, à cette lecture, l'impression formidable du chef-d'œuvre; beaucoup, sans doute, se sont étonnés d'ouïr, après la correction sèche des parnassiens à laquelle le public lettré s'est, hélas! habitué, d'ouïr accents si simples et si profonds, si larges, si panthéistes, et de découvrir un poète qui ne fût que cela, que cet immense *cela, un Poète*. Je ne sais si l'on comprendra bien ce que je veux dire. Je ne puis cependant m'exprimer autrement. J'estime que, depuis la mort de Verlaine, il y a en France et en Belgique de très grands poètes, mais qu'il n'y en a qu'un seul qui ne soit que Poète et que celui-là c'est Francis Jammes. Les autres ont arrangé la nature et ont appliqué à cela leur admirable génie. Jammes a chanté simplement les choses de sa vie, les choses toutes simples de sa vie. Dans la *Naissance du Poète*, il a dit son âme, et l'on a su que son âme était

formée de l'âme même du monde, et qu'elle palpitait au rythme universel de la Vie.

Je déclare que chanter ainsi, abstraction faite de toutes les qualités d'art et de métier — et chez Jammes elles sont extraordinaires, — je déclare que chanter ainsi est une gloire miraculeuse, et que, si Francis Jammes, en tant qu'écrivain, a des égaux, il n'est nul poète de l'heure présente qui puisse se dire plus grand que lui. Nous, qui, depuis quatre ans, vivons dans les lettres, hier encore nous ignorions son nom. Ses deux premiers livres de vers avaient paru pourtant; une sorte de conspiration faisait le silence autour de son génie. Eh bien! il est temps que ce silence cesse. Il est temps que la France reconnaisse en lui l'un des plus merveilleux et des plus éternels de ses poètes. Nous ne cesserons, pour ce qui nous regarde, de crier son nom à tous les échos, espérant le jour proche où notre admiration et notre amour passeront dans toutes les âmes et les embraseront!

***

Paul Fort est un créateur. Je salue en lui : un artiste merveilleux, possesseur d'une langue admirable et d'un vocabulaire infini; un poète dont les visions, les rêveries et les cris ne doivent qu'à lui-même leur beauté. M. Pierre Louys, en présentant au public les *Ballades françaises,* écrit que ce livre annonce un grand écrivain. Cette annonce n'en sera pas une pour nous qui connaissions et aimions Paul Fort et qui le considérions depuis longtemps comme un maître. Son premier recueil de ballades nous étonna d'abord, comme doit étonner toute œuvre vraiment neuve et originale. Notre esprit et notre cœur s'y retrouvèrent bientôt. Ce livre devint un livre de chevet en même temps que les poésies de Laforgue, à qui Paul Fort glorieusement s'apparie. Nous aimions déjà cette forme familière, créée par le poète, qui lui permet de dire tout, les choses grandes et les choses petites, sans que ce mélange amène la moindre discordance. Nous aimions cette chanson incessante, — car toutes ces ballades sont des chants, et je n'en connais pas de plus harmonieux! Nous nous plaisions à voir surgir devant nous les évocations tour à tour gracieuses ou terribles, légendaires, chatoyantes, riantes ou tristes, dont ces chants nous parlaient; nous avions des ravissements infinis à lire ces petites pièces de vingt ou trente lignes, dans lesquelles tenaient un sentiment fort et exquis, une émotion large, sincère et splendidement humaine. Nous faisions tout cela bien

avant que n'eût paru l'édition définitive des *Ballades françaises* au *Mercure*. J'estime que la disposition de ce livre est bien faite pour mettre du jour dans l'œuvre de Paul Fort et qu'elle contribuera à familiariser le public avec cet art si neuf et si profond. Mais nous qui avons chéri chacune de ces ballades dans les éditions précédentes et qui en connaissons si bien la place, nous n'irons au livre nouveau que pour les ballades inédites. Elles témoignent, celles-ci, du souci qu'a l'artiste de renouveler sa manière, tout en gardant, et combien légitimement! le beau cadre qu'il a trouvé. Il semble s'y orienter davantage vers l'objectivité des légendes et des chansons populaires. Alexandrins sonores et pleins, encore qu'écrits en prose, ou rythmes sautillants et légers, selon le genre, ces poèmes ont gardé le charme intense des précédents, mais bien renouvelé, ainsi qu'il convenait. Paul Fort est admirable : il le deviendra plus encore.

***

Je parlerai, dans ma prochaine chronique, des livres de Jean Delville, Ferdinand Hérold, Henri de Régnier, Georges Pioch, Albert Brandenburg.

GEORGES RENCY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

On peut affirmer que le *Carillonneur* est, en prose, le livre de maîtrise de M. Georges Rodenbach. Il est supérieur et résume tous ceux où le poète avait décrit Bruges, cette ville de rêve endormie dans les brumes de ses canaux morts et du passé. L'hallucination de ces vieux murs noirs, de ces pignons dentellés, de ces tours ajourées, de ces fenêtres ouvrées, le charme de l'eau verte étoilée de nénuphars sur laquelle glissent, frôlant le silence, les cygnes blancs, le chant cristallin des alouettes du carillon et les martèlements des bourdons graves forment l'atmosphère et le décor de l'œuvre. D'un bout à l'autre c'est la mélancolie des choses anciennes qui imprègnent les âmes, forment les sensations et influent sur les désirs et les actions des personnages. Car l'écrivain ne s'est pas laissé aller à ne transcrire que des visions, il ne s'est pas borné à décrire ; avec un art d'une extrême délicatesse, il nous a montré le drame qui s'accomplit entre quelques caractères et il a établi, à merveille, les rapports des choses et des acteurs entre eux. Tel aspect d'un coin de ville correspond toujours à tel « état d'âme » d'un de ses héros. Et c'est avec une habileté et un tact tout français qu'il se livre à l'analyse des sentiments.

Sous la plume alerte et vive de Willy, la *Maîtresse d'Esthètes* apparaît avec tous les ridicules et la suffisance aussi vaniteuse qu'énorme, que lui ont laissés les coryphées du snobisme artistique. Nul n'a plus d'esprit que l'auteur de la *Mouche des croches* et des *Bains de sons* pour ce genre de roman et nul ne saurait conduire son récit avec plus de verve. Il pétille du commencement jusqu'à la fin. Comme Willy est un auteur gai, il n'a pas voulu faire tourner l'histoire au tragique, il la termine par une ironie amusante et pleine de philosophie.

Georges Eekhoud continue l'œuvre magnifique et considérable qu'il a entreprise sur la pléiade shakespearienne, par Christophe Marlowe dont il nous donne une savoureuse étude critique et biographique, avant de passer à la traduction d'Edouard II.

M. Adolphe Retté vient de réunir, sous le titre : *Aspects,* ses articles de la *Plume.* Il n'est guère intéressant d'épiloguer sur de la critique. M. Retté a ses opinions et nous avons les nôtres, et nous avons sans doute raison de part et d'autre ; c'est pourquoi le titre qu'il a choisi n'est pas déplacé, il est exempt de toute prétention.

M. Retté a été souvent sévère dans ses jugements, mais cela ne me déplaît point, parce que cette sévérité part d'une conviction forte et d'une âme ardente.

Mais si ses critiques ont eu parfois une certaine âpreté, elles ont été faites avec une absolue sincérité, et ne sont jamais sorties d'un ton fort acceptable pour tous. Il faut plutôt le louer de ne pas être un perpétuel bénisseur. Il n'y a rien qui gâte une jeunesse littéraire comme l'encensoir manié à tour de bras ; on finit par ne plus s'y reconnaître, et le lecteur crédule en arrive aisément à ne plus savoir quel écrivain a le plus de génie, tellement ils en ont tous.

Un grand mérite de M. Retté c'est que, lorsqu'il nous dit quelque chose, nous savons que telle est son opinion, sans préoccupation de coterie ou d'intérêt, mais en toute vérité. Et ce n'est pas commun à l'heure qu'il est. Aussi je crois que, tout dernièrement, c'est à tort que quelques bons écrivains de nos amis se sont émus de son article sur Stéphane Mallarmé. Nous aimons autant qu'eux le poète, nous connaissons l'homme par les récits enthousiastes qu'on nous en a faits, mais ce n'est pas une raison pour nier à quelqu'un le droit d'en parler avec certaines réserves. M. Retté n'a pas injurié Mallarmé, il l'a critiqué, ce qui n'est pas la même chose.

MAURICE DES OMBIAUX.

PICORÉES

Nous lisons dans l'*Eveil*, un très intéressant journal hebdomadaire de littérature, l'articulet suivant auquel nous nous rallions complètement:

A croire l'*Etoile belge*, qui s'empresse d'appuyer l'idée, la *Jeune Belgique* voudrait qu'il fût établi un droit à l'entrée de nos musées nationaux. Telle proposition a lieu de nous surprendre, non point quand elle a l'appui de l'*Etoile belge* qui est là dans son rôle, mais bien quand elle émane d'une revue soi-disant artistique qui ne cesse de gémir sur l'indifférence de la foule vis-à-vis de l'art.

Loin d'entraver par une taxe, si minime qu'elle puisse être, l'entrée de nos musées, nous voudrions qu'à la gratuité de l'entrée vienne s'ajouter l'attrait de cours ou de conférences également gratuits, qui faciliteraient aux cerveaux les plus frustes, la compréhension des œuvres d'art.

Mais il y a plus et les raisons qui motivent cette proposition lui donnent un caractère odieux. On se plaint surtout de ce que par suite de la gratuité de l'entrée, les musées deviennent « en hiver, le refuge *diurne* de l'hospitalité de nuit *(sic)*. »

On préférerait probablement que les malheureux se laissent crever de froid sur le porche de monuments où sans nuire à personne ils trouvent un peu de réconfort.

Comment la *Jeune Belgique* n'a-t-elle point trouvé touchant que ces musées, où est personnifié l'orgueil des conceptions humaines, servent en même temps d'asile à quelques pauvres loques humaines en détresse? Et ne sont-ils point chez eux les parias de la société, dans ces galeries où malgré l'ironie des cadres dorés, les tableaux sont souvent l'expression des larmes et des souffrances des générations et l'œuvre d'artistes qui eux aussi furent des déclassés?

Loin de les en chasser et d'exaspérer cette misère qui va dolente et résignée vers des lendemains sans soleils, et loin de nous associer à une vilenie, laissons aux misérables, en même temps que l'éblouissement d'œuvres dont ils sentent peut-être confusément les beautés, une petite part des soins jaloux qu'on réserve aux tableaux, aux livres et aux animaux des jardins zoologiques et qu'on néglige parfois d'assurer aux hommes.

Séance Verlaine. — Le 25 mars aura lieu, à la *Libre Esthétique*, une séance dédiée à Paul Verlaine.

Le comité parisien a envoyé à Bruxelles son secrétaire, M. Cazals, pour l'organiser avec le concours de quelques amis et admirateurs du poète mort. La recette sera versée dans la caisse du monument commémoratif à ériger au Luxembourg.

Le programme est ainsi fixé :

MM. Emile Verhaeren, Charles Morice, Camille Lemonnier et Edmond Picard entretiendront le public de l'œuvre et de la vie de Paul Verlaine.

M. Henry Krauss déclamera la *Mort de Philippe II* et récitera quelques poèmes des *Fêtes galantes*.

M. Georges Flé fera exécuter cinq mélodies inédites, paroles de Paul Verlaine.

Avis à tous ceux qui ont le culte de l'auteur de *Sagesse*.

Jeudi dernier a eu lieu, à la *Maison d'Art*, le fameux tournoi poétique orga-

nisé par le *Salon d'Art idéaliste*. Un nommé A. du Chastain y a chanté les gloires de l'alexandrin et, pour le justifier, nous a conduits jusqu'aux origines de la colonne dorique ou ionienne. Après avoir abondamment vaticiné là-dessus et déclaré qu'il ne comprend rien au vers libre, il a fini par constater que les théories n'ont pas d'importance et que seules les œuvres valent. Ce n'était pas la peine de tant se fatiguer pour arriver à cette conclusion que nous n'avons cessé de répéter depuis la fondation du *Coq rouge*.

Ce tournoi n'a guère été meurtrier. Les vers ont été mal lus en général. MM. des Ombiaux, Rency et Verhaeren ont eu la chance d'être interprétés par M. Chomé, qui a déclamé admirablement *Mon cœur dans la caverne de la haine*, *Madeleine* et la *Révolte*. Mais Elskamp a été fort maltraité par un jeune homme blond dont nous ignorons le nom et qui paraissait ne rien comprendre au charme pénétrant de l'auteur des *Enluminures* et de la *Semaine du pauvre homme*.

Quant à M. Delville, le directeur de ces festivités, il a été modeste. Il n'a fait lire que cinq de ses pièces par deux déclamateurs.

Citons pour finir Mlle Paulette Debacker qui a lu gentiment une pièce de M. Van de Putte, mais qui n'a pas interprété, comme il convient, MM. Mockel et Van Lerberghe.

Le salon de la *Libre Esthétique* s'est ouvert ce mois, avec d'intéressants tableaux de Besnard, de belles peintures de Blanche, un remarquable portrait de Baudelaire par de Groux, ainsi qu'une émouvante veillée de Waterloo. Toorop y reparaît avec un talent mûri, plus sobre, mais aussi plus impressionnant et plus définitif. Ensor y a deux toiles, une nature morte et des petites danseuses, qui montrent une fois de plus le coloriste qu'il est et les résultats auxquels il atteindrait s'il se débarrassait plus souvent de ses fantaisies macabres, un peu surannées maintenant. De Gouve de Nuncques a quelques paysages de rêve, Claus de riantes toiles pleines de clarté. Il y a encore M. Melchers qui désapprend de peindre pour s'attarder à des puérilités qu'il a tort de prendre pour du symbolisme. C'est tout au plus de la jobardise.

Le salon d'*Art idéaliste* aussi a ouvert ses portes. On n'y voit guère que des intentions, la réalisation manque. Il y a là des gens qui dessinent bien, mais qui ne savent pas peindre. Tout ce qu'on peut citer de cette manifestation, ce sont les sculptures de Craco qui sont de beaucoup supérieures à leur entourage. On s'étonne même qu'un tel artiste consente à se laisser affubler d'une étiquette aussi puérile, aussi vide de sens que celle d'*Art idéaliste*.

PÉRINET.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Allard, Louise, et Delattre, Louis.

La Demoiselle Maleen . . 127
Le Prince Grenouille. 172
La Jolie Catherinette. . . . 176

Bernard, Charles.

Cette pâle nuit . . 385

Biernaux, Auguste.

Affaire Ensor-Stevens . 42

Boisacq, Emile.

A propos d' « Aphrodite » . . . 77
Ghormion (trad. de Térence) 81, 117, 178, 228, 277

Boissier, Emile.

Cantilènes pour Régine . . 75

Cammaerts, Emile.

Les Briquetiers. 115

de Classant, Henri.

Rêve d'Oiseaux. . 213

Delattre, Louise et Louis.

La Fiancée blanche . . 323

Delattre, Louis.

Episode 8
La Petite Ecole. 97

Demolder, Eugène.

Musique fantaisiste 68
Noël pour le Coq rouge ! . . . 352

de Régnier, Henri.

Fragment de poème . . . 6

PAGES

des Ombiaux, Maurice.

Une Cause littéraire . . 1
Larmes en fleurs . 49
La Vierge en or 154
Nous tous. . . 193
William Morris. . . . 289
Littérature catholique 329
Le Bouquet de chèvrefeuille . 400
Belgeoisie 453
Chronique littéraire . . . 133, 445, 483

de Souza, Robert.

Histoires de France . . . 254

Eekhoud, Georges.

Tante Marie. 345

Elskamp, Max.

Enluminure (chanson) 367

Flé, Georges.

Axel (musique).

Fontainas, André.

La Fièvre 11
Le Satyre 302

Fort, Paul.

Ballades de l'été . . . 110
Ballades de la mer. . 462

Ghéon, Henri.

Des Oiseaux d'automne 327
Les Ruches 460

Hérold, A.-Ferdinand.

Vers . . 66

PAGES

Hirsch, Ch.-Henry.

Yvelaine 108

Jammes, Francis.

La Naissance du Poète . . 411

Kahn, Gustave.

Septembre 204

Khnopff, Geo.

Isaac et le Pasteur de Brönö . 27

Klingsor, Tristan.

Chanson d'Engaddi 322
Vers 467

Krains, Hubert.

George Keller 145
Eugène Demolder 432

Lemonnier, Camille.

Constantin Meunier 337

Maryx, Camille.

Nepenthès 227

Mauclair, Camille.

Lettre parisienne 272

Mockel, Albert.

La Chambre vide 350

Périnet.

Picorée 43, 92, 142, 191, 239, 286, 333, 485
Choses d'art 451

Pierron, Sander.

Le long de la Pède 381

Pilon, Edmond.

Les Simples Chants 303

PAGES

Pioch, Georges.

Cloches joyeuses 212

Ramaeckers, Georges.

Chutes d'automne. 263

Rency, Georges.

Une Mort. 73
Une Expérience 164
Les Heures harmonieuses . 265, 294
La Chanson d'amour. 387
Chronique littéraire 237
Chronique des poésies . . . 440 480

Rodenbach, Georges.

La Part des isolés 343

Rousseau, Blanche.

L'Eveilleur 17
Des Souvenirs 368

Roussel, Fernand.

Vers 23

Rosny, J.-H.

Le Déclin 4

Ruyters, André.

Le Jardin. 205
Les Peintres. 241
L'Ame qui part. 375

Sainte-Brigitte, Paul.

Du Sommeil au fond des yeux. . 380

Scheffer, Robert.

Proses. 300

Severin, Fernand.

Un Simple 16

Stiernet, Hubert.

La Vierge au Rouet 13
Philaster 33
Le Passeur d'eau 360

PAGES

Toisoul, Arthur.

Opôra . 214
Ellore . 370
Image de Dieu 469

Ulrie, Willem.

Chronique littéraire 37, 138

Van de Putte, Henri.

La Noce . 148
Les Heures harmonieuses 247, 306
Amour . . 392
Mes Frères aimés 424, 470
La Légende de Vic 436

PAGES

Van Lerberghe, Charles.

L'Amour. 459

Verhaeren, Emile.

H. de Régnier et F. Vielé-Griffin . 35
En Forêt . . 245
Veneris Resurrectiones 356
Essai sur l'art contemporain 438

Vielé-Griffin, Francis.

Comme un bouquet aux mains d'une fille . 244

Will. J.

Vision. 69

Le Coq rouge *commencera le 1^er^ juin sa troisième année. Le prix de l'abonnement et le prix du numéro resteront les mêmes, malgré l'augmentation notable du nombre des pages. Ces mesures ont été prises à la suite d'une union entre les trois revues littéraires belges :* **Le Coq rouge, L'Art jeune** *et* **Le Réveil.** *La revue définitive ainsi formée gardera le titre :* **Le Coq rouge.**

Un Comité, formé des rédactions de **L'Art jeune,** *du* **Réveil** *et du* **Coq rouge,** *et de membres nouveaux, patronnera la Revue.*

LE COQ ROUGE.

La revue blanche

BI-MENSUELLE



STÉPHANE MALLARMÉ
par FÉLIX VALLOTTON

Paris,
1, rue Laffite

Le numéro : fr. 0.60
En Belgique : 15 francs par an
— 8 fr. 50 par semestre

Vient de paraître

dans la collection du COQ ROUGE

Les Heures harmonieuses

Frontispice de EMILE FABRY

Vers de GEORGES RENCY

Proses de HENRI VAN DE PUTTE

Prix : fr. 3.50

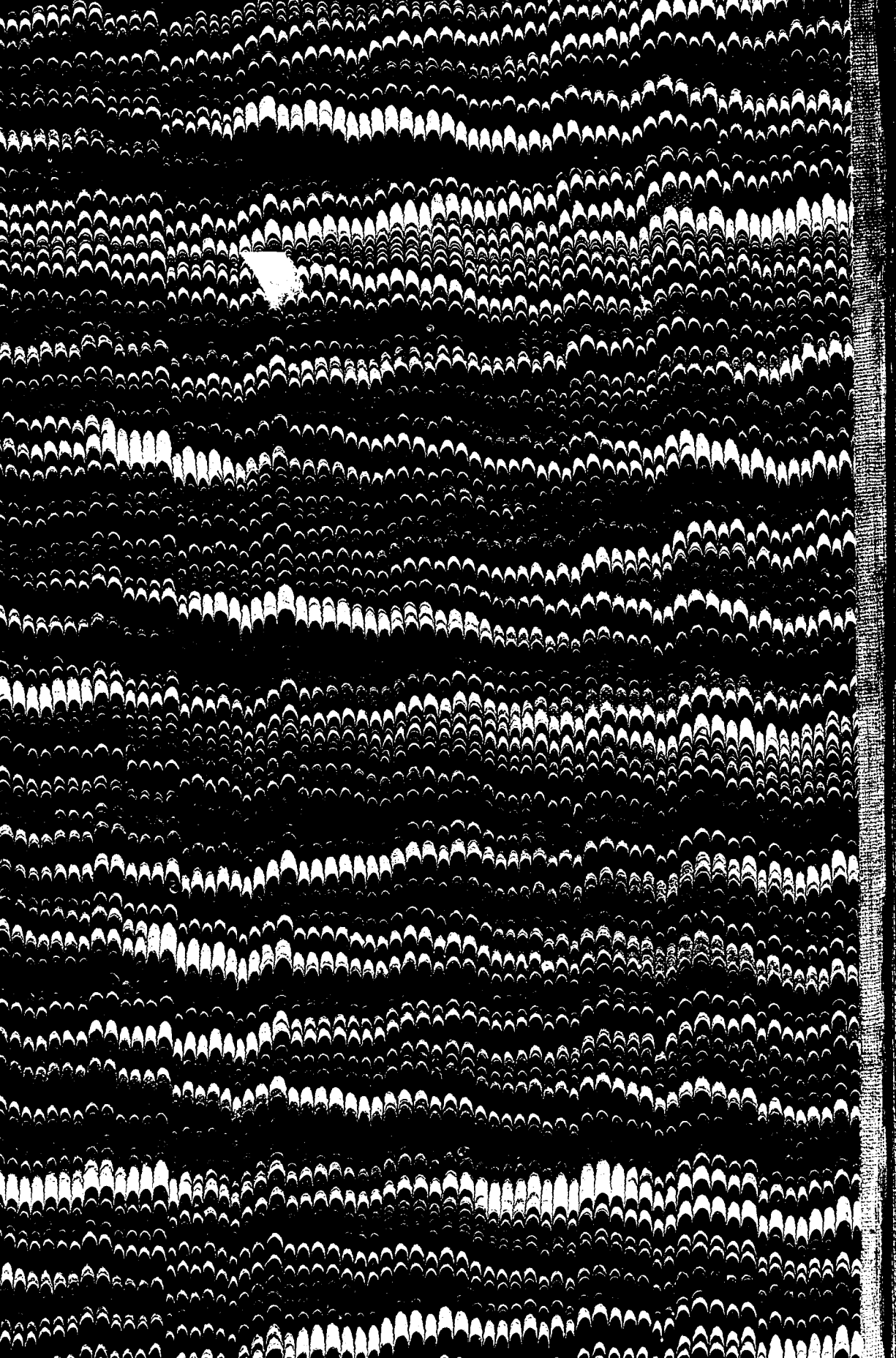
Il reste quelques exemplaires sur Japon fort à 10 fr.

Bruxelles. — Imprimerie économique, N. Vandersypen, rue de Trèves 38.

63 HENRY MAUBEL, *Lettre autographe signée, de deux pages, à André Gide.* S.l.n.d., 1 double f. 175 × 115 mm. — Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

Maubel remercie Gide pour l'envoi des « pages délicieuses » qui paraîtront dans la revue *L'Art Jeune*. Il lui destine le numéro du *Coq Rouge*, qui contient son article sur *Paludes*.

H. MAUBEL, *Notes en marge de Paludes*, Le Coq rouge, juin 1895, p. 97-99.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.